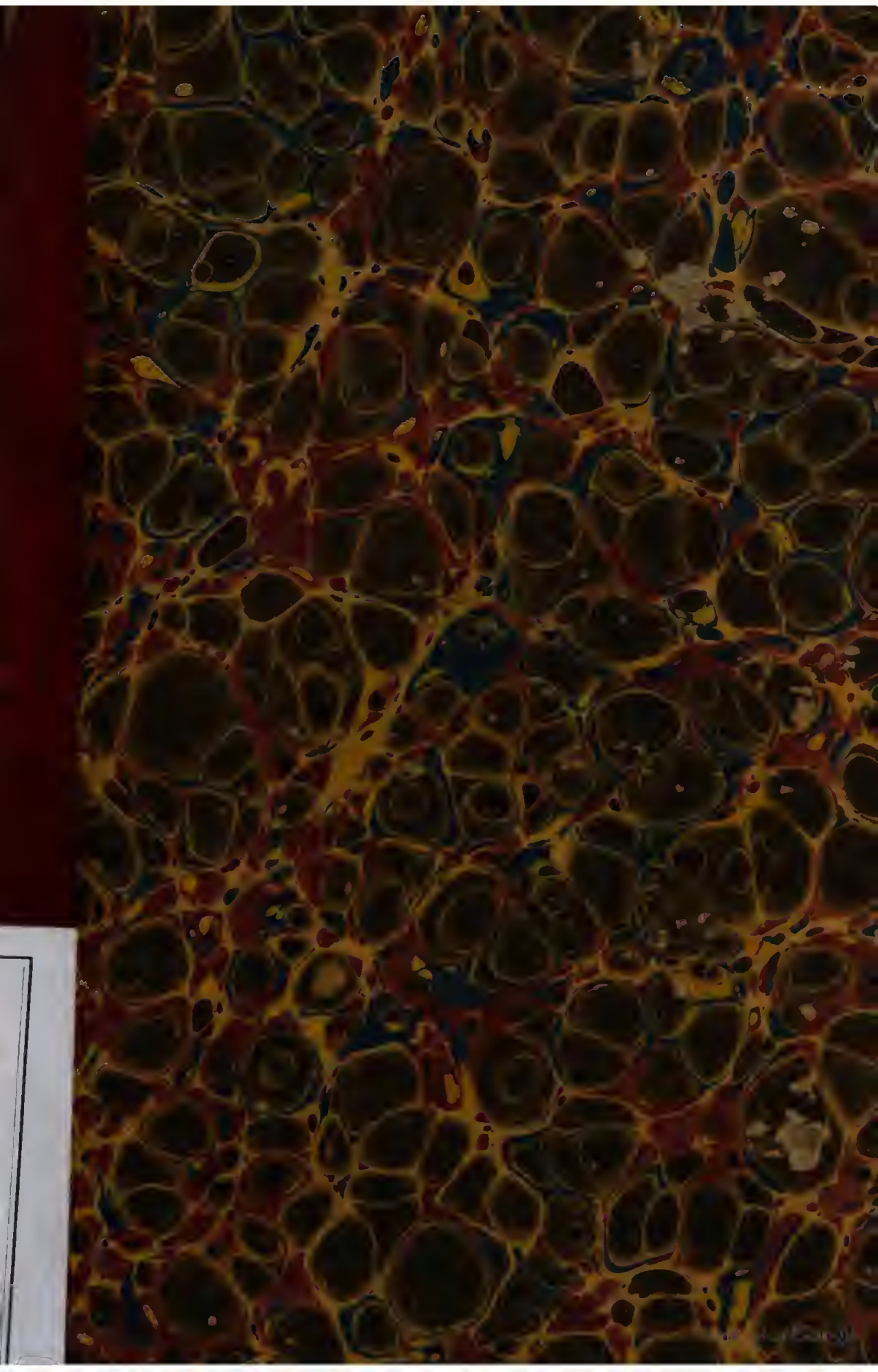


·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

Grande Sala O. 8.
26-VI·9

Digitized by Google

III 26 VI 9

Digitized by Google

LES

VIES DES SAINTS

ET FÊTES DE TOUTE L'ANNÉE

Digitized by Google

PARIS.— TYPOGRAPHIE ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE, 29, PRÈS St-SULPICE.

Digitized by Google

23498

LES

VIES DES SAINTS

ET

FÊTES DE TOUTE L'ANNÉE

PAR LE R. P. RIBADÉNÉIRA

TRADUCTION FRANÇAISE, REVUE ET AUGMENTÉE

DES FÊTES NOUVELLES

DES VIES DES SAINTS ET BIENHEUREUX NOUVEAUX

PAR

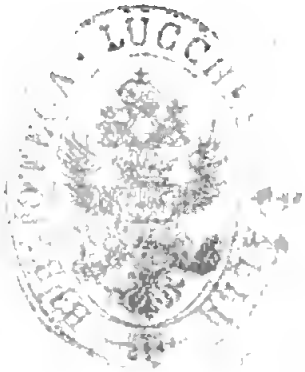
M. L'ABBÉ É. DARAS.

OUVRAGE DÉDIÉ A MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE QUIMPER.

DEUXIÈME ÉDITION

Corrigée et augmentée d'une table des matières à l'usage des Prédicateurs et des Catéchistes.

MAI.



PARIS
LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
23, RUE CASSETTE, 23.

1857

Digitized by Google

Digitized by Google

LES

VIES DES SAINTS

ET FÊTES DE TOUTE L'ANNÉE.

PREMIER JOUR DE MAI.

Saint Jacques le Mineur, apôtre. — Saint Philippe, apôtre. — Sainte Walburge, vierge.

Saint Jérémie, prophète; saint Andéol; les saints martyrs Orens et Patience; saint Sigismond, roi de Bourgogne, martyr; saint Amateur, évêque; saint Orens, évêque; saint Asaph, évêque; sainte Grate, veuve; saint Pérégrin, servite.

LA VIE DE SAINT JACQUES,

APOTRE.

AN 63.

Saint Pierre, pape. — Néron, empereur.

Saint Jacques le Mineur, surnommé le Juste, et frère de Notre-Seigneur, étoit de Cana en Galilée : on l'appelle frère du Seigneur, non qu'il fût fils de la très-sainte Vierge Marie, comme l'hérétique Helvidius a songé, ni pour avoir été fils de saint Joseph, d'une autre femme, comme quelques Docteurs l'ont écrit : mais parce qu'il étoit fils d'une cousine germaine de Notre-Dame. D'autres disent qu'il fut appelé frère du Seigneur parce qu'il étoit fils de Cléophas,

ou Alphée, frère de saint Joseph; et, comme Notre-Seigneur Jésus-Christ étoit réputé fils de Joseph, de même Cléophas son frère, fut estimé oncle de Jésus-Christ, et saint Jacques, fils de Cléophas, son cousin germain : car, selon la coutume des Hébreux, les cousins germains et les parents fort proches s'appeloient frères.

On l'appeloit aussi frère de Jésus-Christ, parce qu'il avoit beaucoup de traits de visage pareils, en sorte que depuis l'Ascension, plusieurs chrétiens venoient à Jérusalem voir saint Jacques, à cause qu'il ressembloit fort à Notre-Seigneur Jésus-Christ, et qu'ils le pensoient voir en cette ressemblance. Et saint Ignace, en une épitre qu'il écrivit à saint Jean l'Évangéliste, dit qu'il se proposoit d'aller à Jérusalem voir saint Jacques, parce qu'en le regardant on pensoit voir Jésus-Christ.

On l'appelle saint Jacques le Mineur, à cause de saint Jacques le Majeur, non qu'il fût moindre en dignité ou en sainteté, mais parce qu'il fut appelé à l'apostolat après saint Jacques, frère de saint Jean l'Évangéliste, fils de Zébédée, qui à cette occasion est appelé saint Jacques le Majeur.

Il fut surnommé le Juste, pour l'excellence de sa vie et de ses mœurs, car, comme dit Hégésippe, il fut sanctifié dans le sein de sa mère; et, comme écrit Épiphane, il fut perpétuellement vierge. Saint Jérôme, Eusèbe, Métaphraste, et les autres auteurs de l'Histoire ecclésiastique, tiennent qu'il faisoit une austère pénitence, et qu'il menoit une vie si exemplaire, qu'il paroissoit comme un homme tout céleste. Ses yeux étoient fort modestes, ses oreilles attentives aux choses divines, la vérité se trouvoit toujours en ses paroles : ses mains étoient habiles aux œuvres de vertu, son corps et ses affections étoient fort mortifiés par des jeûnes continuels.

Il ne mangea jamais de viande, ne but jamais de vin, ni aucun autre breuvage qui pût enivrer. Il vivoit avec du pain et de l'eau, et mêloit souvent sa boisson de larmes. Il prioit autant la nuit que le jour, et il sembloit que l'oraison étoit toute sa nourriture. Il avoit les genoux aussi durs que la peau d'un chameau, à force d'être dessus; et saint Jean Chrysostôme ajoute qu'il avoit aussi le front endurci, à cause qu'il l'avoit toujours collé contre terre quand il

faisoit oraison. Il étoit vêtu de toile et non de laine, et marchoit pieds nus. Il ne permit jamais qu'on lui coupât les cheveux; il ne se baignoit ni oignoit le corps, comme c'étoit alors la coutume.

Les Juifs avoient tant d'opinion de sa sainteté, qu'ils se battoient à qui baiseroit sa robe et la toucheroit. Il entroit lui seul dans le Saint des saints. Joseph, auteur très-grave, quoiqu'il fût juif, écrit que la destruction de Jérusalem, faite par Vespasien et Titus son fils, fut un châtiment que Dieu envoya sur cette ville-là pour avoir tué saint Jacques, frère de Jésus-Christ, homme très-juste, très-pieux, et reconnu pour tel, tant ils avoient bonne opinion de lui. Et à la vérité la destruction de Jérusalem provint de l'ingratitude de ce peuple rebelle et méconnoissant, qui ferma ses yeux voyant la lumière, et donna la mort à l'auteur de la vie.

Les apôtres ayant reçu le Saint-Esprit, et prêché aux Juifs en diverses langues, que ce Seigneur qu'ils avoient crucifié étoit le Messie promis en la loi, et le vrai Dieu, ce qu'ils leur prouvèrent par plusieurs grands miracles, de l'avis des autres apôtres, saint Pierre, comme dit saint Jean Chrysostôme, ordonna saint Jacques évêque de Jérusalem; car, encore que Notre-Seigneur l'eût auparavant ordonné avec les autres apôtres, il ne lui avoit pas donné cette charge, et saint Pierre fit cela comme chef de l'Église. Saint Anaclet, pape, dit bien plus, que saint Pierre, saint Jacques le Majeur et saint Jean l'Évangéliste son frère, tous trois ensemble l'ordonnèrent, pour donner la forme à leurs successeurs, et établir à l'avenir qu'on ne pût consacrer aucun évêque sans que trois autres évêques assistassent à sa consécration. Saint Jacques portoit en signe de sa dignité suprême une lame d'or sur la tête. Polycarpe dit que saint Jean l'Évangéliste en avoit une semblable.

Ce saint apôtre avoit tant d'autorité, que quand l'ange retira saint Pierre de la prison, où Hérode l'avoit fait mettre, il en fit aussitôt avertir saint Jacques et ses autres frères, ne nommant entre les autres que saint Jacques, comme leur frère aîné et le principal d'eux tous. Au premier concile que firent les apôtres, pour déterminer s'il falloit circoncire les gentils qui se convertissoient à la foi, ainsi que plusieurs Juifs qui avoient été baptisés le soutenoient, après

que saint Pierre eut raconté ce que Dieu avoit fait par lui, et comme il avoit ouvert la porte aux gentils pour leur faire recevoir le baptême et se sauver, saint Jacques, comme évêque de Jérusalem, où l'affaire se traitoit, dit son avis si clairement, et avec une telle résolution, qu'il fut suivi de tout le reste des apôtres; et le décret qui fut envoyé aux gentils touchant ce qu'ils avoient à faire, passa conformément à son opinion.

Saint Paul parle fort honorablement de saint Jacques, quand il dit que, voulant aller à Jérusalem pour voir saint Pierre, il n'y trouva pas un des apôtres, sinon saint Jacques. Et en un autre lieu, que saint Pierre, saint Jacques et saint Jean, qui étoient les colonnes de l'Église, l'avoient reçu en leur compagnie, et lui avoient prêté la main, afin qu'il travaillât comme eux à prêcher l'Évangile. Saint Jude, apôtre, s'estimoit tant d'être frère de saint Jacques, qu'au commencement de l'épître canonique qu'il écrit aux fidèles, il s'appelle conjointement serviteur de Jésus-Christ et frère de saint Jacques, et commence par là sa recommandation.

Saint Jacques vivant donc à Jérusalem avec sainteté de vie et grande autorité, et faisant office de vrai apôtre et de pasteur de ce troupeau de Notre-Seigneur, produisoit un merveilleux fruit dans la conduite des âmes; un nombre infini de Juifs étoient convertis par sa prédication à la lumière de l'Évangile. Ananus le grand prêtre (qui étoit homme turbulent, fier et cruel, et de la secte des saducéens) et les autres lévites, ne pouvant plus souffrir cela et aussi s'opposer directement au saint à cause de l'honneur que le peuple lui portoit, résolurent de l'attirer et de le rendre (s'ils pouvoient) de leur parti, pour exécuter par son moyen ce qui leur eût été fort difficile sans lui. Ils le prièrent donc, puisqu'il étoit si grand serviteur de Dieu, et si jaloux de ce Temple, où il ne cessoit de parler jour et nuit, ayant lui seul ce singulier privilége d'entrer dans le Saint des saints, qu'il eût égard à ce Temple, et recommandât la loi que Dieu avoit donnée et confirmée par tant de miracles, désabusant le peuple, qui la laissoit pour suivre un crucifié, parce qu'ils croiroient tout ce qu'il leur en diroit. Et pour cet effet, le jour de Pâques, lorsqu'il y auroit la plus grande affluence de

peuple, il leur prêchât ce qu'il croyoit de Jésus-Christ, d'autant qu'ils remettoient l'honneur de Dieu et de son peuple entre ses mains. L'apôtre promit de le faire.

Le jour étant venu, en la présence d'un nombre infini de Juifs et de gentils, on les fit monter au lieu le plus éminent du Temple, et après que les princes des prêtres eurent donné de grandes louanges à saint Jacques, pour prévenir de plus en plus sa volonté, ils lui demandèrent ce qu'il lui sembloit du Fils de l'homme Jésus-Christ. Il répondit avec une grande résolution et constance : *Pourquoi m'interrogez-vous du Fils de l'homme? Sachez qu'il est assis à la droite de Dieu le Père, et qu'il doit venir juger les vivants et les morts.* On entendit alors un doux murmure entre les fidèles, qui louèrent Dieu de ce témoignage, et en furent plus confirmés en la foi; mais les prêtres, rugissant comme des lions, lui jetèrent des pierres, et faisant une huée jusqu'au ciel, disoient : *Ne voyez-vous pas comme le Juste a erré?* Ils le prirent par le collet, et le jetèrent du haut en bas. Encore que cette chute l'eût offensé, il oublia pourtant cette injure, et à l'imitation de son Seigneur, il se mit à genoux, et commença à dire : *Je vous supplie, Seigneur, de leur pardonner, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font.*

Ces méchants ne s'apaisèrent pas de ces douces paroles, au contraire ils l'assommèrent de coups : et l'un d'eux prit un gros bâton, dont il lui donna un si grand coup par la tête, qu'il lui fit sortir la cervelle. Par ce martyre il rendit son âme à Dieu, après avoir gouverné son Église trente ans, comme dit saint Jérôme, l'an 7 de l'empire de Néron. Son corps fut enseveli auprès du Temple, au même lieu où il mourut ; et depuis il a été apporté à Rome, où il est avec le corps de l'apôtre saint Philippe. Son martyre fut le premier jour de mai, l'an de Notre-Seigneur 63, selon Baronius. L'Église célèbre sa fête ce même jour.

Saint Jacques écrivit une épître qui est l'une des sept canoniques reçues de l'Église, où il donne une admirable et célèbre doctrine pour tous les états : particulièrement il nous enseigne le grand bien qui vient des tribulations et des adversités quand on les supporte patiemment, et nous exhorte à nous réjouir infiniment

quand nous sommes éprouvés de Notre-Seigneur par diverses afflictions.

Il écrivit aussi la forme de célébrer la messe, que les Grecs appellent liturgie, qui a toujours été fort estimée. Elle est alléguée par Procole, archevêque de Constantinople, contre l'hérétique Nestorius, au concile qui a été célébré en la ville d'Ephèse, et au concile universel, qu'ils appellent *in Trullo*, qui fut assemblé du temps de Justinien empereur. Par l'autorité de cette divine messe de saint Jacques, les hérétiques sont convaincus d'erreur, en ce qu'ils ne mêlent pas dans le calice de l'eau avec du vin, pour la consécration.

Saint Jérôme au livre des auteurs ecclésiastiques, parlant de saint Jacques, dit qu'en l'Évangile que l'on appeloit selon les Hébreux, qu'il avoit traduit du grec en latin, il étoit écrit que saint Jacques jura, le soir de la Cène, de ne manger rien qu'il n'eût vu Jésus-Christ ressuscité, et que Jésus-Christ lui apparut après sa résurrection, et commanda qu'on lui apportât du pain, qu'il bénit et rompit, et lui en donna, en disant : *Mon frère mange ton pain, parce que le Fils de l'homme est déjà ressuscité.* Il y en a qui veulent dire que saint Paul fait une allusion à cela, écrivant aux Corinthiens, quand il dit : que Notre-Seigneur après sa résurrection apparut aux onze apôtres et à saint Jacques, donnant à entendre qu'il lui apparut deux fois, l'une étant seul, et l'autre étant avec les autres apôtres.

Digitized by Google

LA VIE DE SAINT PHILIPPE,

APOTRE.

AN 54.

Saint Pierre, pape. — Tibère, empereur.

Le glorieux saint Philippe, apôtre, étoit Galiléen de nation, natif de Bethsaïde, d'où étoient aussi issus saint Pierre et saint André. Etant jeune, il s'adonna fort à l'étude des Lettres saintes, et particulièrement des livres de Moïse, où il trouva comme en figure le Messie dépeint, et le Rédempteur qui devoit venir au monde; et de fait, quand Jésus-Christ l'appela, la connoissance qu'il en avoit déjà lui fit aisément croire qu'il étoit le vrai Messie : il le suivit et lui obéit, étant mis au rang des douze apôtres.

Aussitôt que saint Philippe connut Jésus-Christ, il commença à faire office d'apôtre, à savoir, d'attirer les autres à la connoissance et à l'amour de Dieu ; car il amena Nathanaël à Jésus-Christ, duquel Notre-Seigneur dit que c'étoit un vrai Israélite, homme simple et sans finesse.

Avant que Notre-Seigneur fit le grand miracle des cinq pains au désert, dont il rassasia cinq mille hommes, il demanda à Philippe où l'on achèteroit du pain pour sustenter cette grande multitude de peuple, pour lui apprendre et nous donner à entendre par sa réponse, que l'on avoit besoin de pain.

Après que Notre-Seigneur eut ressuscité Lazare, quelques gentils vinrent pour voir Jésus-Christ, et dirent à saint Philippe le sujet qui les amenoit. Saint Philippe en communiqua avec saint André, et ils en parlèrent tous deux à Notre-Seigneur, qui remercia son

Père éternel de ce que les gentils commençoient déjà à le connoître.

Et en ce très-haut et admirable sermon que Notre-Seigneur fit aux apôtres après la sainte Cène, saint Philippe lui dit : *Seigneur, montrez-nous votre Père, et cela suffira pour le comble de tous nos désirs :* ainsi que nous lisons dans l'Évangile de saint Jean, avec la réponse que lui fit Notre-Seigneur. Voilà tout ce que dit le Nouveau-Testament de saint Philippe, apôtre.

Depuis l'Ascension du Fils de Dieu au ciel, et la venue du Saint-Esprit sur les apôtres, ils se départirent par toute la terre : l'Asie supérieure tomba en partage à saint Philippe, où il prêcha comme ambassadeur envoyé de Dieu pour le salut de tous ces peuples qui l'écoutoient; par sa vie admirable et sa doctrine céleste, avec ses grands et continuels miracles, il éclaira cette aveugle gentilité; il les convertit tous à la foi de Jésus-Christ, renversa les idoles, bâtit des églises, éleva des autels, ordonna des prêtres, et donna aux peuples la forme et la règle de vivre en chrétiens.

Il passa aussi en Scythie, et, après avoir employé vingt ans en cette glorieuse prédication, avec un très-grand fruit, il vint en la ville de Hiéropolis, qui est en la province de Phrygie, pour y faire comme aux autres. Et comme dit Siméon Métaphraste, il trouva dans un temple de la ville une monstrueuse vipère que le peuple adoroit en lui offrant des sacrifices comme à un dieu. L'apôtre eut compassion de l'aveuglement de ce peuple abusé, et ne put souffrir que l'honneur qui est dû à Dieu seul, fût rendu au diable sous cette peau de serpent. Il se prosterna donc en oraison, suppliant Notre-Seigneur avec larmes et soupirs d'ouvrir les yeux de ce peuple ignorant, et de le délivrer de la tyrannie de Satan, parce que plusieurs étoient engloutis par ce serpent, et les autres lui étoient sacrifiés. Notre-Seigneur écouta les prières de son serviteur : le serpent tomba mort, et le peuple fut délivré du dommage qu'il en recevoit; ainsi, il fut disposé à recevoir la lumière de l'Évangile, et la doctrine que le saint apôtre leur prêchoit. Mais cela excita la haine et l'envie des prêtres et des magistrats, qui se saisirent du saint apôtre, le menèrent en prison, et après l'avoir cruellement

fouetté, le crucifièrent et l'assommèrent à coups de pierres, tandis qu'il remercioit Notre-Seigneur de ce qu'il le faisoit imitateur de sa croix.

Comme ces bourreaux impies se moquoient du saint apôtre, Dieu envoya un épouvantable tremblement de terre et fort extraordinaire, qui renversa les édifices, ruina les maisons, écrasa ceux qui y étoient, et engloutit vivants ceux qui avoient mis saint Philippe en croix, pour châtiment de leur méchanceté. Cela étonna fort les païens rebelles, et confirma les catholiques, qui louèrent Notre-Seigneur des merveilles qu'il opéroit par son serviteur.

Comme on le vouloit détacher de la croix, le saint apôtre pria pour lui et pour toute l'assistance, en sorte qu'il fut exaucé. Ainsi il acheva très-heureusement ses jours, et rendit l'esprit à son Créateur avant qu'il fût descendu de la croix, et le peuple demeura exempt de la frayeur qu'il avoit.

Les chrétiens enlevèrent son corps et l'ensevelirent fort honorablement. Par succession de temps il a été apporté à Rome, où il est avec le corps de saint Jacques le Mineur, en l'église des douze Apôtres, qui a été bâtie par les papes Pélage et Jean son successeur, et qui est un couvent de religieux de Saint-François. L'Église célèbre son martyre le premier jour de mai, qui fut l'an de Notre-Seigneur 54, le douzième de l'empire de Claude Tibère, selon Eusèbe.

Plusieurs ont écrit de saint Philippe : saint Isidore, *lib. de Patr. vet. et Nov. Testam., cap.* 75; saint Jérôme, *de Script. Eccl.*; Sophr., *in Philippo*; Eusèbe, *lib.* 3 *Hist. Eccl., cap.* 30 *et* 31; Métaphraste, rapporté par Surius, tom. 3; Antonin, 1 *part., tit.* 6, *c.* 11; Baron., t. 1er des Annales et aux annotations du Martyrologe.

LA VIE DE SAINTE WALBURGE,

VIERGE.

AN 750.

Étienne II, pape. — Constantin V, empereur.
— Chilpéric III, roi.

Sainte Walburge, vierge et abbesse du monastère de Heydon de Trème, étoit Angloise, et sœur des saints Wilibaud, évêque de Liète, et de Vilaud, qui mourut saintement en un monastère du même diocèse de Deistat. Elle passa d'Angleterre en Flandre avec ses frères pour servir Notre-Seigneur plus sûrement. La sainte fille s'enferma dans ce monastère, et gouvernoit les vierges qui étoient à sa charge avec tant de sainteté et de faveur divine, qu'elle obtenoit tout ce qu'elle demandoit à Dieu par ses prières. Une fois, la fille d'un riche homme se trouvant accablée de douleur, et prête à rendre l'esprit, elle la remit en parfaite santé par ses prières. Le père de la fille lui envoya plusieurs présents, en reconnoissance de la miséricorde dont Dieu avoit usé envers lui par son moyen, mais elle ne les voulut pas recevoir. Ainsi, croissant chaque jour en vertu et montrant à ses religieuses de nouveaux exemples de sainteté et de perfection, elle acheva le cours de son pèlerinage, et décéda en ce monastère, où elle fut enterrée. Jean Molan, au Catalogue des saints de Flandre, dit que son corps, enchâssé en argent, rend encore aujourd'hui une miraculeuse liqueur, comme une huile, qui guérit de plusieurs maladies; et que l'an 870, Odayer, évêque d'Austade, le plaça honorablement sur l'autel et le mit au rang des saints du consentement d'Adrien II. Depuis, en l'an 893, du temps du roi Arnulphe, par

une révélation qu'eut l'évêque de Liesterre, le saint corps fut transporté en l'église de ce monastère.

En cette translation, elle guérit une jeune fille qui souffroit de grandes douleurs, et une faim canine qu'on ne pouvoit rassasier; ses maitres l'ayant offerte au service du monastère de Sainte-Walburge, elle s'en retourna saine au logis; mais comme l'abbesse ne l'avoit pas voulu recevoir, le mal la reprit soudain, et continua jusqu'à ce qu'elle fût retournée au monastère. Cette faim canine lui dura quelque temps, néanmoins elle la perdit en mangeant un morceau de pain bénit; mais en telle façon qu'elle ne pouvoit plus rien manger, et rejetoit aussitôt ce qu'elle avoit pris : elle demeura trois ans sans boire ni manger, et toutefois elle ne laissoit pas de travailler et de faire sa tâche comme les autres.

Notre-Seigneur fit plusieurs miracles par sainte Walburge. Du temps d'une grande famine, deux pauvres hommes résolurent de chercher leur aventure, et d'aller mendier leur pain en d'autres pays. Un troisième se mit de leur compagnie, et enquis par eux où il alloit, il répondit qu'il alloit par dévotion visiter le sépulcre de sainte Walburge : *Et nous aussi*, dirent-ils, *nous faisons le même voyage pour accomplir le vœu que nous avons fait*. Un jour, après s'être reposé, et avoir diné de ce que portoit ce troisième compagnon, il s'endormit d'un profond sommeil, pendant lequel les deux autres le tuèrent cruellement; néanmoins, afin de couvrir leur forfait, l'un d'eux chargea ce corps mort sur ses épaules pour le porter en quelque lieu à l'écart hors du chemin; mais, ô puissance divine, vengeresse des crimes! quand il fut parvenu au lieu où il le vouloit jeter, il ne s'en put jamais débarrasser, parce que le mort le tenoit si fort embrassé et le serroit de si près, qu'après tous ses efforts il ne s'en put défaire. Ce meurtrier demeura tout éperdu, voyant qu'il ne pouvoit céler sa méchanceté, ni rejeter de soi celui qui lui faisoit la guerre après sa mort, et lui devoit faire perdre la vie, puisqu'il lui avoit ôté la sienne.

Il rencontra un sien ami qui lui demanda ce que c'étoit là. Alors il lui découvrit tout ce qui s'étoit passé, et le pria de l'aider. Cet ami commença à couper de son épée le bras du corps mort, qui

tenoit si fort le corps vivant; mais en portant les mains au bras du mort, il y demeura lui-même si attaché, qu'il ne s'en put défaire, jusqu'à ce que, reconnoissant sa faute, il demanda secours à sainte Walburge. Par ce moyen il se dégagea de ces liens dont il étoit retenu, et accompagna l'homicide, chargé et lié de ce corps mort, jusqu'à ce qu'il arriva au bord du Rhin, où il se précipita de désespoir avec le fardeau qu'il portoit à son cou; mais le fleuve, ne voulant pas souffrir un homme si scélérat et si cruel, le rejeta soudain au bord avec le corps de l'innocent mort. Son compagnon, étonné de cela, déplorant d'un côté ce qui étoit arrivé à son ami, et d'autre part louant Dieu qui l'en avoit délivré, s'en vint au monastère de Sainte-Walburge, et raconta ce prodige; néanmoins il ne put jamais entrer en son église, pour montrer comment Notre-Seigneur punit les crimes que les hommes commettent, et comme il honore ses saints.

La vie de sainte Walburge est rapportée par Surius au septième tome qu'y a ajouté Mosandre. Le Martyrologe fait mention d'elle le premier jour de mai; Jean Molan aux additions au Martyrologe d'Usuard, et plus au long dans le Catalogue des saints de Flandres, et le cardinal Baronius, en ses Annotations. Elle florissoit l'an de Notre-Seigneur 750.

En Egypte, saint Jérémie, prophète, qui, ayant été lapidé par la populace, mourut à Tanès, et y fut enseveli. Les chrétiens, dit saint Épiphane, avoient coutume d'aller prier à son tombeau, et ils en prenoient de la poussière qui leur servoit de remède contre la morsure des aspics.

Dans le Vivarois, saint Andéol, sous-diacre. Envoyé d'Orient avec plusieurs autres par saint Polycarpe, pour prêcher en Gaule la parole de Dieu, il fut, sous l'empereur Sévère, frappé rudement avec des bâtons hérissés d'épines; puis, avec une épée de bois, on lui fendit la tête en quatre parties, en forme de croix, et il accomplit ainsi son martyre.

Digitized by Google

A Huesca, en Espagne, les saints martyrs Orens et Patience.

A Sion, en Valais, le martyre de saint Sigismond, roi des Bourguignons, qui, ayant été jeté dans un puits, y fut noyé, et devint célèbre par ses miracles. Il étoit fils de Gondeband, dont il partagea le royaume avec Godomar, son frère. Sigismond s'adonna fort à la piété; mais il arriva que sa seconde femme, méprisant le jeune prince qu'il avoit eu de la première, conjura par tous les moyens de le faire mourir. De fait elle persuada méchamment à Sigismond que ce jeune homme cherchoit à l'assassiner pour s'emparer de ses États. Sigismond, aveuglé par sa passion pour cette femme, la crut et fit périr son fils; mais comme il reconnut sa faute et l'innocence de ce pauvre prince par quelques divins avertissements, il résolut d'en faire une très-austère pénitence. De sorte que depuis il fréquentoit assidûment les églises et les lieux de dévotion, faisant de grandes œuvres de charité. Il fit ensuite bâtir avec une admirable structure le monastère de Saint-Maurice d'Agaune, où souvent il alloit, et plusieurs jours durant demandoit pardon à Dieu de sa faute avec larmes et jeûnes. Ce fut là qu'un ange l'avertit d'instituer des chœurs de psalmodie à l'imitation d'une psalmodie céleste qu'il lui fit entendre; ce que le roi accomplit avec le consentement des évêques de son royaume. Nous lui devons cet usage, car auparavant on chantoit les psaumes confusément. Quelque temps après, les Francs, entrant dans la Bourgogne à main armée, la ravagèrent et détruisirent entièrement. Le roi se retira en l'abbaye de Chably, qu'il avoit fait bâtir, où il quitta l'habit royal pour celui de religion; mais il n'y fut pas longtemps, car Clodomir, roi d'Orléans, ayant appris que Godomar levoit des troupes pour venger son frère, l'en tira de force et le fit précipiter dans un puits le premier jour de mai, vers l'an de Notre-Seigneur 526. Son corps fut retiré de ce puits par un saint abbé qui en eut une révélation divine; il le fit enterrer en la ville de Saint-Maurice, dans l'église paroissiale appelée depuis de Saint-Sigismond. Longtemps après, ses saintes reliques furent transportées à Prague par l'empereur Charles IV. Ce fut saint Sigismond

qui procura le concile d'Épaone, où présida saint Avit, évêque de Vienne, à qui il étoit redevable d'avoir quitté l'arianisme pour embrasser la véritable religion.

A Auxerre, saint Amateur, évêque et confesseur.

A Auch, saint Orens, évêque.

En Angleterre, saint Asaph, évêque.

A Bergame, sainte Grate, veuve.

A Forli, saint Pérégrin, de l'Ordre des Servites.

Saint Brieuc, issu d'une illustre famille de la Grande-Bretagne, s'attacha à saint Germain d'Auxerre, quand celui-ci vint en Angleterre, en 429; il le suivit en France, y reçut le sacerdoce et retourna en son pays, où il convertit ses parents. Il fonda de leurs libéralités l'église de *Grandelann*, puis passa en Armorique, où il bâtit un monastère sur les terres d'un riche seigneur de Tréguier, qu'il avoit retiré de l'idolâtrie. Après un long et glorieux apostolat, saint Brieuc mourut vers l'an 502, dans le monastère autour duquel s'est élevée la ville épiscopale qui porte aujourd'hui son nom. Il n'est point inscrit au Martyrologe romain.

DEUXIÈME JOUR DE MAI.

Saint Athanase, patriarche d'Alexandrie, docteur de l'Église.

Saint Saturnin et ses compagnons, martyrs; saint Exupère, sainte Zoé et leurs enfants, martyrs; saint Félix, diacre et martyr; saint Vindémiol, évêque et martyr; saint Second, évêque; saint Antonin, archevêque de Florence.

LA VIE DE SAINT ATHANASE,

PATRIARCHE D'ALEXANDRIE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

AN 372.

Saint Damase, pape. — Valens, empereur.

Saint Athanase étoit de la ville d'Alexandrie, issu de parents nobles; dès son enfance, il fut fort enclin au service de l'Église et à la vertu. Jouant une fois avec ses compagnons sur le bord de la mer, il contrefaisoit l'office des évêques en l'église, et baptisa quelques petits enfants qui n'étoient encore que catéchumènes.

Saint Alexandre, alors évêque d'Alexandrie, l'aperçut de sa fenêtre qui regardoit sur la mer; il envoya quérir Athanase et ses compagnons, et leur demanda ce qu'ils faisoient. Après qu'il eut su qu'Athanase avoit baptisé ces enfants et prononcé les paroles sacramentelles de l'Église, avec intention de faire ce qu'elle fait en ce sacrement, il déclara qu'ils étoient réellement baptisés, sans qu'ils eussent besoin de nouveau baptême, que de suppléer quelques cérémonies qui avoient manqué en cet acte, lesquelles il

Digitized by Google

commanda d'y être ajoutées. De cet acte et d'autres qu'il remarqua alors, il reconnut qu'Athanase devoit être un vaisseau d'élection, pour la défense de l'Église de Dieu et l'amplification de son saint Nom ; de sorte qu'il chargea expressément ses père et mère de le faire instruire aux sciences, de le nourrir en toute vertu, et qu'après ils le lui amenassent pour le dédier au service de l'Église.

Ce saint enfant apprit soigneusement les lettres humaines, puis il étudia en jurisprudence et en théologie. Après cela, il se retira pour un temps au désert, où il mena une vie solitaire. Il communiqua avec le grand saint Antoine, abbé, le servit (comme il l'écrit lui-même) avec joie, et lui donna deux robes pour couvrir son corps. Depuis il retourna à Alexandrie, et se consacra entièrement au service de l'Église, commençant par les ordres mineurs, jusqu'à ce qu'il parvint à la prélature.

Pendant ce temps-là il assista au concile de Nicée avec saint Alexandre, lorsqu'il n'étoit encore que diacre : par sa rare doctrine, par son bel esprit et par sa vigueur, il servit beaucoup en ce concile, qui s'étoit fait contre Arius, le confondant même dans les disputes qu'il eut contre lui, si bien que le concile eut une heureuse fin ; la vérité triompha du mensonge, et la foi catholique de l'hérésie d'Arius.

Cinq mois après le concile, l'évêque saint Alexandre mourut, et saint Athanase fut élu en sa place, du consentement et avec l'applaudissement de toute la ville d'Alexandrie. Saint Alexandre même, étant à l'article de la mort, par une inspiration divine le nomma pour son successeur. Comme Athanase, qui appréhendoit cela, s'en étoit déjà fui, le saint vieillard Alexandre, après l'avoir appelé plusieurs fois par son nom, voyant qu'il ne lui répondoit point, dit : *Tu penses fuir, Athanase; tu ne le saurois faire.* De là vint que saint Grégoire de Nazianze, parlant de cette élection d'Athanase, dit : *Pour ces causes, Athanase, non moins successeur de la piété de saint Marc que de son siége patriarcal, fut mis en son trône par le commun consentement de tout le peuple, non point à la façon des autres, par ambition ou par violence, mais par la voie apostolique et du Saint-Esprit.*

Tous les catholiques furent réjouis de voir saint Athanase élevé à cette dignité de patriarche d'Alexandrie; et, au contraire, les hérétiques ariens, qui étoient déjà en grand nombre, s'en attristèrent fort, craignant de ne pouvoir faire ce qu'ils prétendoient, car ils voyoient que la vie de saint Athanase étoit sans reproche, sa doctrine excellente, son esprit rare, et son zèle pour la foi catholique singulier. Néanmoins les hérétiques ne perdirent pas courage; ils se réunirent pour le chasser non-seulement du siége où Dieu l'avoit constitué, mais aussi pour le bannir d'Alexandrie, de l'Orient, et même du monde s'ils l'eussent pu. « Il semble, écrit Ruffin, que l'on pouvoit bien dire de saint Athanase ce que Jésus-Christ dit de saint Paul : *Je lui montrerai combien il doit endurer pour mon Nom*, parce que l'on forgea contre lui tant d'accusations, qu'il sembloit que tout le monde eût conspiré contre Athanase. »

Quatre empereurs le persécutèrent : Constantin le Grand, Constance son fils, Julien l'Apostat et Valens, bien que ce fût diversement; car Constantin le persécuta avec un bon zèle et pensant bien faire, mais les autres empereurs comme étant ennemis de Dieu.

Les ariens accusèrent donc Athanase devant l'empereur Constantin : premièrement, d'être un homme avare, superbe, son ennemi, et perturbateur du repos public; ils ajoutèrent ensuite qu'il avoit envoyé une grosse somme de deniers à Philomène, qui s'étoit révolté contre l'empereur. Toutefois Constantin ayant fait venir Athanase, après qu'il eut découvert la vérité, le renvoya en son église, et écrivit une lettre à ceux d'Alexandrie, où, blâmant les ennemis d'Athanase, il en dit ces belles louanges : *Votre évêque Athanase a été le bienvenu, je lui ai parlé comme à un homme de Dieu; mais vous en devriez juger ainsi plutôt que moi. En ce que j'ai pu remarquer des discours qu'il m'a tenus, il est homme fort capable, ce qui est nécessaire pour être votre prélat; car il use d'une grande diligence à soutenir la vérité, pour la conservation de notre religion : il est pacifique et tranquille, et il embrasse toujours les avis salutaires et conformes à la raison.*

Quoique l'empereur eût renvoyé Athanase à Alexandrie avec cette lettre, dont les catholiques demeurèrent merveilleusement

contents, les hérétiques s'en irritèrent et allumèrent un si grand feu de discorde, que l'on passa plusieurs années avant que de le pouvoir éteindre. Ils trompèrent l'empereur avec de nouvelles et de fausses accusations contre Athanase, le suppliant de commander que l'on assemblât un concile pour juger sa cause; qu'Athanase comparût devant les évêques qui étoient ses juges, et qu'il rendît raison de son fait. L'empereur, qui étoit un prince humain, facile et amateur du repos, voyant que c'étoient des évêques qui lui présentoient cette requête, en feignant d'être catholiques et d'obéir au concile de Nicée, mais qui en effet étoient hérétiques et fauteurs d'Arius, à leur persuasion il fit assembler un concile à Tyr, en quoi il entreprit une chose qui n'étoit pas de son pouvoir, et donna courage aux ennemis de la vérité, lorsqu'il pensoit la faire voir, en sorte que chacun la pût connoître.

Nous devons ici remarquer les ruses des hérétiques, et qu'une petite étincelle (si elle n'est bientôt éteinte) est cause d'un grand embrasement : que les princes doivent être fort retenus dans les choses qui concernent la religion, et d'autre part fermes en ce qu'ils ont une fois mûrement déterminé. Car la plus grande partie des évêques qui se trouvèrent au conciliabule de Tyr, étoient hérétiques ariens, ennemis jurés de la foi catholique et d'Athanase, c'est-à-dire juges et parties contre lui. Celui qui y présidoit s'appeloit Eusèbe, évêque de Césarée, arien. Le comte que l'empereur y envoya pour y assister étoit déjà gagné. Il y avoit plusieurs soldats et un grand bruit de gens de guerre pour épouvanter Athanase, et faire par force ce que l'on ne pourroit par justice.

Athanase vint accompagné des évêques d'Egypte, et étant entré au concile, ils ne lui voulurent point donner de place, encore qu'il y dût présider comme patriarche d'Alexandrie. Ce que voyant saint Potamon, évêque d'Héraclée, grand personnage et vrai confesseur du nom de Jésus-Christ, il ne le put endurer; il se leva de son siége et dit les larmes aux yeux, à Eusèbe, évêque de Césarée : *Tu es assis et tu vois Athanase debout, lui comme criminel et toi comme son juge! Qui pourroit endurer cela? Ne te souviens-tu pas que nous avons été tous deux mis en prison pour la foi, et que j'y*

perdis cet œil droit pour l'avoir toujours maintenue et confessée? Quant à toi, tu en sortis sain et sauf, parce que tu fis ou promis de faire tout ce que voulurent de toi les gentils.

Néanmoins il n'y eut pas de moyen d'empêcher que cette accusation n'eût lieu. On avança deux principaux chefs d'accusation entre plusieurs autres. Le premier d'une débauchée qui, subornée par les ariens à prix d'argent, se vint plaindre d'Athanase en plein concile, disant qu'il avoit logé en sa maison et sous prétexte d'hospitalité l'avoit prise par force, mais on connut aussitôt l'impudence de cette méchante femme et l'artifice des hérétiques. Timothée, prêtre, feignit d'être Athanase (que la femme ne connoissoit pas) et lui dit : *Femme, est-ce moi qui ai logé en votre maison, qui vous ai offensée et ravie votre virginité?* Elle lui soutint à hauts cris et avec des larmes feintes que c'étoit lui-même, et jura qu'elle disoit la vérité, demandant justice aux juges qui étoient là présents; cela fit découvrir cette imposture et l'accusation s'en alla en fumée.

L'autre point fut un bras que les hérétiques disoient qu'Athanase avoit coupé à un lecteur qui étoit un de ses prêtres nommé Arsène, pour faire ses enchantements (encore que saint Athanase même dit qu'Arsène étoit évêque); et en effet ils apportèrent un bras coupé, espérant de convaincre Athanase par de faux témoins. Il y avoit longtemps que l'on ne voyoit plus Arsène, tant parce que les hérétiques l'avoient caché, qu'à cause qu'il s'étoit ensuite échappé, craignant qu'ils ne le tuassent (pour rendre leur mensonge véritable, et parvenir à leur intention), et il se tenoit clos et couvert. Mais Dieu permit qu'étant averti de ce qu'ils méditoient contre le saint évêque Athanase, et le péril où il pourroit tomber, il le vint trouver la nuit auparavant et l'avertit de ce qui se passoit. C'est pourquoi lorsque l'on forma cette accusation du bras coupé par Athanase, celui-ci demanda : *Y a-t-il ici quelqu'un qui connoisse Arsène?* Plusieurs répondirent que oui. Alors il le fit venir devant l'assemblée et demanda : *Est-ce là Arsène?* Après qu'on l'eut reconnu, il lui ôta son manteau et dit : *Voilà le bras droit d'Arsène, voici le gauche, à qui donc est ce troisième? Demandez-le à ces accusateurs, et leur faites rendre compte où ils l'ont pris.*

Alors les hérétiques eurent une telle rage de se voir si manifestement convaincus et leurs fourberies découvertes, qu'ils s'écrièrent tous d'une voix contre Athanase, l'appelant trompeur, sorcier et magicien. Ils eussent bien voulu pouvoir mettre la main sur lui et le hacher en pièces ; certainement ils l'eussent fait, s'il ne se fût promptement retiré et ne fût venu à Constantinople pour s'excuser envers l'empereur et lui rendre raison de tout ce qui s'étoit passé.

Les hérétiques, n'ayant pu assouvir leur rage contre Athanase, le privèrent par sentence de son siége, de son église et de sa ville. Cette sentence fut confirmée en un autre conciliabule tenu par les mêmes évêques à Jérusalem, où ils s'étoient transportés par le commandement de l'empereur, pour consacrer une église magnifique qu'il avoit fait bâtir. En cette assemblée, Arius et ceux de sa secte furent admis à la communion de l'Église, sous le faux prétexte donné à l'empereur qu'ils s'étoient repentis de leurs erreurs, et qu'ayant reconnu la vérité de l'Église catholique, ils s'étoient disposés à la suivre.

Les hérétiques eurent encore un tel pouvoir par leurs artifices diaboliques, qu'Athanase venant à Constantinople avec quelques évêques de son parti pour parler à l'empereur, il n'y put avoir d'accès ni trouver personne qui l'y voulût introduire, tous les gardes étant déjà corrompus par les hérétiques et ses principaux ministres s'étudiant à plaire à Constance son fils, qui étoit infecté de l'hérésie arienne. De la sorte, Athanase fut contraint d'épier un jour que l'empereur entroit à Constantinople, et de lui parler en pleine rue, ce qu'il fit avec peine, parce que les gardes le repoussoient et ne vouloient point le laisser approcher. Constantin même, qui ne le reconnoissoit pas, faisoit signe qu'on le rebutât, jusqu'à ce qu'Athanase lui dit franchement : *Seigneur, je vous demande seulement que ceux qui m'ont condamné, comparoissent devant vous, afin qu'en votre présence je puisse me plaindre d'eux.* Alors il commanda que les évêques qui avoient jugé cette cause, vinssent à Constantinople pour rendre raison de leur fait.

Les principaux évêques ennemis d'Athanase y comparurent, armés de tant de malices, de mensonges et de nouvelles calomnies

contre le saint, qu'ils irritèrent de plus en plus l'esprit de Constantin, et l'embrasèrent comme s'ils eussent jeté de l'huile sur le feu. Ils lui firent accroire qu'Athanase avoit menacé d'empêcher qu'il ne vînt du blé d'Égypte à Constantinople, ce qui eût affamé et troublé cette grande ville impériale. L'empereur commanda qu'il fût envoyé en exil en France, soit qu'il crût que ces faux évêques lui eussent dit la vérité, ou qu'il jugeât que l'église d'Alexandrie ne demeureroit jamais en paix, et que ces disputes touchant la religion ne prendroient aucune fin, si Athanase (contre lequel ils étoient tous si animés) n'étoit éloigné d'eux ; soit qu'il eût peur qu'ils ne le tuassent, tant ils étoient insensés. Nonobstant tout cela, quand Athanase eut ouï le commandement de Constantin, il dit avec une grande gravité et autorité : *Dieu sera le juge entre vous et moi, ô empereur, puisque vous vous êtes laissé emporter aux calomnies de mes ennemis.*

Le grand Athanase s'en alla donc en son exil avec plusieurs autres évêques qui furent bannis aussi, à cause qu'ils défendoient son innocence. Il fut fort bien reçu et bien traité du jeune Constantin, fils aîné de l'empereur, dans la ville de Trèves, et de saint Maximin, qui en étoit évêque. Néanmoins ce bannissement apporta une grande confusion dans l'Église de Dieu, et tous les catholiques se trouvèrent fort opprimés et affligés. Le grand saint Antoine, abbé, écrivit une lettre à l'empereur, où il le blâmoit et le prioit qu'une si injuste sentence ne fût point exécutée contre un si saint homme ; mais ce fut en vain, d'autant que Constantin avoit été déçu et préoccupé par ces évêques ennemis d'Athanase.

La tempête ne fut pas apaisée pour avoir jeté Athanase dans la mer, comme un autre Jonas ; ce fut de là au contraire que ses auteurs prirent de nouvelles forces, et ils passèrent si avant, qu'ils procurèrent le retour d'Arius à Alexandrie, où il n'avoit pu rentrer pendant qu'Athanase y étoit. Ils l'obtinrent facilement, et par ce moyen, ils troublèrent de rechef cette ville, car les catholiques abhorroient Arius comme un hérétique, et ne désiroient que le retour de leur saint prélat. Ensuite, Arius revint à Constantinople, où, par la faveur des évêques hérétiques et des courtisans de sa secte, il écrivit une confession de sa foi et jura faussement que c'étoit tout

ce qu'il croyoit et non autre chose; ainsi il trompa l'empereur, qui lui dit : *Si vous le croyez en votre cœur, de même que vous le dites de bouche, vous avez bien juré, mais si vous pensez l'un et dites l'autre, et néanmoins vous avez juré, Dieu vous veuille punir du parjure que vous avez fait.*

Après cela, Arius fit une merveilleuse instance pour être admis par Alexandre, évêque de Constantinople, à la sainte communion de la foi catholique, en quoi il s'aida de l'autorité de l'empereur, des armes de ses soldats, de la faveur des évêques ariens, et d'une grande partie du peuple qui le suivoit. Mais le saint prélat Alexandre, qui savoit la vérité et qu'Arius, tout en feignant d'être une brebis du troupeau de Jésus-Christ, étoit un loup acharné et cruel qui ne cherchoit qu'à le dévorer, résolut de mourir de mille morts plutôt que de l'admettre en l'Église, et laissant à part les livres, les arguments, les larmes et tous les autres moyens humains, il eut recours à Dieu comme au vrai défenseur et protecteur de son Église. Il s'enferma dans une église surnommée la Paix, pour s'adonner à la pénitence et à l'oraison, où il demeura plusieurs jours et plusieurs nuits prosterné devant l'autel, le visage tout baigné de larmes, disant à Dieu ces paroles : *Mon Seigneur, accordez-moi, si la foi que je tiens est vraie comme elle l'est, qu'Arius, auteur de tous ces maux, soit puni de sa méchanceté.*

Après cette oraison, qui fut accompagnée de celle de tout le peuple catholique, lequel jeûna sept jours consécutifs par le conseil de ce grand patriarche saint Jacques, évêque de Nisibe, qui se trouva alors à Constantinople, Dieu châtia visiblement Arius d'un supplice horriblement honteux. Car allant un matin armé et bien accompagné pour entrer à l'église par force, il se trouva saisi d'un flux de ventre si violent, qu'il rendit les entrailles comme un autre Judas, et laissa emporter son âme aux enfers, à la grande confusion et à l'étonnement des hérétiques qui étoient autour de lui, et à l'admirable consolation des catholiques, qui furent fort encouragés d'une si particulière providence de Dieu.

L'empereur Constantin mourut incontinent après; il étoit sur le point de rétablir saint Athanase; celui-ci, après avoir été banni

deux ans et quatre mois, fut renvoyé en son siége, avec des lettres fort honorables de Constantin le Jeune, qui gouvernoit la province de France, et qui avoit succédé avec Constant et Constance, ses deux frères, à l'empire de son père. Voilà sommairement ce qui arriva à saint Athanase sous l'empire du grand Constantin.

Après la mort de Constantin et de Constant, Constance, leur frère, demeura seul empereur, et affligea extrêmement l'Église catholique. Bien qu'il eût envie de chasser Athanase d'Alexandrie, pour parvenir plus facilement à ses fins, cependant par raison d'État il fut dissuadé de l'entreprendre, parce qu'il y étoit venu avec des lettres de Constantin, son frère aîné, qu'il respectoit et craignoit d'offenser, se réservant pour une autre occasion.

Néanmoins, les ennemis d'Athanase, qui étoient furieux et violents, ne pouvant le souffrir davantage, envoyèrent leurs agents vers Jules, pape de Rome, et vers les empereurs Constantin et Constant, pour dépouiller Athanase de son église et de sa dignité ; ils se promettoient qu'à cause qu'ils étoient loin de là, il seroit facile de leur déguiser la vérité de ce qui se passoit, et que les calomnies et les impostures contre les saints seroient bien plus aisément reçues. Mais ils furent châtiés par les empereurs comme ils le méritoient, et le pape Jules, quoiqu'il fût dûment informé de la vérité, pour en être encore plus certain, convoqua un concile à la prière de ces agents, qui croyoient qu'il ne le pourroit jamais, et commanda aux accusateurs et à Athanase de venir à Rome. Athanase s'y trouva incontinent et y demeura un an et demi, prêt à rendre compte de ses actions à ceux qui le voudroient accuser ; mais sachant bien qu'ils avoient une mauvaise cause, ils n'eurent garde d'y comparoître.

Après que toutes ces causes eurent été mûrement examinées en ce concile, composé de cinquante évêques qui s'assemblèrent à Rome, et que l'on eût lu les lettres qu'un autre concile composé des évêques d'Alexandrie écrivoit au pape Jules pour l'informer entièrement de la vérité, le Pape prononça sentence d'absolution en faveur d'Athanase, le déclara innocent de ce dont il étoit accusé, et généreux défenseur de la foi catholique, avec condamnation de ses adversaires contumaces.

Pendant qu'Athanase séjourna à Rome il écrivit le symbole qui porte encore aujourd'hui son nom, pour rendre raison de la foi; il a depuis été reçu en toute l'Église catholique, et il est chanté comme un hymne divin et une règle très-certaine de notre sainte foi.

Saint Athanase, allant à Rome, y porta la vie qu'il avoit écrite de l'abbé saint Antoine, qui étoit encore vivant. Plusieurs grands seigneurs et gentilshommes qui la lurent, en furent si vivement touchés, que dès lors ils renoncèrent à toutes les choses temporelles, avec un vif désir de l'imiter, et de servir parfaitement Jésus-Christ. Le nom des moines commença dès lors à fleurir et d'acquérir de la réputation par toute l'Italie et en tout l'Occident, encore que leur institution et leur manière de vivre eussent été depuis longtemps connues et reçues.

Avec la sentence du pape Jules, Athanase entra pour la seconde fois en son église. Néanmoins les pernicieux et endiablés hérétiques, qui avoient la faveur de Constance, firent assembler un concile à Antioche, où l'empereur se trouva en personne, et où Athanase fut de rechef condamné; on lui objecta entre autres choses, qu'ayant été déposé par le concile de Tyr, il s'en étoit retourné en son église sans le congé du même concile qui l'avoit condamné. Ils nommèrent un Grégoire de Cappadoce, homme scélérat, hérétique, insolent et téméraire, pour être évêque d'Alexandrie, et occuper le siége d'Athanase. Ce Grégoire alla donc en prendre possession, assisté du préfet d'Égypte, nommé Philagre, apostat, et de gens de sac et de corde: ils ravagèrent toute la ville, et firent un si étrange carnage, qu'un ennemi qui l'eût voulu ruiner n'eût su pis faire. On n'épargna ni les hommes ni les femmes, ni les jeunes ni les vieux, ni les clercs ni les laïques, ni les choses sacrées ni les profanes; le tout avec une telle impiété et une cruauté si horrible, qu'il est impossible de le représenter.

Saint Athanase, voyant cette déplorable calamité, sortit secrètement de la ville, afin que la fureur de ses ennemis se modérât, sachant qu'il s'en étoit allé. Mais avant que de partir il écrivit à tous les fidèles, les encourageant d'endurer cette persécution, de persévérer constamment en la foi catholique, et de mourir de mille morts,

plutôt que d'avoir aucune communication avec les hérétiques, ni rien à démêler ni à partager avec eux, parce qu'ils étoient de cruels et barbares ennemis de Jésus-Christ, de toute vérité et religion. Après qu'il se fut acquitté envers ses brebis de cet office digne d'un si bon pasteur, il vint pour la seconde fois à Rome surgir au port assuré de la foi, pour voir si par l'autorité du pape et de l'empereur Constant (car son frère aîné Constantin étoit déjà décédé) il pourroit trouver un moyen de tenir en bride cette impétueuse furie des hérétiques, et d'éteindre le feu qui consumoit Alexandrie, l'Égypte et tous les quartiers d'Orient.

Saint Athanase fut très-bien reçu du saint pape Jules et de toute la ville, comme valeureux capitaine de Notre-Seigneur et invincible défenseur de son Église. On assembla un nouveau concile à Rome, où son innocence fut approuvée, et après y avoir demeuré trois ans, l'empereur Constant le fit aller à Milan, où il étoit pour lors, et par autorité du Pape, avec le consentement de Constant, on convoqua un concile œcuménique et général à Sardique, ville qui est sur les confins de l'Illyrie, de Misie et de Thrace, qu'on nomme à présent Thryadise, et qui est sous la tyrannie du Turc. En ce concile il se trouva trois cents évêques de toutes les provinces de l'Église occidentale, et soixante-seize de l'Église orientale, et d'autres tous catholiques (parce que les évêques ariens, qui n'y vouloient pas venir, tinrent leur conciliabule à part à Pilopolis, qu'ils publièrent au lieu du concile de Sardique). Osius, évêque de Cordoue en Espagne, y présida, ainsi qu'écrivent saint Athanase, Archidame et Philoxène, légat du saint-siége apostolique; Paphnuce, Sérapion, Apolène, Amone, Paul, Agathon, Spiridion, Triphile, Prothais, Maximin, et d'autres très-saints évêques reconnus pour tels en toute l'Église catholique, y assistèrent. Après avoir soigneusement examiné la cause d'Athanase, les évêques déclarèrent que sa foi étoit sincère, vraie et catholique, et celle de ses adversaires, hérétique et réprouvée; ils privèrent Grégoire du siége d'Alexandrie, et en écrivirent à ceux de cette église, afin qu'ils ne lui obéissent ni le reconnussent en aucune façon, mais qu'ils reçussent et portassent honneur à leur vrai et saint évêque Athanase.

Après le concile, il fut appelé par l'empereur Constant, et mené en la ville d'Aquilée, et ensuite en France. Il repassa par Rome, et de là à Antioche, où étoit l'empereur Constance. Car son frère Constant, plein de zèle pour la foi catholique, et grand imitateur de la piété de Constantin son père, voyant combien Athanase enduroit pour la foi, l'honora, le favorisa, et le prit tout à fait en sa protection, jusqu'à mander à Constance qu'il le fît rétablir en son église, autrement qu'il lui feroit la guerre, et qu'il viendroit en personne avec son armée, pour le remettre en son siége.

Quoique Constance (qui par la mort de son autre frère étoit demeuré fort puissant, et avoit les deux tiers de l'empire) fût un homme déterminé, il ne laissa pas de craindre de rompre avec Constant, étant d'un autre côté si empêché à la guerre de Perse, qu'il n'eût su porter le faix de deux puissants ennemis à la fois. Il en consulta avec les évêques ariens, et écrivit trois lettres à Athanase pour le prier de le venir trouver, et lui offrit toute faveur et toute assistance, par une pure raison d'État (car il n'avoit d'ailleurs aucun zèle pour la foi et la religion catholique). Et de fait, il le reçut fort humainement, lui fit bon visage, et ne voulut pas que l'on parlât en aucune façon des injures passées, qu'il assoupit; il lui jura même qu'il le favoriseroit à l'avenir, sans ajouter foi aux plaintes qu'on lui pourroit faire de lui, qu'il ne l'eût ouï en ses défenses.

L'empereur après l'avoir bien caressé, sur le conseil des hérétiques, lui dit encore que puisqu'il lui faisoit tant de faveur que de le rétablir dans son église, il lui fit ce plaisir de donner quelque temple d'Alexandrie à ceux qui tenoient une autre religion que la sienne. Athanase répondit à cela, qu'il falloit faire ce que l'empereur désiroit; mais aussi qu'il le supplioit de commander à Antioche, où il étoit, que l'on donnât une église à ceux de la religion qui n'y en avoient aucune, afin qu'ils pussent s'assembler sans crainte, et y célébrer le service divin. L'empereur se trouva pris par là, et les hérétiques mêmes lui conseillèrent de ne plus parler de cette affaire, jugeant qu'il valoit mieux qu'Athanase ne leur donnât point d'église à Alexandrie, que d'être contraints d'en donner une aux catholiques dans Antioche.

Constance écrivit des lettres à l'église d'Alexandrie, afin qu'ils eussent à recevoir Athanase. Avec les lettres de Constance, et celles qu'écrivit le pape Jules à l'église, au clergé et au peuple d'Alexandrie, le saint Père s'y en retourna pour la seconde fois, passant premièrement par Jérusalem, où il fut reçu du saint évêque Maxime avec une grande bienveillance. Il s'y célébra un concile où Athanase se trouva, et sa foi y fut approuvée, louée et exaltée. Quand il arriva à Alexandrie, le faux évêque arien Grégoire, qui s'étoit emparé de son siége, en avoit déjà été chassé par le peuple, lequel ne pouvoit plus supporter ses insolences et ses abus.

Saint Athanase fut reçu, comme s'il fût venu du ciel, avec un applaudissement et une joie incroyables de tous les catholiques, ainsi que le saint pape Jules leur recommandoit par ses lettres. La venue d'Athanase fit un merveilleux fruit dans les esprits du peuple d'Alexandrie, dont il parle lui-même en cette sorte : *Ma venue a causé une grande joie à tout le monde, chacun s'exhortant l'un l'autre à la vertu. Combien de filles qui étoient prêtes d'être mariées, ont consacré leur virginité à Jésus-Christ! Combien de jeunes hommes, à l'exemple de leurs autres compagnons, ont embrassé la vie monastique! Combien de pères ont prié leurs enfants, et les enfants leurs pères, qu'ils ne les détournassent point ou retirassent de la piété qu'ils doivent à Jésus-Christ! Combien de femmes ont obtenu de leurs maris de vivre en continence, pour s'adonner plus librement à l'oraison! Que de veuves et d'orphelins qui étoient auparavant tous nus et affamés, ont été secourus par les aumônes du peuple! Et pour dire tout en peu de paroles, il y avoit une telle ferveur et émulation parmi le peuple, à qui s'adonneroit le plus à la vertu, que chaque maison et famille sembloit une église de Dieu, à cause de la bonté des domestiques et de leur continuelle oraison. Il y avoit une admirable et excellente paix en l'Église, chacun écrivant à Athanase, et recevant de lui des lettres de consolation et de tranquillité.*

Tandis que l'église d'Alexandrie jouissoit de ce grand repos, par la vigilance de son saint pasteur, les ariens entreprirent (suivant leur coutume) de la troubler, et de chasser de rechef Athanase de

son siége, parce qu'ils ne pouvoient rien espérer pendant qu'il y demeureroit. L'empereur Constant, qui étoit l'unique protecteur et support d'Athanase, à qui Constance, son frère, portoit tant de respect, ayant été tué en trahison, et le tyran Magnence s'étant emparé de l'empire, Dieu permit que l'empereur catholique mourût, et que l'hérétique régnât. Les hérétiques saisirent cette occasion, et s'efforcèrent de persuader à Constance que le respect qu'il portoit à son frère n'existant plus, il devoit bannir Athanase.

Néanmoins Constance, quelque dessein qu'il eût de lui faire sentir la pesanteur de son courroux, se voyant assailli de tous côtés, et que la guerre des Perses (où il avoit fait plusieurs pertes) ne lui réussissoit point : considérant d'ailleurs que le tyran Magnence étoit devenu puissant, et seigneur de toutes les provinces de son frère, fut empêché, par raison d'État, de rien innover pour lors contre Athanase, se réservant à quelque meilleure rencontre : au contraire, il lui écrivit des lettres pleines de bienveillance, lui confirmant ce qu'il lui avoit promis, avec de nouvelles offres de sa faveur et de son amitié. Toutefois, après qu'il eut combattu Magnence, qu'il défit en une furieuse bataille, se voyant obéi et reconnu empereur de toutes les provinces, il abusa de la grandeur et de la prospérité que Dieu lui avoit données, s'élevant contre lui et contre la sainte foi catholique ; il employa dès lors toutes sortes de moyens, et se hâta de la persécuter à outrance et de l'abolir (s'il eût pu) entièrement.

Pour cet effet, il dressa tous ses traits et ses machines contre le grand Athanase, qui en étoit le principal boulevard et défenseur : ce qui le lui fait abhorrer, comme son ennemi capital, sans se soucier de la foi et de la parole qu'il devoit garder constamment pour maintenir son nom et la majesté de sa personne et de son empire. Il commanda donc que la mémoire d'Athanase fût condamnée, et que tous les évêques qui ne voudroient pas souscrire à sa condamnation fussent bannis. Pour les presser davantage, il fit assembler à Milan un concile d'environ trois cents évêques, lequel, ayant été commencé en l'église, il le fit transférer en son palais, pour s'y trouver présent, et être juge et partie contre Athanase. Il priva de

leurs siéges les saints Denis, évêque de Milan, Eusèbe, évêque de Verceil, Paulin, évêque de Trèves, Lucifer, évêque de Cagliari en Sardaigne, parce qu'ils refusèrent de signer la condamnation ; desquels Eusèbe et Denis moururent en exil.

Le pape Libère, chef de l'Église, qui avoit succédé à Jules, fut aussi inquiété pour la même occasion; car ne l'ayant pu corrompre par présents, ni épouvanter par menaces, ni persuader par lettres et messages, et par les raisons que, l'ayant fait venir à Milan, il lui dit de bouche, l'empereur l'envoya en exil à Bérée, ville de Thrace. Il persécuta aussi Osius, évêque de Cordoue, homme qui, à cause de son âge, de son savoir, de son autorité, et pour avoir été comme le père et le maître des évêques, et président aux conciles de Nicée et de Sardique, étoit fort honoré et respecté. Jugeant qu'il importoit beaucoup qu'un si excellent prélat condamnât Athanase, afin que tous le tinssent pour bien et justement condamné, il l'affligea cruellement.

Néanmoins tout cela ne put faire condescendre ces vénérables prélats à sa damnable intention; ils aimèrent mieux souffrir mille morts, que de condamner un homme si vertueux et si innocent, dont la cause étoit liée avec celle de la foi catholique. Car ce n'étoit qu'une même chose, de condamner Athanase et de condamner l'Église. Voilà pourquoi les ariens poursuivoient cela à cor et à cri, laissant le reste pour parvenir à leur intention.

Il n'est pas croyable combien la persécution que Constance émut contre toute l'Église catholique sous le prétexte d'Athanase, fut épouvantable, et jusqu'où alla la furie de cette tempête, qui submergea comme un déluge toutes les provinces d'Orient, et noya une grande partie de celles de l'Occident. Constance commanda que l'on fit évêque un certain homme sans âme, fier et cruel, nommé Georges : il l'y envoya bien accompagné de capitaines et de gens de guerre, au nombre de cinq mille hommes. Striane, qui étoit leur chef, entra avec eux en l'église où Athanase étoit en oraison; il se jeta soudain parmi le peuple qui étoit avec son pasteur, et se saisit des portes, de peur qu'Athanase ne lui échappât; mais il ne sortit pas de sa chaire, exhortant tous les siens à se mettre en prières, ne

voulant pas se retirer, de crainte que les siens n'en fussent en peine. Cependant Notre-Seigneur aveugla tellement les soldats qui le cherchoient près du lieu où il étoit, qu'il passa au milieu d'eux, accompagné de quelques prêtres et religieux, sortit de l'église, et se sauva par une spéciale providence de Dieu.

Il s'en alla au désert, où il demeura caché en une citerne ruinée, six ans entiers, sans pouvoir voir ses parents et ses amis, ni même le soleil, ni être vu de personne que d'un de ses clercs qui lui apportoit quelque nourriture, de peur qu'il ne périt de faim; car Constance et son conseil hérétique avoient un si grand désir de le recouvrer vif ou mort, qu'ils firent des diligences nonpareilles pour le chercher. Ils envoyèrent des commissaires, des officiers et des espions de tous côtés, accompagnés d'une infinité de gens qui couroient par toutes les provinces, les villes, les bourgs, les hameaux et les paroisses, sans omettre aucun endroit où ils ne cherchassent Athanase, ni plus ni moins que s'il eût été l'ennemi de tout le genre humain. Néanmoins, comme il étoit grand ami de Dieu, aussi ne l'abandonna-t-il pas entièrement, mais il l'accompagnoit et le sustentoit de ses grâces divines.

Pendant qu'il étoit caché, il sut que les hérétiques avoient écrit une confession de leur perfidie qu'ils avoient donnée aux catholiques pour la leur faire accepter, et que plusieurs, épouvantés des menaces et des commandements de l'empereur, l'avoient signée. Ce saint et vaillant capitaine s'attrista infiniment, voyant la lâcheté des soldats de Jésus-Christ en la défense de la foi catholique : et comme un lion rugissant au désert, il écrivit quatre oraisons pour établir et confirmer la vérité à la ruine et à la destruction des hérésies, avec tant d'esprit, de doctrine et d'éloquence, qu'elles sont comme un portrait au vif d'Athanase.

Les affaires de l'Église étoient réduites à ce point, lorsque survint la mort de l'empereur Constance. Julien l'Apostat, son cousin germain, lui succéda. Et quoiqu'il eût été un faux chrétien, un vrai ennemi de Jésus-Christ, qui eût désiré d'exterminer (s'il eût pu) son nom et sa religion de toute la terre, néanmoins, pour mieux tromper les chrétiens, et gagner la réputation d'un prince bénin et clé-

ment, et s'établir dans la bienveillance des peuples de son empire, peut-être aussi à cause de la haine qu'il portoit à Constance, pour détruire tout ce qu'il avoit fait, et soulager ceux qu'il avoit opprimés, il commanda, par une raison d'État, que tous les évêques bannis retournassent en leurs diocèses, ainsi que dit saint Jérôme en ces mots : *La nacelle apostolique étoit bien ébranlée, les vents impétueux la battoient, les vagues furieuses l'attaquoient de tous côtés, en sorte qu'elle étoit réduite à un danger manifeste, lorsque Notre-Seigneur s'éveilla et commanda à la tempête de cesser. La bête mourut (c'est à savoir l'empereur Constance) et la mer devint calme. Je le dirai encore plus clairement : tous les évêques qui avoient été chassés de leurs siéges retournèrent en leurs églises, par le consentement du nouveau prince, et alors l'Égypte reçut son grand et victorieux pasteur Athanase.*

Saint Grégoire de Nazianze dépeint l'entrée que saint Athanase fit du désert en Alexandrie, et dit qu'elle fut solennelle, avec plus de joie et un plus grand nombre de peuple que si l'empereur Constance y fût lui-même entré ; que tous les habitants, s'étant mis en rang selon leur âge, leur état ou office, allèrent au-devant du saint qui venoit à cheval, représentant par cet acte l'entrée de Notre-Seigneur à Jérusalem : que non-seulement les enfants (comme à celle de Jésus-Christ), mais que les hommes et les femmes de diverses nations chantoient à haute voix des hymnes de réjouissance, rendant grâces à Dieu, qui leur faisoit revoir leur pasteur. On fit de grands festins publics et particuliers ; on répandit par les rues plusieurs parfums odoriférants : la nuit à force de flambeaux paroissoit un jour bien clair : bref, il n'y eut sorte d'allégresse qui ne fût mise en avant pour célébrer le retour d'Athanase. C'est ainsi que Dieu a coutume d'honorer les siens.

Il est fort à remarquer que le faux évêque Georges, qui, par la force et le commandement de Constance, s'étoit installé en la chaire de saint Athanase, outre qu'il étoit hérétique, abhorré de tous les catholiques, fit tant d'oppression et d'indignités au peuple, que même les païens qui vivoient à Alexandrie, ne pouvant plus le souffrir, le tuèrent et le déchirèrent avec fureur ; ils mirent son

corps sur un chameau qu'ils promenèrent par toute la ville ; puis ils le brûlèrent, et jetèrent ses cendres à la mer. Ils brûlèrent aussi le chameau, comme une chose détestable, pour avoir seulement touché ce cadavre sacrilége. Il paya ainsi les méchancetés qu'il avoit commises contre la religion et contre Athanase.

Le saint, trouvant son église renversée par le mauvais gouvernement du faux évêque Georges, commença aussitôt à la purifier de l'hérésie arienne, non avec terreur, comme dit saint Grégoire de Nazianze, mais avec douceur, à force de raisons efficaces pour persuader la vérité. Il assembla un concile pour réparer les brèches et guérir les plaies faites par les hérétiques. De plus, par sa valeur et par sa prudence singulière, il convertit à la foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ plusieurs gentils qui s'étoient pour lors habitués à Alexandrie.

L'empereur Julien le sut, et s'en offensa grandement, parce qu'il avoit déjà levé le masque de son hypocrisie, étant très-certain qu'il ne désiroit rien tant que d'anéantir le christianisme, et de rétablir par toute l'étendue de son empire l'adoration des faux dieux. Pour l'irriter davantage contre Athanase, les hérétiques, qui le haïssoient comme le protecteur de la foi catholique, se mirent de la partie avec les gentils, qui ne pouvoient plus endurer que la plupart des leurs se fissent chrétiens, et ils écrivirent ensemble à l'empereur qu'Athanase étoit le poison de la religion des dieux immortels, et que si on ne le chassoit promptement d'Alexandrie, il la détruiroit entièrement. Ils surent si bien lui représenter les choses, que Julien (qui de lui-même n'étoit que trop porté à persécuter Athanase) écrivit au préfet d'Égypte Eudice une lettre dont la teneur suit :

Encore que vous ne m'écriviez pas de beaucoup d'autres choses, si est-ce que vous me deviez mander un mot du grand ennemi de nos dieux, d'Athanase spécialement, après avoir su les excellents décrets que nous avons faits contre lui. Je vous jure par le dieu Sérapis que si Athanase, l'ennemi de nos dieux, ne sort de votre ville, ou pour mieux dire de toute l'Égypte, avant le premier jour de décembre, je ferai punir les soldats qui sont sous votre charge, et leur

ferai payer une grosse amende. Vous savez bien que je suis lent, et que je vais pas à pas avant que de condamner personne, mais que je pardonne rarement à celui que j'ai une fois condamné. Je ne puis plus souffrir que nos dieux soient méprisés par cet homme. De tous les services que je me promets de votre part, vous ne m'en sauriez rendre un plus signalé et plus agréable que de me faire savoir que ce méchant traître Athanase a été chassé d'Égypte. Il a été si téméraire que d'exciter dans mon empire les grandes dames de la Grèce à recevoir le baptême.

On voit par cette lettre de Julien la haine qu'il portoit à Athanase et la cause pour laquelle il le persécutoit. Par ce nouveau mandement de ce maudit apostat, il fut forcé pour la troisième fois de sortir d'Alexandrie, et voyant son peuple triste et affligé, qui déploroit son départ à chaudes larmes, il leur dit d'un visage serein : *Ne vous ennuyez point, ayez bon courage, cette nuée passera bientôt.*

Julien ne se contenta pas d'avoir fait bannir Athanase d'Alexandrie et de toute l'Égypte ; mais, à cause de la haine particulière qu'il lui portoit, il donna un commandement secret de le tuer. Athanase, en ayant été averti, s'embarqua dans un vaisseau pour éviter ce danger. L'officier qui avoit eu charge de le faire mourir courut après lui avec des gens de guerre. Ceux qui étoient avec Athanase, se voyant poursuivis de si près qu'on les atteignoit déjà, lui conseillèrent de mettre pied à terre, et de se sauver en quelque caverne ou désert. Néanmoins, étant inspiré de Dieu, il commanda au maître du navire de tourner droit vers ceux qui venoient après lui, et d'aller à leur rencontre. Ceux de l'autre navire leur demandèrent incontinent s'ils n'avoient point vu Athanase; ils répondirent qu'oui, et qu'ils l'avoient vu naguère passer par là ; cela fut cause qu'ils se hâtèrent, pensant l'attraper. Ainsi Athanase, s'étant échappé d'eux, retourna à Alexandrie, où il demeura caché et sous l'abri des catholiques jusqu'à la mort de Julien l'Apostat; mais celui-ci ayant menacé tous les chrétiens et juré leur ruine, sitôt qu'il auroit achevé la guerre de Perse, il y mourut malheureusement, et la nuée fut dissipée (comme saint Athanase l'avoit prophétisé).

Cet impétueux tourbillon fut chassé par l'empereur Jovinien, prince pieux et catholique, que l'armée romaine élut empereur pour sa grande vertu; mais il refusa d'accepter l'empire, jusqu'à ce que les soldats protestèrent qu'ils étoient chrétiens. Et, bien qu'il ne vécut pas huit mois entiers, il commanda incontinent que tous les évêques que Julien avoit exilés retournassent en leurs églises, et particulièrement Athanase, qu'il estima comme un saint, qu'il révéra comme un évêque, et à qui il obéit comme à son maître, l'honorant comme l'unique défenseur de la foi de Jésus-Christ. En ce peu de temps du règne de Jovinien, et de celui de Valentinien, qui lui succéda, Athanase fut en repos, et gouverna son église plus paisiblement qu'il n'avoit fait par le passé, encore que les ariens, les gentils et les juifs aboyassent sans cesse après lui.

Mais sitôt que Valentinien eut associé son frère Valens à l'empire, qu'il eut retenu pour soi les provinces de l'Occident, et laissé le gouvernement de celles de l'Orient à Valens, celui-ci, qui avoit été catholique, par les artifices d'Eudoxe, archevêque de Constantinople, se pervertit et devint arien. Pour favoriser et répandre son hérésie par toute l'étendue de son empire, il résolut de persécuter les catholiques, de leur ôter les églises, de bannir les évêques qui lui contredisoient, et surtout Athanase, qui étoit celui qui lui pouvoit le plus résister. Pour cet effet, il publia un édit, par lequel il ordonna que tous les évêques qui du temps de Constance avoient été privés de leurs évêchés, et rappelés ensuite par Jovinien, gardassent leur premier ban.

Sitôt que ce commandement fut notifié à ceux d'Alexandrie, on ne sauroit croire combien ils en furent affligés : tous les catholiques prirent les armes pour défendre leur saint pasteur; mais saint Athanase, craignant que si l'on en venoit aux mains il n'y eût bien du meurtre, et que ses brebis n'en pâtissent, pour éviter ces malheurs et ces calamités évidentes, se cacha dans la ville, et fut quatre mois dans le tombeau de son père, et enterré tout vif. La furie de cette sédition s'étant passée, quand les choses furent un peu plus tranquilles, il sortit à l'improviste de la ville, et se cacha en un autre lieu bien à l'écart.

Cette sortie arriva par une particulière inspiration de la providence divine, qui le gardoit, parce que la nuit d'après qu'il fut sorti, le préfet alla se saisir de l'église avec ses satellites, pour le chercher et le prendre; mais il ne l'y trouva plus. Enfin l'empereur Valence, après avoir été informé de ce qui se passoit, commanda qu'Athanase retournât librement en son église, ce qu'il fit, et travailla en la vigne de Notre-Seigneur avec la même vigilance et constance, jusqu'à ce qu'il le retirât à soi, pour lui donner la récompense et la couronne de tant de glorieux et pénibles travaux.

Saint Grégoire de Nazianze parle en cette sorte du décès de saint Athanase : *Il finit ses jours en une sainte vieillesse, et alla faire compagnie à ses pères les patriarches, les prophètes, les apôtres et les martyrs, qui ont combattu comme lui pour la vérité : et pour faire son épitaphe en peu de mots, il sortit de cette vie avec plus d'honneur et de gloire qu'il n'en reçut aux entrées qu'on lui fit à Alexandrie; car les bons pleurèrent infiniment sa mort, qui grava en leur cœur la gloire immortelle de son nom.* Saint Grégoire adresse ensuite la parole au saint, et le supplie de le regarder du ciel, pour l'aider par sa faveur à gouverner le troupeau que Dieu lui avoit donné en charge, et pour le conserver en la foi catholique; que si, à cause des péchés du monde, les hérétiques lui doivent faire la guerre, il le délivre de telles misères, et l'attire par son intercession à jouir de Dieu comme lui. Saint Athanase décéda le second jour de mai, l'an de notre salut 372, après avoir gouverné l'Église d'Alexandrie quarante-six ans parmi les persécutions, les fatigues, les angoisses, les batailles, suivies de tant de victoires et de trophées.

Saint Athanase écrivit (comme dit saint Jérôme) deux livres contre les gentils, un contre Valens et Ursace, un autre de la virginité, plusieurs touchant les persécutions des ariens, sur les titres des psaumes, sur la vie du grand saint Antoine abbé, et plusieurs épitres et autres opuscules qui furent tant estimés et respectés de toute l'antiquité, qu'un saint abbé nommé Côme (dont parle Sophrone) dit : *Quand vous trouverez quelque sentence ou parole des œuvres d'Athanase, et que vous n'aurez point de papier*

Digitized by Google

pour l'écrire, imprimez-la sur votre robe. Photius, archevêque de Constantinople, recommandant le style d'Athanase et la méthode de ses écrits, dit que de lui, comme de leur propre source, ont dérivé ces grands torrents d'éloquence : saint Grégoire de Nazianze, surnommé pour son excellence le Théologien, et le grand Basile, qui furent compagnons d'étude et de sainteté de vie, et qui sont aujourd'hui deux belles lumières, deux riches ornements de l'Église catholique.

A Rome, les saints martyrs Saturnin, Néopole, Germain et Célestin, qui, après avoir beaucoup souffert, furent jetés dans une prison, où ils moururent en paix dans le Seigneur.

De plus, les saints martyrs Exupère, sainte Zoé son épouse, avec Cyriaque et Théodule leurs enfants, qui souffrirent sous l'empereur Adrien.

A Séville, saint Félix, diacre et martyr.

Le même jour, saint Vindémiol, évêque et martyr, qui, avec les saints évêques Eugène et Longin, combattant les ariens par sa doctrine et par ses miracles, fut décapité par l'ordre du roi Huméric. Il étoit Africain de nation, et, ayant été instruit par saint Alpien, il fut élevé au sacerdoce et depuis ordonné évêque. On rapporte de lui qu'il ressuscita un mort. Du temps que les Vandales persécutoient l'église d'Afrique, un évêque arien nommé Cyrille, le fit saisir avec deux autres évêques catholiques, saint Eugène et saint Longin. Les ariens les tourmentèrent beaucoup pendant que l'évêque hérétique essayoit de les gagner à l'erreur. Cependant, ne pouvant les convaincre par ses fausses et subtiles raisons, Cyrille eut recours à l'artifice en contrefaisant un miracle. Il séduisit un homme de sa secte et lui donna cinquante écus pour qu'il fît l'aveugle ; il devoit donc lui demander la vue lorsqu'il le verroit passer sur la place

publique; ce qu'il fit; mais Dieu découvrit incontinent la fraude aux dépens de ce pauvre misérable, car il devint effectivement aveugle. Effrayé de ce châtiment, reconnoissant sa faute et avouant le fait, il demanda pardon aux saints évêques qui étoient là, et par la faveur desquels il recouvra la vue, à la grande confusion de Cyrille et des autres ariens. Pour se venger de sa défaite, Cyrille calomnia les saints évêques auprès d'Hunéric, roi des Vandales, lequel envoya saint Eugène en exil et fit trancher la tête à saint Vindémiol.

A Avila en Espagne, saint Second, évêque, dont il est encore parlé le quinzième jour de ce mois avec d'autres.

A Florence, saint Antonin, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, célèbre par sa sainteté et sa science. On ne solennise sa fête que le dixième jour de mai, auquel nous rapporterons sa vie.

TROISIÈME JOUR DE MAI.

L'Invention de la sainte Croix. — Saint Alexandre, pape, et ses compagnons, martyrs.

Saint Juvénal; les saints martyrs Alexandre et Antonine; saint Thimothée et sainte Maure, martyrs; les saints martyrs Diodore et Rodopien; les bienheureux Sostegno et Uguccione.

L'INVENTION DE LA SAINTE CROIX.

AN 326.

Saint Sylvestre, pape.— Constantin, empereur.

Le troisième de mai l'Église catholique célèbre l'Invention de la sainte Croix, dont le récit est pris de saint Ambroise, de saint Paulin, de Ruffin et des auteurs de l'*Histoire ecclésiastique*.

Après que l'empereur Constantin eut vu, du mont Marius, une croix au ciel, autour de laquelle étoit écrit : *Constantin, tu vaincras en ce signe* (comme en effet il vainquit le tyran Maxence), l'empereur eut une grande dévotion au signe de la croix, et eut un soin particulier de la faire connoître, estimer et honorer par tout son empire. Il changea les aigles des bannières impériales à la croix, qu'il fit mettre sur toutes les espèces de monnoie qu'il fit frapper, et peindre ses portraits avec un globe en la main droite, et une croix sur le globe, pour donner à entendre que le monde avoit été conquis par la croix.

Sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, en fut encore plus dévote; car, par une révélation divine qu'elle eut aussitôt que le

Digitized by Google

concile de Nicée fut fini, elle résolut d'aller en personne à Jérusalem pour visiter les saints lieux, et pour chercher la Croix de notre Rédempteur. Étant arrivée à Jérusalem, elle eut beaucoup de difficultés à découvrir le trésor inestimable de la sainte croix qu'elle cherchoit : car les juifs et les gentils l'avoient enterrée en une profonde fosse, avec celles des deux larrons, et le titre de la croix de Notre-Seigneur, avec les clous dont il avoit été attaché; ils avoient rempli la fosse de terre, qu'ils couvrirent de monceaux de pierre, et ils y mirent une idole de Vénus, afin que si quelque chrétien y fût allé faire sa prière, on eût pensé qu'il fût allé adorer Vénus : de sorte que pour éviter ce scandale, il s'en fût retiré. Cette fosse où l'on avoit caché la croix de Notre-Seigneur, étoit près de son sépulcre, sur lequel aussi ils jetèrent des monceaux de pierres, pour en abolir entièrement la mémoire.

Il y avoit longtemps que cela étoit fait, et il ne se trouvoit pour lors aucun vestige ni marque de ce qu'elle cherchoit, ni personne qui lui en pût dire quelque chose. C'est pourquoi l'impératrice, considérant la difficulté de la trouver, se voyoit en grande peine. Enfin elle apprit de quelques Juifs fort anciens (qui, craignant d'être maltraités, découvrirent la vérité, et le bruit qui en étoit parvenu jusqu'à eux de père en fils) où étoit enterrée la sainte Croix, et fit creuser en ce lieu-là.

Le cardinal Baronius dit que c'étoit la coutume des Juifs, quand ils faisoient mourir par justice les malfaiteurs, d'enterrer les instruments du supplice dont ils les punissoient, auprès de la sépulture de leurs corps : et que sainte Hélène ayant su des chrétiens et des Juifs le lieu du sépulcre de notre Rédempteur, elle fit fouiller autour, sachant bien que l'on y trouveroit la croix où il fut crucifié. En effet on y trouva les trois croix, celle de notre Rédempteur, et celles des deux larrons, avec le titre de la croix de Jésus-Christ, si éloigné, qu'il ne montroit point laquelle des trois étoit la croix de Notre-Seigneur. La sainte reine reçut une grande joie de cela, mais d'ailleurs elle étoit extrêmement triste, parce qu'ayant trouvé ce qu'elle cherchoit si soigneusement, et ne la pouvant reconnoître, c'étoit n'avoir rien fait.

Comme elle étoit en cette perplexité, saint Macaire, patriarche de Jérusalem, qui étoit présent, la consola et fit prier Dieu pour la manifestation de ce divin trésor, afin qu'il montrât par quelque miracle laquelle des croix étoit celle de notre Rédempteur. Il fit amener une femme si malade que tous les médecins l'avoient abandonnée, sur laquelle il fit appliquer la première croix et la seconde, sans aucun effet; mais sitôt que l'on eut approché d'elle la troisième, elle devint aussitôt pleine de force et de santé. Ce miracle fit cesser le doute et reconnoître que c'étoit la croix de Notre-Seigneur, comme dit Ruffin, encore que saint Paulin et d'autres écrivent que la croix de Notre-Seigneur ressuscita un mort. L'oraison dont la sainte Église se sert en cette fête semble le donner ainsi à entendre. Néanmoins, ce que dit Nicéphore est le plus certain, que Dieu fit l'un et l'autre miracles par le moyen de la sainte croix, de guérir le malade et de ressusciter le mort.

Sainte Hélène, bien joyeuse d'avoir trouvé et connu cette sainte croix, remercia Dieu de cette faveur, et fit bâtir une superbe église au même lieu, où elle laissa une partie de la croix ornée et enchâssée richement : elle envoya le reste avec les clous à l'empereur Constantin son fils, qui fit mettre le bois de la sainte croix en l'église qu'il avoit fait construire à Rome, laquelle dès lors et jusqu'à présent s'appelle Sainte-Croix en Jérusalem. L'empereur Constantin défendit aussi le supplice de la croix, et qu'aucun malfaiteur ne fût crucifié, à cause que Notre-Seigneur étoit mort pour nous en la croix; afin que la croix, qui avoit été le plus ignominieux supplice dont on eût usé jusqu'alors, fût dorénavant la gloire et la couronne des rois, le bouclier et la défense de la république chrétienne.

Telle est la fête de l'Invention de la sainte Croix, que l'Église célèbre aujourd'hui, pour nous apprendre l'honneur que nous lui devons porter, et la dévotion avec laquelle nous pouvons faire notre profit des grandes grâces de ce divin trésor. Car en elle consiste le salut, la paix, la vraie liberté, la grâce, la sagesse, la justice et la sanctification du genre humain : bref, le remède universel des maux de tous les siècles passés, présents et à venir. De là vient

qu'avec beaucoup de raison saint Jean Chrysostôme, en un sermon de la croix, s'écrie ainsi :

La croix est l'espérance des chrétiens, la résurrection des morts, le bâton des aveugles, l'appui des boiteux, la consolation des pauvres, la bride des richesses, la destruction des superbes, le tourment des méchants, le trophée contre les diables, le gouvernail des mariniers, le port des échoués, le mur des affligés. Ce bois de la croix est le père des orphelins, la défense des veuves, le conseil des justes, le repos des affligés, la garde des petits, la lumière de ceux qui habitent dans les ténèbres, la magnificence des rois, le bouclier des pauvres, la sagesse des simples, la liberté des esclaves et la philosophie des empereurs. La croix est la publication des prophéties, la prédication des apôtres, la gloire des martyrs, l'abstinence des religieux, la chasteté des vierges et la joie des prêtres. La croix est le fondement de l'Église, la destruction des idoles, le scandale des juifs, la perdition des impies, la force des foibles, la médecine des malades, le pain des faméliques, la fontaine des altérés et l'abri des dépouillés.

Et saint Ephrem dit : *Gravons sur nos portes, sur le front, sur la bouche, sur l'estomac et sur tous nos membres le signe vivifique de la croix. Endossons cette impénétrable armure des chrétiens; car la croix est la victoire de la mort, l'espérance des fidèles, la lumière du monde, la clef du paradis, le glaive des hérésies, l'aide des moines, le renfort de la foi, la garde et la gloire perpétuelle des catholiques. Porte toujours avec toi, ô chrétien, cette arme, de jour et de nuit, en tous lieux et à toutes heures, et ne fais aucune chose sans le signe de la sainte Croix. Quand tu dors, quand tu manges et quand tu bois, et quand tu vas sur mer, ou que tu traverses les rivières, prends cette armure de la sainte Croix : tandis que tu en seras armé, les démons te fuiront.*

Et saint Jean Damascène : *La croix*, dit-il, *est notre bouclier, notre armure et notre trophée contre les diables. La croix est le signe dont nous sommes marqués, de peur que l'ange destructeur ne nous touche et ne nous enferme dans ses filets. La croix relève ceux qui sont tombés, soutient ceux qui sont debout, fortifie les foibles,*

gouverne les pasteurs, est le guide de ceux qui commencent et la perfection de ceux qui achèvent, la santé de l'âme et du corps, la destruction de tous les maux, la cause et la racine de tous les biens, la mort du péché, l'arbre de vie et la fontaine de notre félicité.

Tertullien, auteur très-éloquent, que saint Cyprien appelle son maître, déclare la coutume des chrétiens de faire le signe de la croix sur soi : *En tous les pas que nous faisons,* dit-il, *en entrant, en sortant, quand nous nous levons, quand nous nous habillons, quand nous nous mettons à table, quand nous nous asseyons, quand on nous apporte de la lumière, quand nous nous couchons : bref, en toutes nos actions nous faisons le signe de la croix sur le front.* Par ces paroles de Tertullien, nous reconnoissons l'ancienne coutume des bons chrétiens, que nous devons imiter en tous temps et en tout lieu, puisque nous savons qu'il n'y a personne assuré, et que le diable, comme un lion rugissant, cherche en tout et procure partout où il peut, notre perdition; c'est à nous de nous couvrir de cette armure divine pour notre défense.

Les miracles que Notre-Seigneur a faits par le moyen de la sainte Croix sont tels et en si grand nombre, qu'ils ne se peuvent dire en peu de mots, parce que la plupart de ceux qui ont été faits en l'Église catholique par tous les siècles passés, lesquels sont innombrables, ont tiré leur principe et leur efficace de cette fontaine de vie. Néanmoins entre tous les miracles que Notre-Seigneur a opérés par la croix il y en a un digne de grande admiration et qui est approuvé par tous les bons auteurs.

Saint Paulin rapporte que le morceau de la croix qui fut laissé à Jérusalem, quoique l'on en donnât à tous les pèlerins qui la venoient visiter, ne se diminuoit jamais : au contraire, par un continuel miracle, il demeuroit toujours aussi entier comme si on n'en eût rien ôté. Voici les propres termes de saint Paulin : *La croix est un bois sans odeur, qui semble avoir une vive vertu, et qui depuis ce temps-là, jusqu'à cette heure, se laisse tellement mettre en pièces, pour satisfaire au désir d'infinies personnes, qu'elle n'en est point diminuée, et demeure comme si on n'en coupoit point ; de*

sorte qu'elle est divisible pour ceux auxquels on en départ, et demeure entière à ceux qui l'adorent et la révèrent.

Ce saint rapporte ce miracle comme une chose notoire et avérée. La sainteté, la doctrine et l'antiquité de ce personnage nous obligent à le croire, et avec cela à satisfaire à ceux qui s'étonnent de voir par tout le monde tant de morceaux de la vraie croix de Notre-Seigneur, que si on les rassembloit, il s'en trouveroit de quoi en faire plusieurs grandes croix.

Saint Cyrille, patriarche de Jérusalem, qui étoit proche de ce temps-là, assure que tout le monde étoit rempli et enrichi du précieux trésor de la vraie Croix.

De plus, c'est afin que les gentils reçussent plus facilement la lumière de l'Évangile, et crussent que Dieu s'étoit fait homme pour mourir en la croix, qu'il plut à Dieu que plusieurs années auparavant une des sibylles le pronostiquât par un esprit divin, disant : *O bois heureux, où Dieu sera attaché.* Les Égyptiens, en leurs lettres hiéroglyphiques, signifioient par la croix la santé et la vie future. Socrate écrit que les chrétiens, en ruinant le temple de Sérapis, trouvèrent le signe de la sainte Croix gravé sur les premières pierres, et que plusieurs gentils qui virent cette merveille, en furent excités à se faire chrétiens.

L'on demande si Notre-Seigneur fut attaché à la croix avec trois clous ou avec quatre. La commune opinion est qu'il n'y en ent que trois, laquelle est suivie de presque tous les peintres et sculpteurs en la représentation du crucifix; mais il s'en trouve de fort anciens et vénérables avec quatre clous, deux aux pieds et deux aux mains. Saint Grégoire de Tours, qui vivoit il y a plus de mille ans, dit qu'il y en avoit quatre; sainte Brigitte en ses révélations est du même avis, et le glorieux évêque et martyr saint Cyprien semble vouloir signifier qu'il y en avoit quatre par ces paroles : *Les clous perçant ses pieds sacrés.*

L'invention de la sainte Croix arriva l'an de Notre-Seigneur, selon Eusèbe, 326, un an après le concile de Nicée, sous le pontificat de saint Sylvestre, l'an vingt et unième de l'empire du grand Constantin.

LA VIE DES SAINTS ALEXANDRE,

PAPE,

EVENCE ET THÉODULE,

PRÊTRES ET MARTYRS.

AN 132.

Ælius Adrien, empereur.

Le même jour de l'Invention de la sainte Croix, l'Église célèbre le martyre du pape Alexandre. Il étoit natif de Rome, fils d'un citoyen romain qui avoit aussi nom Alexandre. Il succéda au saint pontife et martyr Évariste, et fut le septième pape depuis saint Pierre, mettant au nombre des papes saint Lin et saint Clet, qui immédiatement l'un après l'autre succédèrent à saint Pierre.

Notre Alexandre fut admirable de sainteté, et encore plus signalé en sa foi et en sa constance au martyre. Il n'avoit que trente ans lorsqu'il commença à gouverner l'Église, néanmoins, sa vie et sa doctrine suppléoient au défaut de son âge. Il convertit par sa prédication et ses discours célestes plusieurs sénateurs et une grande partie de la noblesse romaine, entre lesquels il y avoit un préfet nommé Hermès, avec toute sa maison et sa famille, qui étoit composée de douze cent cinquante personnes. Cela fut cause qu'il fut pris par le commandement d'un gouverneur appelé Aurélien, et mis en prison, où il fit plusieurs grands miracles, entre autres celui-ci :

Étant enfermé la nuit, il lui apparut un enfant avec un flambeau allumé, qui lui dit : *Suis-moi, Alexandre.* Après qu'il se fut mis

en oraison et eut reconnu que c'étoit un ange, il le suivit sans que les murailles, ni les portes, ni les gardes l'empêchassent de sortir de la prison; et l'enfant le conduisit jusqu'à la maison de Quirinus, tribun, où Hermès étoit détenu prisonnier; il désiroit voir Alexandre, et avoit assuré à Quirinus qu'il viendroit en sa maison, nonobstant sa prison et ses fers. Les deux saints martyrs à cette entrevue s'embrassèrent et pleurèrent de joie, s'exhortant l'un l'autre à souffrir pour Jésus-Christ. Cela étonna fort le tribun Quirinus, lequel ayant ouï dire quelques raisons à Hermès, et le sujet pourquoi il s'étoit converti à la foi de Jésus-Christ, et vu que saint Alexandre, par l'attouchement de ses chaînes, avoit guéri Balbine, sa fille, qui étoit grièvement malade des écrouelles, il se convertit aussi avec sa fille et tous les prisonniers qui étoient dans sa prison.

Le saint pontife Alexandre commanda à Evence et à Théodule, prêtres, venus à Rome de l'Orient, qu'ils les baptisassent. Aurélien, sachant cela, en fut fort irrité, de façon qu'il fit torturer et tuer Quirinus, décapiter Hermès, et jeter à la mer tous ceux qui avoient été baptisés en la prison, avec sainte Balbine, vierge, fille de Quirinus Il fit ensuite venir devant lui Alexandre avec les deux prêtres, Evence et Théodule; après quelques discours, Aurélien leur dit : *Ne nous arrêtons point aux paroles, mais venons aux effets.* Il fit dépouiller Alexandre par ses bourreaux et l'étendre sur des tréteaux, lui faisant déchirer la peau avec des ongles d'acier, et brûler les côtés avec des flambeaux ardents.

Le saint souffroit ce tourment sans se plaindre. Aurélien lui demanda : Pourquoi es-tu muet? pourquoi ne te plains-tu pas? Alexandre lui répondit : *Quand le chrétien prie, il parle avec Dieu.*

Evence et Théodule endurèrent le même tourment. Evence avoit plus de quatre-vingts ans; il avoit été baptisé à l'âge d'onze ans, et à vingt il se mit aux Ordres sacrés.

Comme les saints martyrs augmentoient davantage par les tourments leur foi et leur amour pour Jésus-Christ, sans qu'Aurélien les pût fléchir ni attirer à sa volonté, il fit chauffer un four où il fit jeter Alexandre et Evence, et mettre Théodule à l'entrée, afin que, les voyant brûler, il redoutât un si rude châtiment, et aimât

mieux sacrifier aux dieux. Néanmoins, tant s'en faut que Théodule s'épouvantât de voir ses compagnons au milieu des flammes, qu'au contraire, plus embrasé que jamais de l'amour divin, il se laissa choir parmi eux qui l'appeloient de ce four, et lui disoient qu'ils ne sentoient là aucune douleur ni tourment, mais plutôt de la joie et du rafraîchissement, comme il arriva; car les flammes ne les brûlèrent aucunement; et ils sortirent du four brillants comme l'or qui a passé par le creuset.

Le cœur endurci du tyran ne s'amollit en rien pour ce miracle, il fit trancher la tête à Evence et à Théodule, et piquer le saint pontife Alexandre avec des alènes pointues au travers de tous les membres de son corps pour le faire mourir cruellement en ce tourment, quoique le livre des Pontifes romains dise qu'enfin étant décapité, il rendit son âme à Dieu le 3 de mai, l'an de Notre-Seigneur 132, selon le cardinal Baronius, sous l'empire d'Adrien, qui, à cause qu'il avoit été adopté par Trajan, s'appeloit Trajan-Adrien.

Aurélien, bien joyeux d'avoir fait mourir les saints martyrs, entendit une voix qui lui dit : *Aurélien, on a ouvert les portes du ciel à ceux que tu as fait mourir, et à toi celles de l'enfer.* Cette voix l'épouvanta tellement, qu'il tomba par terre; il mourut en se rongeant la langue, et alla souffrir aux enfers des tourments éternels.

Les corps de saint Alexandre et de ses compagnons furent enterrés hors de la ville, sur la voie Nomentane, à deux lieues de Rome, et depuis furent transportés dans l'église de Sainte-Sabine, où est maintenant un couvent des Pères de Saint-Dominique. Saint Alexandre vécut au souverain pontificat dix ans cinq mois et vingt jours, selon le cardinal Baronius, encore qu'Eusèbe ne lui donne que dix ans; le livre des Papes de Rome dit qu'il gouverna l'Église dix ans sept mois et deux jours.

Alexandre fut très-zélé au service divin; il ordonna que l'on consacrât à la messe avec du pain sans levain, pour montrer la pureté du très-saint Sacrement, et pour imiter de plus près Jésus-Christ, qui, en l'institution de ce mystère sacré, fit de même la nuit de la Cène. Il établit encore qu'en la consécration du calice l'on mêlât un

peu d'eau avec du vin, pour signe de l'union de Jésus-Christ avec son Église, et représenter le sang et l'eau qui sortirent de son précieux côté. Quoique saint Alexandre ordonnât ces sacrées cérémonies, elles ne laissoient pas d'être instituées, d'autant que les apôtres en usèrent : mais ce qu'ils apprirent de Jésus-Christ et enseignèrent à l'Église, ce saint pontife l'approuva et l'établit par ses canons. Ainsi nous voyons que saint Cyprien et saint Justin, martyrs, parlent de mêler l'eau avec le vin dans le calice, comme de choses enseignées par les apôtres, reçues pour telles et toujours usitées en l'Église catholique.

Saint Alexandre ajouta aussi à la messe cette très-dévote clause qui commence : *Lequel le jour devant sa Passion*, jusqu'aux paroles de la consécration. Il défendit qu'aucun prêtre dit plus d'une messe par jour : il donna sentence d'excommunication contre ceux qui empêchent les légats apostoliques de faire ce que le Pape leur a commandé et envoyé exécuter. Il tint trois fois les Ordres au mois de décembre, où il consacra cinq évêques, six prêtres et deux diacres. Il écrivit trois épitres, qui se trouvent au premier tome des Conciles, dont on a tiré les décrets et les ordonnances que nous avons dites, et une autre fort importante de bénir l'eau avec le sel, et avec les cérémonies dont use aujourd'hui l'Église; d'en tenir aux églises, aux maisons, aux chambres, contre les tentations et les embûches des diables, qui nous persécutent continuellement, laquelle coutume a duré en l'Église catholique dès le commencement jusqu'à cette heure.

Notre-Seigneur a fait beaucoup de miracles en diverses sortes, par le moyen de l'eau bénite, guérissant toutes sortes de maladies, éteignant les embrasements, apaisant les tempêtes de la mer, les tremblements de terre, les tourbillons et orages de l'air, et les foudres, délivrant les âmes et les corps possédés. De notre temps on a vu de merveilleux effets de l'eau bénite dans les Indes parmi les gentils et les nouveaux chrétiens, et dans les cantons infectés d'hérésies entre les hérétiques mêmes. Sans doute, l'eau bénite est une forte armure contre les charmes et les sortiléges, contre les filets du diable. Dieu par sa miséricorde l'a donnée à son Église ; et nous

en devons user avec beaucoup de dévotion et de confiance en Notre-Seigneur.

L'Église fait commémoration de saint Juvénal, évêque de Narni (qui est une ville d'Ombrie, à treize lieues de Rome), avec les saints martyrs Alexandre et ses compagnons. Le Bréviaire romain et les autres Martyrologes, de Béda, d'Adon et d'Usuard, témoignent qu'il fut un homme de très-sainte vie, qu'il fit de grands miracles, et qu'il convertit presque toute la ville de Narni à la foi de Jésus-Christ.

A Constantinople, les saints martyrs Alexandre, soldat, et Antonine, vierge, qui, sous le président Festus, durant la persécution de Maximien, ayant été condamnée à être prostituée dans un lieu de débauche, en fut retirée secrètement par Alexandre, qui, changeant d'habit avec elle, demeura en sa place. Elle fut ensuite condamnée avec lui à la torture; ils eurent tous deux les mains coupées et furent jetés ensemble dans le feu, où, étant morts pour Jésus-Christ, ils reçurent la couronne de gloire. Sainte Antonine étoit une vierge sage et vertueuse qui, durant la persécution de Maximien, fut prise et menée devant le président Festus. Ce juge, considérant sa beauté, tâcha de l'attirer par de belles paroles à renoncer à Jésus-Christ; mais cette sainte fille, aussi chaste que belle, méprisant également ses caresses et ses menaces, il la fit souffleter en sa présence, puis conduire en prison, où elle entra avec une allégresse admirable. Elle y demeura trois jours, pendant lesquels elle fut visitée et consolée par un ange. Après ces trois jours, le juge l'ayant fait appeler et la voyant toujours constante en sa foi, il la fit cruellement fouetter, mais il n'en put tirer que des railleries. C'est pourquoi il la fit mener en un lieu infâme pour y être exposée aux débauchés. Mais Dieu, amateur et conservateur de la virginité, avertit par un ange un jeune soldat nommé Alexandre d'aller visiter la sainte et de la délivrer du lieu où elle étoit :

ce qu'il fit en lui donnant son manteau, avec lequel elle sortit sans aucune difficulté. Festus avoit envoyé quatre débauchés dans ce lieu infâme; mais ils furent bien étonnés de n'y trouver qu'Alexandre, et le vinrent rapporter au juge, qui le fit fouetter et tourmenter, lui donnant quelques jours pour retrouver celle qu'il avoit sauvée. La sainte, en ayant été divinement avertie, se présenta devant le président, confessant hautement que sa virginité ni sa foi n'avoient souffert aucune violence. Cela le pensa faire enrager. Aussitôt il leur fit couper à tous deux l'extrémité des mains, et, voyant qu'après plusieurs tourments ils ne vouloient pas sacrifier aux dieux, il les fit jeter dans une fosse pleine de feu et de poix, où ils rendirent l'esprit à Dieu, leurs corps étant réduits en cendres; puis, dans la crainte que les chrétiens ne recueillissent leurs saintes reliques, il fit reboucher la fosse. Mais il ne fut pas plus tôt retourné en sa maison, qu'il perdit entièrement et tout à coup la parole, ne pouvant ni boire ni manger, et mourut à sept ou huit jours de là.

En Thébaïde, saint Timothée et sainte Maure, sa femme, qui, par l'ordre d'Adrien, gouverneur de la province, après plusieurs autres tourments, furent mis en croix, où, ayant vécu pendant neuf jours, se fortifiant l'un l'autre dans la foi, ils accomplirent leur martyre.

A Aphrodisiade en Carie, les saints martyrs Diodore et Rodopien, qui, durant la persécution de Dioclétien, furent lapidés par leurs concitoyens.

Au mont Sénario, près de Florence, les bienheureux Sostegno et Uguccione, confesseurs, qui, ayant reçu un avertissement du Ciel, moururent le même jour et à la même heure, en récitant la Salutation angélique.

QUATRIÈME JOUR DE MAI.

Sainte Monique, veuve.

Saint Silvain, évêque, et trente-neuf saints martyrs de Gaza; saint Cyriaque, évêque; saint Porphyre, martyr; sainte Antoinette, martyre; saint Florian, martyr; sainte Pélagie, vierge et martyre; saint Paulin, martyr; saint Venère, évêque de Milan; saint Sardos, évêque de Limoges; saint Godard, évêque d'Hildesheim; saint Curcodême, diacre.

LA VIE DE SAINTE MONIQUE,

VEUVE, MÈRE DE SAINT AUGUSTIN.

AN 395.

Sirice, pape. — Théodose le Grand, empereur.

La vie de la glorieuse sainte Monique, mère de saint Augustin, docteur de l'Église catholique, est tirée des écrits de son fils.

Sainte Monique étoit Africaine, fille de parents honorables et chrétiens, qui la nourrirent en toute vertu et bonnes mœurs. Elle étoit de son naturel portée à la dévotion. Dès son enfance, elle entroit souvent en l'église, et se retiroit la nuit pour dire des oraisons que Facunde, sa mère, lui apprenoit. Elle aimoit tant à faire l'aumône, qu'elle donnoit la plus grande partie de son repas aux pauvres. A mesure que l'âge lui venoit, elle croissoit en désir d'être vertueuse. Quand ses parents lui commandoient de se parer, elle le faisoit seulement pour leur obéir, parce qu'elle étoit ennemie de toutes les vanités du monde.

Digitized by Google

Elle eut désir de persévérer en la virginité; néanmoins, elle fut contrainte de condescendre à la volonté de ses parents, qui la marièrent avec un nommé Patrice, par la permission de Notre-Seigneur, qui voulut tirer d'un si bon arbre un fruit si précieux et si nécessaire à tout le monde, tel que fut son fils Augustin.

Patrice étoit noble, mais païen. Sainte Monique eut fort à souffrir avec lui, car elle étoit très-catholique, et avoit un regret infini que son mari demeurât gentil. Elle étoit douce et paisible, au lieu que son mari étoit rude et fâcheux; néanmoins la sainte fit tant par ses prières et ses larmes envers Notre-Seigneur, par sa tolérance, sa patience et son obéissance à son mari, qu'elle le gagna et l'attira à Jésus-Christ, et le fit être chrétien; en sorte qu'il se conforma tellement depuis à la volonté de sa femme, qu'il tâchoit en tout de lui complaire et de la contenter, reconnoissant sa grande sainteté et la faveur que Dieu lui avoit faite par son moyen.

La manière que tint sainte Monique pour gagner son mari, ce fut (dit saint Augustin) en le servant comme son seigneur, et lui remontrant plus par ses bonnes mœurs que par ses paroles, endurant toutes les injures qu'il lui disoit, ne se fâchant jamais contre lui, et ne lui tenant aucun mauvais discours, mais suppliant Notre-Seigneur qu'il le fit chrétien. Quand son mari étoit en colère et quasi hors de soi, elle ne lui résistoit point, ni de fait, ni de parole, elle ne faisoit que se taire; et lorsqu'il étoit plus remis, elle lui disoit ses raisons avec modestie et humilité. Jamais on ne la voyoit se plaindre aux autres femmes des mauvais traitements que lui faisoit son mari, ni parler mal de lui, comme font la plupart de celles qui manquent de patience et de prudence.

Saint Augustin ajoute que quand les voisines venoient à sainte Monique pour se plaindre des mauvais traitements et des coups qu'elles avoient reçus de leurs maris, s'étonnant de ce que Patrice, qui étoit si en colère, ne battoit jamais sa femme, qu'il n'y avoit aucune discorde ni mauvaises paroles entre eux, et demandant à sainte Monique comment cela se pouvoit faire, elle leur racontoit comme elle vivoit avec son mari et la manière dont elle se servoit pour le rendre toujours joyeux et content, les conseillant d'en faire

de même aux leurs, et de se souvenir que dès l'heure qu'elles s'étoient données à un mari et assujetties à lui, elles l'avoient pris pour leur chef et seigneur, lui devoient obéir en cette qualité, le respecter (voilà en quoi consiste le mariage), endurer de lui, avoir par douceur un fâcheux mari, et l'apprivoiser peu à peu avec une grande modestie et prudence; car la femme qui médit de son mari n'est pas moins coupable que le mari qui, par sa mauvaise vie, donne sujet à sa femme de parler mal de lui. Les femmes qui suivoient le conseil de la sainte en recevoient du profit et du contentement; celles, au contraire, qui le méprisoient, pleuroient sans cesse leurs misères et leurs travaux.

Saint Augustin raconte cela de sa mère; il ajoute qu'elle sut gagner sa belle-mère, qui au commencement ne pouvoit s'accommoder avec sa bru, à cause de la zizanie que les servantes (suivant leur coutume) sèment toujours entre les maîtresses. Sainte Monique, par son humilité, sa patience, sa douceur et sa persévérance, la gagna de telle façon, que sa belle-mère fit châtier ses servantes qui lui rompoient la tête de faux rapports, et menaça toutes celles de sa maison qu'elle les feroit punir si elles murmuroient ou parloient mal de sa bru; par ce moyen, la maison demeura en repos, et toutes y vécurent depuis en bonne intelligence. Ainsi sainte Monique fut un exemple aux femmes mariées, de bien vivre en leur ménage.

Elle eut saint Augustin de Patrice, son mari; tout son soin etoit de le bien faire élever, mourant de déplaisir chaque fois qu'elle le voyoit s'écarter de la loi de Dieu. C'étoit un jeune enfant qui se perdit incontinent dans les vices et les débauches, et alla se jeter dans l'hérésie des manichéens avant qu'il fût baptisé. Sa sainte mère versoit des ruisseaux de larmes de la perte de son fils, et crioit jour et nuit à Notre-Seigneur, pour le supplier qu'il le retirât de ce gouffre d'erreurs et de vilenies où il étoit plongé. Cela la pressoit en sorte que son esprit, qui appréhendoit toujours la perdition de son fils, ne pouvoit demeurer en repos. Elle s'adressoit à toutes les personnes saintes, doctes et de qualité qu'elle pouvoit rencontrer, pour les prier de parler, d'instruire et de convaincre

son fils, et de l'éclairer de la vraie lumière de la doctrine catholique.

Une fois, comme elle prioit un saint évêque (qui, jugeant qu'Augustin n'étoit pas encore assez mûr et bien sensé pour être catéchisé, n'en vouloit rien faire), et qu'elle l'importunoit à chaudes larmes, le bon évêque ennuyé lui dit : *Madame, laissez-moi, je vous prie, car il n'est pas possible qu'un fils racheté par tant de larmes, comme le vôtre, puisse périr.* Cette réponse la consola un peu.

Une autre fois Notre-Seigneur lui révéla en songe que son fils ne seroit pas perdu. Il lui sembla qu'étant fort affligée et abattue de tristesse, elle vit auprès d'elle, sur une planche de bois, un beau jeune homme, qui d'un visage riant lui demandoit la cause de sa douleur; elle répondit que c'étoit la perdition de son fils, à quoi il répliqua alors qu'elle ne s'en mît pas en peine, et qu'elle prît garde que son fils étoit avec elle. De fait, après y avoir bien pris garde, elle vit que son fils et elle étoient sur la même planche, et connut que Notre-Seigneur lui vouloit montrer par là que son fils exercerait sa créance et feroit profession de la foi catholique.

Saint Augustin eut dessein de quitter Carthage, où il lisoit la rhétorique, pour aller à Rome se faire valoir, mais sa bonne mère tâcha de l'en détourner par tous les moyens dont elle se put aviser; toutefois, enfin, il la trompa et s'en alla à Rome, où il fut malade à l'extrémité, dont Notre-Seigneur le délivra par les prières de sa mère, qui eût été transpercée d'un regret éternel, de voir son fils mort sans baptême et en la disgrâce de Notre-Seigneur, ainsi que dit saint Augustin lui-même en ces paroles :

Ma mère m'engendroit avec plus de sollicitude en esprit, qu'elle n'avoit eu de peine de m'enfanter en la chair, et je ne sais quel remède eût pu guérir cette plaie, si elle m'eût vu mourir en cet état. Et de quoi lui eussent servi tant de ferventes et continuelles prières, Seigneur, qu'elle vous faisoit pour moi? Eussiez-vous pu, vous qui êtes Dieu de miséricorde, mépriser le cœur contrit et humilié d'une chaste et sobre veuve, qui donnoit tant d'aumônes, et servoit avec un si grand soin vos serviteurs, qui vous faisoit tous les jours des of-

frandes sur votre autel, et venoit à l'Eglise le matin et le soir sans manquer, non pour cajoler, mais pour entendre votre parole et être ouïe de vous en ses prières. Eussiez-vous bien rejeté les pleurs de celle qui ne vous demandoit ni argent, ni chose fragile et caduque, mais seulement le salut de l'âme de son fils?

Sainte Monique ne se contenta pas des oraisons et des pénitences qu'elle faisoit continuéllement pour son fils, mais elle résolut de le venir chercher en Italie, et passa la mer hardiment. Elle trouva son fils à Milan, où il avoit été envoyé de Rome pour enseigner la rhétorique, et par la communication et les sermons de saint Ambroise il n'étoit plus si opiniâtre. Elle eut une grande familiarité avec l'évèque, qu'elle aimoit et respectoit comme un ange, tant à cause de ses admirables vertus, que pour l'espérance qu'elle avoit qu'il convertiroit son fils et le retireroit de cet abime d'erreurs où il étoit enseveli, ainsi qu'il arriva. Saint Ambroise louoit et estimoit sainte Monique, comme une bonne servante de Dieu, et il aimoit saint Augustin, non tant à cause de son bel esprit, que parce qu'il étoit fils d'une telle mère, qui vivoit d'oraison et étoit la première qui entroit en l'église et la dernière à en sortir, la plus fervente aux veilles qui se faisoient en ce temps-là à Milan, avec une grande dévotion et ardeur de tous les catholiques, contre la fureur et la violence de Justine, mère du jeune Valentinien.

Cette impératrice étoit arienne; pour favoriser et établir son hérésie, elle persécutoit saint Ambroise, qui lui résistoit, et les autres catholiques qui lui contredisoient. Saint Ambroise, pour encourager son peuple et le réjouir de quelque consolation spirituelle, de peur qu'il ne succombât à la persécution de l'impératrice, fit chanter les hymnes et les psaumes à la façon de l'Église orientale, laquelle coutume fut depuis suivie des autres Églises. De sorte que c'est sans fondement que l'on écrit que saint Ambroise, par l'avis de sainte Monique, ôta les veilles ecclésiastiques, parce que l'on commençoit déjà à en abuser; au contraire, de son temps elles se fréquentoient avec plus de ferveur, ainsi que l'on peut apprendre du même saint Augustin; et le cardinal Baronius l'a doctement remarqué.

Digitized by Google

Enfin, par la fréquentation et la familiarité qu'eut saint Augustin avec saint Ambroise, il se convertit et fut baptisé à Milan, la trente-quatrième année de son âge; il devint après un grand saint, l'une des plus fermes colonnes et des plus éloquents défenseurs de la sainte Église catholique, Dieu se l'étant réservé pour notre profit, en lui donnant une si grande ferveur par les prières et les larmes de sa bonne mère sainte Monique. Voilà pourquoi la sainte Église célèbre la conversion de saint Augustin le 5 de mai, jour qu'il fut baptisé; ce qu'elle ne fait pour la conversion d'aucun autre saint, si ce n'est pour celle de saint Paul.

Sainte Monique s'en retournant en Afrique avec son fils, fort joyeuse et consolée, arriva à Ostie, qui est environ à quatre lieues de Rome, pour s'y embarquer; là, Notre-Seigneur permit qu'elle décédât. Peu de jours auparavant elle avoit discouru en secret avec saint Augustin très-hautement du mépris des choses visibles et de l'amour des célestes et éternelles; elle lui dit qu'elle n'avoit plus sujet de vivre, puisque Dieu lui avoit fait la grâce de voir son fils chrétien, et son serviteur; qu'elle mourroit là, et qu'il fit enterrer son corps où il lui plairoit, attendu qu'il n'y a rien éloigné de Dieu, et qu'en quelque lieu qu'il fût, il connoîtroit son corps, et le pourroit ressusciter. Elle ne le prioit que d'une chose, de dire des messes pour elle, et d'avoir souvenanec de son âme étant à l'Autel.

Le neuvième jour de sa maladie, sainte Monique passa en la vie éternelle, âgée de cinquante-six ans. Son fils fit enterrer son corps en l'église de Saint-Aurée, en la même ville d'Ostie, d'où, l'an treize du pontificat de Martin V, il fut transporté à Rome, et mis en l'église de Saint-Augustin le 9 d'avril.

Saint Augustin dit de sa mère qu'elle étoit servante des serviteurs de Dieu, et que tous ceux qui la pratiquoient avoient sujet de louer, d'honorer et d'aimer Dieu, qui habitoit en son cœur, comme l'on pouvoit voir par ses bonnes œuvres et par le fruit de sa sainte conversation; qu'elle avoit été femme d'un seul mari, et qu'elle avoit payé à ses parents ce qu'elle leur devoit pour l'avoir mise au monde; qu'elle avoit gouverné sa maison avec beaucoup

de piété, s'exerçant continuellement en de bonnes œuvres; qu'elle avoit nourri ses enfants en la crainte de Dieu, les enfantant autant de fois qu'elle les voyoit égarés du chemin de la vertu; qu'elle avoit un si grand soin de tous, et les servoit avec autant de soumission que si elle eût été la fille de chacun d'eux.

Saint Augustin dit encore qu'elle étoit fort paisible, et qu'elle tâchoit de renouer les amitiés de ceux qui s'entreportoient de la haine, parce que entendant souvent les plaintes de l'un et de l'autre parti, jamais elle ne rapportoit une mauvaise parole qu'elle eût ouïe des uns aux autres, mais seulement ce qui les pouvoit apaiser, les adoucir et moyenner la paix et la concorde qu'elle recherchoit entre eux, tâchant surtout de rejoindre les volontés désunies, et par la douceur de la sainte charité de leur ôter toute l'amertume de la haine.

Après s'être bien étendu sur les louanges de sa pieuse mère, c'est une chose admirable de voir avec quelle tendresse saint Augustin supplie Notre-Seigneur de lui pardonner les fautes qu'elle avoit commises, et prie tous les serviteurs de Dieu qui liront ses confessions, d'avoir souvenir d'elle quand ils seront à l'Autel.

L'Église célèbre sa fête le jour de sa mort, qui fut le 4 de mai, l'an de Notre-Seigneur 395.

Aux mines de Phenno, dans la Palestine, la fête de saint Silvain, évêque de Gaza, qui, durant la persécution de Dioclétien, reçut la couronne du martyre par l'ordre du césar Galère-Maximien, avec plusieurs autres de son clergé.

En outre, trente-neuf saints martyrs, qui avoient été condamnés à travailler aux mines au même lieu, après avoir été brûlés avec des fers chauds et tourmentés en diverses manières, furent enfin décapités tous ensemble.

A Jérusalem, saint Cyriaque, évêque, qui, en visitant les saints lieux, fut martyrisé sous Julien l'Apostat.

En Ombrie, saint Porphyre, martyr.

A Nicomédie, sainte Antoinette, martyre, qui fut d'abord mise à la question d'une manière cruelle, et éprouvée par d'autres sortes de tortures; ensuite, durant trois jours, suspendue par un bras, puis renfermée deux ans dans un cachot, enfin brûlée par ordre du président Priscillien, pour sa persévérance à confesser le Seigneur.

A Lork en Autriche, saint Florian, martyr, qui, sous l'empereur Dioclétien, fut, par l'ordre du président Aquilin, précipité dans la rivière d'Ens, avec une grosse pierre au cou.

A Tarse, sainte Pélagie, vierge, qui, ayant été renfermée dans un bœuf d'airain ardent, accomplit son martyre sous Dioclétien.

A Cologne, saint Paulin, martyr.

A Milan, saint Vénère, évêque, dont saint Jean Chrysostome a fait connoître les vertus dans une lettre qu'il lui écrivit.

En Périgord, saint Sardos, évêque de Limoges. Il étoit natif de Bordeaux. Son père s'appeloit Laban, et sa mère Mondaine, tous deux de Bordeaux. Saint Sardos fut ainsi appelé sur les fonts de baptême par Anticus, roi d'Aquitaine. Ce prince lui donna la terre de Calabre, petit bourg situé entre Cahors et Périgueux, où étoit une maison royale et où le saint fut baptisé. On le confia à l'évêque de Cahors, qui l'éleva et l'instruisit dans la sainteté. Lorsqu'il eut atteint l'âge de discrétion, il fréquentoit fort les religieux de l'abbaye de Sarlat, auxquels il donna la terre qu'il avoit reçue du roi. Il prit ensuite l'habit dans leur monastère, dont plus tard il devint abbé de la volonté et du consentement de tous les religieux. Son père étant mort sans recevoir les Sacrements, saint Sardos le ressuscita, et après qu'on lui eut donné la sainte Eucharistie, il mourut derechef en bénissant son fils. Ce miracle ayant répandu partout le nom du saint, il fut fait évêque de Limoges, de laquelle charge il s'acquitta au contentement de tous ses diocésains. Quand

il se vit proche de sa fin, il prit congé des habitants de Limoges, et voulut aller mourir à Sarlat, où il avoit pris l'habit religieux : il y fut honorablement inhumé l'an 520. Sa mère, qui avoit perdu la vue par sa grande vieillesse, la recouvra en assistant à ses funérailles. Plusieurs autres miracles ont été faits depuis à son tombeau.

A Hildesheim en Saxe, saint Godard, évêque et confesseur, mis au nombre des saints par Innocent II.

A Auxerre, saint Curcodême, diacre.

Digitized by Google

CINQUIÈME JOUR DE MAI.

Saint Hilaire, archevêque d'Arles. — Saint Pie V, pape.

Sainte Crescentienne, martyre; saint Silvain, martyr; saint Euthyme, diacre; les saints martyrs Irénée, Pérégrin et Irène; saint Jovinien, martyr; saint Ange, martyr; saint Maxime, évêque; saint Euloge, évêque; saint Nizier, évêque de Vienne; saint Théodore, évêque de Bologne; saint Serdon, évêque de Sagonte; saint Géronce, évêque de Milan; conversion de saint Augustin.

LA VIE DE SAINT HILAIRE,

ARCHEVÊQUE D'ARLES ET SECOND ABBÉ DE LÉRINS EN PROVENCE.

AN 455.

Saint Léon, pape. — Marcien, empereur.
— Childéric, roi.

Saint Hilaire étoit François, et du même pays que saint Honorat, premier abbé de Lérins et archevêque d'Arles, lequel travailla fort à la conversion d'Hilaire. Du commencement Hilaire se rendit rétif, pour être attaché au monde et à ses plaisirs : mais enfin la charité et la persévérance du saint vieillard le gagnèrent à Notre-Seigneur. Hilaire alors se faisant voir comme un vrai portrait de vertu et de perfection, saint Honorat l'emmena avec lui, lui donnant une demeure en son désert de l'île de Lérins, dans la mer Méditerranée, sur la côte de Provence, où il avoit bâti de nouveau un très-beau monastère, pauvre de biens temporels, mais grandement riche de biens éternels.

Notre bienheureux Hilaire fit un tel progrès en sa vie réformée, qu'il pouvoit servir d'un miroir de chasteté, d'obéissance, de charité, de pauvreté, de patience, en un mot de toutes vertus et per-

fections, aux autres moines ses confrères : de sorte que saint Honorat ayant été élu archevêque d'Arles, il le constitua supérieur en sa place et abbé de ce monastère.

Saint Hilaire suivit son bon maître jusqu'à la ville d'Arles, où après avoir séjourné quelque peu, il retourna aussitôt à Lérins, pour y vivre selon les lois monastiques, et servir de lumière à ses religieux : d'où toutefois il fut encore rappelé par saint Honorat, au décès duquel il assista. Il fit son oraison funèbre, dans laquelle il raconta la vie, les vertus et les merveilles de cet insigne archevêque, avec les obligations que ceux de Lérins, de la ville d'Arles et de toute la Provence avoient à sa mémoire, et lui-même plus que tous, rapportant ingénûment et avec beaucoup d'humilité ce que le saint avoit fait pour sa conversion.

J'omets, dit-il, *les travaux excessifs qu'il a soufferts pour mon sujet, et c'est la vérité que les grands soins qu'il avoit de moi ne m'ont pas moins apporté de salut en Jésus-Christ, que son amour a laissé d'ornement et d'honneur parmi vous. Ce seroit une chose très-longue de rapporter par le menu les peines qu'il a prises pour ma conversion; mais comme il voyoit que ses saintes remontrances avoient peu d'entrée en mon cœur, pour être encore trop attaché au monde et rebelle à Dieu, il avoit recours aux forces ordinaires de l'oraison. Et quelquefois, lorsque je lui résistois avec obstination, il me disoit d'un esprit prophétique : Dieu m'accordera ce que vous me déniez. O combien de temps a-t-il employé pour amollir la dureté de mon cœur par ses larmes! avec combien de pieux embrassements et de baisers a-t-il combattu avec moi pour mon salut! Enfin la droite de Dieu m'a reçu par le moyen de son oraison.*

Puis, déduisant les difficultés qu'il ressentit au commencement de sa conversion au chemin de la vertu, il ajoute : *Quelles furent alors les tempêtes des diverses volontés excitées en mon cœur, et se combattant ensemble! Mais enfin par la miséricorde de Dieu ma contumace fut domptée, et tout le monde avec ses voluptés s'éloigna de mon esprit. Je vous rends grâces, ô bon Jésus, et vous remercie, de ce que vous avez rompu mes liens, pour me lier de ceux de votre amour. Ainsi l'oraison du saint ramène les fugitifs, soumet les re-*

belles et dompte les obstinés. Mais de quelles larmes a-t-il arrosé ma sécheresse, et avec quelles caresses m'accueillit-il avec lui en son ermitage, désireux de me retirer et de me gagner à Notre-Seigneur par l'exemple de sa sainte vie !

Cependant comme saint Hilaire avoit succédé à saint Honorat au monastère de Lérins, en qualité d'abbé, il lui succéda pareillement en la dignité pontificale, ceux d'Arles l'ayant en même temps élu après le décès de saint Honorat: et quoique le temps précis ne soit pas spécifié, toutefois il est bien certain que ce fut l'an 441, auquel temps se tint un concile en la ville d'Orange, où il présida, et y signa le premier.

Il étoit très-docte et fort versé dans la sainte Écriture. Il composa plusieurs œuvres. Il écrivit la vie de saint Honorat, archevêque d'Arles, son prédécesseur et son maître, que le docte Génébrard, archevêque d'Aix, a mise le premier en lumière. Il fit pareillement une très-belle oraison funèbre aux obsèques de saint Honorat. Nous avons encore une de ses épîtres qu'il adresse à saint Augustin, dont il avoit été disciple, et ce grand docteur de l'Église en faisoit tant d'état, qu'il lui dédia et à saint Prosper d'Aquitaine, ses admirables œuvres *de la Prédestination des saints*, et *du Don de la persévérance*, avec une épître qui est à la fin du septième tome de ses œuvres.

Saint Hilaire contracta une telle amitié avec saint Augustin, qu'après son glorieux décès, il fut le premier, ainsi que saint Prosper d'Aquitaine, à combattre et à réfuter les pélagiens, avec quelques prêtres de Marseille, et d'autres qui tâchoient de calomnier et de renverser les écrits de ce très-saint et très-sage docteur. Combien y travailla-t-il ! quelle peine n'embrassa-t-il point pour maintenir la foi catholique, contenue dans les écrits de saint Augustin !

Il faut donc remarquer que cet insigne docteur ayant composé quelques livres contre les hérétiques pélagiens, plusieurs y trouvèrent à redire, et les condamnèrent comme remplis de mauvaise doctrine. Saint Prosper d'Aquitaine, depuis évêque de Rieux en Languedoc, et notre saint Hilaire s'y opposèrent avec beaucoup de ferveur. Mais comme ils ne pouvoient entièrement apaiser ces

Digitized by Google

esprits opiniâtres, ils en écrivirent à saint Augustin, qui vivoit encore, le suppliant de leur répondre lui-même en termes si clairs, qu'ils n'eussent désormais aucun sujet de le contrarier en sa doctrine. Saint Augustin y satisfit très-amplement dans les deux livres qu'il composa sur ce sujet, qu'il dédia à saint Prosper et à saint Hilaire.

Quelques-uns ont douté si saint Hilaire étoit pour lors évêque, parce que saint Augustin l'appelle son fils au chapitre premier du livre *de la Prédestination des saints*; à quoi nous répondrons que si saint Augustin a usé du mot de fils en son endroit, c'étoit parce que saint Hilaire lui écrivoit comme à son père et à son maître, se qualifiant son disciple : ou parce que saint Augustin étoit beaucoup plus ancien que lui; ainsi, saint Jérôme, écrivant autrefois au même saint Augustin, l'appeloit tantôt son père, à raison de sa dignité épiscopale, tantôt son fils, pour être plus âgé que lui : mais, au reste, il est sans difficulté que saint Hilaire étoit alors évêque; et en cette qualité le même saint Augustin, lui adressant sa quatre-vingt-quatorzième épître, l'appelle son frère et Révendissime coévêque. Saint Prosper, écrivant aussi à saint Augustin, appelle pareillement notre Hilaire, le saint évêque d'Arles.

Cependant saint Augustin étant décédé l'an 430, ses malveillants recommencèrent, avec plus de violence que jamais, à décrier ses doctes écrits, sans pardonner à saint Prosper ni à saint Hilaire d'Arles, qui les soutenoient. Ils furent enfin contraints de recourir au Siége apostolique, et de s'acheminer à Rome, l'an 431, vers le pape saint Célestin, afin que par son autorité il fermât la bouche à ces calomniateurs, confirmant les écrits de saint Augustin, qui avoient déjà été approuvés par les souverains-pontifes Innocent, Zozime et Boniface, et par les conciles. Le pape saint Célestin n'y manqua pas, et il écrivit une belle épître aux évêques des Gaules, où il leur manda d'imposer silence à ces détracteurs, qui furent arrêtés pour un temps, en sorte que le pape saint Léon, pour terminer entièrement cette affaire, ordonna de tenir un concile dans la ville d'Orange. Il se célébra l'an 441; notre saint Hilaire, archevêque d'Arles, y présida, et par ce moyen la foi catholique fut con-

firmée, les écrits de saint Augustin furent approuvés, et ses envieux pélagiens condamnés.

Il lui arriva toutefois peu après une très-grande difficulté avec le pape saint Léon, pour ce sujet. Ça été de toute antiquité que l'archevêque d'Arles a cru être primat, non-seulement en sa province, mais aussi sur l'une et l'autre Narbonnoise; à savoir : Narbonne et Vienne, mais les évêques suffragants n'y voulant pas acquiescer, il fût résolu au concile de Turin, l'an 397, que celui qui prouveroit que sa ville fût la métropolitaine, obtiendroit l'entière dignité de primat sur toute la Gaule narbonnoise, et que jusque-là Proculus, évêque de Marseille, seroit le métropolitain de la Gaule narbonnoise. Ceci toutefois ne dura pas longtemps, car le pape Zozime Ier remit l'archevêque d'Arles en sa dignité de primat, et voulut que les provinces Viennoise et Narbonnoise, première et seconde, qui lui avoient été soustraites, lui fussent derechef assujetties, annulant tout ce qui avoit été ordonné au concile de Turin, et cassant certaines ordinations de quelques évêques, qui avoient été alors créés en cette province sans l'aveu de l'archevêque d'Arles. Le Souverain-Pontife envoya même pour cet effet des lettres-circulaires à Aurélien, évêque de Carthage, à tous les évêques des Gaules et à ceux d'Espagne; mais notamment aux provinces de Vienne et de Narbonne, et à Hilaire, archevêque de Narbonne, l'an 417 et 418.

Suivant ce droit et cette autorité, Patrocle, archevêque d'Arles, ordonna un évêque dans la province Narbonnoise, en un des siéges qui vaquoit, l'an 422, ce dont Hilaire, archevêque de Narbonne, se sentit si offensé, que s'en plaignant au pape Boniface, le Souverain-Pontife le déclara métropolitain, ôtant à l'Église d'Arles le privilége de primat sur lui, selon le règlement du canon du concile de Nicée qui ordonne que chaque province ait son métropolitain, et défend qu'aucun ait juridiction sur eux. Cette sentence fut confirmée par le pape Célestin, son successeur; et peu après par saint Léon, d'autant que notre saint Hilaire, sans le consulter et contre ces décrets apostoliques, entreprenoit d'ordonner des évêques appartenant aux autres métropolitains.

Comme donc il s'affectionnoit par trop à conserver (selon qu'il

pensoit) les droits de son Eglise, il encourut l'indignation du pape saint Léon, qui écrivit la quatre-vingt-neuvième de ses épitres aux évêques de la province de Vienne, laquelle est grandement rude et piquante; même l'empereur Valentinien envoya un rescrit, à la sollicitation du même Souverain-Pontife, à Ætius, chef de l'armée impériale en France, contre saint Hilaire, archevêque d'Arles. Car saint Léon pape, ayant assemblé un concile à Rome, l'an 445, pour décider sa cause, sur ce qu'il s'attribuoit la primauté sur la province de Narbonne et de Vienne, dont il avoit osé déposer Célidonius, qui y avoit été ordonné évêque. Saint Hilaire fut donc appelé à Rome; mais pendant que le Souverain-Pontife examinoit sa cause, Hilaire, se trouvant convaincu, se retira aussitôt de Rome sans prendre congé ni attendre le jugement, mais il ne l'évita pas; car saint Leon, pape, donna sentence contre lui, et Symmachus depuis la confirma.

Sur quoi il faut faire réflexion que si notre saint Hilaire se porta en cette cause avec plus d'ardeur qu'il ne falloit, il étoit néanmoins en quelque façon excusable, vu que son Église avoit de tout temps joui de cette primauté, qui lui avoit été confirmée par le pape Zozime. Il est vrai que les papes Boniface, Célestin, saint Léon et Symmachus lui ôtèrent ce privilége; mais les autres pontifes romains le lui ont rendu avec plus d'avantage, comme Agapet, Vigile, Pélage et saint Grégoire le Grand, ainsi qu'on voit par leurs épitres. Secondement il est certain que saint Hilaire reconnut sa faute et fit pénitence de ce que, par trop de zèle pour conserver les droits de son Église, il avoit offensé saint Léon pape, et les autres évêques de France; aussi avoit-il la conscience trop bonne pour ne se reconnoître pas, ce qui doit servir d'exemple aux autres prélats, afin de ne se laisser pas emporter passionnément en choses semblables, lorsque le Saint-Siége apostolique est d'avis contraire.

Saint Prosper loue merveilleusement saint Hilaire de sa pauvreté; car, quittant le monde, il vendit la plupart de ses biens pour les distribuer aux pauvres, laissant le reste à ses parents, sans se réserver rien pour soi. Que s'il fut pauvre étant religieux, il ne devint pas plus riche en l'épiscopat. Saint Euchère, archevêque de

Lyon, le loue grandement. Gennadius, Adon, Usuard l'honorent de plusieurs beaux titres, car ils l'appellent amateur de la pauvreté, charitable et libéral envers les pauvres, ils disent même que sa compassion envers eux étoit si grande, qu'il travailloit de ses mains pour subvenir à leur nécessité, bien qu'il fût noble et d'illustre extraction; ce qui plut tant à Notre-Seigneur, qu'il lui suscita plusieurs fidèles pour le rendre dépositaire de leurs aumônes.

Il n'étoit pas moins pieux que docte; il étoit grand ennemi des hérétiques pélagiens, l'asile des bons catholiques et la consolation des affligés.

Étant parvenu à la dignité pontificale par le renom de sa rare perfection et par l'éclat de ses vertus éminentes, il trouva que l'église archiépiscopale d'Arles étoit assez dénuée de moyens; mais il y pourvut bientôt par les libéralités de plusieurs seigneurs qui lui faisoient don de grands biens, de terres et de possessions, y étant excités par la sainteté de leur archevêque.

Un témoin oculaire écrit en la vie de saint Germain, évêque d'Auxerre, que ce grand prélat, s'acheminant à Arles, alla visiter notre saint Hilaire; que toute la ville tressaillit de joie à son arrivée et le reçut comme un homme vraiment apostolique; car (dit cet ancien auteur) la ville d'Arles étoit alors illustrée du prélat Hilaire, riche et orné de beaucoup de vertus : il étoit un torrent de feu pour la foi et un ouvrier infatigable de la céleste doctrine et des commandements divins; cela toutefois ne l'enorgueillit aucunement, mais il devint encore plus humble; il exaltoit fort saint Germain comme son père, et le révéroit comme apôtre, ne s'estimant rien auprès de lui.

Que dirons-nous de l'amour ardent que saint Hilaire portoit à Notre-Seigneur? Il étoit son unique objet en toutes ses actions. Il lui faisoit trouver de la douceur parmi les travaux les plus fâcheux, et lui donnoit courage d'embrasser des choses grandement difficiles, dont enfin il venoit à bout. La conversion des âmes et le salut du prochain lui étoient fort à cœur. Il avoit une soif insatiable de contribuer au salut de tous, mais notamment de ceux qui lui étoient parents.

Il avoit un frère et une sœur. Son frère, pour sa vie licencieuse et autres divers motifs, n'étoit pas d'accord avec lui, si bien que saint Hilaire fut contraint de le quitter et de se retirer de lui; mais il ne l'oublia pas en ses prières, qui furent si ferventes, si continuelles et si agréables à Dieu, que son frère changea; sur quoi il en écrivit aussitôt à saint Augustin en ces termes : *Que votre sainteté sache que mon frère (à raison duquel principalement nous nous sommes retirés d'ici) a voué à Dieu une parfaite continence avec son épouse, d'un mutuel consentement; laquelle nous supplions votre sainteté de prier que Jésus-Christ veuille confirmer et conserver.*

Nous ignorons encore quel fût ce frère; mais pour sa sœur, elle s'appeloit *Pinentiola;* elle étoit mariée à un grand et illustre seigneur françois, nommé Loup, et elle fut toujours si affectionnée à la chasteté, qu'enfin son mari et elle, poussés d'un instinct divin, se séparèrent d'un mutuel consentement, après avoir demeuré sept ans ensemble. Loup, quittant tout, et enflammé du désir de la perfection évangélique, se retira vers le bienheureux saint Honorat, premier abbé de Lérins, qui lui enseigna tout ce qui étoit des règles de la pénitence, de la mortification et de la vertu; puis, au bout d'un an, comme il s'en retournoit en la ville de Mâcon, pour y distribuer le reste de ses biens aux pauvres, il fut soudain enlevé par ceux de Troyes, qui l'avoient élu pour leur évêque.

Enfin le bienheureux saint Hilaire, étant rempli de vertu et chargé de mérites, quitta la terre pour s'envoler au ciel, sous l'empire de Valentinien et de Marcien. La sainte Église solennise sa fête le 5 de mai, jour où le Martyrologe romain, ceux de Bède, d'Usuard et d'Adon, en font une très-honorable mention.

La vie de saint Hilaire d'Arles a été amplement décrite par saint Honoré, évêque de Marseille, rapportant ses actions admirables pour éternelle mémoire à la postérité. Plusieurs autres auteurs écrivent de ce saint archevêque.

Son sépulcre est en l'église de Saint-Honorat, hors de la ville d'Arles, en une chapelle souterraine, sous le grand autel de cette église; il est couvert d'une grande pierre de marbre, où ces mots sont écrits : *Hilaire, prélat de grande et sainte foi, repose ici.* Il

se trouve aussi des morceaux d'une table de marbre en la même chapelle, où est rapportée une partie de ce qu'il a fait.

LA VIE DE SAINT PIE V,

PAPE.

Le 27 janvier de l'an 1504, au village de Bosco, dans le diocèse de Tortone, naquit un enfant que Dieu réservoit à son Église pour réparer ses ruines dans ce siècle à la fois si malheureux et si glorieux. Il fut nommé Michel, comme l'archange qui vainquit Satan, heureux présage des victoires qu'il devoit remporter sur les ennemis de Notre-Seigneur. Son père étoit un gentilhomme originaire du Bolonois, mais que des revers de famille avoient jeté dans une profonde misère : il s'appeloit Ghisléri.

Michel Ghisléri avoit reçu de Dieu une âme forte et intrépide : il sut marcher dès sa jeunesse dans le sentier du devoir, et si escarpé qu'il soit, son pied ferme ne s'en écarta jamais. Il étudia la grammaire chez les Dominicains de Voghéra; à l'âge de quinze ans il entra dans leur Ordre, où il se montra bientôt un parfait religieux. Il tourna d'abord l'énergie de son âme contre lui-même, faisant à son corps et aux inclinations corrompues de notre nature la rude guerre qu'il devoit faire aux hérétiques de son siècle. La prière, le jeûne, les veilles, le cilice l'aidèrent à se dompter; il devint humble, obéissant, mortifié, souple à la grâce; le travail occupoit ses journées, la nuit se passoit presqu'entière en méditations, soit dans sa cellule, soit au pied des autels. Quand il fut maître de lui-même, Dieu l'appela au commandement.

En 1528, il avoit été ordonné prêtre dans la ville de Gênes, il enseigna ensuite la philosophie et la théologie pendant seize ans; il

devint maître des novices, prieur de plusieurs couvents. Il fit refleurir la discipline dans ces maisons ; sévère pour les autres et pour lui-même, on n'osoit lui désobéir, parce qu'il savoit pratiquer le premier l'observance exacte qu'il imposoit. Sortant rarement, toujours assidu au chœur, à l'étude, ses religieux apprenoient la règle en regardant sa vie.

L'Italie en ce temps subissoit de terribles épreuves; l'hérésie y avoit pénétré. A Naples, à Modène, à Ferrare, à Venise, à Milan, dans le Piémont, les protestants se multiplioient; de tristes défections encourageoient l'apostasie des foibles ; il falloit une main ferme pour contenir ce torrent prêt à déborder. Cette digue puissante, la papauté la rencontra dans Michel Ghisléri. Nommé inquisiteur de la foi, il purgea la Lombardie du venin des sectaires. Rien ne put l'effrayer, ni les fatigues, ni les résistances, ni les menaces de mort. Il marchoit droit au but à travers tous les obstacles. Il eut ainsi le bonheur de ramener beaucoup d'âmes égarées, d'en préserver un plus grand nombre encore, de rétablir l'unité de la foi, c'est-à-dire des cœurs, dans son pays divisé, d'aider dans leur œuvre magnifique tant de saints et de grands esprits qui ont épargné à l'Italie les longues calamités de l'Allemagne et de la France.

Du reste, au milieu de sa puissance, toujours humble, pauvre, détaché, faisant ses voyages à pied, couvert d'une méchante tunique, marchant en silence, méditant et priant. On vouloit lui faire prendre un manteau pour aller à Milan confesser le marquis du Guast, gouverneur du Milanois. « De pauvres disciples de Jésus-Christ, répondit le Père Ghisléri, doivent se contenter d'une seule tunique. » Voici une anecdote de ses voyages que raconte M. de Falloux dans son histoire du saint :

« Un pauvre garçon, au service d'un gentilhomme milanois, suivant un jour son maître à cheval, rencontra proche de Toncino un moine harassé de fatigue, qui portoit un sac sur ses épaules, par un temps d'excessive chaleur. Il en eut compassion, et offrit au religieux la croupe de son cheval. Celui-ci accepta seulement d'y déposer son fardeau, et ils cheminèrent côte à côte jusqu'à une rivière, où le pauvre garçon voulut absolument, pour achever sa

charité, payer le passage au batelier, et ne restituer le sac qu'au lieu même de sa destination. Bien des années s'étoient écoulées, lorsque ce bon serviteur, à sa grande surprise, se vit appelé à Rome, pour occuper un office honorable dans le palais pontifical: le moine inconnu étoit devenu le pape Pie V. »

Dieu, en effet, l'avoit appelé aux plus hautes dignités de l'Église. Paul IV, qui avoit tant fait dans sa longue carrière pour la régénération de l'Italie, l'avoit élevé malgré lui sur le siége épiscopal de Népi et Sutri. Ce grand pape, si courageux dans la lutte de l'Église contre le protestantisme, étoit digne de comprendre l'âme énergique du Père Ghisléri. Il le fit bientôt cardinal du titre de la Minerve; le Père avoit alors cinquante-trois ans.

Évêque et cardinal il montra la même vigueur contre le vice et l'hérésie; il renouvela en moins d'un an son diocèse, et quand Pie IV lui eut donné l'évêché de Mondovi en Piémont, qui étoit dans le plus déplorable état, il sut encore lui rendre l'union, la paix, la splendeur, tant l'énergie éclairée de la piété peut produire de prompts et utiles résultats. Dans le Sacré-Collége, il ne proposoit jamais de transaction avec le devoir. Pie IV ayant eu le dessein de faire dans la maison de Médicis un cardinal de treize ans, le cardinal Alexandrin, c'est ainsi qu'on appeloit Ghisléri du nom de la ville la plus voisine de son pays, qui étoit Alexandrie, le cardinal Alexandrin combattit de toutes ses forces cette résolution, au risque de se faire une ennemie de la plus puissante famille princière d'Italie. Quand Maximilien II essaya d'obtenir l'abolition du célibat pour le clergé séculier, le cardinal Alexandrin s'y opposa encore avec vigueur.

Le 9 décembre 1565, le pape Pie IV, oncle de saint Charles Borromée, alla rendre compte à Dieu du gouvernement de l'Église. Saint Charles proposa d'abord le cardinal Sirlet pour lui succéder, mais ne pouvant faire agréer son choix, il prit parmi ses adversaires le cardinal Alexandrin, dont il connoissoit la piété, et le fit accepter par son parti. Il fut donc élu de l'aveu de tous les cardinaux, quoique à son grand regret, malgré ses protestations et ses larmes, le 7 janvier de l'an 1566. Il occupa le saint-siége pendant

six ans, et dans ce court espace de temps il sut changer la face de Rome et de la chrétienté.

La première chose qu'il fit fut de supprimer les réjouissances publiques au sujet de son couronnement. C'étoit une occasion de désordres et d'inutiles dépenses. Il n'hésita pas un instant, fit distribuer aux pauvres les sommes destinées à ces fêtes, envoya aux couvents de la ville celles qui devoient servir à l'entretien des cardinaux et des ambassadeurs pendant ces jours de grande représentation. Ce fut son premier acte, et certes il ne dut pas être approuvé de tout le monde; mais cet esprit ferme ne se soucioit que médiocrement de l'opinion des hommes et pas du tout de leurs applaudissements.

Il régla ensuite sa maison et l'établit dans un si bon ordre, qu'elle put devenir le modèle de celles des cardinaux. Lui-même donnoit l'exemple à tous ses serviteurs, disant la messe chaque matin avec une angélique piété, méditant deux fois le jour à genoux devant son crucifix, visitant les hôpitaux, soignant les malades, pansant leurs plaies, lavant les pieds des pauvres, des pèlerins, répandant d'abondantes aumônes, se retranchant sur tout, sur le vivre, sur le vêtement, pour augmenter ses libéralités; dur à lui-même, couchant sur la paille, portant le cilice, se mortifiant sans cesse, on eût dit un religieux de l'ordre le plus austère, et non un grand prince, chef de la chrétienté. Ces saints exemples portoient leurs fruits, et l'on rapporte qu'un gentilhomme anglois se convertit en le voyant baiser les pieds d'un pauvre tout couvert d'ulcères.

Il travailla ensuite à la réforme de Rome, proscrivant les combats d'animaux, les blasphèmes, les médisances publiques, arrêtant les débauches des cabarets, chassant les femmes de mauvaise vie, poursuivant les voleurs, les assassins avec une sévérité impitoyable, mais toujours juste. Jamais il ne voulut consentir à une tromperie qui devoit rendre maître d'un brigand redoutable: il savoit être loyal et grand en tout. S'il étoit sévère pour les ennemis de Dieu et de la société, il pardonnoit facilement à ceux qui n'offensoient que lui. Un Espagnol qui avoit publié contre lui un libelle infâme avoit été condamné à mort et dépouillé de ses biens. Le Pape lui

rendit généreusement et la fortune et la vie, lui demandant en retour de l'avertir des fautes où il le verroit tomber.

Il aimoit les pauvres, mais il n'aimoit pas leurs désordres; il leur interdit de mendier dans les églises, leur permettant seulement d'implorer à la porte la charité des fidèles. Il laissa de grandes fondations pour fournir des dots aux filles du peuple, assurant à la fois leur avenir et leur vertu.

Sous cette main ferme, Rome vit refleurir la piété et la foi qu'avoient ébranlées les sophismes et les séductions de l'hérésie. Le protestantime fut définitivement vaincu, non-seulement dans la ville sainte, mais dans le reste de l'Italie, et saint Pie V couronna l'œuvre de Paul IV et de saint Charles Borromée. Voici le tableau que traçoit de Rome à cette époque un témoin oculaire, un seigneur allemand qui l'étoit venu visiter avec tous les préjugés de son pays, et qui la trouvoit telle que deux saints l'avoient faite. Voici donc ce qu'il écrivoit à un prince d'Allemagne:

« J'ai souvent entendu dire, je l'avoue, et j'ai lu dans les écrits des ennemis de Jésus-Christ et de son corps mystique, qui est la sainte Église, des particularités très-mauvaises et dont on ne peut parler sans horreur, sur la ville de Rome. J'en étois venu au point de croire que la piété, la religion et toute honnêteté en étoient bannies, pendant que l'impiété, l'impudicité et les autres vices de tout genre y marchoient impunément tête levée. J'ai donc souvent demandé à Dieu que, soutenu par sa grâce, il me fût permis d'aller moi-même visiter ces lieux, pour reconnoître la vérité, et juger si les choses étoient ou non telles qu'on le disoit. Celui qui est toujours près de ceux qui l'invoquent a bien voulu exaucer ma prière, et il m'a offert cette occasion si favorable de tout voir par moi-même. Combien les choses sont différentes, dans la réalité, de ce qu'elles sont dans la bouche des impies qui ne cessent de vociférer la calomnie! Je m'en suis assuré, illustre prince. Certes, si je ne savois que la modération plait à Votre Altesse, je dirois que c'est de cette espèce d'hommes que le prophète Isaïe a parlé, lorsqu'au chapitre XXVIII, il dit : Nous avons placé notre espérance dans le mensonge, et nous avons été protégés par lui.

« En effet, pour rendre hommage à la vérité, et pourquoi dissimuler ce que les murs, les carrefours, les maisons, les temples de cette auguste cité, témoins de ce que je dis, crient si haut? je dois déclarer que, depuis le premier moment de mon séjour à Rome, je vois, non sans étonnement et sans admiration, tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe merveilleusement adonnés aux exercices de la piété. Pendant tout le temps du dernier carême, l'observation du jeûne étoit si exacte, la prière de ceux qui s'approchoient de l'autel si fervente, le zèle religieux qui porte à visiter successivement les différentes églises de la ville, si ardent; la multitude de ceux qui confessoient aux prêtres leurs péchés, de ceux qui en étoient vivement contrits et qui satisfaisoient à la justice divine, si grande, que l'on ne pouvoit rien voir au-dessus. Mais c'est surtout dans cette semaine qu'à juste titre nous nommons sainte, parce qu'on y remet sous nos yeux la Passion de Jésus-Christ, que tous, avec un soin plus grand encore qu'auparavant, se livrèrent aux pratiques pieuses qui ont l'efficacité de modérer nos désirs et de détourner notre esprit de toute sollicitude pour les choses terrestres. Non, je n'ai pas d'expressions pour vous peindre ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu dire des exercices si multipliés de pénitence et de piété auxquels on s'y livroit. Le sommeil pris sur la dure, les mortifications corporelles, les veilles, les prières, les jeûnes observés dans la plus rigoureuse exactitude; enfin, pour me servir des paroles d'un saint Père, tous les saints artifices de la pénitence étoient mis en œuvre pour y trouver les biens de l'âme.... Oui, la ville de Rome m'a paru, pendant toute cette semaine, tellement étrangère à toutes les affaires du siècle, tellement absorbée dans la contemplation de Jésus-Christ s'immolant sur la croix comme prêtre et victime, que je ne puis me garantir d'une juste indignation contre ceux qui ne rougissent pas de défigurer ainsi la ville de Rome, ni m'empêcher de détester au fond du cœur leur impiété.....

« Mais quand le Vicaire de Jésus-Christ lui-même, le jeudi-saint, jour de la dernière cène, se montra au public, Dieu immortel! quelle majesté dans sa démarche et dans sa contenance! A ses

côtés se tenoient ceux des cardinaux dont la piété et la science sont le plus estimées. Sur l'immense place qui se déploie devant la basilique de Saint-Pierre, se pressoit la multitude la plus variée, accourue de toutes les régions du monde chrétien. Là, dans une attitude suppliante et respectueuse, elle ne lève les yeux que pour vénérer celui en qui une ébranlable foi lui montre le représentant de Jésus-Christ sur la terre. Pénétrée de crainte et d'émotion, elle écoute la sentence d'excommunication que lisent en latin et en italien, d'une voix assez haute pour être entendus de tous les assistants, deux cardinaux spécialement désignés, entre lesquels se trouve le Souverain-Pontife. A cette terrible sentence succède, comme l'éclat du tonnerre, le bruit du canon des forts, des palais et du château Saint-Ange. En vérité, illustre prince, je me crus à ce grand jour du Seigneur, jour de colère et de désastre, qui ébranlera le ciel et la terre, et auquel le Seigneur, accompagné de ses anges, viendra dans sa majesté pour juger le monde, tandis que les hommes de tous les pays et de tous les âges, réunis devant sa face, attendront la récompense ou le châtiment.

« Le même jour, au soir, je vis une longue file de pénitents marchant avec ordre, lesquels, dans la contrition de leurs péchés, dans la profonde douleur d'avoir eux-mêmes causé la Passion, le crucifiement et la mort de Jésus-Christ, d'être eux-mêmes la verge qui déchira son corps et le crime qui lui arracha la vie, se déchirèrent les épaules par tant de coups et d'une manière si lamentable, que le sang en couloit jusqu'à terre. Ces associations de flagellants sont fort nombreuses. Lorsqu'elles furent arrivées à la basilique de Saint-Pierre, on leur offrit à contempler la lance dont Longin perça le côté du Sauveur, et le voile qui reproduit les traits sacrés du visage de Jésus. J'aurois cent langues et cent bouches, que je ne pourrois redire les sanglots, les cris, les prières que poussèrent à haute voix, en se prosternant, tant les flagellants eux-mêmes que la foule immense qui étoit accourue en les accompagnant. Je ne me tairai pas cependant, et tant que je vivrai, à la honte de Satan et à la confusion de tous ses ministres, j'attesterai de vive voix et par écrit, publiquement et à la face du monde entier, que j'y ai

vu dans ce temps les œuvres les plus éclatantes de la piété et de la pénitence (1). »

Telle étoit Rome sous ce saint et vigilant Pontife. Il ne l'avoit pas ramenée seul à cette vie véritablement chrétienne : saint Philippe de Néri, saint Ignace, saint Charles Borromée, tant d'autres saints qui ont consolé l'Église dans ce siècle d'apostasie, y avoient travaillé; mais il eut la gloire d'achever et d'affermir leur œuvre. Il aimoit Rome, et malgré sa sévérité, il en étoit aimé. Rome revoyoit en lui les prodiges de ses plus grands Pontifes, prodiges de foi, de piété, de charité. Rien ne lui coûtoit pour ses enfants. Dans un temps de disette, il fit venir à ses dépens une immense quantité de blé, dont il donna la meilleure partie aux pauvres et distribua le reste à très-bas prix.

Au dehors il combattoit vigoureusement les deux principaux ennemis de l'Église, l'hérésie et le Turc. Il soutenoit et encourageoit les catholiques de France dans leur lutte contre les huguenots; il consoloit Marie Stuart mourant sur un échafaud, après avoir inutilement, hélas! travaillé à sa délivrance. Il sauvoit Avignon et le comtat Venaissin des entreprises de Coligny. Il condamnoit Baïus, ou Michel de Bay, ce petit-fils de Luther; il publioit le catéchisme du concile de Trente et les œuvres de saint Thomas plus exactement corrigées dans leur texte. Son esprit embrassoit à la fois la politique et la théologie, faisant servir en même temps la force et l'opinion à la défense de l'Église et au salut des âmes.

Il secouroit aussi les chevaliers de Malte contre les efforts des Turcs; son trésor aidoit à bâtir la ville qui porta le nom françois de Lavalette. Il sut unir les Vénitiens et les Espagnols pour la ruine d'un ennemi qui menaçoit l'Église depuis plus de huit siècles. On lui doit la victoire de Lépante, cette glorieuse revanche de la prise de Constantinople. Il avoit béni don Juan d'Autriche; il lui avoit promis la victoire; il l'avoit aidé de ses vaisseaux, de ses trésors et de ses conseils. Il l'aida surtout de ses prières. Pendant la bataille, il tenoit, comme Moïse, ses mains levées vers le ciel. Du haut du Va-

(1) *Apud Bzovium*, 1566, p. 34 et 263.

tican son regard, agrandi par une lumière divine, suivoit les progrès des armes chrétiennes. Enfin, quand la bannière qu'il avoit donnée aux défenseurs de la croix eut triomphé du croissant, il se leva, courut à sa fenêtre, l'ouvrit et regarda le ciel pour jouir de la gloire de son armée; puis il revint vers les cardinaux qui travailloient avec lui et leur dit : « Il ne s'agit plus de parler d'affaires, il nous faut rendre grâces à Dieu pour la victoire qu'il vient d'accorder aux armées chrétiennes. » C'étoit le 7 octobre 1571, et ce fut la première nouvelle d'une bataille qui alloit répandre une si grande joie dans la chrétienté.

Saint Pie V sut récompenser les héros de Lépante : il combla de ses dons les officiers de la flotte, et traita don Juan d'Autriche comme les césars, ses prédécesseurs, traitoient les conquérants de l'ancienne Rome, en lui décernant les honneurs du triomphe. Il se montra surtout reconnoissant envers le Dieu des armées et la Reine du ciel, à qui il s'avouoit redevable de cette victoire. Il fit bâtir une église pour y placer les trophées de Lépante; il institua la fête du Rosaire pour le premier dimanche d'octobre; il inséra dans les litanies de la très-sainte Vierge cette invocation : *Auxilium christianorum, Secours des chrétiens*, comme un perpétuel souvenir de son assistance.

Il espéroit profiter de la supériorité des armées chrétiennes pour achever la ruine de l'empire ottoman, mais ce dernier triomphe étoit réservé à nos jours. Saint Pie V mourut de la pierre sept mois après la bataille de Lépante, le 1er mai 1572. Il étoit âgé de soixante-huit ans trois mois et quinze jours. Son corps repose dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, sous la garde de la Reine du ciel, qu'il avoit tant honorée pendant sa vie. On montre encore au couvent de Sainte-Sabine la chambre qu'il habita et qui est devenue un oratoire. Il fut béatifié par Clément X en 1672, et canonisé par Clément XI en 1712.

Tel a été saint Pie V, le plus grand pape du seizième siècle, à qui il n'a manqué que de laisser des écrits dignes de son génie, pour égaler la gloire de saint Grégoire, de saint Léon, et recevoir comme eux avec l'auréole du ciel le surnom de la grandeur humaine.

A Rome, sainte Crescentienne, martyre.

Au même lieu, saint Silvain, martyr.

A Alexandrie, saint Euthyme, diacre, qui mourut en prison pour Jésus-Christ.

A Thessalonique, la fête des saints Irénée, Pérégrin et Irène, qui expirèrent dans les flammes.

A Auxerre, martyre de saint Jovinien, lecteur.

A Licate en Sicile, saint Ange, prêtre de l'Ordre des Carmes, qui, pour la défense de la foi catholique, fut massacré par les hérétiques.

A Jérusalem, saint Maxime, évêque et confesseur, que le césar Maximien-Galère, après lui avoir fait arracher un œil et brûler un pied avec un fer chaud, condamna aux mines.

A Edesse en Syrie, saint Euloge, évêque et confesseur.

A Vienne, saint Nizier, évêque, vénérable par sa sainteté.

A Bologne, saint Théodore, évêque, célèbre par ses vertus.

Le même jour, saint Serdon, évêque de Sagonte en Espagne.

A Milan, saint Géronce, évêque.

Au même lieu, la conversion de saint Augustin, évêque et docteur de l'Église, que l'évêque saint Ambroise instruisit des vérités catholiques, et qu'il baptisa en ce jour.

SIXIÈME JOUR DE MAI.

Saint Jean devant la Porte-Latine. — Saint Jean Damascène.

Saint Evode d'Antioche; saint Lucius; les saints martyrs Héliodore et Vénuste; saint Théodote, évêque de Cérines; saint Protogène, évêque; saint Eldbert, évêque de Lindisfarne; sainte Benoîte; translation de saint Matthieu à Salerne.

SAINT JEAN DEVANT LA PORTE LATINE.

AN 95.

Saint Clet, pape. — Domitien, empereur.

Après le doux empire de Vespasien et de son fils Titus, succéda celui de Domitien, qui n'avoit rien de semblable à Vespasien, ni à Titus, son frère. Ce prince fut auteur de la seconde persécution contre les chrétiens, qu'il tyrannisa cruellement. Le glorieux saint Jean l'Évangéliste étoit alors en la ville d'Éphèse, d'où il gouvernoit toutes les églises d'Asie, et éclairoit tous les chrétiens par sa doctrine et par sa vie céleste. Il fut pris, à cause de la persécution de Domitien, étant déjà d'âge, et il fut mené à Rome avec de grandes souffrances; là, refusant d'adorer les faux dieux, il fut condamné à être jeté tout vif dans une chaudière d'huile bouillante pour achever ses jours en ce rude tourment.

On désigna le jour pour faire ce sacrifice, à savoir le sixième de mai, l'an de Notre-Seigneur 95; le lieu fut choisi hors d'une porte de la ville, par laquelle on va aux bourgades du *Latium* (d'où les Romains ont été appelés Latins) : elle se nommoit et elle s'appelle encore aujourd'hui la porte Latine. Le sénat se trouva présent à ce

spectacle et toute la ville y accourut, à cause de la grande renommée du saint apôtre, de sa vénérable vieillesse, et pour la nouveauté du supplice.

Après l'avoir fouetté (suivant la coutume des Romains contre ceux qui étoient condamnés à mort), les bourreaux le dépouillèrent et le jetèrent dans la chaudière qui bouilloit. Le glorieux évangéliste y entra hardiment; mais aussitôt le feu perdit sa force, l'huile bouillante se changea en une rosée du ciel, et les tourments en plaisir. Et pour montrer que toutes les créatures servent au Créateur, et faire voir la différence qu'il y a entre le juste et le pécheur, entre le chrétien et le païen, le feu même s'élança sur les bourreaux qui l'attisoient et qui y jetoient du bois pour le rendre plus ardent, il en brûla plusieurs sans faire tort au saint. Celui-ci sortit de la bouillante chaudière plus sain et plus vigoureux qu'il n'y étoit entré, et comme l'or affiné qui sort de la fournaise, ce qui causa une furieuse épouvante aux gentils, et une grande consolation aux chrétiens.

L'empereur, fort indigné de cela, l'envoya en exil en l'île de Pathmos, qui est l'une des Sporades, assez proche de l'île de Candie, où le glorieux évangéliste fut mené et y eut de grandes révélations et visites de Notre-Seigneur. Il y écrivit l'Apocalypse, qui (comme dit saint Jérôme) contient autant de mystères que de paroles, si profonds et si cachés, que tous les beaux et savants esprits qui ont depuis illustré l'Église, ont été assez embarrassés à l'expliquer; et quelque commentaire que l'on ait pu faire, il en reste toujours beaucoup plus à dire.

Saint Jean l'Évangéliste demeura en cet exil jusqu'à la mort de Domitien, pendant lequel temps il convertit les barbares insulaires de Pathmos à la foi de Jésus-Christ. Saint Denis l'Aréopagite lui écrivit une lettre où il lui manda qu'il seroit bientôt délivré, qu'ils se verroient tous deux, et que saint Jean, sortant de ce désert, retourneroit en Asie, selon que Notre-Seigneur lui avoit révélé. Cela arriva ainsi; car aussitôt que Domitien, pour ses vices abominables, eut été tué à Rome, il fut tellement abhorré que le sénat, renversant tout ce qu'il avoit fait durant sa vie, révoqua et annula tous ses décrets et ses condamnations.

Par ce moyen, le saint évangéliste eut congé de retourner en Asie, où il fut reçu de tous les chrétiens comme s'il fût descendu du ciel. Ils le considéroient, en sa qualité d'apôtre le mieux aimé de Notre-Seigneur, comme un prophète et un martyr, qui avoit souffert pour lui, et à qui la volonté et l'occasion de mourir pour Jésus-Christ n'avoient pas manqué, mais seulement l'effet, Notre-Seigneur ne le lui ayant pas voulu accorder, afin qu'il écrivît depuis le saint Évangile, et volât comme un aigle jusqu'au plus haut des cieux. C'est là qu'il vit avec une souveraine lumière et une pénétration divine cette génération éternelle du Verbe, qui naît toujours du Père, et naissant, demeure en son sein, nous déclarant aussi comment ce même Verbe s'étoit vêtu de chair et avoit paru entre les hommes pour l'amour d'eux.

Tertullien et saint Jérôme font mention du miracle que l'Église solennise aujourd'hui en la fête de saint Jean devant la porte Latine.

LA VIE DE SAINT JEAN DAMASCÈNE,

CONFESSEUR.

AN 731.

Grégoire II, pape. — Léon III, empereur.
— Thierry II, roi.

Saint Jean Damascène étoit (comme son nom le porte) de la noble et délicieuse ville de Damas; ses parents, vertueux et riches, le firent bien nourrir en la crainte de Dieu et en toute sorte de vertus.

Pendant son enfance, les Sarrasins assiégèrent la ville de Damas et la prirent de force, où plusieurs chrétiens furent faits esclaves.

Notre-Seigneur permit que le père de saint Jean Damascène demeurât exempt de cette misère commune, sans perdre sa liberté, sa maison ni son bien; au contraire, comme il étoit tenu de chacun pour un homme modeste, bénin et prudent, le chef des Sarrasins qui avoient pris la ville l'en établit gouverneur. Il s'acquitta si bien de cette charge, qu'il gagna le cœur de ces barbares et racheta d'eux plusieurs esclaves chrétiens, les consolant et les assistant de ses moyens en leur affliction.

Entre ces captifs, il y avoit un Italien nommé Côme, homme sage et accort, qui étoit fort versé en toutes sortes de langues et de sciences. Le père de Damascène le pria d'être maître et gouverneur de son fils, espérant qu'étant instruit par un savant homme, il pourroit réussir à quelque chose de grand, avec le bel esprit qui paroissoit en lui, comme il arriva; car Côme, ayant la charge de Jean, le polit et le cultiva tellement, qu'il étoit dès sa jeunesse un exemple de vertu, et fort avancé aux belles-lettres, qu'il joignit à l'humilité, mariant la science avec la modestie.

Après que Côme lui eut appris tout ce qu'il savoit, le disciple ayant surpassé le maître, il demanda congé au père de saint Jean Damascène d'aller vivre et servir Dieu en un monastère, renonçant à toutes les vanités du monde, et s'en alla dans un couvent de l'abbé Sabas, qui étoit au désert, où il se consacra à Dieu. Peu de temps après, le père de Damascène mourut, et le prince des barbares, qui s'étoit bien trouvé de son gouvernement, voyant qu'il laissoit un fils de si belle espérance, le pria de succéder à son père en sa même charge, lui permettant de vivre en la foi chrétienne, comme avoit fait son père. Damascène accepta la charge et gouverna la ville avec une merveilleuse justice, équité, modération et prudence, dont le prince barbare se trouva si satisfait, qu'il l'appela à son conseil et lui donna beaucoup de crédit et d'autorité en tout ce qui concernoit l'administration de son État.

Pendant que Damascène vivoit en tranquillité au milieu des barbares et des ennemis, le diable, qui veille toujours pour nuire, le troubla fort par une cruelle guerre qu'il suscita de nouveau contre l'Église catholique. Léon l'Isaurien étoit pour lors empereur d'O-

rient, et par ses artifices et ses tyrannies il s'étoit emparé de l'empire. C'étoit un homme impie, téméraire et sacrilége, qui, à la persuasion de quelques juifs qui lui avoient prédit qu'il seroit empereur, se détermina de persécuter l'Église catholique et d'en ôter la vénération des images de Jésus-Christ, de sa sainte Mère, et des autres saints qui ont toujours été honorés. Ce méchant empereur prit cette matière si à cœur, que l'an 726, l'onzième de son empire, il fit publier un édit par lequel il commanda qu'on ôtât les images de toutes les églises, des chapelles, des oratoires et de tous autres lieux, tant sacrés que profanes, et il les fit brûler en beaucoup d'endroits; puis, comme quelques saints et doctes personnages lui résistoient, il les fit tourmenter cruellement.

Cette persécution fut rude et dangereuse par toute l'Église, parce que personne ne s'opposoit à ce furieux lion armé de fierté et de puissance. Plusieurs s'enfuyoient et se bannissoient eux-mêmes de leur pays, se cachant dans les cavernes et dans les déserts, de peur de consentir à cette impiété. Les foibles et les pusillanimes, pour sauver leurs biens, perdoient leurs âmes en obéissant à l'empereur. D'autres (mais en fort petit nombre) exposoient leurs vies à la mort plutôt que de se départir de la foi catholique où ils vivoient.

Les choses étant en ce pitoyable état, et l'empereur Léon l'Isaurien, comme un lion déchaîné, rugissant contre Dieu et dévorant les brebis de son troupeau, le souverain Pasteur suscita notre saint Jean Damascène comme un autre David pour défendre sa bergerie, s'opposant au lion et le faisant mourir. Ne le pouvant vaincre par la force des armes, il prit la plume et écrivit plusieurs lettres si doctes et si sententieuses contre l'empereur et ses édits impies, qu'elles sembloient avoir plutôt été envoyées du ciel qu'écrites de la main d'un homme. Saint Jean Damascène fit courir ses lettres de tous côtés et les fit passer de main en main, afin que ceux qui les liroient ne crussent pas que le commandement de l'empereur fût juste et ne fléchissent pas à ses menaces.

Le peuple fut tellement retenu de tomber en cet abîme d'impiété par les lettres de Damascène, que Léon reconnut que c'étoit

lui qui faisoit le plus de résistance, et, voyant qu'il n'étoit pas sous son empire et qu'il ne le pourroit avoir à force d'armes, il résolut de se venger de lui par artifices. Il fit en sorte de recouvrer quelques lettres écrites de la propre main de Damascène, et les mit entre les mains des plus habiles écrivains, afin qu'ils apprissent à contrefaire son écriture, ce qu'ils firent si parfaitement que l'on n'eût pu discerner l'une d'avec l'autre.

Par le moyen de cette fausseté il fit contrefaire une lettre sous le nom de Jean Damascène, adressée à l'empereur Léon, contenant, qu'attendu qu'ils étoient tous deux chrétiens et d'une même religion, sous l'espérance qu'il avoit que Sa Majesté ne se rendroit point ingrate en son endroit, il le supplioit d'avoir compassion de la ville de Damas, où il n'y avoit pas grande garnison, et qui ne se tenoit point sur ses gardes durant la paix; de sorte qu'il lui seroit aisé de la surprendre, y faisant secrètement couler des gens, parce qu'étant gouverneur de la ville et ayant grand crédit par tout le royaume, il l'assisteroit et le serviroit en cette sainte entreprise.

Voilà la substance de la prétendue lettre envoyée par Damascène à l'empereur, qui en écrivit une de sa main au prince de Damas, lui mandant que s'il n'eût été bien ami de la paix et de tenir sa parole, il avoit trouvé une belle occasion de lui faire la guerre, mais qu'il étoit résolu de ne contrevenir jamais à ce qui étoit accordé entre eux; qu'il avoit regret qu'il eût des serviteurs infidèles qui le vouloient trahir et le chasser de son État, ainsi qu'il pourroit voir par une de leurs lettres qu'il lui envoyoit (et qu'il en avoit beaucoup d'autres semblables), pour lui faire voir la qualité de celui en qui il se fioit le plus.

Le prince de Damas reçut ces deux lettres et, après les avoir lues, appela son gouverneur Jean, les lui montra et lui demanda s'il n'en avoit pas écrit une. Il répondit qu'à la vérité cette lettre ressembloit à la sienne, mais qu'il ne l'avoit pas écrite. Alors le prince barbare, sans autre réplique, lui fit couper la main droite et la fit clouer à un poteau en la place publique. Saint Jean reconnut bien d'où lui venoit cette calomnie, et que le lion, qui ne le pouvoit tenir sous sa patte pour le déchirer, s'étoit couvert de la peau

du renard pour l'attraper finement. Il se promit que Dieu lui rendroit sa main qui avoit soutenu la foi et l'honneur des images, premièrement avec de l'encre, et puis avec du sang; et, sachant que le prince étoit un peu apaisé, il le fit supplier de faire ôter sa main du lieu où elle étoit, afin que, lui étant rendue, il fût un peu soulagé du mal et de l'affront qu'il souffroit.

Le prince fit rendre la main de Damascène, qui la porta la nuit suivante en son oratoire; là, se prosternant devant une image de la glorieuse Vierge Marie, il approcha sa main coupée de son bras et la supplia à chaudes larmes de la lui rejoindre, attendu qu'on la lui avoit fait couper parce qu'il soutenoit ses images et celles de son Fils, et qu'il lui étoit très-facile de la réunir, chose qu'il ne désiroit que pour mieux servir au Fils et à la Mère, publiant leurs louanges avec hymnes et cantiques, et augmentant la dévotion des fidèles.

Ayant fait cette prière, Damascène s'endormit, et la glorieuse Vierge Marie lui apparut en songe, disant : *Vous voilà guéri; composez des hymnes, écrivez mes louanges, et accomplissez votre promesse*. Le saint trouva à son réveil sa main si bien rejointe, qu'il ne paroissoit quasi pas qu'elle eût jamais été coupée; il commença donc à bénir cette Dame, qui exauce et console toujours ceux qui ont espérance en elle; et il chantoit si hautement que les voisins, qui étoient Sarrasins, l'entendirent, et en sachant la cause (qui ne se pouvoit dissimuler), ils l'allèrent le lendemain accuser au prince, lui donnant à entendre qu'il avoit été abusé par les exécuteurs de la justice, qui n'avoient pas coupé la main de Jean suivant sa juste sentence, mais celle de quelque sien esclave, qu'ils avoient attachée en public.

Le prince, désirant savoir la vérité, fit appeler Jean et visiter son bras et sa main coupée, où il se trouva une cicatrice tout autour que Notre-Seigneur (pour marque du miracle et pour la confusion des infidèles) y avoit laissée sur la jointure du poignet du bras, ce qui témoignoit évidemment que la main avoit été coupée, suivant la sentence de ce prince barbare. Il vouloit savoir comment cela s'étoit pu faire. Jean lui dit que Jésus-Christ lui avoit fait cette

faveur comme étant Dieu tout-puissant, à cause qu'il étoit innocent de ce dont il avoit été accusé. Le prince demeura si satisfait de cela, qu'il lui demanda pardon, le pria de reprendre son gouvernement et le fit la seconde personne de son royaume; mais Jean, touché de l'amour de Dieu, désireux de s'employer entièrement à son service, et à louer la très-sainte Vierge Marie, ainsi qu'il lui avoit promis, le pria de lui permettre de se retirer, pour se donner entièrement à Celui qui lui avoit fait tant de grâces.

S'étant donc débarrassé des affaires publiques et ayant distribué son bien aux pauvres, donné la liberté à ses esclaves et mis ordre à tout, il s'en alla seul, bien joyeux de se voir avec Dieu, pauvre de biens et riche de vertus. En premier lieu, il visita la Terre-Sainte, de là, il s'achemina au monastère où demeurait Côme, son maître, pour prendre l'habit religieux et faire un perpétuel sacrifice de lui-même à Notre-Seigneur.

Jean supplia très-humblement l'abbé de le recevoir en son couvent, s'appelant la brebis égarée qui s'enfuyoit des déserts du monde pour chercher Jésus-Christ. L'abbé le reçut à son grand contentement et de tous les religieux, qui louoient Dieu d'avoir envoyé en leur compagnie un homme si savant et si vertueux. Et désirant de le bien instruire dans les règles particulières de leur religion, ils cherchèrent parmi eux un maître qui les lui pût enseigner; néanmoins chacun d'eux refusoit la charge d'un si savant disciple. Enfin un saint vieillard, simple et ignorant, le prit sous sa conduite, et il l'écoutoit et lui obéissoit comme à Jésus-Christ.

La première chose que fit le vieillard fut de lui donner les préceptes qui suivent : *De ne faire aucune chose de sa propre volonté. D'offrir à Dieu ses travaux et ses oraisons. De tâcher d'effacer les fautes de sa vie passée avec les larmes, qui sont plus agréables à Dieu que toutes sortes d'odeurs et de parfums; qu'il ne laissât pas divaguer son esprit en diverses imaginations; qu'il tâchât de s'exempter de toute vanité et présomption; qu'il ne s'enorgueillît point, pensant être bien savant; qu'il ne désirât point d'avoir des révélations; qu'il ne se fiât jamais en soi-même, ni en toute la science humaine; qu'il examinât bien ses pensées; qu'aux choses*

difficiles et importantes, il prit conseil d'autrui; que tous ses désirs fussent en Dieu, le suppliant incessamment de sanctifier son corps et son âme. Il lui défendit aussi d'écrire des lettres sans son congé, ni de parler d'autre science et discipline que celle dont il faisoit profession; qu'il gardât le silence et ne pensât pas qu'il fût loisible de discourir des meilleures choses du monde, lorsqu'il n'est pas temps de parler.

Jean reçut ces instructions comme venant d'un ange, se proposant de les garder au pied de la lettre, ce qu'il fit, en y ajoutant encore d'autres, à savoir de ne contredire à personne, de ne murmurer jamais, ni de penser que ce que le supérieur lui commandoit pût être mauvais.

Un jour son maître, pour l'éprouver, l'envoya à Damas vendre des paniers que les religieux faisoient de branches de palmier, parce qu'il trouveroit là des acheteurs, et lui dit à quel prix il les laisseroit, qui étoit deux fois plus qu'on ne les vendoit ordinairement. Saint Jean s'y en alla promptement, chargé de ces paniers, et les exposa en vente à la même place où il avoit auparavant commandé et gouverné avec tant de pompe et de suite après lui; et cependant on lui chanta mille injures, comme s'il eût été un insensé. Un de ses serviteurs, l'ayant reconnu, acheta tous ses paniers au prix qu'il les laissoit. Il retourna en son monastère, bien content d'avoir obéi et ayant mortifié l'appétit de la vaine gloire de se voir méprisé du monde.

Il s'exerçoit aux plus vils offices, à servir les autres religieux, à laver les écuelles, à balayer les ordures en toute humilité, et le vieillard l'éprouvoit de toutes les façons, afin de le rendre plus saint et plus parfait.

Le saint vieillard eut une révélation par laquelle Dieu lui commanda de faire écrire Jean, pour rendre les autres participants des eaux salutaires de sa science. Jean lui obéit et commença à composer, en prose et en vers, des livres et des traités admirables des mystères divins, lesquels ont toujours été fort estimés des Pères grecs et de toute l'Église catholique.

La renommée de la sainteté et de la doctrine de Jean ayant volé

de toutes parts, le patriarche de Jérusalem qui avoit fait évêque Côme, maître de Jean Damascène, contre sa volonté (en laquelle dignité il mourut saintement) appela Jean, et le fit prêtre, afin qu'il servît davantage à Dieu en cet état. Saint Jean Damascène retourna ensuite en son monastère, passant tout son temps dans la contemplation divine, ou à l'étude de l'Écriture sainte, ou à composer de bons livres pour l'instruction des catholiques et à la confusion des hérétiques. Il écrivit spécialement contre ceux qui faisoient la guerre aux images, lesquels, armés de la puissance de l'empereur Léon et de Constantin-Copronyme son fils, causoient un grand désordre dans l'Église, et étoient déjà en grand nombre. Car ce pervers et furieux empereur, non content de ces outrages, tâcha d'établir son erreur par toute sorte de violences, et d'extirper entièrement de l'Église, s'il eût pu, l'usage des images.

Pour cet effet, il assembla un conciliabule, et chassa de son siége Germain, patriarche de Constantinople, qui ne lui vouloit pas obéir, et mit en son lieu Anastase, aussi grand hérétique que lui. Il brûla les images, les effaça des églises, et fit blanchir les parois des temples, qu'il dépouilla de tous leurs ornements et de leurs revenus. Il essaya aussi de chasser de Rome plusieurs fois le saint pape Grégoire, et de lui faire perdre la vie : il emprisonna les légats, et fit jeter aux chiens les corps des saints martyrs. Mais Notre-Seigneur l'en châtia dès cette vie; car le Pape, après l'avoir paternellement averti, l'excommunia avec tant d'autorité, et rendit l'empereur Léon si odieux et si abominable, que la plupart des villes d'Italie, et des gens de guerre qu'il tenoit dans Ravenne, prirent le parti du Pape contre lui; ils tuèrent l'exarque, et supplièrent Sa Sainteté de priver Léon de l'empire, et d'en élire un autre qui fût catholique : de manière que toute l'Italie se révolta, et le Pape, jetant les yeux sur la France, implora la faveur de Charles, prince valeureux et puissant, et depuis l'empire d'Orient fut transféré en l'Occident.

Il survint aussi une si grande famine et une peste si violente, qu'en la seule ville de Constantinople il mourut trois cent mille personnes. Les Sarrasins se jetèrent dans les provinces de l'Orient,

ruinèrent toute la Cappadoce et d'autres villes de l'Asie mineure. Outre ces calamités, Dieu envoya d'épouvantables tremblements de terre, et des plus grands qu'on ait jamais vus. Peu de temps après, l'empereur Léon mourut misérablement.

Cela montre qu'encore que le châtiment entier des méchants les attende en l'autre monde, néanmoins quelquefois Dieu veut qu'on en voie des arrhes dès cette vie, pour nous servir d'exemple : d'où les hérétiques de notre temps peuvent apprendre que, comme ils sont imitateurs de l'impiété de l'empereur Léon, faisant renaître les erreurs tant de fois condamnées par les conciles de l'Église catholique, ils pourroient être aussi participants de ses peines. Car ils veulent ôter les images de Jésus-Christ et de ses saints, qui ont été honorées dès la primitive Église, de la vénération desquelles il revient une si grande gloire à Dieu et tant d'honneur à ses saints, d'édification aux fidèles, d'exemple aux doctes, de lumière et d'instruction aux ignorants et de confusion aux hérétiques mêmes.

Mais pour retourner à notre Damascène, qui illustra l'Église par sa doctrine, et écrivit avec tant d'éloquence, que les Grecs le surnommèrent Chrysorroas. Ayant longtemps vécu en son monastère, avec un grand exemple de sainteté, et ayant servi si dignement Notre-Seigneur par tant de travaux, il acheva enfin son pèlerinage, et alla jouir éternellement de ce Souverain qu'il avoit tant aimé.

Le Martyrologe romain fait mention de saint Jean Damascène le 6 de mai, encore que, comme a remarqué le cardinal Baronius, d'autres mettent son décès à divers jours. Entre les Grecs mêmes, les uns le célèbrent le 29 de novembre, et d'autres le 4 de décembre.

Jean, évêque de Jérusalem, écrivit sa vie, qui est rapportée par Surius au troisième tome : d'où et de ce qu'en écrit le cardinal Baronius au neuvième tome de ses *Annales*, et d'autres auteurs, nous avons recueilli ce discours.

A Antioche, saint Evode, qui, ordonné premier évêque de cette ville par l'apôtre saint Pierre, comme l'écrit saint Ignace au peuple d'Antioche, y termina sa vie par un glorieux martyre.

Digitized by Google

A Cyrène, saint Lucius, évêque, dont saint Luc fait mention dans les *Actes des apôtres*.

En Afrique, les saints martyrs Héliodore et Vénuste, avec soixante-quinze autres.

En Chypre, saint Théodote, évêque de Cérines, qui, après avoir beaucoup souffert sous l'empereur Licinius, rendit son esprit à Dieu lorsque l'Église étoit en paix.

A Carres en Mésopotamie, saint Protogène, évêque.

En Angleterre, saint Eldbert, évêque de Lindisfarne, célèbre par sa science et sa piété.

A Rome, sainte Benoîte, vierge.

A Salerne, la translation de l'apôtre saint Matthieu, dont le saint corps, ayant été porté jadis d'Éthiopie en diverses provinces, enfin dans cette ville, y fut déposé avec beaucoup d'honneur dans l'église dédiée sous son nom.

SEPTIÈME JOUR DE MAI.

Saint Stanislas, évêque de Cracovie, martyr.

Sainte Flavie-Domitille, vierge et martyre; saint Juvénal, martyr; les martyrs Flavius, Auguste et Augustin, frères; saint Quadrat, martyr; saint Benoît, pape; saint Jean d'Yorck; saint Pierre de Pavie; translation du corps de saint Etienne à Rome.

LA VIE DE SAINT STANISLAS,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

AN 1079.

Saint Grégoire VII, pape. — Henri III, empereur. — Philippe Ier, roi.

Le bienheureux saint Stanislas, évêque et martyr, naquit en la ville de Cracovie, capitale du royaume de Pologne, de parents riches et nobles qui, après avoir demeuré trente ans en mariage sans avoir d'enfants, obtinrent de Notre-Seigneur Stanislas, par leurs larmes et par leurs prières. Dès son enfance, il donna à présumer ce qu'il devoit être, ayant l'âme ouverte à toutes sortes de sciences, étant au reste plein de pudeur, de modestie et d'honnêteté en ses façons de faire. Il étudia premièrement en la ville de Gniesne, depuis en l'université de Paris, apprenant les arts libéraux, le droit canon et la théologie, où il se rendit fort savant.

A son retour il trouva que ses parents étoient morts, de sorte qu'il eut le désir de renoncer au monde et de se faire religieux. Pour cet effet, il distribua aux pauvres les grands biens qu'ils lui avoient laissé. Néanmoins Jésus-Christ, qui vouloit se servir de lui

autre part, permit qu'il fût chanoine et prédicateur, et quelque temps après évêque de l'Église de Cracovie, où il succéda à Lambert.

La sainteté, la vigilance, la prudence et le courage de ce saint furent admirables au gouvernement de son évêché, comme sa charité envers les pauvres. C'étoit le plus humble de tous, doux aux foibles, sévère aux rebelles, pitoyable envers les affligés, patient dans les injures, et très-zélé au service de Dieu.

Boleslas, fils du roi Casimir, étoit alors roi de Pologne; d'abord il fit preuve de sa valeur dans les guerres qu'il eut contre les Russes; mais il se perdit depuis dans les voluptés, et s'adonna à toutes sortes de vices et de lubricités, se transformant en une bête, non-seulement charnelle, mais aussi cruelle et avide d'épandre le sang humain. Il sembla à Stanislas qu'il étoit obligé, en qualité de Père spirituel, d'avertir Boleslas de ses débordements : ce qu'il fit avec une grande humilité et modestie, le suppliant plusieurs fois de se modérer et de se retenir, considérant que les péchés des rois sont plus grands que ceux des personnes privées, tant parce qu'ils sont plus obligés à Dieu qui les fait rois, que pour le grand préjudice que cela fait à tout le royaume, qui se perd par le mauvais exemple de son roi. Que s'il ne se corrigeoit, il se pouvoit bien assurer que Dieu l'en puniroit, et peut-être lui ôteroit l'autorité et le priveroit du royaume qu'il lui avoit mis en main.

Boleslas prit en fort mauvaise part la sainte et juste remontrance de l'évêque, d'autant qu'il ne vouloit pas quitter sa mauvaise vie, ni qu'il eût personne en son royaume si hardi que de lui faire une réprimande. Il résolut de persécuter Stanislas et de le faire taire bon gré mal gré, en le chassant de son église, et quoiqu'il n'en eût aucun véritable sujet pour l'entreprendre, il en inventa un spécieux.

Ce saint évêque avoit acheté, pour son église, l'héritage d'un homme riche nommé Pierre, et lui en avoit payé l'argent, néanmoins il n'avoit point d'acquit. Il y avoit déjà trois ans que le maître de cet héritage, dont il l'avoit acheté, étoit décédé. Or ses héritiers, pour faire plaisir au roi, et profiter de cette occasion,

mirent l'évêque en procès, disant qu'il avoit usurpé l'héritage qui leur appartenoit. L'affaire fut traitée devant le roi ; l'évêque, étant destitué des acquits nécessaires, et les témoins qui savoient la vérité ne l'osant pas dire à cause du roi, fut condamné à délaisser la possession et la jouissance de cette terre.

Voyant cela, l'évêque demanda trois jours de délai, pour faire comparoître en personne Pierre son vendeur, qui étoit mort il y avoit trois ans. Il le lui accordèrent par moquerie. Le saint jeûna, veilla et pria instamment Jésus-Christ de défendre sa cause. Au bout de trois jours, après avoir dévotement célébré la messe, il s'en alla au tombeau où Pierre étoit enterré, fit ôter la tombe, creuser la terre et découvrir le cadavre, qu'il toucha de son bâton pastoral, en lui commandant de se lever. Le mort obéit soudain à la voix du saint, se leva, et par son commandement le suivit en justice, où le roi, les grands et les juges de la cour étoient assemblés. Stanislas leur dit : *Voici Pierre qui m'a vendu l'héritage, et qui est ressuscité pour se trouver devant vous : demandez-lui si ce n'est pas la vérité que je lui ai payé entièrement ce qu'il me vendit pour l'église. C'est un homme connu, sa sépulture est ouverte, d'où Dieu l'a ressuscité pour confirmer la vérité; sa parole doit être plus ferme et plus croyable que toutes les dépositions des témoins, ni les renseignements que l'on sauroit produire.*

Les parties adverses du saint évêque demeurèrent bien étonnées de ce miracle si évident, et ne surent que répliquer, parce que Pierre déclara entièrement la vérité, et avertit ses héritiers de faire pénitence d'un si grand péché, d'avoir ainsi molesté Stanislas contre tout droit et justice. Le saint lui offrit, s'il vouloit encore vivre quelques années, de les lui obtenir de Notre-Seigneur : mais Pierre aima mieux retourner à sa sépulture en son repos, que de mener une vie pleine de périls et d'angoisses; il dit au saint qu'il étoit en purgatoire, et qu'il n'avoit plus guère de temps à y demeurer, pour achever d'expier les péchés qu'il avoit commis durant sa vie; qu'il aimoit mieux être assuré de son salut, encore qu'il endurât les peines qui lui restoient à souffrir, que de se mettre au hasard de se perdre, rentrant dans la mer de ce siècle orageux : mais

qu'il le supplioit de faire tant envers Notre-Seigneur, qu'il remît ses peines et le rendît bientôt possesseur de sa gloire avec les bienheureux. Après cela Pierre s'en retourna à sa sépulture, accompagné du saint évêque et d'une grande multitude de peuple : il se coucha dans la fosse, priant toute l'assistance de le recommander à Dieu, et mourut une seconde fois pour vivre éternellement.

Qui n'eût pas été converti par un miracle si notable et si manifeste que celui-ci? quel cœur de fer ne se fût amolli voyant un homme ressuscité, et qui aime mieux demeurer en son tombeau que de vivre en cette fragile et misérable vie? Mais le cœur du roi étoit si acharné aux vices et si fort attaché à ses plaisirs, que cela ne fut pas capable de l'en retirer et de le ramener au bon chemin; au contraire, comme une bête farouche, il se plongeoit dans le sang de ses sujets innocents, et comme un animal immonde il se vautroit dans la fange de ses impudicités, avec un grand scandale du royaume. Stanislas enfin, voyant que toutes ses saintes remontrances étoient sans fruit, le retrancha de la communion des fidèles, comme un membre pourri, afin que ce coup le fît retourner et s'amender, ou s'il se vouloit perdre, qu'il ne tirât point avec soi l'entière subversion du royaume.

Néanmoins le roi, comme un second Pharaon, s'endurcit de plus en plus aux fléaux de Dieu, et sachant que l'évêque alloit dire la messe à une église de Saint-Michel, il envoya ses satellites pour l'en tirer et l'arracher de l'autel, s'il en eût été besoin, pour le massacrer. Ils s'y en allèrent, mais comme ils voulurent mettre les mains sur le saint qui célébroit la messe, une lumière céleste les épouvanta et les renversa par terre, sans qu'ils pussent exécuter leur méchanceté. Il en arriva autant deux et trois fois à d'autres soldats que le roi avoit envoyés pour le même effet.

Boleslas y étoit venu en personne, pour contenter ses yeux de la mort de celui qu'il tenoit pour son plus cruel ennemi, et voyant ces bourreaux ne pouvoir exécuter son commandement, il les reprit de leur lâcheté, attaqua lui-même le saint, et lui donna un si grand coup d'épée sur la tête, qu'il en fit rejaillir la cervelle contre les murailles. Après cela, ceux de sa garde le percèrent de coups à

l'autel où il étoit, et mirent en pièces ses membres sacrés, qu'ils jetèrent dans les champs pour servir de proie aux oiseaux et aux bêtes. Mais Notre-Seigneur envoya des quatre côtés quatre grands aigles qui se tinrent autour du corps, et le défendirent miraculeusement deux jours entiers : la nuit on voyoit aussi plusieurs lumières sur les saintes reliques.

Quelques prêtres et personnes pieuses (qui avoient du commencement appréhendé la cruauté du tyran Boleslas) furent grandement touchés de ce miracle ; ils prirent la résolution de recueillir ces saints membres épars, et de les assembler, et par un miracle ils se rejoignirent aussi parfaitement que s'ils n'eussent jamais été divisés, et sans qu'il y apparût aucune cicatrice de tant de coups. Ils enterrèrent le corps à la porte de l'église de Saint-Michel, où il avoit été assassiné. A dix ans de là, ils le transportèrent en la ville de Cracovie, et l'ensevelirent au milieu de l'église de la forteresse, avec une grande magnificence.

Il n'est pas croyable combien cela fut trouvé mauvais par tout le royaume de Pologne et par toute la chrétienté. Le pape Grégoire VII, ne pouvant laisser un crime si atroce impuni, et l'injure insupportable que l'Église en avoit reçue sans vengeance, mit le royaume de Pologne en interdit, excommunia et anathématisa le roi Boleslas et le priva de son royaume, enjoignant aux évêques de n'oindre ni sacrer aucun roi sans son autorité. Il priva aussi tous ceux qui étoient intervenus à la mort du saint évêque et martyr, eux et leur postérité jusqu'à la quatrième génération, de toutes les charges, offices, bénéfices et revenus ecclésiastiques. Le misérable roi, abhorré de chacun et tourmenté du cruel bourreau de sa conscience, s'enfuit de Pologne en Hongrie, où, quelque temps après, ne pouvant plus se souffrir, il se tua lui-même.

Le décès de saint Stanislas (selon Martin Cromer) arriva l'an de Notre-Seigneur 1079, l'onzième d'avril, et depuis son corps fut transporté le huitième jour de mai ; mais ce jour étant occupé à la célébration de l'apparition de saint Michel, l'Église célèbre sa fête le septième jour de mai. Depuis, l'an 1253, cent soixante-quatorze ans après sa mort, Innocent IV le canonisa et le mit au nombre

des saints, Dieu ayant opéré de nouveaux miracles pour honorer ce saint évêque et martyr. Notre Saint-Père Clément VIII a commandé que la fête de saint Stanislas fût mise au Bréviaire romain, et que toute l'Église catholique la célébrât d'un office double.

Cette vie est tirée de Laurent Surius, au second tome des *Vies des Saints*, l'onzième d'avril, et de Jean Longin, chanoine de Cracovie et de la Vandalie, d'Albert Krantze, au troisième livre, aux chapitres douzième, treizième et quatorzième, et de Martin Cromer, auteur fort grave, en son *Histoire des choses du royaume de Pologne*, à la fin du livre quatre, et au commencement du neuvième *Livre des Leçons* approuvées par l'autorité du Saint-Siége apostolique.

A Terracine, dans la Campanie, la fête de sainte Flavie-Domitille, vierge et martyre, fille de la sœur du consul Flavius-Clément, et consacrée à Dieu par saint Clément, pape, qui lui avoit donné le voile. Ayant été, avec plusieurs autres, exilée dans l'île de Ponce, pour la confession du nom de Jésus-Christ, durant la persécution de Domitien, elle y souffrit un long martyre. Depuis, ayant été ramenée à Terracine et ayant converti plusieurs personnes à la foi de Jésus-Christ par ses exhortations et par ses miracles, le juge fit mettre le feu à la chambre qu'elle habitoit avec deux vierges, ses compagnes, Euphrosine et Théodore; et elle termina ainsi le cours d'un glorieux martyre. On célèbre encore sa mémoire, avec celle des saints martyrs Nérée et Achillée, le douzième jour de mai.

Le même jour, saint Juvénal, martyr.

A Nicomédie, les martyrs Flavius, Auguste et Augustin, frères.

Au même lieu, saint Quadrat, martyr, qui, après avoir été tourmenté à plusieurs reprises durant la persécution de Dèce, eut enfin la tête tranchée.

A Rome, saint Benoît, pape et confesseur.

A Yorck, en Angleterre, saint Jean, évêque, célèbre par sa vie sainte et ses miracles.

A Pavie, saint Pierre, évêque.

A Rome, la translation du corps de saint Étienne, premier martyr, qui, de Constantinople, fut apporté en cette ville, sous le pontificat de Pélage, et déposé dans le tombeau de saint Laurent, martyr, au Champ-Véran, où il est honoré avec beaucoup de dévotion par les fidèles.

HUITIÈME JOUR DE MAI.

L'apparition de saint Michel Archange, au Monte-Gargano.

Saint Victor de Milan, martyr; saint Acathe, martyr; saint Denis, évêque de Vienne; saint Hellade, évêque d'Auxerre; saint Pierre de Tarentaise; saint Wiron, évêque.

L'APPARITION DE SAINT MICHEL ARCHANGE.

AN 492.

Saint Gélase Ier, pape. — Anastase, empereur. — Clovis Ier, roi.

La divine bonté a donné à son Église pour prince et défenseur le glorieux saint Michel Archange, comme elle l'avoit auparavant donné à la synagogue. Elle a aussi voulu en divers temps et divers lieux faire des choses merveilleuses par l'intercession et le ministère de ce bienheureux prince de l'Église, afin que tous les chrétiens sussent qu'ils sont sous sa protection, qu'ils lui doivent porter de la dévotion et avoir recours à lui en leurs travaux et en leurs nécessités.

Nous lisons dans les histoires ecclésiastiques les diverses apparitions de saint Michel Archange, et que plusieurs églises furent consacrées à Notre-Seigneur en sa mémoire, tant en l'Orient qu'en l'Occident. A Rome, le pape Boniface fit bâtir une église en l'honneur de saint Michel Archange, au plus haut de cet édifice qu'ils appeloient la Masse d'Adrien, et qui aujourd'hui se nomme le château Saint-Ange. Une autre se fit auprès de la Pècherie, et le

pape Léon IV en fit construire une troisième dans le Vatican, après avoir vaincu les Sarrasins.

Drépanc Flore, très-ancien poëte, fait mention d'une apparition de saint Michel, longtemps avant celles-ci. Sigebert en écrit d'autres arrivées en France. Sozomène et Nicéphore en rapportent une fort signalée qui arriva auprès de Constantinople, où l'on bâtit une église magnifique en l'honneur de saint Michel, et où Dieu fit de grands miracles. Les Grecs célèbrent encore une autre apparition fort insigne près de la ville de Rhodes. Du temps de l'empereur Dioclétien il y avoit en Bithynie une église de Saint-Michel : l'empereur Justinien en fit dédier six sous son nom, comme écrit Procope. Néanmoins la plus illustre apparition est celle que l'Église célèbre aujourd'hui, laquelle arriva au mont Gargan, à présent le mont Saint-Ange, en la province de la Pouille, au royaume de Naples, près de la ville de Siponto. Virgile et Lucien font mention de ce mont Gargan.

Cette apparition eut lieu en cette manière :

Du temps du pape Gélase Ier, en l'an 492, un homme riche nommé Gargan avoit de grands troupeaux de bêtes, dont un taureau se débanda. Ils le cherchèrent quelques jours, et enfin le trouvèrent dans une caverne. Les bouviers lui tirèrent une flèche, qui rejaillit environ à mi-chemin contre celui qui l'avoit tirée et le blessa. Ses compagnons s'étonnèrent de cela, jugeant qu'il y avoit quelque mystère caché là-dessous. Ils eurent recours à l'évêque de Siponte, pour savoir ce que ce pouvoit être. L'évêque commanda que l'on jeûnât trois jours, et que chacun se mît en prières pour invoquer la grâce de Notre-Seigneur ; au bout desquels saint Michel lui apparut, et lui déclara que ce lieu où le taureau s'étoit retiré étoit en sa protection, et que Dieu vouloit que l'on bâtît une église en cette caverne en l'honneur de lui et de tous les anges. L'évêque, accompagné de tout son clergé et du peuple, alla à cette caverne, qu'il trouva fort commode pour y bâtir une église, et après y avoir célébré le service divin, il la consacra en l'honneur de saint Michel, par les mérites duquel Notre-Seigneur a opéré depuis plusieurs grands miracles en cette église, témoignant ainsi qu'il désiroit que

saint Michel y soit honoré; et de fait, ça toujours été un lieu de dévotion.

Nous lisons que saint Romuald, fondateur de l'Ordre des Camaldules, enjoignit à l'empereur Othon d'aller nu-pieds en pèlerinage, depuis Rome jusqu'au mont Gargan, visiter cette église de Saint-Michel, pour pénitence d'avoir fait tuer ou d'avoir consenti à la mort de Crescence, homme de marque, auquel il avoit auparavant donné sa parole qu'il ne lui seroit fait aucun tort; laquelle pénitence le bon empereur accomplit, ainsi qu'écrit le cardinal saint Pierre Damien, auteur très-grave qui vivoit alors; et c'est une marque fort signalée de la vénération que l'on a toujours eue pour cette église de Saint-Michel, et une preuve que les chrétiens y alloient en pèlerinage.

A Milan, la fête de saint Victor, martyr, Maure de nation et chrétien dès son enfance, qui, servant dans les troupes impériales, et demeurant toujours très-fortement attaché à Jésus-Christ, malgré les efforts de Maximien pour l'engager à sacrifier aux idoles, fut d'abord cruellement meurtri de coups de bâton; mais par la protection de Dieu, il n'en ressentit aucune douleur; puis arrosé de plomb fondu, sans en recevoir aucun mal. Enfin, ayant eu la tête coupée, il acheva le cours de son glorieux martyre. Il avoit honorablement vieilli parmi les armées, et pour cette considération étoit fort affectionné de l'empereur Maximien, sans toutefois être reconnu chrétien. Ayant été découvert, il avoua franchement à l'empereur qu'il avoit toujours été tel dès ses plus tendres années et qu'il mourroit chrétien. L'empereur bien étonné, et fâché en même temps de sa généreuse résolution, le fit battre cruellement sans que, par la bonté de Dieu, il en ressentit aucune douleur; il le fit arroser de plomb fondu que Notre-Seigneur changea en un doux rafraîchissement. Maximien, éperdu de ces prodiges, ordonna qu'on le menât hors de la porte de Verceil; mais ses gardes s'étant en-

dormis, un ange le délia et lui commanda de s'enfuir. Il se cacha donc ; mais il fut repris et eut la tête tranchée en l'an 303. Son corps fut exposé aux bêtes féroces l'espace de six jours, durant lesquels deux lions le gardèrent frais et entier. L'évêque de Milan le fit honorablement inhumer, et saint Ambroise en parle comme d'un des plus illustres saints de son Église. Saint Grégoire de Tours dit que son tombeau étoit célèbre par ses miracles. Saint Charles Borromée fit transporter ses reliques dans la magnifique église des Olivétains. Avant sa mort, saint Victor avoit annoncé la fin de l'empereur pour la même année, ce qui arriva comme il l'avoit prédit.

A Vienne, saint Denis, évêque et confesseur.

A Auxerre, saint Hellade, évêque.

Dans le diocèse de Besançon, saint Pierre, évêque de Tarentaise.

En Écosse, saint Wiron, évêque.

NEUVIÈME JOUR DE MAI.

Saint Grégoire de Nazianze, docteur de l'Eglise, archevêque de Constantinople.

Saint Hermas; trois cent dix martyrs de Perse; saint Géronce, évêque; saint Bié ou Béat; translation de saint André, de saint Luc et de saint Timothée; translation de saint Jérôme; translation de saint Nicolas.

LA VIE DE SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE,

ÉVÊQUE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

AN 389.

Sirice, pape. — Théodose le Grand, empereur.

Saint Grégoire de Nazianze, appelé par excellence le Théologien, étoit de Nazianze, ville de Cappadoce. Son père avoit nom Grégoire comme lui, et fut évêque de sa ville. Sa mère s'appeloit Nonne; c'étoit une très-sainte femme, dont l'Église célèbre la fête le cinq d'août.

Grégoire de Nazianze n'étoit pas fils unique; il avoit pour frère saint Césaire, dont il est fait mention comme d'un saint au Martyrologe romain, le 25 de février, ainsi que de sainte Gorgonie, sa sœur, le neuvième de décembre. Tous furent saints, et principalement Grégoire, qui fut donné de Dieu à son Église, et obtenu par les larmes et les oraisons de sa pieuse mère. Car elle désira d'avoir un fils, et le demanda très-instamment à Notre-Seigneur, avec promesse, s'il lui en donnoit un, de le dédier à son service.

Digitized by Google

Elle eut une révélation en songe, où on lui fit voir clairement le fils qu'elle devoit avoir, avec ses traits et ses linéaments, et on l'avertit de le nommer Grégoire. De sorte que dès son enfance ses parents eurent fort grand soin de le nourrir pour Dieu aux sciences et aux bonnes mœurs. Il montroit avoir une grande inclination à toutes les vertus, et une docilité singulière pour les sciences qu'il apprenoit. Étant parvenu en âge compétent, il fut envoyé par ses parents à Athènes, qui étoit alors la plus fameuse université, où abordoient tous les beaux esprits; c'étoit la mère de l'éloquence et de la philosophie.

Grégoire, allant par la mer à Athènes, fut attaqué d'une horrible tourmente, et eut grande peur de mourir, parce qu'il n'avoit pas encore reçu le baptême, et n'étoit que catéchumène. Il supplia dévotement Notre-Seigneur de le délivrer de ce péril et de lui donner le moyen de se faire baptiser, lui promettant après cette grâce d'employer toute sa vie à son service. Son oraison eut tant d'efficace, que l'orage cessa soudainement, et ceux qui s'étoient embarqués avec lui l'en remercièrent, sachant que par son moyen la tempête avoit été apaisée.

Grégoire arriva donc à Athènes; il fut en l'université loué de tous ses maîtres et aimé de tous ses disciples, à cause de sa modestie, de son bel esprit et de sa doctrine excellente; quelque temps après, saint Basile vint aussi à Athènes pour étudier aux mêmes sciences que faisoit Grégoire; ils se trouvèrent d'une semblable humeur, d'un même esprit et d'une égale vertu : de sorte qu'ils contractèrent une amitié si cordiale, si ferme et si intime, que ce n'étoit qu'un cœur et qu'une âme. Ils vivoient ensemble avec une tempérance et une modestie extrême, fuyoient les écoliers débauchés, et ne se faisoient compagnie que de personnes retenues et vertueuses, étant toujours les premiers aux actions louables. Ils faisoient tout le bien qu'ils pouvoient aux pauvres, étoient attentifs à l'étude, à la lecture et à l'oraison : bref, ils s'occupoient en tous les exercices de piété et d'érudition, avec une si belle émulation entre eux, que tâchant toujours d'exceller, chacun d'eux néanmoins le cédoit humblement à son compagnon en science et en

mérite ; car l'envie ne régnoit point parmi eux, mais la charité et la bienveillance, et l'un estimoit autant l'honneur de son compagnon que le sien propre.

Après avoir employé en cette manière plusieurs années aux études, ils devinrent les deux plus doctes de l'Église catholique. Saint Basile, ayant achevé le cours de ses études, s'en retourna en sa maison, et saint Grégoire demeura à Athènes : parce que tous ses amis le prièrent instamment qu'il enseignât en cette université la science qu'il y avoit apprise si parfaitement, et principalement l'art d'éloquence, où il excelloit.

Au même temps que saint Grégoire étoit à Athènes, Julien l'Apostat y vint pour étudier les belles-lettres. Encore que ce fût un jeune homme de bon esprit, qui faisoit le chrétien dévot, néanmoins saint Grégoire le reconnut, et prophétisa dès lors qu'il seroit très-pernicieux à la république, s'il parvenoit une fois à l'empire. Car en son faux souris, en son marcher dissolu, aux mauvaises compagnies qu'il hantoit, aux disputes et aux arguments impies qu'il faisoit, quoiqu'il les couvrît du voile de la piété, à la haine qu'il portoit à ceux qui lui remontroient et le conseilloient bien, il sembloit qu'il lisoit dans le cœur de Julien tout ce qui lui devoit arriver. Cela fut cause qu'il se priva de sa compagnie; et quoique Julien, étant devenu empereur, essaya de gagner par tous les moyens le cœur de Grégoire et de l'attirer à son service, il n'y put jamais parvenir. Bien au contraire ayant séduit Césaire son frère, qu'il honora d'une belle charge, Grégoire en fut si fâché, qu'il lui en écrivit une lettre fort rude, où il lui remontroit combien ses parents et ses frères étoient honteux de ce qu'étant tel que chacun savoit, il servît un prince ennemi de Jésus-Christ, et qui avoit fait banqueroute à la sainte foi. Il eut enfin tant de pouvoir sur Césaire, qu'il lui fit quitter la charge et l'honneur que Julien lui avoit donnés.

Grégoire lui-même, quand il vit la persécution que Julien excita contre les chrétiens, écrivit de fortes invectives contre lui pour la défense de notre religion. Et non content de cela, comme le sacrilége Apostat défendit que les chrétiens enseignassent les lettres

humaines de poésie, de rhétorique et de philosophie, estimant que c'étoient des armes avec lesquelles ils lui livroient une très-cruelle guerre, saint Grégoire, brûlant de l'amour de Dieu et du zèle de sa gloire, composa exprès des comédies, des tragédies et d'autres poëmes de toutes sortes de vers, avec une telle élégance, subtilité et excellence de sentences, que les chrétiens y trouvèrent tout ce qu'ils eussent pu désirer dans les poëtes païens.

Après que saint Grégoire eut satisfait à ses amis, et professé quelques années à Athènes, il prit sujet sur la vieillesse de son père, sur le grand désir que ce bon vieillard avoit de voir son fils, et sur les nécessités de sa maison, de se défaire d'eux. Avant que de partir il se fit baptiser, et se souvenant de la tourmente qu'il endura en revenant d'Athènes, comme de la promesse qu'il avoit faite à Dieu, de se vouer à son service, il résolut de l'exécuter, renonçant à tous les plaisirs de cette vie.

Pour bien commencer, il se proposa de ne jurer jamais, ce qu'il observa ponctuellement. Il étoit si ravi en la lecture, en la méditation et en la contemplation des choses divines, qu'il ne pensoit ni nuit ni jour à autre chose. Souvent Notre-Seigneur lui apparoissoit la nuit, et le réjouissoit de sa douce présence. Une fois en songe, il eut une vision de deux belles vierges qui s'approchèrent de la table où il étudioit : lui, qui ne les connoissoit point, les repoussa, se fâchant de les voir si près de lui; il leur demanda qui elles étoient et ce qu'elles cherchoient. Elles lui répondirent : *Ne te fâche point, Grégoire, si nous approchons de toi pour te caresser; car l'une de nous est la sagesse, et l'autre la chasteté, et Dieu nous a envoyées vers toi, afin d'être de tes amies, et de t'accompagner toute ta vie.* Ce qui arriva, en sorte que Grégoire demeura toujours vierge et fut éclairé d'une si profonde sagesse, qu'on le surnomma le Théologien, titre que les Pères anciens n'ont jamais attribué qu'à saint Jean l'Évangéliste et à saint Grégoire de Nazianze, et toute sa doctrine a été si approuvée de l'Église, que (comme dit saint Thomas, alléguant saint Jérôme) il n'y a rien en elle où l'on puisse errer. Ruffin ajoute que quiconque a voulu la contredire, a été tenu pour hérétique ou suspect d'hérésie. De là vient que ce grand docteur

de l'Église, saint Jérôme, se glorifie d'avoir été disciple de saint Grégoire.

Le père de Grégoire désiroit retirer son fils auprès de lui pour conduire sa maison et être le bâton de sa vieillesse, et afin de l'obliger à cela, il le fit prêtre malgré lui, pensant que c'étoit l'engager à demeurer dans la ville; nonobstant, le saint, qui aspiroit à sa perfection, et étoit ennemi du tumulte, ayant su que Basile, son compagnon et son grand ami, s'étoit retiré (comme en un port assuré) dans la solitude de Pont, il abandonna tout et, sans que rien le pût arrêter, l'alla trouver. Il demeura en sa compagnie plusieurs années, tous deux menant dans ce désert une vie angélique.

Saint Grégoire parloit ainsi du temps de sa jeunesse : *Par mes travaux continuels j'ai maté ma chair, qui se révoltoit et bouilloit à la fleur de mon âge, j'ai surmonté l'avidité de mon ventre et la tyrannie qui la suit de près, j'ai mortifié mes yeux, retenu l'impétuosité de ma colère, réprimé mes passions, j'ai pleuré et évité la joie, j'ai consacré tout ce que j'avois à Jésus-Christ. La terre étoit mon lit, la haire mon habit, les veilles mon dormir, et les larmes mon repas. De jour je courbois les épaules au travail, la nuit j'étois comme une statue immobile, écrivant des hymnes, sans vouloir admettre aucun plaisir en mon âme, et non pas même en ma pensée. Voilà la vie que je menois étant jeune, d'autant que la chair et le sang jetoient des flammes de toutes parts, et me vouloient empêcher de monter au ciel. Je renonçai aussi aux richesses, pour aller plus légèrement vers Dieu.*

Voilà ce que saint Grégoire dit de sa jeunesse, et nous en pouvons bien croire autant de saint Basile, que le même saint appelle un géant auprès de lui. Dans ce désert ils écrivirent des règles parfaites et salutaires pour les religieux, leur donnant la forme et le moyen qu'ils devoient tenir pour l'être de fait et de nom. Mais le père de saint Grégoire étant venu en un âge décrépit, et étant désolé par la mort de saint Césaire, il pressa saint Grégoire de le venir voir, et de donner quelque ordre à son bien et à sa maison, parce qu'il ne s'en pouvoit plus mêler.

Grégoire, vaincu par l'obéissance et le respect qu'il devoit à son

père, lequel avoit nécessairement besoin de lui, laissa la solitude avec Basile son bon ami, et s'en retourna à Nazianze pour le soulagement de son père. Et certes, il étoit bien nécessaire qu'il y allât pour le salut de l'âme de son père, car comme les hérétiques ariens, favorisés de l'empereur Valens, alloient partout persécuter cruellement l'Église de Dieu, dépossédant les évêques catholiques avec violence, trompant les plus simples et les ignorants par leurs arguments; comme son père étoit un homme sincère, nonagénaire, et qui n'avoit guère hanté les écoles, il étoit tombé dans leurs filets. Néanmoins, le grand Grégoire son fils, par les prières qu'il fit, et par les bonnes œuvres qu'il offrit à Dieu pour son père, avec les vraies et efficaces raisons qu'il lui donna à entendre, le ramena, et lui fit connoître sa faute. Il apaisa aussi les religieux et le peuple de Nazianze, qui ne vouloient pas communiquer avec leur évêque, parce qu'il s'étoit laissé abuser par les ariens.

Mais afin de leur résister avec plus de vigueur, il persuada au grand Basile de quitter le désert pour le venir aider, lui disant qu'il avoit un grand nombre de puissants ennemis, et qu'il étoit nécessaire qu'ils se réunissent tous deux pour défendre le parti de la foi catholique et la cause de Dieu. Saint Basile vint, et quelque temps après, Eusèbe, évêque de Césarée, mourut. Grégoire, jugeant que personne n'étoit plus capable de lui succéder que Basile, tâcha par tous les moyens de le faire élire, et de le disposer à accepter, ce qui fut fait; car ces saints personnages ne se cherchoient pas eux-mêmes, ni leurs commodités; ils cherchoient Dieu, et le travail pour eux, le repos et le salut de l'âme de leur prochain.

Saint Basile étant évêque de cette ville métropolitaine de Césarée, désira d'avoir un coadjuteur qui l'aidât à porter ce pesant fardeau. Il pria Grégoire, qui fuyoit les dignités principales, d'accepter au moins l'évêché de Sasimes, qui étoit une petite ville dépendante de Césarée; elle avoit besoin d'un docte et vigilant pasteur, à cause des étrangers qui y abordoient. Grégoire l'accepta avec peine, et ne le garda guère, parce qu'Anthime, évêque de Thyane, prétendant que cette Église étoit de sa juridiction, y étoit entré, et avoit empêché que Grégoire n'en prît possession, de peur que saint

Basile, contre lequel il étoit en procès, n'y prétendit encore plus de droit.

C'est pourquoi, voyant qu'il n'eût pas fait à Sasimes le bien qu'il espéroit, que son père, âgé de cent ans, ne pouvoit plus gouverner l'Église de Nazianze, et ne demandoit qu'à s'en décharger sur lui : Grégoire, pour satisfaire son père, s'offrit d'être son coadjuteur. Il y mit cette condition que son père étant mort, il ne seroit plus obligé à diriger cette Église, comme il arriva : car son père étant décédé, et bientôt après Nonne sa sainte mère, il se retira de Nazianze, et s'en alla en pèlerinage à une église de Sainte-Thècle, fort célèbre, qui étoit en la ville de Sélencie, afin qu'à l'occasion de son absence, le clergé et le peuple élussent un autre évêque : mais il trouva à son retour qu'il n'y avoit point eu de changement, et que l'on n'avoit point procédé à la nouvelle élection d'un évêque, parce que tous espéroient qu'il le seroit : ce qu'il refusa, quoiqu'on l'en priât à mains jointes et par tous les moyens dont on se pût aviser, et il procura que l'on en élût un autre. De sorte qu'à son instance, on élut Eulalie.

Saint Grégoire, se trouvant déchargé du soin de l'Église de Nazianze, ne demeura pas oisif, il fallut qu'il déployât le grand talent que Dieu lui avoit donné pour la défense de la religion catholique, et pour réfuter les nouveaux hérétiques qui s'élevèrent contre elle. Car outre les ariens, dont l'erreur contagieuse avoit infecté tout le monde, niant la consubstantialité et l'égalité du Fils éternel Jésus-Christ avec son Père, Macédoine sortit de l'enfer, blasphémant contre le Saint-Esprit, et assurant qu'il n'étoit pas Dieu. Apollinaire inventa d'autres rêveries touchant l'incarnation du Fils de Dieu, et touchant la chair et l'âme qu'il prit, lorsqu'il unit notre nature à sa personne divine.

Ces faux maîtres semèrent leurs folies et se multiplièrent en sorte que saint Grégoire fut obligé d'aller à Constantinople, où cette dangereuse peste régnoit le plus, pour s'y opposer et défendre la cause de Dieu, ce qu'il fit avec un esprit si divin, une si rare doctrine, et une si admirable éloquence, qu'en peu de temps les choses changèrent de face dans cette ville impériale. Là où aupa-

ravant il n'y avoit qu'une petite église de Sainte-Anastasie pour les catholiques, il y en eut plusieurs à cause de beaucoup de conversions d'hérétiques. Mais ceux qui demeurèrent obstinés en leur perfidie ne purent supporter patiemment la gloire de Grégoire; ils allèrent persuader à toute la lie du peuple, que c'étoit un homme turbulent et scélérat, et qu'il le falloit chasser de la ville; de sorte qu'ils le poursuivirent à coups de pierres, et l'eussent tué, si Notre-Seigneur ne l'eût préservé.

Non contents de cela, ils se saisirent de lui et le mirent en justice comme un factieux rebelle contre sa patrie. Le saint s'offroit aux tourments et à la mort pour Jésus-Christ, étant déjà martyr de cœur et de volonté : mais Dieu ne permit pas qu'il mourût, parce qu'il se vouloit servir de lui ailleurs : ainsi la vérité ayant été reconnue, et son innocence justifiée, les juges le mirent en liberté.

Pierre, patriarche d'Alexandrie, qui avoit succédé à Athanase, fut averti du grand fruit que saint Grégoire faisoit à Constantinople par ses sermons, ses écrits et ses conférences : comme la foi catholique refleurissoit en cette ville-là par son industrie, et que les hérétiques s'anéantissoient, il jugea qu'étant évêque, ses travaux seroient plus profitables et qu'il se rendroit plus vigilant sur ce troupeau, s'il en étoit pasteur. C'est pourquoi il nomma Grégoire archevêque de Constantinople; et bien qu'il fût ami du repos et ennemi des grands honneurs, voyant qu'il auroit encore plus de sujet de travailler, il accepta cette dignité pour résister avec plus plus de force aux hérétiques et servir à Dieu davantage. Quoique lorsqu'il y entra l'archevêché fût riche, il demeura si pauvre et si peu soigneux de son profit, qu'il ne voulut jamais ouïr les comptes du revenu, ni de ceux même de l'Église. Il se remettoit de tout cela au maître d'hôtel et aux receveurs, disant que cela leur appartenoit, non pas aux évêques, qui se doivent employer à nourrir leur troupeau de l'exemple d'une sainte vie et à le repaître d'une doctrine salutaire; et à ce propos il dit ces belles paroles: *Encore que la convoitise soit vilaine en toutes choses, elle l'est surtout en celles qui sont sacrées; et si tous étoient de mon avis en ce qui est des ri-*

chesses, il n'y auroit pas tant de ruines en l'Église de Jésus-Christ.

Il arriva qu'un homme appelé Maxime, Égyptien de nation, philosophe cynique de profession, d'une belle prestance mais au fond ambitieux, mouton en apparence et en effet un vrai loup, gagna l'amitié de Grégoire, paroissant modeste, méprisant le monde et se montrant prudent. Il fut baptisé et fait membre de l'Église ; il s'acquit tellement alors les bonnes grâces de Grégoire qu'il le faisoit asseoir à sa table, lui communiquoit ses affaires et en prenoit avis. Mais ce perfide essaya de trahir son maître et de le chasser de son siége pour s'en emparer : ce qu'il négocia et obtint par surprise de Pierre, patriarche d'Alexandrie. Il retourna à Constantinople pour en prendre possession ; mais les catholiques l'en empêchèrent à main armée et le chassèrent de la ville, étant fort fâchés contre saint Grégoire de ce qu'il s'étoit tant fié à ce méchant hypocrite, que de l'avoir tenu au rang de ses amis les plus familiers. Mais saint Grégoire fit si bien par ses belles raisons, qu'il les apaisa.

Le grand Théodose, étant empereur d'Orient, arriva à Constantinople et rendit beaucoup d'honneur à Grégoire comme à son père et à une lumière de l'Église catholique, comme à un défenseur de notre sainte Religion. Les hérétiques ariens s'étoient emparés de l'église patriarcale de Constantinople, l'empereur lui promit de la leur ôter et de la rendre aux chrétiens dans certains jours qu'il désigna. Cela étant divulgué par la ville, les hérétiques se mutinèrent et prirent les armes, se plaignant de l'empereur et menaçant de tuer Grégoire, comme ils s'efforcèrent de l'exécuter ; mais Théodose disposa ses gardes par toute la ville, si bien qu'il n'y arriva aucune sédition comme l'on craignoit, et lui-même vint à l'église pour y mettre Grégoire en possession.

Sitôt qu'ils furent entrés dans l'église, saint Grégoire s'agenouilla et remercia Notre-Seigneur, les larmes aux yeux, de la faveur qu'il lui faisoit de remettre ce temple par ses mains à son service. L'empereur disoit de même et les catholiques s'embrassoient les uns les autres, et se congratuloient d'un si heureux succès ; il n'y avoit que les hérétiques qui crevoient de dépit. l'Empereur voulut que Grégoire s'assît en son siége et prît l'entière possession

de sa dignité. Ainsi ils employèrent tout le jour aux louanges de la très-sainte Trinité, qui triomphoit alors de ses ennemis. L'empereur, non content de cela, surpris de la modestie et de la sainteté de Grégoire, l'invita en son palais et le pria de le visiter souvent, encore que saint Grégoire n'y allât que par fois, car il étoit si ami du repos, qu'il fuyoit le bruit de la cour.

Toute la faveur que l'empereur faisoit à Grégoire étoit autant de poison sur le cœur des hérétiques, qui déterminèrent de s'en défaire. Pour y parvenir, ils attirèrent un jeune homme hérétique aussi, vaillant et téméraire, qui entreroit sous l'aveu de ceux qui alloient visiter saint Grégoire, qui étoit malade, et épieroit l'occasion de faire son coup. Il n'y manqua pas, mais lorsqu'il se vit dans la chambre du saint, prêt à le massacrer, il se jeta à ses pieds et lui demanda pardon avec larmes et sanglots. Saint Grégoire lui demanda: *Que voulez-vous?* Ce jeune garçon étoit si transi, qu'il ne ne faisoit que gémir et soupirer, sans pouvoir parler, jusqu'à ce qu'un de ceux qui étoient là présents lui dit: *Mon père, ce jeune homme est entré ici à la persuasion des hérétiques pour vous assassiner, et il vous eût ôté la vie avec cette épée, si Jésus-Christ ne l'en eût empêché; mais maintenant il s'en repent et pleure son péché, dont il vous demande pardon.*

Alors le saint, se tournant vers ce garçon et l'embrassant, lui dit doucement: *Dieu te pardonne, mon enfant, et te veuille garder aussi bien qu'il m'a préservé; je te demande seulement que tu quittes ton hérésie pour te faire catholique et servir à Notre-Seigneur d'un cœur sincère et parfait.* Le jeune homme demeura encore plus confus de cette aimable et paternelle réponse, et tous les catholiques en furent fort édifiés, louant Dieu, qui leur avoit donné ce pasteur.

Et afin que saint Grégoire le fût durant sa vie, avec une plus grande union et conformité de chacun (car il y en avoit qui disoient que c'étoit Maxime; d'autres alléguoient qu'étant évêque de Nazianze, il ne pouvoit passer à une autre Église, sans qu'il eût été dispensé par un concile légitime), l'empereur procura que l'on assemblât un concile à Constantinople, pour établir davantage la foi

catholique du concile de Nicée contre les hérétiques ariens, condamner les autres hérésies qui s'étoient forgées depuis, et par le même moyen installer saint Grégoire en son siége avec plus d'autorité.

Il s'y assembla cent cinquante évêques d'Orient : ceux d'Égypte, ni Timothée, qui étoit déjà patriarche d'Alexandrie, ni les évêques d'Occident ne s'y trouvèrent pas. En ce concile on confirma à saint Grégoire la dignité archiépiscopale de Constantinople, et on affermit la foi catholique contre les ariens, les macédoniens et les apollinaristes. Le pape saint Damase l'approuva, et ce fut un concile œcuménique et universel, et l'un des quatre dont saint Grégoire le Grand écrit qu'il les honoroit comme les quatre évangélistes.

Mais s'étant rencontré d'autres disputes en ce concile, et les évêques s'étant partagés en différents avis, saint Grégoire tâcha de les accorder et leur donna un bon conseil; ils le rejetèrent, et quelques-uns d'entre eux s'en offensèrent et en voulurent à Grégoire. Depuis, les évêques d'Égypte étant survenus avec leur patriarche, alléguèrent que Grégoire ne pouvoit être archevêque de Constantinople, parce que le concile ne les avoit pas attendus, et qu'ils n'avoient aucunement consenti à son élection. Cela fut cause d'une grande brouillerie et nouveauté, partie des évêques désirant que saint Grégoire fût archevêque de Constantinople, et l'autre partie divisée l'empêchant. Alors le saint, amateur de la paix et de son repos, parla au concile en cette sorte : *Mes pères et pasteurs du troupeau de Notre-Seigneur, qui vous êtes ici assemblés pour mettre la paix en l'Église, considérez, je vous prie, que c'est une chose indigne de vos qualités, qu'il y ait de la discorde entre vous. Si j'en suis la cause, me voici, jetez-moi en la mer comme un second Jonas, et par ce moyen la tempête cessera. S'il vous plaît de donner cette dignité à un autre, faites-le, car pour moi je ne la désirai jamais, et l'ai reçue contre ma volonté. Si vous ordonnez que je sorte de la ville, je ne demande pas mieux que de retourner en ma retraite tranquille, afin que vous autres y demeuriez libres, et que l'Église de Dieu jouisse de la paix.*

De là il s'en alla trouver l'empereur, et lui dit qu'il lui vouloit

demander une grande faveur, à savoir : la permission de se démettre de sa dignité archiépiscopale pour se retirer et aller achever ses jours en quelque solitude : que ses maladies et sa vieillesse ne lui permettoient pas de vivre encore long'emps, que c'étoit d'ailleurs une chose convenable à la paix et à l'union de l'Église, qu'il étoit obligé de procurer par-dessus toutes choses. Il importuna tant l'empereur et ceux de son conseil, qu'encore qu'il en fût très-fâché, il ne lui put refuser son consentement. Le saint prit congé de lui, de tout le peuple de Constantinople, des religieux, des clercs et des laïques, des églises, des hôpitaux, des palais impériaux et même de la chaire et de l'église archiépiscopale : bref, de tout ce qui le pouvoit retenir ou lui donner quelque contentement en cette ville-là, comme une personne qui leur disoit le dernier adieu et s'en alloit vivre et mourir à Jésus-Christ.

On ne sauroit assez exagérer la tristesse que sa retraite apporta à Constantinople, car ils perdoient un pasteur très-vigilant, un maître irréfragable de la vérité, un portrait très-accompli de sainteté, qui les devançoit toujours par son exemple, et n'enseignoit jamais chose qu'il n'eût auparavant pratiquée. Ils perdoient un très-brave défenseur de la foi catholique, la terreur des hérétiques, le père des orphelins, le protecteur des veuves, la consolation des affligés, le secours des pauvres. Ils perdoient un grand docteur de l'Église, une lumière de sagesse, une mer d'éloquence.

Il s'en retourna en son pays, et se retira en une maison rustique appelée Arianze (qui étoit de son patrimoine), étant chargé d'années et de douleurs, spécialement de la goutte qui le tenoit toujours dans le lit. Il se récréoit en l'oraison et en la considération de la vie bienheureuse qu'il espéroit : s'adonnant au reste à écrire en prose ou en vers ses œuvres, remplies d'une si rare et d'une si exquise élégance de paroles, d'un tel poids de sentences qu'on ne les sauroit lire sans les admirer. Il écrivit lui-même en vers tous les discours de sa vie, où quand il vient à parler de cette retraite, afin de nous donner exemple de son humilité, de nous enseigner à dompter nos appétits sensuels, sans nous fier à la vieillesse ni aux autres victoires que nous avons gagnées pour la chasteté, se par-

lant à lui-même, il dit : *Quand mettras-tu fin à ta rébellion et à ton impudence? Quand, misérable, assujettiras-tu ta vieillesse à l'esprit? N'as-tu point de respect? retiens ces appétits lascifs, sans me livrer une si furieuse guerre : car si tu le veux faire, je te promets bien de te résister et d'employer toutes mes forces contre toi, pour te défaire avec tous les tourments et les douleurs que je pourrai, jusqu'à ce que je t'aie mis si bas, que tu sois plus foible qu'un corps mort.*

Il excite ensuite ses larmes à sortir en abondance de ses yeux, pour laver les taches de ses péchés, et s'exhorte lui-même au jeûne, à la pénitence, à se prosterner souvent par terre, et à manger des cendres au lieu de pain, à porter la haire et à faire toutes les austérités qui peuvent triompher de la chair. Il dit encore à ce propos plusieurs choses admirables et de grande édification, où son humilité éclate avec force. Ensuite il découvre les tentations de la chair qui lui faisoient la guerre en sa vieillesse par la permission de Dieu, pour lui donner à connoître que sa virginité, qui n'en avoit point été attaquée en sa jeunesse, en avoit été exempte par un don de Notre-Seigneur, et qu'il ne se devoit point glorifier pour sa grande sagesse et son éloquence.

Notre-Seigneur permit, pour une plus grande gloire du saint, qu'un fâcheux gentilhomme, nommé Valentinien, qui demeuroit auprès de lui, amena en sa maison des femmes impudiques qui, par leur effronterie diabolique, inquiétoient grandement saint Grégoire; mais lui, qui prisoit beaucoup plus la pureté de son âme que l'aise de son corps, le repos de son esprit, et toutes les commodités qu'il trouvoit en ce lieu, fut contraint de l'abandonner et de se retirer autre part. Il écrivit une lettre à ce débauché, où il lui mandoit qu'il l'avoit chassé du paradis par le moyen des femmes, comme par une autre Ève, lui voulant faire perdre la pureté et l'innocence de sa vie, dont il avoit toujours fait profession.

Il ne fut pas seulement persécuté de Valentinien, séculier, homme dissolu et charnel; mais aussi de quelques religieux de nom, et qui ne l'étoient guère en leurs mœurs, qui par envie murmurèrent du saint et le calomnièrent; non content de cela, ils

l'eussent tué à coups de pierres, si Dieu par sa miséricorde ne l'eût préservé.

Encore que ce bienheureux saint se fût toute sa vie voué entièrement à Dieu, à l'étude de la mortification et de la perfection, néanmoins il s'y adonnoit sur la fin de ses jours avec beaucoup plus de ferveur, et ressembloit à la pierre, qui est d'autant plus impétueuse en son mouvement, qu'elle approche de son centre. Cela se peut bien voir en ce qu'il écrit de lui-même; car ayant opinion qu'il étoit trop facile en paroles (encore que tout ce qu'il disoit fût profitable et de choses saintes), pour s'en réprimer, il demeura quarante jours muet, au bout desquels il délia sa langue pour mieux servir Notre-Seigneur.

Enfin ce glorieux docteur, ayant enrichi l'Église par sa vie, par sa doctrine et ses écrits, étant nonagénaire, s'en alla plein de mérites recevoir la récompense de ses longs et pénibles travaux de la main de Notre-Seigneur, qu'il avoit servi avec tant d'affection, de soin et de persévérance. Il décéda le 9 de mai, l'an de Notre-Seigneur 389, le onzième de l'empire de Théodose.

Toute l'Église catholique eut un grand regret à sa mort, encore qu'il soit demeuré toujours vivant dans les œuvres qu'il nous a laissées, et que tous les docteurs qui sont venus après lui ont fort estimées. Entre autres le grand Basile, son ami intime, l'appelle vaisseau d'élection, puits profond, et bouche de Jésus-Christ : et Cassiodore dit ceci de lui : *Grégoire, comme une claire lumière de science et de doctrine, quoiqu'il semble obscurci par sa mort, ne laisse pas de vivre encore à présent avec son autorité et avec sa foi; s'étant, il y a déjà longtemps, retiré corporellement de l'assistance de l'Église, il y est encore présent par sa voix et son instruction de grand maître.*

Saint Grégoire étoit d'une moyenne taille, d'une couleur blême, sans toutefois être triste; il avoit le nez aquilin, les sourcils voûtés, le regard doux et affable, l'œil droit un peu abattu, la barbe assez courte, mais épaisse et vénérable. Métaphraste le dépeint ainsi en un ancien livre grec, qui est dans la bibliothèque Vaticane. Après sa mort on mit son image en l'église, laquelle fut fort honorée

des chrétiens ; Dieu fit plusieurs miracles par elle, entre lesquels on écrit qu'il rendit la parole à Constance, fils de l'empereur Léon l'Arménien, qui étoit devenu muet, comme rapporte Cédrénus.

La vie de saint Grégoire a été écrite par un prêtre nommé Grégoire, auteur fort ancien, par Suidas, Adon et Métaphraste; mais il l'écrivit lui-même mieux qu'eux tous, en un long traité qu'il composa de sa vie, aux oraisons qu'il fit en la louange de saint Basile, et aux éloges funèbres de son père et de ses frères. Le cardinal Baronius la rapporte bien amplement au quatrième tome de ses *Annales*.

Le corps de ce très-saint docteur (ainsi que dit le Martyrologe romain) fut apporté de Constantinople à Rome, et mis en un monastère qui fut premièrement de l'Ordre de Saint-Basile, et à présent est de l'Ordre de Saint-Benoît, nommé Sainte-Marie du Champ de Mars, où il a demeuré jusqu'à ce que le pape Grégoire III, d'heureuse mémoire, le transporta en grande solennité de cette église, dans une chapelle de Saint-Pierre, magnifique et bien ornée, qu'il avoit fait bâtir pour y être inhumé.

A Rome, saint Hermas, dont parle saint Paul dans l'épître aux Romains, qui, se sacrifiant lui-même, devint une hostie agréable à Dieu, et, célèbre par ses vertus, entra dans le royaume céleste.

En Perse, trois cent dix bienheureux martyrs.

A Cagli, sur la voie Flaminienne, saint Géronce, évêque de Cervia.

A Vendôme, la fête de saint Bié ou Béat, confesseur. Il étoit du pays d'Aquitaine. Ayant pris la résolution de se donner totalement à Dieu, il embrassa la pauvreté volontaire. Il s'en alloit par la campagne en divers lieux, et tant par sa doctrine que par ses vertus, il consoloit et confortoit les chrétiens qu'il trouvoit, convertissoit

les païens, par ses saintes exhortations, à la foi de Jésus-Christ. Ainsi, chemin faisant, il travailloit à la vigne du Seigneur, et parvint à Nantes, où il séjourna quelque temps, augmentant toujours la religion chrétienne par ses divines prédications. De là, dans le désir qu'il avoit d'embrasser la vie solitaire, il s'en vint près de Vendôme et se retira dans une grotte que lui avoit indiquée un batelier de la Loire. Avant d'y entrer, il se munit du signe de la croix, tant sur le front que sur l'estomac, et chassa un serpent qui molestoit grandement les habitants du pays. Ce serpent disparut, sans qu'on l'ait jamais revu dans la suite. Dans cette grotte, saint Béat ne vivoit que de racines et d'herbes sauvages, ne mangeant de pain qu'aux fêtes solennelles, où quelques gens de bien lui en portoient en l'allant visiter. Son boire étoit de l'eau, et en petite quantité par mortification. Son vêtement étoit une haire encendrée; il se tenoit nuit et jour en oraison et contemplation. Enfin il mourut le neuvième jour de mai et fut enterré dans sa grotte, où se sont faits depuis plusieurs miracles.

A Constantinople, translation de saint André, apôtre, et de saint Luc, évangéliste, apportés d'Achaïe, et de saint Timothée, disciple de l'apôtre saint Paul, apporté d'Éphèse. Longtemps après, le corps de saint André fut transporté à Amalfi, où il est honoré par le pieux concours des fidèles. Il coule sans cesse de son tombeau une liqueur qui guérit les maladies.

A Rome encore, translation de saint Jérôme, prêtre et docteur de l'Église, porté de Bethléem de Juda dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, à la Crèche.

A Bari, dans la Pouille, translation aussi de saint Nicolas, évêque, apporté de Myre, ville de Lycie.

DIXIÈME JOUR DE MAI.

Saint Antonin, archevêque de Florence. — Les saints martyrs Gordien et Épimaque. — Saint Isidore de Madrid, laboureur.

Le saint prophète Job; saint Calépode et ses compagnons, martyrs; les saints martyrs Quartus et Quintus; les saints martyrs Alphius, Philadelphe et Cyrin; saint Dioscoride, martyr; le bienheureux cardinal Nicolas Albergati, évêque de Bologne; saint Catalde; invention des saints martyrs Nazaire et Celse.

LA VIE DE SAINT ANTONIN,

ARCHEVÊQUE DE FLORENCE ET CONFESSEUR.

AN 1459.

Pie II, pape. — Frédéric III, empereur.
— Charles VII, roi.

La vie de saint Antonin, archevêque de Florence, l'ornement de l'Ordre de Saint-Dominique, a été écrite par Vincent Ménard, du même Ordre, sur le commandement du pape Clément VII.

Saint Antonin (ainsi surnommé à cause qu'il étoit de petite stature) naquit en la ville de Florence, d'honnêtes parents, l'an 1389, du temps du pape Urbain VI et de l'empire de Venceslas. Son père s'appeloit Nicolas, et sa mère Thomassine. Dès son enfance, il fit paroître ce qu'il seroit un jour, car il ne se plaisoit point aux divertissements et aux jeux d'enfants; au contraire, il fuyoit les ébats et les légèretés qui sont ordinaires à cet âge, pour s'occuper des choses sérieuses, priant, se taisant et demeurant tout recueilli en lui-même. Il fréquentoit les églises, entendoit volontiers les sermons,

et faisoit souvent oraison en l'église de Saint-Michel, prosterné devant un crucifix, suppliant instamment Notre-Seigneur qu'il lui fît la grâce de pouvoir garder la pureté de son âme et la virginité perpétuelle, sans aucune tache, parce qu'il l'aimoit et l'estimoit déjà comme un très-précieux trésor.

Étant âgé de treize ans, Notre-Seigneur l'inspira de prendre l'habit du grand patriarche saint Dominique; à cette fin, il s'en alla au couvent de Fiésolé, qui est auprès de Florence, où il le demanda avec beaucoup d'humilité et de modestie. Jean Dominique, alors prieur du monastère, qui depuis par ses grands mérites fut archevêque de Ragusc et cardinal, voyant le petit corps d'Antonin foible, et pensant qu'il n'eût pas les reins assez forts pour porter le fardeau de la religion, lui demanda ce qu'il étudioit. Le postulant lui ayant répondu qu'il apprenoit le droit canon, le prieur lui dit que quand il sauroit tout le droit canon par cœur, il le recevroit; il prenoit cet expédient pour ne pas l'attrister, en lui refusant l'habit ouvertement.

Antonin, au lieu de s'étonner de cette réponse, augmenta davantage son saint désir, et s'en retourna joyeux chez lui, où il s'avança tellement dans le droit canon, qu'au bout d'un an il retourna au même couvent de Fiésolé; il dit au prieur qu'il avoit fait son commandement, et qu'il savoit tout le droit canon par cœur, le priant de lui donner l'habit. Le prieur s'étonna de cela, et beaucoup plus quand il vit par expérience qu'il disoit la vérité, car en quelque part du canon qu'on l'interrogeât, il le récitoit comme s'il l'eût lu dans le livre. Voyant donc sa riche mémoire et son grand esprit, avec la ferveur dont il poursuivoit la grâce d'être reçu en religion, il reconnut que Dieu l'y appeloit pour la décorer, et que cet enfant devoit être quelque jour un grand ministre de sa gloire.

Aussitôt qu'ils lui eureut donné l'habit, ils l'envoyèrent au couvent de Cortone, d'où il revint à son couvent de Fiésolé, où il pratiqua tous les exercices d'un bon et saint religieux. Il fuyoit surtout la fréquentation des femmes, sinon dans une nécessité pressante, pour mieux garder la chasteté qu'il avoit tant demandée à Notre-Seigneur. Jamais on ne le voyoit oisif, c'étoit le premier

venu au chœur et le dernier qui en sortoit. Après matines, il demeuroit ordinairement en oraison, à étudier ou à écrire. Il étoit sobre et ne mangeoit point de viande s'il n'étoit malade. Il portoit le cilice ou une chaîne de fer. Il couchoit sur deux ais, et lorsqu'il devint vieux il dormoit sur une paillasse. Dieu lui fit une grande grâce de ce qu'étant si foible et si accablé de plusieurs maladies, et presque étique dès sa jeunesse, il put mener une vie si austère et si pénitente. Après qu'il fut prêtre, il disoit tous les jours la messe dévotement; bref, la vie de saint Antonin dans son couvent servoit d'exemple à tous les religieux, et d'un portrait accompli de vertu.

Comme il étoit très-humble, il désiroit être sujet à tous, et de n'être supérieur de personne; mais on lui troubla son repos, le faisant prieur des principaux convents de son Ordre en Italie, à savoir: de Fiésolè, de Cortone, de Gaëte, de Sienne, de Florence, de Naples, de Rome, et vicaire général des provinces de Naples et de Rome. Cette charge lui fut donnée afin que, par l'exemple de sa sainte vie, de sa doctrine et de sa prudence, il réformât la religieuse discipline de son Ordre. Elle étoit fort anéantie à l'occasion d'une très-cruelle peste qui arriva l'an 1438, et dont il mourut une infinité de peuple par toute l'Italie, et plusieurs des plus graves religieux de saint Dominique, et des plus zélés pour la pureté de leur Ordre. Saint Antonin y rendit un admirable service, visitant les couvents à pied, ou sur un âne, quand il étoit indisposé. Son humilité étoit telle, nonobstant son vicariat et sa supériorité, qu'il alloit servir à la cuisine, balayer la maison, aider aux garçons, et faire les offices comme le moindre de tous, ce qu'il continua même depuis qu'il fut évêque. Sa charité envers les inférieurs n'étoit pas moindre, les avertissant doucement, les châtiant sévèrement, et faisant partout l'office d'un vrai père, guérissant les plaies avec du vin et de l'huile.

Pendant que saint Antonin s'employoit au gouvernement et à la réformation de son Ordre, Barthélemi Zabarel, archevêque de Florence, mourut; le pape Eugène IV (qui tenoit alors le siége de saint Pierre), désirant y pourvoir d'un saint et vigilant pasteur, jeta les yeux sur saint Antonin, qui éclatoit entre tous les autres comme un

soleil entre les étoiles. Le saint, allant à Naples, fut averti de la résolution du Pape, dont il s'affligea tellement qu'il se voulut embarquer et s'enfuir en l'île de Sardaigne, jusqu'à ce que l'Église de Florence fût pourvue d'un archevêque. Mais Notre-Seigneur, qui l'avoit choisi, l'en détourna, sous espérance qu'il s'en pourroit excuser par d'autres voies plus douces.

Mais toutes les diligences qu'il apporta pour s'exempter de cette charge, furent inutiles; le pape Eugène IV demeura ferme en sa résolution et commanda à celui qui lui portoit ses bulles, gratuitement dépêchées, de lui dire que, s'il n'obéissoit, il l'excommunieroit et le contraindroit d'accepter l'archevêché, sous peine d'anathème. Saint Antonin, ayant reçu les lettres apostoliques, assembla en son couvent les principaux, tant des divers ordres religieux que du clergé, et les magistrats de Florence, pour consulter avec eux s'il étoit obligé en cela d'obéir au Pape, et s'il n'y auroit pas moyen de s'en exempter. Chacun lui dit qu'il étoit tenu d'obéir, que cette affaire étoit conduite de la main de Dieu, qu'il l'offenseroit grandement s'il venoit à le refuser. Alors le saint s'agenouilla, et dit les yeux et les mains élevées au ciel : *Vous savez bien, mon Seigneur, que c'est contre mon gré que j'accepte cette charge, de peur de résister à votre volonté et à celle de votre vicaire, et puisque vous le savez, je vous supplie de me conduire à faire ce que je dois.* Il en pleura de regret et de tristesse, et toute l'assistance en pleura de joie et de dévotion.

Le jour qu'il prit possession de son église, il y entra pieds nus, avec autant d'amertume en son cœur que tous ceux de la ville, qui le tenoient pour un saint, en étoient joyeux, et il fut reçu de tout le peuple avec autant de respect et de révérence, que si c'eût été le Pape en personne.

Entrant en son siége, il mena une admirable vie et fit des choses excellentes pour la gloire de Dieu et le bien de son troupeau. Sa maison ressembloit à un monastère réformé; son train étoit si petit, qu'il n'étoit composé que de huit personnes (en comptant son compagnon religieux), fort sociables et craignant Dieu, et qui conduisoient prudemment les affaires de l'archevêché. Il n'avoit point de

buffets dans ses chambres, ni de tapis, ni de draps de soie, ni de vaisselle d'argent, ni de chevaux en son écurie, ni de carrosses (si ce n'est qu'étant vieux et débile, il montoit sur un mulet qui lui avoit été donné), parce qu'il disoit que le bien des pauvres ne se devoit pas employer à nourrir des animaux et à faire des superfluités.

Il traitoit honnêtement ses gens, toutefois sans aucun excès; il leur montroit la sobriété en ne dînant guère et soupant encore moins, et se contentoit de ce qu'on lui donnoit, ne demandant jamais ce qu'il auroit à dîner ou à souper. On lisoit toujours à sa table, et le saint étoit si attentif à cette lecture, qu'il reprenoit le lecteur de la moindre faute qu'il eût su faire. Il jeûnoit les vigiles, les quatre-temps, l'avent, le carême et tous les vendredis de l'année, et ceux de sa maison faisoient de même. Il observa toujours la règle monastique en tout ce qui lui fut possible, non-seulement en l'habit (qu'il ne quitta point), mais aussi aux cérémonies et aux statuts de sa religion.

Il avoit deux grands vicaires pour décider les procès et les différends qui dépendoient de sa juridiction, gens doctes et de bonne conscience, et il leur donnoit de bons gages, afin de leur ôter tout sujet de prolonger la justice pour leur profit. Il ne voulut jamais permettre qu'aucun le servît sans gages. Il demeuroit en oraison jusqu'à minuit et disoit matines avec quelques-uns de ses clercs, puis il dormoit un peu. Tous les matins il disoit la messe, s'il n'étoit malade; le reste du jour il s'employoit aux affaires de sa charge. Chacun qui l'estimoit si saint, si juste et si sage, le prenoit pour arbitre de ses différends, afin qu'il les terminât à l'amiable, car il avoit une telle prudence, et Dieu lui avoit si parfaitement départi le don de conseil, que même avant qu'il fût évêque on le surnommoit *Antonin des conseils*. Voilà pourquoi il s'en présentoit tant, qu'il en étoit accablé, et ses officiers se plaignoient de ne pouvoir suffire à un si grand travail, le priant d'avoir pitié d'eux et de lui. Le saint leur répondit d'un visage qu'il portoit toujours riant, que les prélats sont pour autrui et non pour eux.

Lui-même faisoit la visite de l'archevêché, et chaque dimanche

d'ordinaire il alloit prêcher en une église paroissiale. Et ayant su qu'en l'église cathédrale on disoit les matines à minuit avec fort peu de révérence, il s'accoutuma d'y aller, afin de retrancher les abus par sa présence, sans se soucier de la pluie, du fâcheux temps, ni même de sa vieillesse ou de ses indispositions, et il continua d'y aller jusqu'à ce qu'il eût rétabli le chœur en un meilleur ordre.

Ce saint prélat étoit vigilant et actif en toutes les choses de sa charge, mais principalement à extirper les offenses contre Dieu et la république. Il chassoit honteusement les femmes qui venoient parées à l'église, pour séduire les âmes, et les courtisans dissolus qui s'amusoient à les regarder. Il défendoit les brelans et les jeux scandaleux autant qu'il lui étoit possible, jusqu'à leur arracher quelquefois des mains les cartes, les dés et l'argent qu'il trouvoit sur le jeu.

Il se dépouilloit pour vêtir les pauvres, et ne leur épargnoit rien de ce qui étoit en sa puissance, disant que tout leur appartenoit, et non pas à lui. Il fit bâtir un hôpital pour donner l'aumône aux pauvres honteux, et afin de continuer cette bonne œuvre, il érigea une confrérie des principaux habitants de la ville pour en avoir la charge et l'entretenir de leurs aumônes; néanmoins il la faisoit distribuer en sorte qu'elle servoit à la nécessité et non à la vanité ou à l'oisiveté, à quoi il fut disposé par une chose fort remarquable qui lui arriva.

Un jour de fête, allant par la rue, il aperçut sur le toit d'une pauvre maison quelques anges, dont étant surpris, il y entra, et y trouva une veuve avec trois jeunes filles si pauvres qu'elles alloient nu-pieds et habillées de méchants haillons, mais nonobstant si honnêtes et si vertueuses, qu'elles gagnoient leur vie du travail de leurs mains. Après s'être informé qui elles étoient, comme elles vivoient et de la cause de leur pauvreté, il leur fit donner une bonne aumône pour les aider à vivre honnêtement. A quelque temps de là, passant par la même rue, et jetant les yeux sur la maison de la veuve, il n'y aperçut plus les anges, mais les diables; il s'étonna de ce changement, et s'informant de la cause, il sut que ces deux pauvres filles, par le moyen de l'aumône qu'il leur avoit

donnée, étoient devenues paresseuses et si ennemies du travail, qu'elles ne vouloient plus rien faire que les belles. Il les avertit de ce qu'il avoit vu la première et la seconde fois, les exhortant au travail et à la vertu, afin de chasser de leur maison ces bêtes infernales qui s'y étoient nichées au lieu des anges, à cause du changement de leur vie.

Par cet exemple le saint prélat nous apprend à faire tellement l'aumône, que l'on pourvoie à la nécessité des pauvres, sans qu'il y ait d'excès en leur vivre et en leur vêtement.

Il y avoit un pauvre homme chargé de plusieurs grandes filles mariables, qui, par le conseil de saint Antonin, alloit souvent faire oraison à Notre-Dame de l'Annonciation de Florence (qui est fort renommée en cette ville-là et par toute l'Italie), pour recommander ses filles à la très-glorieuse Vierge, afin qu'il lui plût de les pourvoir, attendu qu'il n'avoit aucuns moyens. Comme il alloit souvent à cette dévotion ordinaire, il rencontra deux pauvres aveugles, lesquels, ne pensant être ouïs de personne, discouroient de leur gain, et combien chacun d'eux avoit recueilli d'aumônes. L'un disoit qu'il avoit amassé deux cents écus d'or cousus en son capuchon, et l'autre trois cents qui étoient dans son chapeau. Il en avertit saint Antonin, qui les envoya quérir, et prit tout leur or, les blâmant d'avoir mendié, étant si riches, et d'avoir ravi aux vrais pauvres les aumônes qui leur eussent été données; à l'un il laissa seulement vingt-cinq écus, et à l'autre trente, et fit donner le reste au pauvre homme pour la dot de ses filles. Les aveugles furent contraints de s'en taire à cause du saint prélat, craignant aussi une plus rude punition.

Un autre homme lui présenta un jour un petit panier de fruits, pensant que lui, qui aimoit tant les pauvres, et qui étoit si libéral, lui feroit quelque beau présent. Le saint ne lui donna rien; il dit seulement : *Voilà de beau fruit, mon ami; Dieu vous le veuille bien rendre.* Cet homme pensoit avoir perdu sa peine et son fruit, se plaignant de soi-même et de l'archevêque. Le saint, en étant averti, se fit apporter du papier et de l'encre, puis il écrivit dans un feuillet ces trois mots : *Dieu vous le rende.* Il mit le papier dans un

côté d'une balance, et en l'autre le panier de fruits, et levant la balance en haut, le côté où étoit le papier pencha jusqu'à terre, et le fruit fut emporté légèrement en l'air jusqu'au haut de la balance; alors se tournant vers cet homme : *Regardez*, dit-il, *quel sujet avez-vous de vous plaindre, et voyez si je ne vous ai pas beaucoup plus donné que reçu?* Dieu témoignant par ce miracle que c'est donner à usure que de donner l'aumône.

Une fois, allant à Rome, il trouva par le chemin un pauvre tout nu, à qui par compassion il donna sa cape de religieux qu'il portoit. Le saint, étant arrivé à Rome, trouva qu'il portoit une bonne cape, sans savoir d'où elle venoit, ce qui le fit penser qu'il l'avoit reçue du Ciel.

Le saint ne se contentoit pas de donner tout ce qu'il avoit aux pauvres, mais qui plus est, il en cherchoit et demandoit à d'autres pour eux, et les papes, sachant qu'il l'employoit bien, lui envoyèrent de grosses sommes de deniers pour leur distribuer.

Celui qui se montroit si charitable et si bénin envers les pauvres, n'étoit pas moins ferme et hardi à rembarrer les riches insolents, et à défendre courageusement l'autorité et la juridiction de l'Église, sans respecter personne, quelque grand qu'il pût être; excommuniant les infracteurs de la liberté et de l'immunité de l'Église, et les contraignant de faire pénitence publique. Et quoique quelques-uns pensèrent l'étonner de menaces, il ne se relâcha point, disant qu'il n'étoit pas digne d'être couronné comme les saints martyrs, et qu'on lui feroit un souverain plaisir de lui ôter l'archevêché, où il demeuroit autant à regret qu'il y étoit entré.

Cette magnanimité à conserver les droits de l'Église ne le rendoit pas moins réservé à se servir de l'excommunication, dont il conseilloit aux prélats de n'user que bien à propos, comme du plus puissant foudre qu'ils aient, et du plus épouvantable aux âmes. Et d'autant que quelques-uns se plaignoient de lui, à cause qu'il n'excommunioit pas ses sujets pour des choses légères, comme on le désiroit; afin de leur faire entendre ce qui le retenoit, et le dommage que reçoit l'âme excommuniée, il commanda que l'on apportât un pain blanc, sur lequel il prononça les paroles que l'on dit en

l'excommunication, et le pain, en présence de tout le monde, fut incontinent changé en charbon; et après qu'il eut donné l'absolution dessus, le pain tout noir retourna en sa première blancheur, leur faisant voir par là les effets de l'excommunication en l'âme, et qu'il n'en faut user qu'à toute extrémité.

Saint Antonin, gouvernant donc l'Église de Florence avec tant de sainteté et de prudence, non-seulement ceux de la ville l'aimoient comme leur propre père et l'honoroient en qualité de leur prélat, mais aussi le bruit de ses vertus voloit par toute l'Italie, les princes et les grands seigneurs le révéroient fort, spécialement les Pontifes romains qui présidèrent en la chaire apostolique pendant qu'il fut archevêque; car Eugène IV, qui le pourvut de l'archevêché, l'appela à Rome pour se servir de son conseil au gouvernement de l'Église. On tient qu'il l'eût fait cardinal, sans la mort qui le prévint. Il voulut que saint Antonin l'assistât toujours en son agonie, et se tint au chevet de son lit; de fait, il reçut de lui seul tous les sacrements, de la pénitence, de l'autel et de l'extrême-onction. Le pape Nicolas V, qui lui succéda (outre qu'il ne recevoit aucune appellation des sentences de saint Antonin, mais les renvoyoit par devant lui), mettant un jour au catalogue des saints saint Bernardin de Sienne, cordelier, l'an du jubilé 1450, dit que l'on pouvoit aussi bien canoniser saint Antonin vivant, comme saint Bernardin mort, tant il avoit bonne opinion de sa sainteté.

C'étoit le jugement qu'en faisoient tous les prélats et les cardinaux de la cour romaine, dont, principalement des plus doctes et des plus saints, il étoit aimé, et la république de Florence étoit si contente de son saint pasteur, que dans les plus importantes affaires qui lui survinrent, au même temps, elle le pria d'être le chef de l'ambassade qui fut envoyée à Calixte III et à Pie II, lesquels succédèrent immédiatement à Nicolas V. Côme de Médicis, qui étoit le premier homme de Florence, non pas moins pieux que riche, et comme le père de sa patrie, disoit ordinairement, du vivant d'Antonin, que les calamités de famine, de guerre, de peste et de séditions qui étoient venues en leur ville, l'eussent sans doute accablée sans les grands mérites d'Antonin.

Digitized by Google

Enfin, à l'âge de soixante-dix ans (dont il avoit vécu quarante-quatre ans dans son monastère et treize archevêque de Florence), il tomba malade d'une fièvre lente et flegmatique, qui l'emporta. Encore que quelques-uns lui donnassent espérance de vivre, il dit ces paroles du Psalmiste : *Les jours de notre vie sont soixante-dix ans.* Il fit donner tout ce qu'il avoit aux pauvres; néanmoins, c'étoit si peu de chose, qu'après qu'il fut enterré, l'on ne trouva pas en sa maison la valeur de quatre écus.

S'étant muni des saints Sacrements, comme il étoit à l'article de la mort, il s'écria : *Servir Dieu c'est régner*, de même que s'il eût déjà vu qu'on lui ouvroit les portes du ciel, et tenoit la récompense de ses travaux toute prête. Il se fit lire une indulgence plénière que le Pape lui avoit accordée pour cette heure, et la reçut. Les religieux de son Ordre qui étoient venus pour assister à son bienheureux décès, chantèrent les laudes, dont le saint répétant certains versets le mieux qu'il pouvoit, embrassant et baisant ardemment un crucifix qu'il tenoit, rendit l'esprit à Dieu au point du jour de la vigile de l'Ascension, le 2 de mai, l'an 1459. Le même jour il y eut aussi plusieurs révélations de sa gloire.

Le pape Pie étoit alors à Florence; il ressentit beaucoup la perte d'un si grand prélat, et commanda qu'il fût enterré solennellement et accompagné de ceux de sa cour, ce qui fut fait au couvent de Saint-Marc, qui est de l'Ordre de Saint-Dominique, ainsi qu'il l'avoit requis. La presse du peuple, tant de la ville que des champs, fut si grande, qu'on ne le put enterrer de jour; le corps saint demeura en l'église, frais et vermeil, les membres souples et maniables, et il sentoit merveilleusement bon.

Notre-Seigneur, depuis son décès, fit beaucoup de miracles par son intercession, aussi bien que durant toute sa vie : comme dit le Pape en sa bulle, les démoniaques qui proféroient son nom étoient tous délivrés des esprits malins qui les possédoient; les malades abandonnés des médecins, et ceux que l'on tenoit pour morts, recouvrèrent leur santé; les boiteux marchèrent droit, les sourds ouïrent, les muets parlèrent, les aveugles virent, les manchots et les contrefaits reçurent l'usage libre de leurs membres. Notre-Sei-

gneur faisoit des miracles par ses prières, par sa tunique, par sa calotte et par les autres choses que le saint avait maniées ou portées.

Saint Antonin se transportoit quelquefois si vivement en l'oraison, qu'il en demeuroit ravi et suspendu en l'air, ayant le visage rayonnant d'une merveilleuse clarté. Il avoit entre autres grâces le don de prophétie, prédisant plusieurs choses qui se trouvèrent véritables.

Les enfants d'un chirurgien nommé Pierre, étant fort inquiétés du diable, qui les tenoit la nuit hors du lit, sans que l'on s'en aperçût, et les portoit dans les recoins du logis, saint Antonin écrivit dans une feuille de papier quelques oraisons et exorcismes, et les fit mettre en la chambre où ils couchoient, devant une image de Notre-Dame; par ce moyen le diable n'eut plus de pouvoir sur ces enfants. Néanmoins le Pape fut depuis averti que la cause de cette obsession diabolique provenoit d'un livre de remèdes qu'avoit leur père pour guérir plusieurs sortes de maladies, dans lequel il avoit mêlé des caractères et des enchantements; et ce livre ayant été brûlé, le chirurgien et ses enfants demeurèrent en repos.

Saint Antonin écrivit quelques livres fort doctes et utiles, avant que d'être archevêque, qu'il polit et acheva depuis. Il sembloit, outre sa grande mémoire et son bel esprit consommé dans l'étude et dans la lecture continuelle, que Notre-Seigneur lui eût infus la meilleure partie de cette science, d'autant que l'on sait bien qu'il n'eut jamais de maître qui lui enseignât tant de sciences occultes, dont ses livres sont remplis, et qu'il n'eut des précepteurs qu'en la grammaire et en la dialectique, ayant appris le reste de lui-même.

La mort de saint Antonin arriva l'an 1459, le 2 mai, auquel jour la sainte Église fait commémoration de lui, suivant le Martyrologe romain. Le pape Adrien VI le canonisa le jour de la Trinité, le 30 de mai, l'an deuxième de son pontificat, 1523, soixante-quatre ans après son décès. Sa fête se célèbre en ce jour.

LA VIE DES SAINTS GORDIEN ET ÉPIMAQUE,

MARTYRS.

AN 362.

Saint Libérius, pape. — Julien l'Apostat, empereur.

Après que cet impie Julien l'Apostat fut proclamé empereur par son armée en France, et que par la mort de l'empereur Constance, son cousin germain, il recouvra de nouvelles forces, et se vit seigneur absolu, il commença aussitôt à lever le masque de piété dont il avoit au commencement trompé les chrétiens, qu'il résolut d'exterminer pour conserver et amplifier l'idolâtrie de ses faux dieux. Néanmoins, comme il prétendoit acquérir la réputation d'un prince bénin, il ne voulut pas que ceux qui mouroient pour Jésus-Christ fussent honorés comme martyrs; car la religion chrétienne s'étant déjà fort étendue partout, il craignoit qu'il ne survînt quelque trouble dans l'empire. Il résolut donc de les détruire par artifice, à savoir, en établissant des présidents et des gouverneurs de province cruels et ennemis jurés de notre sainte religion, pour exécuter par le moyen de ses ministres une chose qu'il ne vouloit pas faire par lui-même.

Entre ceux que Julien nomma pour cet effet, Gordien fut fait son lieutenant à Rome; il étoit fort âpre à exercer sa cruauté et à répandre le sang innocent des fidèles. Il y avoit alors un saint prêtre fort âgé et vénérable, nommé Janvier, prisonnier avec plusieurs autres. Gordien discourut avec lui de différentes choses; enfin Notre-Seigneur lui ayant touché le cœur, il ouvrit les yeux au rayon-

de la divine lumière et résolut de se faire chrétien, comme de fait il fut baptisé par Janvier, avec Marine sa femme, et cinquante-trois personnes de sa famille. Il donna à Janvier une idole de Jupiter qu'il avoit en sa maison ; ils la hachèrent en pièces et la jetèrent dans un cloaque.

Julien, l'ayant su, se fâcha fort ; il déposa Gordien, commandant au tribun Clémentien de s'en saisir et de le châtier rudement. Clémentien le fit venir devant lui, garrotté, le blâma d'ingratitude envers l'empereur, et le menaça, s'il ne vouloit sacrifier aux dieux. Gordien demeura constant en la foi et en la confession de Jésus-Christ, se moquant de Julien et de ses faux dieux. Cela fut cause que Clémentien le fit tourmenter et fouetter cruellement, jusqu'à lui briser les os avec des cordes plombées ; puis il lui fit trancher la tête devant le temple de la déesse Tellus, et commanda que son corps fût jeté à la voirie, avec défense de l'enterrer.

Mais Notre-Seigneur, pour faire paroître sa toute-puissante bonté, permit que les chiens affamés s'en approchassent, sans toucher au corps saint ; au contraire, avec leurs abois ils le gardoient et le défendoient. Après avoir demeuré cinq jours sans sépulture, un serviteur de Gordien, avec d'autres chrétiens, l'enlevèrent de nuit, et l'enterrèrent à un quart de lieue de Rome, sur la voie Latine, en une caverne où l'on avoit auparavant enterré saint Épimaque, dont le martyre est célébré en ce même jour par l'Église.

Saint Épimaque étoit natif d'Alexandrie ; on le prit pour le nom de Jésus-Christ, et après avoir souffert une rude prison, plusieurs travaux et incommodités excessives, avec une grande joie et patience, il fut enfin brûlé. Ses cendres furent portées à Rome par les chrétiens, qui le mirent dans ce sépulcre, où depuis on inhuma le corps de saint Gordien, et c'est pourquoi l'Église solennise conjointement le martyre de ces deux saints en un même jour, qui est le 10 de mai, auquel saint Gordien fut martyrisé, l'an de Notre-Seigneur 362, sous l'empire de Julien l'Apostat.

Les reliques de ces bienheureux martyrs furent depuis transportées en Allemagne, l'an de Notre-Seigneur 770, comme l'écrit Herman Conrat en sa *Chronique*.

Ceux qui écrivent de saint Gordien et de saint Epimaque, sont les Martyrologes romain, de Béda, d'Usuard et d'Adon; Surius au tome troisième, et le cardinal Baronius aux *Annotations du Martyrologe romain*, au quatrième tome de ses *Annales*, page 98.

LA VIE DE SAINT ISIDORE,

LABOUREUR.

Le bienheureux saint Isidore naquit à Madrid, de parents de fort bas lieu; mais honnêtes et craignant Dieu. Tout leur soin fut de le faire bien instruire en la crainte de Dieu et dans les autres exercices de piété; ils lui firent donner son nom en mémoire de ce grand saint Isidore, archevêque de Séville, à qui ils étoient fort dévots.

Étant devenu grand, saint Isidore servit de laboureur chez un des principaux de Madrid; ensuite il se maria, et prit pour femme une des plus grandes servantes de Dieu qu'il y eût en ce pays-là, de laquelle il eut un enfant, qui ne vécut guère. Ce qui fut cause que tous deux vécurent depuis chastement, en sorte qu'après sa mort, sa femme a été tenue pour sainte par toute l'Espagne, opérant plusieurs miracles.

La foi fut si excellente en saint Isidore, que Dieu voulut faire reconnoître combien elle lui plaisoit par un miracle très-célèbre. C'est que son maître étant saisi d'une extrême soif, au milieu d'un champ, au temps le plus chaud, avec une grande foi, saint Isidore frappa la terre de son bâton et aussitôt il jaillit une fontaine d'eau, dont son maître apaisa sa soif.

Ses compagnons, lui portant envie, l'accusèrent à son maître de paresse; lequel l'ayant aigrement repris, saint Isidore lui répondit

qu'il préféroit le service de Dieu, et ne le vouloit ni pouvoit laisser. Son maître un autre jour le voyant partir fort tard pour aller au travail, alla auprès de lui; et approchant du champ, il vit deux anges qui, avec deux bœufs blancs, labouroient avec lui. Ce qui fit reconnoître au maître la fausse accusation de ses envieux.

Saint Isidore n'a pas moins excellé dans toutes les autres vertus; car il étoit si parfaitement adonné à l'oraison, qu'il parvint par ce moyen à un haut degré de perfection. Sa charité étoit si grande, qu'elle s'étendoit non-seulement sur le prochain, en secourant les pauvres de tout son possible, et étant infiniment fâché lorsqu'il n'avoit rien à leur donner, mais même envers les bêtes, qu'il aimoit comme créatures de Dieu.

Par sa prudence, il sut choisir un travail conforme à sa condition. Par sa justice, il procura avec tout son possible de donner à Dieu ce qui lui appartenoit. Il exerça sa force, lorsqu'il fut comme un rocher immobile au milieu des tempêtes suscitées par ses envieux. Sa tempérance se fit remarquer lorsqu'il se contentoit de peu et nourrissoit sa pauvre famille du petit gain qu'il faisoit.

Enfin, après avoir enduré plusieurs travaux et fatigues, Dieu le voulut retirer de ce monde pour le couronner en la bienheureuse patrie des vivants. Car après avoir reçu ses sacrements avec un extrême contentement, et exhorté les assistants à aimer et à servir Dieu sur toutes choses, il passa de cette vie misérable à l'autre bienheureuse, l'an 1170. Son corps fut enterré au cimetière de Saint-André, en la ville de Madrid.

Quarante ans après sa mort, il apparut en songe à une dévote dame, la priant qu'elle procurât de faire transférer son corps du lieu où il étoit en un lieu plus honorable. Elle, sans perdre de temps, le découvrit au peuple et au clergé de Madrid, qui firent fouiller au lieu où il étoit, le trouvèrent sans aucune corruption, et le firent mettre en la chapelle de l'évêque, où il est à présent.

Plusieurs miracles furent faits à la translation de ce saint corps et plusieurs se firent dans la suite par son intercession. Entre autres un homme dévot à ce saint fut une nuit délivré du diable qui le vouloit étrangler, ce saint lui apparoissant, et l'avertissant

de se confesser. Elisabeth Tellez, ayant été sourde l'espace de sept ans, recouvra l'ouïe en visitant le sépulcre de ce saint. Un esclave turc se fit chrétien, parce que saint Isidore lui avoit apparu par trois fois pendant la nuit. Quatre malades en danger de mort recouvrèrent entièrement la santé en touchant seulement le drap où il avoit été enseveli.

Il a été mis au catalogue des saints par notre Saint-Père le pape Grégoire XV, avec les saints Ignace, François, Thérèse et Philippe.

Dans la terre de Hus, le saint prophète Job, homme d'une admirable patience.

A Rome, saint Calépode, prêtre et martyr, que l'empereur Alexandre fit tuer par le glaive; puis il ordonna que son corps, après avoir été traîné par toute la ville, fût jeté dans le Tibre; mais le pape Calixte l'ayant trouvé, lui donna la sépulture. Palmace, consul, fut aussi décapité avec sa femme et ses enfants, et quarante-deux personnes de sa maison, tant hommes que femmes. Le sénateur Simplice fut condamné au même supplice avec sa femme, ses enfants, et soixante-huit personnes de sa famille, de même que Félix, et Blande sa femme. Leurs têtes furent exposées sur diverses parties de la ville, pour intimider les chrétiens.—Le consul Palmace s'étoit converti à la foi en voyant devenir aveugles les dix soldats que l'empereur Alexandre lui avoit donnés, pour se saisir de saint Calépode. L'empereur ayant fait un sacrifice aux idoles pour leur rendre la vue, une vestale possédée du diable confessa hautement que Jésus-Christ étoit le vrai Dieu vivant. Touché de ces prodiges, Palmace se fit chrétien et fut baptisé par le pape saint Calixte, en présence de saint Calépode, avec sa femme, ses enfants, et quarante-deux personnes de sa maison. Il convertit ensuite le sénateur Simplice, qu'on lui avoit donné pour juge, en guérissant devant lui sainte Blande, femme de saint Félix, qui étoit

paralytique depuis quatre ans. Ils eurent tous ensuite le bonheur de souffrir le martyre pour Notre-Seigneur Jésus-Christ.

De plus à Rome, sur la voie Latine, aux Cent-Salles, fête des saints martyrs Quartus et Quintus, dont les corps ont été transférés à Capoue.

A Lentini en Sicile, les saints martyrs Alphius, Philadelphe et Cyrin.

A Smyrne, saint Dioscoride, martyr.

A Bologne, le bienheureux Nicolas Albergati, religieux chartreux, évêque de cette ville et cardinal de la sainte Église romaine, illustre par sa sainteté et par les légations dont le Saint-Siége le chargea. Son corps a été inhumé à la Chartreuse de Florence.

A Tarente, saint Catalde, évêque, célèbre par ses miracles.

A Milan, l'Invention des saints Nazaire et Celse, en mémoire du jour où saint Ambroise, évêque, ayant trouvé le corps de saint Nazaire couvert de sang qui paroissoit encore tout frais, le transféra dans l'église des Saints-Apôtres, avec celui du bienheureux Celse, enfant, que ce saint martyr avoit élevé, et que le juge Anolin avoit fait décapiter avec lui, durant la persécution de Néron, le 28 juillet, jour auquel on solennise leur fête.

ONZIÈME JOUR DE MAI.

Saint François de Girolamo, de la Compagnie de Jésus. — Saint Gengoul, martyr.

Saint Anthime, martyr; saint Evelle, martyr; les saints martyrs Maxime, Bassus et Fabius; saint Anastase et ses compagnons, martyrs; les saints martyrs Sisinne, Dioclès et Florent; saint Mamert, évêque de Vienne; saint Mayeul, abbé de Cluny; saint Illuminat.

LA VIE DE SAINT FRANÇOIS DE GIROLAMO,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Dans la terre d'Otrante au royaume de Naples, en un bourg qui porte le nom des Grotailles, le 17 décembre de l'an 1642, naquit saint François de Girolamo. Son père s'appeloit Léonard de Girolamo et sa mère Gentilesca Gravina. C'étoient d'honnêtes bourgeois craignant Dieu, et qui élevèrent pieusement les enfants qu'il leur donna. Ils en eurent onze, dont l'aîné fut notre saint François.

Je ne citerai qu'un trait de son enfance. Il aimoit à faire l'aumône et ramassoit dans la maison tout le pain qu'il trouvoit, pour le distribuer aux pauvres. Un jour sa mère le rencontra chargé de ses petites provisions, et lui reprocha assez durement de dépouiller sa famille pour des étrangers. « Eh! ma mère, répondit le saint enfant, que dites-vous là? ce n'est point l'aumône qui ruinera jamais notre maison. Voyez plutôt s'il vous manque du pain. » La mère courut à son garde-manger, et l'ayant trouvé garni de pain comme de coutume, elle revint toute en larmes auprès de son fils, lui disant de faire l'aumône autant qu'il le voudroit.

Digitized by Google

Il y avoit dans le bourg une congrégation d'ecclésiastiques qui vivoient en commun et élevoient quelques jeunes gens pour le sanctuaire : saint François de Girolamo fut reçu parmi eux; il y resta jusqu'à l'âge de seize ans, où l'archevêque de Tarente lui donna la tonsure. Il s'y fit remarquer par son exactitude, son amour de la prière et ses qualités aimables. A cette époque, en 1658, il avoit achevé ses humanités : ses parents l'envoyèrent à Tarente suivre les cours de philosophie et de théologie; il y reçut les Ordres mineurs, le sous-diaconat et le diaconat; puis il alla à Naples pour achever sa théologie, en compagnie d'un de ses frères, nommé Joseph, qui devoit y étudier la peinture.

Le 18 mars de l'an 1666, le saint fut ordonné prêtre par dom Benedetto Sanchez de Herrera, évêque de Pouzzoles : il avoit obtenu une dispense de Rome, parce qu'il n'avoit encore que vingt-trois ans et quelques mois. Peu après, il entra comme préfet au collége des nobles de la Compagnie de Jésus, ce qui lui permit de continuer ses études de théologie et de conserver auprès de lui son frère Joseph.

Au collége on l'appeloit le saint prêtre : maîtres et élèves admiroient sa modestie, sa régularité, sa douceur, son humilité parfaite. Il avoit reçu un jour un soufflet d'un élève emporté par la colère : au lieu de punir ce jeune homme, il se jeta à genoux et lui présenta l'autre joue, suivant la parole de l'Évangile, ce qui le fit rentrer en lui-même et le toucha plus qu'une punition, si sévère qu'elle eût pu être.

Après avoir exercé la charge de préfet pendant quatre ans, saint François obtint, à force d'instances, l'autorisation de sa famille pour entrer dans la Compagnie. Il reçut l'habit le premier juillet de l'an 1670, la veille de la Visitation de la très-sainte Vierge. Il devint le modèle du noviciat, et quoique le maître des novices l'éprouvât de la manière la plus dure, par des reproches, des punitions, des humiliations de tout genre, il ne fit qu'affermir son obéissance sans pouvoir l'ébranler jamais. Aussi, à peine la première année se fut-elle écoulée, que ses supérieurs l'envoyèrent en mission avec le célèbre Père Agnello Bruno. Ils évangélisèrent en-

semble pendant trois années les deux provinces de la Pouille et de la terre d'Otrante, sanctifiant tour à tour les villes et les bourgs. Ils renouvelèrent entièrement tout ce grand pays, si bien que les habitants, heureux du changement qui s'étoit opéré en eux, disoient quelquefois : « Le Père Bruno et le Père de Girolamo ne sont pas des hommes, mais des anges du paradis que Dieu nous a envoyés pour le salut de notre âme. »

En 1674, le saint fut rappelé à Naples, pour achever ses études de théologie. Quoiqu'il eût trente-deux ans, qu'il fût déjà célèbre par ses talents et son éloquence, il se remit sur les bancs avec une docilité pleine de joie, protestant qu'il ne savoit rien, qu'il avoit bien besoin d'apprendre, encore que ses cahiers de théologie fussent recherchés des élèves, pour leur élévation et leur clarté. Sa seule consolation en ce temps étoit d'aller le dimanche prêcher sur les places de Naples, et il ne revenoit jamais sans avoir pris bon nombre de pécheurs dans les filets de sa parole. Au bout d'une année, il fut admis à la maison professe du *Gesù-Nuovo;* on lui donna pour mission d'appeler tous les fidèles à la communion générale le troisième dimanche de chaque mois. Il remplit ce devoir, que nous expliquerons tout à l'heure, pendant trois années, jusqu'à ce qu'il fut entièrement chargé de la mission de Naples. Il auroit bien désiré évangéliser les pauvres infidèles des Indes et du Japon, au lieu des chrétiens de son pays, dans l'espoir d'obtenir d'eux la couronne du martyre; dès son entrée au noviciat, il disoit à ses compagnons : « Je voudrois passer ma vie dans le manque absolu de toutes choses et mourir enseveli vivant dans une fosse ou brûlé à petit feu. » Il avoit de nouveau exprimé le désir des missions lointaines; mais Dieu lui répondit par la bouche de ses supérieurs que ses Indes et son Japon seroient le royaume de Naples. Il en fit le sacrifice et se prépara à évangéliser le peuple qui lui étoit confié.

Il commença son apostolat dans une procession solennelle que le cardinal Caracciolo, archevêque de Naples, avoit ordonnée sur la demande de Charles II, roi d'Espagne, à qui Naples appartenoit, pour obtenir de Dieu la fin des calamités qui désoloient les provin-

cés de Naples et la Sicile. Une foule immense suivoit cette procession; le Père François de Girolamo étoit chargé de la diriger, et de temps en temps il lui faisoit entendre des paroles de pénitence. Quand la procession fut entrée dans l'église métropolitaine de Saint-Janvier, une très-grande partie du peuple dut rester sur la place et dans les rues adjacentes. Alors, pendant que le Père André Sambiasi, célèbre orateur de ce temps, prêchoit dans la cathédrale, le saint évangélisa ceux du dehors avec tant de force et d'onction, que les larmes, les sanglots, les cris de douleur et de repentir interrompirent plusieurs fois son discours.

Il se prépara ensuite, dans une confrérie d'artisans que l'on appeloit l'Oratoire de la Mission, de bons coopérateurs pour les prédications publiques. Il en choisit particulièrement soixante et douze qui étoient comme ses disciples et l'aidoient à visiter les malades éloignés, apaiser les scandales, préparer la conversion des grands pécheurs, porter des secours aux pauvres honteux; il les avançoit ainsi dans la piété, leur apprenoit à faire oraison, les menoit souvent avec lui faire le chemin de la croix au monastère de Sainte-Lucie-au-Mont, ou visiter les sept églises en mémoire des sept voyages de Notre-Seigneur dans sa Passion.

Le dimanche, ils accompagnoient le saint dans ses prédications sur les places de Naples. Après un petit discours du Père, on sortoit processionnellement de l'église du *Gesù-Nuovo*, et l'on se rendoit en chantant des cantiques sur les places ou dans les rues les plus fréquentées par la foule. A la vue de la procession, les charlatans, les baladins, les improvisateurs abandonnoient leurs tréteaux, non sans colère; mais ils n'osoient résister à l'ascendant de la sainteté et à un reste de foi qui étoit en eux. Le saint, alors, montoit sur ces mêmes tréteaux, et de là, comme d'une chaire, il haranguoit ce grand peuple avec une voix qui s'entendoit partout, et une énergie qui portoit le trouble dans les consciences coupables.

Il commençoit, en effet, par décrire les horribles effets du péché: il peignoit ses ravages, les châtiments qui l'attendent, avec une énergie incomparable; puis, quand l'effroi étoit dans tous les cœurs, il parloit de la bonté de Notre-Seigneur, de son amour de père, du

bonheur qu'il auroit à serrer dans ses bras ses enfants repentants. Il encourageoit alors les pécheurs, il leur montroit les bras de Dieu tout ouverts pour les recevoir, il leur disoit qu'il vouloit faire pénitence pour eux et pour lui, et se mettant à genoux au pied de la croix, le visage baigné de larmes, il se frappoit en effet avec une discipline de fer. Alors, le peuple, attendri par un si douloureux et si touchant spectacle, se jetoit à genoux à son tour et demandoit pardon à Notre-Seigneur, au milieu des sanglots et des larmes. Plusieurs fois on vit des pécheurs publics venir faire l'aveu de leurs fautes; des femmes de mauvaise vie se prosternoient devant un crucifix et se coupoient les cheveux de leur main en signe de pénitence.

D'autres fois, cependant, le zèle du saint étoit méconnu, on l'insultoit, il fut frappé même; mais quoique sa douceur n'en tirât jamais d'autre vengeance que le plus miséricordieux pardon, Dieu se chargeoit du châtiment et il étoit terrible.

Il fut un jour injurié par quelques-unes de ces femmes de mauvaise vie, qu'une d'elles, nommé Catherine, avoit réunies afin de troubler le sermon par leurs chants, leurs railleries, leurs exclamations bruyantes. Elles espéroient le forcer de partir, mais il continua son discours sans paroître s'apercevoir de leur méchanceté. Un peu après, à l'occasion d'une fête, il revient prêcher sur cette même place. Il voit la porte fermée, et toute la maison, ordinairement si bruyante, dans un silence profond.

— Eh bien! dit le saint, qu'est-il donc arrivé à Catherine?

— Est-ce que le Père ne le sait pas? Hier soir, la malheureuse a été frappée d'un accident mortel et est morte sans pouvoir prononcer une parole.

— Catherine est morte, reprend le saint? Elle est morte subitement? Allons la voir.

On ouvre la porte; le saint monte l'escalier et entre, suivi de la foule, dans la salle où étoit le cadavre. Il le regarde quelque temps avec des yeux épouvantés, puis il lui dit d'une voix solennelle :

— Catherine, où es-tu maintenant?

Le cadavre resta muet.

Le saint reprit encore :

— Catherine, dis-moi où tu es maintenant; je te commande de me dire où tu es.

Alors, au grand saisissement de tout le monde, Catherine ouvrit ses yeux, et d'une voix foible et tremblante, elle répondit : « Dans l'enfer, je suis dans l'enfer. »

A ces mots, la foule s'enfuit épouvantée, et le saint redescendit avec eux en répétant : « Dans l'enfer! ô Dieu terrible! dans l'enfer! l'avez-vous entendue? dans l'enfer! »

Quel plus éloquent sermon que cette réponse? Les malheureux pécheurs témoins de cette scène étoient si remplis d'effroi, qu'un grand nombre d'entre eux ne voulurent rentrer dans leur maison qu'après s'être réconciliés avec Dieu.

Le saint profitoit de toutes les circonstances pour émouvoir ses auditeurs et les porter à la pénitence. Il aperçoit une fois un enfant qui l'écoutoit très-attentivement et pleuroit à chaudes larmes; il le fait venir auprès de lui, l'embrasse avec tendresse et lui dit : « Vois, mon enfant, tu pleures les péchés que tu n'as pas commis, et il y a dans cet auditoire des pécheurs chargés de mille crimes, qui ne veulent pas se convertir et vont toujours en s'endurcissant. » Puis, éclairé d'une lumière surnaturelle, il ajoute : « Mais ton père, que fait-il? »

Le père de l'enfant étoit précisément un homme d'une conduite scandaleuse; touché des larmes de son fils et des reproches du saint, il accourt se jeter aux pieds du crucifix en criant miséricorde pour ses péchés. Son repentir fit pleurer la foule et convertit plusieurs autres pécheurs.

Une autre fois, le saint prêchoit au pont de Chiaja, devant une maison mal famée. Au moment où l'auditoire se jetoit à genoux, un carrosse voulut sortir de cette maison et traverser la foule. En vain pria-t-on les femmes qui étoient dans la voiture d'attendre la fin de la cérémonie, elles donnèrent l'ordre au cocher de fouetter les chevaux. Le carrosse sortoit en effet, lorsque le saint indigné prend son crucifix en s'écriant : « Ah! mon Jésus, puisque ces déesses n'ont aucun respect pour vous, faites-vous au moins respecter de

ces chevaux; » et il leur présenta le crucifix. Les chevaux s'arrêtèrent aussitôt, ils plièrent leurs jambes de devant et restèrent agenouillés pendant plus d'un demi-quart d'heure, adorant le Créateur que leurs maîtresses outrageoient. On comprend assez quelle impression ce fait dut produire sur la foule.

Il y avoit à Naples un fameux corsaire qui avoit autrefois apostasié chez les Turcs. Ayant entendu parler du saint, il eut la curiosité de le voir et vint à un de ses sermons. Il l'écouta très-patiemment, mais quand il le vit prendre une chaine de fer et s'en déchirer les épaules pour obtenir de Dieu la conversion d'un pécheur, cet homme de sang, troublé par sa conscience qui lui disoit qu'il étoit ce pécheur, s'élance sur le saint et lui arrache sa chaine en criant : « Laissez, laissez, mon Père, ce n'est pas à vous de vous battre; mais à moi qui ai renié Jésus-Christ. »

Et le voilà qui découvre ses épaules et se frappe avec tant de force, que son sang couloit de toutes parts sur ses vêtements. Puis il se rend au *Gesù-Nuovo*, et dit au saint : « Vous avez commencé ma conversion, il faut la finir. » Il se confessa en effet et fit une retraite d'un mois dans le couvent même, pour affermir sa conversion

Un assassin vint un jour entendre le Père Girolamo dans l'espoir de rencontrer parmi ses auditeurs un homme qu'il s'étoit chargé de tuer. Le saint connoît son dessein et il s'écrie : « Que prétends-tu faire? Voici que tous pleurent leurs fautes passées, et tu veux en commettre de nouvelles? Malheureux! Dieu va te frapper, et tu ne recules pas d'épouvante! L'enfer s'ouvre pour te recevoir : prends garde, tu vas y tomber. » Cet homme effrayé vint se jeter aux pieds du saint et lui confessa sa faute.

Je regrette de ne pouvoir raconter toutes les conversions admirables qui sont rapportées dans la vie de ce saint missionnaire; mais je ne puis me défendre de citer celle-ci, qui intéresse en quelque sorte notre pays.

Il y avoit à Paris un protestant qui s'appeloit François Cassier. Cet homme avoit épousé une bonne catholique, nommée Magdeleine Olivier, de laquelle il eut deux filles. Il auroit bien voulu les amener au protestantisme, mais la mère les avoit toujours préser-

vées de cette apostasie : aussi, les accabloit-il de mauvais traitements et les avoit-il prises en une haine terrible. Après la mort de sa femme, il résolut de conduire ses enfants à Genève pour en avoir plus facilement raison. Il les force à prendre des habits d'homme et se met en route avec elles. Un jour qu'elles étoient fatiguées de la marche, elles prient leur père de leur permettre de se reposer un peu. Le père y consent, se sentant las aussi : il se couche sur l'herbe et s'endort. C'étoit dans un lieu solitaire ; les malheureuses filles, égarées par les mauvais traitements qu'elles enduroient depuis longtemps, profitent de son sommeil, prennent doucement ses pistolets, le tuent et cachent son cadavre sous des buissons. Après cet horrible crime, elles sortent de France, gardant toujours leurs habits d'hommes et vont s'engager à Milan au service de Charles II, roi d'Espagne, à qui ce duché appartenoit.

Leur compagnie, dont le capitaine étoit don Emmanuel de Arriéta, fut envoyée en garnison à Messine, puis à Naples, d'où elle partit pour une expédition contre les bandits qui s'étoient retirés dans les Abruzzes. Les deux sœurs se battirent vaillamment : mais l'une ayant été tuée dans une rencontre, l'autre eut soin d'enterrer son cadavre, de peur qu'en le dépouillant on en reconnût le sexe, ce qui auroit fait découvrir la fraude.

Celle qui restoit avoit pris le nom de Charles Pimentel. Après l'extermination des bandes de brigands, elle revint à Naples, où la grâce de Dieu l'attendoit.

Un jour que Charles Pimentel étoit de garde avec sa compagnie sur la place du Château-Neuf, le saint l'aperçut, et après le sermon il lui fit signe de venir lui parler.

— Que peut me vouloir cet homme, se disoit le soldat? Je ne le connois pas et n'ai rien à faire avec lui.

Cependant le saint l'ayant appelé de nouveau, il y alla, et celui-ci lui dit doucement en le prenant à l'écart :

— Je voudrois bien que tu allasses te confesser.

— Me confesser ! répondit le soldat, et pourquoi ? Est-ce que j'ai commis quelque grand crime qui ait mérité la corde? En bonne conscience, je ne me connois pas de péchés.

Et en disant cela, il lui tourna brusquement les épaules.

Le saint l'arrêta.

— Mais comment peux-tu dire que tu n'as pas commis de péché, reprit-il? N'es-tu pas une femme qui se cache sous ces habits d'homme? n'es-tu pas Marie Cassier, née à Paris, d'où tu es venue en Italie? ne te fais-tu pas appeler Charles Pimentel? Il ne te sert à rien de le nier, car celui qui me l'a dit, c'est ce Seigneur Jésus que tu vois là sur la croix. Veux-tu que je t'en dise davantage? N'est-ce pas toi qui, d'accord avec ta sœur, as tué cruellement ton père?

A ces paroles si nettes, le soldat, tout étourdi, pâlit et se mit à trembler des pieds à la tête. Il ne voulut point avouer cependant : « Mais, Père, reprit-il après un moment de silence, je ne sais qui a pu vous faire un pareil conte? »

Puis réfléchissant qu'il falloit empêcher le Père de parler, il lui promit de l'aller trouver le lendemain pour se confesser.

Le saint attendit deux jours, mais inutilement; il se mit à sa recherche, et l'ayant rencontré, il lui dit : « Est-ce ainsi que tu tiens la parole que tu m'avois donnée?

— Père, croyez-moi, reprit le soldat, je ne l'ai pas pu; du reste, il est impossible que j'aille vous trouver maintenant, car par ordre du vice-roi nous allons nous embarquer sur-le-champ; nous partons pour la Toscane. »

Le saint réfléchit quelque temps. « Non, vous ne partirez pas, reprit-il; jure-moi donc sur ce Christ que tu viendras demain matin me trouver. Ne crains rien, car j'ai grand espoir que Dieu veut te sauver. »

En effet, l'ordre de départ fut révoqué le jour même, comme il l'avoit prédit, et le soldat se rendit aussitôt à l'église du *Gesù-Nuovo* pour accomplir sa promesse. Quand le Père l'aperçut, il tressaillit d'une sainte allégresse. « Eh! quoi, lui dit-il, tu voulois t'échapper des mains de Dieu! Mais c'est un père qui t'aime et qui te vouloit pour lui. »

Le saint entendit ensuite sa confession; il le disposa à recevoir l'absolution ce matin-là même et le fit approcher de la Table sainte.

Le soldat passa cette heureuse journée à l'église en exercices de dévotion. Le soir le saint le fit conduire chez la marquise de Santo-Stéfano. Cette dame, qui étoit fort pieuse, l'accueillit à merveille. Elle fit reprendre à Marie Cassier les habits de son sexe, la garda pendant quatre mois et l'établit ensuite dans une petite maison où elle vécut d'une rente de six ducats par mois, que le saint lui avoit obtenue sur la caisse militaire, et qui étoit la retraite des soldats invalides.

Cette conversion si extraordinaire eut lieu en l'année 1688. Marie Cassier ne mourut qu'en 1727, et elle en confirma les détails sous la foi du serment pour le procès de canonisation. Elle resta toujours dans les sentiments les plus humbles et les plus repentants, pleurant sa faute et en faisant chaque jour pénitence. Le saint avoit placé auprès d'elle un de ses frères nommé Cataldo. C'étoit un homme tout occupé de son salut, de bon conseil et d'une vie exemplaire. Marie Cassier le servoit et le soignoit dans ses maladies, qui étoient fort fréquentes.

Un jour il fut surpris d'une fièvre si ardente que l'on connut bientôt qu'il n'y pourroit résister. Cataldo comprit le danger où il étoit : il fit volontiers à Dieu le sacrifice de sa vie ; il ne regrettoit qu'une chose, c'est que son frère bien-aimé ne fût pas là pour l'aider dans ce terrible passage. Saint François de Girolamo étoit lui aussi malade en ce moment-là, et ses supérieurs l'avoient envoyé à cinq lieues de Naples, dans le bourg de Récalé, renommé pour la salubrité de l'air. Or, deux jours avant que Cataldo ne mourût, Marie Cassier, étant dans une chambre voisine, l'entendit pousser un fort gémissement. Elle accourut pour lui porter secours, mais elle s'arrêta tout effrayée à l'entrée de la chambre, en voyant saint François de Girolamo qui embrassoit tendrement le malade et qui lui disoit : « Mon frère, allez plein de courage et avec confiance là où Dieu, votre bon père, vous appelle et où les saints vous attendent. Souvenez-vous qu'il rend au centuple ce qu'on lui a donné, et sachez que je ne tarderai guère à vous suivre. »

Il prit ensuite Marie Cassier à part. « Ma fille, lui dit-il, Cataldo marche à grands pas vers l'éternité : aie soin de l'assister fidèle-

ment. Il mourra vendredi prochain, à la quatrième heure de nuit. Il faut que je le quitte maintenant; mais j'espère le revoir avant sa mort. »

On croit qu'il le revit en effet, car le malade, un peu avant sa mort, donna tant de signes d'une joie extraordinaire, que Marie Cassier étoit persuadée qu'il avoit eu le bonheur de mourir dans les bras du saint, encore que celui-ci fût resté invisible pour elle. Du reste le jour où il étoit venu, il entra et sortit quoique les portes de la maison fussent closes, et deux Frères qui étoient avec lui au bourg de *Révalé* affirmèrent qu'il ne les avoit pas quittés d'une minute, qu'il n'étoit pas même en état de le faire à cause de sa grand foiblesse.

Ceci me rappelle une autre apparition qu'il fit à Naples, pendant qu'il donnoit des missions dans les provinces. Un membre de l'association des artisans dont nous avons parlé, perdit sa fille, qui s'appeloit Pétronille. Elle avoit alors vingt-sept ans et étoit pénitente du saint. Son père, n'ayant point de quoi la faire inhumer convenablement, envoya son fils nommé Ignace au couvent du Jésus pour obtenir quelque aumône du saint. Le portier lui répondit que le Père étoit parti depuis plusieurs jours pour les missions. « Que vais-je faire maintenant, dit le père tout désolé quand il sut cette nouvelle : à qui m'adresser? Ah! mon cher Père François, où êtes-vous maintenant? »

En ce moment on frappe à la porte, et voilà le saint qui entre. Cet homme tout étonné se tourne vers son fils : « Que me disois-tu donc, que le Père François n'étoit pas à Naples?

— Je vous ai répété ce que m'avoit dit le portier : je ne sais rien de plus.

— Bien, bien, reprit le saint; mais comment ferez-vous pour l'ensevelir? avez-vous de l'argent pour cette dépense?

— Ah! cher Père François, voilà précisément ce qui me déchire le cœur : je n'en ai pas.

— En voici, dit le saint. »

Il lui remet un petit paquet qui contenoit vingt ducats, et repart aussitôt.

Le lendemain cet homme alla au *Gesù-Nuovo* pour remercier son bienfaiteur. Il demande le Père François, et le portier lui répond qu'il y a vingt jours qu'il fait des missions dans le diocèse d'Aversa.

— Comment cela se peut-il, reprend l'autre, si pas plus tard qu'hier je l'ai vu chez moi ?

— Vous rêvez, dit le portier.

— Mais vingt ducats qu'il m'a donnés ne sont pas un rêve, réplique cet homme.

Quand le saint fut de retour, il voulut le remercier, mais l'homme de Dieu lui défendit sévèrement de parler jamais de ce fait à personne.

La très-sainte Vierge daignoit lui envoyer elle-même quelquefois les pécheurs dont elle avoit obtenu la grâce de son Fils. Il y avoit un homme qui ne s'étoit pas approché du saint tribunal de la pénitence depuis vingt-cinq ans; il s'étoit persuadé ne pouvoir plus trouver un confesseur qui voulût l'absoudre. Sur cette belle raison il continuoit à se plonger dans le désordre, regardant ses péchés comme indignes de pardon. Une nuit la très-sainte Vierge lui apparoît en songe, l'engage à changer de vie et à se réconcilier avec son Fils ; elle lui apparoît une seconde fois, mais le malheureux, après avoir promis, refusoit d'accomplir sa promesse sous ce prétexte qu'il ne trouveroit jamais un confesseur qui voulût l'absoudre.

Une troisième fois la très-sainte Vierge lui apparoît et lui dit : « Va, va vite, confesse-toi, j'ai obtenu de mon Fils le pardon de tes fautes, à cause du respect avec lequel tu as toujours salué mes images.

— Mais, Madame, reprit ce pécheur obstiné, je ne trouverai personne qui veuille m'absoudre.

— Va à l'église du *Gesù-Nuovo* et demande mon serviteur François de Girolamo. Ne crains rien, sitôt qu'il saura depuis quel temps tu ne t'es pas confessé, il t'embrassera avec une grande tendresse et te donnera tout l'aide dont tu as besoin pour sortir des chaînes du péché. »

Cet homme, un peu rassuré, va le matin à l'église et demande le

Père François. Sitôt qu'il lui eût dit qu'il ne s'étoit pas confessé depuis vingt-cinq ans, voilà le saint qui bondit de joie de voir une âme revenir à son Dieu, après une si longue absence; il saute au cou de cet homme, il l'embrasse avec une sainte allégresse, il le serre sur son sein, lui faisant mille caresses; il le disposa si bien que ce malheureux pécheur mena toujours depuis une vie exemplaire.

Un homme bien connu par ses crimes lui disoit un jour : « Ah ! cher Père, par charité ne me chassez pas. »

Le Père lui avoit demandé depuis combien de temps il ne s'étoit pas confessé, et cet homme n'osoit lui répondre que par ses larmes.

— Et pourquoi te chasserai-je, mon enfant, reprit le saint, lorsque Notre-Seigneur va lui-même à la recherche des pécheurs pour les sauver ? Voyons, y a-t-il bien vingt ans ?

— Ah ! Père, il y a de plus.

— Trente ans, quarante ans peut-être ?

— Hélas ! il y a encore de plus.

— Allons, courage, c'est donc cinquante ans ?

— Justement, mon Père; il y a cinquante ans que je fuis le bon Dieu.

— Fuire le bon Dieu ! reprit le saint, et comment avoir le cœur de fuir un Père si plein de tendresse, qui nous tend les bras, qui est tout amour et toute miséricorde ? Ah ! reviens, mon fils, reviens à ton Dieu, à ton père, qui t'attend avec tant d'impatience, qui sera si heureux de ton retour.

Le vieux pécheur pleuroit, et le saint, lui aussi, ne pouvoit retenir ses larmes, en bénissant la bonté infinie de Dieu.

Oui, Dieu est bon; il ne désire que notre salut, et il semble qu'il cherche tous les moyens, j'oserai dire tous les prétextes de nous sauver, de nous donner le ciel, avec autant de soin que nous en mettons à nous perdre. Nous avons vu tout à l'heure cet homme, dont la très-sainte Vierge obtint la grâce en récompense du respect avec lequel il saluoit toujours ses images exposées dans les rues de Naples; voici une femme de mauvaise vie que Dieu convertit pour une légère aumône.

Cette femme s'appeloit Angèle-Marie, et comme elle étoit originaire de Venise, on l'avoit surnommée la Petite-Vénitienne. Un jour que le saint prêchoit, une autre malheureuse femme vint se jeter toute en larmes à ses pieds, en le priant de la retirer de ses désordres et de la mettre en lieu sûr. L'homme de Dieu, tout plein de joie, se retourne vers son auditoire. « Qui de vous, dit-il, veut contribuer à sauver cette âme, qui est résolue de se donner à Dieu? » On réunit immédiatement une somme assez forte pour faire entrer la malheureuse dans une maison de repentantes. La Petite-Vénitienne, qui regardoit cette scène d'une de ses fenêtres, se sentit touchée du désir de contribuer, elle aussi, au salut de cette âme, et elle jette une pièce d'argent. On la porte au missionnaire, qui la prend avec joie, et dit à cette femme, en tenant sa pièce à la main : « Ma sœur, ne doutez pas que cette aumône ne vous serve encore à vous, et ce sera bientôt. » Quelques jours après, en effet, ne pouvant plus résister à la grâce, la Petite-Vénitienne vint à son tour se jeter aux pieds du saint homme.

Elle a raconté elle-même une circonstance extraordinaire de sa confession. Quand elle crut avoir accusé toutes ses fautes, sur la demande du saint, elle répondit qu'elle avoit tout dit.

— Et pourquoi ne vous accusez-vous pas de tel péché? reprit le confesseur.

— Ah! il est vrai, mon Père, il n'est que trop vrai, je m'en suis rendue coupable, mais je l'avois entièrement oublié.

Du reste, cette femme étoit si sincère dans son repentir, qu'elle demandoit à Dieu de la punir de ses fautes en la faisant souffrir en ce monde. Dieu lui envoya, en effet, un cancer affreux qui lui rongeoit le visage. Le saint la guérit avec les reliques de saint Cyr, dont il se servoit ordinairement pour cacher ses miracles; mais la cicatrice de cette plaie resta toujours, et la Petite-Vénitienne perdit sa beauté. Elle s'en réjouissoit comme d'une assurance de salut.

Cette vue prophétique, par laquelle le saint avoit annoncé la conversion de cette femme, lui étoit ordinaire, et je ne pourrois raconter toutes les prédictions qui sont consignées dans ses procès de canonisation.

Une jeune fille indécise entre le cloître et le monde vint un jour le consulter. « Je crois, lui répondit le saint, que vous ferez bien d'entrer en religion, il y a moins de dangers que dans le siècle; c'est un peu plus pénible, mais vous n'aurez pas longtemps à y fatiguer. Quel âge avez-vous?

— J'ai dix-sept ans, répondit la jeune fille.

— Eh bien! vous avez encore dix-sept ans de fatigue, mais rien de plus. »

La jeune fille se fit religieuse, et comme elle avoit hâte de parvenir à la sainteté, elle vécut saintement et mourut plus saintement encore à l'époque que l'homme de Dieu lui avoit prédite.

Un soir qu'il revenoit de visiter un malade, il s'arrête auprès du monastère de Sainte-Claire et attend un laquais qui venoit à lui avec une lanterne à la main.

— Je suis heureux de vous rencontrer, dit le Père, je vous attendois.

— Que voulez-vous de moi? répond le laquais.

— Que vous vous arrêtiez un peu à causer avec moi.

— Vous êtes bien heureux d'avoir du temps à perdre, reprend cet homme, mais j'ai bien autre chose à faire que de causer avec vous.

— Au moins, dit le saint, changez de route, et retournez chez vous par une autre rue.

— Je crois, Père, que vous feriez mieux de prendre garde à vous, reprit insolemment le laquais, en lui montrant les épaules.

Il poursuivit son chemin sans plus s'inquiéter de l'avis du saint, mais avant de rentrer chez lui il fut rencontré par un de ses ennemis qui le tua sur la place.

Le Père Charles Rezzonico, de la Compagnie de Jésus, vint de Milan à Naples pour le consulter; il trouvoit que les missions le fatiguoient trop, et vouloit se contenter des prédications ordinaires. Il demanda au saint ce qu'il devoit faire. Le saint s'y refusa longtemps. Enfin, pressé par ses instances, il lui dit qu'il ne feroit ni l'un ni l'autre. Et en effet il ne fit plus ni prédications ni missions, car, de retour à Milan, ayant été demandé dans la Valteline pour

prêcher le panégyrique de saint Jean-François Régis, en traversant les montagnes, le pied lui manqua et il tomba dans un précipice où il resta mort.

Un matin que le saint étoit au confessionnal, entouré d'un grand nombre de pénitents, il se lève, sort de l'église, court dans la rue, et rencontrant un homme, il l'arrête en lui disant : « Eh ! mon fils, où allez-vous?

— Je vais à mes affaires, reprend cet homme, et je suis fort surpris, mon Père, que vous vous inquiétiez ainsi de ma conduite.

— Allons, mon frère, dit le saint, c'est pour votre bien que je vous le demande : dites-moi, je vous prie, où vous allez. »

Cet homme ne lui répondit qu'en l'accablant d'injures.

Le saint l'écoutoit sans s'émouvoir. « Mais, mon frère, reprit-il doucement, ne venez-vous pas de telle ville, et bien armé, avec l'intention de tuer votre ennemi? Voulez-vous donc perdre ainsi d'un seul coup deux âmes, la sienne et la vôtre? »

Cet homme interdit ne savoit que répondre.

Le saint l'embrassa tendrement et lui dit : « Allons à l'église pour faire la paix avec Dieu et avec votre ennemi. »

Il le suivit, et le saint eut la joie de sauver ainsi deux âmes à la fois.

Des mariniers vinrent le prier un jour de bénir un vaisseau que l'on achevoit et qui alloit partir pour l'Espagne ; ils lui demandèrent ensuite de leur obtenir de Dieu une navigation prospère.

—Oh ! pour vous tout ira bien, dit le saint, mais le vaisseau périra.

En vue de Cadix le vaisseau se brisa en effet sur un écueil, mais tout l'équipage fut sauvé.

Il y avoit au collége des Jésuites un jeune élève de rhétorique dévoré par la fièvre depuis plusieurs mois et que les médecins avoient abandonné. On pria le saint de l'aller voir.

— Quel est votre nom, dit-il au malade?

— Je m'appelle *Francesco dell' Uva* (François du Raisin), répondit le jeune homme.

— Rassurez-vous donc, reprit le saint en souriant, le raisin n'est pas encore mûr.

Il le bénit avec une relique de saint Cyr, et peu après ce jeune homme fut parfaitement guéri.

Une autre fois on le consultoit pour un novice qui étoit malade. « Je n'y puis rien, dit le Père; la très-sainte Vierge, sa chère Mère, le veut avoir en paradis. » Et il mourut en effet.

On le prioit encore pour un novice qu'on lui disoit être un jeune homme de grande vertu. « Si le fruit est mûr, répondit l'homme de Dieu, il vaut mieux que le jardinier le cueille. »

Un pauvre paysan se plaignoit un jour au saint de ce qu'un arbre de son champ, qui lui rapportoit beaucoup autrefois, ne vouloit plus rien produire. L'homme de Dieu, touché de sa douleur, se tourne vers l'arbre avec une naïveté charmante : « Eh! qu'est-ce que j'entends dire de vous, lui dit-il ? Vous n'êtes pas déjà si vieux que vous ne puissiez faire encore quelque chose. Il n'est pas temps de vous reposer. Allons, allons, fructifiez et consolez ce pauvre homme. » A cette parole, l'arbre reverdit; il se couvrit de fleurs et donna des fruits pendant plusieurs années encore.

Un jeune religieux âgé de vingt et un ans, se sentant près de mourir après une longue maladie de poitrine, voulut se confesser au Père de Girolamo. C'étoit précisément le jour de l'Immaculée Conception. Le saint entendit sa confession avec sa charité, sa bonté ordinaire, puis dans un mouvement de pieuse allégresse il lui dit : « Mais est-il possible que dans un jour si solennel pour la grande Mère de Dieu, vous ayez le courage de rester loin du paradis? Voilà la fête qui va finir, et vous êtes encore ici! Qu'est-ce que vous attendez? allez donc jouir au moins des dernières heures. » Il entonne alors le *Magnificat*, et comme il finissoit le saint cantique, le jeune homme expira doucement dans la paix du Seigneur.

Je regrette d'être obligé de passer sous silence tant d'autres faits où se peignent si bien la bonté, la puissance du serviteur de Dieu. J'aurois voulu surtout vous raconter les missions qu'il fit dans les provinces du royaume de Naples, les miracles qu'il y opéroit presque à chaque pas, les conversions de pécheurs endurcis, les réconciliations d'ennemis obstinés qui signaloient son passage. Mais ce récit nous entraîneroit au delà des bornes de cet ouvrage,

et il faut nous hâter pour assister aux derniers moments d'une vie si précieuse.

Il en savoit l'heure et il l'avoit annoncée quand il perdit son frère Cataldo, dont nous avons raconté la sainte mort. « D'ici à un an, disoit-il, j'irai le revoir. » La dernière fois qu'il prêcha au monastère de Sainte-Marie du Divin-Amour, quoique sa santé fût encore bonne, il leur dit : « Mes chères filles, ceci est le dernier discours que vous entendez de moi : ne m'oubliez pas dans vos prières ! Adieu, car nous ne nous reverrons plus que dans le paradis. »

Quand il tomba malade, on lui faisoit espérer qu'il iroit bien jusqu'à la fête de saint Cyr, auquel il étoit très-dévot : « Non, non, répondit-il, je ne serai plus ici pour la fête; mais j'espère bien la célébrer dans le ciel. » Il dit ensuite à son médecin, en le remerciant des soins qu'il lui avoit donnés : « Nous ne nous reverrons plus sur cette terre, car lundi sera le dernier jour de ma vie. »

Il étoit tombé malade comme un brave soldat de Jésus-Christ, au champ d'honneur, c'est-à-dire en donnant les exercices spirituels aux jeunes gens du collége des nobles. Il souffrit beaucoup, mais sa patience dépassoit ses souffrances. « Dieu me les envoie, disoit-il; je les reçois volontiers de sa main; qu'elles s'accroissent toujours. C'est encore peu de chose pour tout ce que méritent mes péchés. » Quand on le plaignoit, il répondoit : « Le grand mal que voilà ! Mes douleurs ne prouvent que ma foiblesse : il n'y a que ce Seigneur crucifié qui puisse dire : *Non est dolor sicut dolor meus*; il n'y a pas de douleur semblable à ma douleur. »

Il eut un moment de joie quand on lui apporta une statue de saint Cyr qu'il avoit fait faire en argent avec les largesses de ses amis. Saint Cyr l'avoit toujours protégé; il lui attribuoit tous ses miracles. « A présent, dit-il en la voyant, je meurs content. »

Un des assistants lui ayant parlé de la gloire que lui acquerroit cette belle œuvre : « A moi, de la gloire, répondit-il, et pourquoi? je n'y suis pour rien. A Dieu, à Dieu seul revient toute la gloire. *Soli Deo honor et gloria.* »

Le 3 mai, on lui apporta le saint Viatique. Il se mit à genoux au milieu de la chambre pour recevoir son Seigneur; il demanda par-

don avec larmes de toutes les fautes qu'il avoit commises, de tous les scandales qu'il avoit donnés, et recommanda humblement son âme aux prières de ses Frères. Il implora ensuite le secours de la très-sainte Vierge : « Ah! ma chère Mère, lui disoit-il, j'ai été pour vous un bien indigne fils; mais mettez le comble à vos miséricordes : obtenez-moi l'amour de votre divin Fils. » Il dit à ceux qui pleuroient autour de lui : « Pourquoi pleurez-vous? nous nous en allons en paradis. Là-haut je me ressouviendrai de vous et vous pourrai mieux aider. » Quand il sentit s'approcher la dernière heure, il chanta le *Magnificat*, puis le *Te Deum*, pour remercier Dieu des grâces qu'il en avoit reçues. Il mourut enfin le 11 mai de l'an 1716, à l'âge de soixante-quatorze ans, dont il avoit passé quarante-six en religion, et quarante dans les travaux de l'apostolat. Il fut canonisé par Grégoire XVI en 1837.

LA VIE DE SAINT GENGOUL,

MARTYR.

AN 760.

Saint Paul I, pape. — Constantin V, empereur. — Pepin, roi.

Saint Gengoul étoit gentilhomme françois, natif de Bourgogne, de très-illustres parents, qui eurent soin de l'élever en la connoissance et en l'observance de la religion chrétienne, aussi bien qu'en l'étude des bonnes mœurs : en quoi il se rendoit si docile, qu'il fit en peu de temps un notable progrès, tant en la vertu qu'en la piété. Car bien qu'il fût doué d'un rare esprit et d'une excellente beauté,

il n'en devint pas toutefois plus vicieux ou léger; mais dès sa tendre jeunesse il se trouvoit volontiers en l'assemblée des chrétiens à l'église, ou ailleurs, recevant de leurs bouches les rayons emmiellés des paroles divines, et retenant fort bien en sa mémoire les sentences catholiques: de sorte que l'on voyoit déjà reluire en ce petit corps l'image de la sainteté. Croissant en âge, il augmenta pareillement en perfection, à quoi son bon naturel lui servit beaucoup. Quant à la pudeur, que les philosophes nomment modestie et comportement honnête, faisant que les sens ne prennent plaisir à aucun sale objet, il l'avoit en singulière recommandation, car il étoit fort honteux de lui-même, ayant les yeux chastes et modestes. Il étoit affable en ses paroles, sage et prudent en ses actions: bref, accompagné d'une singulière honnêteté de mœurs. Il fuyoit les jeux et les spectacles (funeste entretien des hommes oisifs) comme des précipices. Il rejetoit toute fréquentation des jeunes libertins et fermoit les oreilles à tous les discours sales ou badins, qui d'ordinaire nuisent grandement à la pureté de l'esprit; mais il se rendoit disciple de la perfection évangélique. Enfin, il joignit la mansuétude et la simplicité qui étoit en lui, avec la prudence, selon le conseil de Notre-Seigneur.

Ses parents, venant à mourir, lui laissèrent de très-grands biens. Se voyant maître d'un si ample et si opulent patrimoine, il commença dès lors à penser de quelle façon il feroit des aumônes de toutes ses possessions et de ses richesses. Il n'est pas possible de dire combien ce jeune seigneur étoit libéral et bénin envers les pauvres. Il servoit d'œil à l'aveugle, il étoit le pied du boiteux; la porte de son logis étoit toujours ouverte au pauvre pèlerin. Étant parvenu en âge viril, il se maria, épousant une femme de non moindre qualité que lui, mais fort différente de mœurs: ce que Notre-Seigneur permit, afin que sa patience fût éprouvée, et de montrer la simplicité de sa vie innocente, par laquelle il s'étudioit tellement à cacher les mérites de ses rares vertus, que ses ennemis, qui étoient les mondains, le taxoient de lâcheté, de paresse et de fainéantise. Il s'adonnoit souvent à la chasse pour éviter l'oisiveté, et ne laisser pas entrée au vice dans son âme.

En ce temps Pepin gouvernoit le royaume de France; comme il avoit plusieurs affaires sur les bras, saint Gengoul prit les armes, et marcha en guerre pour la défense de son prince. Il y fit paroître tant de courage, qu'il étoit estimé et mis au rang des plus généreux de son armée; car il étoit subtil d'esprit, fort de corps, vaillant aux armes, et très-expert en l'art militaire; de quoi fait foi son armure, qui jusqu'aujourd'hui se garde en l'église dédiée en son nom, laquelle possède ses très-saintes reliques avec son casque, sa cuirasse, son coutelas, ses brassards, etc.

Or, comme en un certain temps, ayant fini son service à la suite du roi, il vouloit retourner au pays, il prit chemin par la Champagne; là, devant donner à manger à ses chevaux, il se retira quelque peu de la route, et s'arrêta en un lieu arrosé d'une claire fontaine, et d'un aspect agréable pour sa verdure. Après s'y être assis avec les siens, le maître à qui appartenoit la terre survint. Le saint, qui étoit très-humain, l'invita à manger avec lui, et pendant la réfection, il lui demanda à acheter cette fontaine: ce qu'ayant entendu, le maître sourit en lui-même du saint, estimant que cela procédoit, non d'une naïveté et d'une candeur d'esprit, mais de quelque légèreté. Toutefois, se persuadant aisément qu'il pourroit tirer de l'argent et retenir néanmoins la fontaine, d'autant qu'il ne pourroit faire que la source ne fût toujours en son champ, sans la pouvoir transporter ailleurs, il convint du prix avec le saint, à savoir de cent pièces d'argent, que le saint lui donna tout comptant: puis, prenant congé l'un de l'autre, le saint remonta à cheval, continua son chemin, et arriva enfin à Varennes, où il faisoit alors sa demeure.

Étant entré en son logis, il raconta à sa femme ce qu'il avoit fait; mais elle, interprétant malicieusement toutes ses actions, commença aussitôt à murmurer de lui en particulier, et l'appeler hébété, prodigue de ses biens. Peu après, le saint sortit pour visiter quelques lieux proches de sa maison, ce qu'ayant fait, il ficha en terre le bâton qu'il tenoit en sa main, puis retourna au logis. Le jour suivant, comme il se fut levé le matin, et n'eut pas trouvé de l'eau pour laver ses mains et son visage, tout rempli de foi, il com-

manda à un de ses serviteurs d'aller promptement au lieu où étoit demeuré son bâton fiché, d'où le retirant il lui apporteroit l'eau qui en sortiroit.

Le serviteur fit ce qu'on lui avoit commandé, et ayant tiré le bâton de terre, il en sortit soudain une grande quantité d'eau, qui provenoit de la source de cette fontaine qu'il avoit achetée; ainsi, cet avare vendeur fut privé entièrement de sa fontaine, qui se tarit aussitôt, et ne fut jamais aperçue en ce lieu. Dieu l'avoit, par sa toute-puissance, transportée, en faveur de son serviteur, proche du lieu où il demeuroit à Varennes; elle y a continuellement donné des eaux en abondance, lesquelles sont très-salutaires, rendant la santé à beaucoup de malades, par les mérites de saint Gengoul.

Notre-Seigneur, désirant éprouver son fidèle serviteur par les afflictions, permit que plus il croissoit en sainteté et en bonnes œuvres, plus sa femme augmentoit en méchanceté; jusque-là, que perdant toute honte, violant l'honnêteté due à son sexe, elle se laissa abuser par un certain chevalier. Cela se pratiquoit du commencement à la sourdine, mais enfin le bruit en vint aux oreilles de saint Gengoul. Étonné d'un accident si étrange, le saint ne savoit à quoi se résoudre en ce mal. Il lui vint à l'esprit de faire subir à sa femme le châtiment que méritoit cette faute, afin qu'elle ne trempât pas davantage en un péché si infâme, au grand déshonneur de sa race; mais il craignoit d'ailleurs que s'il étoit cause de sa mort, il ne fût taxé de trop de rigueur, et qu'il n'obscurcit l'innocence de sa vie passée, par la tache du péché d'autrui. Enfin, se rangeant à la volonté divine, il n'en voulut prendre aucune vengeance; il remit le tout au jugement de Dieu, qui apparut bientôt après sur cette misérable créature.

Comme ils se promenoient un jour aux champs tous deux seuls ensemble, et qu'ils furent arrivés proches d'une fontaine, saint Gengoul lui commença à dire : *Il y a déjà quelque temps que plusieurs choses déshonnêtes et indignes de votre qualité se divulguent parmi le peuple, quoiqu'elles ne me soient pas encore certaines, et que j'ignore si c'est vraiment ou faussement; c'est à vous toutefois d'y prendre garde et d'en ôter l'occasion* Elle, au lieu d'avouer sa faute,

dénia tout, jurant hardiment que tout cela étoit faux, à quoi repartit saint Gengoul : *La Providence divine, à qui rien n'est caché, déclarera incontinent par des indices certains comme la chose va. Voici devant nous une fontaine, qui n'est ni trop froide ni trop chaude : mettez-y le bras et m'en apportez une pierre du fond : que si vous êtes sans péché, vous n'y endurerez aucun mal, mais si vous êtes entachée d'adultère, Dieu ne laissera pas votre péché caché.*

Cette femme, attribuant les discours de son bienheureux mari (ainsi que tous autres semblables) à sottise, mit soudain le bras dans l'eau, mais comme elle pensa en retirer une pierre, voilà que le bras lui roidit avec les nerfs, les cartilages et les veines, jusqu'où l'eau avoit touché, et à mesure qu'elle le retiroit, la peau s'en arracha et tomba jusqu'au bout des doigts, la chair demeurant comme si elle l'avoit plongée dans de l'eau bouillante, de sorte que la misérable n'attendoit rien autre chose que la mort.

Alors le saint lui dit : *J'avois résolu, si vous eussiez gardé la foi conjugale, et vous fussiez réglée suivant les commandements de Dieu, de supporter de vous et avec vous toutes les fâcheries de cette vie, et d'y demeurer dans la prospérité et dans l'adversité; j'eusse reçu toutes choses également et d'un esprit tranquille comme elles fussent arrivées, vivant ensemble paisiblement jusqu'au dernier soupir. Mais puisque vous êtes adonnée à ce vice, quoique vous méritiez la mort, je ne voudrois pas pourtant vous la faire souffrir de mes mains, mais plutôt vous laisserai-je au jugement divin. Que si à la vérité vous faites des fruits dignes de pénitence, vous obtiendrez pardon de Dieu ; mais si vous ne mettez pas fin à une si grande méchanceté, vous brûlerez avec les démons aux flammes éternelles de l'enfer; certes, vous ne demeurerez jamais plus en ma compagnie : voilà que je vous assigne une partie de mes terres pour votre entretien, vivez-y selon que Dieu vous inspirera.*

Après cela, le saint appela tous ses gens et ses officiers, puis ayant donné par ordre ce qu'il laissoit à sa femme pour dot, il monta en carrosse et se retira avec son train de ce lieu. Il s'en alla loin de là, aux seigneuries qui lui appartenoient en Bourgogne, proche d'Avallon, où il fit depuis sa demeure, vaquant continuelle-

ment aux œuvres de piété et de miséricorde, ne laissant écouler aucun temps qu'il ne l'employât à son exercice ordinaire des vertus qu'il pratiquoit avec beaucoup de perfection. Car s'étant proposé d'imiter les saints de la primitive Église, il devint enfin un excellent disciple de leurs héroïques actions, et commença comme un astre très-brillant à reluire au monde par ses admirables vertus. Il mortifioit sa chair pour en vaincre les concupiscences, et combattoit courageusement les tentations de Satan, sans se jamais égarer du droit sentier de la justice. Toute sa conversation n'a été qu'un exemple de bien vivre aux autres, sa vie a toujours été sainte, innocente, entière en la foi, forte en l'espérance, abondante en charité, et embellie de beaucoup de mérites, pour les signalées vertus qui éclatoient en lui.

Le saint étant parti, sa femme se transporta aussitôt au lieu qu'il lui avoit laissé pour sa dot; se voyant en liberté, elle reprit incontinent ses premières débauches avec son corrupteur. Toutefois ils commencèrent à craindre que si le saint venoit à en avoir connoissance, il pourroit bien peut-être se relâcher de sa bonté accoutumée, et les faire tous deux punir par la justice. C'est pourquoi, se voyant en cette continuelle appréhension, ils complotèrent ensemble de faire mourir le saint pour se délivrer de cette inquiétude.

Le chevalier donc qui abusoit d'elle, étant possédé du démon, se chargea d'une action si lâche. Il savoit fort bien le lieu où le saint demeuroit, et n'ignoroit pas tous les détours de son château; étant monté à cheval, il s'achemina vers le saint, épiant l'occasion de le trouver seul, ou à l'écart sans compagnie. Il y apporta tant de diligence, qu'il trouva enfin le temps favorable de faire son coup, car il entra secrètement en sa chambre, et prit l'épée, qui pendoit au chevet du lit, pour le tuer pendant qu'il dormoit; mais lorsqu'il tira l'épée du fourreau, le saint se réveilla, et parant le coup de ce scélérat, il ne fut frappé qu'à la cuisse. Le meurtrier, se voyant découvert, laissa l'épée, sortit de la chambre promptement, monta sur son cheval, et s'enfuit, de peur d'être pris.

Saint Gengoul, grièvement blessé, survécut encore quelques jours, et sentant la fin de sa vie approcher, demanda très-instam-

ment le saint Viatique du corps de Notre-Seigneur, se munissant des autres sacrements pour ce dernier passage; après quoi il expira heureusement, et son âme s'envola dans le ciel, qu'elle avoit si longtemps désiré, un vendredi 11 de mai, l'an de Notre-Seigneur 760.

Saint Gengoul avoit deux tantes paternelles, femmes de bel esprit, fort pieuses, douées particulièrement d'une insigne chasteté et vertu; l'une s'appeloit Vildetrude, et l'autre Villegose. Ces deux illustres dames demeuroient alors à Varennes, petite ville du Barrois, où le saint de son vivant avoit fait bâtir une église en l'honneur du prince des apôtres, saint Pierre; il l'avoit dotée et enrichie de bons revenus pour l'entretien du clergé; enfin, il s'étoit montré très-libéral, bénin et favorable à ce lieu. Cela étant ainsi, ces deux dames, sachant le décès de leur saint neveu, s'acheminèrent incontinent en son logis, où étant arrivées, elles se chargèrent du soin des funérailles. Elles désirèrent que le saint corps fût inhumé à Varennes; pour cet effet, elles convièrent un bon nombre de personnes, tant du clergé que des séculiers; étant tous assemblés, le saint corps fut conduit et porté fort solennellement, avec des cierges et cantiques divins, jusqu'en l'église de Saint-Pierre de Varennes, non sans la gloire de plusieurs miracles, et il y fut enterré.

La sainte Église catholique le nomme martyr, parce qu'il est mort pour la défense de la justice et de la chasteté. Le Martyrologe romain en fait mention le 11 de mai, et le docteur Jean Molan, aux additions d'Usuard, ajoute que plusieurs solennisent sa fête diversement; ceux de Maëstricht, le 9 de mai, d'autres le 13, et quelques-uns le 12, auquel jour son corps saint fut levé de terre pour reposer publiquement sur l'autel.

Or Notre-Seigneur, voulant déclarer la sainteté de son serviteur, l'honora de plusieurs miracles. Les malades accourant à son cercueil pour le toucher, lorsqu'on le portoit en terre, furent soudain guéris, ce que Dieu a encore continué jusqu'à présent par son intercession, par les reliques de son corps, par l'attouchement de ses armes, par l'eau de sa fontaine, et par tout ce qui lui a autrefois servi.

Le Ciel fit éclater sur ceux qui avoient causé la mort du saint les effets de sa vengeance, car le scélérat rapportant en diligence à la femme du saint le succès de ce qu'il avoit attenté contre lui, elle s'en réjouit comme de quelque agréable nouvelle, mais le misérable parricide, voulant peu après aller à la garde-robe, perdit toutes ses entrailles, et expira malheureusement sur le champ. Quant à la femme, elle fut divinement punie par un mal terrible qui lui dura toute sa vie.

La vie de ce saint martyr a été écrite par un grave auteur anonyme, qui l'avoit recueillie d'anciens manuscrits. Surius la rapporte au troisième tome des *Vies des saints*. Elle y a été pareillement rédigée en vers latins par Rosvinde, religieuse très-illustre, et imprimée à Nuremberg. Le missel et le bréviaire de la cathédrale d'Augsbourg en parlent amplement, comme aussi Sigebert, Vincent de Beauvais, Henri d'Erfurt, et plusieurs autres graves et anciens écrivains.

A Rome, sur la voie Salaria, la fête de saint Anthime, prêtre, qui, après avoir brillé par ses vertus et ses prédications, fut, durant la persécution de Dioclétien, précipité dans le Tibre, d'où un ange le retira, et le ramena à son oratoire; depuis, ayant eu la tête coupée, il entra victorieux dans le ciel.

Le même jour, saint Evelle, martyr, l'un des officiers de Néron, qui, lors du martyre de saint Torpès, crut en Jésus-Christ, pour lequel il fut aussi décapité.

De plus, à Rome, les saints martyrs Maxime, Bassus et Fabius, qui furent exécutés sur la voie Salaria, du temps de l'empereur Dioclétien.

A Camérino, les saints martyrs Anastase et ses compagnons, qui furent tués sous le président Antiochus, durant la persécution de Dèce.

A Osimo, dans la Marche d'Ancône, les saints Sisinne, diacre, Dioclès et Florent, disciples de saint Anthime, qui, sous Dioclétien, ayant été accablés de pierres, accomplirent leur martyre.

A Vienne, saint Mamert, évêque, qui, pour détourner des calamités imminentes, institua en cette ville de solennelles litanies, durant les trois jours qui précèdent l'Ascension de Notre-Seigneur. L'Église universelle, ayant reçu ce rit, l'approuva. Saint Mamert étoit un homme d'une insigne vertu, prudence, sagesse et modestie. Ce qu'écrit à sa louange saint Sidoine Apollinaire en est un grand témoignage. Voici à quelle occasion il institua les trois jours des Rogations. La ville de Vienne étoit fort menacée en ce temps-là par des tremblements de terre épouvantables, des bruits nocturnes, ravagée par des bêtes féroces, loups, ours, cerfs et autres qui venoient jusque sur les places publiques, à moitié détruites par de grands embrasements dont on ne pouvoit savoir la cause. La veille de Pâques, le feu prit à la maison de ville, avec une telle violence, que quelque remede qu'on y apportât, il menaçoit de consumer la ville entière. Tout le peuple courut pour s'efforcer de l'éteindre, à l'exception de l'évêque saint Mamert, qui s'en alla à l'église, où véritablement il fit plus par ses prières que tous les habitants avec leurs efforts, puisqu'il obtint de Notre-Seigneur un entier amortissement du feu. Tout le peuple en vint remercier Dieu à l'église avec le bon prélat. Ce fut alors que ce saint évêque ordonna des jeûnes, des prières et des processions pour apaiser l'ire de Dieu, qui sembloit vouloir épuiser les traits de sa colère sur cette malheureuse ville. Ces processions furent faites dans les trois jours qui précèdent immédiatement l'Ascension; elles furent appelées prières ou Rogations, et sont observées aujourd'hui dans toute l'Église. Saint Mamert vivoit au cinquième siècle.

A Sauvigny, décès de saint Mayeul, abbé de Cluny, dont la vie a été illustrée par ses œuvres saintes. Il naquit à Avignon vers l'an 906. Ayant perdu jeune son père et sa mère, et voulant échapper aux invasions des Sarrasins, il se retira à Mâcon, dont l'évêque le fit

chanoine de sa cathédrale. Il alla ensuite étudier la philosophie à Lyon, et revint à Mâcon remplir les fonctions d'archidiacre. Le clergé et le peuple de Besançon l'ayant élu pour leur archevêque, saint Mayeul s'enfuit à Cluny, en 942. L'abbé Aymard le fit bibliothécaire et apocrisiaire de la maison, puis le choisit pour être son coadjuteur et lui succéder. Il eut alors de nombreuses relations avec tous les princes de son siècle, et en particulier avec l'empereur Othon le Grand, qui avoit en lui une entière confiance. Il réconcilia l'impératrice Adélaïde avec Othon II, son fils; tous deux alors le voulurent élever sur la chaire de saint Pierre, mais il s'y refusa absolument. Il mourut en 994, à Sauvigny, près de Moulins, lorsque, sur la prière d'Hugues Capet, il se rendoit à Saint-Denis pour réformer cette abbaye célèbre. Il s'étoit donné trois ans auparavant pour coadjuteur saint Odilon, le plus illustre de ses disciples, et qui lui succéda

A San-Sévérino, dans la Marche d'Ancône, saint Illuminat, confesseur.

DOUZIÈME JOUR DE MAI.

Les saints martyrs Nérée, Achillée et Flavie-Domitille. — Saint Pancrace, martyr. — Saint Epiphane, archevêque de Salamine, docteur de l'Eglise. — Saint Domingue de Calzade, confesseur.

Saint Denis, oncle de saint Pancrace; saint Philippe d'Argyrion; saint Germain de Constantinople; saint Modoal, évêque de Trèves; sainte Rietrude, veuve, abbesse de Marchiennes.

LA VIE DES SAINTS NÉRÉE, ACHILLÉE ET DOMITILLE,

MARTYRS.

AN 98.

Saint Clément, pape. — Domitien, empereur.

Les saints martyrs Nérée et Achillée étoient frères, eunuques et valets de chambre de Flavie-Domitille, fille de Plautile, et nièce de Flavius-Clémens, consul, cousin germain de l'empereur Domitien. Ces deux frères furent convertis à la foi de Jésus-Christ par la prédication de l'apôtre saint Pierre, et eurent tant de pouvoir, par leur bon exemple et leurs saintes paroles, envers Domitille, leur maîtresse, qu'ils la persuadèrent de se faire chrétienne, sans se soucier de la grandeur de sa race, de toutes ses richesses, ni de la persécution qui s'élèveroit contre elle.

Domitille étant déjà chrétienne, on parla de la marier avec Aurélien, qui étoit un grand seigneur. Un jour qu'elle se paroit superbement en présence de ses deux serviteurs, après qu'elle eut bien

ajusté tous ses ornements, ils lui dirent : *Si le soin et la diligence que vous apportez, ô Domitille, à embellir votre corps pour plaire à Aurélien, fils du consul, votre futur époux, étoient employés à embellir votre âme de l'ornement des vertus, sans doute vous agréeriez à Jésus-Christ, il vous recevroit pour son épouse, et feroit que votre beauté, qui doit se flétrir enfin, demeureroit à jamais en sa fleur et s'augmenteroit au royaume des cieux.*

Domitille leur répondit : *N'est-ce pas bien fait que je me marie pour avoir des héritiers en notre maison, et qu'à cette fin je me rende agréable et me mette bien, pour jouir des plaisirs du monde qui sont conformes à la nature que Dieu a créée?*

Nérée lui répliqua là-dessus : *O dame, vous ne jetez les yeux que sur les plaisirs de cette vie fragile, et ne regardez pas ces solides et perpétuelles joies de la bienheureuse éternité : vous voyez les biens du mariage, et n'en considérez pas les charges et les travaux ; c'est à quoi je vous prie de penser attentivement, avant que de perdre ce dont vous jouissez à présent. Car en premier lieu, la fille qui se marie perd le nom de vierge; elle se rend esclave d'un homme qu'elle ne connoît point, et souvent est traitée en captive; si son mari se fâche, il lui défendra de voir même ses plus proches parents, et même son propre père, de fréquenter, de parler, et la forcera de se priver de tout ce qui lui plaît; que s'il est jaloux, tout ce que fera sa femme d'un cœur franc et net, il en pensera du mal.*

Les hommes, dit à son tour Achillée, *avant que de se marier, sont courtois, affables et amoureux jusqu'au jour de leurs noces; mais aussitôt qu'ils tiennent leurs femmes en leur maison, ils changent de telle sorte, que vous les prendriez pour d'autres. Ils les traitent à leur fantaisie, non-seulement avec de fâcheuses paroles, mais quelquefois avec de mauvais effets. Mais posons le cas que le mari ne sera pas jaloux ni débauché, quel profit revient à la femme de sa compagnie? Si elle n'a point d'enfants, que d'ennuis et de mécontentements! Si elle en a, que de maux pendant sa grossesse, que de douleurs en l'accouchement, que de dangers de perdre la vie ou la santé! Combien de mères ont perdu la vie, la donnant à leurs enfants! Que de soin à les nourrir! que de crainte*

de les perdre! que d'angoisses et de tourments, s'ils sont mauvais et désobéissants, s'ils deviennent boiteux, aveugles ou manchots, sourds, muets, bossus ou contrefaits, fols, laids, ou avec quelque autre tache que l'on voit même aux enfants des princes et de ceux qui s'estiment bienheureux! que de larmes!

Je ne dis rien, continua-t-il, *des inquiétudes, des angoisses et des périls de la nourriture des filles; du soin de les garder, de les marier, ou placer en quelque condition. Mais qu'il se trouve peu de bons enfants qui consolent et soulagent leurs pères! Combien y en a-t-il qui les ont réjouis en leur naissance, mais beaucoup plus affligés par leur mort! combien y en a-t-il qui naissent pour servir de tourment à ceux qui les ont engendrés, pour être le déshonneur de leurs familles, la destruction de la république, l'infamie de leur race, et pour leur propre perdition; qui, par la misère de leurs tristes succès, ont changé toute la joie de leurs mères en angoisses et tous leurs ris en pleurs! Bref, si l'on pouvoit représenter en un tableau tous les travaux, les douleurs, les peines d'esprit, les craintes et les misères à quoi une pauvre femme est sujette, quand elle se marie, cela suffiroit pour faire passer l'envie de s'engager dans un état si fâcheux.*

Comme Achillée déduisoit ces raisons, Nérée son frère reprit la parole, et commenca à dire : *O que la virginité est heureuse, qui exempte de toutes ces misères, qui est si agréable à Dieu, qu'elle nous donne pour époux! qui nous fait en la terre ce que les anges sont au ciel! O riche et incomparable trésor, qui étant une fois perdu ne se peut plus recouvrer; ô amour divin! ô force non humaine, mais céleste, par laquelle une fille surmonte sa chair, résiste aux appétits sensuels, triomphe du monde, de la mort et de l'enfer, et obtient une nouvelle couronne au ciel, laquelle ne se donne qu'à ceux qui sont vierges! Elle jouit à jamais de ce délicieux printemps du paradis, et se promène par ces champs pleins de fleurs de merveilleuse et très-suave odeur, sans crainte de maladie, ni d'aucune corruption, ni de mauvais traitements d'un mari, parce qu'elle est toujours entre les bras de son très-doux époux Jésus-Christ, qui la chérit sans cesse d'un amour chaste. Choisissez donc, ô ma mai-*

tresse Domitille, lequel vous aimez mieux des deux époux : ou de Jésus-Christ qui ne meure point, et qui aime toujours son épouse; ou d'un homme qui, tant bon puisse-t-il être, vous doit enfin quitter.

Nérée et Achillée alléguèrent plusieurs autres semblables raisons à Domitille, qui, étant une fille fort prudente, en fut émue, puis, éclairée de la lumière du ciel, elle leur dit : *Oh! s'il eût plu à Dieu que votre doctrine fût parvenue à mes oreilles avant que j'eusse pris le nom d'épouse! Néanmoins, encore qu'il semble que ce soit bien tard, ce sera toujours assez à temps, si nous pouvons trouver les moyens de conserver ma virginité, et de me délivrer des mains d'Aurélien, à qui je suis promise en mariage.*

Les deux frères louèrent sa résolution, et furent soudain trouver saint Clément, pape, pour l'avertir de l'intention de Domitille, qui étoit sa cousine germaine; ils lui firent part du désir qu'elle avoit de consacrer sa virginité à Dieu et de laisser Aurélien, afin de prendre Jésus-Christ pour son époux. Le saint patriarche leur répondit à cela : *Il me semble que voici le temps où Dieu veut que vous et moi et elle gagnions la couronne du martyre, et puisque Notre-Seigneur nous commande de ne pas craindre ceux qui ne sauroient tuer que le corps, ne nous soucions pas de l'homme, quand il est question d'obéir à Dieu, qui est le Prince souverain.* Il s'en alla donc avec Nérée et Achillée en la maison de Domitille, et la consacra à Notre-Seigneur, ainsi qu'elle le désiroit.

C'est une chose incroyable combien cette sainte fille endura de travaux et de persécutions à cette occasion, de son mari Aurélien, qui eut tant de pouvoir sur l'empereur Domitien, que de la faire bannir dans l'île de Ponce, si elle ne sacrifioit aux dieux. Aurélien pensoit par ce bannissement amollir le cœur de la sainte, et la réduire à l'épouser; mais Nérée et Achillée l'accompagnèrent pour la servir et la consoler en cet ennui, et demeurèrent quelque temps avec elle.

Aurélien vint quelque temps après en cette île de Ponce, pour voir si elle seroit déjà vaincue et soumise à sa volonté; mais l'ayant trouvée plus constante que jamais en sa sainte résolution, et devinant que ces deux frères étoient ceux qui l'y entretenoient le plus,

il tourna sa rage contre eux, prenant la résolution de leur faire perdre la vie. Il les fit cruellement fouetter, et les envoya à Mencius Rufus, homme consulaire, qui étoit alors juge de la province de Terracine, pour les faire punir. Ne pouvant les engager à sacrifier aux dieux, ni par amour, ni par force, il les fit de nouveau tourmenter sur le chevalet, et leur fit brûler les côtés avec des lames de fer ardentes, et enfin trancher la tête.

Auspice, protecteur de sainte Domitille, et leur disciple en la foi, prit leurs corps et les fit enterrer en un héritage qui appartenoit à Domitille, sur la voie d'Ardée, assez près de Rome et du lieu où étoit enterré le corps de sainte Pétronille, vierge, fille de l'apôtre saint Pierre. Depuis on bâtit une église en leur nom à Rome, où saint Grégoire, pape, fit l'homélie vingt-huitième sur les Évangiles, et exhorta les fidèles à mépriser le monde, suivant l'exemple de ces saints, dont les corps étoient là présents.

Leur martyre fut accompli le 12 de mai, l'an de Notre-Seigneur, selon le cardinal Baronius, 98, jour où l'Église solennise leur fête.

Le pape Clément VIII, au bréviaire réformé, a commandé d'ajouter à la fête de ces deux saints martyrs, celle de sainte Domitille, vierge et martyre, leur maîtresse, et que l'on en fasse l'office demi-double.

Voici le récit de son martyre : Aurélien l'emmena à Terracine, et voulut, bon gré mal gré, qu'elle fût sa femme. Pour cet effet il l'enferma dans une chambre, et fit assembler une grande compagnie afin de solenniser les noces. Ils commencèrent donc à danser et à se réjouir, et Aurélien sauta si bien qu'il tomba roide mort pendant que la vierge étoit en oraison, et supplioit Notre-Seigneur qu'il la délivrât de ses mains.

Domitille, par ce moyen, demeura libre de la force qu'elle craignoit, mais non pas de la mort, parce qu'un frère d'Aurélien, nommé Luxornes, voulant venger la mort de son frère, qu'il imputoit à Domitille, obtint de Trajan, qui étoit déjà empereur, une commission pour la faire mourir, si elle ne vouloit adorer les dieux protecteurs de l'empire romain. Il vint à Terracine, où il trouva sainte Domitille avec d'autres filles, qu'elle avoit persua-

dées d'être chrétiennes et de garder une virginité perpétuelle. Il les fit sommer de sacrifier aux dieux, avec ses protestations et ses autres diligences, afin de les réduire : mais les ayant trouvées fermes en leur sainte résolution, pendant que Domitille étoit avec deux de ses compagnes, Théodore et Eufrosine, dans son cabinet, il commanda qu'on y mît le feu par dehors et qu'on les y brûlât. Le lendemain le diacre Césarée vint, et les trouva prosternées en terre, comme si elles eussent été en prière. Le feu leur avoit ôté la vie sans les brûler, ni toucher à un cheveu de leur tête : il enterra honorablement leurs corps.

L'Église célèbre la fête de sainte Domitille le 7 mai. Eusèbe, Nicéphore, le Martyrologe romain et les autres en font mention. Saint Jérôme écrit qu'en la navigation que fit sainte Paule de Rome à Jérusalem, elle fut dans l'île de Poncie, et visita avec grande dévotion et révérence les lieux où sainte Domitille avoit vécu et souffert tant de travaux dans son exil pour l'amour de Jésus-Christ.

Depuis, l'an 1597, le 22 de mai, sous le pontificat de notre Saint-Père le pape Clément VIII, le cardinal Baronius, titulaire des saints Nérée et Achillée, transporta leurs corps et celui de sainte Domitille du diaconé de Saint-Adrien, où ils étoient, dans leur ancienne église et titre, en grande pompe et solennité.

LA VIE DE SAINT PANCRACE,

MARTYR.

AN 303.

Saint Marcellin, pape. — Dioclétien, empereur.

Saint Pancrace étoit de la province de Phrygie, fils d'un grand seigneur nommé Clédonie, qui à l'heure de la mort chargea un sien

frère appelé Denis, d'avoir soin de Pancrace son fils, et de prendre la tutelle des grands biens qu'il possédoit, parce qu'il le laissoit seul, orphelin de père et de mère, et qu'il n'avoit autre appui que son oncle. Denis lui promit de le faire, et Clédonie étant mort, il adopta Pancrace pour son fils, le nourrissant et le chérissant comme tel. Trois ans après venant à Rome, il l'amena avec lui, et s'alla loger en un quartier égaré, où saint Marcellin, pape, s'étoit caché à cause de la persécution des empereurs.

La sainteté de ce Pape étoit si grande, que l'odeur de ses vertus et de ses miracles, qui s'épandoit de toutes parts, parvint jusqu'à Denis et à Pancrace, lesquels, par un instinct divin, eurent envie de le voir, de le connoître, et d'être instruits par lui, comme ils le furent; ils se convertirent à la foi de Jésus-Christ, avec tant de ferveur et de désir de mourir pour lui, qu'ils se présentoient aux bourreaux sans être poursuivis en justice.

Denis, peu de jours après, décéda de sa mort naturelle, et Pancrace fut pris. On savoit qu'il étoit de grande maison et fort riche: de sorte qu'on le mena devant l'empereur Dioclétien, qui, à cause qu'il avoit été ami de son père (ainsi qu'il disoit) et le voyant si jeune et si beau, tâcha par de belles paroles à le persuader de sacrifier aux dieux. Le saint enfant lui répondit qu'il s'étonnoit comment l'empereur, qui étoit bien avisé, lui commandoit de reconnoître pour dieux des hommes qui avoient été si vicieux, que si ses esclaves l'étoient autant, il les feroit rigoureusement châtier. L'empereur, offensé de cette réponse, commanda qu'on lui tranchât la tête.

Une sainte femme nommée Octavie emporta son corps secrètement la nuit, l'embauma d'onguents précieux et l'ensevelit honorablement en un sépulcre nouveau, le 12 de mai, l'an de Notre-Seigneur 303, selon le cardinal Baronius.

Plusieurs auteurs approuvés font particulièrement mention de saint Pancrace. Il y a une église à Rome de son nom, et la porte de la ville anciennement appelée Aurélie, se nomme à présent de Saint-Pancrace; il y a même fort longtemps qu'elle en porte le nom, comme l'on voit dans Procope au premier livre de la *Guerre go-*

thique. Saint Grégoire, pape, parle de ses reliques, et saint Grégoire de Tours, qui étoit contemporain de ce saint Pape, dit qu'elles furent apportées en France; il raconte à ce sujet un miracle perpétuel que Dieu faisoit par les mérites du saint martyr, à savoir que ceux qui alloient faire quelque serment solennel en l'église de Saint-Pancrace, s'ils se parjuroient, étoient punis de Dieu visiblement et tomboient morts sur la place ou étoient possédés du diable, qui les tourmentoit à la vue de chacun.

LA VIE DE SAINT ÉPIPHANE,

ÉVÊQUE DE SALAMINE.

AN 403.

Saint Innocent, pape.— Honorius, empereur.

La vie du saint évêque Épiphane fut écrite par l'un de ses disciples, et a été rapportée par Métaphraste et Surius au troisième tome des *Vies des Saints*.

Saint Épiphane naquit en la province de Phénicie, de parents pauvres et juifs, qui vivoient de leur travail : son père alloit gagner ses journées à labourer la terre, et sa mère filoit du lin. Ils eurent un fils, à savoir Épiphane, et une fille nommée Calitrope.

Le père en mourant laissa Épiphane âgé de dix ans, et la mère demeura si pauvre et si désolée, qu'elle n'avoit pas de quoi nourrir ses enfants : mais Dieu, qui avoit élu Épiphane pour servir de lumière à son Église, excita un juif nommé Trifon, homme fort riche, et savant en sa loi, à demander à la mère son fils pour le

nourrir et l'adopter, en espérance de le marier avec une sienne fille unique qu'il avoit; il lui apprit tout ce qu'il savoit de la langue hébraïque et de sa secte, avec les autres sciences où il étoit versé. Sa fille étant morte, il l'institua héritier universel de tous ses biens; et par le moyen d'un saint religieux nommé Lucien, lui et Calitrope sa sœur furent convertis à notre sainte Religion et reçurent le baptême.

Il arriva une chose remarquable lorsque Épiphane s'approcha des fonds pour être baptisé: sa chaussure lui tomba des jambes, ce qui fut cause qu'il ne la reprit pas depuis et alla toute sa vie déchaussé.

Il eut désir de renoncer aux vanités du monde et de servir parfaitement Notre-Seigneur. Pour cet effet il mit sa sœur chez une sienne tante, qui étoit sœur de sa mère, nommée Véronique, femme très-dévote, et qui avoit la charge d'un certain monastère; il lui donna une partie de son bien pour son entretien, vendit le reste et en distribua l'argent aux pauvres, se réservant seulement de quoi acheter des livres.

Ayant atteint l'âge de seize ans, il entra en un monastère fondé par Lucien, qui l'avoit converti à la foi de Jésus-Christ, et où il y avoit seulement dix religieux, entre lesquels étoit un prêtre nommé Hilarion, qui instruisit Épiphane en la vie monastique, et après le décès de Lucien gouverna ce monastère, avec une vie si austère et pénitente, que les religieux sembloient plutôt des citoyens du ciel que des hommes : néanmoins Épiphane éclatoit entre tous par sa piété et ses excellentes vertus.

Dieu fit quelques miracles par lui, qui le mirent en grande réputation. Le saint, pour fuir la vaine gloire et la faveur populaire, ayant reçu la bénédiction de son abbé, quitta le monastère, au grand regret des autres religieux, et se jeta dans un désert, d'où après quelques merveilleux succès il passa à Jérusalem pour visiter les Saints-Lieux, et de là en Égypte, pour prendre quelques nouvelles instructions de ces saints Pères qui y habitoient, afin de s'avancer de jour en jour au chemin de la perfection.

Pendant qu'il étoit là, il tomba parmi les hérétiques gnostiques,

qui le voulurent pervertir par leurs erreurs et plus encore par leurs dissolutions lascives. Car les gnostiques n'étoient pas seulement extravagants en leur créance, mais aussi abominables en leur vie : c'est pourquoi ils menoient avec eux des femmes débordées, qui charmoient et souilloient les âmes par leur impudicité, leur faisant mordre cet appas trompeur pour leur faire insensiblement avaler l'hameçon de l'hérésie. Quelques-unes de ces femmes perdues livrèrent de rudes assauts à Épiphane pour lui enlever le trésor de la chasteté, mais, avec l'aide de Dieu, il résista aux impétueux efforts de cette terrible tentation, et en demeura vainqueur en deux façons : l'une en surmontant sa chair en une bataille si domestique et si périlleuse; l'autre pour avoir connu les abominations des gnostiques et les déshonnêtes moyens dont ils usoient pour captiver les âmes. Les connoissant par expérience, il écrivit contre eux, dépeignant doctement leurs débordements au livre qu'il composa contre les quatre-vingts hérésies, intitulé *Panarium*. Il conféra en Égypte avec Paphnuce, qui avoit été disciple du patriarche des moines, lequel lui prédit qu'il seroit évêque de Chypre, l'encourageant d'aller en cette île-là pour servir Dieu en cette charge d'évêque, car il le vouloit ainsi. Bien que saint Épiphane respectât fort Paphnuce, il ne crut pas pourtant son conseil, son humilité lui faisant juger qu'il étoit indigne de cette haute dignité. Voulant l'éviter et s'étant embarqué pour aller à Escalone, et s'écarter de l'île de Chypre, le vent l'y jeta malgré lui. Il trouva le clergé assemblé pour faire un évêque de Salamine, qui est la ville capitale du royaume. Là, par une révélation divine, il fut fait diacre et prêtre, puis évêque de cette Église, sans qu'il y pût résister.

Sitôt qu'il fut établi en son siége, il commença à paroître ainsi qu'un flambleau allumé mis sur un chandelier pour éclairer tous les fidèles. Il nourrissoit son troupeau de la doctrine céleste, consolant les affligés, secourant les pauvres, instruisant les ignorants, corrigeant les insolents, encourageant les catholiques, confondant les hérétiques, et convertissant les Juifs. Épiphane vaquoit soigneusement à tous ces devoirs, menant une très-sainte vie, accom-

pagnée de miracles que Dieu faisoit par lui. Comme la ville de Salamine étoit grande, peuplée et maritime, et qu'il s'y faisoit un grand trafic avec les étrangers, saint Épiphane n'étoit pas simplement aimé en son diocèse et par tout le royaume de Chypre, mais son nom fut divulgué par toutes les nations de la terre, avec une grande opinion de sa sainteté.

Néanmoins, il ne manqua pas pour cela de calomniateurs qui s'efforçoient d'obscurcir son nom. Car l'envie naît toujours de l'excellence de la vertu, Dieu le permettant ainsi pour éprouver davantage ses serviteurs, et les affiner comme l'or dans le creuset

Saint Épiphane avoit délivré un chevalier romain qui étoit prisonnier pour dettes, des propres deniers de l'Église, n'en pouvant recouvrer d'ailleurs. Un de ses diacres, nommé Carin, sachant cela (il étoit homme riche, insolent et ambitieux, qui s'étoit indigné de l'élection d'Épiphane à cause de ses prétentions) émut tout le clergé contre le saint, l'appelant dissipateur de biens d'Église, le traitant avec mépris, et lui faisant plusieurs outrages. Il arriva qu'Épiphane convia un jour tous ses clercs, Carin entre autres, auquel il avoit déjà rendu les deniers par lui employés à la délivrance de ce gentilhomme pour les restituer à l'Église. Comme ils dînoient, un corbeau vint criailler auprès d'eux par trois cris distincts. Alors Carin dit à saint Épiphane que s'il lui pouvoit expliquer ce que le corbeau vouloit dire, il lui donneroit tout son bien. Saint Épiphane répondit : *Le corbeau dit dans son langage que vous ne serez plus diacre.* Carin, entendant cela, devint si froid et si pâmé, qu'il perdit la parole; on l'emporta en sa maison, où il mourut le lendemain, et tout son bien retourna à l'Église : ce qui épouvanta tellement les autres clercs, que dorénavant ils honorèrent davantage leur saint Prélat.

Il se présenta pour saint Épiphane un sujet d'aller à Rome, du temps du pape saint Damase, pour quelques affaires importantes à l'Église d'Orient. Il y fut accompagné de saint Paulin, évêque d'Antioche, et de son grand ami saint Jérôme, qui traduisit de ses œuvres du grec en latin. En s'en retournant de Rome, où il demeura environ trois ans, pour se retirer en sa sainte grotte de

Bethléem, et passant par l'île de Chypre, saint Jérôme y fut bien reçu de saint Épiphane, qui avoit logé à Rome en la maison de sainte Paule, fille en Jésus-Christ et écolière de saint Jérôme, laquelle étoit une grande dame, aussi sainte que riche et puissante.

Saint Épiphane fut non-seulement bien reçu de Pauline à Rome, mais aussi de tous ceux de la ville. Après qu'il eut expédié les affaires qui l'avoient amené vers le pape Damase, il s'en retourna en son Église, et à quelques années de là fit un voyage à Jérusalem, où saint Jérôme s'étoit déjà retiré avec Paulinien son frère, que saint Épiphane fit prêtre; ce qui servit de prétexte (encore qu'à la vérité il eût bien un autre sujet) à Jean, patriarche de Jérusalem, de s'offenser contre lui.

Ce Jean étoit ami d'Origène et fauteur des origénistes, qui étoient alors en grand nombre, et semoient une pernicieuse doctrine en l'Église de Notre-Seigneur, que saint Épiphane et saint Jérôme tâchoient d'arracher. C'est pourquoi le patriarche Jean leur fit souffrir beaucoup de traverses et de persécutions; mais enfin il reconnut son erreur en ce qui touchoit le fait d'Origène.

Pour la même cause saint Épiphane eut aussi quelques prises avec saint Jean Chrysostôme, parce qu'étant allé à Constantinople, au temps où l'impératrice Eudoxie et quelques évêques traitoient de chasser saint Chrysostôme de son siége, pour donner quelque couleur à leur malice, et l'autoriser de l'avis d'un si grand personnage que saint Épiphane, ils tâchèrent de le gagner à leur parti, et de faire en sorte qu'il signât la condamnation de Chrysostôme. Ils lui donnèrent donc à entendre que c'étoit un homme turbulent, altier, perturbateur du repos public, grand ami d'Origène et de sa doctrine.

Saint Épiphane pria saint Chrysostôme de la censurer, comme elle l'avoit été en Chypre, à Alexandrie, et en d'autres lieux; ce qu'il ne voulut pas faire, alléguant que pour y procéder légitimement, il falloit auparavant assembler un synode d'évêques, et examiner cette doctrine avant que de la condamner, attendu qu'elle venoit d'un si grand personnage, tenu pour maître de l'Église : d'ailleurs que ceux qui en faisoient profession étoient en apparence

de saints religieux. Cela fut la principale cause de la mauvaise intelligence qui exista entre ces deux saints.

Le cardinal Baronius cite un passage d'une épître de saint Jérôme écrite un an après la dispute de saint Épiphane et de saint Chrysostôme arrivée à Constantinople, d'où on apprend que saint Épiphane étoit encore en vie à cette époque : ce qui prouve qu'il ne mourut pas dans le vaisseau avant que d'aborder en Chypre, comme disent les auteurs de l'*Histoire ecclésiastique*. Étant donc en son Église, âgé (selon le ménologe des Grecs et de l'auteur qui, sous le nom de son disciple, a écrit sa vie) de cent quinze ans, et comblé de mérites, il acheva glorieusement son long pèlerinage, et alla jouir de Dieu le 12 mai, l'an 403.

Saint Épiphane fut un grand et familier ami de l'abbé saint Hilarion, dès sa jeunesse, comme dit saint Jérôme, et il étoit un peu plus âgé qu'Hilarion, qui mourut à l'âge de quatre-vingts ans, l'an 372; ainsi saint Épiphane ayant vécu cent quinze ans moins trois mois, il mourut environ l'an 403. D'ailleurs le même saint Jérôme, au livre des auteurs ecclésiastiques, dit de saint Épiphane, que lorsqu'il écrivoit son livre, qui fut la quatorzième année de l'empire de Théodose, l'an 392, il composoit plusieurs traités en son extrême vieillesse; saint Épiphane ne pouvant avoir alors moins de cent ans.

C'étoit un homme fort illustre tant en sainteté, que par sa doctrine, par ses écrits, sa vieillesse et ses miracles, et si estimé par tout le monde, qu'encore qu'il fût l'un des plus rudes adversaires que les hérétiques ariens eurent jamais en tête, et qu'ils fussent furieux et armés de témérité et de malice, jamais ils n'eurent la hardiesse, ni même l'empereur Valens, leur protecteur, d'inquiéter ou d'attaquer saint Épiphane.

Saint Jérôme écrivant contre Jean de Jérusalem, appelle Épiphane le père de presque tous les évêques, et le précieux reste de l'antiquité. Théophile, patriarche d'Alexandrie, le loue en une épître comme un brave capitaine qui avoit toujours combattu pour Notre-Seigneur.

Durant sa vie on le tenoit pour un oracle divin; après son décès,

pour un sanctuaire de dévotion, et pour un médecin salutaire. Les Salaminiens bâtirent une église, où ils mirent son image avec celles d'autres saints.

Notre-Seigneur fit par lui plusieurs grands miracles durant sa vie et depuis son trépas. Il chassa les démons des corps des possédés; il rendit la vue aux aveugles, la santé aux paralytiques, la vie aux morts, et donna la mort aux vivants.

Deux méchants garnements avoient comploté entre eux que l'un contreferoit le mort, et l'autre demanderoit l'aumône, pour l'enterrer, à saint Épiphane, qui devoit passer par là, afin de se moquer de lui. Le saint ôta le manteau qu'il portoit, et le donna pour faire enterrer ce mort, lequel étant poussé par son compagnon, pour se rire de cet homme simple qui étoit si aisé à tromper, se trouva effectivement mort, encore qu'étant plein de vie, il eût seulement fait semblant de l'être. On raconte en sa vie beaucoup d'autres grands miracles.

Il est fait mention de lui aux quatre martyrologes, dans le ménologe des Grecs, dans saint Augustin au livre des hérésies à *Quodvult-Deus*, dans Socrate, Sozomène, Nicéphore, et tous ceux qui ont écrit l'histoire de saint Jean Chrysostôme, comme Léon empereur, Métaphraste, Suidas et autres, et dans le deuxième concile de Nicée, et dans le cardinal Baronius aux *Annotations sur le Martyrologe*, et aux quatrième et cinquième livres de ses *Annales*.

LA VIE DE SAINT DOMINGUE DE CALZADE.

Saint Dominique de Calzade, appelé aussi saint Domingue, étoit né en Italie; il étoit pieux, adonné à la vertu, et si désireux de se consacrer au service de Dieu, qu'il vendit son patrimoine, en parta-

gea le prix aux pauvres ; puis, quittant son pays, sa famille, il alla se cacher en Espagne, au monastère de Saint-Benoît de Baldénéda, pour y embrasser la vie religieuse. Mais comme il étoit étranger, qu'il paroissoit ignorant et d'un extérieur grossier, on ne voulut point l'y recevoir, non plus qu'au couvent de Saint-Émilien.

En ce temps-là, c'est-à-dire environ l'an 1005 de Notre-Seigneur, le royaume de Navarre fut ravagé par une armée de sauterelles qui dévorèrent les fruits, les feuilles et les herbes. Les habitants recoururent au Souverain-Pontife, lui demandant de venir à leur secours dans une si grande misère. Le Pape leur envoya aussitôt, en qualité de légat, le cardinal Grégoire, évêque d'Ostie, qui, par ses exemples, ses discours, ses bonnes œuvres, ses austérités, ses prières et ses aumônes, réforma les mœurs du pays et convertit un grand nombre de Navarrois, de sorte qu'avec les crimes qui les avoient attirés, disparurent les fléaux vengeurs des injures divines.

Ce saint légat avoit pris pour compagnon de ses missions Dominique, dont il ne voulut plus se séparer tant qu'il vécut. Après sa mort, saint Dominique se choisit une retraite dans un lieu qui porte encore aujourd'hui son nom. C'étoit une épaisse forêt toute remplie de ronces, de lianes et d'épines, infestée par les voleurs, qui dépouilloient sans pitié les voyageurs allant en pèlerinage à Saint-Jacques de Gallice. Il s'y construisit une petite cabane et bâtit auprès une chapelle en l'honneur de la très-sainte Mère de Dieu; puis, pour enlever tout refuge aux brigands, il détruisit la forêt par le fer et la flamme, aplanit la route, la pava de ses mains, si bien qu'elle porte encore son nom, ainsi que la ville qu'on a bâtie depuis en cet endroit, et qui est devenue un siége épiscopal, dont l'église cathédrale lui est dédiée.

Il fit aussi construire un hospice pour recevoir les pèlerins de Saint-Jacques. C'étoit une entreprise considérable; mais Notre-Seigneur, pour l'amour duquel il l'entreprenoit, vint à son secours; on lui envoya de grandes aumônes, et saint Dominique de Silos, qui étoit son contemporain, l'étant venu voir, après l'avoir encouragé, recommanda fortement cette œuvre de charité.

Saint Domingue étoit fort dur à son corps, très-adonné à la pénitence et aux austérités. Il vécut de longues années, et fut enseveli là où est maintenant la cathédrale. La ville de Saint-Domingue de Calzade lui doit donc son origine et son nom. Dieu a fait paroître sa sainteté par de nombreux miracles. Il mourut le 12 mai, jour où il est nommé au Martyrologe romain.

Quelques bréviaires et plusieurs auteurs, ainsi que Baronius dans ses *Annotations*, placent sa mort à l'an 1060.

A Rome, saint Denis, oncle paternel de saint Pancrace.

En Sicile, saint Philippe d'Argyrion, qui, envoyé dans cette île par le Souverain-Pontife, en convertit à Jésus-Christ la plus grande partie. Sa sainteté éclata principalement dans la délivrance des énergumènes.

A Constantinople, saint Germain, évêque, illustre par ses vertus et par sa science, qui reprit avec une grande fermeté Léon l'Isaurien, qui faisoit publier un édit contre les saintes images.

A Trèves, saint Modoal, évêque.

Ce même jour décéda à Marchiennes, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoit, sainte Rictrude. Elle étoit native de Gascogne, d'une des plus illustres familles d'Aquitaine. Son père s'appeloit Ernold et sa mère Lucie. Elle épousa Adalbaud, l'un des principaux seigneurs de la cour de Clovis II, fort renommé pour ses vertus et sa sainte vie. Ces pieux époux eurent quatre enfants : saint Mauront, abbé de Breuil; la bienheureuse Clotsende, abbesse de Marchiennes; sainte Ysoie, abbesse de Hamay, et la bienheureuse Adalsende, religieuse au même monastère. Ce fut une de ces illustres familles du septième siècle dont tous les membres étoient réservés pour nos autels; car Adalbaud, qui fut assassiné par des scélérats, lorsqu'il

revenoit de Flandre en Gascogne, est aussi honoré d'un culte public. Saint Rictrude, devenue veuve, fut pressée par le roi Dagobert d'épouser un de ses favoris. Saint Amand, à qui elle avoit confié ses désirs de se consacrer à Notre-Seigneur, lui donna alors le conseil d'inviter le roi à dîner avec les principaux seigneurs de sa cour. Après le dîner, ayant demandé au roi le congé de faire une chose, elle se mit en sa présence sur la tête un voile que saint Amand lui avoit consacré. Ainsi elle demeura libre, et partit avec ses filles pour Marchiennes, dont elle devint abbesse, et où elle mourut à l'âge de soixante-quatorze ans. Le monastère de Sainte-Rictrude est devenu plus tard un couvent de Bénédictins, qui fondèrent un magnifique collége pour les études en l'université de Douai. Sainte Rictrude n'est point inscrite au Martyrologe romain, non plus que les autres membres de sa famille dont nous avons parlé.

TREIZIÈME JOUR DE MAI.

Saint Servais, évêque de Tongres.

Dédicace de Sainte-Marie-aux-Martyrs, anciennement le Panthéon; saint Muce, prêtre et martyr; sainte Glycère, martyre; plusieurs saints martyrs d'Alexandrie; saint Jean le Silenciaire; saint Pierre Régalat, franciscain; le bienheureux Albert de Bergame, du Tiers-Ordre de Saint-Dominique.

LA VIE DE SAINT SERVAIS,

ÉVÊQUE DE TONGRES.

AN 383.

Saint Damase, pape. — Valentinien II, empereur.

Saint Servais, selon Sigebert et plusieurs autres auteurs, fut proche parent de Notre-Seigneur, à savoir : neveu de sainte Anne, étant fils d'Énim, qui étoit fils d'Éliud et frère de sainte Élisabeth, ayant pour mère Émerie, sœur de sainte Anne. Il auroit été de très-longue vie, ayant longtemps gouverné l'Église de Tongres, mais cette extraction n'est pas certaine.

Gilles d'Orval, qui vivoit il y a plusieurs siècles, et qui étoit de même avis que Sigebert, touchant l'extraction et l'âge de saint Servais, dit qu'il fut ainsi appelé par révélation d'un ange, parce qu'il devoit être conservé longtemps pour le salut de plusieurs; qu'il étoit de Pénestie, terre des Hébreux, sur les confins de la Perse ou de l'Arménie, en tirant vers le midi; qu'ayant acquis l'usage de raison, il s'étoit transporté à Jérusalem, où, menant une vie vraiment louable, il avoit été élevé à l'état sacerdotal; que quelque

temps après il eut commandement par un ange de s'acheminer à la ville de Tongres en France, appelée alors Octavia, pour y gouverner le peuple chrétien, qui y étoit destitué d'évêque et de pasteur, et qu'il y fut conduit par le même ange; que le jour où il y arriva il y avoit assemblée à l'église Notre-Dame pour faire élection d'un évêque; que comme saint Servais y faisoit sa prière, l'ange lui mit en main le bâton pastoral, et le constitua en la chaire de l'évêque, en présence et au grand étonnement de tous les assistants, et qu'ainsi il fut consacré évêque de Tongres, avec le consentement de chacun, sous l'empire de Constantin le Grand.

Il est constant que saint Servais commença à gouverner l'Église de Tongres l'an de Notre-Seigneur 315, selon ce qu'en rapporte le Père Gilles Bouchier, de la Compagnie de Jésus, en son *Traité historique des premiers évêques de Tongres*; il le fit avec un zèle si grand et si accompagné de sainteté, qu'il paroissoit comme un miroir de toutes les perfections. Sa vie étoit vraiment apostolique, aussi le tient-on égal aux apôtres, en ce que n'ayant pas la connoissance de la langue du pays et ne pouvant s'exprimer qu'en sa langue maternelle, néanmoins il avoit le don du Saint-Esprit, commun aux apôtres, en sorte que tout le monde, de quelque nation qu'il fût, l'entendoit facilement et distinctement, mais seulement lorsqu'il leur parloit des choses spirituelles et concernant ou l'honneur de Dieu, ou le salut de leurs âmes, soit en ses prédications, soit en disant la messe, car quand il traitoit d'affaires purement séculières et temporelles, le peuple ne l'entendoit pas, ni lui non plus le peuple, que par le moyen d'un truchement.

Sa sobriété le rendoit admirable sur toutes autres vertus, parce que l'on remarque qu'il ne prenoit d'autre nourriture que du corps de Notre-Seigneur au saint sacrifice de la messe, qu'il célébroit tous les jours. Que si quelquefois, par l'importunité de ses amis, il rompoit son jeûne, les restes de sa table rendoient la santé aux lépreux et délivroient les possédés du diable, quand ils en mangeoient. Tous les malades qui pouvoient toucher ses mains ou ses pieds recouvroient la santé, jusque-là même que l'eau dont il avoit lavé ses mains avoit la vertu de les guérir.

Saint Athanase, patriarche d'Alexandrie, ayant été injustement déposé de son siége au concile de Tyr par la faction d'Arius, et depuis encore exilé par l'empereur sur une fausse accusation intentée par les mêmes ariens, ses ennemis mortels, il fut condamné à venir passer son exil en France à Trèves; pendant lequel temps notre saint Servais le visitoit souvent, lui déférant tous les honneurs possibles, ainsi qu'a remarqué le Père Halénius, de la Compagnie de Jésus, rapporté par le Père Gilles Bouchier.

Saint Servais avoit une telle autorité, qu'on l'appeloit à tous les conciles de son temps. L'archevêque de Cologne, nommé Euphrates, étant tombé en cette damnable hérésie de nier la divinité de la seconde personne de la très-sainte Trinité, le concile de Cologne fut tenu l'an 346, pour ce sujet, à la demande principalement de saint Servais, qui y assista. Il y avoit quatorze évêques de France, et cet évêque hérétique fut dépouillé de la dignité pontificale.

Entre tous les Pères de ce concile, saint Servais se porta avec plus de chaleur contre lui, car quand ce fut à son tour de dire son avis : *Je sais vraiment*, dit-il, *ce que le faux évêque Euphrates a fait et enseigné, non-seulement par le rapport d'autrui, mais pour avoir communiqué souvent avec lui, n'étant pas beaucoup éloignés l'un de l'autre. Je me suis souvent opposé à sa perverse doctrine, et en public et en particulier, lorsqu'il disoit que Jésus-Christ n'étoit point Dieu : témoin Athanase, patriarche d'Alexandrie, et plusieurs prêtres et diacres, en la présence desquels cela s'est passé. C'est pourquoi je dis qu'il ne mérite pas le nom d'évêque, et qu'il ne le peut être entre les chrétiens, parce qu'il a nié que Jésus-Christ fût Dieu, et que celui-là ne doit pas être estimé chrétien qui se trouvera en la même erreur.* Ce sont ses propres termes.

Et sur ce que quelques-uns n'étoient pas d'avis que l'on usât de sévérité envers l'évêque d'une si grande ville, que de le dégrader et de le dépouiller de la dignité épiscopale, mais bien de lui enjoindre une pénitence, il repartit courageusement que la défense d'Euphrates étoit entièrement injuste, et que si on lui ordonnoit quelque pénitence, il la devoit faire parmi les laïques, ainsi que l'avoient pratiqué leurs prédécesseurs.

C'est là parler en évêque; de sorte que tous unanimement suivirent son opinion. Gilles d'Orval dit qu'Euphrates mourut de déplaisir, et que son corps fut jeté dans le Rhin, comme indigne de la sépulture ecclésiastique.

Saint Servais assista aussi au concile de Sardique, qui se tint contre les ariens l'an 347, selon le cardinal Baronius. Ce concile fut fort célèbre : aussi les Pères l'appeloient-ils ordinairement plénier, selon que rapporte saint Augustin. Saint Athanase l'appelle grand, ainsi que celui de Nicée : il peut être dit œcuménique, d'autant que véritablement le sujet pour lequel il fut assemblé concernoit l'Église universelle, à savoir la condamnation des ariens, qui persécutoient fort l'Église. De plus, il y eut assemblée d'évêques de toutes les parties de la terre, de l'Orient, de l'Occident et du Septentrion, et enfin il fut autorisé du Pape, par une légation solennelle du Saint-Siége. Il étoit composé de trois cents évêques, selon le rapport de saint Athanase, dont il y en avoit trente-quatre seulement de France. Or, entre les plus célèbres évêques qui assistèrent au concile, le cardinal Baronius rapporte saint Servais. Le même saint Athanase, qui y assista, dit que les évêques ariens s'y présentèrent bien, mais voyant que tout s'y passoit selon les constitutions de l'Église, ils s'enfuirent.

Trois ans après, à savoir l'an 350, au rapport du même saint Athanase, il fut envoyé en ambassade vers Constance, empereur d'Orient, avec saint Maximin, archevêque de Trèves, par le tyran Magnence. Après la mort de Constant, empereur d'Occident, dont il étoit l'auteur, et craignant que l'empereur Constance, frère de Constant, ne le vint troubler en France, où il étoit, pour venger la mort de son frère, et désirant s'assurer de l'empire d'Occident, celui-ci se servit de ce moyen pour faire la paix avec lui.

Ainsi ces deux grands saints s'acheminèrent à Alexandrie pour cet effet; ils y visitèrent saint Athanase, qui avoit été rétabli en son siége il n'y avoit pas longtemps. Saint Athanase, pour la courtoisie qu'il avoit reçue d'eux en France pendant son exil, leur fit un grand accueil. Mais cette entrevue lui coûta cher, car ses adversaires prirent de là occasion de le calomnier, et de l'accuser vers

l'empereur, d'avoir écrit à Magnence au préjudice de Sa Majesté, par le moyen de ces saints ambassadeurs. C'est pourquoi il fut contraint de se purger de cette calomnie par une apologie qu'il fit à l'empereur.

Saint Servais assista encore au concile de Rimini, l'an de Notre-Seigneur 359, sous l'empire de Constance, lequel fut tenu contre les ariens. Sa généreuse constance contre ces hérétiques l'y rendit fort recommandable, avec un autre saint personnage nommé Fégade, appelé vulgairement *saint Fiacri*. Ils soutinrent seuls l'effort des ariens, qui avoient trompé tous les évêques et les Pères catholiques, à vingt près. Or entre ceux-ci, notre saint Servais et saint Fégade parurent merveilleusement pour leur constance, n'ayant pû être aucunement ébranlés, ni par présents, ni par menaces : au contraire ils firent si bien, qu'ils obtinrent enfin la condamnation d'Arius et de sa perfidie, l'égalité du Fils de Dieu au Père, et son éternité. Mais Valens, évêque arien, par une subtile surprise, reconnue trop tard par les catholiques, troubla l'heureuse issue que l'on espéroit de ce concile.

On peut ainsi facilement voir combien toute l'Église catholique, tant d'Orient que d'Occident, faisoit état de saint Servais, l'ayant appelé à tant de conciles, où il arrêta et soutint presque seul les efforts des ariens. Il est regrettable que les auteurs qui ont écrit sa vie aient été si peu curieux de l'histoire, que d'avoir passé sous silence tant et de si belles choses; comme aussi l'entrevue qu'il eut avec Julien l'Apostat, lorsque l'empereur Constance envoya celui-ci en France après la défaite du tyran Magnence, quand tout lui faisoit joug. Julien s'en alla à Tongres, environ l'an 358, un peu avant le concile de Rimini, et il n'est pas probable que saint Servais, personnage d'une grande réputation pour avoir été toujours employé dans les plus grandes affaires envers les princes et les grands seigneurs, ne le vit et ne lui parlât pas en une occasion de telle importance pour la France, et particulièrement pour la ville de Tongres.

Revenons à Rimini.

Saint Servais voyant que Valens, par une subtile tromperie, or-

dinaire aux hérétiques, les avoit ainsi éludés en la conclusion du concile, et considérant le danger ou étoit la religion catholique, résolut de se retirer en sa ville de Tongres, et de faire en son particulier ce que tous les autres évêques catholiques devoient faire, c'est-à-dire d'avoir recours à Dieu, de lui recommander l'état de son Église, et d'employer le reste de ses jours à sa défense. Ce qu'il fit, veillant soigneusement sur son troupeau, l'instruisant par ses saintes et continuelles prédications, et s'opposant comme une forte muraille aux rudes attaques des hérétiques ariens.

En ce temps-là, il connut par une révélation divine la descente que devoient faire les Huns en France, qu'ils devoient entièrement ravager, mais principalement la ville de Tongres, qui devoit le plus ressentir leur fureur par son entière désolation : ce qui lui fit entreprendre le voyage de Rome.

Gilles d'Orval nous dit ici qu'après le retour de saint Servais du concile de Rimini à Tongres, le diable suscita les Tongriens à murmurer et à se révolter contre lui, à cause de sa grande modestie et de sa simplicité, et parce qu'il étoit étranger : il ajoute que leur insolence les porta à lui vouloir du mal et à attenter à sa personne, le chassant de leur ville avec violence; que saint Servais, supportant cette injure patiemment, se retira à Utrecht, avec ses chanoines, qui l'accompagnèrent, et que ce fut là qu'il eut révélation de la descente des Huns en France.

Après donc qu'il eut eu cette révélation, il en avertit les Tongriens, et les exhorta de faire pénitence pour apaiser le courroux de la justice divine. En effet, il leur ordonna un jeûne universel, avec des prières et des oraisons, les avertissant sur toutes choses de réformer leurs mœurs. Pour les y obliger davantage il commença le premier, leur montrant l'exemple de ce qu'ils devoient faire. Mais après tout cela il fut divinement averti que c'étoit un décret arrêté de la justice de Dieu en punition des péchés du peuple. De façon qu'il alla dévotement à Rome implorer l'intercession des apôtres saint Pierre et saint Paul, afin d'obtenir par leur faveur ce qui lui avoit été refusé.

Quelques-uns disent que les prélats et la noblesse de France, en-

tendant parler de cette révélation, l'envoyèrent prier de se transporter à Troyes, ville de Champagne; et qu'y étant arrivé, il avoit été député pour aller à Rome présenter les vœux de toute la France à Dieu, par la faveur et l'intercession des saints apôtres, mais je crois que son propre mouvement l'y porta, d'autant qu'il avoit assez de charité pour cela.

Ainsi donc s'acheminant à Rome, il voulut voir en passant saint Auctor, évêque de Metz, et lui dit que sa ville ne devoit pas être exempte de la barbarie des Huns. C'est pourquoi saint Auctor, ne pouvant pas l'accompagner, à cause de sa vieillesse, recommanda son Église et tout son troupeau à ses prières. Cependant il arriva que saint Servais disant la messe dans l'église de Saint-Étienne à Metz, une poutre de la voûte de l'église, en tombant, cassa une belle et riche pierre sur l'autel : saint Servais la remit en son premier état en passant son doigt sur la rupture. Saint Auctor attribua une telle merveille aux mérites de saint Servais, et saint Servais au contraire à ceux de saint Auctor. Depuis et jusqu'à aujourd'hui, les habitants de Tongres et de Metz attribuent ce miracle chacun à leur saint pasteur.

On remarque encore que les Romains virent une grande étoile, d'une admirable clarté, qui parut extraordinairement sur le chemin par où saint Servais alloit à Rome.

Étant donc à Rome il passa plusieurs jours et plusieurs nuits en continuelle oraison devant le sépulcre des saints Apôtres, avec une abstinence et une macération très-grandes, jusqu'à rester deux et trois jours sans boire ni manger. Après avoir passé un long espace de temps en oraison, saint Pierre lui apparut, et lui dit que c'étoit un arrêt irrévocable de la justice divine, que les Huns ravageroient la France; que saint Étienne avoit obtenu de la miséricorde de Dieu la conservation de son église seule à Metz; qu'il s'en retournât promptement mettre ordre en sa maison, et se retirât à Utrecht, que Dieu conserveroit pour sa considération : que là il préparât ce qui étoit nécessaire pour sa sépulture, parce que Dieu le retireroit bientôt de ce monde, et qu'il ne verroit pas la désolation. Là-dessus il lui donna, par une faveur particulière, une croix d'argent faite

de la main des anges, avec le même pouvoir d'ouvrir et de fermer le ciel que lui : cette croix se garde et se voit encore aujourd'hui.

Saint Servais, après cette réponse, s'achemina pour revenir en France. Il ne fut pas plutôt sorti des faubourgs de Rome, qu'il tomba entre les mains de cruels barbares qui couroient déjà la campagne, ravageant l'empire romain, et qu'il fut mis en prison, lié comme un forçat. Mais Dieu fit paroître ce qu'il étoit, par des prodiges que ces barbares n'avoient pas accoutumé de voir : car sur le milieu de la nuit il parut une grande lumière qui éclaira toute la prison, la rendant toute brillante : ce qui étonna merveilleusement les gardes; mais beaucoup plus encore certains personnages qui parurent avec une majesté toute divine, pour la consolation du saint prisonnier. Cela fut cause que, le lendemain matin, il fut tiré de la prison, pour être examiné sur le rapport de ce prodige; là, son visage parut comme un beau soleil, ainsi qu'il arriva à saint Étienne au milieu des soldats.

Cependant plusieurs choses ayant été dites tant contre lui qu'en sa faveur, il fut mis sous la garde d'un soldat de l'armée, pendant que les autres allèrent prendre leur réfection. Mais voici bien une autre merveille. Après dîner, comme on l'envoyoit quérir, un messager accourut qui rapporta que saint Servais s'étant endormi au milieu du champ, un aigle d'une grandeur admirable s'étoit perché derrière lui, le couvrant d'une de ses ailes contre l'ardeur du soleil, et se servant de l'autre comme d'un éventail pour le rafraichir. Cette nouvelle attira incontinent tous ces barbares, dont l'étonnement étoit d'autant plus grand, qu'ils n'étoient pas accoutumés à de pareils prodiges.

Cet aigle enfin peu après s'étant envolé et ne paroissant plus, saint Servais se réveilla au bruit de tout le monde, qui accouroit et s'assembloit autour de lui, à qui le plus près s'en approchoit. On lui demanda de quelle profession et religion il étoit. Ayant répondu qu'il étoit chrétien, et qu'il adoroit Jésus-Christ, ces barbares à l'instant lui demandèrent sa bénédiction, criant tous à haute voix que Jésus-Christ étoit le Seigneur et le Dieu des dieux, puisqu'il

honoroit ainsi ses serviteurs; et ils le laissèrent aller, après lui avoir fait plusieurs excuses, et beaucoup d'honneur.

Ce saint prélat, étant ainsi délivré des mains de ses ennemis, passa l'Italie, traversa les Alpes, et vint jusqu'auprès de Worms, où se sentant fort travaillé, tant du chemin que de la soif (joint qu'il étoit grandement vieux), il s'assit pour se reposer; et comme il n'y avoit point là d'eau pour boire, il eut recours à Notre-Seigneur, et faisant le signe de la croix sur terre, il en sortit incontinent une belle fontaine, dont non-seulement il reçut du soulagement, mais aussi plusieurs personnes malades y trouvèrent la santé en en buvant. Une femme veuve, ayant bu de cette eau, fut guérie des fièvres, dont elle étoit affligée il y avoit longtemps; en reconnoissance de quoi elle fit saint Servais héritier de tous ses biens, ce que firent plusieurs autres après de pareilles grâces.

De là il vint à Worms, où saint Amand, évêque du lieu, le reçut honorablement. Saint Auctor, évêque de Metz, ayant eu des nouvelles de son retour, alla au devant de lui jusque-là, et le pria fort d'honorer encore une fois de sa présence la ville de Metz : ce qu'il lui promit, après qu'il auroit été à Cologne. Là saint Séverin, qui en avoit été constitué évêque par le concile de Sardique en la place de l'hérétique Euphrates, le reçut aussi selon son mérite. Mais comme tout le monde sortoit au devant de lui avec acclamations, par humilité il ne voulut pas se loger dans la ville, se contentant de demeurer aux faubourgs.

Pendant qu'il fut là, saint Séverin le visita souvent. Or il arriva qu'une nuit, après avoir visité par dévotion, selon sa coutume, les monastères en psalmodiant, et voulant aussi visiter notre saint Servais, il aperçut une colonne de feu qui sortoit de la chambre où il étoit en prières, et lui sembloit monter jusqu'au ciel. Ce qui fut cause (joint aussi à une mélodie céleste qu'il entendit après au même lieu, lorsque saint Martin mourut) qu'il y bâtit une petite église, qu'il nomma *la Porte du Ciel.*

De là saint Servais, ayant visité saint Maximin, évêque de Trèves, s'achemina droit à Metz, où saint Auctor et toute la noblesse l'attendoient avec impatience. Y étant arrivé, et après avoir célébré la

messe, il leur raconta, les larmes aux yeux, la révélation de saint Pierre à Rome, et ce qui devoit arriver; puis il les exhorta de prendre patience, et de s'efforcer d'apaiser l'ire de Dieu, par vœux, prières, jeûnes et aumônes.

Enfin, il retourna à sa ville de Tongres, au grand contentement de tous les habitants, et ayant assemblé le peuple, il leur fit une belle exhortation, par laquelle il leur remontra le soin qu'ils devoient avoir du salut de leurs âmes, et principalement à la veille de tant de maux qui leur devoient arriver, où ils seroient tous en grand danger de leur vie. *Il y a trois jours*, leur dit-il, *que je diffère de vous faire entendre ce que la charité m'oblige à vous déclarer maintenant. Vous savez que j'ai entrepris le voyage de Rome pour votre considération; là j'ai fait mes prières à Dieu, et ai invoqué l'intercession de l'apôtre saint Pierre pour la conservation de votre ville contre l'invasion des barbares. Mais le nombre et l'horreur de vos péchés ont rendu mes prières inutiles; de façon que vous ne pouvez attendre qu'une entière désolation, mais, qui pis est, une éternelle damnation, si vous ne faites pénitence, et ne changez vos mœurs et vos mauvaises habitudes. Pour moi, je prends congé de vous, et vous dis adieu, car, par un divin commandement, il m'a été enjoint de m'en aller à Utrecht, et d'y préparer ma sépulture, parce que la divine bonté a ordonné de m'ôter de ce monde en peu de temps, afin que je ne voie pas tous ces malheurs qui vous arriveront. C'est pourquoi vous ne me verrez plus. Assurez-vous toutefois, je vous le promets, bien que je vous aie été inutile pour votre conservation corporelle, que je vous servirai toujours d'intercesseur envers Dieu pour le salut de vos âmes. Cependant il faut prendre garde que parmi la ruine publique de la ville, nous ne perdions aussi nos saintes reliques. Voilà pourquoi je les fais transporter à Utrecht avec moi, pour la consolation de ceux de vous autres qui réchapperont de tous ces maux.*

Là-dessus, en leur présence, il fit enlever les reliques des saints Navite, Marcel, Métropole, Séverin, Florence, Martin et Valentin, ses prédécesseurs évêques, et encore d'autres saints, avec les croix et les vases consacrés au saint sacrifice de la messe, avec ce qui étoit nécessaire pour sa sépulture.

Bon Dieu, quel départ! Qui ne se fût attristé de se voir abandonné de son pasteur, mais d'un si bon et si saint personnage, qui, pour un dernier désespoir, leur emportoit aussi tout ce qui leur pouvoit rester de saint et de sacré! Vous eussiez dit, en effet, à voir l'étonnement de toute la ville, que tout le salut public dépendoit de sa seule présence. Tout le peuple accourut et s'assembla autour de lui, avec des cris et des lamentations capables de tirer des larmes des cœurs les plus endurcis et les plus impitoyables. C'étoit une chose touchante de voir les pauvres malades et les lépreux qu'on lui présentoit, afin de l'exciter à la compassion, et qu'il ne les délaissât pas. Aussi ne le fit-il pas, car, les regardant d'un œil pitoyable, il les visita tous les uns après les autres, les larmes aux yeux, et par l'imposition de ses mains sur chacun d'eux, il les guérit, excepté quelques-uns, mais en petit nombre, dont Dieu différa la guérison jusqu'au temps de ses funérailles. Enfin le voilà parti, et tout le peuple l'accompagna.

Cette tristesse publique fut mélangée d'une grande consolation. C'est que depuis la porte de la ville de Tongres, tout le long du chemin, on entendoit du ciel une musique fort agréable. Sur le milieu du chemin ils se trouvèrent dans une grande place, dont le séjour et la beauté les invitoient à prendre du repos, et là comme le saint évêque se voulut asseoir pour se reposer (car il alloit à pied), la terra s'enfla et s'éleva un peu en cet endroit-là, comme pour lui servir d'oreiller, ce qui se voit encore aujourd'hui à la place que l'on tient par tradition être le même lieu où notre saint s'assit, d'où vient que l'on s'y asseyoit et reposoit par dévotion.

Saint Servais, désirant congédier ce peuple et les renvoyer en leur ville, leur fit une exhortation où il les recommanda à Dieu, et les pria de se donner de garde de leurs ennemis, tant visibles qu'invisibles. Là-dessus les pleurs redoublèrent plus qu'auparavant, tout le monde criant : *Saint Père, ne nous quittez pas et souvenez-vous de nous. Hélas! bon pasteur, nous sommes votre peuple et vos ouailles, ne nous abandonnez pas.* Mais les religieux et les vierges consacrés à Dieu avec le clergé le suivoient toujours, frappant leurs poitrines et criant : *Bon pasteur, pourquoi nous quittez-vous*

si tôt? Emmenez-nous avec vous, afin que nous ayons le bonheur de vivre et de mourir avec vous. Hélas! nous ne méritons pas tant de faveur. Mais que deviendrons-nous et que ferons-nous, pauvres misérables privés de votre douce présence?

Ainsi alloient-ils toujours, le suivant avec le reste du peuple, faisant de semblables plaintes conformes aux affections de chacun. De sorte qu'il fut contraint de leur recommander de s'en retourner en leur ville, après leur avoir donné sa bénédiction, et ainsi il passa outre à Utrecht.

Y étant arrivé, il fit promptement édifier une chapelle voûtée au milieu de l'église qu'avoit fait bâtir saint Materne, où il posa le saint trésor que l'on avoit apporté de Tongres. Après cela il fit préparer son sépulcre et tout ce qui étoit nécessaire pour sa sépulture. Peu de temps après, il fut saisi d'une fièvre lente qui lui dura trois jours, et au troisième, sur le matin, comme il célébroit la messe, un ange lui apparut au côté droit de l'autel, qui l'avertit de l'heure de son trépas. Cela l'ayant merveilleusement consolé, il se munit incontinent des Sacrements et assura le peuple qu'il décéderoit sur les neuf heures, ce qui arriva précisément ainsi qu'il avoit dit, le 13 de mai l'an de Notre-Seigneur 383.

Sa mort fut d'autant plus remarquable qu'elle fut honorée de plusieurs miracles. Car lorsqu'il décéda, l'on entendit une agréable mélodie des anges, et en même temps un ange apporta visiblement du ciel un beau voile de soie qu'il mit sur le corps du saint. De plus, tous les malades qui se trouvèrent à l'heure de sa mort, et depuis en ses funérailles, même ceux de la ville de Tongres qui n'avoient pas recouvré la santé lors de son départ, s'y en allèrent promptement aussitôt qu'ils eurent la nouvelle de son trépas, et recouvrèrent tous la santé.

Or, incontinent après sa mort et en la même année 383, les Huns descendirent en France, selon qu'il avoit prédit, par l'embouchure du Rhin, où le premier acte de leur barbarie se fit voir en la mort de sainte Ursule et de ses compagnes, vierges, au nombre d'onze mille. Elles avoient été embarquées à Londres contre leur gré, pour être conduites en la Bretagne, et données en

mariage aux soldats du tyran Maxime, afin de peupler ces nouvelles colonies (car il en avoit chassé les habitants naturels et avoit donné ce pays à ses soldats), et ayant été rejetées par la tempête sur les frontières d'Allemagne, elles tombèrent malheureusement entre les mains de ces barbares, et toutes, à la persuasion de sainte Ursule, préférèrent la mort à la vie, aimant mieux mourir que de perdre leur virginité.

Ils entrèrent ensuite et désolèrent la basse Allemagne et une partie de la France, où la ville de Tongres ressentit le plus les fléaux de la divine justice. Après un long siége elle perdit ses habitants, ou par le tranchant de l'épée, ou par la famine, fut pillée et presque entièrement ruinée. En quoi se voit déjà l'accomplissement de la prophétie de saint Servais, en partie, parce que les Huns ne coururent pas toute la France en ce voyage-là : l'accomplissement entier en fut réservé aux Vandales, qui vingt-quatre ans après vinrent en France et la ravagèrent totalement, achevant ce que les Huns avoient commencé. Ce fut à ce coup-là que la ville de Tongres, qui pensoit sortir de ses ruines et se rétablir, fut réduite en tel état, que depuis elle n'a jamais pu se relever, et de cette heure ce n'est qu'une bourgade de peu d'estime.

Or, quand saint Servais en sa prophétie parla seulement des Huns, je crois qu'il l'a fait ainsi parce qu'ils devoient être les premiers acteurs de cette cruelle tragédie, qu'ils étoient les plus cruels et reconnus pour tels en ce temps-là : de plus cette armée des Vandales étant composée de plusieurs nations barbares, il est probable que les Huns y eurent bonne part.

Mais ce qui relève de beaucoup l'honneur de saint Servais, c'est que la ville d'Utrecht ne reçut aucune incommodité de ces barbares, bien que proche voisine de Tongres, n'en étant éloignée que de six à sept lieues, et qu'ils courussent tout le pays, pillant et ravageant tout ce qu'ils rencontroient. Dieu, par les mérites de saint Servais, dont le corps y reposoit, ne permit pas même qu'ils y pensassent.

Entre les miracles que l'on rapporte avoir été faits en sa faveur, celui-ci est fort remarquable, c'est que quand les ecclésiastiques

d'Utrecht recevoient quelque injure des princes et des grands seigneurs, ils portoient ses saintes reliques au lieu où le tort leur étoit fait, et par sa faveur ils recevoient la satisfaction qu'ils désiroient. Ainsi ils les portèrent à Duisbourg, où il y avoit assemblée du roi et des grands de Lorraine, et là ils eurent réparation de l'injure que leur faisoit un nommé Immon, l'an de Notre-Seigneur 944, ainsi que le rapporte l'Appendix de Regino. Semblable chose se passa à Conflans (lorsque l'empire vaqua entre Othon III et Henri II), parce qu'un grand seigneur avoit usurpé leurs héritages. Saint Rémacle aussi pratiqua la même chose pour la conservation de son monastère de Malmonder, contre l'empereur Henri III, l'an 1071.

La victoire de Charles Martel contre les Sarrasins n'est pas moins à l'honneur de notre saint Servais. Car les chroniques de Liége, au rapport du docte Molan, disent qu'elle arriva le jour de la fête de saint Servais, et que ce même Martel et toute la France l'attribuèrent aux mérites de notre saint. Cette victoire fut de trois cent soixante et dix mille Sarrasins.

Saint Grégoire de Tours et ceux qui ont écrit sa vie rapportent qu'il ne tomboit point de neige en hiver sur son sépulcre, encore qu'il en tombât tant par tout le pays, qu'elle avoit quelquefois quatre pieds de haut. Il faut ici savoir que la cause pour laquelle le tombeau de saint Servais étoit ainsi à découvert, n'étoit pas que les chrétiens manquassent de dévotion envers le saint pour le couvrir, car ils avoient plusieurs fois dressé un petit oratoire de bois : mais il étoit souvent renversé par terre sans aucune violence et quelquefois aussi par la force des vents, de façon que l'on étoit contraint de le laisser ainsi à découvert. *Je crois,* dit saint Grégoire de Tours, *que Dieu permettoit que cela arrivât de la sorte, parce que cet oratoire ne correspondoit pas aux mérites de saint Servais, en attendant que quelqu'un l'honorât d'une belle église.* Saint Agricole y fit bien bâtir une église, mais saint Monulphe, qui succéda à saint Domitien, l'an 571, et mourut l'an 609, selon M. Robert, fit bâtir une autre belle, grande et superbe église à l'honneur de Dieu, sous le nom de saint Servais, y fit transporter son saint

corps en grande révérence et voulut qu'elle fût la cathédrale, y établissant son siége épiscopal et faisant saint Servais héritier de tous ses biens.

On garde encore aujourd'hui, dit Gilles d'Orval, en la ville d'Utrecht, la croix d'argent qui fut donnée par saint Pierre à saint Servais pendant qu'il étoit à Rome, et on s'en sert comme d'un souverain remède contre l'incommodité des souris ou des mulots, quand quelquefois il s'en produit une telle quantité, qu'ils coupent et perdent les blés, et on la porte par les champs en cette considération.

Un jour elle fut emportée avec le trésor de l'église par des voleurs, qui, saisis d'une grande frayeur, l'enterrèrent au pied d'une épine avec une partie du trésor, afin de se sauver plus librement. Cependant, pour le recouvrement de cette croix, on ordonna des prières publiques, un jeûne de trois jours, et des processions solennelles, pendant lesquelles elle fut retrouvée, car comme ces processions passoient, une grande volée d'oiseaux se vint percher sur cette épine, qui étoit sur le bord du chemin; la quantité de ces oiseaux, leur assurance et leur gazouillement continuel, donnèrent sujet de douter à l'assistance que Dieu par leur moyen ne voulût montrer quelque indice de ce que l'on recherchoit. Enfin on fouilla au pied de l'épine, où l'on trouva la croix et une partie du trésor, ce qui causa un merveilleux contentement à tout le monde.

Mais cette joie fut mélangée du déplaisir de la voir rompue en deux, de façon que pour la refaire l'on employa les plus experts ouvriers, toutefois sans effet. Là-dessus saint Servais apparut à un d'entre eux, et lui dit que l'on s'efforçoit en vain de la refaire, l'esprit humain ne pouvant pas s'étendre sur les ouvrages célestes et divins, et qu'il falloit avoir recours à Dieu. Tellement que le soir on la mit sur l'autel, recommandant l'affaire à Dieu, et le lendemain on la trouva miraculeusement en son premier état.

La ville de Tongres, étant presque réduite en ruines, fut privée d'évêque et de pasteur l'espace de 114 ans, après la mort de saint Servais, jusqu'à ce que saint Remy, par son zèle et son autorité, procura du roi Clovis, après son baptême, le rétablissement des

églises de Flandre, et obtint de lui que saint Agricole fût ordonné évêque de Tongres environ l'an 497, selon que l'a curieusement recherché le Père Bouchier. Ainsi saint Agricole, succédant à saint Servais, fit sa demeure et tint son siége, à l'imitation de son prédécesseur, à Utrecht sur la Meuse, ce que ses successeurs ont aussi continué, jusqu'à saint Hubert, successeur de saint Lambert, lequel, après y avoir tenu le siége pendant douze ans, le transféra à Liége, avec le corps de saint Lambert, l'an 709, où les évêques commencèrent à s'appeler évêques de Liége, car auparavant ils avoient toujours retenu le nom d'évêques de Tongres, à cause de la noblesse et de l'antiquité de cette ville-là, bien qu'ils eussent tenu leur siége à Utrecht bien plus longtemps qu'à Tongres, à savoir l'espace de 212 ans.

Tous les Martyrologes latins font une honorable mention de saint Servais, le Martyrologe romain, ceux de Bède, d'Usuard et d'Adon, comme aussi Sulpice-Sévère, saint Jérôme, le cardinal Baronius, Molan, Pierre des Natales, Démocrates, M. Robert et autres bons auteurs, desquels nous avons extrait et recueilli tout ce que nous avons dit.

A Rome, dédicace de l'église de Sainte-Marie-aux-Martyrs, que le bienheureux pape Boniface IV, après avoir purifié ce vieux temple, qu'on appeloit le Panthéon, consacra en l'honneur de la bienheureuse Marie toujours vierge et de tous les martyrs, du temps de l'empereur Phocas.

A Constantinople, saint Muce, prêtre et martyr, lequel, ayant d'abord beaucoup souffert, sous le proconsul Laodice et l'empereur Dioclétien, pour la confession du nom de Jésus-Christ, dans la ville d'Amphipolis, fut ensuite de là mené à Bysance, où il eut la tête tranchée.

A Héraclée, sainte Glycère, Romaine, martyre, qui souffrit sous l'empereur Antonin et le président Sabin.

A Alexandrie, commémoration de plusieurs saints martyrs, que les ariens massacrèrent dans l'église de Saint-Théonas, en haine de la foi catholique.

En Palestine, saint Jean le Silenciaire. Il avoit distribué ses grands biens aux pauvres et s'étoit retiré dans un monastère qu'il avoit bâti; devenu évêque d'une ville d'Arménie, il suivit une croix lumineuse qui le conduisit à la laure de saint Sabas, dans la Palestine. S'étant donc démis de l'épiscopat, il se retira dans cette laure, où il gardoit un perpétuel silence, jeûnant et priant. Saint Sabas, charmé de ses vertus et ignorant qui il étoit, le voulut faire ordonner prêtre. Il le mena au patriarche de Jérusalem dans l'église du Saint-Sépulcre. Là saint Jean prit le patriarche à l'écart et lui dit : « Mon Père, j'ai été fait évêque; mais la multitude de mes péchés m'a déterminé à me retirer dans le désert pour y attendre la visite du Seigneur. » Le patriarche, étonné, appela saint Sabas : « Dispensez-moi, je vous prie, lui dit-il, d'ordonner cet homme: j'en suis empêché par quelques particularités qu'il vient de me découvrir. » Saint Sabas, affligé, se retira et pria Dieu de lui révéler ce secret. Quand Notre-Seigneur le lui eut découvert, il se plaignit à saint Jean de sa réserve. Saint Jean vouloit s'enfuir, mais saint Sabas lui promit le secret. Il passa soixante-seize ans dans le désert, et mourut plein de jours et de mérites.

A Valladolid, saint Pierre Régalat, confesseur, de l'Ordre des Frères-Mineurs, restaurateur de la discipline régulière dans les couvents d'Espagne, et mis au rang des saints par le pape Benoît XIV.

Le bienheureux Albert de Ville d'Ogna, au territoire de Bergame, se retranchoit de sa nourriture dès l'âge de sept ans, pour faire l'aumône aux pauvres. La charité fut toujours sa vertu de prédilection, et Dieu multiplia plusieurs fois ses ressources pour augmenter ses dons. Réduit à la pauvreté, il travailloit pour donner encore. Il étoit du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, et mourut à Crémone en 1279; son culte fut approuvé par Benoît XIV, en 1749.

QUATORZIÈME JOUR DE MAI.

Saint Boniface, martyr. — Saint Pacôme, abbé de Tabenne et instituteur des Cénobites.

Saint Pons, martyr; saint Victor et sainte Couronne, martyrs; les saints martyrs Juste, Justine et Henédine; saint Pascal, pape; saint Boniface, évêque; saint Pompone, évêque; le bienheureux Gilles de Sainte-Irène, dominicain.

LA VIE DE SAINT BONIFACE,

MARTYR.

AN 305.

Saint Marcel, pape. — Constance-Chlore, empereur.

Du temps des empereurs Dioclétien et Maximien-Hercule, il y avoit à Rome une dame nommée Aglaé, noble, riche, belle et des mieux apparentées de la ville, qui, comme une jeune femme fragile, abusant des dons de Dieu, avoit mauvais bruit pour le rang et la condition qu'elle tenoit. Entre autres serviteurs, elle avoit un citoyen de Rome nommé Boniface, qui administroit tout son bien et ses affaires. Aglaé, le voyant beau, discret et de bonne mine, le prit en affection; et comme c'est l'ordinaire de l'amour, de naître de peu et de finir dans l'excès, cela passa en une telle privauté et en une si folle amitié, qu'Aglaé en fut fort diffamée, au grand regret de tous ses parents et au scandale du peuple.

Boniface, par les faveurs qu'il recevoit de sa maîtresse, se déborda aux vices; mais quoiqu'il fût adonné à ses plaisirs, toute-

fois il ne laissoit pas pour cela de faire quelques bonnes œuvres. Il étoit libéral, aumônier, et donnoit tout. Il faisoit le plus de bien aux pauvres qu'il pouvoit; il avoit compassion des affligés et tâchoit de les secourir selon son pouvoir.

Cette mauvaise conversation dura quelques années, jusqu'à ce que Notre-Seigneur, ayant pitié de la femme fragile et de l'homme misérable, usa envers eux de son infinie miséricorde, à cause de quelques bonnes œuvres qu'ils faisoient, et leur toucha le cœur, pour leur faire voir l'abîme des misères où ils s'étoient plongés.

Ce rayon de lumière, qui pénétra dans leurs cœurs, fit qu'ils virent leur état, se reconnurent, pleurèrent, et résolurent de se convertir à Dieu. Néanmoins, sachant combien ils l'avoient offensé et irrité par leur grands péchés, ils furent d'avis de chercher quelques médiateurs et intercesseurs pour obtenir de Notre-Seigneur, par leurs mérites, ce qu'ils n'osoient espérer par les leurs.

L'horrible persécution que les empereurs Dioclétien et Maximien avoient allumée contre l'Église, alloit toujours augmentant, et spécialement en Orient, où régnoit Galère-Maximien, homme cruel et barbare, ennemi des chrétiens; car encore que ces empereurs se fussent déjà dépossédés de l'empire, néanmoins on ne laissoit pas d'observer leurs rigoureuses lois. Aglaé et Boniface prirent donc la résolution de chercher les corps des saints martyrs et de les honorer, afin de les convier par quelques services d'intercéder envers Dieu pour eux, et obtenir la rémission de leurs péchés.

On les avertit qu'il y avoit un président en la province de Cilicie, nommé Simplicien, qui n'étoit pas moins avare que cruel, et qui faisoit une boucherie des saints martyrs, qu'il faisoit tourmenter avec de grands supplices, vendant ensuite leurs corps aux chrétiens, qui les achetoient bien chèrement et les gardoient comme des trésors précieux. Ils avisèrent entre eux que Boniface iroit en cette province-là, où il trouveroit aisément et sans danger ce qu'ils désiroient extrêmement. Aglaé lui donna une grosse somme d'argent pour faire le voyage, pour distribuer aux pauvres, pour acheter de l'avare tyran quelques corps des glorieux martyrs, et

les apporter à Rome. Elle lui donna un grand équipage de chevaux et de serviteurs, pour l'accompagner, de beaux linceuls, des onguents précieux, des parfums et des odeurs pour embaumer les reliques des saints martyrs.

En partant, Boniface dit à Aglaé en souriant, ou par une inspiration divine : *Que diriez-vous, madame, si je ne vous apportois pas les corps des martyrs, et que d'autres apportassent mon corps? Le recevriez-vous comme relique?* Elle lui répondit : *Il n'est pas temps de plaisanter, Boniface : souviens-toi que nous ne sommes pas dignes de toucher ni même de regarder les reliques des saints martyrs. Fais en sorte que tu mérites d'apporter ce que je désire.*

Boniface partit de Rome, et s'en alla exécuter ce pieux dessein. Notre-Seigneur eut leur intention si agréable, de chercher et d'honorer les saints martyrs, qu'il commença à lui ouvrir peu à peu les yeux, afin qu'il s'humiliât et reconnût qu'il ne méritoit pas de toucher aux reliques des martyrs, et qu'il s'y disposât par jeûnes, pénitences et aumônes; à quoi il s'adonna tout le long du chemin, pour recevoir la faveur que Dieu lui fit.

Il arriva à Tarse, ville capitale de la Cilicie, où étoit le président Simplicien, qui poursuivoit sa cruauté sur les chrétiens. Boniface étoit déjà si embrasé et si désireux du martyre, qu'il s'en alla droit à la place où l'on tourmentoit les saints martyrs, et à l'instant qu'il y arriva, il en trouva vingt qui étoient appliqués à diverses tortures, et tous cruellement déchirés. Il jeta soudain les yeux où il avoit le cœur : et voyant la patience, la force et la constance des saints martyrs, il s'attendrit et s'enflamma d'avantage en l'amour de Notre-Seigneur. Courant donc droit à eux, il se jeta à leurs pieds, baisant leurs plaies, les essuyant de ses larmes, frottant ses yeux de leur sang, et il commença à leur crier tout haut : *O bienheureux martyrs, ô amis de Dieu, ayez bon courage, résistez fortement à ces douleurs qui sont si courtes, par lesquelles vous devez parvenir à la joie éternelle.*

Le méchant juge Simplicien, voyant cela, le fit prendre et amener vers lui. Il s'enquit de son nom, et d'où il étoit. Sitôt qu'il ouït dire qu'il étoit chrétien, il le fit tourmenter et gratter son corps

avec des ongles de fer, jusqu'à ce que l'on eût découvert ses os : non content de l'avoir si maltraité, il fit planter des alènes entre la chair et les ongles; et voyant que le saint ne faisoit que se rire de tout cela, ayant les yeux élevés au ciel, et rendant grâces à Dieu de la faveur qu'il lui faisoit, il commanda qu'on lui versât du plomb fondu et bouillant dans la bouche. Alors Boniface supplia affectueusement Notre-Seigneur de lui donner de la force et de la constance, et pria les autres vingt martyrs qui étoient au milieu des tourments, de l'assister de leurs oraisons, afin qu'ils lui obtinssent de Dieu l'expiation de ce que ses péchés avoient mérité. Les saints firent la prière dont Boniface les avoit requis, et il endura ce tourment avec un visage angélique.

Tout le peuple qui étoit là présent, ému en faveur du martyr contre le tyran, commença de s'écrier à haute voix : *Le Dieu des chrétiens est grand. Vous êtes un grand Roi, ô Christ, nous croyons tous en vous.* Disant cela, ils renversèrent un autel qui étoit posé là, pour y faire sacrifier aux dieux les chrétiens qui renioient Jésus-Christ, et jetèrent des pierres au président, qui craignant d'être tué se retira et se cacha promptement en sa maison.

Néanmoins, il ne changea pas pour cela; car dès le lendemain il fit jeter Boniface la tête la première dans une grande chaudière pleine de poix bouillante, mais Notre-Seigneur envoya son ange qui le couvrit, et l'en retira, sans qu'il reçût aucun mal, encore que la seule flamme brûlât beaucoup des infidèles qui étoient à l'entour. Enfin il lui fit trancher la tête, après que le saint eut demandé un peu de loisir pour faire son oraison, et supplier Notre-Seigneur de ne pas regarder ses péchés, mais la volonté présente qu'il lui avoit donnée de mourir pour la sainte foi; qu'il le mit au rang de ses bienheureux martyrs, et éclairât toute cette gentilité, les délivrant de leur aveuglement. Ayant achevé son oraison, sa tête fut séparée du corps, et son esprit s'envola au ciel. Cent cinquante païens qui étoient là présents furent convertis à Jésus-Christ, comme Boniface l'en avoit prié.

Les compagnons du saint martyr ne savoient rien de ce qui se passoit, et voyant que Boniface ne retournoit point au logis, ils

pensèrent qu'il se seroit arrêté avec quelque courtisane à boire et à manger, ce dont ils murmuroient entre eux. Ils le furent chercher de tous côtés, et n'en trouvant nulle trace, ils rencontrèrent un des exécuteurs de la haute justice, et lui demandèrent s'il n'avoit point rencontré un étranger romain, qui n'étoit arrivé dans la ville que du jour précédent. Il leur dit que l'on avoit fait mourir par justice un chrétien qui sembloit être étranger, mais qu'il ne savoit pas si c'étoit celui qu'ils cherchoient. *Non*, dirent-ils, *il n'étoit pas de ces gens-là : nous le trouverons bien plutôt dans le logis de quelque courtisane, ou en d'autres plaisirs, que de s'aller faire martyriser pour Jésus-Christ.*

Néanmoins, pour voir si, par les signes qu'il leur en avoit donnés, ce ne pourroit point être lui, ils s'acheminèrent vers la place où son corps étoit étendu : ils le virent et reconnurent que c'étoit celui qu'ils cherchoient, ce dont ils furent assurés ayant vu sa tête, qu'ils prirent et rassemblèrent avec le corps, pleurant sur lui, et lui demandant pardon du mauvais jugement qu'ils en avoient fait. Le saint martyr ouvrit les yeux, et les regarda d'un visage riant, comme en leur pardonnant ce qu'ils avoient dit et pensé de lui. C'est la coutume des saints de pardonner facilement les injures, et de se montrer doux et bénins, même à leurs ennemis.

Ils achetèrent son corps cinq cents livres, autrement ils ne l'eussent pas eu, et sans chercher d'autres reliques des martyrs, le rapportèrent à Rome, où Aglaé par révélation divine savoit ce qui se passoit. Un ange de Notre-Seigneur l'avoit avertie de recevoir Boniface, non comme l'un de ses serviteurs, mais comme son seigneur, parce qu'il étoit martyr de Jésus-Christ, et que Dieu par son moyen lui feroit beaucoup de grâces. De sorte qu'elle l'alla recevoir en grande solennité, accompagnée du clergé, et lui fit bâtir une église où le saint martyr fut mis, et où Dieu fit plusieurs grands miracles par lui et par son intercession.

Aglaé devint une grande sainte, qui renonça à toutes les choses du monde, distribua ses grandes richesses aux pauvres, donna la liberté à ses esclaves, et s'enferma dans un monastère pour vaquer à l'oraison, et mortifier sa chair par jeûnes et pénitences ; elle per-

sévéra quinze ans en cette vie, mourut saintement, et fut enterrée auprès de saint Boniface.

Voilà un grand effet de la miséricorde de Dieu. A la vérité, c'est très-mal fait de lâcher la bride à ses passions, et d'oublier Dieu, nous confiant présomptueusement en sa miséricorde, et prenant occasion sur la grandeur de celle qu'il fit à Boniface et à Aglaé, de retarder notre conversion; car nous voyons souvent que la mauvaise vie est suivie d'une mauvaise mort. Néanmoins celui qui est tombé ne doit pas se désespérer; qu'il s'exerce toujours aux œuvres de piété, comme faisoit Boniface, qu'il prenne les saints pour ses intercesseurs devant Dieu, qu'il s'adonne à la pénitence, pleure ses péchés, et fasse comme ces deux saints, et ainsi il pourra espérer d'obtenir une pareille grâce.

Le martyre de saint Boniface arriva le 14 de mai, l'an de Notre-Seigneur 305, sous l'empire de Constance-Chlore et de Galère-Armentaire, le deuxième an du pontificat du pape saint Marcel.

L'église de Saint-Boniface est une des principales de Rome, où saint Alexis fut inhumé; c'étoit une des vingt-deux abbayes qu'il y avoit en cette sainte ville, comme l'on voit dans l'ancien Cérémonial romain.

Outre Métaphraste, qui écrit la vie de saint Boniface, il en est fait mention aux Martyrologes romain, d'Usuard et d'Adon, et en Surius au troisième tome de la *Vie des Saints*.

LA VIE DE SAINT PACOME,

ABBÉ DE TABENNE.

AN 406.

Saint Innocent Ier, pape. — Honorius, empereur.

Saint Pacôme, Père et maître d'un grand nombre de bons religieux et d'hommes très-parfaits, naquit en la Thébaïde, de parents

idolâtres, qui le nourrirent sans aucune lumière ni connoissance de Jésus-Christ. Néanmoins on reconnut assez dans son enfance que Dieu l'avoit choisi pour soi, parce que si on lui donnoit à boire du vin ou quelque autre liqueur qui eût été offerte aux idoles, il le reconnoissoit incontinent, à cause que son estomac ne le pouvoit supporter.

On le mena une fois à certains sacrifices des faux dieux ; tant qu'il y fut, les diables ne purent jamais répondre aux demandes qu'on leur faisoit, ni les sacrificateurs achever leurs cérémonies : au contraire, ils s'offensèrent fort de ce que les parents de Pacôme avoient amené en leur temple un ennemi de leurs dieux, leur commandant de l'emmener de là ; ce qu'ils firent incontinent, craignant d'attirer l'ire du Ciel sur eux.

En l'âge de vingt ans il fit profession des armes, et alla à la guerre que l'empereur Constance fit contre le tyran Magnence. Les soldats tombèrent en grande disette de vivres : les bourgades circonvoisines, qui étoient chrétiennes, l'ayant su, envoyèrent par charité de quoi nourrir les soldats, et le leur offrirent de si bon cœur, que Pacôme, tout surpris, demanda qui étoit cette bénigne et pieuse nation. Ils dirent qu'ils étoient chrétiens. Alors il s'enquit quelle étoit leur religion et leur manière de vivre. On lui fit entendre qu'ils croyoient en Jésus-Christ, Dieu et homme, que pour l'amour de lui ils faisoient plaisir à chacun, espérant que Dieu les en récompenseroit éternellement.

Pacôme, entendant ces paroles, sentit une nouvelle lumière et consolation en son âme, et, s'écartant un peu de ses compagnons, il leva les mains au ciel, disant : *Seigneur Dieu, qui avez créé le ciel et la terre, je promets de vous servir et d'obéir à vos commandements tant que je vivrai, s'il vous plaît de regarder ma petitesse, et de me faire connoître votre divinité.*

Cette prière et cette promesse augmentèrent en Pacôme l'amour de la vertu : il commença à résister à la sensualité, par la grâce divine. Aussitôt que l'armée fut licenciée, il se retira dans une ville de la haute Thébaïde, où il y avoit des serviteurs de Dieu qui le catéchisèrent et le baptisèrent. La nuit même qu'il reçut le saint

sacrement de baptême, il vit en songe qu'il tomboit du ciel sur sa main droite une rosée qui se convertissoit en miel, et il ouït une voix qui lui dit : *Pacôme, ouvre les yeux de ton entendement, parce que cette rosée est un signe de la grâce que Dieu te donne.*

Cette vision enflamma tellement Pacôme en l'amour divin, qu'il résolut de quitter le monde pour suivre la vie monastique ; et sachant qu'il y avoit en ces déserts un ermite de grand renom nommé Palémon, homme sévère, il l'alla trouver et se jeta à ses pieds, le suppliant à chaudes larmes de le recevoir en sa compagnie, et de lui enseigner le chemin du ciel.

Palémon le reçut, et ils employoient la plupart du temps en oraison; ensuite ils faisoient des sacs de poil de chameau pour donner l'aumône aux pauvres; et la nuit, au temps de l'oraison, si Palémon voyoit Pacôme accablé de sommeil, pour vaincre sa tentation, il lui faisoit porter de la terre dans des mannequins, et bien qu'il fût déjà bien vieux, il mettoit le premier la main à l'œuvre, pour lui montrer l'exemple.

Pacôme profita beaucoup en vertu sous un tel maître, qui l'envoyoit au bois nu-pieds, afin de le mortifier. Les champs et la forêt étoient semés d'épines et de ronces piquantes, qui écorchoient les pieds de Pacôme, lequel souffroit joyeusement ce tourment, en mémoire de Notre-Seigneur.

Le saint se rendit si accompli en l'humilité, en l'obéissance, en la patience, en la pénitence et aux autres vertus, que Palémon s'en étonnoit et respectoit son disciple. Il alla un jour à Tabenne, et comme il étoit en une profonde oraison, il entendit une voix qui lui dit : *Pacôme, demeure ici et y bâtis un monastère, car plusieurs qui désirent se sauver te viendront trouver, et tu les conduiras suivant les instructions que je t'ai données.* A cette voix il lui apparut un ange qui lui apporta un tableau où la règle qu'ils devoient garder étoit écrite, et qui lui dit que les moines surnommés Tabennites dureroient plusieurs siècles.

Pacôme vit bien que cela venoit du Ciel; il en communiqua avec Palémon, son maître, qui l'approuva et l'encouragea fort à exécuter l'œuvre que Dieu lui avoit commandée ; peu après, le saint vieillard,

consumé de vieillesse et d'austérité, finit heureusement ses jours.

Après cela, le frère aîné de Pacôme, nommé Jean, qui s'étoit fait chrétien, le vint trouver pour vivre avec lui, et s'adonner à la perfection. Ils vécurent quinze ans ensemble, et Pacôme, estimant que ce que Dieu lui avoit révélé par son ange s'accompliroit bientôt, il commença à bâtir et à préparer le lieu pour cette quantité de religieux qui devoient venir. Jean, pensant que cela fût contre la pauvreté, et ne sachant pas l'intention de Dieu, blâma son frère avec de rudes paroles, dont Pacôme se sentit touché au vif intérieurement, encore qu'il n'en fit rien paroître; toutefois, Jean s'en repentit tellement, qu'il demeura en oraison toute la nuit suivante, fondant en larmes, et suppliant Notre-Seigneur de lui pardonner; il pleura tant, qu'il trouva le lendemain ses pieds arrosés de larmes. Depuis il vécut fort paisiblement avec son frère, jusqu'à son décès.

La vie de Pacôme étoit très-parfaite, mais notre commun ennemi, le diable, craignant cela, lui faisoit une cruelle guerre pour l'éprouver, afin qu'il retournât en arrière. Ces monstres infernaux lui apparoissoient en diverses et étranges figures. Une fois, comme il étoit en oraison, la terre s'entr'ouvrit pour l'engloutir. D'autres fois, retournant du désert (où il alloit faire ses prières, de peur d'être interrompu), il se présentoit des soldats devant lui qui marchoient en bataille et crioient à haute voix : *Place à l'homme de Dieu*. Ils s'efforcèrent aussi de détruire le nouveau bâtiment qu'il avoit commencé. Par ces fantômes, les diables tâchoient de l'étonner, mais ils ne gagnoient rien, car le saint s'armoit du signe de la croix, et disoit quelque verset des psaumes de David en les méprisant. Voyant cela, ils tâchèrent à le faire rire par mille singeries qu'ils lui représentoient, mais le saint gardoit sa gravité et sa constance, pleurant au lieu de rire. Ils ne cessèrent pas pourtant de le molester, prenant la forme de belles dames richement parées, qui se vouloient asseoir auprès de lui et manger à sa table. Le saint demeuroit toujours recueilli en soi-même, sans relâcher un point de sa constance; alors changeant d'habit et de figure, par la dispensation divine, pour augmenter son mérite, ils le tourmentoient.

Ainsi qu'il demeuroit toujours le maître de ces monstres infernaux, de même Notre-Seigneur lui avoit donné tout pouvoir sur les bêtes farouches et sur les serpents venimeux; les crocodiles même le servoient, et lorsqu'il vouloit traverser le Nil, ils le portoient d'un bord à l'autre.

Par ces épreuves et ces signalées victoires, Pacôme étant parvenu à un haut degré de charité, l'ange lui apparut derechef, et lui dit que Dieu se plaisoit en lui, et vouloit qu'il lui servît d'instrument pour gagner le peuple qui s'adresseroit à lui. Peu de jours après ils vinrent de toutes parts, désireux de se sauver en laissant le monde. Pacôme les recevoit tous amoureusement, mais il ne donnoit l'habit à personne qu'il ne l'eût éprouvé par un long et sévère noviciat de trois ans, selon que l'ange l'avoit prescrit en la règle qu'il lui apporta du ciel, les éloignant premièrement de tout ce qui les pouvoit détourner ou refroidir leur ferveur, leur apprenant à se séparer tout à fait du monde, puis de leurs propriétés, et enfin d'eux-mêmes.

Pour les exciter par son exemple, il étoit le premier à observer tout ce qu'il leur enseignoit : il apprêtoit à manger, cultivoit le jardin, faisoit les offices de portier et d'infirmier. Il édifia tellement ses premiers compagnons par sa sainte vie, que l'odeur et la renommée de ce nouvel Ordre s'épandit par tout, de manière qu'en peu de temps il y eut cent religieux en ce monastère.

Il n'y avoit en ces lieux aucun prêtre, d'autant que Pacôme ne permettoit pas que ses disciples aspirassent à cette dignité, ni à d'autre degré d'honneur, jugeant que toute sorte d'ambition est périlleuse, et que souhaiter un haut lieu, c'est la ruine de la religion. Lorsqu'ils vouloient communier, ils faisoient venir un prêtre du plus prochain village, qui disoit la messe et leur administroit le saint sacrement de l'autel. Néanmoins, s'il se présentoit quelque prêtre qui voulût embrasser leur règle, Pacôme ne laissoit pas de le recevoir.

Autant il étoit rigoureux à lui-même, autant étoit-il doux et traitable aux autres, principalement aux vieillards, aux malades et aux indisposés. Il usoit d'une grande douceur, discrétion et pa-

tience pour s'accommoder aux jeunes, que leur âge rendoit encore tendres et délicats; et il les conduisoit peu à peu à la perfection avec un zèle et un soin admirables : il cathéchisoit les idiots et les ignorants avec une telle grâce et dévotion, qu'il sembloit un ange. Il étoit très-zélé à la foi catholique et ennemi des hérétiques, ne permettant qu'aucun de ses religieux lût leurs livres, ni les eût avec soi. Il ne souffroit pas qu'on murmurât du prochain, spécialement des supérieurs. Il fuyoit extrêmement la conversation des parents, sinon lorsqu'il avoit quelque espérance d'aider à leurs âmes.

Une sienne sœur le vint visiter, qu'il ne voulut pas voir d'abord, mais il lui manda par le portier qu'elle savoit bien qu'il étoit en bonne disposition, que cela lui devoit suffire, et qu'elle s'en retournât en sa maison, si elle ne venoit en intention de quitter le monde et de faire pénitence de ses péchés, pour servir d'exemple aux autres femmes : qu'en ce cas-là il lui feroit bâtir une chambre à l'écart, où elle pourroit se donner à Dieu en repos et en silence, parce qu'il n'y avoit point d'autre consolation en terre, sinon de prier et de servir un si grand Seigneur. Ces paroles touchèrent sa sœur au vif, de manière qu'elle s'offrit à servir et à obéir à son frère, qui lui fit bâtir un logis séparé du monastère. Il se présenta incontinent d'autres femmes qui fondèrent en peu de temps un couvent de très-saintes religieuses, dont la Mère abbesse fut la sœur de Pacôme : elles vivoient toutes dans une singulière observance de leur règle, et dans une application continuelle à acquérir la perfection.

Entre ceux qui s'adressèrent à Pacôme pour être instruits de lui, il y eut un nommé Théodore, qui en l'âge de quatorze ans, regardant un jour les richesses, les délices et le superbe appareil de l'illustre maison dont il étoit issu, éclairé du rayon de la divine lumière, commença à discourir en soi-même, et à dire : *Que me serviront (chétif que je suis) tant de commodités, de contentements et les courtes joies de cette vie, si je perds celles de l'autre, qui sont infinies? car personne ne peut jouir ici-bas de ces plaisirs présents et là-haut des éternels.* Puis, jetant un profond soupir, il se retira en un lieu secret du logis, et se prosternant en terre, il dit les

larmes aux yeux : *O Seigneur, qui voyez l'intérieur des cœurs, vous savez bien que je ne préfère aucune chose de cette vie à votre amour; faites-moi connoître votre volonté, et me donnez la force de l'accomplir parfaitement et de vous glorifier à jamais.* Dès lors, il commença à rejeter les caresses de sa mère, jeûnant et se mortifiant de plus en plus. Ayant continué cette vie deux ans, après avoir passé quelque temps en la compagnie de quelques serviteurs de Dieu, il s'adressa au couvent de Pacôme et y fut admis.

La pauvre mère de Théodore, qui étoit veuve, se voyant sans enfant, accourut au monastère où il étoit, avec des lettres de faveur que l'évêque écrivoit à Pacôme pour lui faire rendre son fils. Le saint abbé envoya Théodore parler à sa mère, mais le jeune homme lui répondit d'une grande ferveur : *Mon Père, assurez-moi qu'au jour du jugement Dieu ne me demandera point compte du scandale que je causerai aux autres religieux, parlant à présent à la mère qui m'a engendré;* il lui allégua ensuite quelques raisons pour s'en excuser.

Pacôme lui répondit : *Mon fils, si vous ne le voulez, je ne vous oblige pas d'y aller, au contraire; je confesse que ce que vous dites est d'une plus grande perfection, d'autant que le religieux doit fuir les discours des choses mondaines, et aimer d'une affection modérée tous ceux qui sont membres de Jésus-Christ. Que si quelqu'un veut dire que personne ne peut s'empêcher de vouloir du bien à son propre sang, qu'il se souvienne du passage de la sainte Écriture qui porte que chacun est esclave de celui qui le surmonte.*

Ainsi Théodore refusa de voir sa mère, qui, touchée de sa constance et assistée de la faveur divine, résolut d'imiter son fils et de quitter le monde : elle fut reçue parmi les autres religieuses et servantes de Jésus-Christ.

Entre les dons divins de Pacôme, il avoit la discrétion des esprits et des maladies; il savoit distinguer celles qui procédoient des causes naturelles, et celles qui naissoient par la tentation de l'ennemi, qui a coutume, pour empêcher souvent le service divin, d'altérer les humeurs du corps, et de créer des maladies et des indispositions. Un jour, il se trouva mal, et reconnoissant que c'étoit

une tentation du diable qui le vouloit rendre lâche, il demeura trois jours sans manger, priant et assistant au service comme les autres ; en ce faisant il se fortifia, et il terrassa celui qui le vouloit supplanter.

Il étoit très-humble, et quoiqu'il fût le supérieur de tous, il se soumettoit même à ses disciples et à ses enfants. Il faisoit un jour de la natte avec les autres ; un des novices qui étoient là lui dit simplement : *Mon Père, vous ne faites pas bien : notre maître a montré à cordonner autrement.* Soudain le saint abbé se leva, et pria l'enfant de lui apprendre, et par une singulière humilité, avec édification de tous les assistants, il commença à travailler ainsi que l'enfant lui avoit montré. Il étoit fort fervent, assidu et persévérant en l'oraison.

Encore que de son naturel il fût plus enclin à la douceur qu'à la rigueur, néanmoins, quand la nécessité le requéroit, il savoit fort bien joindre la sévérité avec la bénignité, et la correction avec la clémence.

Entre les autres religieux de son monastère, il y en avoit un, nommé Sylvain, qui avant que de prendre l'habit avoit été bateleur, ayant mené une vie libertine et dissolue. Celui-ci donna au commencement une bonne espérance de soi, pendant que la ferveur de la dévotion lui dura : mais depuis il se refroidit peu à peu, et reprit ses premières mœurs de bouffonneries. Pacôme l'en avertit souvent, l'en reprit aigrement et l'en châtia ; et voyant que tout cela ne lui servoit de rien, après avoir demeuré vingt ans au couvent, il le fit appeler devant tous les religieux, et lui ôta l'habit, le bannissant de cette sainte congrégation. Cette punition fit retourner Sylvain en lui-même ; il se jeta aux pieds du saint abbé, confus et tremblant, le suppliant à chaudes larmes de lui pardonner, et d'attendre qu'il s'amendât. L'abbé persistoit, disant qu'il n'étoit pas raisonnable qu'un membre pourri infectât tout le corps de la religion : néanmoins, vaincu par l'humilité, les promesses et la persévérance de ce religieux affligé, il lui pardonna : dès lors Notre-Seigneur lui envoya son esprit du ciel, en sorte qu'il servit depuis à tout le couvent de miroir de vertu et eut un don des

larmes admirable. Au bout de huit ans il mourut fort saintement, et Pacôme vit l'âme de Sylvain monter au ciel, accompagnée de plusieurs anges. Voilà le fruit que retira Pacôme de la rigueur dont il avoit usé envers Sylvain.

Un religieux fit deux cordes de jonc en un jour, encore que par la règle il ne fût obligé que d'en faire une; il demeura en une vaine gloire de cela, et mit ces deux tissus hors de sa cellule en un lieu où Pacôme les pût voir; il reconnut aussitôt la vanité du moine, et jetant un profond soupir, il dit à ceux qui étoient auprès : *Ne voyez-vous pas que ce pauvre frère a travaillé depuis le matin jusqu'à cette heure, pour dédier son ouvrage au diable, sans aucun profit de son âme, puisqu'il a recherché en son travail de plaire plutôt aux hommes qu'à Dieu?* Il l'appela et le reprit rudement, lui imposant de certaines pénitences, le tenant enfermé cinq mois dans une cellule, ayant défendu qu'il fût visité d'aucun, et qu'il mangeât durant tout ce temps, sinon du pain et du sel. Ce qui montre le grand soin qu'avoit le saint abbé de la pureté du cœur de ses moines.

Il s'offrit à lui une occasion de commander que quelques jeunes novices (qui ne pouvoient, à cause de leur bas âge, faire autant d'abstinence que les grands et les robustes) fussent mieux traités que les autres. Les officiers du couvent, spécialement le cuisinier, voyant que les autres moines s'abstenoient d'eux-mêmes de manger des herbes que l'on assaisonnoit pour le couvent, et qu'ils se contentoient de pain sec au réfectoire, discontinuèrent de mettre le pot au feu, et traitèrent les petits et les grands d'une même façon. Le cuisinier, qui ne faisoit plus rien de son métier, s'occupoit, pour éviter l'oisiveté, à faire des nattes et des tissus comme les autres. Pacôme, étant de retour, fut averti de ce qui se passoit; il s'offensa fort de cette désobéissance, et que l'on eût également traité des personnes de forces et d'âges inégaux : il commanda au cuisinier d'apporter toutes les nattes qu'il avoit faite (il y en avoit bien cinq cents) et les fit brûler; car il aimoit surtout la sincère obéissance, et ne permettoit qu'aucun inférieur examinât curieusement ce qu'il commandoit.

En une extrême cherté qui advint de son temps, il envoya le procureur du couvent avec cent pièces d'or, qui procédoient de la vente des ouvrages des moines, pour acheter du blé où il en pourroit trouver. Le procureur fit ses diligences, et n'en trouvant point à vendre aux lieux circonvoisins, il en alla chercher au loin. Dieu permit qu'il rencontra un homme riche et pieux, qui avoit les greniers de la république en charge, lequel lui donna non-seulement du blé pour le prix de ses cent pièces d'or, mais beaucoup davantage. Le religieux, s'étant obligé de lui payer le reste du prix dans certain temps, fit charger son blé dans un bateau, et s'en revint bien joyeux au couvent.

Pacôme, pensant que cet excès naissoit de désobéissance et d'avarice, ne voulut pas voir le procureur, ni permettre que l'on déchargeât le blé dans le couvent. Au contraire, il lui envoya dire qu'il le vendît au prix qu'il l'avoit acheté, et qu'il payât entièrement ce qu'il en devoit, puis qu'il en rachetât d'autre des cent ducats qu'il avoit portés. Le procureur le fit ainsi, et amena du blé au monastère, puis il fut privé de son office, et châtié rigoureusement.

On en mit un autre à sa place qui n'étoit pas moins avare. Pacôme lui commanda d'aller vendre certains ouvrages que les religieux avoient faits de leurs propres mains, et lui dit le prix. Le procureur, étant au marché, trouva des gens qui lui en donnèrent trois fois autant que l'abbé les avoit taxés, et pensa que ce seroit une simplicité de refuser ce gain : il le prit, et s'en retourna très-aise au couvent; mais Pacôme, sachant le fait, enjoignit au procureur de restituer aux acheteurs le par-dessus du prix qu'il lui avoit limité, le déposa, et lui fit faire une rigoureuse pénitence : pour nous apprendre la pureté et la ponctualité que les religieux doivent observer en obéissance, et que ceux-là d'entre eux qui ont charge des choses temporelles, doivent être fort éloignés de toute espèce d'avarice.

Quoique Pacôme fût fervent, il étoit néanmoins discret, et n'approuvoit pas de certaines ferveurs déréglées qui le plus souvent ne réussissent pas bien.

Il y avoit dans le couvent un religieux plein de bonne volonté, mais de peu de savoir, qui, par un zèle indiscret et une promptitude de jeunesse, importuna instamment Pacôme de lui obtenir de Dieu, par ses prières, la grâce d'être martyr et de répandre son sang pour la foi catholique. Le saint abbé lui conseilla, puisque l'Église jouissoit alors de la paix sans aucune occasion de martyre, qu'il appliquât tout son soin à dompter ses passions et à se vaincre soi-même, d'autant que cette victoire, et la sainte persévérance en la religion jusqu'à la mort, est un genre de martyre fort agréable à Notre-Seigneur. Le religieux ne se contenta pas de ce saint conseil; au contraire, il importunoit tous les jours Pacôme, le priant qu'il lui fît octroyer la couronne du martyre. Alors le saint lui dit: *Je ferai ce que vous désirez, et je crois que Notre-Seigneur ne me refusera pas : mais prenez bien garde à vous de n'y pas manquer quand l'occasion se présentera, de peur de vous perdre.*

A deux ans de là, Pacôme envoya ce religieux chercher quelques objets nécessaires pour le couvent. Il commanda entre autres à ce religieux, rempli de confiance et de présomption, qu'il allât en certain lieu avec son âne chargé, lui disant en sortant qu'il eût bon courage, et qu'il ne laissât pas échapper l'occasion qui se présenteroit de ce qu'il souhaitoit depuis tant d'années. Le moine sortit du couvent, et rencontra où il alloit de certains païens barbares et sauvages qui habitoient dans les montagnes, et étoient descendus dans la plaine pour prendre de l'eau; aussitôt qu'ils l'aperçurent, ils lui mirent la main sur le collet, et le menèrent garrotté sur la montagne, à l'heure que les autres païens leurs compagnons sacrifioient à leurs faux dieux. A mesure qu'il approchoit, ils se rioient de lui et le pressoient d'adorer aussi leurs dieux. Au commencement le moine prit garde à lui et y résista, mais quand il vit les païens mettre la main aux armes, et lui porter la dague dans le sein, il se rendit, but du vin, et mangea de la chair qui avoit été offerte en sacrifice aux diables, ce qui fut une espèce d'idolâtrie. Après cela, ils le laissèrent aller; alors il revint à soi : connoissant sa misère et l'abîme où sa témérité l'avoit précipité, il pleura jusqu'au désespoir, pensant qu'il ne pourroit obtenir pardon de Dieu,

et il fallut que Pacôme, après l'avoir réprimandé rudement, le consolât et l'encourageât, lui imposant sa pénitence.

Notre-Seigneur fit plusieurs miracles par saint Pacôme durant sa vie. Une femme travaillée d'un flux de sang incurable, touchant avec foi la robe du saint abbé, se trouva guérie.

Allant une fois visiter certains monastères de ceux qui étoient sous sa charge, il aperçut de jeunes novices qui grimpoient sur un haut figuier à la dérobée pour cueillir des figues et les manger sans congé, et s'en approchant un peu près, il découvrit un diable qui étoit au haut du figuier, qu'il reconnut aussitôt être l'esprit malin de la gourmandise, lequel nous tente tous, et spécialement les jeunes gens. Il fit appeler le jardinier, qui étoit un saint vieillard, et ordonna que ce figuier fût coupé pour ôter tout sujet de tentation à cette jeunesse. Le jardinier pria Pacôme de ne le point faire couper, parce qu'il rapportoit beaucoup de fruit au couvent. Pacôme, de peur d'attrister le jardinier, ne lui répondit rien, parce que c'étoit un si saint homme, qu'après avoir vécu quatre-vingt-cinq ans au couvent, et en plusieurs années lui seul le soin du jardin, jamais il n'avoit mangé un seul des fruits du jardin, dont il étoit fort libéral aux autres Frères; mais Pacôme fit oraison, et le lendemain ensuivant, on trouva le figuier mort et sec en sa racine, au bois, au fruit et en la feuille.

Une autre fois, faisant l'exhortation aux religieux, il fut ravi, et ayant été quelque temps élevé en extase, il commanda au vicaire du couvent d'entrer en la cellule d'un religieux, et de regarder ce qu'il faisoit, parce qu'il dormoit et donnoit occasion au diable de le tenter et de le tirer de la religion, comme il prétendoit. Le vicaire trouva ce religieux ronflant, qui peu après quitta l'habit et s'en retourna au monde.

Pacôme avoit commencé à bâtir un monastère en un lieu qui lui avoit été donné par l'évêque, et comme certains mauvais garnements poussés du diable vinrent détruire la nuit ce que l'on avoit bâti le jour, Dieu envoya un ange qui les foudroya tous.

Il vint de la ville de Rome un religieux étranger, savant dans les langues latine et grecque, mais qui ne savoit pas un mot de l'égyp-

tienne, laquelle étoit la langue maternelle de Pacôme, qui n'en savoit point d'autre. Le moine romain désiroit extrêmement de manifester sa conscience et de consulter Pacôme, ne voulant pas communiquer ses secrets à une tierce personne. Pacôme se trouva court, et eut recours à l'oraison, puis il dit à Dieu : *Seigneur, si par faute de savoir les langues je ne puis aider ceux qui s'adressent à moi de pays étranger, pourquoi me les envoyez-vous? Et s'il vous plaît, Seigneur, que je vous serve en cela, donnez-moi ce qui m'est nécessaire pour accomplir votre volonté.*

Il continua son oraison avec ferveur trois heures entières, durant laquelle il tomba du ciel un papier écrit entre ses mains en forme de lettre-missive. Pacôme le lut, reçut le don des langues, et commença à parler si élégamment le grec et le latin, qu'il sembloit y surpasser tous les savants Ainsi il entretint le moine romain, et le renvoya en son pays bien instruit et consolé; depuis il parla toutes les langues aux autres étrangers.

Une autre fois il vint un homme le prier de guérir sa fille, qui étoit possédée du diable; il s'en excusa sur ce qu'il n'avoit pas accoutumé de parler aux femmes, néanmoins il dit qu'il lui apportât une robe de sa fille, qu'il la béniroit, espérant de la guérir par ce moyen. Pacôme la voyant dit : *Celle-là n'est pas d'une fille ;* le père jurant que si, Pacôme répliqua : *Je sais bien qu'elle lui appartient, mais votre fille ne garde pas la chasteté, faisant profession d'être vierge.* La pauvre fille promit de s'amender, et il la délivra avec un peu d'huile bénite.

Pacôme fonda plusieurs monastères, où il y avoit plus de sept mille religieux, qui vivoient comme des anges; il y en avoit mille quatre cents en celui où il demeuroit.

Enfin, étant comblé d'années, de vertus et de mérites, le bienheureux Père qui avoit envoyé tant d'enfants au ciel, sut que la miséricorde divine lui vouloit faire la grâce de le délivrer de la prison de ce corps, et de l'appeler à soi. Il fit assembler ses religieux, et les avertit d'un visage riant et doux, que Notre-Seigneur le vouloit retirer, les conjurant d'observer soigneusement les instructions qu'il leur avoit données : principalement qu'ils s'aimassent en Jé-

sus-Christ, et évitassent la moindre occasion qui pourroit refroidir leur charité : surtout qu'ils abhorrassent les hérétiques et la doctrine qui s'éloigneroit d'un seul point de ce que la sainte Église catholique nous enseigne.

Après leur avoir donné sa bénédiction, et choisi un de ses religieux pour lui succéder, il rendit son esprit à Dieu entre les bras et les soupirs de cette congrégation. Il décéda le 14 de mai. Sigebert en sa Chronique dit que ce fut l'an de Notre-Seigneur 406 qu'il mourut, âgé de cent dix ans.

Grenade fait mention de la règle de saint Pacôme, qu'il reçut de la main de l'ange, et dit qu'il écrivit certaines épîtres qu'il rapporte. Cette même règle de saint Pacôme, traduite de la langue égyptienne en grec, fut mise en latin par saint Jérôme, à la prière du moine Silvain, ainsi que l'on voit en sa préface, et se trouve à la fin des *Collations* de Cassien, imprimées à Rome.

La vie de saint Pacôme fut écrite en grec, et depuis mise en latin par Denis, abbé romain, surnommé le Petit, il y a plus d'onze cents ans, et se trouve dans le livre des saints Pères. Métaphraste l'a aussi écrite, et Surius la rapporte en son troisième tome. Les Martyrologes romain, d'Usuard, de Bède et d'Adon; les Grecs en leur Ménologe; Sozomène, liv. 3, chap. 13; Pallade, en sa *Lausiaque*; Cassiodore, en *l'Histoire tripartite;* Nicéphore, liv. 4, chap. 14, et le cardinal Baronius en ses *Annotations*, et aux troisième et cinquième tomes de ses *Annales*, font mention de saint Pacôme.

Dans les Gaules, saint Pons, martyr, qui, par la force de ses prédications et par son adresse, convertit les deux Philippe-César à la foi de Jésus-Christ, et obtint la palme du martyre sous l'empire de Valérien et de Gallien.

En Syrie, saint Victor et sainte Couronne, martyrs, sous l'empereur Antonin. Victor fut tourmenté par le juge Sébastien, de plu-

sieurs manières horribles. Alors la femme d'un soldat, nommée Couronne, commença à le proclamer bienheureux à cause de sa constance dans le martyre. En même temps elle vit deux couronnes tombées du ciel, envoyées l'une pour Victor, l'autre pour elle : ce qu'ayant assuré à tous ceux qui étoient présents, elle fut démembrée entre deux arbres, et Victor décapité.

En Sardaigne, les saints martyrs Juste, Justine et Hénédine.

A Rome, saint Pascal, pape, qui tira des grottes plusieurs corps des saints martyrs, et les plaça avec honneur en diverses églises.

A Férento en Toscane, saint Boniface, évêque, qui, comme le rapporte saint Grégoire, pape, brilla dès son enfance par sa sainteté et ses miracles.

A Naples, saint Pompone, évêque.

Le bienheureux Gilles de Sainte-Irène étoit le troisième fils du duc Rodrigues Pélage, gouverneur de Coïmbre en Portugal. Il naquit en l'an 1190 et fut destiné par ses parents à l'état ecclésiastique; mais s'étant abandonné à la fougue de ses passions, il voulut étudier la médecine et vint à Paris, où il reçut le grade de docteur. Saint Dominique, l'y ayant rencontré, le retira de ses désordres et le fit entrer dans son Ordre. Il y mena une vie très-austère, fut envoyé en Espagne, puis à Santarem, où il fonda un couvent de Frères-Prêcheurs, et de là à Coïmbre, qu'il avoit autrefois scandalisée par ses vices et qu'il édifia par ses éminentes vertus. Devenu provincial d'Espagne, il évangélisa l'île de Majorque, que la domination des Maures avoit pervertie, et mourut le 15 mai 1265, après un long et glorieux apostolat. Benoit XIV a approuvé, le 9 mai 1748, le culte qu'on lui rendoit en Portugal.

QUINZIÈME JOUR DE MAI.

Saint Torquat et ses compagnons, apôtres d'Espagne. — Sainte Dympne, vierge et martyre.

Saint Mauços, martyr; saint Isidore, martyr; les saints martyrs Pierre, André, Paul et Denyse; saint Simplice, évêque et martyr; saint Cassius et ses compagnons, martyrs.

LA VIE DE SAINT TORQUAT ET DE SES COMPAGNONS,

APOTRES D'ESPAGNE.

AN 70.

Saint Pierre, pape. — Néron, empereur.

Après que le glorieux prince des apôtres, saint Pierre, eut mis sa chaire pontificale, comme vicaire de Jésus-Christ, et fondé la sainte Église en la ville qui dominoit sur le monde entier, il envoya des évêques en France, en Italie, en Espagne, en Afrique et en Sicile, pour les éclairer de la lumière de l'Évangile, selon que témoigne Innocent Ier, en une lettre qu'il écrivit à Décence.

Le Martyrologe romain, le quinzième jour de mai, dit ces paroles : *En Espagne les saints Torquat, Ctésiphon, Second, Indalèce, Cécilius, Hésychius et Euphrase, ayant été ordonnés évêques à Rome par les saints apôtres, furent envoyés aux Espagnes annoncer la parole de Dieu; et après qu'ils l'eurent semée en beaucoup de villes, et réduit à la foi de Jésus-Christ une innombrable multitude de peuples, ils reposèrent en Notre-Seigneur en divers lieux de*

cette province : Torquat à Cadix, Ctésiphon à Vierze, Second à Avila, Indalèce à Portilla, Cécilius à Elvire, Hésychius à Gibraltar, et Euphrase à Anduxar.

Voilà ce que contient le Martyrologe romain, et le pape Grégoire VII, en une épître qu'il écrit au roi Alphonse, rapportée par le cardinal Baronius, dit que les saints apôtres saint Pierre et saint Paul envoyèrent de Rome sept évêques pour éclairer et enseigner les peuples d'Espagne; qu'ayant détruit l'idolâtrie, ils fondèrent la chrétienté, et plantèrent la religion, prescrivant l'ordre et la forme qu'il falloit tenir au service divin, et qu'ils dédièrent les églises de leur sang.

Ces sept évêques donc, envoyés par les apôtres saint Pierre et saint Paul, abordèrent près de la ville de Cadix, qui se nommoit alors Acci. Ils étoient las du chemin à cause de leur vieillesse, et s'arrêtèrent en une agréable campagne, d'où ils envoyèrent leurs suivants à la ville pour acheter et leur apporter des vivres.

La ville étoit ce jour-là en réjouissance, à l'occasion d'une certaine fête que les gentils célébroient pour leurs faux dieux : mais voyant ces jeunes gens, qui paroissoient étrangers par leurs habits, et de diverse religion, ils prirent cela de mauvais augure, et craignant que leurs fêtes ne fussent profanées, leurs sacrifices souillés, et que leurs dieux ne se courroucassent contre eux, ils les voulurent outrager. Ces jeunes gens, afin d'éviter le péril où ils se voyoient tombés, se retirèrent peu à peu, et s'en retournèrent d'où ils étoient venus, ceux de Cadix les poursuivant toujours en intention de leur faire du déplaisir : mais Notre-Seigneur les préserva par un miracle.

Il y avoit sur la rivière un pont de pierre fort ancien : aussitôt que les chrétiens y eurent passé, à l'instant que les gentils qui alloient après y eurent mis le pied, le pont fondit sous eux, et les ensevelit dans la rivière, tandis que les chrétiens demeurèrent sains et saufs. Les gentils, épouvantés par cet accident, commencèrent à regarder les chrétiens avec plus de crainte et de respect, à changer la haine dont ils les poursuivoient auparavant, en étonnement et en vénération.

Entre autres il y eut une riche dame de qualité qui se nommoit Luparie, laquelle, éclairée de la lumière du ciel, envoya prier les saints de l'aller trouver. Ils la visitèrent, l'instruisirent dans la foi, et la baptisèrent en une église qu'elle-même fit préparer. D'autres gentils de Cadix suivirent l'exemple de cette sainte dame; la plupart de ceux de la ville embrassèrent notre sainte religion, et, dissipant les ténèbres de leur aveuglement, se convertirent à la foi de Jésus-Christ.

Saint Torquat demeura là évêque, et ses compagnons se séparèrent dans l'Espagne en cette sorte : saint Cécilius s'en alla à Elvire, qui étoit une ville auprès de Grenade, Indalèce à Portilla, Euphrase à Anduxar, saint Second prêcha à Avila, Ctésiphon et Hésychius à Vierze et à Gibraltar.

Les Martyrologes appellent ces saints, confesseurs; le missel et le bréviaire de saint Isidore et d'autres les font martyrs; Grégoire VII, en cette lettre que nous avons citée, dit qu'ils dédièrent les églises de leur sang, c'est-à-dire qu'ils furent martyrs.

Il est écrit que devant l'église de Saint-Torquat, qui est à Cadix, il y avoit un olivier planté de sa main, qui fleurissoit miraculeusement et portoit du fruit le jour de sa fête, ce dont les gentils étoient fort étonnés. Ce saint a une église de son nom dans Tolède, et il y a un bourg auprès d'Alcala qui s'appelle Saint-Torquat. Son corps est dans un riche monastère de Saint-Benoît appelé Celle-Neuve, près de la ville d'Orense en Galice.

Il y a une église de Saint-Second à Avila, où l'on tient pour certain que son corps saint est déposé; la ville a une grande dévotion à ce patron, qui est leur apôtre; elle s'est encore augmentée depuis que Jérôme-Marie, évêque d'Avila, y a fait bâtir une magnifique chapelle, où l'on transféra ses reliques.

Saint Cécilius a une célèbre paroisse dans Grenade, où il y a toujours eu des chrétiens, même du temps que les Maures occupoient la ville.

La mémoire et la dévotion de saint Indalèce durent encore en Aragon; on trouva son corps à Pierre-Marchée, nonobstant que d'autres tiennent qu'il fut porté d'Almérie au monastère de Saint-Jean

de la Roche. L'Église de Burgos en solennise la fête le dernier jour d'avril, parce que l'on porta en ce jour une partie de ses reliques en cette sainte église, du temps du roi Sisebut.

On éleva une superbe église au lieu de la sépulture de saint Euphrase, ainsi que nous trouvons dans saint Enloge, en l'apologétique qu'il a écrit des martyrs. Le corps de ce glorieux saint est en Galice, dans une église de son nom, en la montagne du Val d'Émaüs, auprès du couvent de Samois, de l'Ordre de Saint-Benoît; les moines ont de ses reliques et une chapelle intitulée de Saint-Euphrase, où l'on va réclamer son assistance.

Plusieurs graves auteurs écrivent que ces sept saints, avant que d'être sacrés évêques et envoyés de Rome en Espagne par les saints apôtres saint Pierre et saint Paul, avoient été disciples et compagnons de l'apôtre saint Jacques en Espagne, et qu'ils retournèrent à Jérusalem avec lui; qu'à quelque temps de là, se trouvant à Rome, ils furent consacrés évêques, et envoyés en Espagne, comme gens qui connoissoient déjà la langue et le pays. D'autres en ajoutent encore deux à ces sept, Athanase et Théodore, qui ne sortirent pas d'Espagne, dont Athanase demeura évêque de Saragosse, et Théodore prêtre. En l'histoire de Pèlerin, évêque d'Oviédo, qui fut écrite du temps du roi Alphonse VI, il est dit que les disciples de saint Jacques étoient au nombre de sept, à savoir : Calcer, Basile, Pie, Chrysogone, Théodore, Athanase et Maxime, qui sont des noms bien différents des sept premiers.

Pour retourner aux saints évêques Torquat et ses compagnons, que les apôtres envoyèrent en Espagne, leur fête se célèbre le 15 de mai, jour où ils sont nommés dans les Martyrologes romain, de Bède, d'Usuard et d'Adon. Ambroise Morales écrit qu'en un livre de lettres gothiques, du monastère de Saint-Milhan de la Cucule, de l'Ordre de Saint-Benoît, et à présent dans la bibliothèque de l'Escurial, où sont rapportés les conciles d'Espagne, il y a un bref souvenir de ces saints sous le nom de saint Julien et de Félix, archevêque de Tolède; il y est dit qu'ils apportèrent avec eux l'ordre et la forme de la messe dont les apôtres usoient, et qu'ils l'enseignèrent avec le surplus qu'ils avoient appris de la doctrine chrétienne.

Outre les martyrologes, il est fait mention de ces saints dans Isidore et au Bréviaire de Tolède, où il y a une hymne dédiée à leurs louanges.

LA VIE DE SAINTE DYMPNE,

VIERGE ET MARTYRE.

AN 600.

Saint Grégoire, pape. — Phocas, empereur. — Clotaire II, roi.

Il y avoit en Irlande un roi païen et puissant qui avoit épousé une très-belle dame, laquelle en cette considération, et à cause de ses autres belles qualités, étoit singulièrement chérie de son mari. De ce mariage il sortit une fille aussi belle que sa mère, nommée Dympne, qui fut soigneusement traitée et élevée : néanmoins aussitôt qu'elle eut atteint l'âge de raison, ayant connoissance de Jésus-Christ, elle se fit chrétienne, et lui voua sa virginité, méprisant les pompes, les festins, les danses et les autres vanités de la cour.

La reine sa mère, étant morte, le roi son père, voulant se marier en secondes noces, jeta les yeux de sa passion sacrilége sur sa fille, estimant qu'il n'y avoit aucune femme qui approchât de sa beauté. Sur ce dessein il commença à sonder son intention par toutes sortes de caresses, lui promettant tout ce qu'elle pourroit désirer, si elle le vouloit épouser. Dympne boucha les oreilles aux sifflements de ce venimeux serpent, et répondit qu'elle ne consentiroit jamais à un si abominable inceste. Le roi, s'y opiniâtrant

instamment, lui dit qu'elle seroit sa femme, bon gré mal gré qu'elle en eût. Alors, se recommandant à Notre-Seigneur de tout son cœur, elle répondit à son père qu'elle demandoit quarante jours de délai, et les bagues et les habits royaux dont elle avoit besoin pour se parer à son avantage. Il les lui fit délivrer très-volontiers, croyant que sa fille avoit changé d'avis.

En ce même temps il y avoit un prêtre en Irlande, nommé Gerebert, homme saint, qui avoit été confesseur de la défunte reine, avoit baptisé Dympne, et depuis administré le sacrement de l'autel à sa mère et à elle. Dympne le consulta sur ce qu'elle devoit faire pour éviter un crime si horrible. Le prêtre de Dieu lui conseilla de s'enfuir au plutôt, et s'offrit de l'accompagner : de manière qu'elle s'embarqua secrètement avec lui, n'ayant pris qu'un serviteur pour les suivre. Dieu permit qu'ils abordèrent à Anvers; de là ils passèrent en un village par des chemins écartés, craignant d'être remarqués et suivis; ils y défrichèrent un lieu qui étoit couvert d'épines et de buissons pour y bâtir une logette, où ils vivoient sûrement et inconnus.

Le roi, ravi d'aise, attendoit impatiemment le jour de noces de sa fille; mais quand il sut qu'elle étoit évadée, lui, qui étoit déjà enivré de son amour, se troubla, jetant des cris de regret et de fureur, et résolut de l'aller chercher jusque sous terre, en quelque part qu'elle pût être cachée. Il courut par tout son royaume, et ne la rencontrant point, il passa la mer avec son escorte, et descendit droit à Anvers, où il fit quelque séjour pendant que ses gens furetoient tout le pays, pour découvrir des nouvelles de sa fille.

Quelques-uns de ses serviteurs, après avoir logé en un village, payèrent l'hôte de la monnoie de leur pays. Cet hôte leur dit qu'il en avoit d'autre semblable, dont il ne savoit pas la valeur. Ces Irlandois lui demandèrent qui la lui avoit donnée; il leur répondit (sans penser à quelle fin il s'en enquéroient) que c'étoit une très-belle fille qui étoit venue d'Irlande demeurer là auprès, qui la lui donnoit en payement de ce qu'elle achetoit de lui pour sa dépense. Cela fit aussitôt juger que c'étoit la fille du roi qu'ils cherchoient : ils l'allèrent donc reconnoître et en portèrent les nouvelles à son père.

Le roi, aussi content que s'il eût passé de la mort à la vie, s'y achemina avec tous ses gens, et ayant trouvé la sainte, lui parla bénignement pour la convier d'accomplir les noces suivant son désir. Le prêtre Gerebert, qui étoit là présent, prit la parole, et blâma fortement le roi d'un tel inceste. Le roi entra en une telle furie, qu'ayant retiré ce bon prêtre d'auprès de sa fille, lui et ses serviteurs le taillèrent en pièces.

Après cela il redoubla ses assauts contre sa fille, la menaçant de la faire mourir, si elle ne lui obéissoit, mais la trouvant de plus en plus constante, il coupa lui-même la tête à sa fille, parce qu'il n'y eut aucun de ses serviteurs qui osa souiller ses mains dans le sang d'une si chaste vierge, et se rendre ministre d'une telle impiété.

Il laissa sur le champ le corps de ces deux martyrs pour servir de pâture aux bêtes et aux oiseaux : toutefois Notre-Seigneur suscita quelques habitants, qui, mus de compassion, les inhumèrent en une cave, où Notre-Seigneur commença à les glorifier par plusieurs grands miracles qui se faisoient tous les jours en ce lieu.

Cela donna sujet aux prêtres et aux habitants circonvoisins de rechercher ces corps saints. Ayant donc fouillé avant en terre, ils trouvèrent deux tombes d'un marbre blanc comme l'albâtre, et pour montrer que c'étoit une œuvre de la main des anges, ces sépulcres de marbre étoient fort artistement travaillés, de façon qu'ils paroissoient être tout d'une pièce, celui de la vierge à part, et l'autre du bon prêtre. Ce miracle excita davantage la foi de ce peuple, et augmenta leur dévotion, chacun accourant de toutes parts en ce lieu, pour obtenir la santé de Notre-Seigneur, et d'autres faveurs par l'intercession des saints, lesquelles grâces Dieu octroyoit d'une main libérale.

Depuis on emporta le corps de saint Gerebert à Saintes, et celui de sainte Dympne demeura à Gheel, qui fut le lieu de son martyre. A quelques années de là, l'évêque de Cambrai, accompagné de son clergé et d'une innombrable multitude de peuple, transporta son corps saint, du tombeau de marbre dans une châsse d'argent doré, garnie de pierres précieuses, le 15 de mai ; son martyre avoit eu lieu le 30 de ce mois.

Cette fois, quand on ouvrit le sépulcre, on trouva sur sa poitrine une pierre précieuse comme un rubis, où étoit écrit Dympne. Pierre, chanoine de Saint-Aubert de Cambrai, a écrit sa vie, telle que l'a rapportée Surius en son troisième tome. Le Martyrologe romain en fait mention, le cardinal Baronius en parle en ses *Annotations*, Molan en celles qu'il a faites à Usuard, et au *Catalogue des saints de Flandre*, où il dit que cette sainte vierge mourut l'an 600, et qu'entre les miracles que Dieu fait par elle, il chasse spécialement les diables des corps possédés; voilà pourquoi on l'a peinte tenant un diable enchaîné.

A Evora en Portugal, saint Manços, martyr.

Dans l'île de Chio, la fête de saint Isidore, martyr. On voit encore dans l'église qui porte son nom, le puits où l'on croit qu'il fut jeté, et dont l'eau guérit souvent les malades qui en boivent.

A Lampsaque, dans l'Hellespont, martyre des saints Pierre, André, Paul et Denyse. Sainte Denyse n'étoit âgée que de seize ans, lorsque, voyant le martyre et les tourments qu'enduroient saint André et saint Paul, elle s'écria avec une hardiesse admirable qu'elle étoit chrétienne. On la prit aussitôt et on voulut la faire sacrifier à Vénus. La sainte jeune fille s'y étant refusée courageusement, on l'abandonna à deux jeunes débauchés; mais Dieu envoya son ange, qui la gardoit avec une lumière si brillante, que ces jeunes gens, touchés du prodige, se convertirent à la foi. Cependant elle étoit toujours prisonnière; mais quand elle eut appris qu'on lapidoit saint André et saint Paul, et que tout le monde y couroit, elle s'échappa des mains de ses gardes, non pour voir leurs tourments, mais pour y participer. Le proconsul la fit en effet décapiter l'an 254, sous l'empereur Décius.

A Pausine en Sardaigne, saint Simplice, évêque et martyr, qui,

du temps de l'empereur Dioclétien et sous le président Barbare, ayant été percé d'une lance, acheva son martyre.

A Clermont en Auvergne, les saints martyrs Cassius, Victorin, Maxime et leurs compagnons.

Digitized by Google

SEIZIÈME JOUR DE MAI.

Saint Pèlerin ou Pérégrin, martyr, apôtre et premier évêque d'Auxerre. — Saint Jean Népomucène, martyr. — Saint Ubald, évêque de Gubio. — Le bienheureux André Bobola, martyr.

Les saints martyrs Aquilin et Victorien; les saints martyrs Félix et Gennade; les saints moines de Palestine, martyrs; saint Abdas et ses compagnons, martyrs; saint Honoré, évêque; saint Domnole, évêque; saint Possidius, évêque de Calame; saint Fale de Troyes; saint Brendan, abbé; sainte Maxime, vierge; le bienheureux Simon Stock.

LA VIE DE SAINT PÈLERIN OU PÉRÉGRIN,

MARTYR, APOTRE ET PREMIER ÉVÊQUE DE LA VILLE D'AUXERRE.

AN 138.

Saint Sixte, pape. — Adrien, empereur.

Il est certain que l'empereur Adrien a furieusement affligé les chrétiens par les continuelles persécutions qu'il excitoit contre eux, les faisant cruellement martyriser de divers genres de supplices. Ce qui y aida beaucoup, fut l'édit universel qu'il fit dresser par *Salvius-Julianus*, l'an 134, sur lequel dorénavant les préteurs se devoient régler toujours pour rendre la justice, dont il fut nommé *perpétuel;* cela toutefois ne fit pas perdre courage aux chrétiens, ni diminuer le soin pastoral des Souverains-Pontifes de Rome envers les fidèles épars par tout l'univers, car le pape saint Sixte, premier du nom, à la requête des chrétiens de la Gaule, envoya en France un très-signalé personnage, non moins excellent en savoir qu'en sainteté de vie, nommé Pèlerin, citoyen romain.

L'ayant fait prêtre, il le consacra aussi évêque avant son départ, lui donnant plusieurs disciples pour l'accompagner en cette heureuse expédition, du nombre desquels furent Marse, prêtre, Corcodème, diacre; Jovinien, sous-diacre; Alexandre, lecteur, et Janvier, exorciste.

La ferveur du Souverain-Pontife fut telle, qu'il les conduisit lui-même hors de la ville de Rome jusqu'au port de mer, où il leur donna sa bénédiction, les exhortant tous à se montrer vaillants champions de Jésus-Christ sans rien appréhender, mais plutôt à exposer leur propre vie pour son honneur et l'accroissement de son Évangile.

Le premier port où ils abordèrent, fut à Marseille, où ils firent quelques prédications, puis ils s'acheminèrent à Lyon. Mais le peu de sûreté qu'il y avoit alors pour eux ne leur permit pas d'y demeurer, vu qu'ils désiroient accomplir la mission qui leur avoit été donnée. Ils passèrent donc outre et se rendirent à Auxerre, où ils furent honorablement reçus du peu de fidèles qui y étoient. Là, ils commencèrent à déployer le trésor céleste de la parole de Dieu, et éclairer cette gentilité de la lumière de l'Évangile, y faisant un notable profit, convertissant plusieurs païens à la foi, et gagnant beaucoup d'âmes à Jésus-Christ, de sorte que saint Pèlerin y fit bientôt après bâtir une petite église pour les nouveaux chrétiens.

Étant à Auxerre, il ouït parler d'un célèbre temple des idoles qui étoit à Intéramne, où une troupe incroyable de peuple abordoit de toutes parts pour y solenniser leurs fêtes et leurs jeux profanes, et vaquer à leurs abominables sacrifices. Saint Pèlerin s'y rendit un jour, et, s'élançant au milieu de cette foule impie, prêcha courageusement l'Évangile, leur remontrant l'erreur où ils vivoient, et la vanité des faux dieux qu'ils adoroient. On ne sauroit assez s'imaginer combien grande fut alors la fureur des idolâtres contre le saint. Il fut presque assommé de coups par cette populace aveuglée, puis, mené devant les juges comme un scélérat qui vouloit ruiner leurs dieux, détruire l'ancienne religion que leurs ancêtres avoient de tout temps déférée à leurs temples et à leurs autels.

Le serviteur de Dieu endura fort patiemment tous les opprobres

qui s'offrirent, demeura ferme et assuré devant le juge, témoigna constamment la vérité de notre sainte foi, par les réponses qu'il donnoit à son interrogatoire. Les paroles qui sortoient de sa bouche étoient des flammes ardentes du feu divin, capables d'enflammer les cœurs les plus glacés, s'ils n'y résistoient. Le méchant juge toutefois, au lieu de se convertir, en devint plus furieux contre le saint, qu'il fit soudain retirer de sa présence et jeter dans une obscure prison. Notre-Seigneur l'y favorisa tant, que de lui donner le courage, non-seulement d'endurer tous ces affronts pour la gloire de son nom, mais aussi d'y annoncer la foi chrétienne aux autres personnes, aux geôliers et à ceux qui venoient l'écouter, dont il en convertit quelques-uns.

En ce même temps, l'empereur Adrien vint en Gaule, où il ne se montra pas moins persécuteur des chrétiens qu'en Orient, en Italie et ailleurs. Saint Pèlerin lui fut aussitôt présenté par le proconsul de la province, afin qu'il y pourvût. L'empereur tâcha de l'amollir et de le gagner par la douceur, lui faisant de grandes offres de biens, de dignités et d'honneurs, s'il vouloit renoncer à Jésus-Christ crucifié, et sacrifier aux dieux immortels, protecteurs et conservateurs de l'empire romain. Mais toutes ces paroles furent inutiles : car le saint y opposa la véritable créance de la foi chrétienne, et l'excellence des mystères de notre sainte religion.

Il remontra à l'empereur qu'il ne prétendoit autre chose en ce monde, que le salut des âmes; que la seule ambition qu'il avoit, étoit de servir et adorer le vrai Dieu et son Fils unique Jésus-Christ; qu'en le possédant avec soi, il étoit assez riche, et qu'il devoit lui-même prendre garde à son aveuglement, qui lui faisoit tenir des idoles pour des dieux. Enfin il lui prêcha avec tant de liberté ce qui étoit du vrai Dieu et de la sainte et adorable Trinité, que le tyran, forcené de rage, le livra entre les mains des bourreaux, pour être fouetté à coups de nerfs et battu d'escourgées plombées et ferrées.

La constance du saint fut inflexible, et nonobstant tous les tourments, il vainquit la furieuse cruauté de ses bourreaux, qui furent plutôt lassés de le frapper que lui de souffrir. Alors un d'entre

eux ne pouvant supporter cet affront, et crevant de dépit de se voir ainsi fatigué, prit l'épée d'un soldat, et trancha la tête au saint évêque, qui reçut ainsi la couronne du martyre. Son corps demeura sur la place jusqu'à la nuit, et les fidèles l'enterrèrent au lieu même de son martyre, le 16 de mai, jour où la sainte Église solennise sa fête.

Les Martyrologes romain, de Bède, d'Usuard et d'Adon en parlent fort honorablement; comme aussi Vincent de Beauvais, saint Antonin, l'évêque Esquilin et d'autres, qui ont rapporté la plupart de ses actions admirables.

LA VIE DE SAINT JEAN NÉPOMUCÈNE,

MARTYR DU SECRET DE LA CONFESSION.

Au commencement du quatorzième siècle, au village de Népomuck en Bohême, à dix milles de Prague, naquit un bienheureux enfant dont des flammes merveilleuses allumées dans les airs honorèrent le berceau. Sa mère étoit déjà avancée en âge, et elle l'avoit obtenu de Dieu par l'intercession de la très-sainte Vierge, en qui elle avoit une parfaite confiance. L'enfant étant tombé dangereusement malade, ses parents allèrent le recommander à leur bonne protectrice dans l'église d'un monastère de Citeaux, voisin du bourg : aussitôt la maladie disparut.

Encore que les parents de saint Jean Népomucène fussent pauvres, ils le firent étudier d'abord en ce monastère de Citeaux; puis ils l'envoyèrent achever ses études à Prague, où il devint docteur en théologie et en droit canon. Il y reçut encore une dignité plus précieuse, qui fut celle du sacerdoce, à laquelle il s'étoit préparé par

une vie pure, recueillie et péniteute. Ses grands talents le firent bientôt choisir pour remplir l'office de prédicateur dans l'église de Notre-Dame de Tein, et ensuite la charge de curé d'une paroisse de la vieille ville. Prague changea bientôt de face sous sa parole ardente ; on y vit refleurir la piété et la pénitence. Une foule immense accouroit à ses sermons, et l'empereur Venceslas IV aimoit à l'entendre. Il le nomma prédicateur de la cour, en même temps que l'archevêque de Prague le faisoit entrer dans le chapitre de la métropole.

L'empereur ne s'étoit point encore abandonné aux désordres qui devoient faire de ce prince un persécuteur et un bourreau ; il écoutoit volontiers alors les conseils de saint Jean Népomucène. Il avoit en lui tant de confiance, qu'il lui voulut donner un évêché qui vint à vaquer, puis la prévôté de Wischerad, qui égaloit les premières dignités du royaume, avec un revenu de quatre-vingt mille florins. Saint Jean refusa opiniâtrément ces honneurs et ces richesses. Il n'avoit d'autre ambition que celle du salut des âmes ; il y consacroit toutes ses forces, prêchant constamment, cherchant à gagner les pécheurs par ses austérités, ses prières et ses aumônes, non moins que par son admirable éloquence.

L'impératrice, fille du duc de Bavière et femme de Venceslas, le choisit pour son confesseur. Sous sa direction elle avança rapidement dans les voies de Dieu. C'étoit une princesse d'une grande innocence de mœurs, fort pieuse, digne de son rang encore plus par ses vertus que par la noblesse de son sang. Elle aimoit les pauvres, qu'elle servoit de ses mains royales ; elle mortifioit son corps par les jeûnes, et donnoit à la prière une partie de ses nuits.

Cependant l'empereur, entraîné par ses passions, séduit par les impies conseils de ses ministres et de ses courtisans, s'étoit laissé aller à tous les désordres d'une vie dissolue. La débauche acheva de dégrader ce cœur que saint Jean Népomucène avoit un moment gagné à la vertu. Il devint le fléau de son peuple, dont il devoit être le père. Chaque jour de nouveaux scandales, de nouvelles violences venoient affliger ses sujets. Par une bizarre tyrannie du vice, ce prince devint jaloux de sa vertueuse épouse. Lorsqu'elle

pleuroit ses égarements et demandoit à Dieu de le ramener à lui, l'empereur, plein de soupçons outrageants, la faisoit épier avec soin, espérant découvrir quelques apparences coupables. Ne pouvant rien trouver, et le démon qui l'obsédoit le poursuivant sans cesse, ce malheureux roi se résolut de tenter un moyen sacrilége, et que pouvoit seul inspirer la passion la plus insensée.

Il savoit que saint Jean Népomucène étoit le confesseur de l'impératrice : il le fait venir au palais, s'enferme avec lui, et essaye de surprendre sur ses lèvres le secret sacré de la confession. Le saint, saisi de frayeur en devinant l'attentat du monarque, lui représente avec énergie l'indiscrétion de sa demande. L'empereur insiste; il lui offre des honneurs, des dignités, une fortune splendide, s'il veut l'éclairer sur la conduite de la princesse. Le saint s'y refusa avec une fermeté si intrépide, que l'empereur n'osa point poursuivre cette impie tentative de séduction.

Quelque temps après, on servit sur la table impériale un rôti qui étoit manqué. Venceslas, furieux, ordonne de mettre à la broche le cuisinier maladroit et de le faire rôtir à petit feu. Les courtisans pâlissent d'horreur; mais ils connoissoient leur maître, et ils gardent un lâche silence. Saint Jean Népomucène étoit alors à la cour: il apprend cette nouvelle cruauté plus digne d'un sauvage que d'un prince chrétien. Il demande à parler à l'empereur, et, comme saint Jean-Baptiste, dont il portoit le nom, l'avoit fait pour Hérode, il lui reprocha avec une sainte hardiesse l'atrocité du crime qu'il veut commettre. Pour toute réponse, l'empereur appela ses gardes; il fait saisir le saint, et, sans respect pour la dignité sacerdotale, il le fait jeter dans un cachot, où il le laissa quelques jours sans permettre qu'on lui donnât de nourriture. Il espéroit affoiblir son courage et obtenir de la faim ce que la séduction n'avoit pu lui donner. Le geôlier avertit en secret le saint confesseur qu'il pouvoit recouvrer la liberté en déclarant ce qu'il savoit de l'impératrice; mais saint Jean eût préféré mille morts à cette violation sacrilége : il souffrit la faim en silence.

« Peu de jours s'étoient écoulés, ajoute son historien, lorsque Venceslas, revenu de sa fureur, députa un des premiers ministres

de sa cour, pour annoncer au saint, de sa part, qu'il étoit percé de douleur d'avoir agi avec un homme de son caractère d'une manière si inhumaine.

« — Le roi vous en demande pardon, dit le courtisan, ne le lui refusez pas : oubliez les injures qu'il vous a faites; jouissez de votre première liberté, et demain trouvez-vous à sa table : Sa Majesté vous y attend pour vous donner des preuves magnifiques du regret qu'elle a conçu de sa faute, et des assurances réelles de la part que vous avez à ses bonnes grâces.

« L'homme de Dieu obéit sans réplique aux ordres du prince, et il fut admis au festin royal avec toutes les marques d'honneur et d'estime que l'on puisse donner à un saint. Mais, ô malignité du cœur humain! c'étoit un nouveau piége tendu à la vigilance du confesseur inébranlable. A peine la table fut-elle levée, les courtisans retirés, que l'empereur s'enferme dans son cabinet avec le saint martyr, et lui expose le vrai sujet de son appel en cour.

« — Je ne suis jamais en repos, lui dit-il; mes jours et mes nuits sont remplis d'inquiétudes; il ne tient qu'à vous de soulager mon chagrin, de dissiper les fantômes qui m'occupent, de calmer les tempêtes qui m'assaillent Déclarez-moi par ordre tout ce que vous avez appris de la confession de mon épouse; ne me celez rien, ne me déguisez rien : foi de prince, je vous promets un silence et un secret absolus. En récompense, que voulez-vous? des dignités, des honneurs, mes bonnes grâces ? je vous les accorde : demandez tout, vous obtiendrez tout. Si vous me refusez, au contraire, la rage des bourreaux ne pourra rien inventer de plus cruel que je ne vous fasse éprouver. Croyez-moi, profitez de mes offres et de mes faveurs; n'irritez pas ma colère, n'animez point ma fureur. »

« — Je n'y consentirai jamais, répondit le saint martyr; et vous-même, Sire, souvenez-vous que vous entreprenez sur les droits de Dieu, à qui seul appartient le discernement des consciences. En toute autre chose, commandez, je vous obéirai; mais en ceci j'ose dire à Votre Majesté ce que répondoit saint Pierre aux princes des prêtres : *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.* »

Venceslas fit venir le bourreau, que par amitié il appeloit son

compère; on traîne le saint en prison, on le dépouille, on le met à la torture; on lui brûle les côtés avec des torches ardentes. Le saint resta impassible; il ne sortit de ses lèvres que les noms sacrés de Jésus et de Marie. Le bourreau, lassé, abandonne la lutte, et Venceslas, craignant que sa cruauté n'irritât le peuple, ordonna qu'on relâchât encore une fois le martyr.

Saint Jean Népomucène rentra dans sa demeure, calme et sans esprit de vengeance. Il ne se plaignit à personne, laissa ses plaies se refermer et reprit le cours de son saint ministère. Il savoit que la haine de l'empereur n'étoit point apaisée; Dieu lui avoit révélé qu'il mourroit bientôt sous ses coups : il se préparoit donc au martyre par la prière et par les bonnes œuvres.

Quand l'heure s'approcha où il devoit répandre son sang pour Jésus-Christ, il monte une dernière fois dans la chaire de la métropole pour faire ses adieux à ce peuple qu'il avoit évangélisé pendant tant d'années. « Ses paroles sont remarquables, dit son historien; il commence par le dernier discours que le Fils de Dieu tint à ses apôtres, la veille de sa mort. « *Vous me verrez encore un peu* « *de temps*, leur dit-il, *mais je ne vous parlerai plus beaucoup*; je « finis ma carrière, ma fin approche; je mourrai pour les lois de « Jésus-Christ et de son Église. L'hérésie, continue-t-il, que l'enfer « suscitera dans peu, désolera le royaume de Jésus-Christ; et dans « ce royaume même de Bohême, où la religion est à présent si « florissante, on verra les autels profanés, le sanctuaire anéanti, « l'usage des sacrements aboli, les conseils évangéliques méprisés, « toutes les lois divines et humaines foulées aux pieds. Les tem- « ples du Seigneur et les monastères où le Seigneur est servi seront « réduits en cendres, plusieurs saints religieux périront par l'épée, « par la faim, par la soif et par une infinité d'autres supplices. Les « loups entreront par force dans la bergerie, ils dévoreront le trou- « peau; ils s'empareront du patrimoine de Jésus-Christ. Tout sera « renversé, changé, méprisé; la puissance des ténèbres sera dé- « chaînée, et malheur à celui qui tombera entre les mains de ses « faux prophètes. »

« L'événement, hélas! n'a que trop justifié la prophétie, ajoute le

même historien; trente ans à peine après ce discours, Jean Hus, Jérôme de Prague et plusieurs autres hérétiques levèrent l'étendard de la révolte contre l'Église catholique, insultèrent à la foi de nos pères, et semèrent partout leur détestable doctrine. Les païens ensuite firent irruption dans l'Europe; ils poussèrent leur fureur jusqu'à Prague. Zischa brûla les temples, renversa les monastères et commit des impiétés jusqu'alors inouïes. Quelque temps après, la plupart des habitants furent entraînés dans l'abîme par l'hérésie de Luther. »

« Ce ne fut point sans larmes ni sans soupirs, que saint Jean prédit ces malheurs à ses concitoyens, et qu'il finit son discours, comme saint Paul, en faisant ses derniers adieux; il demanda humblement pardon aux prélats et aux chanoines de Prague des fautes dont il disoit que sa vie étoit souillée et dont il se reconnoissoit coupable. Tout l'auditoire en fut saisi de frayeur, et la douleur que causèrent ces prophéties lamentables s'exprimoit par des pleurs et des gémissements. »

Saint Jean Népomucène voulut ensuite prier encore une fois aux pieds de Notre-Dame de Bunzlaw, dont saint Cyrille et saint Méthode avoient autrefois apporté l'image en Bohême avec la foi chrétienne. Il venoit demander à cette bonne Mère, qui avoit veillé sur son berceau et qui l'avoit protégé dans tout le cours de sa vie, de veiller sur son agonie, de le secourir dans cette heure dernière, de lui rendre son cher Fils propice et de ne point permettre que son âme devînt la proie de ses ennemis.

Sur le soir il rentra dans Prague. Venceslas étoit à la fenêtre de son palais; il aperçut sa victime, et le feu de la jalousie se rallumant dans son âme, il fit mener devant lui le saint martyr.

— Écoute, prêtre, lui dit-il, il n'est plus à présent question de garder le silence : tu parleras ou tu mourras. Si tu ne me déclares tout ce que tu sais de l'impératrice, vive Dieu! tu boiras de l'eau de la rivière de Prague.

Le saint regarda l'empereur avec un visage calme et sévère, mais il ne daigna pas lui répondre, attendant avec intrépidité la couronne qu'on lui préparoit. Venceslas, furieux de ce silence, le

Digitized by Google

fit enfermer dans une salle du palais; puis, quand la nuit put couvrir son crime de ses ombres épaisses, il le fit conduire sur le pont qui unit les deux villes, et de là ses bourreaux le précipitèrent, pieds et mains liés, dans la Moldau, le seizième jour de mai de l'an 1383, qui étoit la veille de l'Ascension de Notre-Seigneur. Son corps fut entraîné par les flots, tandis que les anges emportoient son âme en triomphe pour recevoir au ciel la palme et l'auréole des martyrs.

Au même instant, des feux parurent sur la rivière; on voyoit une infinité d'étoiles d'une clarté merveilleuse surgir comme du milieu des flots. « Cependant le corps du saint martyr descendoit doucement avec le coulant des eaux, accompagné de nouvelles clartés encore plus étonnantes; il sembloit que des flambeaux lumineux le suivissent et le précédassent rangés dans un ordre admirable; les uns s'élevoient un peu au-dessus des autres; ceux-ci s'abaissoient, ceux-là l'environnoient, comme s'ils eussent assisté à une pompe funèbre et porté le corps du bienheureux martyr en triomphe. »

Toute la ville accourut pour être témoin de ce prodige inouï, dont on ignoroit encore la cause. L'impératrice voulut le faire remarquer à Venceslas, et avec la simplicité d'une colombe elle s'informoit du monarque ce que pouvoit présager une semblable merveille.

Venceslas en fut frappé comme d'un coup de foudre; il s'enferma pendant trois jours, sans vouloir recevoir personne : il lui sembloit avoir devant les yeux le corps de sa victime éclairé par les feux du ciel. Quelques années après, la colère divine s'appesantit sur lui et il fut privé du trône et de la couronne impériale. Quant à l'impératrice elle étoit morte dès l'année 1387, pleurant le saint martyr dont elle avoit involontairement causé tous les malheurs.

Cependant on avoit recueilli le corps de saint Jean Népomucène, que les eaux avoient respectueusement apporté sur la plage. On l'avoit déposé dans l'église de Sainte-Croix des religieux de la Pénitence, puis transporté en grande pompe à la cathédrale. Le chapitre, le clergé de la ville, suivis de tous les habitants, l'accom-

pagnoient au milieu du deuil public. On fut obligé de rouvrir le cercueil pour satisfaire à la pieuse tendresse du peuple qui vouloit revoir une dernière fois les traits de l'homme de Dieu. Tous les malades qui purent toucher ce saint corps furent aussitôt guéris. Une odeur admirable sortoit du cercueil et faisoit voir assez la sainteté du précieux dépôt qu'il renfermoit. Quand on ouvrit la terre pour lui confier les restes du martyr, on y trouva un riche trésor, comme si Dieu eût voulu se charger de la dépense des funérailles de son serviteur.

Enfin il fut inhumé, et l'on grava sur son tombeau une épitaphe latine conçue en ces termes.

« Ici est enseveli le très-vénérable prêtre maître *Jean Népomu-*
« *cène*, chanoine de cette église, confesseur de la reine, illustre en
« miracles, qui, pour avoir gardé jusqu'à la mort le sceau sacré
« de la confession, et souffert de cruels tourments, fut précipité du
« pont dans la rivière de Moldau, par les ordres de Venceslas IV,
« roi de Bohême, fils de Charles IV, l'an de Notre-Seigneur 1383. »

Avant de rapporter l'ouverture que l'on fit en 1719 du tombeau du saint martyr, nous empruntons à l'historien de sa vie le récit de quelques-uns des miracles qui ont honoré sa mémoire et propagé son culte.

« Marie-Élisabeth Bertenia étoit percluse de tout un côté de son corps; après avoir gardé le lit pendant plus de trois ans, elle fut attaquee d'un flux de sang si abondant, qu'il fit juger aux médecins qu'elle étoit en péril de sa vie : celui de l'hôpital lui conseilla même de se recommander à saint Jean Népomucène, avouant que tout l'art des hommes étoit désormais impuissant à la guérir. Cette femme le fit, et, s'étant endormie, elle vit apparoître en songe le saint martyr, qui l'exhorta de se rendre à son tombeau pour y recouvrer la santé. A son réveil, elle sentit ses membres dégagés et sa langue plus libre qu'à l'ordinaire. Ayant fait appeler la prieure de l'hôpital, elle lui raconta le songe qu'elle avoit eu et le désir ardent qu'elle éprouvoit de se traîner au tombeau du saint; mais la prieure n'y voulut point consentir à cause de sa foiblesse et de l'état de son mal. Deux semaines après, voici le saint qui lui

apparoît de nouveau, en lui disant qu'elle seroit guérie si elle visitoit son tombeau. Les personnes qui étoient là entendirent la malade lui répondre dans son sommeil. Au matin elle se lève et se traîne, après quatre heures de chemin, à l'église où étoit le tombeau de saint Jean Népomucène. Y étant arrivée, comme elle se recommandoit au saint en fondant en larmes, elle entendit une voix intérieure qui l'exhortoit à se lever; elle se dresse en effet, et peu après avoir fait ses dévotions, elle recouvra la santé, au grand étonnement de tous ceux qui étoient présents.

« Cette même Elisabeth avoit reçu autrefois du saint une grâce non moins signalée. Ses parents l'avoient mise contre son gré au service d'un grand seigneur luthérien. A l'occasion des fêtes de Noël, elle eut envie d'aller à Egra, sa patrie, pour y faire ses dévotions et revoir sa famille. Au retour elle fut surprise dans une profonde vallée, entre des bois et des montagnes, par un effroyable tourbillon de neige; là, voulant passer sur un petit pont fait d'une poutre et rendu glissant par la gelée, les pieds lui manquèrent et elle tomba dans des neiges profondes et glacées. Le froid la saisit, et n'ayant aucune assistance à espérer dans ce lieu désert, elle se vit sur le point de périr, d'autant plus que la nuit étoit proche. Dans cet état, déplorant son malheur, elle s'écria : « Ah! saint Jean Népomucène, ne me laissez point en un si grand péril. Délivrez et sauvez mon âme et ma vie. »

« A peine eut-elle dit ces mots, qu'elle vit apparoître sur ce petit pont un prêtre séculier, revêtu d'une soutane longue, qui lui tendit la main et la tira hors des neiges en lui disant : « Je suis venu ici pour t'assister et pour te délivrer de ce péril, parce que Dieu a exaucé tes soupirs et ton invocation. Sois donc constamment dévouée à saint Jean Népomucène, mets toujours ta confiance en Dieu et tu ne seras jamais abandonnée en aucun malheur. Je te conseille cependant de quitter ce chemin, qui te mène chez le luthérien et qui te conduiroit à de plus grands périls encore; mais tourne-toi vers le grand chemin et par là tu reviendras heureusement chez tes parents. »

« Après ces paroles, le saint libérateur disparut, sans que la fille

pût découvrir sur la neige aucune trace de ses pieds dans le lieu où il lui étoit apparu. Elle revint donc chez ses parents et fit peindre un tableau de cette délivrance miraculeuse, qu'elle suspendit à la statue du saint martyr.

« Catherine Fralenta étant allée tirer de l'eau pendant la nuit, vers la fin de décembre, elle tomba dans le puits, qui étoit très-profond. L'impétuosité de sa chute lui fit d'abord toucher le fond, mais s'étant recommandée à saint Jean Népomucène, elle se sentit soulevée hors de l'eau jusqu'à la poitrine, et s'y maintint comme si quelqu'un l'eût soutenue. Or, il est croyable que c'étoit le saint martyr lui-même. Ayant ensuite levé la tête, elle vit le bord du puits tout illuminé, quoiqu'il n'y eût personne là présent, son malheur n'étant su de personne. Ce fut à la clarté de cette lumière, qu'ayant remarqué une poutre qui traversoit le puits, elle s'y attacha et s'y soutint pendant une demi-heure, malgré le froid qui devoit la saisir et paralyser ses forces. Enfin, ses cris ayant été entendus, on accourut au puits, d'où on la retira saine et sauve, en sorte que trois jours après elle fut en état d'aller au tombeau du saint martyr.

« Un fameux voleur de Bohême, déguisé en boucher, étoit venu loger dans une auberge. Au milieu de la nuit, il se lève et introduit ses compagnons. Ces bandits se saisissent de l'hôte, lui lient les pieds et les mains, et pour l'obliger de déclarer où étoit son argent, ils allument un grand feu. Cependant la femme de l'aubergiste, loin de pouvoir secourir son mari, avoit été garrottée et jetée dans un coin, où, tremblant à la fois pour son honneur et pour sa vie, elle invoque le secours de saint Jean Népomucène. Aussitôt ses liens sont brisés par une force divine, et pendant que les voleurs tourmentoient son mari, elle put s'échapper secrètement. Quand ceux-ci s'aperçurent de son absence, ils s'enfuirent aussitôt, craignant d'être surpris par les gens de justice.

« Une dame d'un rang très-distingué avoit un procès d'où dépendoit toute sa fortune, et quoique le bon droit fût de son côté, comme ce n'est pas toujours la plus juste cause qui triomphe, elle perdit la sienne par sentence. Percée de douleur, cette dame se fait

écrire un mémoire pour l'empereur Léopold, et avant que de l'envoyer en cour de Vienne, elle le place sur l'autel de saint Jean Népomucène, en l'honneur duquel elle faisoit célébrer une messe. Après la messe, elle veut reprendre son mémoire, mais elle ne le trouve plus, et ni le sacristain, ni le prêtre, ne savent ce qu'il est devenu. Cette dame en fait écrire un autre, et quatre jours après le dépose encore sur l'autel pendant qu'on y disoit la messe; puis elle vient reprendre son écrit, mais, à sa grande stupeur, elle y retrouve son premier mémoire. Elle le regarde et voit qu'il étoit signé de la propre main et muni du sceau de Sa Majesté Impériale, qui ordonnoit qu'on rendit justice à la suppliante et que toutes les pièces du procès fussent envoyées à Vienne.

« La dame, transportée de joie et d'étonnement, porta ce mémoire au tribunal de Prague. Les juges furent interdits à la vue de cet ordre, il ne leur paroissoit pas possible qu'en si peu de temps on eût pu aller à Vienne et en revenir. Ils examinent donc la dame, la soupçonnant de quelque fraude. Elle raconta toutes les particularités de cette histoire, mais comme personne n'ajoutoit foi à ses paroles, on jugea à propos d'envoyer une estafette à Vienne. Le messager rapporta qu'il n'y avoit aucune fraude en cette affaire, que quelques jours auparavant un vénérable prêtre (c'étoit notre saint martyr) ayant demandé et obtenu audience de Sa Majesté Impériale, avoit exposé la cause avec tant d'évidence, et harangué en faveur de la dame avec tant de succès, que ce pieux empereur crut ne pouvoir en conscience différer un moment à souscrire le mémoire qui lui étoit présenté.

« Je regrette de ne pouvoir rapporter toutes les grâces que reçurent les plus illustres familles de l'Allemagne par l'intercession de saint Jean Népomucène: l'apaisement soudain d'un incendie dans le château du comte Wratislaw; la préservation de Charles d'Althan, archevêque de Bari, dans l'écroulement d'un balcon du palais Colonna; la guérison du cardinal Frédéric d'Althan, vice-roi de Naples. Les empereurs d'Allemagne le regardoient comme leur protecteur; Ferdinand Ier n'entroit jamais dans la métropole sans s'agenouiller devant son tombeau et sans y prier avec ferveur.

Ses successeurs firent de grandes instances auprès du Saint-Siége pour en obtenir la canonisation de l'illustre martyr. Leur maison avoit éprouvé en 1620 un glorieux effet de sa protection. Le duc de Bavière, qui commandoit l'armée impériale, livra bataille sous les murs de Prague. La nuit qui précéda le combat, les sentinelles virent dans la cathédrale saint Jean Népomucène et les autres patrons du pays tout rayonnants de lumière. L'armée, enthousiasmée de cet heureux présage, remporta la victoire et reconquit le royaume de Bohème. En reconnoissance, les princes de la maison d'Autriche obtinrent enfin, sous Charles VI, la canonisation du saint martyr. Benoît XIII en publia la bulle en 1729. »

Dix ans auparavant, le 14 avril 1719, l'archevêque de Prague et les chanoines de la métropole, assistés des commissaires et des médecins choisis à cet effet, avoient fait l'ouverture de son tombeau: ils trouvèrent le corps dans une intégrité parfaite. La tête penchoit un peu du côté droit, elle étoit fracturée près de la nuque, et l'on voyoit sur les épaules des plaies encore rouges et bleuâtres, qu'il avoit reçues lorsque, précipité du pont de Prague dans la Moldau, la face tournée vers le ciel, il étoit tombé sur les pierres des piliers. La langue se trouva sans corruption, aussi fraîche, aussi vermeille, aussi souple que la langue d'un homme vivant.

Pendant trois cent trente-six ans, l'Esprit-Saint s'étoit plu à préserver de la corruption du tombeau le corps qui avoit été son temple.

LA VIE DE SAINT UBALD,

ÉVÊQUE ET CONFESSEUR.

Saint Ubald naquit à Gubio, ville de l'Ombrie, dans l'État romain, d'une famille distinguée par sa noblesse. Il se fit remarquer,

dès ses premières années, par sa piété et son amour des lettres. Ses parents essayèrent en vain plusieurs fois de le marier : il voulut garder sa virginité pour le Seigneur et obtint d'entrer dans le clergé de l'église de Saint-Second, peu éloignée de la ville. Il en fit réparer la toiture, fortifier et orner les murs chancelants, en augmenta les revenus; puis, poussé par le désir de mener une vie plus parfaite, il résolut d'y établir les observances monastiques. Dans cette intention, il partit pour Ravenne, où il passa trois mois chez les chanoines réguliers de Sainte-Marie au Port, étudiant avec soin les règles et les institutions de leur ordre; il les mit ensuite par écrit et les rapporta aux clercs de Saint-Second. Mais ceux-ci, les trouvant trop sévères, le quittèrent presque tous, de sorte que le saint fut réduit à commencer son œuvre avec trois compagnons seulement.

Quelque temps après, ses vertus le firent élire évêque de Pérouse: il alla aussitôt se cacher dans les montagnes, fuyant les honneurs avec autant de soin et de fatigues qu'on les recherche ordinairement. Il ne quitta sa retraite que quand l'évêché de Pérouse eut été pourvu. Une autre fois qu'on vouloit encore l'élever à l'épiscopat, il se sauva à Rome, où, à force de prières et de larmes, il parvint à obtenir du pape Honorius II d'être délivré de ce pesant fardeau.

Mais enfin l'évêché de Gubio étant devenu vacant et la ville s'étant partagée sur l'élection, on demanda au Pape de vouloir bien lui-même choisir un évêque; le Pape, par une inspiration divine, nomma saint Ubald. Cette fois il lui fallut obéir, malgré ses instances, et la lumière fut placée sur le boisseau pour éclairer la maison de Dieu.

Il commença son épiscopat en donnant l'exemple des plus admirables vertus. Des ouvriers ravagèrent une vigne de l'évêché : le saint leur représente avec douceur le dommage qu'ils lui faisoient; mais ces hommes le repoussèrent avec violence et le jetèrent dans le mortier. Saint Ubald endura sans se plaindre cette grossière injure; il ne voulut point que ses proches ni ses concitoyens essayassent de le venger et sauva de leurs mains celui qui l'avoit offensé.

Il n'avoit pas moins d'empire sur les passions des autres que sur

les siennes : quand l'empereur Frédéric vint à Gubio pour mettre la ville à feu et à sang, tout malade qu'il étoit, il se leva, accourut au devant de l'empereur et sut apaiser sa colère.

On raconte de lui beaucoup de miracles, desquels je ne rapporterai que celui-ci : Gubio étoit assiégée par les troupes de plusieurs villes confédérées contre elle; le saint fit le signe de la croix sur l'armée ennemie, qui aussitôt changea de résolution et leva le siége.

Dans sa vieillesse, après s'être épuisé de jeûnes, de fatigues, d'austérités de tout genre, il tomba malade, éprouvant d'atroces douleurs. Son corps étoit couvert d'ulcères, d'où s'exhaloit continuellement une odeur infecte. Il supportoit ses souffrances avec un visage riant, principalement pendant le carême de l'an 1160. Le jour de Pâques, les habitants de Gubio le prièrent de leur dire encore une fois la messe; il s'y refusa d'abord; puis, vaincu par leurs instances, il se leva sans l'aide de personne, chanta la messe, adressa à son peuple ses derniers adieux, et revint se mettre dans son lit, dévoré par une fièvre ardente. Il mourut quelques semaines après, le lendemain de la Pentecôte, priant et chantant des hymnes à la louange de son Dieu. Son corps ne s'est pas seulement conservé entier et incorruptible jusqu'à ce jour : il s'est montré puissant par une multitude de miracles, et surtout pour chasser les démons des énergumènes.

Voici en quels termes le pape Célestin III l'a inscrit au catalogue des saints, l'an de Notre-Seigneur 1192 :

« Célestin, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à notre vénérable frère l'évêque de Gubio, et à nos bien-aimés fils le prieur, le clergé et le peuple de cette ville : salut et bénédiction apostoliques.

« Béni soit le Seigneur, dont la sainteté éclate dans tous ses dons et dans toutes ses œuvres, qui par sa grande miséricorde nous a faits ses enfants d'adoption, d'enfants de colère que nous étions par nature; qui nous permet de l'appeler notre Père, et qui nous a tirés de la boue de ce monde pour nous placer dans la gloire avec ses anges. C'est ainsi qu'il a agi de nos jours avec Ubald, votre

pontife de sainte mémoire, cet homme juste et pieux dont les miracles et les mérites ont établi la sainteté. Nous avons vu s'accomplir en lui ce que dit le Prophète dans l'un de ses psaumes : *Pro patribus tuis nati sunt tibi filii; constitues eos principes super omnem terram: memores erunt nominis tui, Domine :* Des fils te sont nés à cause de tes pères; tu les feras régner sur toute la terre et ils se souviendront de votre nom, ô Seigneur.

« Pour vous, mon vénérable frère, vous avez employé tous vos soins auprès de ce Saint-Siége apostolique, afin de faire canoniser et inscrire votre prédécesseur au catalogue des saints, à cause de sa pieuse vie et des miracles qui s'opèrent tous les jours à son tombeau. Mais nous avons dû, en considérant que c'est là un de ces jugements que Dieu doit en quelque sorte prononcer lui-même, puisque lui seul connoît bien ceux qui sont à lui, attendre quelque temps, afin que le Saint-Esprit daignât nous révéler, à nous et à nos frères, ce que nous devions faire. Cependant, entraîné par vos prières et par celles d'un grand nombre d'évêques, par le témoignage de tant de personnes, confiant non en nos mérites, mais en la miséricorde du Créateur, de l'aveu unanime de nos frères, nous acquiesçons à vos désirs et canonisons ce saint évêque, par l'autorité des bienheureux apôtres Pierre et Paul, dont nous sommes revêtu, quoique indigne, ordonnant que la fête de son heureux passage au Seigneur soit célébrée perpétuellement parmi vous, comme celle d'un bienheureux confesseur. Nous vous prions tous de ne point recevoir en vain cette grâce signalée, de vous renouveler, par l'exemple de ce saint homme, dans la piété et le respect de Dieu; de marcher autant que vous le pourrez sur ses traces; qu'en célébrant sa fête chaque année le 16 mai, on reconnoisse votre zèle pour le culte divin; que cet exemple encourage les autres à l'honorer, et que saint Ubald, touché par vos prières, daigne intercéder pour toute l'Église auprès du Dieu tout-puissant.

« Donné au palais de Latran, le 4 des nones de mars, l'an premier de notre pontificat. »

LA VIE DU BIENHEUREUX ANDRÉ BOBOLA,

MARTYR.

En l'année 1592, dans le palatinat de Sandomir, en Pologne, naquit le bienheureux André Bobola. Sa famille étoit des plus illustres du royaume, et par son origine antique et par les grands personnages qu'elle avoit produits. Les parents du bienheureux l'élevèrent dans les sentiments de piété qui étoient naturels à leur maison ; ils le firent étudier au collége de la Compagnie de Jésus à Sandomir, où il se distingua par ses vertus précoces encore plus que par ses grands talents. Jaloux de consacrer à Dieu tous les dons qu'il en avoit reçus, le saint jeune homme manifesta bientôt le désir d'entrer dans la Compagnie.

L'amour de la Compagnie de Jésus sembloit héréditaire dans cette noble famille des Bobola. Un oncle du martyr en faisoit déjà partie. Son grand oncle avoit fait construire presque entièrement à ses frais l'église de la maison professe de Varsovie, où il a son tombeau. Gaspard Bobola, chanoine de Cracovie et secrétaire du royaume, avoit aussi élevé dans cette dernière ville la magnifique église du collége des Jésuites; son frère avoit fondé à Sandomir un séminaire pour la jeune noblesse du pays sous la direction de la Compagnie. Il semble que Dieu ait voulu récompenser les pieuses largesses de cette famille, en choisissant dans son sein le martyr qui devoit en perpétuer la gloire.

Le 31 juillet de l'an 1611, jour de la fête de Saint-Ignace, le bienheureux, après avoir reçu la bénédiction de son père, entra donc au noviciat des Jésuites dans la ville de Wilna, capitale de la Lithuanie. Il suivit d'abord les exercices spirituels de saint Ignace,

et après cette première épreuve, il reçut l'habit le jour du martyr saint Laurent. Il devint le modèle des autres novices pendant les deux années de son noviciat, qui fut achevé en 1613; il avoit alors vingt et un ans.

Il étudia ensuite la philosophie pendant trois ans sous la direction du Père Marquart, qui avoit été pendant seize ans confesseur de Sigismond III, des princes Ladislas et Jean Casimir et de la reine Anne, et que sa prudence, sa sagesse dans ces difficiles fonctions avoient rendu illustre au moins autant que ses connoissances profondes. Ce Père fut frappé de la piété de son élève, de la vivacité de son esprit, de sa vaste mémoire, de la rectitude de son jugement, et il en conçut d'heureuses espérances.

Après ces trois années de philosophie, le bienheureux fut envoyé à Braunsberg, petite ville de la Prusse royale, pour y enseigner les premiers éléments de la langue latine; l'année suivante, on le fit professer dans une classe supérieure au collége de Pultava, forteresse de l'Ukraine, qui devoit rendre si célèbre, un siècle plus tard, la défaite de Charles XII et la première grande victoire du czar Pierre. Dans ces deux maisons, le bienheureux gagna le cœur de ses élèves par sa bonté, en même temps qu'il les portoit à la vertu par ses discours et ses admirables exemples.

Il revint ensuite à Wilna faire son cours de théologie, sous le même Pére Marquart qui lui avoit enseigné la philosophie. En 1621, il reçut le sous-diaconat et le diaconat; et le 12 mars de l'an 1622, il fut ordonné prêtre à l'âge de trente ans. Ce jour-là même on proclamoit à Rome la canonisation de saint Ignace et de saint François-Xavier. Ce fut aussi ce jour-là que fut ordonné prêtre à Rome le Père Bruno de Sainte-Croix, qui devoit périr martyr en Ethiopie. Dieu préparoit ainsi de nouvelles gloires à la Compagnie de Jésus, pour les mérites de ses deux grands serviteurs, saint Ignace et saint François-Xavier.

Après ses quatre années de théologie, le bienheureux fit un second noviciat que l'on appelle l'année de troisième probation. On ne sauroit trop admirer le soin avec lequel la Compagnie de Jésus prépare ses religieux avant de les employer au redoutable minis-

tère des âmes. Le bienheureux avoit fait un premier noviciat de deux années pour poser les fondements d'une piété solide : il avoit étudié la philosophie pendant trois ans, avoit enseigné les lettres deux années pour s'y perfectionner; puis, avec un esprit mûri par l'âge et l'étude, il s'étoit adonné durant quatre ans à la théologie, qui est le sommet de la science; mais comme ces travaux de l'intelligence pouvoient avoir affoibli les impressions et la ferveur du noviciat, voici qu'on lui faisoit consacrer une année tout entière à se retremper dans l'oraison et l'amour de ses exercices de piété. Après ces douze années d'études et de progrès dans la vertu, on comprend assez quels hommes mûrs pour le cœur et pour l'intelligence la Compagnie pouvoit employer dans le saint ministère.

A l'âge de trente-deux ans, le bienheureux commença donc à prêcher dans l'église de Saint-Casimir de Wilna, dont il fut chargé pendant plusieurs années. Il partageoit son temps entre la chaire, le confessionnal, la visite des malades et les exercices de piété. Il acquit bientôt une grande influence dans la ville par sa sainteté, son éloquence, la politesse et la distinction de ses manières, qui le rendoient aimable aux grands, en même temps que sa bonté et sa douceur lui gagnoient le cœur du peuple. Il étoit petit de taille, mais son visage plein de majesté imposoit le respect; il avoit l'œil vif et modeste, la parole gracieuse et facile. L'étude et les austérités avoient blanchi ses cheveux avant le temps. Les plus grands seigneurs le recherchoient avec empressement, mais il n'oublioit pas les pauvres, et il n'étoit jamais plus heureux que quand on l'appeloit dans les hôpitaux. Il se plaisoit aussi à faire le catéchisme aux petits enfants; il leur apprenoit à aimer Notre-Seigneur et la très-sainte Vierge, il les faisoit ensuite entrer dans quelque confrérie de cette bonne Mère, pour préserver leur innocence des dangers de la jeunesse par sa puissante protection. Il a formé ainsi beaucoup de saints jeunes gens, qui sont entrés plus tard dans la Compagnie de Jésus, et en d'autres Ordres religieux dont ils ont été l'honneur.

Le 2 juin de l'an 1630, il fit la profession solennelle des quatre vœux dans l'église de la maison professe de Wilna. L'année sui-

vante, le provincial le nomma supérieur de la résidence de Bobruiski; il y resta cinq ans, édifiant ses religieux par sa charité, son humilité, qui lui faisoit rechercher avec joie toutes les occasions d'exercer les plus bas emplois de la communauté. Un Père étoit-il malade, le bienheureux le remplaçoit aussitôt. C'est ainsi qu'il fit le catéchisme aux tout petits enfants durant plusieurs années, et qu'il demanda de servir les pestiférés pendant une longue contagion qui ravagea en ce temps la Lithuanie. Il vint à Wilna, où plusieurs religieux avoient déjà succombé; le jour et la nuit il étoit au chevet des malades, les soignant avec un zèle et un courage que rien ne put ralentir; à peine s'il prenoit la nourriture et le repos nécessaires à sa vie. Dieu soutint ses forces, il résista au fléau, à la fatigue : il étoit réservé à un plus cruel martyre que celui de la charité.

En 1636, il obtint de se décharger du fardeau de l'autorité, pour se livrer entièrement aux missions. Sa première conquête fut un curé schismatique, à qui sa sainteté, ses raisonnements lumineux, ses manières si douces et ses prières surtout, ouvrirent les yeux. Il revint à l'unité, à la vérité, et voulut y ramener son troupeau. Il détrompa ces pauvres aveugles, les fit instruire par le bienheureux; tous ensemble rentrèrent dans le bercail, réjouissant le cœur de Notre-Seigneur par ce retour inespéré.

Pendant vingt et un ans, le bienheureux parcourut la Lithuanie comme un apôtre, soutenant les catholiques, ramenant les schismatiques, affermissant les foibles dans la foi, instruisant les enfants, consolant les malades, secourant les pauvres, soignant les blessés, réparant les désastres de la guerre. La Pologne étoit alors ravagée par les Cosaques, les Russes, les Tartares, les habitants des provinces danubiennes; elle commençoit ce long martyre par lequel Dieu la vouloit mener au tombeau, d'où sa bonté la tirera sans doute un jour. Les Pères de la Compagnie, odieux à tous les ennemis de la religion, souffrirent principalement des invasions de ces barbares; ils furent chassés de leurs colléges, obligés de se retirer dans des cavernes, emmenés esclaves en Sibérie, massacrés pour la foi. Le clergé catholique et le peuple fidèle eurent aussi

beaucoup à souffrir. Le bienheureux soutenoit leur courage, et sous le feu de la persécution continuoit ses conquêtes. Il avoit acquis une connoissance profonde des Pères de l'Église grecque. C'étoit le champ de ses discussions avec le clergé schismatique, et à ses sophismes contre l'Église latine, il apportoit pour réponse les propres paroles de ces grands docteurs, dont la lumière brilloit au milieu de leurs ténèbres, sans qu'ils voulussent la voir. Il recommandoit surtout cette étude aux missionnaires qui l'aidoient dans son apostolat. Là étoit l'arsenal où il puisoit des armes invincibles contre tous les faux raisonnements de l'erreur. Que pouvoient répondre, en effet, les popes grecs, quand il leur montroit que leurs glorieux ancêtres avoient reconnu la primauté de l'Église romaine, s'étoient soumis à son autorité, et avoient partagé toutes ses croyances?

Les schismatiques sentoient bien la force des coups qu'il leur portoit; ils voyoient en frémissant leur nombre diminuer, leur pouvoir s'affoiblir; ils résolurent de se concentrer dans un coin de la Lithuanie, et d'en faire comme le camp retranché de leur Église. La province de Polésie, entourée de marais et de lacs, isolée en quelque sorte du reste de la Pologne par ses fondrières et ses marécages, leur parut propre à ce dessein; ils s'y réunirent, et essayèrent de l'entraîner entièrement dans leur parti. Mais le prince Radziwil, fervent catholique, grand chancelier de Lithuanie, déjoua leur projet en fondant à Pinsko, qui étoit un fief de sa maison, un collége de la Compagnie de Jésus, qu'il dota avec une magnificence royale. Le bienheureux y fut appelé. Il s'y rendit avec joie, comme un brave soldat marche au combat, mais sans ignorer qu'il alloit au martyre. Il y avoit longtemps qu'il soupiroit après ce couronnement de tous ses travaux; il avoit fait part à quelques-uns de ses amis de ses espérances: il comptoit sur la bonté de Dieu pour achever sa vie par un dernier triomphe, le plus admirable de tous, celui du sang. Quand il partit, il écrivit à l'un des Pères de la Compagnie qu'il alloit à Pinsko pour y souffrir le martyre.

Dès qu'il fut arrivé, les schismatiques, qui savoient son zèle, ses

conquêtes, sa puissance, dirigèrent contre lui tous les traits de leur méchanceté infernale, comme étant le plus redoutable de leurs adversaires. A peine le malheureux sortoit-il du collége, qu'il étoit entouré d'une foule d'enfants et de gens de la dernière populace, soudoyés et ameutés par les schismatiques. Ils l'accabloient d'injures grossières et de railleries, ils le suivoient en le sifflant et en l'appelant des noms les plus outrageants. Le Père, heureux de souffrir pour Notre-Seigneur, se retournoit quelquefois vers eux avec un visage angélique; il essayoit de leur parler en souriant, espérant les ramener par sa bonté, et faire tourner leur malice au profit de leurs âmes. Mais les schismatiques avoient persuadé à tous ces malheureux que le Père Bobola étoit un sorcier, dont les paroles donnoient la mort; à peine ouvroit-il la bouche, qu'ils couvroient sa voix par leurs cris, bouchant leurs oreilles, ramassant de la boue et des pierres pour l'en accabler. Le bienheureux alors poursuivoit son chemin, sans paroître s'apercevoir des coups qu'il recevoit; il visitoit ses pauvres, ses malades; au retour, il revenoit tranquillement au milieu de cette canaille, qui l'avoit impitoyablement attendu pour jouir encore de sa victime. Il endura ce martyre pendant un an, sans se plaindre, sans cesser ses visites, sans chercher aucun moyen pour s'en délivrer. Il souffroit avec bonheur, et aimoit sa croix. Que de mérites ne dut-il pas acquérir par une si admirable patience, et quelle efficace ne devoient pas avoir des travaux accomplis parmi de si cruelles épreuves!

Cependant les schismatiques, furieux de ne pouvoir lasser sa constance, voyant que leurs efforts tournoient au profit de la vérité, par les conversions que le bienheureux obtenoit de Dieu par ses souffrances, résolurent de se délivrer de leur ennemi. Ils l'eussent volontiers assassiné eux-mêmes; mais ils craignoient le prince Radziwil, et pour éviter le châtiment, ils appelèrent à leur aide les Cosaques qui ravageoient le pays. Deux chefs de ces bandes sauvages se mirent à sa poursuite; ils apprirent que le Père étoit à Janow, et s'y rendirent en toute hâte.

Le bienheureux venoit de dire la messe; il faisoit son action de grâces au pied de l'autel; les catholiques, avertis de l'approche

des Cosaques, l'entourent en pleurant, le suppliant de sauver sa vie par la fuite. Le bienheureux ne désiroit rien plus que le martyre; il résistoit à leurs prières; mais, vaincu par leurs larmes, craignant que les catholiques ne fussent aussi victimes de la barbarie des Cosaques, il consentit enfin à s'enfuir. On lui donne une voiture et un guide; il part; mais les Cosaques, préveuus par les schismatiques, furent bientôt sur ses traces. Le cocher se sauva à travers les bois. Les Cosaques, hurlant de joie, entourent la voiture, d'où le bienheureux descend avec calme; il se met à genoux, en levant ses yeux vers le ciel, et disant à Notre-Seigneur : *Fiat voluntas, fiat voluntas tua*; Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu! Il reçut aussitôt deux coups de sabre sur le bras; puis les Cosaques l'enlèvent, l'attachent à un arbre, le dépouillent jusqu'aux reins, et le battent tant qu'ils ont de force. Le bienheureux ne jeta ni une plainte, ni uu soupir; on l'entendoit seulement répéter de fois à autre les noms très-doux de JÉSUS et de MARIE; c'est là qu'il retrempoit son courage, quand ses forces défailloient.

Les Cosaques se lassèrent avant le bienheureux confesseur; ils le détachent de l'arbre tout rougi de son sang, lui mettent une corde au cou, et le traînent derrière leurs chevaux, lui donnant des coups de lance quand il n'alloit pas assez vite. Ils rentrèrent ainsi à Janow, au milieu des hérétiques triomphants, tandis que les catholiques se cachoient dans leurs maisons, et ils menèrent le martyr à leur capitaine, qui les attendoit avec impatience. Quand il aperçut sa victime couverte de plaies, pâle de tout le sang qu'elle avoit perdu, le chef des Cosaques lui dit avec un sourire railleur :

— Qui es-tu, et que viens-tu faire dans ce pays?

— Je suis, répondit doucement le bienheureux, prêtre romain et jésuite; je suis venu conserver la foi en ce royaume, et ramener à la vraie Église ceux qui l'ont abandonnée.

— Ah! chien de papiste, dit le Cosaque, je vais t'arracher ta foi avec ton cœur de ta poitrine, si tu ne renonces aussitôt à la communion romaine.

— Je suis catholique et prêtre, reprit le bienheureux; je souffrirai la mort la plus cruelle, avant d'abandonner Dieu et de trahir la

vérité; mais vous et vos gens, ajouta-t-il avec un regard intrépide, pensez plutôt à renoncer à vos erreurs et à revenir à la foi romaine, si vous ne voulez vous perdre pour toujours.

A ces mots le capitaine, furieux, lui déchargea sur la tête un si grand coup de sabre, qu'il la lui eût fendue entièrement, si, par un mouvement naturel, le bienheureux n'y ayant porté la main, la force du coup n'eût été amortie. La main fut presque séparée du bras; le martyr tomba à terre et reçut au pied un second coup qui lui fit une large plaie. Un soldat lui arracha un œil avec la pointe de son poignard. Les autres le traînèrent ensuite dans la boutique d'un boucher; ils allumèrent des torches, lui brûlèrent la poitrine, les flancs et la chair béante de ses plaies jusqu'à la faire tomber en lambeaux. Ils lui disoient en même temps: « Renonce à ta foi, ou attends-toi à pis.

— Je suis religieux, répondit le martyr, je ne puis renier la sainte foi. Oh! si vous connoissiez l'erreur où le schisme vous tient plongés! si vous ouvriez vos cœurs à la sainte foi, alors vous connoîtriez Dieu, et sauveriez vos âmes! »

Ainsi cette douce victime ne pensoit qu'à la conversion de ses bourreaux.

Pendant ce discours, des soldats avoient été couper de jeunes branches de chêne; ils les tordirent, en lièrent la tête du Père, et la serrant avec force, ils firent entrer les branches jusque dans les os; ils eussent fait sauter le crâne, s'ils n'eussent voulu prolonger les souffrances du martyr.

L'un d'eux proposa alors de lui faire une tonsure; on prit des couteaux et on écorcha la moitié de la tête jusqu'au cou; d'autres écorchoient les mains en dérision de l'onction sacerdotale qu'elles avoient reçue, et disoient : « Qu'on l'oigne, qu'on l'oigne de son propre sang! » En même temps ils le frappoient au visage de coups si violents que plusieurs de ses dents furent brisées. « Eh bien, disoient-ils en riant, où est ton Pape? où sont tes Romains? t'obstines-tu encore? Convertis-toi, malheureux, et renonce à la foi catholique, sinon tu périras par nos mains.

— C'est à vous de vous convertir, répondoit le confesseur avec

une patience angélique ; si vous vous endurcissez dans le schisme, vous périrez éternellement : repentez-vous, et revenez à la vraie Église.

— Puisque c'est un prêtre, cria un des bourreaux, il faut lui faire une belle chasuble. »

Alors ils reprirent la peau de la tête, qui pendoit sur l'échine, et lui écorchèrent tout le dos, essuyant le sang qui couloit avec un bouchon de grosse paille. Quand ils le virent en cet état, il leur fit horreur à eux-mêmes.

— C'est un monstre, dirent-ils, c'est un monstre, il ne lui manque plus que les griffes; mettons-lui des griffes.

Ils le retournent sur la table où il étoit étendu, et lui enfoncent des roseaux sous les ongles de chaque doigt. Durant cet atroce martyre, le bienheureux se recommandoit à ses saints patrons, prononçant quelquefois les doux noms de Jésus et de Marie; mais les bourreaux étouffoient sa voix par leurs blasphèmes contre l'Église romaine. Ils lui coupèrent le nez et les lèvres, et pour l'empêcher de parler, résolurent de lui arracher la langue. Ils lui firent une nouvelle ouverture à la tête, et tirèrent la langue de toutes leurs forces pour la déraciner, pendant que le bienheureux faisoit un dernier effort pour prononcer le nom sacré de Jésus. Après cela, ne voyant plus dans le corps du martyr qu'un monceau informe de chair et de plaies ensanglantées, ils le jetèrent au milieu de la rue sur un tas de boue pour l'y laisser mourir. Mais le capitaine passant par là quelques heures après, et s'apercevant qu'il respiroit encore, lui ouvrit les flancs d'un coup de sabre; les restes de son sang s'échappèrent par cette dernière plaie, et le bienheureux rendit à Dieu son âme, le 16 mai de l'an 1657, qui étoit le mercredi dans l'octave de l'Ascension de Notre-Seigneur.

Tout fier de cette grande victoire, le capitaine s'en revenoit la tête haute au milieu de ses soldats, lorsque Dieu voulut manifester le triomphe de son serviteur par une lumière éclatante qui apparut sur Janow. Les Cosaques, effrayés de cette splendeur céleste, s'élancèrent sur leurs chevaux et s'enfuirent au plus vite; en quelques instants Janow en fut délivré. Les catholiques sortirent alors de

leurs maisons, où la peur les avoit tenus renfermés; ils accoururent auprès du cadavre, qui n'étoit qu'une plaie. Tous disoient: « Ils ont tué un saint prêtre, ils ont tué un saint; » mais ils n'osoient lui donner la sépulture, craignant que les Cosaques ne revinssent sur leurs pas. Au bout de quatre jours, le corps étoit encore étendu dans la rue, lorsque le curé de Janow, qui avoit été fait prisonnier par les Cosaques, le releva. Malgré la chaleur, les plaies étoient vives et sans corruption; elles n'exhaloient aucune mauvaise odeur. On transporta le corps du bienheureux martyr à Pinsko, au collége des Jésuites, où il fut placé dans l'église, au lieu qui servoit de sépulture commune pour les Pères de la Compagnie.

Quand la nouvelle de cette mort si glorieuse se répandit en Lithuanie et dans le reste de la Pologne, tous ceux qui avoient connu ce courageux missionnaire l'invoquèrent comme un martyr. Pourtant sa mémoire parut oubliée pendant près d'un demi-siècle; son corps reposoit sans aucune distinction au milieu de ceux de ses frères, et on ne raconte aucun miracle de cette époque. Mais Dieu veilloit à la gloire de son serviteur. En 1702, quarante-cinq années après le martyre du bienheureux Bobola, le collége de Pinsko fut menacé de grandes calamités par suite des guerres. Le recteur, Martin Podlenski, ne sachant comment éviter le fléau qui s'approchoit, résolut de recourir à la protection divine, et de choisir parmi les saints un patron spécial qui voulût bien défendre sa maison. La nuit du 19 avril 1702, il étoit en oraison, cherchant dans son esprit à qui il devoit confier les intérêts du collége, lorsque le bienheureux lui apparut et lui dit: « Tu cherches un protecteur près de Dieu; mais pourquoi en cherches-tu un autre que moi? Je suis le Père André Bobola, tué par les Cosaques en haine de la foi; je te protégerai. Tu me trouveras parmi les Frères. »

Le recteur, tout joyeux, raconta le lendemain matin cette vision aux Pères du collége; on chercha le corps du martyr, mais en vain. Deux jours après, le bienheureux apparut au sacristain: « Mon corps, lui dit-il, est dans un coin de l'église, à la droite du grand autel; c'est là que vous le trouverez. » On l'y trouva en effet. Sur le cercueil on lut cette inscription:

P. ANDREAS BOBOLA SOC. JESV
A COSACIS JANOVIÆ OCCISVS (1).

La bière étoit presque entièrement pourrie, sauf le couvercle. Les vêtements et la chasuble noire qui recouvroient le corps du martyr, tomboient aussi en poussière, mais le corps lui-même étoit frais et vermeil; ses plaies paroissoient saignantes. Cette conservation étoit d'autant plus remarquable, que le terrain étoit humide, et que tous les autres cadavres étoient ou en putréfaction ou réduits à l'état de squelettes.

L'apparition et l'intégrité miraculeuse du corps du martyr furent bientôt connues de toute la Pologne. Ce prodige consola et ranima la foi de ce malheureux peuple, déjà si cruellement éprouvé. On accourut en foule à Pinsko, et les miracles qui s'opéroient au tombeau du bienheureux vinrent justifier la confiance des fidèles. Tous ceux qui invoquoient le martyr recevoient des preuves de sa puissance. On amenoit à Pinsko des malades de toutes les parties de la Pologne. On y conduisit un jour un homme à qui un juif avoit fait prendre un breuvage qui lui avoit troublé la raison. Quand il fut près de la ville, le démon qui le possédoit paralysa toutes ses forces : il fallut le traîner au tombeau, où il poussa des cris terribles et jeta cet homme contre une muraille en le laissant comme mort. Il se plaignoit que ses compagnons l'eussent abandonné; il sortit enfin du corps de ce malheureux, qui recouvra aussitôt la raison.

En 1710, l'évasion du duc Michel Wisniwsiecki augmenta encore la dévotion des Polonois pour le bienheureux martyr. Ce prince étoit gardé par les Russes au château de Gluchow, où plusieurs évêques et seigneurs polonois avoient été déjà étranglés; il n'attendoit que la mort, lorsque la duchesse, sa femme, invoqua pour sa délivrance le bienheureux Bobola, faisant vœu de broder en or de ses mains une riche chasuble pour en revêtir le saint corps. Elle se sentit inspirée de hâter son travail, qui fut achevé et porté le 13 dé-

(1) Le P. André Bobola, de la Comp. de Jésus, tué à Janow par les Cosaques.

cembre à Pinsko. Ce jour là-même, le duc s'échappoit de la forteresse de Gluchow; il passoit inaperçu au milieu de ses gardes en se mettant sous la protection du martyr. Un cheval préparé par ses amis l'attendoit sous les murs du château; il s'élance vers le Borysthènes, qu'il passe sur un pont de glaces; mais déjà les gardes étoient à sa poursuite; ils arrivent au bord au fleuve, et l'auroient bientôt rejoint, lorsque le vent brise et disperse les glaces. Le duc étoit sauvé.

Plusieurs fois, dans le cours du dix-huitième siècle, en 1719, en 1730, le tombeau du bienheureux fut ouvert, et son corps fut toujours trouvé dans un état de conservation parfaite. Les chairs étoient flexibles, les plaies toujours béantes; le sang sembloit circuler encore dans ses veines et animer son visage. Tous les douloureux détails de son martyre, ces souffrances atroces endurées pour la foi étoient écrites sur ce corps affreusement mutilé, témoin en quelque sorte toujours vivant de la cruauté moscovite. Ces membres presque détachés, cette tête écorchée, ce dos dépouillé, cette poitrine brûlée, ces flancs ouverts et calcinés, ces lèvres mutilées, cette langue arrachée, ces oreilles, ce nez, cette main coupés par le fer des Cosaques, sont autant de voix qui appellent incessamment la miséricorde de Dieu sur le malheureux peuple que ce glorieux martyr a tant aimé, et tous les coups de la vengeance divine sur ses bourreaux.

En 1723, le jour de la Toussaint, une croix lumineuse apparut à Janow, sur le lieu même du martyre, et il se fit à cette occasion plusieurs miracles. En 1808, le saint corps fut transporté de Pinsko à Polock, dans le collége de la Compagnie de Jésus. Enfin le 30 octobre de l'an 1853, le bienheureux André Bobola, dont le martyre avoit été reconnu le 9 février 1755 par le pape Benoit XIV, fut solennellement béatifié par Sa Sainteté Pie IX, heureusement régnant.

En Isaurie, la fête des saints martyrs Aquilin et Victorien.

A Uzale en Afrique, les saints martyrs Félix et Gennade.

En Palestine, martyre des saints moines massacrés par les Sarrasins dans la laure de saint Sabas.

En Perse, les saints martyrs Abdas, évêque, sept prêtres, neuf diacres et sept vierges, qui, sous le roi Isdegerde, ayant passé par diverses sortes de tourments, accomplirent leur glorieux martyre.

A Amiens, saint Honoré, évêque.

Au Mans, saint Domnole, évêque.

A la Mirandole en Emilie, saint Possidius, évêque de Calame, disciple de saint Augustin, et historien des belles actions de ce grand saint.

A Troyes, saint Fale, confesseur.

En Irlande, saint Brendan, abbé.

Le bienheureux Simon Stock, fondateur de la confrérie du Scapulaire, étoit originaire du pays de Kent en Angleterre. Dès l'âge de douze ans, il se retira dans le creux d'un chêne pour y mener la vie érémitique, ce qui lui fit donner le surnom de *Stock*. Il y vivoit dans une grande austérité et solitude, lorsque l'Ordre des Carmes s'introduisit en Angleterre. Frappé de l'amour de ces religieux pour la très-sainte Vierge, le bienheureux Simon entra dans leur Ordre, dont il devint bientôt vicaire général. Il fit en cette qualité confirmer la règle que le bienheureux Albert avoit donnée aux Carmes par Honorius III, en 1226, par Grégoire IX, en 1229, et plus tard, devenu général de l'Ordre, il la fit encore approuver par Innocent IV, en 1245. C'est peu après, le 16 juillet, que la très-sainte Vierge lui apparut et lui donna le scapulaire, promettant de grandes faveurs en cette vie et à l'autre, à ceux qui porteroient ce saint habit. Le bienheureux, en conséquence de cette vision, établit la

confrérie du Scapulaire, qui a été approuvée par plusieurs Papes. Les membres doivent porter le scapulaire au moins sous leurs habits. Ils sont engagés à réciter l'Office de l'Église ou celui de la très-sainte Vierge; s'ils ne savent point lire, ils peuvent réciter à la place sept *Pater*, *Ave* et *Gloria Patri*. S'ils veulent jouir du privilége d'être délivrés des flammes du Purgatoire, le premier samedi qui suit leur mort, ils doivent pratiquer l'abstinence les mercredis, vendredis et samedis, ou en cas d'impossibilité, réciter ces jours-là sept *Pater*, *Ave* et *Gloria Patri*. Saint Louis et Édouard Ier, roi d'Angleterre, appartenoient à la confrérie du Scapulaire. Le bienheureux Simon guérit plusieurs malades en leur donnant ce saint habit. Il fit un grand nombre d'autres miracles, et eut le don de prophétie à un degré éminent. Il mourut à Bordeaux, le 16 juillet 1265, dans sa centième année. Nicolas III et Paul V ont approuvé le culte qu'on lui rend à Bordeaux et dans l'Ordre des Carmes.

DIX-SEPTIÈME JOUR DE MAI.

Saint Montan, religieux anachorète.

Saint Paschal Baylon, franciscain; saint Tropès, martyr; sainte Restitute, vierge et martyre; saint Héracle et ses compagnons, martyrs; saint Solocane et ses compagnons, martyrs; les saints martyrs Adrien, Victor et Basile; saint Brunon, évêque de Wurtzbourg.

LA VIE DE SAINT MONTAN,

RELIGIEUX ANACHORÈTE.

AN 480.

Saint Simplicius, pape. — Zénon, empereur.
— Clovis Ier, roi.

Lorsque la nation françoise étoit encore adonnée au paganisme, et que la Gaule n'étoit pas moins affligée de diverses guerres, il y avoit un saint religieux nommé Montan, d'une vie parfaite et austère, qui vivoit en un désert écarté, vaquant continuellement aux jeûnes, aux veilles et aux oraisons. Il se rendoit fort agréable à Notre-Seigneur, pour le soin qu'il avoit d'acquérir et de s'exercer en la pratique des plus rares vertus : de sorte qu'il parvint à un haut degré de contemplation et d'excellente sainteté de vie. Notre-Seigneur le consoloit aussi, et à cause de ses grands mérites le visitoit souvent, par le ministère de ses anges, qui lui apparoissoient : il jouissoit assez fréquemment de leur présence, parlant avec eux, et ayant plusieurs autres visions célestes et révélations divines. Une fois ayant passé la nuit en oraison et consommé ainsi plus de

temps que d'ordinaire en la ferveur de ses prières, qu'il envoyoit au ciel, vers le trône de la clémence du Tout-Puissant, pour la paix de la sainte Église (elle étoit alors fort affligée de fâcheux et divers troubles, suscités dans les provinces de la Gaule-Belgique), afin d'émouvoir la pitié de Dieu sur ce royaume, et de faire qu'il se contentât des misères que ce peuple avoit déjà endurées, il s'endormit d'un doux sommeil, sur l'aube du jour, et fut ravi en extase. Là, il lui fut révélé que Dieu l'avoit exaucé en sa prière : car aussitôt son esprit se trouva porté au ciel, parmi les chœurs des anges, en la compagnie des saintes âmes et d'autres bienheureux esprits.

Or, entre les autres choses qu'il vit et ouït en cette céleste assemblée, il aperçut comment tous ces saints esprits parloient très-familièrement et avec affection du salut des hommes; mais surtout ils commencèrent à se plaindre de la cruelle désolation dans laquelle étoient les églises des Gaules, et à discourir souvent de ce qu'il étoit besoin de faire pour y remédier; ils disoient que le temps de la miséricorde étoit venu, d'autant qu'elle avoit reçu le châtiment de tous ses péchés, quoiqu'il y eût encore quelques restes à expier. S'entretenant ainsi entre eux, aussitôt une voix fut entendue sortant des lieux les plus hauts et les plus retirés, retentissant très-agréablement. Elle venoit consoler la tristesse des esprits présents et annoncer des paroles joyeuses de ce qui devoit arriver; elle parloit ainsi :

Le Seigneur a regardé du haut de son saint siége, et a jeté sa vue du ciel sur la terre; il a ouï les gémissants soupirs de ceux qui sont enchaînés aux pieds, et va délivrer les enfants de ceux qui sont morts : afin que son nom soit annoncé aux nations, assemblant les peuples en un et les rois pour servir au Seigneur. Cilinie, concevant en son sein, enfantera un fils nommé Remy, auquel sera commis le peuple qui doit être sauvé par moi.

On ne sauroit dire combien fut réjoui saint Montan, pour une si grande et si assurée consolation, parmi les innombrables périls de ce temps. Il sortit alors content de sa solitude, et s'en alla chercher la bienheureuse Cilinie en son logis. C'étoit une sainte et vertueuse

A Villa-Réal, dans le royaume de Valence, saint Paschal, de l'Ordre des Mineurs, homme d'une innocence et d'une pénitence admirables. Il avoit été berger jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans; simple de cœur, mais non dépourvu d'intelligence, il avoit appris à lire et à écrire en gardant ses troupeaux; dès lors il n'eut plus d'autres plaisirs que la lecture des livres de piété, la prière, la pénitence, l'aumône. Il jeûnoit pour donner aux pauvres ses petites provisions. Dieu le favorisoit déjà de ses grâces extraordinaires; aussi ne l'appeloit-on que le saint berger. En 1564, il entra comme Frère convers dans un couvent de Franciscains; il y mena une vie d'obéissance et de mortification, ne connoissant d'autre volonté que celle de ses supérieurs, pratiquant la pauvreté non par devoir seulement, mais par amour. Pendant les troubles du protestantisme en France, on l'envoya d'Espagne à Paris, où étoit le général de son Ordre. Il traversa toute la France en habit de Franciscain, marchant pieds nus, ne prenant aucune précaution pour échapper aux huguenots, maîtres de la plupart des villes par lesquelles il devoit passer. Il fut poursuivi plusieurs fois à coups de pierres et de bâton, et reçut à l'épaule une blessure dont il demeura estropié; deux fois il fut arrêté comme espion; mais Dieu le délivra de tout danger. Quand il eut rempli sa mission auprès du général, il revint en Espagne et reprit, le jour même de son arrivée au couvent, ses occupations habituelles : il sembloit qu'il revînt de la quête et non du martyre. Jamais il ne parloit des dangers qu'il avoit courus. Il mourut à Villa-Réal, près de Valence, le 17 mai 1592, à l'âge de cinquante-deux ans. Il se fit un grand nombre de miracles pendant les trois jours que son corps fut exposé. Il a été canonisé par Alexandre VIII, en 1690.

A Pise en Toscane, saint Tropès, martyr, qui fut un grand au service de Néron et l'un de ceux dont l'apôtre saint Paul écrit de Rome aux Philippiens : *Tous les saints vous saluent, mais principalement ceux qui sont de la maison de César*. Après il fut souffleté pour la foi de Jésus-Christ, et cruellement battu de verges par l'ordre de Satellicus, et exposé aux bêtes pour en être dévoré;

mais il n'en reçut aucun mal. Il eut enfin la tête tranchée, le 29 avril. On fait toutefois sa fête en ce jour, à cause de la translation de son corps.

Le même jour, sainte Restitute, vierge et martyre, qui, sous l'empire de Valérien, ayant été tourmentée de diverses manières en Afrique, par le juge Procule, fut exposée sur la mer, dans une barque pleine de poix et d'étoupes, pour être brûlée au milieu des eaux; mais lorsqu'on y eut mis le feu, les flammes se tournant contre ceux qui les avoient allumées, elle rendit son âme à Dieu dans la prière. Son corps, avec la barque, ayant été miraculeusement porté dans l'île d'Ischia, près de Naples, les chrétiens le reçurent avec grande vénération. Le grand Constantin fit depuis bâtir à Naples une église en son honneur.

A Lyon, les saints martyrs Héracle, Paul et Aquilin, avec deux autres.

A Calcédoine, saint Solocane et ses compagnons, soldats, martyrisés sous l'empereur Maximien.

A Alexandrie, les saints martyrs Adrien, Victor et Basile.

A Wurtzbourg, saint Brunon, évêque et confesseur.

DIX-HUITIÈME JOUR DE MAI.

Saint Félix de Cantalice, capucin. — Saint Venant, martyr.

Saint Dioscore, martyr; saint Félix, évêque; saint Potamon, évêque; saint Théodote et ses compagnons, martyrs; saint Eric, roi de Suède et martyr.

LA VIE DE SAINT FÉLIX DE CANTALICE,

CAPUCIN.

AN 1587.

Sixte V, pape. — Rodolphe II, empereur.
— Henri III, roi.

Saint Félix étoit natif de Cantalice, au pied du mont Apennin, aux confins de la Sabine et de l'Ombrie, en Italie. Il naquit l'an de Notre-Seigneur 1515, de parents pauvres et simples, mais gens de bien, et aussi saints d'effet qu'ils l'étoient de nom. Son père s'appeloit Saint et sa mère Sainte, laboureurs de profession; ils eurent cinq enfants, dont notre bienheureux Félix fut le troisième.

Ce fut une marque de la piété du bon homme Saint que la prédiction de sa mort, qu'il fit en voyant mourir une sienne petite-fille, qui étoit fille de son fils aîné, nommé Blaise. Car lorsqu'elle étoit près de sa fin, il lui dit les larmes aux yeux : *Allez en paix, ma petite Sainte* (elle portoit le nom de son aïeule), *avec la bénédiction de Dieu et la mienne; je vous suivrai de bien près, samedi*

prochain j'espère vous revoir. Ce qui arriva ainsi qu'il l'avoit dit, encore qu'il se portât fort bien lorsqu'il lui parloit ainsi, n'y ayant apparence ni de mort ni de maladie.

Saint Félix, étant soigneusement élevé et instruit par ses parents en la crainte de Dieu, fit un tel progrès dans la piété, qu'il s'acquit une grande réputation parmi ses compatriotes, si bien que l'on disoit de lui communément, que son père s'appeloit Saint et sa mère Sainte, mais que lui le seroit en effet.

Ce ne lui étoit pas une petite gloire d'être issu d'une famille nommée des Porres, dont personne ne fut jamais accusé ni même soupçonné d'être complice d'une mauvaise action. Mais sa sainte vie l'ennoblissoit beaucoup davantage, abhorrant non-seulement toute action messéante à un chrétien, mais aussi fuyant les jeux et les divertissements ordinaires à ceux de son âge. Les autres enfants l'avoient en si grand respect, que quand ils le voyoient, ils se disoient l'un à l'autre : *Voici Félix, voici le saint.*

Quand il fut devenu un peu plus grand, son père, qui étoit un pauvre villageois, l'envoyoit aux champs garder son bétail. C'est une merveille de dire qu'un jeune enfant eût tant de soin de louer Dieu en la campagne et parmi les bêtes, car il se trouve que souvent il disoit le *Pater* et l'*Ave*, et quelques autres prières qu'on lui avoit apprises. La nuit, pendant que les autres bergers ses compagnons dormoient en la campagne, il se déroboit d'eux, et se jetant à genoux au pied d'un chêne, où il avoit gravé l'image de la croix, il passoit là une partie de la nuit à méditer et à pleurer la Passion de notre Sauveur.

Étant parvenu à l'âge de douze ans, son père l'envoya à la ville ducale, où il se mit au service de Marc-Tulle Pichy, gentilhomme fort riche et des mieux qualifiés de la ville, qu'il servoit fidèlement et avec une diligence incroyable en tout ce à quoi il l'employoit, comme à garder les troupeaux, à labourer la terre, et en toutes autres choses, où il faisoit l'apprentissage des plus rares vertus. Il étoit ennemi juré du mensonge, abhorroit les murmures, fuyoit la compagnie des débauchés, parloit peu; il se montroit à tous et en toute occurrence humble, patient, doux, et si quelqu'un l'offensoit,

il ne s'en émouvoit point, mais il lui disoit en riant : *Va, puisses-tu devenir saint!*

Il étoit fort sobre à manger et exact en l'observance des jeûnes commandés par l'Église, car bien qu'il travaillât tout le jour, il ne mangeoit toutefois point jusqu'au soir, faisant toujours avant et après son repas quelques prières à genoux. Il portoit aussi une singulière affection et révérence au très-saint sacrement de l'autel, et bien souvent il quittoit ses troupeaux, qu'il laissoit, par sa simplicité ordinaire, à la garde de Dieu, pour aller ouïr la messe. Dieu, pour faire voir combien sa dévotion lui étoit agréable, envoyoit un ange pour garder son bétail en son absence; lequel ceux du pays assurent avoir vu souvent en forme d'un jeune homme, étranger et inconnu.

La lecture des livres spirituels lui plaisoit fort. Or, un jour, écoutant attentivement la vie des saints anachorètes d'Égypte, il eut désir de les imiter, délibérant sur-le-champ de s'aller rendre ermite; mais rentrant en soi-même, et considérant les périls et les déceptions d'une vie solitaire, il quitta cette pensée et résolut d'être capucin; et comme un sien cousin, auquel il avoit déclaré sa résolution, le dissuadoit de cela, et l'avertissoit de choisir plutôt quelque religion moins austère, il lui dit : *Mon cousin, mon ami, je veux faire mon devoir, ou ne m'en pas mêler.*

Cependant, comme il différoit l'exécution de son dessein pour quelques considérations, Dieu le voulut détromper par un accident merveilleux, et lui faire hâter le pas. On le pria un jour, comme il étoit fort expert au labourage, de façonner au joug deux jeunes taureaux. Les ayant attelés, voilà qu'à l'improviste Marc-Tulle, son maître, survint; il étoit vêtu de noir, ce qui épouvanta de telle sorte ces animaux, que bien que le pauvre Félix eût quitté la charrue pour courir au devant d'eux afin de les arrêter, leur fougue néanmoins les emportant, ils le jetèrent par terre et le foulèrent aux pieds, et ce qui est de plus merveilleux, c'est que la charrue et le coutre lui passèrent sur le ventre, mettant ses habits et sa chemise en pièces, sans toutefois l'offenser aucunement.

Étant donc relevé, et s'étonnant, ainsi que son maître, comment

il n'étoit en aucune façon blessé, il se jeta à genoux, et en rendit grâces à Dieu, son libérateur et protecteur, lui protestant que rien ne le retiendroit et ne le détourneroit plus de son service. Là-dessus il prit congé de son maître, au grand regret de ceux qui le connoissoient, et s'en alla droit au couvent des Capucins.

Le Père gardien connut aussitôt que sa vocation étoit d'un esprit extraordinaire et vraiment céleste. Toutefois, selon la sainte prudence et la louable coutume de l'Ordre, il voulut éprouver sa constance et sa résolution, le rudoyant, et lui disant assez brusquement qu'il venoit pour se moquer de Dieu, plutôt poussé d'un désir mercenaire de se rédimer de la nécessité (car il le voyoit assez mal vêtu) que d'une affection qu'il eût à la religion; qu'il croyoit peut-être vivre en religion sans rien faire, et commander aux religieux comme il faisoit à ses bœufs ; en quoi il se trompoit fort : *Car les travaux du couvent,* conclut-il, *y sont continus, et l'obéissance absolue. C'est pourquoi, mon bon ami, désistez-vous de votre dessein, et n'y pensez jamais plus.*

Le jeune homme, encouragé plutôt que rebuté par ce rude accueil, lui répondit les larmes aux yeux : *Mon Père, j'appelle Dieu à témoin que je viens de sa part, et sans aucun autre intérêt que celui de son service. C'est lui seul qui m'inspire, me presse et m'enjoint d'entrer avec vous. Voulez-vous que je résiste à ses inspirations, et néglige l'honneur qu'il me fait de m'y appeler? C'est à lui seul (et je le prends pour juge) que visent mes intentions, et son seul honneur est le but de ma poursuite.*

Cette sage et fervente réponse confirmant le Père gardien en la bonne opinion qu'il avoit déjà conçue, il lui donna des lettres adressées au Père Provincial, qui étoit pour lors au couvent de Rome; celui-ci le reçut dans l'Ordre pour être Frère-lai, l'an de grâce 1543, le vingt-huitième de son âge; puis il l'envoya prendre l'habit et faire son noviciat à Anticoli.

Félix, étant donc revêtu de l'habit de l'Ordre du Père Séraphique, se mit d'abord à combattre sa chair et à réprimer ses passions avec une telle ardeur et vivacité d'esprit, qu'il en obtint en peu de temps une parfaite victoire. Il s'adonna sérieusement à l'oraison,

et se rendit l'habitude de contempler si aisée, qu'en toutes ses actions, même naturelles, il avoit toujours l'esprit élevé à Dieu, sa vie n'étant, par manière de dire, qu'une oraison continue. Il ne se contentoit pas des ordinaires mortifications que pratique la religion, mais bien souvent il s'en alloit trouver son Père maître, et se prosternoit à ses pieds, le prioit instamment de redoubler ses pénitences, et de le traiter avec plus de sévérité que les autres, qui, ayant l'esprit flexible et mieux né à la vertu que lui, faisoient aisément par douceur ce qu'il ne pouvoit faire que violenté par rudesse. Ainsi, par le moyen de cette haine et de ce mépris de soi-même, il parvint à un tel degré de sainteté, que tous les religieux l'avoient en admiration, et l'estimoient un vif portrait de saint François. Ce fut pourquoi les supérieurs lui donnèrent l'office de quêteur au couvent de Rome quatre ans après sa profession, office qu'il exerça l'espace de quarante ans, avec une grande édification des séculiers et une entière satisfaction des religieux.

Il portoit si gaiement ce lourd et ennuyeux fardeau, qu'un jour se trouvant avec le cardinal de Sainte-Séverine (pour lors protecteur de l'Ordre, et qui l'aimoit uniquement), et son compagnon priant ce cardinal d'obtenir des supérieurs que le frère Félix fût déchargé de la quête à cause de sa vieillesse et du don d'éminente contemplation qu'il avoit reçu de Dieu : *Eh bien*, lui dit le cardinal, *qu'en dites-vous, Frère Félix?*

— *Je dis, Monseigneur*, répondit le saint homme, *qu'un bon soldat doit mourir l'épée à la main; je supplie votre seigneurie de ne me point favoriser en ceci, de peur que les faveurs terrestres ne me privent des célestes, et que pour dégager le corps je n'abatte l'esprit et l'âme.*

Lorsqu'il alloit à la quête, il avoit toujours le chapelet à la main, et l'esprit élevé et recueilli en Dieu; il disoit souvent à son compagnon : *Sus, mon Frère, le chapelet en main, les yeux en terre et l'esprit au ciel.* Il observoit de plus un étroit silence, ne parlant jamais sans nécessité, et avec une simplicité et édification admirables. Or, de cet élèvement et de cette continuelle union avec Dieu, paroissoit en lui une si belle composition et modestie religieuse,

que le port et le maintien de son corps donnoient de la dévotion. Et ce qui est remarquable, c'est que bien qu'il eût été élevé dans la simplicité d'une vie champêtre, il avoit néanmoins un agrément courtois et civil qui le rendoit si aimable, qu'il ne lui acquéroit pas moins d'amis, que sa sainteté d'admirateurs.

Entre toutes les vertus dont Dieu l'avoit doué, sa charité envers les malades paroissoit le plus ; car son office ne lui permettant pas de les visiter le jour, il les visitoit toute la nuit, les consolant tant par ses discours que par les services qu'il leur rendoit, et les pourvoyant de ce qu'il jugeoit leur être utile et agréable, non-seulement dans le couvent, mais aussi dehors, par toute la ville de Rome, les allant voir et consoler d'autant plus volontiers qu'ils étoient plus nécessiteux et que leur maladie étoit plus infecte et plus contagieuse. Les dimanches et les fêtes, lorsqu'il ne faisoit pas la quête, il alloit aux hôpitaux de la ville, où il prenoit plaisir à servir les malades, en tout ce qu'il croyoit leur plaire et leur pouvoir profiter, et jamais il ne les alloit voir qu'il ne leur portât quelque petit présent : à l'un d'une façon, à l'autre d'une autre. De plus, il joignoit les secours spirituels aux corporels, les disposant à se confesser, et à tout ce qu'il jugeoit expédient pour le bien et le salut de leurs âmes.

Non-seulement les malades ressentoient les effets de sa charité, mais aussi toutes sortes d'affligés, les secourant de paroles et d'effet, lorsqu'il en avoit la connoissance. S'il savoit quelques pauvres honteux, il les assistoit aussitôt, et à leur insu même il faisoit la quête pour eux, avec le congé des superieurs, pourvoyant à leurs nécessités avec plus d'affection qu'aux siennes propres. Et ainsi il retira plusieurs familles très-pauvres du danger de tomber dans l'infamie et dans le vice, où la misère par désespoir les eût portées.

Le zèle de l'amour de Dieu avoit un tel pouvoir sur lui, que, sans épargner personne, il faisoit indifféremment la correction aux grands et aux petits. Quand il rencontroit quelque jeune débauché par les rues, peu soigneux de son salut, il l'arrêtoit court et lui disoit à l'oreille, d'un accent qui lui pénétroit le cœur : *Mon ami, où vas-tu? ne vois-tu pas que tu te damnes à crédit? Pense un*

peu à ton âme, souviens-toi que tu dois bientôt mourir et rendre un compte exact de ton âme.

Deux courtisans de la princesse Colonna, étant en querelle, mirent l'épée à la main pour se battre en duel, et comme ils s'échauffoient fort dans le combat, saint Félix, arrivant à propos, leur cria d'assez loin en courant à eux : *Deo gratias, mes frères, Deo gratias, dites tous deux : Deo gratias.* Ce fut une chose étrange. Ces deux gentilshommes, déférant à son respect, ce qu'ils eurent refusé à tout autre, dirent soudain *Deo gratias*, et s'arrêtèrent. A l'instant, saint Félix, étant arrivé, composa leur différend, et ils demeurèrent bons amis.

Cette liberté de reprendre ceux qui péchoient étoit accompagnée d'une merveilleuse prudence, si bien qu'au lieu de s'offenser de ses corrections, on les tenoit en grande faveur. Comme il arriva à un juge de la ville, nommé Bernardin Biscia, jurisconsulte fameux et dévot, qui prit de si bonne part le conseil libre et naïf qu'il lui donnoit sur certain présent qu'on lui avoit fait pour un procès, qu'il l'embrassa étroitement, l'en remercia et lui promit d'en faire son profit.

Il n'étoit pas moins industrieux en ses reparties, les faisant réussir à l'honneur de Dieu et à l'édification du prochain. Il arriva un jour qu'ayant promis des petites croix, qu'il faisoit à son loisir, à une dame romaine, nommée Félice Colomba, fort affectionnée à l'Ordre, il les donna à quelques personnes qu'il rencontra, comme il les lui portoit. Et comme il lui eut appris ce qu'il en avoit fait, elle lui dit : *Voilà qui est bien séant, promettre et ne pas tenir.*

—*Et combien de choses*, lui répartit-il, *promettons-nous à Dieu et que nous ne lui tenons pas!*

Saint Félix avoit une grande familiarité avec saint Philippe de Néri, fondateur des prêtres de l'Oratoire; et toutes les fois qu'ils se rencontroient, ils se faisoient de grandes caresses, demeurant souvent longtemps sans se pouvoir parler l'un à l'autre, comme saisis d'un excès de joie. Tous deux une fois, par leur humilité accoutumée, en une rencontre se jetèrent à genoux, se demandant la bénédiction l'un à l'autre; mais l'un ne voulant pas céder à l'au-

tre, ils s'embrassèrent tous deux, et reprirent ainsi leur chemin.

Mais je ne puis assez admirer l'étrange manière dont ces deux grands serviteurs de Dieu se saluoient. Car l'un disoit : *Que ne vous puissé-je voir brûler !—Et moi vous voir sur la roue*, répondoit l'autre. *Que les mains vous soient bientôt coupées*, disoit celui-ci. *Et vous la tête*, répondoit celui-là. *Puissiez-vous être fouetté et assommé à coups de pierres*, disoit quelquefois saint Philippe. *Et vous tenaillé et noyé dans le Tibre*, répliquoit saint Félix. Toutefois ces discours n'étoient que des témoignages de leur mutuel amour, d'autant que tous deux ayant un grand désir d'endurer le martyre pour Jésus-Christ, et le vrai amour rendant le bonheur des amis commun, ils s'entre-souhaitoient ainsi le bien qu'ils désiroient le plus.

Le R. P. Alphonse Lupus étoit un très-fameux religieux. Un jour de carnaval, lorsque la ville de Rome étoit tout en dissolution, il alla trouver saint Félix, retiré en sa chambre, tout éploré des injures qu'il voyoit faire ce jour-là à son bien-aimé Sauveur; il lui demanda s'il ne vouloit pas faire avec lui quelque bon carnaval pour l'amour de Jésus-Christ, puisque tout le monde étoit en débauche, lui communiquant son dessein. Saint Félix s'y accorda fort volontiers; mais pour ne rien faire témérairement, ils allèrent en consulter les Pères de l'Oratoire, qui non-seulement approuvèrent le tout, mais voulurent être aussi de la partie.

Ils s'en allèrent donc tous ensemble sur la place où se faisoient les jeux et les comédies, et où il y avoit une grande assemblée de peuple. Un Père de l'Oratoire marchoit le premier, portant un crucifix, aux côtés duquel étoient deux autres Pères de la même congrégation, portant chacun un flambeau allumé en main, tous trois revêtus de sacs. Après eux venoit saint Félix, traînant le Père Lupus par une longue corde qu'il avoit autour du cou; puis Frère Marc de Castello et Frère Denis, François de nation, Capucins, portant des têtes et des ossements de morts aux mains, venoient les derniers et faisoient la clôture de cette procession affreuse. Ainsi ils passèrent au milieu de la presse, tantôt avec silence, tantôt avec des complaintes semblables à celles des anciens prophètes.

Enfin le Père Lupus, s'adressant au peuple, se mit à prêcher contre leurs excès, leur remontrant l'outrage qu'ils faisoient à leur Sauveur crucifié, et le danger éminent où leurs débauches les exposoient; il fit un tel effet dans les cœurs des assistants, que tous indifféremment se retirèrent, battant leurs poitrines et déplorant leurs péchés; ainsi le théâtre se trouva seul et demeura abandonné, et eux demeurèrent victorieux et maîtres du champ de bataille, à la confusion de leur ennemi et à la gloire de leur maître.

Saint Félix faisoit tant d'état de l'obéissance, qu'il se persuada toute sa vie d'avoir été reçu comme l'âne commun de l'Ordre, et non comme un religieux; par ce moyen il s'acquit une parfaite souplesse à obéir non-seulement à la voix, mais aux moindres signes de ses supérieurs, sans examiner leur pouvoir et leur intention. Il soumettoit à l'obéissance la charité même, n'ayant jamais fait aucun acte de charité envers les pauvres séculiers, sans en avoir auparavant demandé congé à ses supérieurs; et il ne faisoit jamais discipline, jeûne ou oraison plus que l'ordinaire, sans leur licence. Mais comme ses supérieurs reconnurent qu'il avoit le vrai esprit des saints accompagné toujours de prudence et de discrétion, il lui donnèrent une permission générale de se gouverner en cela comme Dieu lui inspireroit : ce qu'il fit avec une telle résignation, que quand on lui commandoit de quitter quelque austérité il le faisoit, et sans réplique.

Il n'étoit pas moins zélé à la pauvreté. Toute sa vie il porta l'habit étroit, court et plein de pièces dehors et dedans. Quand il rencontroit quelques haillons ou rebuts de communauté, il les cousoit à son habit, et disoit que c'étoit son velours et son brocatel. Il ne porta jamais tunique ni en hiver, ni en été, mais le seul habit de l'Ordre. L'affection superflue des parents et la sollicitude déréglée de faire leurs affaires lui étoient en horreur; et il avoit accoutumé de dire que cela étoit abuser honteusement du nom de religion. En effet, un jour, étant allé à Cantalice, il ne voulut pas entrer dans le bourg, logeant dehors chez une sienne cousine, et voyant même qu'elle lui préparoit un sac neuf et une bonne couverture, il n'y voulut pas coucher, mais passa la nuit sous un arbre.

Jamais on ne lui vit faire la moindre action ou dire la moindre parole suspecte d'immodestie. Il ne regardoit jamais les femmes au visage, et ne pouvoit souffrir une parole déshonnête sans en reprendre sur-le-champ celui qui la proféroit : aussi véritablement tous ceux qui le connoissoient le tenoient communément pour vierge. Dieu même en voulut donner quelque témoignage, car lorsqu'il fut alité de la maladie dont il mourut, le médecin du couvent, qui lui étoit fort familier, nommé Dominique Gallardelli, lui prenant les pieds, les trouva aussi souples que ceux d'un enfant, quoique d'ordinaire il les eût fort rudes.

Les abstinences et les austérités dont il châtioit son corps, étoient excessives et insupportables à tout autre. Car, non content des longs et fréquents jeûnes de la religion, il jeûnoit tous les autres carêmes que son Père saint François observoit. Et parce qu'il savoit que plusieurs autres faisoient de même, il jeûnoit outre cela au pain et à l'eau, afin de les devancer en la carrière de la vertu, le mercredi, le vendredi et le samedi; et avec cela toutes les veilles de Notre-Dame. Il ne mangeoit rien du tout les trois derniers jours de la semaine sainte : le reste du temps il ne soupoit point, se contentant d'un peu de pain sec sur le soir. Et encore en ce peu de nourriture qu'il prenoit pour se sustenter, il usoit de tant d'austérités, qu'il sembloit se vouloir détruire tout à fait.

Sitôt qu'il entroit dans le réfectoire, il alloit choisir au panier les morceaux de pain qui étoient restés des Frères, laissant entier celui qu'on avoit mis sur son assiette. Quand il mangeoit en la compagnie des Frères, pour fuir la vanité et ne se pas montrer singulier, il buvoit un peu de vin; mais quand il étoit seul, il ne buvoit que de l'eau pure. Il ne suivit non plus aucune singularité, quand il devint vieux et infirme, pour son vivre.

La haine qu'il se portoit à lui-même étoit telle, qu'il ne se pouvoit assez maltraiter à son gré. Il couchoit sur deux ais qu'il couvroit d'une vieille natte, se servant d'un tronc de bois pour coussin, ou d'un fagot de sarment. Son dormir n'étoit que de deux heures, et fort rarement, quand la nécessité l'y forçoit. Le reste de la nuit il demeuroit en oraison, se donnant trois fois la discipline, et bien

souvent il en faisoit autant le jour. La nuit il faisoit ses disciplines dans sa cellule, ou en l'église, ou au cimetière des religieux, qui est une cave souterraine sous le chœur du couvent de Rome.

Frère Anselme Doria désirant un jour savoir ce qu'il faisoit dans ce cimetière, s'y cacha. Il l'y vit donc se dépouiller tout nu, en faisant un grand cri et jetant abondance de larmes. Puis, s'adressant aux os des morts : *Ça mes frères*, leur dit-il, *vous avez fait votre tour, c'est à moi maintenant à faire le mien.* Après cela, il commença avec le *Miserere* une rude discipline ; et après avoir achevé le premier verset, il faisoit une pose, sans toutefois discontinuer sa discipline ; puis il recommençoit le second verset : ainsi achevoit-il son *Miserere*, au bout duquel il ajouta encore plusieurs oraisons en se disciplinant toujours.

Une autre nuit, le Père Lupus, porté de la même curiosité, se cacha dans la chaire de l'église, où Frère Félix ne manqua pas de venir ; s'étant promptement dépouillé, il déchargea sur son corps une grêle de coups, avec tant d'impétuosité et si longtemps, que le Père Lupus ne put s'empêcher de crier :

— *C'est assez, Frère Félix, mon ami, c'est assez.*

— *Et qui êtes-vous?* dit le saint homme tout surpris.

— *Je suis*, répliqua le Père, *votre bon ami Frère Lupus.*

— *Ah! mon Père*, reprit-il alors, *que faites-vous ici si tard? Retirez-vous s'il vous plaît, et me laissez faire.*

Il portoit d'ordinaire, et principalement quand il visitoit les sept églises, une chemise de maille sur sa chair nue.

Sa patience le rendit en tout admirable. Dieu l'affligea, sur la fin de ses jours, d'une colique qui lui causoit de grandes douleurs, qu'il souffroit plus volontiers qu'aucun remède pour en adoucir l'aigreur, si l'obéissance ne l'y contraignoit. Comme il en étoit une fois extraordinairement tourmenté, le médecin du couvent le vint voir ; il lui demanda ce qu'il avoit, et comment il se portoit. Il lui répondit en riant :

— *Ce méchant corps ne se peut résoudre à souffrir, et volontiers, s'il le pouvoit, il s'en rendroit quitte : si faut-il toutefois que mal gré qu'il en ait, il s'y range et s'y habitue.*

— *Mais, mon Frère*, répliqua le médecin, *puisque vous avez tant de crédit au ciel pour les autres, que n'invoquez-vous le nom de Jésus pour vous guérir?*

— *Pour me guérir*, interrompit-il aussitôt, *dites-vous, monsieur, pourquoi je n'invoque pas le nom de Jésus pour me guérir? Je vous assure que si je savois assurément guérir en le réclamant, je ne le voudrois pas faire. Ce sont des faveurs que Dieu m'envoie : voulez-vous que je les rejette, et que je refuse imprudemment l'honneur d'endurer pour son amour?*

Et en même temps il commença à remercier Dieu d'une telle ferveur, que le médecin et tous les assistants ployoient les épaules en l'admirant. Quelquefois, au fort de ses douleurs, il se mettoit à chanter quelque cantique spirituel, et lorsque les religieux l'alloient visiter, il leur disoit en riant : *Voici, mes Frères, des fleurs et des roses du paradis.*

Enfin, le désir qu'il avoit d'endurer étoit si grand, qu'il ne le pouvoit contenter : jusque-là, que quand il voyoit de l'affliction à quelqu'un, il se la désiroit aussitôt, et que celui-là en fût délivré. De sorte que par ce moyen-là il s'acquit la vertu de patience en un tel degré, que les plus violents assauts et les surprises les moins prévues des injures ou des mépris ne la lui pouvoient pas ôter. Ainsi qu'il arriva une fois, quand un des Pères, voulant éprouver sa patience, le chargea des mortifications les plus sensibles, jusqu'à lui dire qu'il scandalisoit toute la ville; mais au lieu de s'en émouvoir, il le remercia affectueusement, lui promettant qu'il en feroit son profit.

Saint Félix avoit une dévotion très-particulière à la bienheureuse Mère de Dieu. Il jeûnoit au pain et à l'eau toutes les veilles de ses fêtes, et le carême que jeûnoit saint François en son honneur, depuis l'octave de saint Pierre jusqu'à son Assomption; outre cela, tous les samedis de l'année il disoit le Rosaire, et le chapelet tous les jours. Il ne se contentoit pas de célébrer ses fêtes avec une très-grande dévotion et révérence, et particulièrement celle de son enfantement; mais il procuroit aussi que tous les autres en fissent de même, et la veille de Noël il pourvoyoit aux

préparatifs de sa réception, comme si actuellement elle eût dû enfanter à Rome. Il étoit enfin si affectionné à cette très-sainte Vierge, que souvent, lorsqu'il disoit son chapelet, il étoit contraint de l'interrompre par la trop grande véhémence de l'amour qu'il lui portoit.

Il n'étoit pas moins dévot à son petit enfant Jésus, dont il aimoit et révéroit tant le nom, qu'il le proféroit sans cesse, soit qu'il marchât, discourût, ou prît son repas, en tout lieu et en toutes rencontres. S'il rencontroit par la ville quelques petits enfants, il leur disoit : *Dites Jésus, mes enfants; dites tous Jésus.* D'autres fois il leur faisoit dire *Deo gratias*; ce qu'il pratiqua particulièrement sur les dernières années de sa vie. Il prenoit un grand contentement à cela; ce que les petits enfants reconnoissant, sitôt qu'ils l'apercevoient ils crioient : *Deo gratias, Frère Félix, Deo gratias.* Et lui, pleurant de joie, leur répondoit le plus haut qu'il pouvoit : *Deo gratias, mes enfants, Deo gratias, Dieu vous bénisse, Deo gratias.* Les écoliers du séminaire, dont les Jésuites avoient la conduite, en faisoient autant; car sitôt qu'ils le voyoient, ils s'arrêtoient et lui crioient : *Deo gratias, Frère Félix, Deo gratias.*

Enfin sa dévotion vint à ce point, qu'en servant la messe il ne pouvoit répondre au prêtre, empêché par l'abondance des larmes et des douceurs qui lui inondoient le cœur. Ce feu de l'amour divin le contraignoit de chanter plusieurs chansons spirituelles qu'il lui faisoit aussi composer. Elles étoient courtes et d'un style simple et naïf, mais pleines de saintes affections; et il les chantoit avec un tel sentiment, qu'il étoit ravi et extasié en Dieu. Il les répétoit sans faire en cela le difficile, car il chantoit à la première demande qu'on lui en faisoit. Il avoit aussi une fort sensible dévotion à la Passion de Notre-Seigneur, et lorsqu'en la semaine sainte on la lisoit, il pleuroit si amèrement, qu'il baignoit le pavé de ses larmes.

Or, ses méditations continuelles lui acquirent une habituelle union avec Dieu, laquelle le tenoit toujours solitaire et pensif, et tellement abstrait de soi-même, que le plus souvent il ne regardoit pas les personnes avec lesquelles il étoit. Quand quelquefois ses amis le saluoient, dans les rues, il demandoit qui ils étoient, et ils

lui répondoient : *Comment, Frère Félix, oubliez-vous sitôt vos amis? Je suis un tel, ne me connoissez-vous plus?*

— *Ah! oui, oui*, reprenoit-il, *je vous connois vraiment.*

Cela lui arrivoit encore parmi les religieux; car quelquefois on l'envoyoit avec un prêtre pour lui servir à la messe ou faire compagnie : quand au retour on lui demandoit qui étoit son compagnon, il ne le pouvoit dire.

Cette perpétuelle union avec Dieu étoit d'autant plus admirable en lui, qu'il étoit obligé par son office à sortir souvent et à traiter avec les séculiers de diverses sortes d'affaires. Et un jour un religieux lui demandant comment est-ce que, parmi une telle variété d'objets, il se pouvoit maintenir toujours recueilli en Dieu : *Mon Frère*, lui répondit-il, *toutes les créatures du monde sont capables de nous élever à Dieu, si nous les regardons d'un bon œil.*

Les ravissements de son oraison actuelle sont inexpliquables. Après que le salut étoit sonné, il se retiroit en sa chambre, où ayant reposé environ deux heures, il s'en alloit à l'église jusqu'à matines, et alors il retournoit en sa cellule pour y dire ses offices et quelques autres prières. Si quelquefois le sommeil le vouloit emporter de force, il avoit recours à Dieu, et, comme en se plaignant, il crioit : *Seigneur, hélas! ne voyez-vous pas que je dors?* Matines étant achevées, il retournoit à l'église, où il demeuroit en oraison jusqu'à prime, puis il servoit la première messe; d'ordinaire il en entendoit plusieurs les fêtes et les dimanches, outre celle qu'il servoit; mais les jours ouvriers, après avoir rendu grâces à Dieu, il chargeoit sa besace et s'en alloit à la quête.

Le soir, quand il entroit à l'église, il faisoit une profonde révérence, et baisoit la terre devant le très-saint Sacrement; ensuite il alloit cherchant par l'église la bougie en main, pour voir s'il ne trouveroit personne, car jamais il ne faisoit rien d'extraordinaire en présence des religieux; s'il y rencontroit quelqu'un, il trouvoit un honnête expédient pour le faire sortir, puis il commençoit sa discipline à genoux, qu'il accompagnoit de plusieurs prières et d'abondantes larmes.

Frère François de Pistoie s'étant une fois caché dans l'église pour

voir son procédé, dit qu'après ses disciplines, il se mit au milieu de l'église, debout, les bras ouverts, puis, élevant sa voix, dit d'un accent lamentable : *Seigneur, je vous recommande ce pauvre peuple, je vous recommande nos bienfaiteurs. Miséricorde, grand Dieu! Faites-leur miséricorde.* Il fit ensuite un languissant hélas ! suivi d'un deuil entrecoupé de soupirs qu'il continua l'espace d'un quart d'heure, après lequel il s'arrêta, et demeura les bras étendus en croix deux ou trois heures entières, sans mouvoir non plus que s'il eût été mort. De quoi ce bon religieux s'étonnant, il s'approcha de lui, et le trouva sans mouvement.

Mais entre toutes les grâces qu'il reçut de Dieu, celle-ci me semble la plus extraordinaire. Comme il étoit en oraison dans l'église, il fut saisi d'un feu de l'amour de Dieu si véhément, que, ne le pouvant souffrir, il courut au maître-autel, conjurant la Mère de Dieu de lui donner pour un temps son petit Jésus, afin de modérer l'ardeur excessive qui lui embrasoit le cœur, ce qu'il obtint. Car la très-sainte Vierge lui apparut, et lui mit entre les bras le petit Jésus, qu'il souhaitoit tant. Dieu sait quelle fut sa joie, de quelles caresses, de quels baisers et amoureux embrassements il le mignardoit. Mais enfin il le rendit avec tous les remercîments possibles.

Toutes ces faveurs et ces privautés de Dieu, avec ses rares vertus, le mirent en telle opinion de sainteté par la ville de Rome, qu'il étoit révéré comme un saint même de son vivant, non-seulement du menu peuple, mais les seigneurs qualifiés et des plus relevés de la ville, même des prêtres et des religieux, des prélats, des évêques, des cardinaux et des souverains-pontifes. Lorsqu'il passoit en quelque lieu, sitôt que les enfants l'apercevoient, ils crioient : *Voici le saint, voici Frère Félix.* Les jeunes filles couroient aux portes, les femmes se mettoient aux fenêtres, les artisans sortoient de leurs boutiques; enfin celui-là s'estimoit heureux qui le pouvoit voir et conférer avec lui.

C'est une chose admirable que pour tant de vertus et tant de faveur dont Dieu l'avoit comblé, l'on n'aperçut toutefois jamais en lui aucune marque d'ambition ou de vaine gloire; au contraire, on lui a toujours vu fuir l'honneur, et avoir une si basse opinion de

soi-même, qu'il s'estimoit indigne de converser avec les religieux. Que s'il se rencontroit quelquefois avec eux, il parloit peu, ou ne disoit rien du tout. Jamais il ne contestoit pour aucune chose, mais si quelqu'un le contredisoit, il lui cédoit aussitôt, et se soumettoit à son avis. Il ne permettoit jamais que les séculiers lui baisassent les mains, si ce n'étoit par inadvertance, et alors qu'il s'en apercevoit, il les cachoit, renvoyant cet honneur à son compagnon, s'il étoit prêtre. *Baisez les mains*, leur disoit-il, *à notre compagnon qui est prêtre, et non pas à moi qui en suis indigne.*

Il est vrai qu'il portoit un singulier respect aux prêtres, et l'on ne sauroit exprimer la vénération avec laquelle il les honoroit. La rencontre qu'il fit de deux Pères Jésuites le montre assez. Car s'étant jeté à genoux devant eux, il leur voulut baiser les mains; eux ne le lui voulant pas permettre : *Comment*, leur dit-il, *mes Pères, vous êtes prêtres et je ne suis qu'un pauvre Frère-lai, et vous ne voulez pas que je vous rende ce devoir?*

Il étoit ennemi de la vanité et des honneurs de ce monde; il s'efforçoit en conversation de suivre la coutume, et de paroître simple religieux et sans aucune vertu extraordinaire, de peur que les religieux et les séculiers ne conçussent quelque bonne opinion de lui. Pour ce qui est des grâces qu'il recevoit de Dieu, il tâchoit de tout son possible de les rendre inconnues à qui que ce fût. Quand il mangeoit seul et qu'il croyoit n'être point aperçu, il faisoit des austérités excessives; mais quand il dînoit en la présence ou en la compagnie de ses Frères, il fuyoit toute sorte de singularités.

Tout le temps qu'il a vécu en religion il alloit nu-pieds, excepté les dernières années qu'on lui commanda de porter des sandales, à cause de sa vieillesse et de son infirmité; et quand on lui demandoit pourquoi il alloit ainsi pieds nus : *Parce que*, répondoit-il, *j'en marche mieux et avec plus de commodité;* rapportant à la commodité ce qu'il faisoit pour l'amour de Dieu.

Quand quelqu'un le louoit en sa présence, il en ressentoit un tel déplaisir, qu'il s'en alloit sur-le-champ; ou si quelque respect le retenoit, il disoit en hochant la tête : *Oui-da, c'est bien à propos*, et tâchoit aussitôt de changer de discours. Mais si au contraire on

le blâmoit, il ne partoit jamais de là, écoutant les injures qu'on lui disoit avec un merveilleux contentement. Nous avons plusieurs exemples du mépris qu'il faisoit de soi-même et de son humilité.

Lorsqu'il avoit quelque tentation du diable, il n'en disoit jamais mot, afin que de là l'on ne prît pas occasion de l'avoir en quelque estime; que si Dieu vouloit qu'il la manifestât pour sa gloire, ou pour le profit des religieux ou des séculiers, il la racontoit en la personne d'un autre.

Voici comment en sa dernière maladie, se voyant proche de sa fin, il raconta à un religieux qui l'assistoit, un assaut que le diable lui avoit livré : *Le diable*, lui dit-il, *me vouloit tenter; je l'ai rembarré tout court, en lui opposant qu'il n'étoit pas mon juge, mais que c'étoit mon Sauveur Jésus-Christ, de la miséricorde duquel je ne me pouvois défier. Et comme il s'obstinoit et redoubloit ses attaques, je lui ai reparti : Ote-toi d'ici misérable, tu es condamné et tu me veux, par tes fausses suggestions, engager à la même perte. Je crois tout ce que la sainte Église catholique croit et me commande de croire.*

Il ne dit pas qu'il l'avoit tenté, mais qu'il l'avoit voulu tenter. A quoi se rapporte la réponse qu'il fit à un religieux qui lui demandoit s'il n'étoit point tenté du diable : *Mon Frère*, lui dit-il, *le diable tente les saints personnages, et non pas les lâches et les fainéants comme moi.*

Ayant atteint l'âge de soixante-douze ans, il eut connoissance que bientôt il devoit mourir, et par un esprit prophétique il le révéla à plusieurs. Jean-Pierre Maugile, un sien confident, étant travaillé d'une fièvre mortelle, et désespéré des médecins, lui dit en le prenant par la main plusieurs fois et d'une façon joyeuse : *Ayez bon courage, Jean-Pierre, et vous réjouissez seulement, je mourrai avant vous.* Ce qui fut très-véritable.

Comme il visitoit une autre dame dévote, malade à l'extrémité, et qu'elle lui eut dit : *Ah! Frère Félix, c'est fait de moi, je suis morte. Souvenez-vous de moi en vos prières.*

— *Morte*, lui dit-il, *vous ne l'êtes pas encore plus que moi, car bientôt je dois partir de ce monde pour aller en paradis.*

Cela fut de la sorte, parce qu'elle guérit, et lui bientôt après mourut.

En ce même temps ayant reçu l'aumône en la maison du seigneur Alexandre Olgiati, il dit à son bienfaiteur : *Jean, mon frère et mon ami, je ne viendrai plus faire la quête céans. Je vous recommande mes Frères; qu'ils héritent de l'affection que vous m'avez témoignée, et leur faites volontiers la charité pour l'amour de Dieu.* Le jeune homme ne prit pas autrement garde à ce qu'il vouloit dire, jusqu'à ce qu'il eut appris la nouvelle de son décès, qui arriva peu après.

Il eut aussi révélation de la gloire de son sépulcre; car comme il étoit allé visiter un sien ami, nommé Alexandre Poggi, il lui dit : *Je veux une faveur de vous.*

— *Il n'y a rien ici*, lui répondit l'autre, *qui ne soit à vous. Que désirez-vous de moi?*

— *Je veux*, dit Frère Félix, *ces trois piliers de marbre que voilà.*

Et sur ce qu'Alexandre en faisoit la difficulté : *Prenez cela, s'il vous plaît, en patience*, lui dit Frère Félix, *car je veux ces piliers pour moi : oui, pour moi, m'entendez-vous bien?* Et là-dessus l'autre les lui ayant accordés, il les fit porter au monastère, au grand étonnement des religieux, qui ne pouvoient concevoir à quoi il les pourroit destiner; mais après qu'ils furent mis en œuvre pour la translation de son corps, ils connurent bien que Dieu lui avoit révélé la gloire de son sépulcre.

En la maison d'un nommé François Césarini, après avoir conféré avec sa femme et ses sœurs de quelques choses spirituelles, quand il fut sur son départ, ces bonnes filles se mirent à genoux pour lui baiser les mains, mais il leur permit de baiser seulement ses habits, leur disant : *Çà, mes filles, contentez à la bonne heure votre dévotion. Un jour viendra bientôt que cet habit sera tenu précieux, et tous courront à l'envi pour en avoir une pièce.*

Ceci arriva en la semaine de devant qu'il tombât en sa dernière maladie.

Il tomba malade le dernier jour d'avril de l'an 1587, mais il se déroboit souvent de l'infirmerie, et s'en alloit à l'église, quoique

si foible, que, tombant en défaillance, souvent on le rapportoit à l'infirmerie à demi mort. Il avoit une grande répugnance à coucher sur le matelas que la religion donne aux malades : et comme quelque religieux s'informoit à lui de sa santé : *Comment voulez-vous que je me porte bien?* lui répondit-il, *on m'a mis sur un matelas;* témoignant par là le mécontentement qu'il en avoit.

Le dernier jour de sa vie, un peu devant qu'il mourût, la très-sainte Vierge, Mère de Dieu, qui fait de grandes faveurs ordinairement à ses fidèles serviteurs, lui apparut après qu'il eut dévotement reçu les Sacrements. Le Frère Urbain, qui l'accompagnoit, fut étonné qu'à l'improviste il haussa les bras en l'air comme s'il eût voulu embrasser quelqu'un, et se mit à crier d'une excessive joie : O! ô! ô! demeurant en cette façon les bras étendus et le visage extraordinairement joyeux l'espace d'un demi-quart d'heure. Aussitôt Frère Urbain se jeta à genoux, et lui demanda : *Qu'est-ce que vous voyez, Frère Félix?*

Lui, tout transporté hors de soi, répondit : *Je vois la très-sainte Vierge avec tous les anges en paradis.*

Peu de temps après, rehaussant les bras et les yeux comme auparavant, il s'écria : O! ô! ô! Mais comme il fut revenu à soi, et qu'il eut aperçu le Frère Urbain, il reconnut sa faute, et que sans y penser il lui avoit découvert le secret. Toutefois, sans s'étonner, il lui dit doucement : *Je vous prie, mon Frère, sortez un peu d'ici.* Le religieux discret lui obéit aussitôt, et le laissa jouir à son aise du bonheur de cette céleste visite. Il en demeura si content et si affectionné envers la très-sainte Vierge, qu'il employa le reste de sa vie à chanter ses louanges. Et de fait, le Père Matthias le trouva une heure avant qu'il mourût disant l'évangile *Missus est angelus ad Mariam.* Enfin, il rendit doucement l'âme à Dieu, le dix-huitième jour de mai, l'an de Notre-Seigneur 1587, âgé de soixante-douze ans.

Sitôt que l'on eut appris en ville la nouvelle de sa mort, le peuple s'émut tout à coup, courant en foule au couvent; de sorte qu'en un instant l'église et les cloîtres en furent remplis : ce que jamais on ne put empêcher, quelque diligence que l'on y apportât; d'au-

tant que voyant qu'on leur refusoit l'entrée, escaladant les murailles du jardin avec des échelles, ils y entrèrent par-dessus.

La nuit étant venue, l'on eut bien de la peine à les faire sortir, ce que l'on obtint toutefois sur la promesse qu'on leur fit, que le lendemain on l'exposeroit en public. Le lendemain ce fut autre chose, toute la ville y étant presque accourue. Après les vêpres on se mit en état de faire ses obsèques; ainsi on le porta à l'église par la porte du monastère, où l'on eut de grandes difficultés à cause du peuple qui s'y opposoit pour le voir et le toucher : si bien que l'on fut contraint de mettre des gardes autour du corps, autrement ils l'eussent mis par terre et tiré de la bière.

Quand il fut déposé dans l'église, on eut encore plus de peine, car tous le vouloient voir et baiser, tous en vouloient avoir quelque chose. De sorte que les uns lui coupoient des pièces de son habit, les autres des pieds et des mains, les autres encore lui coupoient de sa barbe et de ses cheveux, et la dévotion fut si grande, et le désir d'avoir de ses reliques tel, qu'ils le mirent trois fois nu, lui pelèrent la tête et le menton, lui rognèrent les ongles des pieds et des mains, et même lui coupèrent des pièces de sa chair.

L'affluence du peuple devint si grande, que le gouverneur de la ville, pour obvier au désordre qui eût pu arriver, commanda au chevalier du guet d'y venir avec ses archers et ses soldats. Enfin il fut enterré selon l'ancienne simplicité des Capucins, au cimetière commun des religieux, contre le dessein du cardinal protecteur de l'Ordre, qui vouloit que ce fût dans l'église.

Après sa mort, sa sainteté s'est montrée par quatre marques évidentes : par le changement de son corps, qui de rude et brun devint aussi blanc et tendre que celui d'un enfant; par la translation et l'élévation de son corps, qui fut déterré et mis dans un tombeau fait des piliers de marbre qu'il avoit demandés au seigneur Alexandre Poggi; par la liqueur qui distille continuellement de son tombeau, et opère des miracles; et par la vertu de faire des miracles qui a été communiquée à l'huile de la lampe qui est perpétuellement allumée devant son sépulcre.

Une autre marque de sa sainteté, c'est que les plus grands Pon-

tifes de notre siècle ont révéré son tombeau. Sixte V fut le premier qui fit sa prière à genoux devant son sépulcre, après avoir fait la révérence au saint Sacrement.

Grégoire XV, après avoir dit la messe en l'église des Capucins, alla faire sa prière aussi à genoux devant son sépulcre, et dit en sortant au Père Jérôme de Châtel-Féret, procureur général de l'Ordre : *Nous avons beaucoup d'obligation à Frère Félix, pour avoir obtenu plusieurs faveurs de Dieu par son intercession.* Il fit même un beau présent d'argent en reconnoissance de quelques grâces particulières qu'il avoit impétrées par son entremise.

Urbain VIII, après avoir dit la messe en l'église des Capucins, alla visiter son tombeau et lui rendit les mêmes honneurs.

Le pape Sixte V, qui l'avoit aimé et familièrement connu pendant sa vie, commanda deux jours après sa mort au Père gardien du couvent de faire une exacte recherche et relation de sa vie et de ses miracles. Ce qu'il fit, et les présenta au Pape, qui commanda que le procès en fût fait et mis en état; il dit qu'il vouloit lui-même attester dix-huit miracles. Cela fut fait, et il l'eût canonisé, s'il n'eût été prévenu par la mort.

Depuis, Paul V commanda que le procès fût examiné, dont le rapport fut fait au pape Urbain VIII, qui le déclara bienheureux, le premier jour d'octobre l'an 1625. Il concéda aux Pères capucins le pouvoir d'en célébrer la messe et l'office en leur église le jour de sa fête.

Les miracles qui ont été opérés par l'intercession de saint Félix, sont en si grand nombre, qu'on ne peut les exprimer. Déjà lors de sa béatification il s'en trouvoit dans le procès cent quatre-vingts; maintenant ils sont tellement multipliés, qu'en comptant seulement ceux qui sont peints ou apposés devant son sépulcre, en cire, en argent, en croix, en vêtements et en autres choses semblables, on en trouve plus de mille : outre ceux qui sont inconnus, et qu'il opère parmi les nations les plus éloignées, qui reçoivent de grands et miraculeux secours par son intercession. En voilà quelques-uns tirés des procédures faites pour sa béatification.

Ayant rencontré un enfant aveugle, touché de compassion, il

lui demanda : *Eh bien, mon fils, n'avez vous pas confiance au signe de la croix?* Comme il lui eut répondu qu'oui, il le lui fit sur les yeux, et à l'instant il recouvra la vue. Par le signe de la croix, il ressuscita encore un enfant mort, que sa mère avoit étouffé auprès d'elle la nuit.

Après sa mort, comme son corps fut porté à l'église, plusieurs démoniaques à son attouchement furent délivrés, et une infinité d'autres malades guéris de maladies incurables. Plusieurs aveugles et autres malades de diverses maladies jugées incurables par les médecins, ont recouvré la vue et la santé en se frottant les parties malades de l'huile de la lampe qui brûle devant son tombeau.

L'enfant d'un nommé Laurent Botignoli, citoyen romain, âgé de quatre ans ou environ, étant devenu aveugle par un étrange accident de maladie, recouvra la vue, son père l'ayant porté au tombeau du bienheureux Félix, et ayant frotté ses yeux de l'huile de sa lampe.

Dominique Florini de Château-Ruvian, du diocèse de Tivoli, étant attaqué de diverses maladies, d'une fièvre aiguë, d'une paralysie formée, d'une griève douleur de goutte, d'un chancre au flanc, après avoir langui quatre mois entiers dans le lit, immobile et sans repos, recouvra entièrement la santé et fut guéri de tous ces maux, ayant été oint par le corps de l'huile de la même lampe.

Frère Paul de Tivoli, religieux capucin, fut atteint d'une paralysie, pour laquelle il demeura quarante jours couché, sans se pouvoir remuer en façon quelconque, non pas même porter la main à la bouche. Au fort de ses douleurs ayant invoqué l'aide de saint Félix, il lui sembla ouïr une voix qui lui dit : *Allez, mon Frère, allez à mon sépulcre.* Il voulut obéir et descendre du lit; mais ne le pouvant faire, n'en ayant pas les forces, il redoubla la ferveur de sa prière. Alors saint Félix apparut, le visage serein et brillant d'une splendeur qui éclaira toute la chambre, et lui dit : *Mon fils, faites-vous frotter de l'huile de la lampe qui est devant mon sépulcre, et vous serez aussitôt guéri.* L'effet suivit sa promesse; car sitôt que l'on eut oint le malade de cette huile, il recouvra la santé.

La vie de saint Félix a été premièrement recueillie en langue

italienne des procédures de sa béatification, du rapport de la sacrée Rote, et d'autres témoignages authentiques, par le R. P. Jean-Baptiste de Pérouse, prédicateur capucin, et mise depuis en françois par un religieux du même Ordre.

Le pape Urbain a octroyé une indulgence plénière à tous ceux et celles qui visiteront quelque église des Révérends Pères Capucins, en quelque lieu que ce soit, le jour de la fête de la béatification de saint Félix.

LA VIE DE SAINT VENANT

MARTYR.

Le glorieux martyr saint Venant prit naissance à Camérino en Italie, de parents encore païens; mais lui, dès l'âge de quinze ans, inspiré de la grâce de Dieu, abandonna l'idolâtrie et embrassa courageusement l'aimable joug de la sainte foi de Jésus-Christ. Il ressentit ensuite, pendant tout le cours de sa vie, en lui-même que ces belles paroles du Sauveur du monde sont bien véritables : *Jugum meum suave est, et onus meum leve; Mon joug est plein de douceur, et le fardeau que je vous commande de porter, est léger.*

Il ne fut pas plutôt régénéré par les eaux salutaires du baptême, qu'il se résolut d'imiter Notre-Seigneur et les saints apôtres, en prêchant le saint Évangile, afin, par ce moyen, d'obtenir la glorieuse couronne du martyre, qu'il souhaitoit avec tant d'ardeur.

En effet, le bruit de ses vertus et de son zèle pour établir notre sainte Religion, ayant converti plusieurs personnes de marque, Antiochus, gouverneur de cette ville sous l'empereur Dèce, cruel persécuteur des chrétiens, résolut de le faire prendre. Ce qui ayant été révélé à saint Venant, il se rendit lui-même à la porte de la ville,

où étoit alors le président, lequel, l'ayant d'abord bénignement accueilli, lui fit d'abord plusieurs protestations d'amitié, et lui promit de grands biens, pourvu qu'il voulût renoncer à sa sainte foi. Mais saint Venant, par une constance inébranlable, tout brillant de lumière et plein de la grâce du Saint-Esprit, fit voir clairement à Antiochus, *que les dieux qu'il adoroit n'étoient que des rêveries d'hommes qui avoient été séduits et aveuglés par le diable, lequel les trompoit encore tous les jours; que ces mêmes dieux étoient des hommes ou des femmes dont la vie avoit été abominable et remplie de toutes sortes de crimes et de vices; que ces défauts étoient incompatibles avec la véritable Divinité; et qu'enfin, il n'y avoit qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, dont le Fils unique, qui étoit Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, s'étoit incarné dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie, et avoit bien voulu souffrir la mort et Passion de la croix, pour nous réconcilier avec son Père, et nous délivrer de la tyrannie du démon, auquel nous étions engagés auparavant par le péché de notre premier père.*

Saint Venant en auroit dit davantage, si le tyran, transporté de colère et de fureur, après lui avoir fait plusieurs cruelles menaces, qui furent tout à fait inutiles, ne l'eût fait prendre par ses bourreaux, auxquels il commanda qu'on lui fît souffrir tous les supplices possibles, ce qu'ils exécutèrent de la plus cruelle manière que l'on sauroit imaginer.

Ils lièrent donc aussitôt cet agneau de patience et de douceur, et l'ayant attaché à un poteau, ils n'épargnèrent ni leurs bras, ni leurs fouets, pour en peu de temps le mettre tout en sang, et il fût mort sur-le-champ, si, par permission divine, un ange descendu du ciel n'eût brisé les chaînes, rompu les cordes qui tenoient le saint lié, et chassé les bourreaux qui le frappoient. Ce miracle, ayant surpris tous ceux qui se trouvoient présents à ce cruel spectacle, devoit sans doute dessiller les yeux à ces idolâtres, mais il n'étoit pas encore temps : il falloit que notre glorieux athlète triomphât avec plus de gloire, et des démons et de la rage des hommes, souffrant avec fermeté et courage tout ce que l'inhumanité peut produire de cruel et de barbare.

Peu après, les bourreaux, ayant repris leurs forces, lièrent le saint tout de nouveau, la tête en bas et les pieds en haut, et avec des torches ardentes brûloient ce saint corps, puis, lui ayant ouvert la bouche, ils vouloient le suffoquer de fumée. Alors plusieurs se convertirent à notre sainte foi, admirant la constance du saint, et entre autres Anastase Cornicule, lequel vit clairement un ange revêtu d'une robe blanche comme de la neige, qui soulageoit saint Venant dans son mal, et le délia une seconde fois; Anastase, ayant été ensuite baptisé avec toute sa famille par le bienheureux Porphyre, prêtre, fut aussi martyrisé avec notre saint.

Le magistrat, informé de ce qui se passoit, fut si étonné d'apprendre la délivrance miraculeuse de saint Venant, vu qu'il le croyoit déjà mort, qu'il résolut de tenter une seconde fois la voie de la douceur. Dans cette pensée, il se fit amener saint Venant, auquel il promit encore davantage qu'auparavant, il lui offrit même les charges les plus considérables de la ville, et enfin le supplia de se rendre à ses prières, mais ce brave soldat de Jésus-Christ, l'ayant encore exhorté à reconnoître le vrai Dieu, et ayant refusé tous ces honneurs, fut aussitôt jeté dans une prison très-obscure et immonde.

Peu après, le tyran y envoya un trompette nommé Attale, pour séduire adroitement le saint, en lui persuadant *qu'ayant été autrefois chrétien, il auroit reconnu que la religion chrétienne n'étoit pas celle que l'on devoit suivre, et qu'ensuite il avoit embrassé l'adoration des dieux*. Mais saint Venant, ayant reconnu l'astuce du démon et le piége qu'il lui tendoit, remontra à cet impie sa faute et le renvoya, ce qui ayant irrité plus que jamais le magistrat, il commanda que le saint fût amené devant lui, et en sa présence lui fit cruellement casser les dents et arracher les gencives. Ensuite, il le fit jeter dans un cloaque, d'où ayant aussi été tiré par un ange, le même juge voulut le voir une troisième fois; alors saint Venant lui remontrant, comme il avoit déjà fait, la vérité de notre sainte Religion, le juge tomba mort subitement de son tribunal, en prononçant toutefois ces paroles d'une voix intelligible :

— Le Dieu de Venant est le vrai Dieu, vous devez l'adorer et détruire vos fausses divinités.

Ce fait ayant été aussitôt rapporté à Antiochus, il commanda que le saint fût sans délai exposé aux lions, mais, par miracle admirable, ces cruels animaux, au lieu de le dévorer, se prosternèrent à ses pieds, et les lui baisèrent et léchèrent, le saint prêchant courageusement au peuple la foi de Jésus-Christ : c'est pourquoi les bourreaux, l'ayant tiré de cette fosse, le ramenèrent en prison.

Cependant, Porphyre ayant été trouver le président, et lui ayant dit qu'il avoit vu la nuit dernière tous ceux qui étoient baptisés par saint Venant brillants d'une éclatante lumière, et qu'au contraire il l'avoit aperçu dans son tribunal entouré d'un nuage fort épais et fort noir, Antiochus, transporté de colère, lui fit trancher la tête sur-le-champ, et commanda que l'on traînât Venant tout nu sur des ronces et des épines, jusqu'à ce qu'il expirât. Mais ayant vu le lendemain le saint encore miraculeusement délivré de ce tourment, il le fit précipiter du haut d'un rocher aussi vainement qu'auparavant, car le saint ne fut aucunement froissé ni meurtri d'une chute si épouvantable.

Enfin, Antiochus, comme enragé, fit traîner le glorieux martyr si longuement sur des pierres et des rochers, que les bourreaux même n'en pouvoient plus, et fussent morts de soif, si le saint, poussé d'une charité céleste, brûlant d'amour de Dieu, et rendant le bien pour le mal, n'eût touché de ses genoux une roche, où ils demeurèrent miraculeusement imprimés, et où l'on voit encore à présent leur empreinte ; de cette roche, après avoir fait le signe de la croix, il fit sortir miraculeusement une source d'eau vive, avec laquelle ils étanchèrent leur soif.

Plusieurs personnes, et même quelques-uns des bourreaux, émus par tant de miracles, furent baptisés, et ensuite martyrisés au même endroit où le saint rendit l'esprit à son divin Sauveur. Notre-Seigneur, pour faire voir à ce cruel tyran le crime qu'il avoit commis en faisant martyriser le saint, voulut que sa mort fût suivie d'horribles tremblements de terre, et permit qu'Antiochus mourût peu après d'une mort épouvantable, en punition de sa cruauté.

Les saints corps de saint Venant et de ses compagnons furent ensuite secrètement enlevés par les fidèles, qui ont bâti une église à

Camérino sous son invocation. L'Église en célèbre la fête le 18 mai, par le commandement exprès de notre Saint-Père le pape Clément X.

En Égypte, saint Dioscore, lecteur, auquel le gouverneur fit souffrir de nombreux et variés tourments, jusqu'à lui percer les ongles et à lui brûler les côtés avec des flambeaux; mais les exécuteurs, effrayés par l'éclat d'une lumière céleste, tombèrent par terre. Ayant enfin été brûlé par des lames ardentes, il accomplit son martyre.

A Spello, saint Félix, évêque, qui remporta la palme du martyre sous l'empereur Maximien.

En Égypte, saint Potamon, évêque, qui, ayant déjà confessé la foi sous Maximien-Galère, reçut, sous l'empereur Constance et le président Philagre ..arien, la couronne du martyre.

A Ancyre en Galatie, saint Théodote, martyr, et les saintes Théeuse, sa tante, Alexandra, Claudie, Phaine, Euphrasie, Matrone et Julitte, vierges, qui, ayant d'abord été livrées par le président à la prostitution, mais que Dieu, par sa grâce, préserva, furent ensuite plongées dans un marais avec une pierre attachée au cou. Théodote, ayant recueilli leurs reliques, qu'il enterra avec honneur, fut arrêté par l'ordre du président et cruellement déchiré. Enfin, ayant été décapité, il reçut la couronne du martyre.

A Upsal en Suède, saint Érie, roi et martyr. Il étoit d'une des plus nobles familles de la Suède, et avoit épousé la princesse Christine, fille d'Ingon IV, roi de ce pays. Après la mort de Smercher II, les Suédois l'élurent pour leur roi, à cause de ses grandes vertus. Il administra le royaume avec une sagesse admirable, secourant les pauvres, les opprimés, visitant les malades, bâtissant de nouvelles églises, diminuant les impôts, réformant les abus. Aussi dur

à lui-même que doux à ses sujets, il faisoit pénitence sur le trône et pratiquoit les austérités d'un religieux. Du reste, brave, vaillant comme un chevalier chrétien, il conquit la Finlande, dont les peuples, encore païens, ravageoient son royaume. Il les défit complétement; et le soir du combat, parcourant le champ de bataille, il ne put retenir ses larmes en voyant tant de malheureux qui étoient morts, disoit-il, sans recevoir la grâce du baptême. Il fit prêcher l'Évangile aux Finlandois par l'évêque d'Upsal et construire un grand nombre d'églises. La piété de ce saint roi déplut à une partie de ses sujets qui étoient restés païens. Ils se réunirent contre lui avec Magnus, fils du roi de Danemarck. Saint Érie ne voulut pas se défendre en faisant couler le sang de son peuple. Il marcha seul au-devant des rebelles, qui lui coupèrent la tête après l'avoir indignement outragé, le 18 mai de l'an 1151.

DIX-NEUVIÈME JOUR DE MAI.

Saint Pierre Célestin, pape, fondateur de l'Ordre des Célestins. — Saint Yves, prêtre de Bretagne. — Saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry.

Sainte Pudentienne, vierge; saint Pudent, sénateur; saint Calocer et saint Parthène, martyrs; saint Philotère, martyr; sainte Syriaque et ses compagnes, vierges et martyres.

LA VIE DE SAINT PIERRE CÉLESTIN,

PAPE, FONDATEUR DE L'ORDRE DES CÉLESTINS.

AN 1296.

Boniface VIII, pape. — Adolphe, empereur.
— Philippe IV, roi.

Saint Pierre Célestin naquit en la terre de Labour, province d'Italie : son père s'appeloit Angelet, et sa mère Marie, sainte et vertueuse femme; ils eurent douze enfants, dont le onzième fut le bienheureux saint.

Sa mère, étant enceinte de lui, eut une vision qui l'effraya, parce qu'elle l'aperçut en son sein vêtu comme un religieux, Dieu lui montrant dès lors ce qu'il en avoit projeté dès son éternité.

Angelet mourut, et laissa ce nombre d'enfants sur les bras de sa femme, sans beaucoup de moyens : de sorte que ne pouvant les faire tous étudier, elle se contenta du second, qui fut aussitôt retiré des études pour le peu de profit qu'il y faisoit. Elle se résolut alors d'y envoyer Pierre, son fils, âgé seulement de six ans; mais le diable, prévoyant le fruit de l'arbre en sa racine, excita les voisins

et tous ses autres frères à rompre ce dessein, assurant par le moyen d'un magicien qu'il mourroit bientôt, et que sa mère perdroit tout son argent. Il y eut même un de ses voisins qui promit qu'au cas qu'elle voulût le retirer de l'étude, il l'institueroit par testament son héritier universel.

La mère se laissa presque aller à cette offre, mais se souvenant du soin qu'elle en avoit eu, et voyant qu'il croissoit tous les jours en vertu et s'avançoit aux lettres, et que souvent l'enfant l'assuroit qu'il seroit bon serviteur de Dieu, elle résolut de l'y laisser, à quelque prix que ce fût, y étant confirmée d'ailleurs par une apparition de son mari, qui la chargea de le faire étudier. Si bien que saint Pierre étudia à bon escient, et s'avança plus que ses autres frères.

Aussitôt qu'il sut lire, il apprit les commandements de Dieu et son psautier par cœur; il écoutoit attentivement les sermons, prenant dès lors un très-grand plaisir aux discours de la foi et des bonnes mœurs. Les anges lui apparoissoient d'ordinaire, et le reprenoient de ses légères fautes. La très-sainte Vierge même et saint Jean disoient quelquefois l'office avec lui. Dieu commença dès lors de l'élever à la perfection. Il rapportoit avec une simplicité naïve toutes ses visions à sa mère, qui l'en réprimandoit, et l'avertissoit de ne point faire état de ces choses, mais seulement de la vertu.

Le diable, fâché de ces heureux commencements, et en redoutant les effets, fit une seconde charge contre le cours de ses études, faisant murmurer ses frères du bien que l'on y employoit, et dire qu'il falloit lui faire apprendre un métier. La mère tint ferme et n'en voulut rien faire, parce que Dieu lui fit une fois voir son saint fils sous forme d'un berger, qui paissoit des brebis aussi blanches que la neige. Elle lui rapporta cette céleste vision pour voir ce qu'il diroit : il ne l'expliqua point de lui, mais d'un autre qu'il lui nomma, et qui seroit à son dire un pasteur de beaucoup d'innocents.

En un temps de famine, sa mère, n'ayant plus de pain, lui commanda d'aller scier du blé : ce fils fut étonné de ce commandement, parce que le blé étoit vert; il en différa l'exécution, jusqu'à ce

qu'enfin, se confiant en la bonté divine et en l'obéissance qu'il devoit à sa mère, il s'y en alla, et trouvant le blé mûr, il en apporta autant qu'il en falloit pour subvenir à la maison. Sa mère en fut si aise et tous ses frères aussi, qu'ils commencèrent à le regarder d'un autre œil, et à l'estimer déjà saint.

Étant parvenu en âge compétent, il fut éclairé de la lumière céleste : de sorte que, connoissant la vanité du monde, il résolut de se retirer en quelque ermitage. Toutefois il voulut aller premièrement à Rome pour en visiter les saints lieux. Passant, en son voyage, la rivière près le château de Faugry, il s'éleva une telle bourrasque, quoique le temps fût calme, qu'il pensa être noyé, et fut contraint d'entrer ensuite dans l'église de Saint-Nicolas. Il y ressentit une telle ferveur, qu'il laissa son voyage et se transporta en une forêt prochaine, vers un ermite que l'on estimoit saint, où il ne porta que deux petits pains et autant de poissons. Sur le chemin, deux diables se transformèrent en femmes, et par des gestes déshonnêtes allumoient en son cœur le feu infernal de la concupiscence; il se prosterna à terre, et se munissant du signe de la croix, il demeura victorieux, et les fit disparoître.

L'ermite n'étant pas alors en sa cellule, saint Pierre y demeura dix jours, entendant souvent les anges chanter, et voyant en leurs bouches des roses d'une suave odeur ; si bien qu'il se proposoit de ne quitter pas un séjour si agréable. Mais un ange l'avertit au bout de dix jours que l'ermite venoit, et qu'il se gardât de lui parler de son dessein, parce qu'il étoit hypocrite, et n'avoit la religion qu'en apparence.

De là il s'en alla en une horrible montagne, où il se mit dans une caverne semblable à un tombeau, et prévoyant les furieux assauts qui lui seroient livrés de toutes parts, il résolut premièrement de dompter sa chair par des austérités fort rigoureuses. Si bien qu'il se mit à coucher sur la dure, portant une rude haire, jeûnant sans discontinuer, d'une façon étrange, endurant les incommodités tant de l'air que du lieu, priant sans cesse et ne dormant presque point.

Le diable, dépité de cette manière de vie, le vint attaquer ; il

essaya de lui persuader premièrement de quitter le désert, et de se mieux traiter, qu'autrement il seroit homicide de soi, ne pouvant longtemps supporter des travaux si pénibles. Et pour lui faire perdre l'excellent trésor de sa virginité, il essaya de beaucoup de ruses inutiles; puis voyant qu'il ne s'en émouvoit point, il jeta dans son sein force serpents qui le mordoient jusqu'au sang, mais en se levant, il secouoit sa robe et les jetoit à bas. Parmi ces tempêtes, qui durèrent trois ans, Dieu le fortifioit de sa grâce et le combloit de ses consolations, le visitant par ses anges, qui l'éveilloient la nuit au son d'une cloche céleste qui sonnoit miraculeusement.

Plusieurs le vinrent voir, étonnés de ces étranges austérités, pour se recommander à ses prières, et tirer profit des exhortations qu'il faisoit : ils lui conseillèrent de recevoir la prêtrise, lui remontrant que par ce moyen il profiteroit plus au public. Ayant longtemps rejeté ce conseil, il s'y résolut enfin, et alla à Rome prendre les Ordres. A son retour il passa par le monastère de Fesules, où il prit l'habit de Saint-Benoit; il en sortit à quelque temps de là, par la permission de l'abbé, qui le vit attiré à un genre de vie plus recueilli et plus intérieur.

Il s'en alla donc sur le mont Morroni, d'où il chassa un serpent effroyable : il y demeura l'espace de cinq ans, endurant la faim, la soif, le froid, la nudité et d'autres incommodités fort fâcheuses, dont la plus grande fut une inquiétude d'esprit, doutant s'il devoit dire la messe, tant pour le peuple qui y accouroit de toutes parts, et troubloit son repos, comme pour des songes déshonnêtes qui lui survenoient en dormant, et causoient à son corps de fâcheux inconvénients, et encore qu'en cela il n'y eût point de péché, il délibéra néanmoins de s'en confesser à Rome : mais Dieu, par une vision qu'il eut en songe, l'en détourna.

Voici cette vision : Il lui sembloit demander le chemin de Rome à une dame d'honneur, suivie de quelques-uns, et il s'aperçut qu'elle se moquoit de lui, disant qu'il devoit demeurer en sa cellule, au lieu de courir par les champs. Il se réveilla là-dessus, et s'étant mis en prières, l'abbé de Fesules, mort naguère, lui apparut avec des habits plus blancs que neige. Saint Pierre Célestin le

priant de lui dire s'il devoit célébrer la messe, il lui répondit qu'oui. Le saint repartit que les premiers d'entre les moines s'en étoient abstenus, sur ce qu'ils s'en estimoient indignes, et que pour lui il ne doutoit point qu'il n'en fût tout à fait indigne; mais l'abbé répondit qu'au lieu d'avoir tant égard à cette indignité, il s'en devoit remettre entièrement à la bonté de Dieu, qui, par sa miséricorde, sait excuser nos manquements et les tourner à bien. Son confesseur vint là-dessus qui lui dit la même chose, si bien qu'il se remit à la célébration du saint Sacrifice, et n'en fit depuis plus de difficulté.

Le cardinal d'Ailly, qui a écrit sa vie, s'écrie sur cette anxiété du vénérable saint : « Hélas ! avec quel front écouteront ceci, ceux qui, consentant à leurs brutales passions, osent approcher de ces mystères si formidables ? combien sommes-nous éloignés de la pureté de ce saint, nous qui ne faisons point de difficulté d'y participer hardiment ! »

Saint Pierre délibéra toutefois de se retirer du mont Morroni pour s'en aller en la montagne de Magello avec deux compagnons qui le quittèrent incontinent, à cause de sa demeure effroyable : mais ils revinrent aussitôt, se repentant de leur peu de courage. Ils y bâtirent des maisonnettes si pauvres et si chétives, qu'il sembloit qu'ils n'y vouloient séjourner qu'une nuit.

Le diable, au milieu des chaleurs de l'été, excita un feu imaginaire, qui menaçoit de les brûler avec leurs maisons : les religieux s'enfuirent, criant contre le saint qui les y avoit amenés ; mais saint Pierre, reconnoissant que c'étoit un stratagème du malin esprit, n'en voulut point sortir ; par la seule prière il éteignit le feu, et le fit soudain disparoître. Plusieurs alors se rangèrent sous ses enseignes, désirant combattre sous un si brave chef.

Après avoir demeuré en ce mont de Magello quelque temps, on lui conseilla de le quitter pour son âpreté ; mais il n'en voulut rien faire, sachant que Dieu l'avoit particulièrement élu pour être le premier domicile de l'Ordre des Célestins, qu'il alloit établir. Le Saint-Esprit lui apparut en forme d'une colombe. Pendant l'espace de trois ans, la nuit à matines, et le matin à prime, les religieux

étoient réveillés par des cloches dont on ne savoit où elles étoient, ni comment et par qui elles sonnoient; leur son s'entendoit diversement : à quelques-uns comme de loin, aux autres comme de près, aux uns doucement, et aux autres plus fort, selon la variété de leur disposition, qui (bien que bonne) ne laissoit pas d'avoir divers degrés. Deux religieux malades furent guéris en les entendant.

Pendant que le saint disoit la messe, quand il étoit à l'Élévation, on entendoit divinement une sonnette d'un son merveilleusement doux qui réjouissoit les assistants, et les avertissoit d'adorer Jésus-Christ.

Comme on étoit sur le point de dédier l'église, le saint vit des hommes d'une admirable beauté qui s'entre-disoient : *Dédions cette église*; il les ouït en réciter l'office, et il lui sembla qu'il chantoit avec eux, se trouvant vêtu d'une très-belle robe, sans savoir comment on la lui avoit mise. S'étonnant de tout cela, il fut averti que les anges avoient consacré son église.

Les diables, enrageant de dépit de tant de beaux commencements, faisoient mille insolences dans le monastère; ils apparoissoient sous des formes horribles, jetoient des cris épouvantables, blessoient les religieux, et les forçoient de sortir de l'église; mais, prévenus de la grâce du ciel, et assistés de leur bon maître, ils prenoient courage, repoussoient les diables, et demeuroient les maîtres du champ.

Ainsi furent jetés, au milieu de ces épreuves, les premiers fondements du saint Ordre des Célestins, qui paroissoit assez ne venir point de la sagesse humaine, mais de l'inspiration divine en l'âme de saint Pierre. Il choisit la règle du patriarche saint Benoît, y ajoutant des constitutions fort utiles pour retenir tous les religieux en leur devoir. Il désiroit la pauvreté de ses couvents, de sorte qu'en voyant quelqu'un d'eux devenir riche, il le contraignoit de faire plus d'aumônes, d'envoyer aux hôpitaux, et de marier de pauvres filles. Sa charité s'étendoit encore plus loin; car il établit une confrérie de séculiers, et leur donna des règles pour leur faciliter l'observance des préceptes divins; il les gratifioit de chapelets et de grains bénits, qui faisoient souvent de belles guérisons.

Il se levoit avant minuit, et se tenoit quelque temps en sa cellule,

prosterné contre terre, pleurant abondamment. Après matines, au lieu de se coucher comme les autres, il prenoit la discipline, et se mettoit en prières, tellement qu'à force d'être à genoux longtemps sa peau se durcit, comme à saint Jacques le Majeur. Il célébroit tous les jours la messe; et une fois comme il la voulut dire, n'ayant point de vin, il en produisit miraculeusement dans la burette, de quoi ses religieux furent bien étonnés.

Il ne mangeoit qu'au soir, et se sustentoit de pain si sec et si dur, qu'il falloit le fendre au lieu de le couper; il couchoit sur un treillis de fer, se servant d'un caillou pour reposer sa tête, et se serroit les reins d'une chaîne de fer, de crainte des songes nocturnes, qu'il avoit extrêmement en horreur. Pendant le carême, il s'abstenoit de manger l'espace de trois jours, au bout desquels il ne prenoit qu'un peu d'herbes. Il s'enferma une fois en hiver dans une cave, où il demeura quarante jours couvert de sa seule haire, et où les neiges pensèrent l'étouffer; de sorte qu'il fut contraint de faire un soupirail au travers, afin de respirer. Il entendit alors une voix qui lui dit : « Gardez-vous, Pierre, de charger tant cet âne, qu'il ne succombe sous le faix : si vous voulez en être porté, il faut que vous le portiez aussi. »

Depuis il fut un peu plus modéré en ses austérités. Mais il étoit fort soigneux de s'occuper, car s'il étoit de loisir il labouroit la terre, écrivoit ou refaisoit ses vêtements, qui étoient tout troués à force d'être à genoux. Il ne parloit que rarement, et quand la charité le poussoit : il s'accommodoit industrieusement à toutes sortes de personnes, se gardant bien de proférer jamais une parole mensongère, ou qui fût oisive.

Ses héroïques vertus furent assistées de miracles, entre autres du don de prophétie et de la connoissance des secrets et des pensées. Un prieur lui envoya une fois un novice tenté de sortir de la religion : saint Pierre l'exhorta de prendre bon courage, parce que ses travaux ne dureroient pas longtemps : en effet, il mourut au bout de quinze jours. Par son avertissement, un religieux qui n'étoit point malade se confessa, et trois jours après il mourut saintement. Durant que l'on bâtissoit l'église de Magello, il commanda aux

Digitized by Google

carriers de se retirer promptement : ce qu'ils firent, et aussitôt la carrière fondit, sans leur donner même le loisir de prendre leurs outils.

Avant que d'être religieux, il avoit chassé son valet revenant de la ville, pour un péché qu'il y avoit secrètement commis, et qu'il avoit su par une révélation divine.

Un notaire nommé Pamphile, ayant été neuf mois entre les mains des médecins avec beaucoup de frais et de douleurs, sans recevoir d'eux aucun secours, se résolut d'aller trouver le saint, et se trouvant en chemin guéri, il ne laissa pas de le continuer. Saint Pierre l'avertit que son mal venoit de l'adultère où il s'étoit plongé. Pamphile désespérant de se pouvoir dégager des chaînes de l'impureté, le saint lui ordonna une pénitence qui l'en délivra tout à fait, le guérissant du même coup de deux étranges maladies, dont la dernière étoit beaucoup plus dangereuse que la première.

En ce temps-là il se tint un concile à Lyon, où furent cassés plusieurs Ordres nouveaux : chacun pensant que celui des Célestins le seroit, on commença par s'emparer de leurs biens, à en dire mille maux, et peu s'en fallut que l'on ne courût sus. Saint Pierre s'en alla à Lyon à pied, nonobstant sa vieillesse, et fit en présence du Pape de signalés miracles; il montra visiblement que son Ordre n'étoit point d'une invention humaine, mais de l'Esprit divin, qui le lui avoit inspiré.

Voici un de ses miracles : c'est que le Pape voulant ouïr sa messe, on lui présenta de somptueux ornements qu'il ne voulut aucunement vêtir : n'en ayant point d'autres, et ne voulant point de ceux-là, ceux de son monastère furent divinement apportés d'Italie à Lyon; de quoi le Pape et les cardinaux demeurèrent fort étonnés, et de plus ils aperçurent sa robe, qu'il avoit dépouillée pour se revêtir des ornements, suspendue en l'air tout le temps de la messe.

Ces miracles engagèrent le concile à confirmer son Ordre, et à en expédier des bulles très-expresses, avec lesquelles il partit de Lyon. Mais comme il cheminoit, il fut pris en une épaisse forêt par trois voleurs, qui voulant le maltraiter, furent soudain forcés par trois serpents de s'enfuir. Ses compagnons ne vouloient pas aller

plus avant, pour la crainte des voleurs; mais un chevalier vint, qui les conduisit jusques hors la forêt, et s'évanouit ensuite de devant leurs yeux, montrant par là celui qui l'avoit envoyé.

On ne peut dire la joie qu'eurent les religieux de Magello, en voyant qu'il étoit de retour avec la confirmation de son Ordre : ils se jetoient à ses pieds, baisoient sa robe, et demandoient sa bénédiction. Ils avoient pendant son absence enduré la perte de tous leurs biens; mais saint Pierre, montrant ses bulles, les fit restituer entièrement : il n'y eut que l'évêque de Théate, homme fier et mercenaire, plutôt que pasteur, qui ne voulut point obéir; il entroit avec main forte en leur couvent, emportant tout ce qu'on leur donnoit. Dieu s'en vengea bientôt, car il fut frappé d'une mortelle maladie, qui le coucha en peu de jours dans le tombeau. Il se reconnut néanmoins sur la fin par les prières du saint, pleura son péché, répara les dommages, et de lui-même exempta le couvent de l'autorité de l'évêque.

Saint Pierre dressa de nouvelles colonies en plusieurs lieux; il associa beaucoup de monastères à sa congrégation, et en fonda trente-six, où furent reçus six cents religieux.

Ceux de Fesules le demandèrent pour abbé, et firent tant que l'évêque de Bénévent lui commanda d'accepter cette charge. L'ayant acceptée, il y rétablit en moins d'un an la discipline régulière, puis ayant mis un autre abbé en sa place, il revint à ses chers disciples.

A quelque temps de là, il s'en alla en la vallée d'Orfont, qui étoit inaccessible, pour y être plus retiré; mais il en arriva autrement qu'il n'espéroit, parce que l'on y venoit en troupes pour lui parler, ouïr sa messe, et recevoir sa bénédiction, qui rendoit miraculeusement la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le marcher aux boiteux, et le parler aux muets. De là il revint à Morroni, pour ne donner pas tant de fatigue au peuple, et fit ériger un autel hors de l'enceinte du chœur, afin que chacun pût librement ouïr sa messe. En la première qu'il dit, il délivra trois possédés : mais il en demeura si confus qu'il en pleura à chaudes larmes, voyant que Dieu opéroit par lui tant de merveilles.

La renommée de son admirable sainteté voloit partout, et étoit

comme un très-clair soleil, qui dissipoit les épaisses ténèbres de toutes sortes de vices. De sorte qu'après le décès de Nicolas IV, le saint-siége ayant vaqué près de deux ans, les cardinaux l'élurent. Il s'enfuit à la première nouvelle qu'il en eut : mais les gardes posées sur les avenues des chemins le prirent, et l'amenèrent au conclave, où il fut contraint, à son très-grand regret, de baisser le cou à cette pesante charge. Tous les gens de bien en furent extrêmement contents, et des feux de joie en furent faits partout, chacun se promettant un siècle d'or sous un Pape si saint.

Il offrit la dignité de cardinal à un sien compagnon, qui, ayant été instruit et enseigné en son école, la refusa et retourna au monastère, aimant mieux demeurer en la maison de Dieu, que de se mettre en danger au milieu d'une cour. Saint Pierre lui en sut bon gré, et ne l'en voulut pas davantage presser.

Plus on s'efforçoit d'élever le saint Pape, et plus il s'abaissoit; en effet, il ne voulut qu'un âne pour aller à Aquila, où il fut solennellement couronné, en présence de deux cent mille hommes, des rois de Hongrie et de Sicile; il prit là par permission divine le nom de Célestin, parce qu'en effet il ne pensoit qu'au ciel. L'âne sur lequel il monta le jour de son couronnement, fut plus estimé que les mules des cardinaux richement enharnachées, car ayant mis un enfant perclus de tous ses membres dessus, il y reçut une parfaite guérison, pour montrer que l'humilité du saint étoit plus agréable à Dieu que la pompe et la vanité de sa suite.

Étant élevé à cette souveraine dignité, il ne relâcha rien de ses premières austérités; il marchoit aussi pauvrement vêtu qu'auparavant; il portoit sa même haire, gardoit les mêmes jeûnes, et sa table n'étoit servie que de viandes fort grossières. Pétrarque dit qu'en cette dignité il ne pensoit qu'à son désert, qu'au palais il se souvenoit du cloître, et que les châteaux lui étoient comme des monastères; qu'il étoit humble dans la grandeur, solitaire parmi les hommes, pauvre dans l'abondance, et austère au milieu des délices.

Soupirant donc incessamment après le séjour des forêts, et ne pouvant recevoir ces honneurs, ni supporter les mœurs corrompues

d'une cour, il commença à préparer sa retraite, et son retour en son désert. Il en conféra avec Benoît Cajetan, cardinal, homme savant et fort versé aux droits, qui fut depuis élu en sa place, et se nomma Boniface VIII. Le cardinal approuva son dessein, rassura sa conscience, et ajouta que le plus tôt seroit le meilleur. Le bruit en courut aussitôt par la ville de Naples; l'archevêque et le peuple se jetèrent à ses pieds, le priant avec beaucoup de larmes qu'il ne se démît point de sa charge. A leur requête il différa de sept jours, puis rappela le cardinal, qui le fit tout à fait résoudre et lui prescrivit la forme de sa résignation, laquelle est insérée à présent au commencement des décrétales.

Le huitième jour il convoqua les cardinaux. Là, étant assis en sa chaire, revêtu de ses ornements, il lut publiquement sa cession d'une forte voix, d'une contenance assurée, sans changer tant soit peu de couleur. Descendu de sa chaire, il dépouilla ses ornements, et se prosterna en terre devant le consistoire, qui ne put s'empêcher de pleurer, en voyant le Souverain-Pontife s'abaisser si profondément, et le chef de l'Église s'humilier d'une telle manière.

Les cardinaux procédèrent incontinent à la nouvelle élection, et nommèrent le cardinal Benoît, qui prit le nom de Boniface.

Tout le monde parla de cette cession diversement : les uns pour, les autres contre. Le poëte Dante fut le premier à le blâmer en ses poëmes, et à l'accuser de peu de courage ; mais son contemporain Pétrarque en écrivit de cette façon : « J'estime, dit-il, ce fait provenant d'un franc, sublime et céleste courage, qu'il n'eût pu avoir s'il n'eût reconnu l'état des dignités mondaines. Car le dégoût des biens et le mépris de l'honneur ne viennent pas d'une bassesse de cœur : au contraire, leur recherche et leur poursuite sont la marque d'une âme rampante tombée au-dessous d'elle-même. »

Mais, outre ce témoignage, il suffira de dire que Dieu fut garant de cette cession ; car le lendemain il guérit miraculeusement un pauvre perclus de tous ses membres, le don de guérison l'accompagnant après cette cession, aussi bien que devant.

Saint Pierre, ainsi déchargé de ce pesant fardeau du pontificat, demanda son congé au pape Boniface, qui le lui refusa (encore qu'en

son abdication on le lui eût octroyé) et lui commanda de le suivre. Il craignoit qu'il ne se ravisât et ne voulût rentrer en son pontificat, et que par ce moyen il n'arrivât quelque schisme en l'Eglise.

Saint Pierre prit conseil de ses amis, qui l'assurèrent qu'il pouvoit s'enfuir, n'ayant renoncé au pontificat qu'à cette condition, reçue et avouée généralement par tous les cardinaux; qu'il pouvoit prendre lui-même son congé, encore qu'il ne l'eût pas obtenu, et que son naturel ne pouvant supporter ce tumulte de la cour, il s'en pouvoit retirer en bonne conscience. Il trouva bon cet avis, et partit secrètement de la cour, guérissant en chemin un paralytique pour marque de sa juste retraite. Après s'être caché un jour en la maison d'un prêtre, il monta à cheval, et fit si bien qu'il arriva à Morroni, où il fut si transporté de joie, qu'il ne pouvoit presque parler.

Le Pape le fit poursuivre, et ne pouvant l'atteindre, il envoya à Morroni l'abbé du Mont-Cassin avec son camérier, qui, trouvant ses raisons valables, délibéroient de le laisser, mais recevant un nouveau commandement, ils résolurent de s'en saisir. Saint Pierre, en ayant ouï le vent, se cacha si bien qu'ils ne le purent trouver, et ils gênèrent cruellement alors beaucoup de moines, emprisonnèrent les uns, firent battre les autres. Saint Pierre, voyant qu'il seroit bientôt découvert s'il ne sortoit du monastère, changea d'habit, se retira en une vaste forêt, sans que personne le pût reconnoître, encore qu'en chemin les petits enfants criassent : « Voici Pierre de Morroni. »

Il passa le carême en très-grande rigueur; et après Pâques, comme un abbé l'avoit découvert en ce lieu, il résolut de passer la mer. S'étant embarqué trois fois, il fut autant de fois rechassé dans le port, si bien qu'il fut contraint de demeurer là quelque temps, où étant cependant reconnu par le gouverneur de la ville, celui-ci en donna incontinent nouvelle au roi de Sicile, qui envoya des gens pour le prendre, et le mener au pape Boniface. Il n'alloit que de nuit, à cause de l'affluence du peuple qui accouroit pour le voir de toutes parts, opérant toujours de très-excellents miracles

par où il passoit, délivrant les possédés, restituant le marcher aux boiteux et le parler aux muets. Une courtisane, venant pour se moquer de lui, se sentit, en le voyant, si vivement touchée, qu'elle quitta la ville, détesta sa vie et se transporta en une étroite solitude, où elle vécut et mourut saintement.

Étant arrivé à Anagni, on l'enferma la nuit en une chambre, et le matin le Pape, craignant que derechef il ne s'enfuit, l'envoya au château de Fumone, à trois lieues d'Anagni. Saint Pierre remercia la divine bonté de son emprisonnement, parce qu'il trouvoit dans les prisons la solitude et le silence qu'il souhaitoit sur toutes choses. Il désira, pour faire les fonctions de son Ordre et dire l'Office divin, d'avoir de ses religieux; mais ceux-ci, devenant incontinent malades à cause du mauvais air du château, n'y alloient qu'alternativement.

Le Pape, ayant eu une effroyable vision durant la nuit, envoya trois cardinaux à Fumone pour savoir de sa part comment il se portoit ; ils le trouvèrent disant la messe des défunts le jour de saint Jean-Baptiste, et l'aperçurent en l'élévation de l'Hostie suspendu en l'air, environné d'une grande clarté; de quoi ils demeurèrent fort étonnés.

Aussitôt qu'il eut achevé la messe, il vint aux cardinaux, qui se prosternèrent à ses pieds, tant ils le respectoient, encore qu'il ne fût alors qu'un simple religieux, et il leur parla en cette sorte : « Dites au Saint-Père qu'il ne s'attriste point pour sa vision, que je suis très-content de la condition où je suis, et je n'en désire point d'autre. »

Les cardinaux, étonnés de plus en plus, s'informèrent pourquoi en cette fête si célèbre il avoit dit la messe des défunts? Il leur répondit que c'étoit pour le roi de Hongrie, qui étoit mort la nuit. Ils furent ravis de voir et d'apprendre des choses si admirables; ils les rapportèrent fidèlement au Pape, qui ne s'adoucit pas néanmoins pour cela, et ne le voulut pas relâcher. Dieu permettoit cette rigueur dans le chef de son Église, pour accroître les mérites du saint, et éclairer le monde de ses vertus.

Le vénérable saint ayant demeuré en cette prison dix mois, ou

selon quelques-uns dix-sept, chargé de mérites, couronné de tant de lauriers, et orné de si héroïques vertus, principalement de celles d'humilité et de patience, qui reluisoient surtout en lui, il passa de cette vie mortelle au très-solide repos de l'éternelle. Il étoit âgé de quatre-vingt-un ans, et décéda le 19 mai, l'an de Notre-Seigneur 1296. On aperçut le jour de sa mort une croix sur le château, laquelle montroit assez le chemin par où il avoit cheminé en ce monde.

Le pape Boniface témoigna un extrême regret de sa mort, et lui fit de grands honneurs, avec le collége des cardinaux, dans l'église de Saint-Pierre de Rome. Il envoya un cardinal pour assembler tous les évêques de la province de Campanie, où le saint étoit décédé, afin de le porter avec les religieux dans l'église de Saint-Antoine de la ville de Férentino, qu'il avoit fait bâtir un peu auparavant.

Plusieurs miracles se firent après sa mort : entre autres la ville d'Aquila, où il avoit été couronné Pape, fut délivrée par ses prières du siége du roi d'Aragon. Il apparut la nuit au général de l'armée, et le châtia tellement qu'il ne put le matin se lever, disant à chacun qu'un ermite l'avoit ainsi traité. Les citoyens, encouragés de plusieurs soldats qui vinrent à l'improviste, sortirent de la ville, et mirent le reste en déroute; et ainsi, par les mérites du saint, ils furent entièrement délivrés.

Saint Pierre fut inhumé à côté du grand autel, et Notre-Seigneur fit beaucoup de miracles à son tombeau, à raison desquels le pape Clément V le canonisa l'an 1313, et le mit au catalogue des saints, ordonnant que sa fête se célébrât le 19 de mai. Pamerin dit que Jean XXII le canonisa, et Jean Meyer, que ce fut le concile de Vienne, ainsi que rapporte Génébrard au quatrième livre de sa *Chronique*, l'an 1294.

L'Ordre des Célestins, institué par ce saint homme, se multiplia fort en Italie, en Allemagne, en France et en Flandre. Il y a à présent treize provinces et cent vingt-quatre couvents, à ce que dit Paul Morige, en l'*Histoire des Ordres religieux*.

Saint Pierre Célestin est recommandé par tous les historiens

ecclésiastiques, et par ceux qui ont écrit les vies des Papes. Pierre, cardinal et archevêque de Cambrai, en parle bien amplement (c'étoit le maître de Gerson). Le Martyrologe romain fait mention de lui, ainsi que le cardinal Baronius en ses *Annotations* le 19 de mai, saint Antonin en la troisième partie de son Histoire, et enfin Paul Régius.

LA VIE DE SAINT YVES,

PRÊTRE.

AN 1303.

Boniface VIII, pape. — Albert I, empereur.
— Philippe le Bel, roi.

En Bretagne, il y a un petit bourg vulgairement appelé Martiny, assez proche de la ville de Tréguier, où le très-heureux prêtre saint Yves naquit. Son père s'appeloit Hélori, et sa mère Azor, tous deux d'une race noble, et qui avoient soin de l'instruction de leurs enfants. Ils envoyèrent de bonne heure saint Yves à l'école, et le donnèrent à un maître qui n'eut pas beaucoup de peine après lui, parce qu'il étoit d'un esprit vif et d'une volonté naturellement vertueuse, retenant tout ce qu'il lui enseignoit, et le pratiquant encore mieux.

A l'âge de quatorze ans, il eut un si grand désir d'étudier, que ni les délices de sa maison, ni l'affection de ses parents ne le purent détourner de venir à Paris, où abordoient tous les beaux esprits, cette ville étant la mère de l'éloquence et de toutes les sciences. Saint Yves recommanda à Dieu le succès de ses études, se rangea

avec de bons écoliers, et étudia si diligemment, qu'il passa honorablement par tous les arts libéraux et fit un notable progrès en la théologie, dont l'étude le contentoit davantage. De là il s'en alla à Orléans, pour étudier le droit canon.

S'étant résolu de vivre saintement en l'ordre de prêtrise, il commença à porter la haire, à ne boire point de vin, et à ne manger que des viandes grossières. Aux jeûnes de l'Église il se contentoit de pain et d'eau, et à ceux qu'il observoit volontairement, il ajoutoit quelque peu de légumes; il regrettoit le temps qu'il donnoit au dormir, encore qu'il fût court; la terre lui servant de lit, sa bible ou un caillou de chevet, la haire de linceuls, ses vêtements de rideaux, et le plancher de ciel. Lorsqu'il étoit plus abattu, il couchoit sur une claie ou sur du sarment, et quelquefois il alloit secrètement en une cave passer la nuit en oraison. Par ces austérités corporelles, il conserva toute sa vie le précieux trésor de sa virginité. Souvent les anges le visitoient et devisoient familièrement avec lui, le fortifiant en ses travaux et le comblant de merveilleux contentements.

Dieu voulant se servir pour éclairer le monde, et principalement la Bretagne, de la sainteté de sa vie et de son rare savoir, le fit appeler par l'archidiacre de Rennes à la charge d'official. Il s'y comporta avec telle justice et charité, qu'il assistoit les orphelins, protégeoit les veuves, défendoit les pauvres, rendant une prompte justice, sans s'amuser à des formalités qui font souvent perdre le principal. Il ne donnoit jamais sentence qu'il ne pleurât, se souvenant du jugement dernier, où il seroit jugé un jour. De sorte que ceux qui perdoient leur cause prenoient sa sentence comme un oracle de la bouche de Dieu, et n'en murmuroient point.

Encore qu'il fût juge, il ne laissoit pas de solliciter pour les pauvres aux autres cours, de plaider leur cause, et de les visiter s'ils étoient en prison, se plaisant si fort en cet exercice, que par le pays il fut nommé l'avocat des pauvres.

Ne pouvant une fois accorder une mère et son fils qui plaidoient l'un contre l'autre, il célébra pour eux la messe, et ils furent incontinent d'accord.

Tous les évêques de Bretagne contestant à qui l'auroit, celui de Tréguier l'emporta, et le fit official de son diocèse, où il se comporta si bien, qu'en peu de temps on y aperçut un changement notable; les méchants le craignoient, les bons le chérissoient, et les grands lui portoient un singulier respect. Les trésoriers du roi voulant un jour saisir l'argenterie et les ornements de l'église pour les décimer, personne n'osant leur résister, même l'évêque, dont ils emportoient les meubles, saint Yves y accourut, les blâma et leur fit quitter ce qu'ils avoient pris. Chacun s'étonnoit de son zèle, pour les hasards qu'il couroit.

Néanmoins, après avoir exercé cette charge quelque temps, il désira la quitter pour s'adonner à la prédication. L'évêque le fit curé de Lohannec, où il redoubla ses premières austérités, couchant sur la dure et jeûnant plus étroitement, jusque-là qu'une fois il s'abstint de manger depuis le lundi jusqu'au dimanche suivant. Il se revêtoit d'une robe grise avec un capuchon, et comme il l'eut donnée à un pauvre qui étoit tout nu, elle fut rapportée divinement sur sa tête. Il se levoit à minuit pour dire les matines, et ne manqua jamais à dire son office, encore qu'il fût malade. Il célébroit tous les jours la messe, et avec de si ardentes ferveurs, qu'un globe de feu descendit une fois visiblement sur lui à l'élévation de l'Hostie, et y demeura jusqu'à ce qu'il eût levé le sang de Jésus-Christ.

Il prêchoit avec tant de zèle, qu'il falloit mettre la chaire hors de l'église, le monde y affluant de toutes parts. Un jour comme il alloit prêcher, un pont sur lequel il devoit passer étant rompu, par le signe de la sainte croix il fendit les eaux, lesquelles, après qu'il fut passé avec son serviteur, revinrent en leur état.

Son presbytère étoit un hôpital pour toutes sortes de pauvres, et encore qu'ils fussent malades et ulcérés, il lavoit néanmoins leurs pieds, faisoit leurs lits, les servoit à table, et ne mangeoit autre chose que leurs restes. Sa maison n'étant pas assez grande pour les recevoir tous, il en procura d'autres où s'exerçoit la même charité, et entretint l'espace de neuf ans une pauvre famille, fournissant à toutes ses nécessités, tant du vivre que du vêtir.

Donnant ainsi à tous venants, il fut en temps de famine réduit à

un seul pain, qu'il voulut encore donner aux pauvres; son vicaire s'y opposant, il lui en donna une moitié et prit l'autre pour les pauvres, sans se rien réserver que la divine Providence, qui ne lui manqua pas, car une femme que l'on ne connoissoit point lui en envoya trois qui se multiplioient entre ses mains, trouvant après l'aumône autant de morceaux qu'il en avoit coupés.

Un ange sous la forme d'un pauvre vint dîner à sa table; au commencement il paroissoit hideux et couvert de lèpres; saint Yves, nonobstant cela, le fit manger en son assiette; à la fin il parut si resplendissant, que la chambre en fut tout éclairée, puis ayant dit *Dominus vobiscum*, il disparut au milieu de la chambre, laissant une lumière qui y demeura longtemps.

Ayant fait coucher avec lui un homme possédé il y avoit trois ans, le diable le quitta, ne pouvant supporter l'effort de sa présence. Il bénit du pain, et en fit manger à une noble dame si malade, que l'on n'en attendoit que la mort: elle vécut depuis encore vingt ans en très-bonne santé.

Les oiseaux du ciel, pour marque de son innocence, s'approchoient de lui, voloient sur sa tête, venoient entre ses mains, puis s'envoloient par son commandement.

Ces miracles suffiront pour nous faire admirer la grandeur de ses excellentes vertus, de sorte que du temps de Philippe le Bel, l'an 1303, après s'être employé à tant de bonnes œuvres, chargé de mérites et exténué de longues et pénibles austérités, Dieu lui révéla l'heure de son trépas, après lequel il soupiroit depuis si longtemps.

Il mourut le dix-neuvième jour de mai, âgé de cinquante ans. Son corps fut honorablement enterré en l'église cathédrale de Tréguier, où Dieu fit paroître sa gloire par beaucoup de miracles. Clément VI, n'étant encore que cardinal, par le commandement de Clément V et de Benoît XI, avoit fait les informations pour le canoniser. Ayant ensuite été élu pape, saint Yves lui apparut et l'avertit d'achever ce qui étoit commencé, tellement que le 19 de mars, l'an 1345, il fut solennellement mis au catalogue des saints. Le neveu du Pape et l'archevêque de Narbonne, étant alors ma-

lades, se vouèrent à saint Yves et furent miraculeusement guéris.

L'histoire de sa vie est principalement tirée de la bulle de sa canonisation, rapportée par Surius et Pierre de Natalibus.

LA VIE DE SAINT DUNSTAN,

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY, CONFESSEUR.

AN 988.

Jean XV, pape. — Othon III, empereur.
— Hugues Capet, roi.

Saint Dunstan étoit Anglois, issu de très-noble famille; son père s'appeloit Horstan et sa mère Chinéorite. Avant que d'en accoucher, elle eut connoissance que Notre-Seigneur l'avoit choisi pour éclairer le monde de la lumière de sa sainte vie et de sa doctrine, parce qu'à la procession qui se fit le jour de la Chandeleur, où les parents de Dunstan se trouvèrent dévotement, encore qu'il ne fit aucun vent ni tempêtes, toutes les chandelles que l'on y portoit allumées furent éteintes en un instant, et pendant que chacun s'étonnoit d'une telle nouveauté, une flamme descendit du ciel, qui ralluma le flambeau que la mère de Dunstan portoit (étant alors enceinte de lui), et les autres allumèrent leurs cierges au sien, ce qui leur fit connoître qu'elle accoucheroit d'un fils qui seroit la lumière du monde.

L'enfant étant né, on le nomma Dunstan. Aussitôt qu'il eut passé l'âge de son enfance, on l'envoya à l'école, où il s'appliqua tellement à l'étude, qu'il en fut malade au mourir, et réduit à l'agonie. Néanmoins, environ le minuit, il se trouva sain, sortit du lit

(ce dont ceux qui le veilloient furent bien étonnés), et s'en alla à l'église remercier Dieu de la santé qu'il lui avoit rendue. Les démons voulurent l'empêcher d'y aller, se présentant devant lui en forme d'une meute de chiens noirs enragés, qui aboyoient pour le mordre. Alors le saint jeune homme, avec le signe de la croix et un bâton qu'il portoit en sa main, chassa ces monstres infernaux, et continua hardiment son chemin jusqu'à la porte de l'église, qu'il trouva fermée, mais il y fut miraculeusement introduit et mis devant l'autel par le ministère des anges.

La bonté et la sagesse de Dunstan croissant avec l'âge, il s'adonnoit volontiers à l'oraison et à la méditation, à lire l'Écriture sainte, joignant Marthe avec Marie dans le secours qu'il apportoit aux pauvres; afin d'éviter l'oisiveté, mère de tous maux, il apprit à écrire et à peindre parfaitement, à graver et à travailler en or et en argent comme un excellent orfèvre. Il jouoit fort bien de toutes sortes d'instruments de musique, passant son temps en ces honnêtes exercices, dont il louoit Notre-Seigneur.

Saint Athelme, archevêque de Cantorbéry, étoit son oncle; il alla le servir pour lui tenir compagnie. Athelme, reconnoissant tant de belles qualités en lui, le recommanda au roi d'Angleterre Athelstan, qui en fit plus d'état que beaucoup de courtisans ne désiroient; ceux-ci, sur des misères et des choses frivoles, commencèrent à le mettre mal avec le roi et les principaux seigneurs, de sorte que Dunstan fut contraint de quitter la cour, et de se retirer chez Elphége, évêque de Winchester, son cousin germain. Ses envieux, sachant cela, le guettèrent au passage, et l'ayant fait choir de dessus son cheval, le garrottèrent, le fouettèrent et le traînèrent dans un bourbier, n'ayant pas eu le loisir de le tuer, comme ils prétendoient, parce qu'il fut secouru d'une multitude de dogues qui accoururent au bruit.

Notre-Seigneur l'ayant ainsi délivré de ce péril, il se rendit près de saint Elphége, qui le fit prêtre; incontinent après, il résolut d'abandonner les choses de la terre, entrant en religion au couvent de Glastenbury, dédié à la très-sainte Vierge. Il y fit une cellule de quatre pieds de long et quatre pieds et demi de large, à hauteur

d'homme, où il demeuroit pour s'appliquer entièrement à Dieu, priant et chantant les psaumes, et parfois s'employant aux œuvres manuelles. Depuis, Dunstan reçut tant de grâces de Notre-Seigneur, et fut doué d'une si rare pureté d'esprit et de corps, qu'il sembloit un ange plutôt qu'un homme.

Le roi Athelstan étant décédé, Edmond, son frère, lui succéda; il pria Dunstan de ne quitter pas sa cour, et de l'assister en son gouvernement. Le saint, offrant ce service à Dieu et au bien de la république, y condescendit; néanmoins, il fut incontinent disgracié par l'entremise de ceux qui ne pouvoient supporter l'éclat de sa splendeur, ni permettre qu'un seul eût plus de crédit que tous les autres. Le roi l'éloigna donc de lui, mais trois jours après allant à la chasse, il se trouva en péril de mort, ce qui lui fit reconnoître sa faute, et promettre que s'il en réchappoit, il remettroit Dunstan en ses honneurs. Dieu le préserva, et le roi accomplit sa promesse, lui donnant de plus une terre dont il étoit natif, pour en disposer à sa volonté. Le saint, par le moyen du roi, fonda un monastère, où il assembla plusieurs religieux qu'il conduisoit en qualité d'abbé.

Le roi Edmond décéda aussi, comme saint Dunstan en avoit eu révélation; Édrede, son frère, lui succéda; il tomba entre les mains d'Éduin, fils d'Edmond, par un juste jugement de Dieu, qui se servit d'Éduin comme d'un fléau pour affliger tout le royaume; car laissant à part son impiété et sa tyrannie, dont il ravageoit les choses sacrées et profanes, c'étoit un homme charnel, adonné à son plaisir, qui aimoit une dame et sa fille si passionnément, que le propre jour de son sacre il quitta tous les prélats et les seigneurs de son royaume, au milieu du festin solennel qui se fit en cette cérémonie, pour aller banqueter publiquement avec ces deux femmes, ce qui causa un tel trouble et scandale parmi toute la cour, que saint Dunstan fut contraint d'aller trouver le roi, pour lui remontrer qu'il ne devoit pas ainsi laisser l'assemblée des seigneurs, et il l'y fit retourner. Mais ces méchantes femmes se sentirent si fort offensées de cela, qu'elles persuadèrent au roi, qui ne les croyoit que trop, de bannir Dunstan du royaume, pensant qu'elles n'y étoient pas en sûreté pendant qu'il y auroit du crédit.

Le saint sortit donc d'Angleterre, bien joyeux en son âme de souffrir pour la justice et pour l'amour de la chasteté. Il passa en Flandre, où le seigneur du pays le reçut favorablement dans la ville de Gand; il y attendit ce que Dieu ordonneroit de lui. Ces femmes, ou plutôt ces furies infernales, ne se contentèrent pas de le faire bannir d'Angleterre, mais elles s'efforcèrent de le faire surprendre au passage pour lui arracher les yeux, ce qu'elles ne purent exécuter, parce que lorsque les ministres de cette iniquité arrivèrent au port, le saint avoit déjà fait voile et passé la mer.

Notre-Seigneur consola grandement Dunstan en cet exil, par le moyen de l'apôtre saint André, auquel il portoit une singulière dévotion, qui le visitoit souvent, et lui apparoissoit, l'assurant qu'il sortiroit bientôt de cet ennui, comme il arriva. Car Dieu punit le roi Éduin par diverses afflictions de guerres et de divisions en son royaume, dont le saint avoit prédit la plus grande partie, et enfin par la privation de la vie temporelle, qui eût été suivie de l'éternelle, sans les prières et les intercessions de saint Dunstan, car étant en oraison, il vit l'âme d'Éduin que les diables vouloient perdre. Alors le saint, oubliant les injures qu'il avoit reçues de lui, supplia la Miséricorde divine d'avoir pitié de cette pauvre âme, et il ne voulut point achever son oraison, qu'il n'eût premièrement su que Notre-Seigneur l'avoit exaucé.

Edgar succéda au sceptre et à la couronne d'Éduin son frère, et voulant établir la paix et le repos dans son royaume, il envoya chercher saint Dunstan en Flandre, afin de se gouverner par son conseil. Il le fit ensuite sacrer évêque de Worcester, puis de Londres, et enfin archevêque de Cantorbéry, et primat d'Angleterre. Saint Dunstan alla à Rome pour obtenir le pallium de Sa Sainteté (ainsi que les archevêques de Cantorbéry avoient coutume). Il fut fort bien reçu du Pape, qui lui accorda ce qu'il demandoit, et le renvoya avec sa bénédiction en son pays.

Ce saint pasteur usoit d'une extrême vigilance sur son troupeau, qu'il conduisoit en toute intégrité.

Un comte se maria sans dispense avec une sienne nièce. Le saint prélat l'avertit et le reprit aigrement, et voyant qu'il ne s'en cor-

rigeoit point, il l'excommunia et le bannit de son Église. Le comte, irrité de cela, eut recours au roi et au Pape pour faire sa paix avec Dunstan; mais l'ayant trouvé plus ferme qu'un rocher, et voyant qu'il ne l'ébranloit aucunement, admirant la constance du saint, et craignant que sa malédiction ne l'accablât, il quitta cette femme; puis un jour que saint Dunstan présidoit un synode national de tout le royaume, le comte vint nu-pieds, couvert d'un habit de laine, portant une poignée de verges en sa main, et se jeta en pleine assemblée aux pieds du saint prélat, lui présentant les verges pour le châtier et l'absoudre de l'excommunication, afin qu'il pût être admis aux saints sacrements de l'Église.

Cela n'est rien au prix de ce qu'il fit au roi, qui l'honoroit et respectoit fort, en punition de ce qu'il avoit pris une religieuse dans le monastère de Hantone. Il lui enjoignit une pénitence de sept ans, que le roi accepta et accomplit humblement, satisfaisant en cela ceux de son royaume, qui s'étoient fort scandalisés pour une telle action.

Saint Dunstan fit encore paroître son zèle et sa constance en une autre occasion. Le clergé d'Angleterre vivoit alors dans le désordre; la plupart d'entre eux menoient une vie scandaleuse, à l'ignominie de l'Église et à la honte du peuple. Cet ulcère chancreux et invétéré ne put être guéri par des remèdes doux et agréables; il fallut y apporter le fer et le feu pour retrancher cet opprobre de la maison de Dieu, privant les clercs et les chanoines de leurs prébendes et de leurs revenus, même les chassant des églises, et y introduisant des religieux, dont la sainte vie édifioit le peuple et glorifioit Notre-Seigneur.

Cela se pratiqua en plusieurs endroits de l'autorité du Saint-Siége apostolique, avec le bon plaisir et le consentement du roi : toutefois ceux qui furent dépossédés jetèrent de si hauts cris, que le roi demanda qu'on assemblât un concile à Winchester pour examiner plus mûrement cette affaire. Saint Dunstan proposa et rendit raison de ce qu'il avoit fait : en sorte que le roi et tous les seigneurs en demeurèrent satisfaits; nonobstant cela, les clercs, qui étoient en grand nombre et des principaux et plus riches du

royaume, faisoient de grandes plaintes, suppliant le roi de les remettre en leurs biens : alors le roi, touché de compassion, et plusieurs courtisans, prièrent saint Dunstan de leur pardonner pour cette fois, et s'ils ne s'amendoient, qu'il les chassât de leurs églises. Le saint pensant à ce qu'il avoit à répondre, un crucifix qui étoit là, dit à haute voix, en sorte que toute l'assistance l'entendit : « N'en faites rien, vous avez bien jugé, ne pervertissez pas votre jugement. »

Le roi et ceux de sa cour demeurèrent bien étonnés. Alors saint Dunstan leur dit : « Mes frères, Dieu a prononcé l'arrêt : que voulez-vous que nous fassions? » Par ce moyen l'affaire fut terminée, les clercs privés de leur droit n'eurent plus la hardiesse d'en appeler, et les religieux louèrent Dieu, qui les avoit maintenus en la possession et en la jouissance des bénéfices.

Toutefois, par succession de temps, les familles des clercs essayèrent une autre fois de recouvrer les biens dont ceux-ci avoient joui : pour cet effet ils engagèrent un grand orateur à se charger de leur cause, espérant persuader par son éloquence à saint Dunstan de leur restituer les biens de leurs pères. L'avocat allégua élégamment ses raisons à saint Dunstan, et le saint lui répondit d'un visage grave : « Ne savez-vous pas que cette cause fut vidée, il y a longtemps, par la bouche de Dieu? J'ai tâché, jusqu'à présent, d'assister l'Église de mon pouvoir; l'âge et les travaux ont tellement épuisé mes forces, que je désire achever ce peu de vie qui me reste en paix et en tranquillité : je ne suis plus assez jeune pour plaider ni contester, je recommande à Dieu son Église, c'est à lui à la défendre. »

Comme il achevoit ce discours, le plancher de la chambre où étoient cet avocat et les familles des clercs fondit sur eux, sans que Dunstan ni ceux qui étoient de son côté fussent aucunement ébranlés. Par ce témoignage divin, le cours de cette avaricieuse poursuite cessa, chacun reconnoissant que Notre-Seigneur approuvoit ce qui avoit été arrêté, et tant de personnes prirent l'habit de religieux, qu'en cette seule occasion on fonda un grand nombre de monastères en Angleterre.

Le saint fit encore paroître d'ailleurs le zèle qu'il portoit à la justice, et à extirper les méchants du pays. On condamna à mort trois faux monnoyeurs, dont l'exécution fut différée à cause du jour de la Pentecôte : mais le saint refusa de célébrer la messe, jusqu'à ce que la justice en eût été faite, et bien que quelques-uns trouvèrent ce trait trop rigoureux, Notre-Seigneur fit clairement voir que ce n'avoit été qu'un zèle de la justice et du bien de la république ; car aussitôt que ces malfaiteurs furent expédiés, le saint commençant la messe, une colombe blanche comme neige descendit du ciel et s'assit sur sa tête sans s'envoler, jusqu'à ce qu'il eut achevé le saint Sacrifice : en preuve que Dieu avoit pour agréable l'affection de son serviteur.

Notre-Seigneur le favorisa de grandes visions, révélations et autres grâces célestes ; souvent durant sa priére il entendoit de la musique et une harmonie divine. Un jour allant à l'église de Notre-Dame, la Vierge Marie lui apparut accompagnée d'innombrables vierges qui chantoient mélodieusement, et le mena jusque dans l'église où il alloit.

Un autre jour que l'on célébroit la fête de l'Ascension, comme il contemploit en son église la gloire et le triomphe de Jésus-Christ, il vit entrer une multitude d'hommes vêtus de blanc, portant des couronnes d'or sur sa tête, qui lui dirent de la part du Fils de Dieu, que s'il étoit disposé, il s'en allât avec eux célébrer au ciel cette solennité. Le saint, après avoir remercié Notre-Seigneur de cette grâce particulière, répondit que c'étoit son devoir d'enseigner au peuple qui étoit là assemblé, la grandeur de la gloire et du triomphe de Jésus-Christ et la manière dont ils le devoient imiter, pour le suivre avec le cœur au ciel, et qu'à cette occasion il ne pouvoit pas aller ce jour-là avec eux. Les saints, trouvant son empêchement légitime, l'avertirent de se tenir prêt le samedi suivant pour aller chanter avec eux : *Saint, Saint, Saint,* éternellement. Il sortit en effet de cette vie mortelle, et entra en l'éternelle, selon qu'il lui avoit été révélé.

Entre les faveurs célestes, il reçut le don de prophétie : Étebret ayant été élevé à la couronne par la mort de saint Édouard, que sa

marâtre, mère d'Étebret, fit tuer pour faire régner son fils, saint Dunstan lui prophétisa que le couteau de la vengeance divine persécuteroit sa famille jusqu'au bout, et que le sceptre passeroit en une autre race et dans une autre nation, dont le langage et les mœurs étoient inconnus aux Anglois; ce qui arriva suivant la prédiction du saint.

Notre-Seigneur fit plusieurs miracles par ses mains. Il rendit la vue à trois aveugles, et guérit un paralytique qui étoit un ecclésiastique, noble et riche, lequel s'étoit glissé parmi le menu peuple pour implorer la faveur du saint. Mais depuis, cet homme en eut honte, parce qu'on lui reprochoit qu'il avoit été avec les pauvres gens, et niant le don qu'il avoit reçu, le mal le reprit soudain, et lui fit perdre la vie, comme à un homme vain et ingrat.

On peut voir les autres miracles de saint Dunstan en sa vie, qui a été écrite par Osbern, moine de Cantorbéry, lequel vivoit l'an de Notre-Seigneur 1020. Surius l'a rapportée en son troisième tome. Il est fait mention de saint Dunstan dans le Martyrologe romain le 19 mai, et dans Trithème au troisième livre des *Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Benoît*, chap. 221, et livre 4, chap. 110.

Saint Dunstan décéda l'an de Notre-Seigneur 988, âgé de soixante-dix ans, et le trente-troisième de son archiépiscopat, ainsi que dit Trithème, et qu'il est remarqué par le cardinal Baronius, en ses *Annotations*, et plus au long au second tome de ses *Annales*.

A Rome, sainte Pudentienne, vierge, qui, après d'innombrables combats, après avoir enterré honorablement plusieurs corps des saints martyrs, après avoir distribué presque tous ses biens aux pauvres pour l'amour de Jésus-Christ, passa enfin de la terre au ciel. Elle étoit fille du sénateur saint Pudent, et sœur de sainte Praxède. Après la mort de leurs père et mère, les deux sœurs par-

tagèrent entre elles leur riche succession, et chacune d'elles, vendant sa part, la distribua aux pauvres. Saint Pudent avoit fait une église de sa maison, où il avoit reçu l'apôtre saint Pierre; ses filles y firent construire un baptistère de l'avis du Pape, qui y baptisa toute leur famille, au nombre de quatre-vingt-seize personnes. Elles entretenoient aussi plusieurs prêtres et clercs pour le service divin. Cette église vénérable porte encore le nom de Sainte-Pudentienne, et peut en quelque sorte être regardée comme le berceau de la Religion à Rome.

Au même lieu, saint Pudent, sénateur, père de cette même vierge, qui, ayant été revêtu de Jésus-Christ dans le baptême par les apôtres, conserva sans tache la robe d'innocence jusqu'à la fin de sa vie.

De plus, à Rome, sur la voie Appienne, la fête de saint Calocer, chef des camériers de la femme de l'empereur Dèce, et de saint Parthène, primicier dans une autre charge, qui furent mis à mort par le même empereur, pour n'avoir pas voulu sacrifier aux idoles.

A Nicomédie, saint Philotère, martyr, fils du proconsul Pacien, qui, après avoir beaucoup souffert sous l'empereur Dioclétien, reçut la couronne du martyre.

Dans la même ville, six saintes vierges et martyres : la principale, qui se nommoit Syriaque, ayant repris l'impiété de Maximien avec beaucoup de liberté, fut battue cruellement, déchirée par tout le corps, et enfin brûlée.

VINGTIÈME JOUR DE MAI.

Saint Bernardin de Sienne, confesseur, de l'Ordre de Saint-François.—La bienheureuse Colombe de Riéti, religieuse du Tiers-Ordre de Saint-Dominique.

Sainte Bastille, vierge et martyre; saint Baudille, martyr; saint Talalée et ses compagnons, martyrs; saint Aquilas, martyr; saint Austregesile, évêque; saint Anastase; saint Théodore, évêque; sainte Plautille; saint Ives, évêque de Chartres.

LA VIE DE SAINT BERNARDIN DE SIENNE,

CONFESSEUR DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

AN 1444.

Eugène IV, pape. — Frédéric IV, empereur. —Charles VII, roi.

Le glorieux confesseur et excellent prédicateur, de l'Ordre de Saint-François, saint Bernardin de Sienne, naquit en la ville de Sienne, l'an 1380, comme témoigne le pape Pie II, qui y étoit né aussi. Son père s'appeloit Tule, et sa mère Nérée, tous deux nobles de la famille des Albizeschi, et qui vivoient chrétiennement sous la loi du mariage. Notre-Seigneur leur donna Bernardin pour leur consolation et l'honneur de leur maison, et pour le bien de toute l'Italie.

Sa mère mourut lorsqu'il n'avoit que trois ans, et son père le laissa orphelin en l'âge de six ans. Par le décès de ses père et mère, il fut donné en garde à une sienne tante, sœur de sa mère, qui s'appeloit Diane, laquelle en eut soin comme de son propre fils, tant parce qu'elle y étoit obligée, qu'à cause de sa beauté et de

son bon naturel. Il étoit dévot, humble, modeste, prenoit plaisir à donner l'aumône aux pauvres, à visiter les églises, à parer les autels, à entendre des messes et des prédications, à imiter les prédicateurs qu'il avoit ouïs, contrefaisant leur voix et leurs gestes, en rapportant tous les discours qu'ils avoient tenus. Pour cet effet il se mettoit en quelque lieu, et les autres petits enfants étoient assis autour de lui, pendant qu'il les prêchoit et exerçoit de bonne heure le métier où il devoit exceller.

Il fut mis ensuite à l'école pour apprendre ses premiers rudiments. A l'âge de treize ans, il étudia aux lettres humaines sous un des meilleurs maîtres de ce temps-là, qui disoit ordinairement qu'il n'avoit jamais eu d'écolier qui eût un si bel esprit ni un si bon naturel que Bernardin. Il étoit si modeste et si retenu dans ses paroles, qu'il ne disoit aucune autre chose oisive, et qui ne fût fort honnête, et il n'eût pas permis qu'un autre en eût dit devant lui. Que si d'aventure il échappoit quelque parole légère à l'un de ses compagnons, Bernardin en rougissoit pour lui, comme si c'eût été une jeune fille. Voilà pourquoi ceux qui le connoissoient se gardoient bien de tenir en sa présence des discours libres et dissolus; que si pendant son absence il leur en échappoit quelques-uns, sitôt qu'ils le voyoient approcher, ils disoient : « Ne parlons plus de cela, voici venir Bernardin. »

Un jour que l'on solennisoit à Sienne la fête de saint Onufre, l'église étoit si pleine de monde, que plusieurs qui n'avoient pu y entrer étoient demeurés à la porte. Bernardin, voyant cela, transporté de l'amour de Dieu, et ravi de son Esprit-Saint, monta sur un pupitre qui étoit là, et faisant le signe de la croix, commença à prêcher avec tant de hardiesse, de dévotion, de grâce et de science, que tous les assistants en furent étonnés, et louèrent Notre-Seigneur de ce qu'ils lui avoient ouï dire : il s'y trouva des gens du siècle, qui, interprétant mal cette action du saint enfant, le tenoient pour un fou; mais quand ils virent plus tard les divins effets de sa prédication, ils reconnurent que ce premier sermon avoit pronostiqué ce que Notre-Seigneur vouloit faire par lui.

Il avoit dans Sienne sa cousine germaine, fille de sa tante Diane,

qui avoit nom Tobie, religieuse du Tiers-Ordre de Saint-François, femme dévote et de très-sainte vie ; il la visitoit souvent, et elle lui donnoit de bons conseils. Le chaste enfant, parlant avec elle, lui disoit souvent qu'il étoit amoureux d'une très-belle vierge qui lui avoit tellement ravi le cœur, que s'il manquoit un seul jour à la voir, il en mourroit de regret. D'abord sa cousine s'étonna de cela, craignant que cet enfant ne fût épris de l'amour de quelque fille, encore que son action modeste l'assurât du contraire.

Pour en savoir la vérité, elle l'épia et regarda où il alloit, et trouva enfin qu'il s'acheminoit tous les jours vers la porte Camolia, par où l'on va à Florence, sous laquelle il y avoit une fort belle image de la Vierge Marie ; là, il s'agenouilloit et demeuroit assez longtemps en oraison, s'entretenant et se réjouissant avec la très-sainte Vierge. Elle connut par là qui étoit cette vierge si aimée de Bernardin, ainsi qu'il lui confessa en étant fort pressé ; il lui dit encore qu'il la supplioit toujours de le préserver des périls où il pouvoit tomber en sa jeunesse, et du malheur de perdre sa chasteté, qu'il estimoit comme un précieux trésor.

Il fut toute sa vie très-dévot à la bienheureuse Vierge Marie, et avant qu'il fût religieux il jeûnoit tous les samedis en son honneur ; depuis qu'il fut devenu grand prédicateur, il se plaisoit surtout aux fêtes de la très-sainte Vierge de prêcher avec ferveur ses louanges et ses vertus. Il dit un jour en chaire : « Je naquis le propre jour de la Nativité de Notre-Dame, et depuis j'ai pris l'habit et j'ai été régénéré au même jour en la Religion : j'y ai fait profession, j'y ai dit ma première messe, j'y ai fait mon premier sermon, et j'espère que par ses mérites Notre-Seigneur m'y recevra en son royaume. »

Après qu'il eut bien étudié la philosophie morale, ayant atteint l'âge de dix-sept ans, il étudia au droit canon et en la sainte Écriture, où il s'adonna avec tant d'affection, qu'ayant quitté les autres sciences, il s'appliqua uniquement à celle-là. Il affligeoit son corps par les jeûnes, les disciplines et les cilices, dormoit vêtu et souvent à terre, mangeoit peu, et des viandes communes et grossières. Il étoit doux et bénin en sa conversation, sans qu'on le vît jamais chagrin ni colère.

L'année 1400, Dieu, voulant châtier son peuple, envoya une horrible peste qui infecta toute l'Italie, et entra en la ville de Sienne, où elle fit un ravage extrême, principalement en l'hôpital de Notre-Dame de l'Échelle, qui y est fort renommé; il l'étoit alors beaucoup davantage, car on y logeoit tous les pèlerins qui alloient cette année-là à Rome, et les malades y étoient fort soigneusement pansés. Les étrangers qui s'étoient retirés en cet hôpital pour se faire guérir de la peste, y étant donc non-seulement morts, mais aussi tous ceux qui les servoient, personne n'avoit le courage d'y entrer, de sorte qu'il étoit abandonné, et les pauvres pèlerins et les malades mouroient sans être secourus.

Notre-Seigneur excita Bernardin à se charger, pour l'amour de lui, d'un service si important, quoiqu'il ne fût alors âgé que de vingt ans. Et comme il ne pouvoit pas lui seul suffire à tant de malades, il pria quelques jeunes gens de ses amis de l'assister à les traiter. Saint Bernardin entra en l'hôpital avec ses compagnons, où il fut suivi de plusieurs autres qui l'imitèrent, et en moins de quatre mois qu'il y demeura, il remit l'hôpital, par son soin, par sa diligence et par sa charité; il conserva la vie et rendit la santé à plusieurs pauvres malades, sans que toutefois il eût aucun mal, Notre-Seigneur le conservant toujours au milieu même des plus grands dangers.

Néanmoins, pour couronner la patience de ce saint jeune homme, quand il fut de retour chez lui, il tomba malade d'une fièvre chaude, et demeura quatre mois au lit, supportant son mal avec une merveilleuse résignation à Dieu. Aussitôt qu'il fut guéri, il chercha une autre occupation pour exercer sa charité, et Dieu lui en offrit une fort à propos.

Saint Bernardin avoit une tante nommé Barthélemie, qui étoit veuve, âgée de quatre-vingt-dix ans, aveugle et si foible qu'elle ne se pouvoit aider, et avoit besoin d'être servie comme un enfant; mais ce qui étoit de plus excellent, elle étoit d'une très-sainte vie et appartenoit au Tiers-Ordre de Saint-François. Il commença donc à la servir comme si c'eût été sa propre mère, et pendant un an qu'elle vécut encore, il la traita et la consola toujours. On tient que

cette sainte femme lui imprima la dévotion cordiale qu'il avoit au très-doux nom de Jésus. Par ces œuvres où saint Bernardin s'exerçoit, la charité s'augmentoit en son âme, et produisoit tous les jours de nouveaux désirs de s'avancer en la vertu.

Il avoit de grands mouvements de renoncer aux choses de la terre, et de se délivrer tout d'un coup des périls du siècle, en se retirant en quelque bonne religion; car se voyant en la fleur de son âge, et qu'il conversoit parmi des serpents et des scorpions qui ne pensoient qu'à lui dérober le trésor de sa chasteté, il ne voyoit pas de meilleur moyen de la conserver qu'en évitant et fuyant les occasions, afin de mourir nu en la croix avec Jésus-Christ. De peur de faillir en une chose de cette importance, et pour choisir la religion qu'il devoit suivre, il pensa qu'il falloit premièrement s'essayer en sa maison et s'occuper en tous les exercices de la religion, demandant à Notre-Seigneur, par ses continuelles prières, qu'il l'éclairât et lui fit connoître sa sainte volonté, et en quel Ordre il désiroit se servir de lui.

A cette fin il se retira dans une petite loge où il faisoit sa demeure, s'adonnant à l'oraison, aux veilles, aux jeûnes et aux austérités, nourrissant son âme de la lecture de la sainte Écriture. Souvent il se jetoit aux pieds d'un crucifix, le suppliant à chaudes larmes de lui montrer le chemin par où il devoit entrer. Faisant un jour sa prière, il sentit en son intérieur comme une voix qui lui disoit : « Mon fils tu me vois ici nu et attaché en la croix, si tu m'aimes et me recherches, tu me trouveras ici; mais tâche de ton côté à te dépouiller et à te crucifier comme je suis, par ce moyen tu jouiras plus facilement de moi. »

Ces paroles, éclairées de la lumière divine, le firent résoudre de combattre sous le drapeau du séraphique patriarche saint François, qui entre les autres saints avoit suivi parfaitement Notre-Seigneur au calvaire. Il communiqua sa résolution à un religieux du même Ordre, nommé Jean Castore de Sienne, par le conseil duquel il vendit tous ses biens, et en distribua l'argent aux pauvres. Il prit l'habit de Saint-François dans le couvent de Sienne, étant âgé de vingt-deux ans, le jour de la Nativité de Notre-Dame, devant le

grand autel de l'église, l'an 1402, avec une dévotion extraordinaire, et au contentement de tous les religieux.

Ayant reçu l'habit, il alla faire son noviciat dans un autre couvent nommé Colombara, situé en un lieu rude, solitaire et dévot, dédié sous le nom de Notre-Dame, où saint François avoit demeuré, et où les religieux vivoient alors avec un plus grand recueillement et une austérité fort grande. Là, saint Bernardin fit son noviciat avec une vie si pure et si parfaite, qu'il ressembloit plutôt à un ange qu'à un homme. Ayant achevé son année de probation, il fit sa profession à pareille jour de la Nativité de Notre-Dame, sa très-chère avocate.

Un an après, il chanta sa première messe, et prêcha avec un tel esprit et un si grand zèle, que les supérieurs lui commandèrent de faire dorénavant les fonctions de prédicateur de l'Ordre. Néanmoins, parce qu'il avoit un certain mal à la gorge qui lui rendoit la voix rude et enrouée, il supplia Notre-Seigneur que si c'étoit sa volonté qu'il prêchât (comme les supérieurs lui commandoient), il lui plût le délivrer de cet empêchement, et Notre-Seigneur le lui ôta, manifestant par cette guérison qu'il l'avoit élu pour un excellent prédicateur de sa parole.

En effet, il se rendit si parfait et si assidu en cette charge, qu'en seize ans il prêcha tous les jours une ou plusieurs fois, s'il y avoit du monde qui le pût entendre, sans omettre pour cela à dire la messe, à suivre le chœur et à faire les autres charges du monastère où il se trouvoit, comme le moindre de tous les religieux.

Après qu'il eut prêché à Sienne, à Florence et en d'autres endroits de la Toscane, il passa en Lombardie, allant de ville en ville, et en toute l'Italie, l'éclairant de sa doctrine et de sa très-sainte vie. Il prêchoit avec tant de ferveur et de zèle des âmes, qu'il ressembloit à un nouvel apôtre envoyé de Dieu au monde pour le rétablir et le réformer. La presse étoit si grande à ses sermons, qu'à l'heure qu'il prêchoit on fermoit les boutiques, les audiences de la justice cessoient, et les leçons de l'université, chacun voulant l'entendre; et comme les églises n'étoient pas capables de tenir le

monde, il étoit contraint de prêcher dans les champs et sur les places publiques.

Ce fut saint Bernardin qui, par sa prédication, assoupit quasi toute la faction des Guelfes et des Gibelins, qui comme une furie infernale mettoit tout à feu et à sang en Italie; on s'entre-tuoit les uns les autres, sans aucun respect du sang, du sexe, ni de l'amitié : les frères contre les frères, les pères contre les enfants, les villes, les bourgades, les seigneurs étoient tous en guerre et en discorde. Outre cela, il convertit un nombre infini de pécheurs à faire pénitence de leurs péchés. Leur repentance étoit telle, que les hommes lui portoient les dés, les cartes et autres instruments de jeux illicites; les femmes leurs parures, leurs garnitures de cheveux, leurs fards, leurs parfums et leurs mondanités, afin qu'il en disposât à sa volonté, et il jetoit tout cela au feu, comme en semblable occasion les sorts, les caractères et les enchantements.

Saint Bernardin fut pour toute l'Italie un envoyé céleste, un souverain prédicateur de l'Évangile, un jardinier soigneux d'arracher les épines et les chardons du verger de l'Église, et une fontaine d'eau vive pour l'arroser et l'engraisser. Il étoit comme une pluie fertile qui tombe à propos sur les champs, et comme un nouveau soleil, qui par sa chaleur et son mouvement donne la vie et la santé au monde; car il ne la donna pas seulement aux séculiers qui l'écoutoient et suivoient ses conseils, mais aussi aux religieux, qui vivoient avec plus de relâchement que leur habit et leur profession ne le permettoient.

Il fit bâtir plusieurs monastères de religieux de l'Observance, lesquels, pour la dévotion qu'il portoit au nom de Jésus et de Notre-Dame, il nommoit Sainte-Marie de Jésus; il en construisit aussi bon nombre d'autres pour les religieuses. Il en réforma une grande quantité qui vivoient avec trop de licence. Le Tiers-Ordre du séraphique Père saint François, qui étoit presque mis en oubli, refleurit de son temps : grâce à lui, plusieurs personnes dévotes servoient Notre-Seigneur en leurs maisons, vivant en pénitence et avec la crainte de Dieu sous l'habit du Tiers-Ordre. Enfin, quand saint Bernard prit l'habit, il n'y avoit pas plus de vingt monastères de l'Ob-

servance en Italie, et quelques deux cents religieux en tout; et lorsqu'il décéda, il laissa plus de deux cent cinquante couvents et plus de cinq mille religieux, encore qu'il en fût mort bien autant. Aussi Dieu l'élut pour cela, et le fit ministre et vicaire général de tous les couvents de l'Observance en Italie. Il eut tant de pouvoir par sa rare sainteté et sa prudence, qu'il répara la religion de son Père saint François, et la remit en son premier état, dévotion et ferveur.

Qui pourroit expliquer en peu de mots les ornements de l'âme de ce grand serviteur de Dieu, et les dons excellents de ses héroïques vertus? Son honnêteté et sa chasteté furent admirables, quoique le diable eût incessamment tendu des piéges pour la lui faire perdre, tant dans le monde qu'en la religion; mais il demeura toujours vaincu. Voici une des tentations dont l'esprit malin l'attaqua pour corrompre la virginité et la pureté de son âme; elle pourra servir d'avertissement et d'exemple.

Bernardin, ayant pris l'habit et allant à la quête par la ville comme les autres, s'adressa un jour à la porte d'une demoiselle mariée, qui étoit riche et belle. Cette malheureuse étoit devenue si fort passionnée pour ce saint jeune homme, qu'elle l'attendoit au passage pour le faire trébucher en ses piéges. Bernardin donc lui demandant l'aumône, elle lui dit : « Entrez, je vous la donnerai de bon cœur. » Ce pauvre religieux, ne se défiant de rien, entra en la chambre pour recevoir l'aumône; alors elle lui découvrit sa passion, protestant que s'il n'y condescendoit sur-le-champ, elle s'écrieroit et publieroit partout qu'il l'avoit voulu insulter. (O piége de Satan, ô femme effrontée et perdue!) Le saint jeune homme se trouva fort surpris, se voyant parmi les flammes en danger évident de perdre le précieux trésor de sa chasteté. Mais il fut secouru en cette extrémité par la Vierge des vierges, sa première avocate, et Dieu lui inspira une chose qui fut son vrai remède. Il commença donc à frapper rudement sur elle avec une discipline qu'il portoit. La misérable femme n'osa crier ni se plaindre. Enfin étant bien châtiée de plusieurs coups qu'il lui donna, elle le pria toute tremblante et confuse de lui pardonner, avec promesse de s'amender :

il la laissa, remerciant Notre-Seigneur, qui avoit ainsi conservé sa chasteté.

Et lui, pour s'aider de son côté, sachant que personne ne sauroit être chaste, si Dieu ne lui donne le don de chasteté, et qu'avant que de nous le donner, il veut que nous le lui demandions, il s'adonnoit à bon escient à l'oraison; il employoit le plus souvent qu'il pouvoit à considérer sa foiblesse et à contempler la bonté et la puissance infinies de Dieu, qui réjouissoit l'esprit de son serviteur, avec une telle abondance et suavité, qu'il sembloit plutôt vivre au ciel qu'en la terre. A cette dévotion continue il joignit l'austérité et la pénitence rigoureuse, traitant son corps comme s'il eût été de bronze, principalement les douzes premières années de religion, où il vécut avec tant de ferveur, qu'il sembloit surpasser les forces humaines.

Que dirai-je de son obéissance et de sa régularité, de l'amoureux soin de la sainte pauvreté, de l'humilité qui lui fit refuser les trois évêchés de Sienne, de Ferrare et d'Urbin, que les Papes lui offrirent? Le Saint-Père même lui ayant une fois mis de sa propre main la mitre épiscopale sur la tête, il l'ôta, le suppliant très-humblement de ne l'obliger pas à prendre la charge d'aucune Église, et à changer l'état de pauvreté où Dieu l'avoit appelé, parce qu'il servoit davantage l'Église en prêchant la parole de Dieu, et en aidant les âmes de plusieurs évêchés, qu'en devenant évêque d'un seul. Le Pape, après avoir ouï ses raisons, jugea qu'il disoit vrai, et le laissa en liberté.

Qui pourra louer sa patience, qui fut plus divine qu'humaine, tant dans les travaux que dans les persécutions qu'il endura tout le long de sa vie? Au commencement qu'il alloit à la quête par la ville de Sienne, les petits enfants, se moquant de lui et de son compagnon, couroient après eux et leur jetoient des pierres aux jambes, dont ils étoient blessés, ayant les pieds nus. Quelquefois son compagnon s'en fâchoit; mais il lui disoit d'un ton gai et riant : « Mon Frère, laissez-les faire; ils nous apprennent à mériter le royaume de Dieu par la vertu de la patience. »

A l'occasion de ses prédications et du fruit admirable que l'É-

glise en recueilloit, le diable suscita contre lui de terribles orages. Il fut malicieusement accusé, devant le pape Martin V, de semer une mauvaise doctrine et d'être un prédicateur téméraire; d'autant qu'il portoit un tableau où étoit écrit avec des rayons d'or le très-saint nom de Jésus (dont il étoit fort dévot), lequel il montroit au peuple en prêchant. Néanmoins toutes ces calomnies cessèrent, quand le Pape le fit venir à Rome et entendit ses raisons, reconnoissant la vérité et le solide fondement de sa doctrine, et toute cette nuée, dont ses adversaires avoient tâché de l'obscurcir, servit à le faire éclater davantage.

Parmi ses travaux il demeura toujours avec une joie égale, assurée, pleine d'une merveilleuse douceur, sans omettre pour cela de prêcher la vérité, et de reprendre hardiment les princes et les grands, avec une telle modestie et prudence, que personne ne se pouvoit justement offenser de ses paroles. Il peut bien être que quelques personnes s'en choquèrent d'abord mal à propos; mais depuis qu'ils l'eurent reconnu si saint et si éloigné de tout intérêt, ne recherchant que la seule gloire de Dieu et le bien de leurs âmes, ils se rendirent et s'humilièrent, confessant qu'ils étoient abusés; principalement quand ils considéroient l'innocence de sa vie irréprochable, l'efficace et la sublimité de sa doctrine, que le Ciel confirmoit par plusieurs miracles.

Saint Bernardin ayant donc éclairé par ses prédications la plupart des villes et des bourgades d'Italie, encore qu'il fût déjà vieux et cassé de travaux, résolut de passer au royaume de Naples pour y jeter aussi la semence évangélique. Mais il tomba malade en chemin, proche d'Aquila, ville capitale de la province d'Abruzze. Là saint Pierre Célestin (celui qui laissa le souverain-pontificat, et qui est patron et avocat de cette ville), lui apparut et l'avertit qu'il devoit bientôt mourir. Saint Bernardin fut bien réjoui de cette bonne nouvelle; après qu'il eut exhorté les religieux qui étoient autour de lui à la parfaite observance de leurs règles, et eut reçu dévotement les sacrements de l'Église, il se fit étendre à terre comme vrai fils de saint François, et là il rendit son âme à Dieu son créateur, la veille de l'Ascension, un mercredi au soir 20 mai de

l'an 1444. On montre encore à Aquila un pilier qui est sous la voûte du grand autel de l'église qui fut depuis bâtie en son honneur, lequel porte ceci : « Saint Bernardin de Sienne acheva le dernier jour de sa vie à Aquila, le 20 de mai, l'an de Notre-Seigneur 1444, sous le pape Eugène IV; son corps fut enterré dans le monastère de Saint-François; depuis, il a été inscrit au catalogue des saints, par le pape Nicolas V, à Rome, l'an 1450, le 25 mai, lors du grand jubilé. » Ces paroles sont rapportées par Marc de Lisbonne, en sa *Chronique de saint François*, et par le cardinal Baronius, aux *Annotations sur le Martyrologe*, le 20 mai.

Saint Bernardin vécut soixante-trois ans et huit mois, à savoir : vingt-deux ans dans le monde, et quarante et un ans et huit mois en religion. L'année qui suivit sa canonisation, on lui bâtit une superbe église, où son saint corps fut transporté, l'an de Notre-Seigneur 1462, par le commandement du pape Sixte IV, les Observantins célébrant alors leur chapitre général en ce même couvent d'Aquila.

Notre-Seigneur fit depuis sa mort plusieurs miracles par son intercession, ainsi qu'il avoit fait durant sa vie, guérissant plusieurs affligés de diverses maladies, ressuscitant les morts, délivrant les démoniaques de la tyrannie de Satan, et faisant d'autres grands biens à ceux qui se recommandoient à lui et l'invoquoient en leurs nécessités. La ville d'Aquila et le pays circonvoisin lui portent une singulière dévotion, comme à leur avocat et patron.

La vie de saint Bernardin a été écrite par un religieux de son Ordre, qui l'avoit connu et ouï prêcher. Surius la rapporte au troisième tome des *Vies des Saints*. Saint Antonin, archevêque de Florence, en parle aussi, et la *Chronique* des Frères-Mineurs, où est la bulle de sa canonisation. Le Martyrologe romain fait mention de saint Bernardin le 20 de mai; le cardinal Baronius en ses *Annotations*, et le pape Pie II, en sa *Cosmographie de l'Europe*, chap. 64.

Digitized by Google

LA VIE DE LA BIENHEUREUSE COLOMBE DE RIÉTI,

RELIGIEUSE DU TIERS-ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

Le jour de la Purification de la très-sainte Vierge, en l'an 1477, dans la ville de Riéti, située au pays des anciens Sabins, naquit la bienheureuse Colombe, d'Ange Antonio son père, et de Jeanne sa mère, plus riches de leurs vertus que des biens de la fortune. Elle fut appelée Angèle, sur les fonts du baptême, parce que des anges avoient apparu à sa naissance; mais comme une colombe s'étoit reposée sur sa tête pendant la cérémonie sacrée, on la nommoit plus familièrement Colombe. Le père et la mère eurent beau s'y opposer : le peuple témoin de ce prodige lui conserva ce nom, qui lui en rappeloit le souvenir.

Dès sa première enfance elle mena une vie mortifiée, couchant sur la dure, se faisant de petits cilices des morceaux de crin qu'elle trouvoit, fréquentant les églises, où elle récitoit l'*Ave Maria* avec une piété si tendre, si extraordinaire à cet âge, qu'elle arrachoit des larmes à ceux qui en étoient témoins. Elle apprit à lire des Dominicaines de la ville, et s'étant procurée le petit office de la très-sainte Vierge, elle le récitoit chaque jour. Elle fit une discipline d'un chapelet à gros grains que son confesseur lui avoit donné; mais le confesseur l'ayant su et craignant que le sang ne se corrompît sous sa peau délicate, il pria une des religieuses de Saint-Dominique de lui faire présent d'une discipline armée de petites pointes de fer, afin que le sang sortant ne pût nuire à sa santé. La pénitence n'effrayoit point alors; on aimoit à s'y accoutumer de bonne heure, et une sollicitude exagérée ne venoit point se mettre à la traverse des inspirations divines.

La bienheureuse Colombe observoit déjà très-exactement les

jeûnes de l'Église, encore qu'elle n'eût guère plus de huit à dix ans. Elle jeûnoit pendant l'Avent, le Carême, les Quatre-Temps, aux vigiles des fêtes. Elle portoit constamment une chemise de laine avec une ceinture de corde parsemée de gros nœuds. Où avoit-elle pris cet amour précoce des austérités? Dans la vie de sainte Catherine de Sienne, qu'elle lisoit chez les Dominicaines et qui faisoit ses délices. Elle aimoit cette grande sainte, dont le souvenir n'étoit pas éloigné de plus d'un siècle; elle vouloit l'imiter, et, comme une tendresse parricide ne venoit pas s'opposer à ces inspirations de la grâce, elle parvint à retracer en elle quelques-unes de ses vertus.

Sa mère se plaisoit à la voir marcher dans ce chemin de la perfection chrétienne; elle la faisoit travailler avec elle pour les pauvres, lui apprenant à les secourir malgré leur propre indigence. Elles alloient ensemble soigner les malades, les vieillards, leur porter du pain, de la viande si elles pouvoient, et tous les objets qu'elles se procuroient, soit par leur travail, soit en demandant l'aumône pour leurs protégés. Souvent le pain manquoit à la maison, parce qu'on avoit tout donné : alors la mère disoit : « Colombe, il faudra jeûner aujourd'hui, car il n'y a plus de pain. » Colombe alloit faire oraison. Alors arrivoit quelque dame riche de la ville, avec des présents pour les pauvres et pour elle.

La bienheureuse avoit à peine douze ans, et déjà elle brûloit du désir de consacrer à Dieu sa virginité. Une nuit qu'elle prioit au pied d'un petit autel élevé dans sa chambre, Notre-Seigneur lui apparut, assis sur un trône magnifique; il avoit à ses côtés les apôtres saint Pierre et saint Paul, saint Jérôme avec son livre et saint Dominique. A cette vue, la bienheureuse, transportée de joie et d'admiration, s'écria : « Donnez-moi, Seigneur, votre bénédiction. » Et après que le Seigneur l'eut bénie, elle le pria d'agréer le vœu qu'elle faisoit entre ses mains de garder une virginité perpétuelle.

Notre-Seigneur accepta l'offrande de sa servante avec la bonté d'un père; il lui remit le livre que tenoit saint Jérôme, et qu'elle garda toute la nuit; en la quittant, il laissa sa chambre embaumée d'un parfum du ciel.

La bienheureuse avoit un jeune frère qu'elle aimoit particulièrement et qui tout petit disoit d'elle et de lui : « Colombe sera religieuse et moi je serai religieux. » Il fut reçu, en effet, à l'âge de dix ans chez les Dominicains. Peu de temps après, la bienheureuse obtint la faveur de pouvoir prononcer au pied des autels, chez les bonnes religieuses de Saint-Dominique, le vœu d'entrer en religion. Quelques jours après, elle eut une vision : elle fut conduite en esprit dans l'église de Sainte-Scholastique, où deux anges lui remirent, à son frère et à elle, devant l'autel de la très-sainte Vierge, une ceinture d'une blancheur éclatante que chacun d'eux tenoit à la main. C'étoit une marque de la pureté qu'ils avoient promis de garder et un secours contre les assauts du démon. A deux mois de là, le frère de la bienheureuse mourut, allant recevoir au ciel la couronne qu'il avoit si promptement acquise.

Cependant la beauté de la bienheureuse l'avoit fait demander en mariage par un jeune homme fort riche de Riéti : ses parents, éblouis par la grandeur de cette alliance, y consentirent facilement et essayèrent d'y gagner leur fille. Ils lui parlèrent de la nécessité de s'établir dans le monde, sans toutefois lui parler ouvertement de l'engagement qu'ils avoient pris. Ils prirent jour avec le jeune homme pour la remise des cadeaux de fiançailles, et le fixèrent au lendemain. Pendant la nuit, deux religieux de l'Ordre de Saint-Dominique apparurent à la bienheureuse et lui dirent : « Aussitôt qu'il fera jour, hâtez-vous d'aller à la montagne de Saint-Maron, vous y trouverez une religieuse qui vous avertira d'un danger qui vous menace. » Le matin, la bienheureuse pria sa mère de l'accompagner à l'église de Saint-Maron sur la montagne. Comme elle la précédoit de quelques pas, elle aperçut une religieuse qui lui dit : « Vos parents vous ont promise en mariage, et vos fiançailles doivent se faire aujourd'hui. Si voulez être fidèle à l'Époux éternel, armez-vous de courage et coupez vos cheveux. » Après ces paroles, la religieuse disparut.

La bienheureuse entra dans l'église, et, s'y étant confessée, elle demanda conseil à son directeur sur l'avertissement qui lui avoit été donné. Cet homme de Dieu, qui connoissoit sa vocation, ap-

prouva le moyen qu'on lui avoit suggéré. « Sainte Catherine de Sienne, lui dit-il, s'est aussi coupé les cheveux dans une occasion semblable; faites de même et recourez à la prière. »

Le soir, le jeune homme se présenta, apportant une riche ceinture pour sa fiancée, selon l'usage du pays. La bienheureuse demanda quelques instants pour réfléchir à l'alliance qu'on lui proposoit : elle monta sur la terrasse de la maison, où elle coupa ses cheveux, qu'elle remit ensuite à sa famille, en disant qu'elle ne vouloit point avoir d'autre époux que Jésus-Christ. On conçoit assez la confusion du jeune homme et la colère de ses parents. Ils accablèrent la bienheureuse de reproches et d'injures, mais pendant la nuit Notre-Seigneur lui apparut et la consola. Il étoit accompagné de sainte Catherine de Sienne, qui soutint sur son bras la tête fatiguée de la jeune fille. « Ne crains rien, lui disoit-elle, tu seras religieuse de mon Ordre, ainsi que tu le désires. »

Cette nuit-là même, le jeune homme qui la recherchoit eut une vision. Il la vit entrer dans sa chambre, magnifiquement parée et couronnée, comme on l'est au jour de ses noces; mais au moment où elle s'approchoit, sa couronne tomba et il la vit défaillir en sorte qu'elle lui sembloit morte. Il alla le matin consulter un théologien célèbre. « Cette jeune fille est promise à Jésus-Christ, lui répondit le théologien, et Notre-Seigneur n'agrée pas que vous soyez son rival. Il a voulu vous prévenir par cette vision que si Colombe manquoit à sa promesse, elle mourroit bientôt. » Le jeune homme alla donc retirer la parole qu'il avoit donnée aux parents de la bienheureuse. Peu après il mourut lui-même au retour d'un voyage qu'il avoit fait à Rome.

Cependant les parents de la bienheureuse rentrèrent en eux-mêmes et eurent honte de disputer leur fille à Notre-Seigneur; son père lui donna même une petite chambre où elle pouvoit se livrer en paix à ses exercices religieux. Elle commença donc à mener une vie plus retirée, plus austère encore qu'elle n'avoit fait jusque là. Elle jeûnoit de la Toussaint à la fête de Noël, de la Septuagésime à Pâques, des Rogations à la Pentecôte, de la Sainte-Trinité à l'Octave du Saint-Sacrement, et de Saint-Dominique à l'Assomp-

tion de la très-sainte Vierge; joignez-y les vendredis et les samedis du reste de l'année, de sorte que l'on pourroit dire que sa vie étoit un jeûne perpétuel. Elle ne mangeoit guère que des fruits, peu de pain, et encore finit-elle par s'en abstenir entièrement. La sainte Eucharistie étoit presque sa seule nourriture; mais ce Pain divin soutenoit ses forces et son courage.

Toutes les nuits elle se flagelloit trois fois avec une discipline formée de cinq chaînettes de fer : la première fois pour l'expiation de ses péchés, la seconde pour la conversion des pécheurs, la troisième pour les pauvres âmes du purgatoire. Elle portoit une ceinture de fer large de quatre doigts et armée de deux rangs de pointes, en outre d'un rude cilice qui ne la quittoit jamais. Elle passoit ses nuits presque tout entières en oraison. Les anges alors venoient la visiter et s'entretenir avec elle. Dieu la favorisa en ce temps de plusieurs extases dont le souvenir nous a été conservé par le Père Sébastien de Pérouse, son confesseur.

« Un jour qu'elle étoit en oraison, Notre-Seigneur lui représenta toutes les souffrances qu'il avoit endurées dans sa Passion. Elle le vit au jardin des Oliviers, chez Anne et Caïphe, puis au tribunal de Pilate; mais quand les bourreaux lui lièrent les mains pour la flagellation, qu'elle entendit les coups de fouet et vit couler ce sang adorable, sa douleur devint si vive, qu'elle commença à se flageller elle-même cruellement pour prendre part au supplice de son cher Époux. Sa mère, qui couchoit dans une chambre voisine, réveillée par le bruit des coups qu'elle se donnoit, se leva en pleurant, et, accourant à la porte de sa chambre, elle lui cria :

« — Ma fille, que faites-vous? Pourquoi voulez-vous vous détruire?

« Mais la bienheureuse, ravie en extase, ne pouvoit entendre sa voix.

« Une autre fois, pendant qu'elle assistoit au saint Sacrifice, ayant aperçu au-dessus du calice son Jésus attaché à la croix, pâle et défiguré, le côté ouvert et la tête couronnée d'épines, la compassion qu'elle en eut la fit tomber par terre et la réduisit à une sorte d'agonie. Cette défaillance se prolongeant, on avertit son confesseur, qui vint auprès d'elle. Alors la bienheureuse lui dit :

« — Priez pour moi, mon Père, afin que je ne voie plus ce déchirant spectacle; car je suis persuadée que si je le vois encore, je mourrai de douleur (1). »

Elle resta une fois cinq jours en extase, pendant lesquels elle fut conduite à Jérusalem et dans le reste de la Palestine, où Notre-Seigneur lui montra tous les lieux consacrés par sa vie et par sa mort. Elle voyoit aussi aux jours de ses fêtes les mystères dont l'Église célébroit la mémoire; ainsi la nuit de Noël, Notre-Seigneur lui apparoissoit couché dans sa crèche entre l'âne et le bœuf, pendant que la très-sainte Vierge et saint Joseph se tenoient à genoux devant lui, et que les anges chantoient le *Gloria in excelsis*. A l'Épiphanie elle vit l'étoile qui guidoit les Mages; son confesseur étonné aperçut un globe de feu sur sa maison et lui en demanda la cause :

— Ce matin, dit-elle, j'ai prié mon doux Maître de me faire voir l'étoile qui conduisit les mages de leur pays jusqu'à Bethléem; tout aussitôt elle m'est apparue, répandant dans ma chambre une splendeur extraordinaire; et en disparoissant, elle l'a laissée embaumée du parfum le plus délicieux.

« Nous voyons, ajoute l'historien de la bienheureuse, dans une lettre de saint Jérôme à l'illustre Paule, que Dieu lui avoit accordé une pareille faveur. « Quelles grâces, ô Paule, disoit ce saint doc-« teur, vous furent données dans l'étable de Bethléem! Vous vîtes « dans la crèche l'Enfant nouveau-né; vous entendîtes de vos « oreilles les concerts des esprits bienheureux qui annonçoient sa « naissance en chantant le *Gloria in excelsis Deo*. L'étoile radieuse « des Mages apparut à vos yeux. Il vous fut donné de les con-« templer eux-mêmes, et vous adorâtes avec eux le Dieu fait en-« fant. »

Le dimanche de la Passion de l'an 1486, la bienheureuse obtint enfin de ses parents la permission d'entrer dans le Tiers-Ordre de Saint-Dominique. Son oncle, qui, à cause de ses richesses, avoit une grande autorité sur sa famille, avoit encore essayé ce jour-là de lui

(1) *Vie de la bienheureuse Colombe de Riéti*, p. 56.

persuader de rester dans le monde ; mais, vaincu par ses raisons et par ses prières, il s'offrit de faire lui-même la dépense de sa prise d'habit. Le dimanche suivant, qui étoit le jour des Rameaux, elle prit donc ce saint habit de pénitence, avec une joie toute céleste d'appartenir désormais entièrement à son Époux.

Dieu commença en ce temps à la glorifier par plusieurs miracles. Elle rencontre un jour dans les rues de Riéti une pauvre femme qui pleuroit de n'avoir pu trouver du pain pour nourrir les vignerons qui travailloient à sa vigne ; nul n'avoit voulu lui en prêter. « Ayez bon courage, lui dit la bienheureuse, retournez « chez vous et Dieu vous secourra. » Cette femme, en effet, trouva, en rentrant, sur sa table, douze grands et beaux pains que Dieu lui avoit envoyés à l'intercession de la bienheureuse.

Un soir qu'elle faisoit oraison, elle vit en esprit une troupe de Gibelins qui mettoient le feu à une porte de la basse ville; elle court aussitôt dans la rue, en criant que les ennemis brûloient la porte des Arcis. Les habitants ne la voulurent point croire; mais les flammes qui s'élevèrent bientôt du faubourg leur firent regretter d'avoir méprisé ses avertissements.

Dans un pèlerinage qu'elle fit à Notre-Dame de la Quercia, près de Viterbe, elle délivra une femme qui étoit possédée du démon. Les magistrats de la ville, qui avoient déjà entendu parler de sa sainteté, ayant appris ce miracle, résolurent de conserver pour eux un si rare trésor; ils donnèrent donc l'ordre de placer partout des gardes pour l'empêcher de quitter leur territoire ; mais la bienheureuse, avertie par une inspiration du Ciel, dit à ses compagnes : « Retirons-nous bien vite, il n'y a pas de temps à perdre. » Elles purent s'échapper, en effet, avant que l'ordre des magistrats n'eût été exécuté.

Au retour, la bienheureuse s'embarqua sur le lac de Piédiluco; comme on étoit au milieu de la traversée, le démon essaya de la faire périr en suscitant une tempête. Elle en avertit ses compagnes : « Nous sommes menacées d'un grand danger, leur dit-elle; mais ne craignez rien, Dieu est avec nous. » Cependant les vagues venoient se briser contre la barque avec fureur, et les passagers

trembloient déjà pour leur vie, lorsque la bienheureuse, se levant, d'un regard rendit au lac sa tranquillité.

Un habitant de Riéti avoit fait assassiner un riche marchand par deux paysans à ses gages; il fut condamné à mort. Sa femme et sa mère vinrent tout en larmes supplier la bienheureuse d'obtenir sa grâce par ses prières. Touchée de pitié, elle alla voir cet homme et l'engagea à se réconcilier avec Dieu. Quand il se fut confessé, elle lui dit :

— Ayez bon courage, vous ne mourrez pas de cette fois.

Cependant l'ordre de l'exécution arriva le soir même et le juge décida qu'elle auroit lieu le lendemain. La famille désolée revint supplier la bienheureuse.

— Soyez tranquilles, leur répondit-elle, je vous ai dit qu'il ne mourroit pas.

Quelques heures après, un nouveau courrier apportoit la grâce.

Elle reçut plusieurs fois la sainte Communion de la main de Notre-Seigneur et de ses anges. Un jour que son confesseur disoit la messe dans une autre église que celle où elle l'attendoit, elle pria la très-sainte Vierge de satisfaire le désir ardent qu'elle éprouvoit de s'unir à son divin Fils. Au bout de quelques instants, un prêtre vint à elle tenant entre ses doigts le corps sacré de Jésus-Christ, et le lui donna. « Pendant ce temps-là, ajoute l'historien que nous avons déjà cité, son confesseur, qui célébroit les saints mystères, éprouvoit une peine très-vive de ne pas retrouver dans le calice, au moment de la communion, le fragment de l'hostie qu'il y avoit déposé. Colombe revint à cette église pendant qu'il achevoit la messe, et le Père, après avoir déposé ses habits sacerdotaux, lui fit part de son chagrin.

— Ne vous affligez point, mon Père, lui répondit-elle, ce fragment de la sainte Hostie m'a été apporté dans la cathédrale par un ange, et il repose en ce moment dans mon cœur.

— En ce cas, reprit le confesseur, je me réjouis de la perte qui m'a causé tant d'inquiétude, et remercie Dieu de vous avoir faite participante de ma communion. »

Un jour qu'elle étoit en oraison, saint Dominique et sainte Cathe-

rine de Sienne lui apparurent. Ils lui parlèrent d'abord du bonheur du ciel, puis ils lui montrèrent une route large et droite, qui conduisoit à une belle église de Saint-Dominique.

— Sortez de Riéti, lui dirent-ils, et venez à cette église, où vous trouverez tout ce qui est nécessaire à votre perfection.

La bienheureuse, troublée de cet ordre de quitter sa patrie pour s'en aller dans une terre lointaine, n'osoit répondre.

— Soyez sans crainte, ma fille, reprit saint Dominique, c'est au nom de Jésus, votre Époux bien-aimé, que je vous donne cet ordre. Il vous attend lui-même dans l'église que vous voyez : ne tardez pas à vous y rendre. Du reste, nous serons avec vous l'un et l'autre pour vous secourir dans tous vos dangers.

Elle prévint donc ses parents et ses amies de ce prochain voyage, dont elle ignoroit le but. Une grande tristesse s'empara de sa famille et se répandit dans la ville de Riéti. Tout le monde lui en parloit en pleurant; mais elle répondoit :

— Il faut qu'il en soit ainsi.

Un jour, on aperçut au-dessus de sa maison une comète étincelante qui se dirigeoit vers Pérouse, et on la regarda comme un présage de la perte dont Riéti étoit menacée.

La veille de son départ, qui étoit un jeudi du mois de septembre, elle réunit douze de ses compagnes pour manger avec elle un agneau qu'elle leur avoit accommodé. Après le souper, elle voulut leur laver les pieds en méditant les paroles du divin Maître après la Cène; puis elle leur fit ses adieux en se recommandant à leurs prières. Le lendemain vendredi, sa mère, ne la voyant pas paroître, fit briser la porte de sa chambre, où elle ne trouva plus que ses habits couchés par terre en forme de croix. Ses cris de douleur apprirent bientôt la funeste nouvelle à tous les habitants de Riéti. La maison se remplit en un moment de personnes qui pleuroient avec ses parents le départ mystérieux de la bienheureuse. Nul ne savoit où elle étoit allée. On avoit couru aux portes et on s'étoit assuré qu'aucune n'avoit été ouverte pendant la nuit.

En ce moment un étranger qui paroissoit un mendiant s'approcha de la pauvre mère :

— Femme, lui dit-il, votre cœur est en proie à une affliction bien profonde.

— Comment le savez-vous, répondit-elle ?

— Je le sais; mais croyez-moi, ce qui est arrivé a été fait par Dieu. Sachez que votre fille, appuyée comme elle l'est sur ce bâton, ne sauroit tomber. Si vous voulez vous y appuyer à son exemple, votre foi cessera de chanceler, comme elle l'a fait jusqu'à présent, et vous verrez la main de Dieu dans tous ces événements extraordinaires.

Après ces paroles, ajoute le confesseur de la bienheureuse, cet homme disparut, et je soupçonne qu'il n'étoit rien moins que le Seigneur Jésus, qui, dans sa compassion, avoit voulu fortifier et consoler cette pauvre mère. Cette conversation adoucit en effet son chagrin et lui communiqua une force qu'elle n'avoit pas auparavant. Aussi n'oublia-t-elle jamais ce que ce bon Maître avoit daigné lui dire.

Qu'étoit cependant devenue la bienheureuse ? Écoutons-la raconter elle-même à son confesseur les détails de cet événement mystérieux.

« Ce soir-là, lui dit-elle, je m'étois mise en oraison comme à mon ordinaire, lorsque je me sentis dépouiller de mes vêtements accoutumés, qui furent tout aussitôt remplacés par d'autres; mais par qui fut faite cette double opération, c'est ce que j'ignore entièrement. Je fus ensuite tirée hors de ma chambre, de la maison et de la ville, mais par qui et de quelle manière, c'est ce que je ne puis dire davantage, car je ne vis personne, et il ne me reste aucun souvenir de ce qui se passa dans cet enlèvement. Je me rappelle seulement que me trouvant tout à coup en vue d'une ville (c'étoit Spolette), un homme vint à moi et m'invita à le suivre dans une maison où sa femme et ses filles me donneroient volontiers l'hospitalité. »

Cette invitation étoit un piége que le démon tendoit à son innocence, mais comme saint Dominique et sainte Catherine de Sienne le lui avoient promis, elle y échappa avec l'aide de Dieu et vint à Foligno, ville peu éloignée de Spolette, où elle reçut l'hospitalité

chez les religieuses de Sainte-Claire. Elle y fut exposée à de nouvelles épreuves, et les magistrats, ayant su qu'elle étoit de Riéti, écrivirent en cette ville pour s'informer de sa vie passée. C'est ainsi que ses parents apprirent le lieu de sa retraite. Son père vint la voir avec un religieux de Saint-Dominique; ils essayèrent de la ramener à Riéti, mais les ordres que la bienheureuse avoit reçus du Ciel ne lui permettoient pas de se rendre à leurs désirs.

Cependant, sa sainteté avoit ému la ville de Foligno; les habitants accouroient pour la voir et les magistrats prenoient déjà des mesures pour la garder de force au milieu d'eux, lorsqu'elle sortit un matin de Foligno, accompagnée de son père et de ce Dominicain, qui étoit le prieur du couvent de Riéti. Ils se dirigèrent vers Pérouse, et s'arrêtèrent un instant à l'église de Notre-Dame des Anges ou de la Portioncule. Le lendemain ils entrèrent dans les murs de Pérouse, où Notre-Seigneur avoit fixé la demeure de sa servante. Quand on sut qu'elle arrivoit, toute la population vint au-devant d'elle. On entendoit crier dans les rues : « Voici la sainte qui vient, allons à sa rencontre. »

On la conduisit d'abord dans une maison où vivoient quelques sœurs du Tiers-Ordre, puis, les habitants résolurent de lui construire un couvent dont elle posa la première pierre, le 22 février de l'année 1493. Pendant la cérémonie elle tomba en extase et parut s'entretenir avec sainte Catherine de Sienne et saint Jérôme, auxquels elle recommandoit instamment la ville de Pérouse. En attendant que le couvent fût achevé, un jurisconsulte fort célèbre et sa femme, que ses grandes qualités rendoient digne de lui, la reçurent en leur maison, où ils la traitèrent moins comme une étrangère que comme une fille tendrement aimée.

« En ce temps-là, dit le confesseur de la bienheureuse, il plut au Seigneur d'illustrer sa servante par de nouveaux miracles. César Borgia, depuis duc de Valentinois, faisoit alors, étant encore enfant, ses études au collége de Pérouse. Un jour qu'il étoit venu se récréer avec nous, dans le jardin du couvent, il nous suivit après la récréation, dans notre église, où nous trouvâmes, au pied de l'autel de Sainte-Catherine de Sienne, un groupe nombreux de

personnes des deux sexes, dont la pieuse Colombe étoit entourée. Un noble citoyen, ayant aperçu le prince, lui dit à haute voix :

« — Seigneur, venez voir un enfant que la sœur Colombe vient de ressusciter par ses prières.

« Le prince, à ces mots, se tournant vers moi, me dit :

« — Eh bien! Père Sébastien, nous allons sonner les cloches, afin que tout le monde vienne voir ce miracle évident.

« — Gardons-nous en bien, seigneur, répondis-je; cela pourroit nous attirer quelque confusion.

« — Comment? reprit-il.

« — Cette sœur, ajoutai-je, n'est encore qu'une novice, et il y a si peu de temps qu'elle demeure dans cette ville, que nous ne pouvons la connoître suffisamment. Lorsque nous l'aurons éprouvée au moins pendant dix ans, nous saurons si elle est une femme de vraie vertu et de solide sainteté, et alors nous pourrons croire aux merveilles qu'elle opérera et les proclamer avec assurance. »

Ces miracles de la bienheureuse engagèrent plusieurs personnes de la ville à se réunir à elle dans le couvent qui venoit d'être achevé. La bienheureuse leur donna une règle semblable à celle qu'observoit sainte Catherine de Sienne, sous le patronage de laquelle elle mit cette maison. Elle ne s'y réserva du reste aucune autorité, voulant obéir comme les autres à la supérieure. Elle choisit pour cellule une pauvre chambre sous le toit, et dont les murs crevassés laissoient passer la fumée de la cuisine, qui étoit voisine; elle n'avoit point de fenêtre et ressembloit plus à un tombeau qu'à un lieu d'habitation.

Pérouse, qui avoit accueilli la bienheureuse avec tant de joie et qui pourvoyoit généreusement à tous les besoins de son couvent, ne tarda pas à ressentir les effets de sa présence. En l'année 1494, la peste ravagea toute la contrée : par le conseil de la bienheureuse, on fit de grandes processions qui arrêtèrent ses ravages; tous les villages qui l'invoquèrent en furent préservés. Elle guérit le sous-prieur des Dominicains, qui en étoit atteint. Elle demandoit instamment à Dieu de la prendre pour victime et d'épargner son peuple. Notre-Seigneur agréa sa prière; il permit aux démons de

la frapper, et ils le firent avec une rage qui montroit leur haine contre elle. Toutefois, après sept jours de cruelles souffrances, saint Dominique et sainte Catherine de Sienne lui apparurent et la guérirent entièrement.

Elle prévint une fois les magistrats d'un grand danger qui menaçoit la ville : « J'ai vu, leur fit-elle dire par son confesseur, un roi d'une admirable beauté et d'une majesté incomparable. Il étoit assis sur un trône éclatant, qu'entouroit une brillante cour. Son aspect étoit imposant et sévère; il tenoit dans sa main gauche trois glaives tranchants, et ses gestes annonçoient qu'il alloit s'en servir pour immoler les habitants de Pérouse, dont les péchés sollicitoient sa vengeance. J'étois toute tremblante et toute désolée, lorsque j'ai vu paroître la reine, éblouissante de beauté et parée d'habits tissus d'or. Elle s'est prosternée trois fois le visage contre terre, en approchant du trône. Parvenue au pied des degrés, elle est tombée à genoux, implorant la clémence du roi, qui d'abord a résisté dans l'intérêt de sa justice; mais la reine insistant, il s'est laissé fléchir et lui a remis deux glaives sur les trois qu'il tenoit à la main. La reine alors s'est retirée, sans faire aucune instance pour avoir le troisième. »

On sut bientôt quel étoit ce troisième glaive dont Pérouse étoit menacée. Ses ennemis y pénétrèrent une nuit par trahison, et sans le courage que la bienheureuse inspira aux habitants, sans la protection de sainte Catherine de Sienne qui les protégeoit dans le combat, la ville eût été saccagée.

Un des chefs de la noblesse la consulta sur une alliance qu'il vouloit contracter avec une princesse de la famille des Ursins :

— Reportez au seigneur Astur, répondit la bienheureuse au messager qu'il lui avoit envoyé, les paroles que vous allez entendre : J'ai vu trois tentes sur la montagne; dans chacune il y avoit un mort, et toutes trois ont fini par être brûlées. Alors j'ai entendu une voix qui disoit : « Qu'on fasse savoir ceci à Astur; cette vision le concerne. »

Le chevalier méprisa les avertissements de la bienheureuse; mais il fut assassiné dans la nuit même de ses noces.

Le pape Alexandre VI, qui s'étoit retiré à Pérouse pendant l'expédition de Charles VIII en Italie, voulut voir la bienheureuse et s'entretenir avec elle. « Un jour, dit son confesseur, qu'il étoit venu à l'église de notre couvent, il dit dès son entrée qu'il désiroit avoir un entretien avec Colombe. Le confesseur du monastère étant allé la chercher, elle partit aussitôt, accompagnée de quelques dames de la ville, pour obéir à Sa Sainteté. La difficulté étoit de la conduire jusqu'au Pontife : comment lui faire traverser la foule immense qui remplissoit l'église, et empêcher surtout qu'on ne mît ses habits en pièces, par vénération pour ses vertus? Nous eûmes recours aux gardes, qui lui ouvrirent un passage, et elle put pénétrer jusqu'au sanctuaire, où le Pape étoit assis sur son trône, environné des cardinaux et des prélats de sa cour. S'étant aussitôt prosternée, elle baisa dévotement les pieds du Pontife : puis, étendant les mains, elle saisit le bord de sa robe et demeura dans cette attitude, surprise par un ravissement. Persuadés que cet état alloit se prolonger quelque temps, nous priâmes Sa Sainteté d'admettre au baisement de ses pieds toutes les autres religieuses du même monastère. La mère de Colombe, qui, après la mort de son mari, étoit venue la retrouver à Pérouse, où elle avoit pris l'habit du Tiers-Ordre, resta seule ensuite par ordre du Pape, qui vouloit l'interroger sur la vie que Colombe avoit toujours menée. Après un sérieux examen il la congédia, et auroit bien désiré congédier aussi sa fille, mais toutes les tentatives que l'on fit pour détacher ses doigts furent inutiles : on les eût plutôt brisés. Il fallut donc que le Souverain-Pontife attendît, pour s'en aller, que la bienheureuse, reprenant ses sens, lâchât d'elle-même le bord de sa robe, ce qui du reste ne se fit pas attendre longtemps.

« Lorsque la sainte fille eut recouvré sa connoissance, elle se redressa sur ses genoux et répondit aux questions que lui firent les cardinaux, avec sa prudence, sa simplicité et sa modestie ordinaires. Mais le Pape l'ayant voulu l'interroger sur des points plus difficultueux, elle rentra dans l'état extatique et devint roide et froide comme une statue. Le Pontife, étonné, se tourna vers moi, et me dit comme d'une manière menaçante : « Dites-moi votre senti-

« ment sur cette Sœur, selon la vérité, considérant bien que c'est le « Pape qui vous interroge. » J'étois à genoux à quelque distance; c'est pourquoi je lui répondis à haute voix ce que je savois de la vie de la bienheureuse; que j'avois longtemps été en garde contre elle, mais que j'avois fini par être convaincu de sa sainteté.

« Lorsque j'eus fini de parler, le cardinal Borgia, neveu du Pape, dit à son oncle : « Votre Sainteté peut recevoir en toute assurance « le témoignage du Père Sébastien, car je l'ai vu fort prévenu « contre la Sœur Colombe, et il m'en a souvent parlé sur un ton « qui n'étoit pas celui de la crédulité. » Le cardinal de Sienne, devenu depuis le pape Paul III, prenant la parole à son tour, fit le plus bel éloge des vertus de la bienheureuse. Colombe, revenant enfin à elle-même, répondit aux questions du Saint-Père avec tant de sagesse, que Sa Sainteté ne put s'empêcher de la louer et lui accorda toutes les grâces qu'elle sollicita de sa bonté. Le Pontife, en sortant du chœur, fut s'agenouiller au pied de l'autel de Sainte-Catherine de Sienne, où il fit une longue prière. Il bénit ensuite le frère de Colombe, novice dans notre monastère, et se retira après nous avoir comblés de bienfaits. »

Le cardinal Caraffa, le cardinal de Sainte-Croix et le cardinal Cibo, l'évêque de Pérouse et plusieurs prélats de la cour romaine lui témoignèrent un vif intérêt. Le secrétaire de Sa Sainteté et celui du roi de France vinrent aussi la consulter, dans l'oratoire de son couvent, sur des affaires d'État. L'archevêque de Carthage lui demanda deux scapulaires blancs pour le roi Ferdinand et la reine Isabelle. Ils se retiroient tous enchantés de sa simplicité, de son humilité, de sa modestie, et fort édifiés de sa dévotion; car les paroles qui sortoient de sa bouche, ajoute son historien, avoient quelque chose d'angélique, et respiroient le doux parfum de la paix et de la charité.

Le trésorier apostolique fut chargé de la consulter sur un dessein du pape Alexandre VI, qui se sentoit intérieurement pressé d'abdiquer le souverain-pontificat. Elle eut à ce sujet une vision terrible, qui épouvanta le trésorier, mais ne put vaincre les irrésolutions du Pape : aussi vit-on se réaliser les malheurs qu'elle lui avoit annoncés.

Le reste de la vie de la bienheureuse ne fut pas exempt de douloureuses épreuves; elle fut calomniée par ses envieux, soupçonnée par ses supérieurs, soumise à des tribulations qui ne finirent guère qu'avec sa vie. Dieu voulut augmenter ses mérites et accroître sa gloire. Cependant, quand le jour approcha où il avoit résolu de récompenser sa servante de tous les travaux qu'elle avoit endurés pour lui, il permit que saint Dominique lui annonçât cette bonne nouvelle. Le saint patriarche lui apparut donc d'un air joyeux et lui dit ces consolantes paroles : « Réjouissez-vous, ma fille, car le temps approche où vous serez appelée à célébrer vos noces avec votre Époux bien-aimé. »

Le jour de l'Épiphanie, elle eut une extase pendant laquelle on la crut morte; en reprenant ses sens elle dit : « Seigneur, puisqu'il plaît à Votre Majesté de différer mon départ jusqu'à l'Ascension, que votre sainte volonté s'accomplisse. »

Elle se préparoit cependant à quitter ce monde; elle fit ses adieux à ses chères Sœurs, en les suppliant de lui pardonner les mauvais exemples qu'elle leur avoit donnés. Elle réunit aussi les principaux citoyens de Pérouse, pour leur parler une dernière fois des joies du royaume des cieux, où elle espéroit les revoir. Pendant le Carême, elle redoubla ses austérités, s'offrant en holocauste pour cette ville de Pérouse qu'elle aimoit tant et que de grands malheurs menaçoient alors. On l'entendit une fois s'écrier au pied de l'autel de sainte Catherine de Sienne : « O mon bon maître, ô mon Seigneur Jésus-Christ, exaucez les prières que nous vous adressons pour votre peuple de Pérouse, faites-nous grâce, faites-nous miséricorde. Soyez-nous propice, ô Jésus! S'il vous faut une victime, je m'offre à votre justice, mais de grâce épargnez les pauvres pécheurs. »

Dans la nuit du samedi-saint au jour de Pâques, elle eut un vomissement de sang si considérable, que l'on ne pouvoit comprendre qu'il y en eût autant dans un corps si maigre et si exténué. La fièvre la prit ensuite avec de violentes douleurs de tête, dont elle souffrit pendant trente-trois jours. Elle n'avoit d'autre soulagement que la vue de son crucifix, qu'elle baisoit amoureusement

en lui disant : « O mon Jésus! ô mon doux Maître! ô mon refuge salutaire! ô mon Époux bien-aimé ! »

Elle eut encore plusieurs visions qui la consolèrent dans ses souffrances. Notre-Seigneur lui apparut au milieu de ses anges et lui dit : « Préparez-vous, ô ma Colombe, car je veux que vous veniez bientôt demeurer avec moi. » Sainte Catherine de Sienne, entourée d'un brillant cortége de vierges, saint Pierre de Vérone, avec une glorieuse escorte de martyrs, lui apportèrent également de douces paroles de paix et de bonheur.

La vigile de l'Ascension, à l'issue des vêpres, le Père Sébastien lui donna l'extrême-onction et récita les prières de la recommandation de l'âme, au milieu des larmes et des sanglots des Sœurs et des autres personnes qui étoient présentes. On lui lut ensuite la Passion de Notre-Seigneur. Les démons essayèrent de lui livrer un dernier assaut, mais elle les vainquit en leur montrant le crucifix et en répétant sans cesse : *Je crois en Dieu!* On lui lut une seconde et une troisième fois la Passion de notre Sauveur. Peu après, elle s'écria, les yeux fixés au ciel : « O Reine des anges, très-douce Mère de Dieu, ô mon Père saint Dominique, ô ma Mère sainte Catherine, je vous recommande mon âme; je vous recommande tous les chrétiens, la sainte Église de Dieu, mon Ordre, mes Sœurs, les amis et les bienfaiteurs de ce monastère. »

« Vers le milieu de la nuit, dit le Père Sébastien, tandis que le confesseur et les religieuses prioient pour elle, l'Époux vint. Colombe, à son aspect, s'écria tout hors d'elle-même : « O mon Époux, ô mon Époux, soyez le bienvenu! oui le temps est venu; recevez votre humble servante. » En disant *recevez*, son âme bénie s'envola et suivit Jésus-Christ dans les cieux, laissant son corps les yeux ouverts et le visage vermeil. Elle avoit vécu trente-trois ans, trois mois et dix-huit jours. Ce fut le 20 mai de l'année 1501, que le Ciel ravit cet ange à la terre. »

La bienheureuse Osanna de Mantoue la vit, au lever de l'aurore, s'approcher d'elle, la tête ornée de deux couronnes resplendissantes; elle la salua d'un air angélique et plein de bonté; puis elle lui dit : « Disposez-vous, ma très-chère Sœur, et tenez-vous prête. Vous

ne tarderez pas à me suivre, et viendrez recevoir la couronne immortelle que vous a préparée Jésus-Christ, notre très-fidèle Époux. »

Il y avoit en ce temps-là, à Ferrare, une autre religieuse de Saint-Dominique, qui étoit la bienheureuse Lucie de Narni. Le duc de Ferrare, étant venu entendre la messe dans son monastère, ce même jour de l'Ascension, voulut la voir, après l'office. La trouvant plus joyeuse que de coutume, il désira savoir d'où lui venoit cette grande joie : « Sachez, prince, lui répondit la bienheureuse Lucie, que notre illustre Sœur Colombe est montée au ciel aujourd'hui même avec Jésus-Christ. » Le duc fit aussitôt partir un courrier pour Pérouse, et acquit la preuve que la bienheureuse étoit morte en effet le jour de l'Ascension (1).

Le culte de la bienheureuse Colombe de Riéti, approuvé d'abord en 1571, par saint Pie V, l'a été de nouveau en 1627, par Urbain VIII.

A Rome, sur la voie Salaria, fête de sainte Bastille, vierge, qui, issue de race royale, et étant fiancée à un des premiers seigneurs de la cour, qu'elle ne voulut pas épouser, fut par lui dénoncée comme chrétienne, et condamnée, par l'empereur Gallien, à prendre cet époux ou à périr par le glaive. Ayant été appelée pour entendre cet arrêt, et ayant répondu qu'elle avoit le Roi des rois pour époux, elle eut l'épée passée au travers du corps.

A Nîmes, saint Baudille, martyr, qui, refusant de sacrifier aux idoles et demeurant ferme dans la foi de Jésus-Christ, malgré les coups de fouet et les autres tourments, reçut, par une mort précieuse, la palme du martyre,

A Edesse en Syrie, les saints martyrs Talalée, Astère, Alexandre et leurs compagnons, qui souffrirent sous l'empereur Numérien.

(1) *Vie de la bienheureuse Colombe de Riéti*, p. 293.

Dans la Thébaïde, saint Aquilas, martyr, qui fut déchiré avec des peignes de fer pour Jésus-Christ.

A Bourges, saint Austregesile, évêque et confesseur.

A Brescia, saint Anastase.

A Pavie, saint Théodore, évêque.

A Rome, sainte Plautille, femme consulaire, et mère de la bienheureuse Flavie-Domitille. Ayant été baptisée par l'apôtre saint Pierre, elle mourut dans la paix du Seigneur, après avoir excellé en toutes sortes de vertus.

Saint Ives avoit été longtemps prévôt ou abbé d'un couvent de Chanoines-Réguliers de Saint-Augustin, près de Beauvais; il devint évêque de Chartres, à la fin du onzième siècle, et s'opposa fort courageusement au mariage du roi Philippe avec Bertrade, troisième femme du comte d'Anjou. Il eut même le bonheur d'être emprisonné à ce sujet et de souffrir pour Jésus-Christ. On doit à ce savant et saint évêque un recueil du droit canon, et d'autres écrits très-estimés. Il est nommé en ce jour sous le titre de *saint Ives*, dans le Martyrologe des Chanoines-Réguliers, approuvé par Benoît XIV.

VINGT-UNIÈME JOUR DE MAI.

Saint Hospice, reclus.

Les saints martyrs Timothée, Pole et Eutyche; saint Polyeucte, saint Victorius et saint Donat, martyrs; saint Secondin, martyr; les saints martyrs Synèse et Théopompe; saint Nicostrate et ses compagnons, martyrs; saint Valens, évêque et martyr; saint Second, prêtre martyr; plusieurs saints confesseurs d'Alexandrie; sainte Itisberge ou Ybergue, sœur de Charlemagne.

LA VIE DE SAINT HOSPICE,

MOINE RECLUS.

AN 582.

Pélage II, pape. — Tibère, empereur.
— Chilpéric, roi.

Saint Hospice étoit François de nation, personnage fort illustre pour ses vertus singulières et ses grands miracles : il s'enferma dans une tour pour y faire pénitence, et se retira entièrement de la communication du monde. Cette tour étoit proche d'un monastère de religieux, auprès de la ville de Nice en Provence. Là, étant chargé de chaînes de fer qu'il portoit sur sa chair nue, revêtu d'un cilice, il faisoit une grande abstinence, car il ne mangeoit qu'un peu de pain avec quelques dattes, et le Carême il se nourrissoit de racines d'herbes seulement.

Notre-Seigneur l'honora de plusieurs grandes faveurs, mais entre autres du don de prophétie. Il eut connoissance et révélation que les Lombards devoient descendre dans les Gaules, et y faire de

grands ravages; ce que Dieu permettoit pour le châtiment des grands péchés qui s'y commettoient, et dont l'énormité avoit irrité la justice divine. Saint Hospice donc en avertit tous ceux qui l'alloient visiter, leur conseillant de serrer leurs biens dans les villes et les places les plus fortes, de peur qu'ils ne tombassent entre les mains des ennemis, contre lesquels ils se devoient bien munir et fortifier.

Il en dit autant aux religieux du monastère voisin de sa tour; il leur conseilla même de se retirer promptement en lieu de sûreté, et d'emporter avec eux tout ce qu'ils avoient de meilleur; et sur ce qu'ils lui dirent qu'ils ne le vouloient pas ainsi abandonner, il leur répondit : « Ne craignez pas pour moi. Il est bien vrai qu'ils me feront plusieurs outrages, mais ils ne m'ôteront pas la vie. »

Bientôt après, la vérité de sa prophétie fut reconnue; car cette nation cruelle des Lombards descendit dans la France environ l'an 575, selon le cardinal Baronius, ravageant tous les lieux par où ils passoient. Ils arrivèrent au lieu où saint Hospice étoit : celui-ci en ayant entendu le bruit, sans les craindre aucunement, mit la tête à sa fenêtre, et se montra à eux; car tous les autres religieux s'étoient retirés, ainsi qu'il leur avoit dit.

Alors ils investirent la tour du saint homme et pensoient y entrer librement; mais n'y trouvant point de porte, parce qu'il n'y en avoit point (le saint homme l'avoit fait boucher, et recevoit toutes ses petites provisions par sa fenêtre), ils furent contraints de l'escalader, et d'y entrer par-dessus le toit, qu'ils découvrirent pour cet effet. Hélas! pauvres abusés, vous espérez bien trouver là de quoi butiner, mais vous n'y trouverez que la pauvreté même.

Ils furent bien étonnés de voir un homme seul, chargé de chaînes de fer, et couvert d'un cilice, qu'ils s'imaginèrent et disoient les uns aux autres être quelque misérable criminel qui avoit peut-être tué quelqu'un, et que pour cela il étoit ainsi enchaîné. Là dessus ils lui demandèrent, par un interprète, quel mal il avoit commis pour être châtié d'un tel supplice. Il leur répondit et avoua franchement qu'il étoit scélérat et homicide, et le plus méchant

homme du monde. Aussitôt un des soldats prit son épée, et se mit en devoir de lui couper la tête.

Mais Dieu, entre les mains duquel sont notre vie et notre salut, leur voulant faire voir que ce sien serviteur étoit autre qu'ils ne pensoient, montra par une action merveilleuse qu'ils étoient véritablement des méchants et des scélérats, et non pas lui. Car aussitôt que ce soldat eut levé le bras pour donner le coup, voilà que miraculeusement son bras demeura roide étendu en l'air, sans le pouvoir plier, ni retirer à soi. Il fut contraint de lâcher prise, et de laisser choir son épée en terre. Ses camarades, étonnés de cette merveille, supplièrent enfin saint Hospice de leur enseigner ce qu'ils devoient faire pour la guérison de leur camarade. Le saint ermite, rendant le bien pour le mal, à la façon des saints, fit approcher ce pauvre soldat, et, faisant le signe de la croix sur son bras, lui rendit la santé et la liberté de s'en servir comme auparavant.

Cette merveille fut accompagnée d'une autre, c'est que non-seulement le saint lui donna la santé corporelle, mais aussi la spirituelle; car touché intérieurement dans son âme, il se convertit à Dieu, et renonçant au monde et à ses vanités, il prit l'habit de religieux au même lieu dans le monastère, où il vivoit encore du temps de saint Grégoire de Tours. Saint Grégoire remarque que tous ceux des Lombards qui méprisèrent ses saints avis moururent misérablement en cette province-là, et qu'un grand nombre aussi de ceux-là furent, par une justice divine, saisis et furieusement tourmentés des diables, criant sans cesse d'une voix épouvantable : « Pourquoi est-ce, saint Hospice, que tu nous tourmentes et brûles de la sorte? » Mais, par l'imposition et l'attouchement de sa main, il les délivroit et les guérissoit incontinent. Au contraire, ceux qui l'écoutèrent volontiers et le respectèrent s'en retournèrent sains et saufs en leur pays, ainsi que firent entre autres deux capitaines, comme remarque encore le même saint Grégoire, évêque de Tours.

La fièvre avoit tourmenté un certain homme d'Anjou avec une telle violence, que ce pauvre homme étoit devenu sourd et muet; de sorte que la fièvre l'ayant quitté, il demeura néanmoins en cet

état déplorable. Or, ses parents et ses amis ayant su qu'un diacre s'en alloit en pèlerinage à Rome visiter les corps des saints apôtres et d'autres saints martyrs, pour recommander la province d'Anjou à leurs prières, ils le supplièrent d'avoir agréable la compagnie de ce pauvre homme; se confiant tellement aux mérites des apôtres saint Pierre et saint Paul, que s'il pouvoit visiter leurs sépulcres, il recouvreroit une parfaite santé.

Le diacre, s'y étant donc accordé, s'achemina par Nice, et alla visiter et saluer notre saint ermite Hospice, qui étoit pour lors en réputation de grande sainteté; il lui raconta le sujet de son voyage, lui parlant même de son pauvre compagnon, et se recommandant tous deux à ses prières. Saint Hospice, ressentant en soi la vertu du Saint-Esprit, lui dit qu'il lui amenât son compagnon. Ce qu'il fit en diligence, bien que la fièvre eût saisi ce pauvre homme. Alors le saint, passant les bras par sa fenêtre, prit le malade et le fit approcher plus près de lui; puis il lui versa de l'huile sainte dans la bouche et sur la tête, en lui disant : « Au nom de Jésus-Christ, que ces oreilles soient ouvertes; que cette vertu qui a chassé le diable de l'homme sourd et muet, ouvre ta bouche. » Là-dessus il lui demanda comment il s'appeloit, et cet homme répondit franchement : « Je m'appelle ainsi. » Ce sont les propres termes de saint Grégoire de Tours.

Le diacre, étonné d'un si grand miracle, s'écria : « Je vous rends grâces infinies, mon Seigneur, pour la faveur qu'il vous a plu nous faire par votre serviteur; j'allois à Rome chercher saint Pierre, saint Paul, saint Laurent et les autres saints qui ont illustré de leur sang la ville de Rome, et je les ai trouvés ici, » ce qu'il disoit avec une grande abondance de larmes que la joie lui faisoit verser. Mais saint Hospice, détestant la vaine gloire, lui dit : « Hélas! mon ami, ce n'est point moi qui fais des merveilles, mais Celui qui de rien a créé le ciel et la terre, qui, se faisant homme pour nous, donna la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le parler aux muets, qui donna la guérison aux lépreux, la vie aux morts, et une souveraine médecine aux malades. » Ainsi il les renvoya tous deux bien satisfaits.

Un autre homme nommé Dominique, aveugle dès sa naissance, ayant appris cette merveille, en voulut éprouver sur lui la vérité, et pour cet effet alla se recommander aux prières du saint. Après donc avoir demeuré deux ou trois mois au monastère, en jeûnes et en prières continuelles, saint Hospice le fit appeler, et lui demanda :

— Veux-tu recevoir la vue ?

— Hélas ! lui répondit-il, je ne sais ce que c'est que la vue, car, dès ma naissance, je n'ai pas mérité de voir. Une chose sais-je seulement, c'est que tout le monde en fait grand état; c'est pourquoi je désirerois bien savoir ce que c'est.

Alors le serviteur de Dieu fit le signe de croix sur ses yeux avec de l'huile bénite, en disant : « Au nom de Jésus-Christ, que te-yeux s'ouvrent, » et aussitôt ils s'ouvrirent : lui cependant des meura bien étonné en considérant les merveilles de Dieu qu'il voyoit au monde.

Une femme possédée de trois démons se rendoit épouvantable à chacun par ses horribles cris : il la délivra en la touchant de sa main, et faisant le signe de la croix sur son front avec de l'huile sainte. Une autre fille encore possédée du diable fut entièrement délivrée par sa sainte bénédiction.

Or, après avoir vécu longtemps de cette manière, et le terme de sa vie étant bien proche, il en eut une connoissance particulière : il fit appeler le supérieur du couvent, et lui dit qu'il mourroit assurément bientôt, et qu'il avertît promptement l'évêque de Nice, afin qu'il le vînt ensevelir. « Faites abattre, lui dit-il, cette muraille, et envoyez vers l'évêque de la ville, afin qu'il vienne m'ensevelir, car dans trois jours je partirai de ce monde, pour aller jouir du repos que Notre-Seigneur m'a promis.

Il vint ensuite un homme nommé Crescent, qui, regardant par la fenêtre le serviteur de Dieu ainsi garrotté de chaînes et couvert de vermine, s'écria :

— Hélas ! monsieur, comment pensez-vous souffrir de tels tourments ?

— Celui-là, lui répondit-il, me conforte, pour l'amour de qui

j'endure ce que vous voyez. Mais incontinent je quitte ces travaux pour aller jouir du repos que le bon Dieu m'a promis.

De fait, le troisième jour étant venu, il quitta ses chaînes, se prosterna à genoux, et après avoir fait une longue oraison, accompagnée d'une abondance de larmes, il se coucha sur un banc de son long à la renverse, où, les pieds étendus et les mains élevées au ciel, après avoir rendu grâces à Dieu, il mourut saintement en Notre-Seigneur, le vingt-unième jour de mai, l'an 582. Aussitôt toute cette vermine qui lui rongeoit le corps s'évanouit; de sorte qu'on ne la vit plus. Il fut honorablement enterré par Austadius, évêque de Nice, ainsi qu'il l'avoit recommandé avant sa mort. Son corps repose dans l'église cathédrale de Nice, selon ce qu'en dit Baronius en ses *Annotations sur le Martyrologe*, où il ajoute que sa fête se célèbre le quinzième jour de mars.

Il arriva que comme on enterroit son corps, un homme de la compagnie, s'approchant de la fosse, en prit un peu de terre, qu'il enveloppa soigneusement dans un linge. Cependant le lendemain matin voulant aller au monastère de Lérins, il s'embarqua dans un vaisseau qui faisoit voile pour aller à Marseille : toutefois, comme les maîtres du navire étoient juifs, il n'osoit leur déclarer son dessein. Mais lorsqu'ils furent arrivés au droit de l'île de Lérins, le uavire s'arrêta de lui-même par une permission divine, malgré la force du vent qui le chassoit furieusement en proue. De sorte que sur l'étonnement des mariniers pour un tel accident, celui-ci se découvrit et leur dit qu'il étoit chrétien, et portoit sur soi des reliques du bienheureux Hospice; qu'il désiroit aller au monastère de Lérins, mais qu'il n'avoit osé le leur dire jusqu'alors; qu'il savoit bien qu'en vertu de ces reliques Dieu avoit arrêté leur vaisseau, et qu'il ne partiroit pas de là, ni ne passeroit outre, s'ils ne lui accordoient de le conduire où il désiroit aller. Ce qu'entendant les matelots, ils changèrent de voiles, et prirent vent vers l'île de Lérins : y ayant descendu cet homme, ils cinglèrent librement en mer où ils voulurent.

Saint Grégoire de Tours, qui vivoit en ce même temps, a écrit assez particulièrement la vie de saint Hospice, l'ayant apprise du

religieux Lombard qui reçut cette faveur miraculeuse de saint Hospice, lorsqu'il le voulut tuer de son épée, dans sa tour; il dit qu'il savoit encore beaucoup de choses, que ce même religieux lui avoit apprises, mais qu'il les taisoit, parce qu'il savoit que plusieurs avoient déjà écrit sa vie.

Le Martyrologe romain fait une honorable mention de saint Hospice; comme aussi Molan, en ses *Additions sur le Martyrologe d'Usuard;* Paul Diacre, en son *Histoire des Lombards;* Sigebert, le cardinal Baronius, tant en ses *Annales* qu'en ses *Annotations sur le Martyrologe romain;* Surius, en ses *Vies des Saints*; Pierre des Natales, en son *Catalogue des Vies des Saints*, et le Père Gautier en sa *Chronologie.*

Dans la Mauritanie-Cesarienne, fête des saints martyrs Timothée, Pole et Eutyche, diacres, qui, après avoir prêché la parole de Dieu dans ce pays, méritèrent de recevoir ensemble la couronne.

A Césarée en Cappadoce, fête des saints martyrs Polyencte, Victorius et Donat.

A Cordoue, saint Secondin, martyr.

Le même jour, les saints martyrs Synèse et Théopompe.

A Césarée de Philippe, fête des saints martyrs Nicostrate et Antiochus, tribuns, avec quelques autres soldats.

Le même jour, saint Valens, évêque, qui fut mis à mort avec trois jeunes enfants.

A Alexandrie, la mémoire de saint Second, prêtre, et de plusieurs autres, qui, sous l'empire de Constance, furent cruellement

mis à mort durant les fêtes de la Pentecôte, par l'ordre de Georges, évêque arien.

De plus, les saints évêques et les saints prêtres que les ariens envoyèrent en exil, et qui méritèrent d'être associés aux saints confesseurs.

Ce même jour, mourut en Artois sainte Itisberge ou Ybergue, vierge, fille du roi Pepin et sœur de Charlemagne. Dès sa jeunesse elle renonça à tous les plaisirs du monde, et se mit sous la conduite de saint Venant. Ayant été demandée en mariage, à cause de sa beauté, par un roi de Portugal, elle obtint de Dieu de devenir galeuse afin de faire cesser les instances de ce prince et de pouvoir rester vierge. Elle mourut le 21 mai de l'an 790, et est principalement honorée à Aire en Artois; mais elle n'est point inscrite au Martyrologe romain.

VINGT-DEUXIÈME JOUR DE MAI.

Saint Ausonin ou Ausone, premier évêque d'Angoulême.

Les saints martyrs Faustin, Timothée et Vénuste; saint Caste et saint Émile, martyrs; sainte Julie, vierge et martyre; saint Basilique, martyr; sainte Quiterie, vierge et martyre; saint Marcien, évêque; saint Romain, abbé; saint Fonlques, confesseur; le bienheureux Atton; sainte Hélène, vierge; la bienheureuse Rite.

LA VIE DE SAINT AUSONIN OU AUSONE,

PREMIER ÉVÊQUE D'ANGOULÊME, MARTYR.

VERS L'AN 96.

Saint Clément, pape. — Domitien, empereur.

Saint Ausonin étoit François de nation, du pays d'Aquitaine, natif de la ville de Mortagne. Son père s'appeloit Albin, et sa mère Eugénie; tous deux étoient d'extraction noble, âgés de soixante-six ans, sans avoir eu aucun enfant; ce qui les affligeoit d'autant plus, qu'ils possédoient de grandes richesses, et se voyoient privés d'héritiers. Il est vrai qu'ils étoient païens; mais Dieu leur fit la grâce de les éclairer de la lumière de l'Évangile de Jésus-Christ, que l'on annonçoit déjà en plusieurs endroits de la France, d'autant que saint Pierre y avoit envoyé plusieurs saints personnages pour cet effet; entre autres il avoit envoyé à la ville de Limoges saint Martial, qui par ses saintes prédications, confirmées par plusieurs miracles, retiroit une infinité de personnes des ténèbres de l'idolâtrie.

Digitized by Google

Ainsi donc ces deux bons époux prioient Dieu nuit et jour de leur faire la grâce d'avoir lignée. Or, comme ils étoient un jour en prières, un ange leur apparut avec une merveilleuse lumière, dont ils furent d'abord fort épouvantés, mais après les avoir consolés, il leur dit : « Ne craignez pas, votre oraison est exaucée. » De sorte qu'ils reconnurent que cette parole venoit du ciel, dont ils furent grandement consolés, puis l'ange disparut. Quelques jours après, cette bonne dame Eugénie conçut, et devint enceinte de deux enfants mâles. Un peu devant son enfantement, le même ange lui apparut encore, et lui dit : « Avant que la nuit soit passée, assure-toi que tu enfanteras deux fils, l'un desquels tu nommeras Ausonin, et l'autre Aptone; ils serviront pour le salut de Mortagne et de tout le pays. En effet, cette bonne dame, environ sur la pointe du jour, accoucha de deux beaux enfants, ainsi qu'il lui avoit été prédit.

Cependant la réputation des grands miracles et de la doctrine de saint Martial, qui étoit en la ville de Limoges, se répandant par toute la province et aux lieux circonvoisins, plusieurs l'allèrent trouver pour recevoir ses enseignements : entre lesquels étoient Albin et Eugénie, père et mère de notre saint Ausonin, menant avec lui Aptone son frère, et toute leur famille. Quand ils furent près d'Angoulême, ils rencontrèrent saint Martial qui s'en alloit à Bordeaux et à Mortagne, prêcher le saint Évangile. « Monsieur, » lui dit Albin, sans le connoître, « je vous prie de m'enseigner le lieu où demeure Martial, ce grand personnage qui par ses prédications promet le royaume des cieux à ceux qui seront baptisés au nom de Jésus-Christ. Cette promesse nous le fait chercher, afin de recevoir le baptême, moi, ma femme, mes enfants, et toute ma famille, et de nous rendre capables de l'effet d'une si grande promesse, par la rémission de nos péchés. »

Saint Martial, bien joyeux de voir une telle humilité, lui répondit que c'étoit lui-même qu'ils cherchoient. Aussitôt ils se prosternèrent à ses pieds, et le supplièrent de leur donner le baptême, lui faisant offre d'or, d'argent, d'habillements, et d'autres choses qu'ils avoient apportées avec eux. Là-dessus saint Martial se fit

donner de l'eau et les baptisa tous. Mais quand il vint à baptiser notre saint Ausonin et son frère Aptone, Eugénie, leur mère, lui déclara les révélations qu'elle avoit eues de l'ange, et comment le même ange les avoit nommés avant qu'ils fussent nés. Après cela, saint Martial dit à Albin : « Pour ce qui est de votre or et de votre argent que vous me présentez, je ne le prendrai pas, mais faites-en bâtir ici une église à l'honneur de Jésus-Christ. » Albin ne manqua pas aussitôt d'en faire bâtir une, qui fut dédiée et consacrée à l'honneur de Dieu par saint Martial, puis le saint prenant avec lui les deux enfants d'Albin, à savoir saint Ausonin et saint Aptone, il s'en alla à Bordeaux prêcher la parole de Dieu; quelque temps après ils s'en retournèrent tous trois en leur pays.

Une nuit, comme ils se reposoient, un ange apparut en songe à saint Ausonin, et l'avertit que le lendemain son père et sa mère devoient mourir. Après cela ils se levèrent sur le minuit pour faire oraison, ensuite de laquelle saint Ausonin raconta sa révélation à saint Martial, de façon qu'ils s'embarquèrent tous trois de grand matin. Étant arrivés au port de Mortagne, et de là au logis d'Albin, père de saint Ausonin, ils le trouvèrent au lit malade, et Eugénie sa femme aussi.

Albin, voyant saint Martial, s'écria de joie : « Je vous remercie, mon Seigneur, de ce que vous me faites la grâce de voir encore une fois mon bon maître et seigneur Martial, par lequel j'ai été régénéré du sacrement de baptême avec ma femme, mes deux enfants, et toute ma famille. » Et le même jour, après avoir été consolé par saint Martial, et confirmé en la foi, ayant reçu le saint Sacrement de l'autel, viatique des chrétiens, il rendit l'âme à Notre-Seigneur, et peu après aussi Eugénie, conformément à ce que l'ange avoit dit à saint Ausonin leur fils.

Leur inhumation ayant été faite honorablement par Ausonin et Aptone, leurs enfants, ceux-ci se retirèrent à Limoges avec saint Martial, où ils firent bâtir proche de la ville un petit ermitage pour leur servir de retraite après leurs prédications; ils y menoient une vie angélique, par le moyen de laquelle et de leurs saintes exhortations ils retirèrent une infinité de personnes, qui, renonçant aux

erreurs et aux superstitions diaboliques, embrassèrent la foi de Jésus-Christ.

Mais le diable, enrageant de se voir ainsi bravé, fit tout son possible pour leur apporter du trouble : car il suscita quelques-uns de leurs compagnons à murmurer contre les deux frères, et à demander avec quelle autorité du magistrat ils prenoient la charge de prêcher. Là-dessus saint Martial, connoissant que c'étoit une ruse du diable, qui vouloit mettre de la division entre eux (car ils demeuroient tous ensemble), afin de les faire périr plus facilement, il reprit ces envieux avec une douceur paternelle, leur disant que la parole de Dieu n'étoit point liée, selon ce que dit saint Paul, lequel ajoute en un autre lieu : *En quelque occasion que ce soit que Jésus-Christ soit annoncé, je m'en réjouis, et m'en réjouirai.* Mais ces opiniâtres, au lieu de reconnoître leur faute par ces avis, continuèrent toujours de murmurer, disant qu'ils ne vouloient point avoir deux maîtres, mais seulement un, auquel ils obéiroient volontiers.

Saint Ausonin et son frère, voyant que cela s'adressoit à eux, bien fâchés de ce qu'ils servoient comme de pierre d'achoppement à leurs frères, eurent recours à l'oraison, priant Dieu d'adoucir leur aigreur et de leur pardonner, si en quelque chose ils leur avoient donné aucun sujet de mécontentement. L'oraison étant finie, ces envieux se vinrent présenter à eux, déchirant leurs habits comme des insensés, Dieu faisant voir par là une punition de leur orgueil et de leur témérité. Saint Martial, étonné d'un changement si prompt, en attribua la cause aux mérites de saint Ausonin envers Dieu, qui les avoit ainsi humiliés, et pria saint Ausonin de leur pardonner, ce qu'ils fit très-volontiers; ainsi ces pauvres gens s'apaisèrent.

Mais Dieu voulant se servir de ces deux frères en de plus grandes occasions, saint Martial les emmena avec lui en la ville d'Angoulême, afin d'y planter la foi, et de convertir ce peuple à la religion chrétienne. Il étoit encore dans l'erreur du paganisme, n'ayant été jusqu'alors éclairé d'aucun rayon de la lumière évangélique. Ils entrèrent donc sans difficulté dans le territoire d'Angoulême, et

vinrent jusqu'au lieu où depuis fut bâtie une église à l'honneur de Dieu et de saint Saturnin. Après qu'ils y eurent annoncé l'Évangile et la doctrine de Jésus-Christ, une grande multitude de peuple l'embrassèrent, et se firent chrétiens, recevant le sacrement de baptême. Saint Martial demeura là quelque temps, et fit ce qui étoit nécessaire en une telle occasion. Puis, s'en voulant retourner à Limoges, il ordonna saint Ausonin évêque d'Angoulême, et lui donna la charge et le gouvernement de tous ces nouveaux chrétiens. Il revint ensuite à Limoges, louant Notre-Seigneur d'avoir ainsi disposé les esprits du peuple d'Angoulême à recevoir la sainte foi, et de leur avoir donné pour évêque un si saint personnage.

Monsieur Robert dit que saint Ausonin fut tué par les barbares, et que l'Église d'Angoulême demeura longtemps sans pasteur. Monsieur Réné Benoît, docteur en théologie, en ses *Vies des Saints*, a écrit la vie de saint Ausonin, extraite des Martyrologes de l'Église d'Angoulême. Son nom n'est pas inscrit au Martyrologe romain.

A Rome, les saints martyrs Faustin, Timothée et Vénuste.

En Afrique, les saints Caste et Émile, qui accomplirent leur martyre par le feu. Saint Cyprien rapporte qu'ils furent vaincus dans la première attaque, mais que Notre-Seigneur les rendit victorieux dans un second combat, afin que ceux qui avoient cédé à la rigueur des flammes devinssent ensuite plus forts que les flammes mêmes.

Dans l'île de Corse, sainte Julie, vierge, qui, par le supplice de la croix, obtint la couronne. Elle étoit native de Carthage et devint esclave d'un païen nommé Eusèbe. Cette bonne fille rendoit un si fidèle service à son maître, qu'elle s'acquit entièrement son affection, bien qu'elle fût chrétienne et qu'elle s'adonnoit à l'oraison autant que ses devoirs le permettoient. Cet Eusèbe faisoit un grand commerce de marchandises. Un jour il prit port dans l'île de Corse,

ayant mené avec lui la sainte esclave. Or, une fête païenne étant survenue pendant qu'ils étoient en cette île, tous se trouvèrent au temple, excepté sainte Julie, qui demeura seule dans le navire, ce qui fit juger qu'elle étoit chrétienne. Le tribun, qui s'appeloit Félix, voulut la contraindre de sacrifier et la demanda en échange de quatre de ses esclaves; mais Eusèbe, qui l'aimoit grandement pour la considération de ses bons services, le refusa. Alors Félix usa d'un stratagème : il invita Eusèbe à dîner et lui fit faire si bonne chère, qu'il s'enivra et s'endormit; pendant son sommeil il enleva sainte Julie. Celle-ci refusa de sacrifier; elle fut cruellement souffletée, battue à coups de bâton; on la tira et traîna aux cheveux par les rues de la ville; néanmoins, elle confessa toujours constamment et courageusement Jésus-Christ, si bien qu'enfin elle fut crucifiée, à l'imitation de son cher et divin Époux, auquel elle rendit son âme, le vingt-deuxième jour de mai.

A Comane, dans la province de Pont, saint Basilique, martyr, à qui, sous l'empereur Maximien et le président Agrippa, on fit mettre des chaussures de fer garnies de clous embrasés; après d'autres tourments multipliés, ayant été décapité et jeté dans la rivière, il parvint à la gloire du martyre.

En Espagne, sainte Quiterie, vierge et martyre.

A Ravenne, saint Marcien, évêque et confesseur.

Au territoire d'Auxerre, saint Romain, abbé, qui servit saint Benoît dans sa grotte; depuis, étant venu en France, il bâtit un monastère, et ayant laissé plusieurs disciples imitateurs de sa sainteté, il passa au repos du Seigneur.

A Aquin, saint Foulques, confesseur.

A Pistoie en Toscane, le bienheureux Atton, évêque de l'Ordre de Vallombreuse.

A Auxerre, sainte Hélène, vierge.

A Casi en Ombrie, la bienheureuse Rite, veuve, religieuse de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, qui, dégagée des liens du mariage, aima uniquement Jésus-Christ son céleste Époux. Elle étoit de la petite ville de Cascia en Ombrie, et s'appeloit Marguerite, d'où lui est venu par abréviation le nom de Rite. Elle vouloit garder à Notre-Seigneur sa virginité; mais ses parents la forcèrent d'épouser un homme dont le caractère dur et presque féroce fut pour elle un sujet d'épreuves et de mérites pendant dix-huit ans. Elle parvint enfin, par sa douceur, par ses prières, ses larmes, ses austérités, à le gagner à Dieu et à lui obtenir une fin chrétienne. Ayant perdu peu après ses deux fils, elle vendit son bien, en donna le prix aux pauvres et se retira dans un couvent de religieuses de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. Elle y mena une vie très-austère, ne mangeant qu'une fois le jour, et ne prenant jamais à cet unique repas qu'un peu de pain et d'eau. Elle méditoit continuellement la Passion de Notre-Seigneur, et son amour la rendant participante des douleurs de son bon Maître, elle fondoit en larmes, et plusieurs fois on crut qu'elle y succomberoit. Un jour qu'elle avoit entendu prêcher le célèbre missionnaire saint Jacques de la Marche, s'étant retirée dans sa cellule, elle demanda à Notre-Seigneur la grâce de porter dans son corps quelques-unes des plaies de sa Passion. Elle sentit aussitôt les pointes d'une couronne d'épines s'enfoncer dans sa tête; le sang coula avec abondance, et ses plaies s'étant corrompues, il en sortit jusqu'à la fin de ses jours un pus infect qui la forçoit de vivre à l'écart de ses compagnes. Elle mourut le 22 mai 1407, après une maladie de quatre ans, pendant lesquels elle ne prit guère d'autre nourriture que la sainte Eucharistie. Le pape Urbain VIII la mit au rang des bienheureux le 11 octobre 1627, à cause des miracles qui ne cessoient de s'opérer à son tombeau.

VINGT-TROISIÈME JOUR DE MAI.

Saint Didier, évêque de Laugres. — Le bienheureux Crispino de Viterbe, Frère-lai de l'Ordre des Mineurs-Capucins.

Les saints martyrs Épitace et Basilée; saint Quintien et ses compagnons, martyrs; plusieurs saints martyrs de Cappadoce et de Mésopotamie; saint Didier, évêque de Vienne; saint Michel, évêque; saint Mercurial, évêque; saint Euphèbe, évêque; les saints Eutyque et Florence, moines; saint Guibert, fondateur de l'abbaye de Gemblours.

LA VIE DE SAINT DIDIER,

ÉVÊQUE DE LANGRES.

AN 484.

Saint Félix III, pape. — Odoacre, roi.
— Clovis, roi.

Une des grandes persécutions que l'Église ait jamais souffertes, a été celle des Vandales, qui fut cruelle au possible; car ces barbares, ne pardonnant ni à petits ni à grands, ni à prêtres ni à clercs, tailloient en pièces tous ceux qui s'opposoient à leur fureur, et comme s'ils eussent pris à tâche d'effacer entièrement le christianisme, ils ne s'étudioient qu'à traverser les chrétiens, et à les rendre misérables.

La ville de Langres se ressentit beaucoup de leur tyrannie, après avoir été prise d'assaut et de vive force. En ce temps-là, et durant cette persécution, il y avoit en cette ville un saint évêque qui avoit toutes les conditions d'un bon pasteur, et qui étoit comme médiateur entre Dieu et les hommes, honorant Dieu de ses sacrifices, et

édifiant son prochain de son bon exemple ; il sembloit un disciple sorti de l'école et du sein du Fils de Dieu, pur comme un ange, droit et équitable en ses jugements, constant en ses saintes résolutions, dévot au chœur, zélé pour l'église, prudent en ses conseils, tranquille et assuré en sa conscience, assidu en l'oraison, sobre en son vivre, patient dans l'adversité, modéré dans la prospérité, riche en vertus, sage en paroles, fervent dans ses prédications, désintéressé en toutes ses actions, comme ne respirant que l'honneur de Dieu et ce qui concernoit sa gloire.

Ce bon prélat étoit comme un mur d'airain, en la ville de Langres, même plus fort pour la constance que celui que les ennemis abattoient. Il alloit de tous côtés, fortifiant et encourageant ses ouailles à embrasser la mort plutôt que de renoncer à la foi qu'ils avoient promise à Dieu, disant que cette persécution étoit la pierre de touche avec laquelle Dieu les vouloit éprouver, pour voir s'ils lui seroient fidèles. Lui-même, poussé du désir d'endurer le martyre, s'en alloit quelquefois sur les murs de la ville accompagné de son clergé, criant de toute sa force, afin d'être entendu des ennemis, leur disant qu'il étoit chrétien, et tous ceux aussi qui étoient dans la ville; qu'ils ne reconnoissoient point d'autre Dieu que celui du ciel, pour lequel ils étoient prêts de sacrifier leurs vies et leurs biens ; que c'étoit lui seul qu'ils adoroient, qu'ils servoient, et en qui ils avoient mis toute leur espérance; qu'il les conjuroit de le reconnoître pour Seigneur et auteur de toutes choses, et qu'ils cessassent de persécuter ceux qui invoquoient son nom, de peur qu'ils n'encourussent son indignation.

Mais ces bourreaux, plus cruels que des tigres, bien loin de rentrer en eux-mêmes, pour les paroles que le saint leur disoit, en devinrent plus inhumains. De sorte qu'ayant fait brèche, ils se jetèrent comme des loups ravissants sur des troupeaux d'agneaux, égorgèrent et massacrèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent, mirent le feu dans la ville, qu'ils ruinèrent après l'avoir pillée, et qui pis est, c'est qu'entrant dans l'église pour emporter les ornements et les richesses, ayant trouvé le saint évêque Didier priant Dieu devant l'autel, afin qu'il lui plût de délivrer son peuple d'une si

grande calamité, ces cruels barbares, sans respecter sa qualité et la douceur de ses paroles, capables d'apprivoiser des lions, le garrottèrent et le menèrent avec force et violence (bien qu'il ne fît aucune résistance) devant leur capitaine Crescus. En sa présence il déclara qu'il étoit chrétien, et prêt d'endurer toute sorte de tourments pour l'amour de Celui qui avoit été crucifié pour lui; qu'il le conjuroit de ne le pas épargner, pourvu qu'il conservât le reste de ses ouailles, qui avoient échappé des mains de ses soldats.

A ces paroles, Crescus, voyant que c'étoit perdre le temps de penser le réduire à sa volonté et le faire renoncer à sa religion, le fit conduire hors de la ville pour y être décapité, sans toutefois que les ennemis cessassent de répandre le sang du peuple, ce qui causoit plus d'affliction au saint prélat que la mort même. Mais quoi! Dieu étoit irrité; il vouloit punir le peuple de Langres des péchés énormes qu'il avoit commis.

Il arriva en cette occasion une chose étrange et mémorable, pour montrer que c'est avec juste raison que le Roi-Prophète a dit que ceux qui aiment et servent Dieu de tout leur cœur sont honorés : c'est que le bourreau qui devoit décapiter saint Didier, voulant passer par la porte de la ville par où le saint avoit passé, car il le suivoit, pour exécuter la sentence du capitaine, il se laissa tomber sous cette porte, et mourut subitement. Qui plus est, les pierres de cette porte se décimentèrent et se démolirent d'elles-mêmes en si grande quantité, et bouchèrent tellement le passage, que personne depuis n'y a passé, et qu'elle n'a pu être réparée, d'autant que ce que l'on y foisoit un jour se trouvoit le lendemain défait. De plus, Vincent de Beauvais remarque que lorsque le saint fut décollé, plusieurs gouttes de sang tombèrent sur les feuillets d'un livre ouvert qui faisoit mention des saints Évangiles, et que le sang pénétra les caractères écrits sur le papier, sans qu'une seule lettre fût effacée : on garde encore aujourd'hui en la ville de Langres ce livre, pour marque de ce miracle.

Crescus, qui porta sentence contre le saint, ne le porta pas loin non plus; car Dieu se sert des impies et des méchants, comme les rois et les grands du monde font des éperviers, qui, pendant que

ces oiseaux de proie peuvent servir à leurs plaisirs et à leurs divertissements, les font bien traiter et en ont grand soin; mais lorsqu'ils ne peuvent plus rendre service, ils les font jeter au fumier. Dieu se sert ainsi des impies et des méchants pour faire sa volonté et châtier son peuple, mais ensuite il jette les verges au feu, et les châtie eux-mêmes. Et bien que pour un temps ces méchants semblent avoir une autorité absolue, néanmoins à la fin leur ruine est telle, qu'elle les fait comme un prodige de misères, et l'exemple d'un horrible désespoir. Crescus donc, après avoir rougi de sang les maisons et le pavé des rues de la ville de Langres, fait une multitude de veuves et d'orphelins, renversé et ruiné les plus beaux édifices de cette ville, Dieu permit que passant par la ville d'Arles, il fut trahi par les siens, et mis entre les mains de ses ennemis, qui lui firent endurer tant de tourments, qu'il fut contraint de quitter cette misérable vie.

Il y a quatorze cents ans que saint Didier souffrit le martyre, le vingt-troisième jour de mai. Notre-Seigneur après sa mort opéra plusieurs miracles pour manifester sa gloire. Les malades qui venoient visiter son tombeau avec une ferme foi, s'en retournoient sains et guéris : comme aussi ceux qui étoient accablés de tristesse, pour quelque événement inopiné qui leur fût survenu, sortoient de ce lieu aussi remplis de joie et de contentement, comme si rien ne leur fût arrivé. Les aveugles y étoient éclairés, les sourds y recouvroient l'ouïe, les boiteux le marcher et les muets la parole.

Il fit encore un autre miracle à sa mort qui n'est pas moins authentique que le premier, et bien que Vincent de Beauvais n'en fasse point mention, ni plusieurs autres auteurs qui parlent de lui, comme le cardinal Baronius, en ses *Annotations sur le Martyrologe romain*, Bède, Pierre de Natalibus et autres, néanmoins la tradition a enseigné aux religieux de Saint-Victor-lez-Paris (qui font fête de lui, pour avoir une église proche de Paris dédiée en son honneur), qu'après que le bourreau l'eut décollé, il ramassa sa tête de ses propres mains, pleine de vie, et la tenant ainsi, marcha jusqu'aux portes de la cité, où, s'arrêtant et se reposant, il mit sa tête auprès de lui, puis un peu de temps après la reprit et la porta

jusqu'au lieu où il fut enterré : Dieu voulant qu'en cette ville il imitât saint Denis, ainsi qu'il l'avoit en quelque façon imité en son martyre.

Il fut le troisième évêque de Langres, comme l'a remarqué Démocrates.

LA VIE DU BIENHEUREUX CRISPINO DE VITERBE,

FRÈRE-LAI DE L'ORDRE DES MINEURS-CAPUCINS.

Le bienheureux Crispino naquit à Viterbe, capitale de la province appelée le Patrimoine de saint Pierre, dans l'État romain, le 13 décembre de l'an 1668. Son père étoit un brave artisan nommé Ubald Fioretti; sa mère s'appeloit Marzia. C'étoit une pieuse femme et qui inspira à son enfant la plus tendre dévotion envers la très-sainte Vierge. Il n'avoit encore que cinq ans, lorsqu'elle le conduisit, un jour de l'Annonciation, à l'église de Notre-Dame *della Quercia,* ou du Chêne; elle se mit à genoux devant l'image miraculeuse qu'on y honore, et après l'avoir consacré à Marie, elle lui dit en lui montrant l'image : « Regarde, mon enfant : voilà ta mère; je te donne à elle en ce moment; aime-la toujours d'un cœur vrai, et honore-la comme ta maitresse. »

Ces paroles firent une impression si profonde sur le bienheureux enfant, que dès lors il ne l'appela plus que sa mère et sa dame; dès qu'il eut l'âge de raison, il jeûnoit à la vigile de ses fêtes, principalement de l'Immaculée-Conception; plus tard il y ajouta tous les samedis de l'année, jeûnant ces jours-là au pain et à l'eau.

Sa mère lui avoit encore appris à recourir à sa bonne protectrice dans tous ses dangers : « Mon enfant, lui disoit-elle, il faut s'écrier alors: Vierge Marie, venez à mon aide; et elle y viendra. » L'enfant

retint cette parole. Un jour qu'il étoit monté sur un arbre avec ses petits camarades, une branche cassa, et ils tombèrent sur des pierres. Ils furent tous grièvement blessés, excepté le bienheureux, qui s'étoit souvenu d'invoquer Marie.

Une autre fois, un jeune poulain, échappé des écuries du comte Bussi, le renversa dans la rue et le foula aux pieds. Les passants vinrent le relever, croyant le trouver mort : il n'avoit aucun mal, et attribuoit cette préservation si extraordinaire à la protection de la très-sainte Vierge.

Dès cette première jeunesse, il se levoit la nuit pour prier, dormoit souvent sur la terre nue, et se flagelloit en cachette avec un paquet de cordes, en mémoire de la flagellation de Notre-Seigneur. Il passoit sa matinée à servir des messes dans les églises ; quand sa mère alloit au couvent de Sainte-Rose de Viterbe, pendant qu'elle recevoit des religieuses le linge qu'elle devoit blanchir ou raccommoder, l'enfant entroit dans l'église et restoit en prières devant le corps de sainte Rose. Les religieuses l'y surprirent un jour, et admirant sa piété, elles l'appeloient le *petit Saint*, ce qui le rendoit tout honteux, car il aimoit déjà l'humilité comme la gardienne de toutes les vertus.

Quand il eut dix ans, ses parents lui firent étudier la grammaire au collége des Jésuites; ils le mirent ensuite en apprentissage chez un de ses oncles qui étoit cordonnier. Tous les samedis soir, quand il étoit content de son travail, cet oncle lui donnoit une petite pièce d'argent. Le dimanche matin, le bienheureux jeune homme couroit de bonne heure au marché; il y achetoit un bouquet de fleurs. « Donnez-moi les plus belles que vous avez, disoit-il au marchand, car c'est pour les offrir à une grande dame. » Il alloit ensuite les porter à quelque image ou statue de la très-sainte Vierge, et restoit toute la matinée à servir les messes dans cette église avec une piété angélique.

Il y eut en ce temps-là une grande sécheresse : on fit des processions de pénitence pour apaiser la colère du Ciel; dans une de ces processions, le bienheureux fut si touché de la dévotion des jeunes novices du couvent des Capucins, qu'il se sentit le désir

d'entrer dans leur Ordre, pour y faire son salut. A partir de ce moment, il alloit tous les dimanches soir entendre les complies dans leur église; il se procura la règle de Saint-François, l'apprit par cœur, et la plaça dans ses habits pour l'avoir toujours sur sa poitrine. Enfin le Provincial étant venu au couvent, il obtint de lui la permission d'entrer au noviciat.

Ce fut un grand chagrin pour ses parents. « Pourquoi pleurez-vous? disoit-il à sa mère; ne m'avez-vous pas donné à la très-sainte Vierge dès l'âge de cinq ans? Pouvez-vous reprendre ce que vous lui avez offert? Vous n'avez fait aucune réserve : je ne m'appartiens donc plus. »

Il se présenta au noviciat le 4 juillet de l'an 1693. Le gardien du couvent ne voulut pas d'abord le recevoir, à cause de sa maigreur, de sa petite taille, de son air chétif; il craignoit qu'il ne pût jamais supporter les rigueurs de la règle. Ce refus désola le bienheureux; mais le Provincial ordonna qu'on le reçût, puisque lui l'avoit admis. Il prit l'habit le jour de Sainte-Marie-Magdeleine, et changea le nom de Pierre qu'il avoit eu au baptême, pour celui de Crispino, en souvenir du métier qu'il avoit exercé dans le monde. Le bienheureux avoit alors vingt-cinq ans.

Il fut reçu parmi les Frères-lais; ce n'est pas qu'il ne pût étudier et parvenir au sacerdoce : il avoit appris un peu de latin, il ne manquoit pas d'esprit; mais il avoit encore plus d'humilité. Cette âme candide ne se croyoit pas assez pure pour les sublimes fonctions de l'autel, d'ailleurs il vouloit marcher sur les traces de saint Félix de Cantalice, dont le glorieux souvenir étoit encore vivant dans l'Ordre des Capucins. Il labouroit le jardin, il alloit à la quête, il soignoit les malades, ce qui ne l'empêchoit pas de passer une partie de ses nuits en prières, de jeûner, de se discipliner : ses forces, qu'on avoit cru si débiles, suffisoient à tout, avec l'aide de Dieu.

Quand il fut profès, on l'envoya au couvent de la Tolfa, où il devint cuisinier. Il éleva un autel à la très-sainte Vierge dans la cuisine, et il avoit soin de le garnir toujours de fleurs si fraîches, si odorantes, que l'air en étoit embaumé. Il aimoit à y chanter tous

les soirs les litanies de sa bonne Mère, avec deux clercs qui l'aimoient. La très-sainte Vierge ne manqua pas de récompenser la piété de son serviteur.

Une épidémie vint ravager la Tolfa, pays voisin de la mer, et sujet à des brouillards malsains. Une dame, nommée Galliana, et qui étoit une des bienfaitrices du couvent, en fut atteinte. Elle avoit une grande confiance en Frère Crispino, dont elle connoissoit la vertu; elle fit prier le gardien de permettre au bienheureux de l'aller voir. Le gardien le lui envoya avec le Frère quêteur. Quand le bienheureux fut entré, cette dame lui demanda de faire le signe de la croix sur sa tête avec la médaille de son chapelet, qui représentoit l'immaculée Conception. Le bienheureux le fit, et à l'instant même cette femme fut guérie. Le bruit de ce prodige se répandit aussitôt dans le pays; tous les malades voulurent voir le Frère, qui se cachoit du mieux qu'il pouvoit; mais le gardien ordonna : il fallut obéir, et il en guérit un très-grand nombre par le moyen de cette médaille.

Il guérit entre autres un célèbre prédicateur de l'Ordre de Saint-Augustin, qui étoit dans un état désespéré, et le gouverneur des mines d'alun situées dans le voisinage de la Tolfa. Ce gouverneur avoit une mauvaise réputation sous le rapport des mœurs et de la probité. « Seigneur gouverneur, lui dit le bienheureux en entrant, vous voulez que la très-sainte Vierge vous guérisse; mais celui qui offense le Fils, afflige la Mère; la vraie dévotion à la très-sainte Vierge, c'est de ne pas offenser son divin Fils. » Le gouverneur se mit à pleurer, et promit de changer de vie; le bienheureux le guérit alors en lui faisant le signe de la croix avec la médaille. Le gouverneur tint parole, et vécut depuis saintement.

L'influence que ces miracles donnoient au bienheureux profita grandement à ces contrées; les pécheurs publics ne pouvoient souffrir sa vue, et se détournoient de son chemin. Dès qu'on l'apercevoit, les joueurs cachoient leurs dés ou leurs cartes; il apaisa une fois un combat entre des sbires et des ouvriers des mines; il venoit là par hasard, mais quand on le vit de loin, les coups de fusil cessèrent : sbires et ouvriers s'enfuirent chacun de leur côté. Aussi un

missionnaire disoit-il en soupirant : « Frère Crispino en fait plus par sa seule présence, que moi avec tous mes sermons. »

C'est la coutume de l'Ordre des Capucins de changer souvent les Frères de couvent, afin qu'ils ne s'attachent point aux lieux qu'ils habitent : le bienheureux fut donc envoyé à Rome, pour y exercer la charge d'infirmier. En vain, les magistrats de la Tolfa réclamèrent-ils auprès du Provincial, dans l'espoir de conserver celui qu'ils appeloient le protecteur du pays ; le Provincial répondit que cela étoit contre l'esprit de la Règle. On fit partir le bienheureux secrètement, à cause de la douleur de ce bon peuple, auquel il avoit rendu tant de services. Il étoit accompagné dans ce voyage d'un Frère que les torrents à passer effrayoient singulièrement, et qui succomba bientôt à la fatigue d'une marche pénible. Le bienheureux, le voyant pâle et abattu, lui prit les deux mains et lui dit :

— Courage, ayez bon espoir en Dieu et en la très-sainte Vierge.

Aussitôt le religieux sentit comme un sang nouveau courir dans ses veines ; les forces et la joie lui revinrent au cœur ; les plaies de ses pieds furent guéries en un instant, et il fit le reste du voyage, à travers la boue et les torrents, comme si c'eût été une promenade. Il parcourut depuis les Alpes et les Apennins en prêchant des missions, et il attribuoit au bienheureux la force avec laquelle il avoit soutenu pendant tant d'années les travaux de son apostolat au milieu des montagnes.

Le bienheureux entra dans Rome par la porte la plus rapprochée de Saint-Pierre ; il lui avoit fallu pour cela se détourner un peu de son chemin et faire quelques milles de plus : « Mais, disoit-il à ses compagnons, pouvons-nous aller au couvent avant d'avoir été prier au tombeau de saint Pierre, qui tient les clefs du paradis, et qui doit nous en ouvrir les portes ? » Arrivé dans la basilique, il se prosterna au pied du grand tombeau, et arrosa de ses larmes cette terre bénie. Il voulut ensuite visiter les sept autels. Il fallut que ses compagnons l'arrachassent du temple, qu'il ne pouvoit se résoudre à quitter.

Le bienheureux resta peu de temps à Rome : son humilité lui faisoit trouver sa charge d'infirmier supérieure à son mérite. « Je

ne suis pas, disoit-il, une bête que l'on puisse tenir à l'ombre ; je suis trop froid dans l'amour de Dieu ; il me faut de la fatigue et de la chaleur, ou le feu de la cuisine, ou le soleil du jardin : j'ai besoin de travailler pour me réchauffer. » Il tomba malade en effet, et les supérieurs l'envoyèrent, à son grand contentement, à Albano pour y être cuisinier

La première chose qu'il fit, fut de placer dans sa cuisine une image de la très-sainte Vierge, qu'il orna de fleurs, et devant laquelle il aimoit à prier, autant que ses occupations le lui permettoient. Quand on l'alloit voir, et il venoit beaucoup de monde au couvent, il menoit les visiteurs devant cette image, et il leur récitoit les belles stances que le Tasse a consacrées à la très-sainte Vierge dans sa *Jérusalem délivrée*. C'étoit pour lui l'occasion de pieux entretiens, où il ranimoit la ferveur de ceux qui l'écoutoient. Un religieux lui reprochant un jour de se servir ainsi des poëtes profanes :

— Mon Père, lui répondit le bienheureux, le poisson ne va pas de lui-même à l'hameçon du pêcheur ; il faut qu'il y soit attiré par quelque appât. Nos cilices et nos jeûnes ne sont guère du goût des gens du monde ; ces stances les attirent et leur font écouter le petit discours que j'y ajoute.

Tous les seigneurs et les prélats qui vont passer l'automne à Albano, vouloient en effet voir l'autel de Frère Crispino, et lui entendre réciter ses vers. Le prince Pamfili, le cardinal son frère, le cardinal Casini, plusieurs autres princes de l'Église le visitoient fréquemment ; ils aimoient sa douce gaîté, son aimable simplicité et surtout la sainteté qui animoit toutes ses paroles. Ils en parlèrent à Clément XI, lorsqu'il vint passer quelque temps à Castel-Gandolfo. Le Pape voulut le voir et alla au couvent des Capucins ; le bienheureux, tout confus, osoit à peine lui répondre ; mais encouragé par la bienveillance du Souverain-Pontife, il l'entretint avec tant d'humilité, de modestie et de grâce, que Clément XI revint souvent au monastère, et toujours il demandoit Frère Crispino.

Il y alla un matin entendre la messe ; il avoit fait porter de la cire au couvent, et avoit ordonné qu'on y ajoutât deux cierges pour

la sainte Vierge de Frère Crispino. Ceci avoit trait à une aventure toute récente qu'on lui avoit rapportée.

Un seigneur de Brescia avoit donné au bienheureux deux fleurs magnifiques brodées en soie pour son autel. Quelques jeunes gens qui alloient et venoient dans la cuisine volèrent les fleurs, ce qui fit une grande peine à Frère Crispino, à cause du peu de respect que ces jeunes gens témoignoient pour la très-sainte Vierge, à qui ces fleurs étoient destinées. Le Père Damascéni, qui étoit fort aimé de Clément XI, lui donna peu après deux cierges; le bienheureux les allume sur son autel et sort dans le jardin pour cueillir des légumes. Le Père Damascéni fit aussitôt enlever les cierges, en sorte que quand le bienheureux rentra, il crut qu'on les lui avoit encore volés. Il s'en plaignit à la très-sainte Vierge. « Mais comment? lui dit-il avec une familiarité toute filiale; hier les fleurs, et aujourd'hui les cierges! Mais vraiment, ma Mère, vous êtes trop bonne. Quelque jour ils vous prendront votre Fils dans les bras et vous n'oserez rien dire. Oui, je vous le dis, je vous le répète et je vous le redirai mille fois, vous êtes si bonne, qu'ils finiront par vous enlever votre Fils. »

Le Père Damascéni, qui s'étoit caché, écoutoit ces reproches affectueux, sans que le bienheureux pût le voir; il rentra alors dans la cuisine, le prit dans ses bras, lui rendit les cierges et le quitta, admirant cette tendresse si vive, si confiante qu'avoit le serviteur de Dieu envers la très-sainte Vierge. Il en parla sans doute au Pape, qui voulut aussi offrir des cierges à l'autel du bienheureux; c'est pourquoi, après la messe, il le fit venir, lui donna les cierges de sa main, pour qu'il les fit brûler devant l'image de la très-sainte Vierge, et qu'il la priât de l'assister dans le gouvernement de l'Église, qu'éprouvoient alors de nombreuses calamités.

Une autre fois que le Pape revenoit du couvent de Galloro, situé entre Albano et Genzano, un peu plus loin que le charmant village de la Riccia, il fit arrêter sa voiture à la porte des Capucins. Le prince Chigi lui avoit offert du gibier, et le Pape l'avoit fait mettre dans sa voiture. On prévint le gardien de l'arrivée du Souverain-Pontife. « Je reviens de la chasse, dit Clément XI en souriant, et

je vous apporte quelques pièces de gibier : dites à Frère Crispino de les venir prendre. »

Frère Crispino accourut. Le Pape voulut les lui remettre lui-même de ses mains, et il lui dit ensuite : « Faites-le bien cuire; et comme c'est demain dimanche, jour où l'on ne jeûne pas, nous vous ordonnons, Frère Crispino, de manger ce qui vous sera donné pour votre part; et nous vous l'ordonnons par obéissance, entendez-vous bien? » ajouta le Souverain-Pontife, qui vouloit forcer ainsi le bienheureux à goûter de son gibier.

Le bienheureux remercia le Pape de sa bonté; mais il étoit tout stupéfait de tant de bienveillance, et surtout il trembloit de perdre le précieux trésor de l'humilité, que ces attentions si marquées, si particulières, mettoient à une rude épreuve. Quelques miracles que sa charité le contraignit de faire, portèrent ses craintes à leur comble, en le rendant l'objet de l'admiration générale, et le résolurent à quitter Albano. Je raconterai seulement deux ou trois de ces miracles.

Le cardinal de la Trémouille, après une dangereuse maladie, avoit perdu l'appétit et le sommeil; il étoit venu respirer l'air pur d'Albano, et tous les matins il faisoit sa promenade au couvent des Capucins. Il aimoit à causer avec le bienheureux, qui, le voyant si triste, si mélancolique, en eut pitié. Il prend quelques fruits, les met sur son autel, prie la très-sainte Vierge de les bénir, et les porte au cardinal, qui, après les avoir mangés, recouvra aussitôt l'appétit et le sommeil avec une santé parfaite.

Un jour que le Pape entendoit la messe au couvent, un de ses camériers monseigneur Adriani, fut pris de coliques si affreuses, qu'il fut obligé de quitter l'église. Il étoit souvent sujet à ces douleurs, dont les médecins n'avoient jamais pu le guérir entièrement. Il rencontre Frère Crispino, qui, touché de ses souffrances, le mène à son autel, lui fait prendre une des fleurs offertes à la très-sainte Vierge et le délivre de son infirmité pour toujours. Le médecin du Pape, ayant appris cette guérison, dit à Frère Crispino :

— Vos remèdes ont plus de vertu que les nôtres.

— Monseigneur, répondit le bienheureux, vous êtes un savant

médecin, et tout Rome vous reconnoît comme tel, mais la très-sainte Vierge est encore plus savante que vous et que tous les médecins du monde.

L'abbé Mengoli avoit perdu des papiers de grande importance pour plusieurs familles de la Romagne; il accourt désolé au couvent. Le bienheureux prie quelque temps devant son autel; puis il se lève et dit avec assurance : « Retournez chez vous, et cherchez dans telle armoire, qu'il lui indiqua; ils sont là. » Il les y trouva en effet. Cependant le bienheureux n'avoit jamais mis le pied dans sa maison.

Mais ces événements, et plusieurs autres de ce genre, s'étoient répandus dans le public : on accouroit en foule au couvent; la tranquillité du bienheureux en étoit troublée, et son humilité lui sembloit en trop grand péril; il demanda donc à ses supérieurs de l'envoyer en un autre monastère, et il fut chargé de cultiver le jardin des Capucins de Monte-Rotondo.

Quand il arriva, le Frère quêteur étoit malade; le bienheureux fit la quête pendant un mois, outre ses autres fonctions : presque tout le service du couvent portoit sur lui; mais il suffisoit à tout avec joie. Lorsqu'on le plaignoit de cet excès de besogne, il citoit en riant cette parole de saint Philippe de Néri : *Le paradis n'est pas fait pour les lâches.*

Il éleva tout d'abord dans son jardin un petit autel à la très-sainte Vierge, qu'il mit à l'abri sous une mauvaise cabane de nattes et de branchages. Les religieux lui disoient :

— Mais, Frère Crispino, votre cabane ne tiendra jamais contre l'hiver : les pluies, le vent, les orages l'abatteront bientôt et la jetteront par terre.

— Quel vent, quelles pluies, quels orages? répondoit le bienheureux. Le Soracte et les autres montagnes de l'Apennin tomberont dans la plaine avant cette cabane élevée à la très-sainte Vierge, qui commande au vent, aux orages, au ciel tout entier.

La cabane résista en effet, protégée par la Reine du ciel; l'hiver, le vent, si violent sur ces hauteurs, déracinoit les plus grands arbres, mais il respectoit cet humble toit, à l'étonnement des reli-

gieux et des habitants témoins de ce prodige. Comme à Albano, le bienheureux avoit soin de fournir de fleurs nouvelles l'image de sa divine patronne; il répandoit des graines devant la cabane, afin que es oiseaux s'y assemblassent pour chanter les louanges de leur Reine.

Il y avoit au couvent un capitaine nommé Lanciani, qui s'y étoit réfugié pour éviter les poursuites de la justice : ce capitaine, ayant grande confiance au bienheureux, lui demanda d'implorer pour lui la très-sainte Vierge. Après avoir prié devant son autel, Frère Crispino lui dit : « Ayez confiance, seigneur capitaine; vous resterez encore deux mois avec nous, mais vous serez libre ensuite. » Le capitaine remarqua le jour : deux mois après, jour pour jour, il apprit que son affaire étoit arrangée, et qu'il pouvoit retourner dans sa famille.

Un jeune ouvrier qui travailloit à réparer la corniche de l'église, tomba du haut de l'échelle, se brisa le corps sur le grand autel, et vint rouler sur le pavé. On l'emporta à l'infirmerie, plutôt pour lui administrer les derniers Sacrements, que pour le soigner, car il étoit presque mort. Le bienheureux accourut auprès de lui. « François, lui dit-il, en le touchant légèrement, espère en Dieu et en sa très-sainte Mère : dans deux jours tu seras guéri. » Pendant ces deux jours le bienheureux redoubla ses austérités et ses prières, offrit pour le malade la sainte Communion; François se leva et se trouva guéri.

En ce temps-là, une maladie contagieuse ravageoit le couvent des Capucins de Bracciano. Le bienheureux se trouvoit à Rome, où il avoit accompagné un des Pères de Monte-Rotondo, lorsque le Provincial reçut la nouvelle de cette épidémie. Il falloit envoyer un infirmier à Bracciano; mais le Provincial ne savoit qui nommer, car il y alloit de la vie. Le bienheureux s'offrit aussitôt.

— Mais, Frère Crispino, répondit le Provincial, comme il y a péril de mort, je n'entends pas forcer votre volonté.

— Quelle volonté, Père Provincial, quelle volonté ? reprit le bienheureux. Quand je me suis fait Capucin, j'ai laissé ma volonté à Viterbe. J'ai fait vœu d'obéissance devant Dieu, la très-sainte

Vierge et notre Père saint François, et je n'y ai point mis de réserve pour les maladies et pour la mort. Envoyez-moi donc en vertu de la sainte obéissance, et j'irai content.

En disant ces paroles, il s'agenouilla devant le Provincial, qui, admirant le zèle du serviteur de Dieu, lui donna l'ordre qu'il désiroit. Mais les amis de Frère Crispino, apprenant le danger qu'il alloit courir, essayèrent de le détourner de ce voyage.

— Rassurez-vous, leur dit en riant le bienheureux, je vais à Bracciano en compagnie d'un grand et savant médecin, et muni d'un excellent préservatif contre le mauvais air.

Les religieux voulurent savoir quels étoient ce médecin fameux et ce préservatif si sûr.

— Le grand médecin qui vient avec moi, reprit le bienheureux, c'est notre Père saint François, et le préservatif que j'emporte, c'est la sainte obéissance.

Il avoit raison de compter sur l'assistance divine, car il revint au mois d'octobre à Monte-Rotondo, mieux portant que jamais, après avoir guéri, par ses soins et par ses prières, tous les malades du couvent de Bracciano.

Au Chapitre suivant, le bienheureux fut envoyé à Orviéto, pour y exercer l'office de Frère quêteur. Il n'y avoit pas huit jours qu'il faisoit la quête, que déjà toute la ville le connoissoit et l'aimoit. Les marchands de fruits et de légumes vouloient qu'il choisit lui-même ce dont il avoit besoin, et, pour le mettre plus à l'aise, ils faisoient semblant de causer avec leurs voisins, détournoient la tête, quittoient leurs boutiques, afin qu'il fît mieux son choix. C'étoit à qui lui donneroit; il tenoit en quelque sorte toute la ville dans sa main, tant la vertu est aimable et gagne d'avance tous les cœurs. L'évêque et le gouverneur se plaisoient à causer avec ce pauvre Frère, dont les réponses naïves et pieuses éclairoient et touchoient leur cœur. « Je n'ai pas de plus grande consolation, disoit le cardinal Nuzzi, évêque d'Orviéto, que les visites de ce saint homme. » Quand il le rencontroit, il faisoit arrêter son carrosse pour s'entretenir avec lui. Le bienheureux profitoit de cette bienveillance de l'évêque et du gouverneur pour obtenir des secours aux malheu-

reux, des pensions aux pauvres veuves, aux orphelins, quelque soulagement aux prisonniers. Il venoit toujours avec quelque requête de charité, et s'en retournoit porter la consolation et la joie dans les familles. Son influence s'étendoit jusque sur les sbires; il apprend un jour qu'ils avoient pris un malfaiteur et qu'ils le maltraitoient: le voilà qui accourt, qui les prêche, qui leur fait des remontrances, qui les gronde enfin de leur dureté. Les sbires, ordinairement peu commodes, l'écoutoient tout honteux; ils promirent d'être plus doux à l'avenir, tant ils craignoient de faire de la peine à un homme si bon.

Telle étoit l'affection que l'on portoit à Frère Crispino, que les habitants ne voulurent jamais consentir à le laisser quitter leur ville. Plusieurs fois les supérieurs l'envoyèrent en d'autres couvents; le bienheureux partoit, mais les aumônes cessoient aussitôt; le Frère quêteur qui le remplaçoit trouvoit toutes les portes fermées : il falloit mourir de faim ou rappeler le Frère Crispino. Il revenoit donc, et avec quelle joie on l'accueilloit! Un père rentrant dans sa famille n'eût pas été mieux reçu de ses enfants. Aussi resta-t-il à Orviéto près de quarante années; il ne quitta la ville qu'accablé de vieillesse, et lorsqu'il ne pouvoit plus sortir pour faire la quête.

Tant de témoignages d'affection n'enfloient pas le cœur du saint homme, il étoit toujours humble, et par mépris pour lui-même, il ne s'appeloit que l'âne des Capucins. Lorsqu'il lui falloit traverser la foule, il crioit :

— Allons, mes enfants, faites place à l'âne des Capucins.

— Et où est donc cet âne ? dit un jour un homme qui ne le connoissoit pas.

— Tu ne vois pas que je porte le bât? reprit le bienheureux en montrant sa besace.

On lui demandoit une fois pourquoi il alloit toujours nu-tête.

— C'est parce qu'un âne ne porte pas de chapeau, répondit-il avec une aimable simplicité.

Il y avoit, dans un des couvents de la ville, une religieuse qui, pour l'éprouver sans doute, ne manquoit jamais, quand il venoit

au parloir pour la quête, de l'accabler de sottises, l'appelant hypocrite, fourbe, etc. Le bienheureux écoutoit toutes ces injures tranquillement et sans donner le moindre signe d'impatience. Quand cette femme avoit fini, il disoit seulement : « Dieu soit loué de ce qu'il y a à Orviéto une personne qui me connoisse, et qui me traite comme je le mérite ! »

On citoit encore une maison de la ville où il étoit mal accueilli par le maître, qui étoit jaloux de l'affection que son frère portoit aux Capucins. Quand on vouloit le détourner d'y aller faire la quête : « Mais je n'ai pas de meilleur ami, » disoit-il; et il y alloit.

Je ne puis raconter tous les miracles que le bienheureux fit à Orviéto; en voici seulement quelques-uns.

Il avoit un jour besoin de farine pour le couvent, il s'en va chez une dame nommée Magdeleine de Rossi; mais la servante lui répond que le sac étoit presque vide, et que devant cuire le lendemain, elle ne pouvoit pas lui en donner. La maîtresse, entendant ces paroles, ordonna qu'on vidât le sac pour Frère Crispino : « Sois tranquille, dit en riant le bienheureux à la servante, tu ne mourras pas de faim pour cela. » Le lendemain, en effet, on prit encore de la farine dans le sac, et il en fournit pendant un mois, c'est-à-dire jusqu'à la moisson.

Une autre fois le Provincial vint au couvent avec plusieurs autres Pères. Le bienheureux n'avoit plus de vin pour le dîner; il court chez le seigneur de Tébéi, et demande d'un certain vin qu'il désigna.

— Ce seroit avec plaisir, Frère Crispino, s'il y en avoit encore, mais le tonneau est vide; on vous en donnera d'autre.

— Non, non, dit le bienheureux, c'est de celui-là que je veux. Allons voir le tonneau.

On descendit avec lui pour lui faire plaisir; le bienheureux tourne la canelle, emplit son vase et laisse ses bienfaiteurs tout stupéfaits : le tonneau donna du vin longtemps encore.

Le bienheureux arrive un jour à l'improviste dans un couvent de Sœurs de Saint-Dominique; il demande une des religieuses et

lui dit : « Nous naissons pour mourir; les âmes qui aiment Dieu doivent se tenir toujours prêtes au grand passage. Votre céleste Époux vous veut appeler bientôt au paradis. Que vous êtes heureuse de quitter cette vallée de misères où nous sommes prisonniers! Vous allez être libre, assurée d'une éternité de bonheur : que vous êtes heureuse! que vous êtes heureuse! » Et il partit à l'instant.

Cette religieuse se portoit à merveille; elle fut donc bien surprise du discours de Frère Crispino. Cependant, réfléchissant que c'étoit un homme de Dieu, elle résolut de se préparer, et fit bien, car peu de jours après elle mourut comme une sainte.

Dans un voyage que le bienheureux fit à Cornéto, il reçut l'hospitalité chez un noble seigneur nommé Ranucci. Son père étoit très-vieux, très-malade et redoutoit fort la mort. « Ne craignez rien, lui dit Frère Crispino; quand vous en serez à ce moment redoutable, saint François viendra à votre secours. » Quelque temps après le vieillard tomba en agonie; il recouvra cependant un peu la parole et put dire à ceux qui l'entouroient : « Non-seulement saint François m'assiste, comme Frère Crispino me l'avoit prédit, mais je vois encore saint Félix de Cantalice. » Et il mourut plein de consolation.

Le grand vicaire d'un évêque voisin d'Orviéto, passant dans cette ville, alla conter au bienheureux les peines nombreuses qu'il éprouvoit alors : « Tranquillisez-vous, lui répondit l'homme de Dieu; toutes ces tribulations tourneront à votre gloire, et finalement vous deviendrez évêque; mais ne faites plus aucune démarche. » La tempête cessa en effet; il devint plus tard évêque de Città della Piévé, et il aimoit à raconter à ses amis la prédiction que le bienheureux lui en avoit faite.

Un riche seigneur italien avoit envoyé son fils à Paris; il apprit qu'il étoit tombé malade à Lyon, et le fit recommander aux prières du bienheureux. « Dites à votre maître, répondit-il au messager, que son fils est guéri et qu'il revient à Rome en ce moment. » On en reçut, en effet, la nouvelle quelques jours après.

Le cardinal Gualtiéri, qui habitoit une villa aux environs d'Or-

viéto, ordonne un soir à son intendant de porter deux plats de poisson au couvent des Capucins. Il étoit déjà fort tard et le cardinal alloit se mettre au lit. Le lendemain matin le bienheureux rencontre l'intendant :

— Quand nous enverrez-vous, lui dit-il en riant, le poisson que nous donne le cardinal ? Mais n'envoyez pas deux plats, au moins : si le cardinal nous traite avec sa magnificence ordinaire, nous ne devons pas, nous, oublier notre pauvreté.

L'intendant demeura bien surpris, car lui seul connoissoit cet ordre, et il n'en avoit pas encore parlé. Il raconta le fait au cardinal, qui lui dit :

— Mais de quoi vous étonnez-vous ? Ne savez-vous pas la sainteté de Frère Crispino ?

Ce même cardinal recevant le roi d'Angleterre, fils de Jacques II, dans sa villa, son intendant avoit fait demander à Rome des fleurs dont on manquoit en cette saison. Le commissionnaire oublia les fleurs. Frère Crispino rencontre l'intendant, qui étoit tout désolé : « Ne vous inquiétez pas, lui dit-il ; je vous pourvoirai de toutes les fleurs dont vous aurez besoin, et au delà, pour la table et les appartements. » Il part, et revient presqu'aussitôt portant un énorme bouquet de magnifiques fleurs. Ce qu'il y eut de plus étonnant, c'est qu'on ne cultivoit pas cette espèce de fleurs à Orviéto ni dans les pays voisins. Quand on demandoit au bienheureux d'où il les avoit tirées, il répondoit toujours : « Occupons-nous de gagner le paradis ; si nous avons le bonheur d'y parvenir, nous y verrons des fleurs bien plus belles et d'un parfum plus doux. »

Un pauvre père de famille, nommé Antoine Vincenti, abandonné des médecins, étoit sur son lit de mort, attendant l'heure où Dieu l'alloit appeler. Le bienheureux le vint consoler et lui donner du courage pour ce moment terrible. Comme il sortoit de la chambre du malade, sa femme se jette à ses pieds, lui montrant tous ses enfants, et surtout quatre petites filles encore en bas âge, et lui demandant qui nourriroit tous ces pauvres orphelins, si son mari mouroit. Le soir, elle va trouver le gardien des Capucins, le supplie d'intercéder encore pour elle auprès du bienheureux ; de sorte que

celui-ci, ne pouvant plus résister à ses larmes, passa la nuit en prières pour le malade. Le matin, il accourt tout joyeux à la maison, et dit au moribond : « Or sus, Antonio, livre nouveau, compte nouveau; Dieu t'accorde dix années de vie, remercie-le donc du fond du cœur. Vis en bon chrétien, et mets ordre à tes affaires, car après ces dix ans, tu retomberas dans cette même maladie, mais cette fois pour en mourir. »

Le pauvre homme se trouva, en effet, tout d'un coup guéri; il vécut en bon chrétien, et éleva sa famille. Quand les dix années furent accomplies, il tomba malade et mourut.

Le bienheureux avoit souvent reçu de riches aumônes dans la maison du seigneur de Albérici. Un de ses fils étant devenu hydropique, sa mère le présenta à Frère Crispino, qui lui rendit la santé. Le second enfant étant aussi tombé malade, le bienheureux promettoit bien de le guérir, mais il retardoit de jour en jour l'accomplissement de sa promesse. On étoit alors au mois de septembre. La mère, de plus en plus inquiète, pressoit Frère Crispino le plus qu'elle pouvoit; il lui dit enfin : « Je sais bien que vous voudriez le voir déjà guéri, pour vous en aller à la campagne, où un grand péril vous attend; mais patience, cela viendra en son temps. » Au moment de la vendange, la maison qu'ils auroient dû habiter s'écroula de fond en comble, et les eût ensevelis sous ses ruines. « Maintenant, dit le bienheureux en apprenant cette nouvelle, on peut guérir votre fils. » Et il le guérit en effet.

Cependant le bienheureux vieillissoit et s'affoiblissoit; on l'avoit rappelé à Rome, pour lui donner un peu de repos, mais les habitants d'Orviéto obtinrent une dernière fois qu'il leur seroit rendu. On le reçut dans la ville comme un prince qui rentreroit dans ses États. Tout le peuple vint au-devant de lui, et le conduisit comme en triomphe à son couvent. L'homme de Dieu, toujours humble, en gémissoit. « Pourquoi tant de bruit, disoit-il, pour un vieil âne usé? Ne voyez-vous pas que je suis une bête à moitié morte? » Il passa encore quatre années avec ses chers Orviétains, secourant les pauvres, soignant et guérissant les malades. Enfin Dieu l'appela à Rome, où il devoit mourir. Je passe à regret tous les prodiges de

ces dernières années de sa vie, qui firent l'admiration de la ville éternelle.

Dieu lui avoit révélé l'époque de sa mort. Quand le temps approcha où il alloit recevoir la récompense de ses long travaux, il fit ses adieux à tous ses amis et bienfaiteurs. Il n'étoit pas malade encore, et on recevoit ses adieux en riant.

— Avez-vous besoin de quelque chose pour votre voyage? lui disoit-on.

— De quoi voulez-vous que j'aie besoin? répondoit-il. Dans quelques jours ma bonne Mère me rendra riche, oh! oui, bien riche.

Quand il tomba malade, comme la fête de saint Félix de Cantalicé, auquel il étoit très-dévot, approchoit, on crut que Dieu l'appelleroit à lui ce jour-là. Il avoit quatre-vingt-deux ans, et l'on n'espéroit plus le conserver. On lui en parla même.

—Non, répondit-il; ce ne sera pas le jour de saint Félix, mais le lendemain.

Son compagnon lui prit la main, et, ayant trouvé le pouls très-foible, il lui dit qu'il n'avoit plus que quelques heures à vivre.

— Non, non, reprit le bienheureux, pas aujourd'hui, mais demain.

— Et pourquoi demain?

— Parce que ma mort troubleroit la fête du saint.

Quelque temps après, son compagnon l'entendit qui disoit : « O mon Jésus, qui m'avez racheté de votre sang, achevez votre œuvre, assurez le salut de mon âme. Et vous, grande Mère de Dieu, ajoutoit-il, vous êtes mon avocate, mon soutien, mon refuge, ma protectrice, secourez-moi dans ce grand passage. »

Le démon essaya de troubler la ferveur de ses derniers instants; il lui apparut, au commencement de la nuit, sous la forme d'un chien noir et hideux, rôdant autour de son lit pour le dévorer. Sa présence inquiétoit le bienheureux. « O méchante bête, disoit-il, que veux-tu de moi? je n'ai rien à faire avec toi : mon juge est Jésus-Christ; sa sainte Mère est mon avocate; qu'ai-je affaire de toi? » Son compagnon, l'ayant entendu parler, lui demanda ce qu'il vouloit; et, ayant su la cause de son trouble, il appela le cha-

pelain, qui l'aspergea d'eau bénite. Aussitôt le démon disparut. C'est une pieuse coutume d'asperger ainsi le lit des malades, et l'on ne sauroit trop en recommander l'usage aux fidèles, pour la défense et la consolation des mourants.

Cependant la nouvelle de la maladie du bienheureux s'étoit répandue dans Rome; les princes et les grands seigneurs voulurent le venir voir et lui baiser la main. L'homme de Dieu recevoit avec peine ces témoignages de la vénération qu'il inspiroit. « Quelle simplicité! quelle simplicité, disoit-il tout confus; je suis le plus vil, le plus misérable des pécheurs, la plus ingrate créature que Dieu ait sur cette terre. »

Il reçut les derniers Sacrements avec une ferveur extraordinaire, répondant de sa voix mourante aux prières de l'Église. Quand le prêtre eut achevé la recommandation de l'âme, il jeta un dernier regard sur les images de Notre-Seigneur et de sa très-sainte Mère, comme pour leur demander leur bénédiction, et, levant les yeux au ciel, il mourut doucement, au milieu des larmes et des sanglots de tous ceux qu'il l'entouroient. C'étoit le lendemain de la fête de saint Félix de Cantalicé, dont il avoit si fidèlement reproduit la vie, le 19 mai, environ l'heure de midi, en l'année sainte de 1750. Il avoit alors quatre-vingt-deux ans, et servoit Dieu depuis cinquante-sept ans dans l'Ordre des Capucins.

Peu après qu'il eut expiré, la gangrène qui dévoroit ses plaies disparut; ses membres, roidis par les rhumatismes, reprirent leur souplesse; son corps devint blanc et frais comme celui d'un enfant. Il resta six jours exposé à la chaleur de la saison, qu'augmentoit encore l'affluence du peuple, sans donner le moindre signe de putréfaction. Cette conservation admirable s'est perpétuée jusqu'à nos jours, et tous les voyageurs de Rome ont pu s'en convaincre, en le voyant dans l'église des Capucins, sous l'autel où il est exposé à la vénération des fidèles.

Ce n'est pas sans un secret dessein de sa miséricorde, que Dieu avoit voulu que son serviteur mourût à Rome, et dans l'année même du grand jubilé. La ville sainte étoit alors remplie d'un très-grand nombre d'étrangers venus de toutes les parties de l'Europe,

dont quelques-uns étoient hérétiques, et qui furent témoins des miracles qui s'opérèrent pendant ses funérailles. Le couvent fut envahi par la foule; six fois ses habits furent mis en pièces, et ni les gardes, ni les religieux ne purent le préserver de cette indiscrète, mais si touchante dévotion. Les guérisons miraculeuses augmentoient encore l'enthousiasme et l'amour du peuple. Quel roi a jamais eu de pareils obsèques?

Cette mort d'un pauvre Frère-lai, jardinier, cuisinier, et enfin mendiant, eut un grand retentissement en Europe; les hérétiques en furent très-frappés; leurs journaux eux-mêmes en rapportèrent les détails avec respect. Mais dans Rome l'effet qu'elle produisit, au milieu des exercices du jubilé, fut vraiment admirable et providentiel. Les chaires en retentirent, et un vieux religieux, prêchant au peuple, répétoit en pleurant ces paroles de saint Augustin : *Les ignorants s'élèvent; ils ravissent le ciel par leur simplicité; mais nous, avec toute notre science, nous restons esclaves de nos passions, et Dieu sait quelle fin, quelle mort nous attend!*

Le bienheureux Crispino de Viterbe fut béatifié, en 1806, par le pape Pie VII, qui fixa sa fête au 23 mai.

En Espagne, les saints martyrs Épitace, évêque, et Basilée.

En Afrique, les saints martyrs Quintien, Lucius et Julien, qui souffrirent durant la persécution des Vandales, et méritèrent des couronnes éternelles.

En Cappadoce, commémoration des saints martyrs qui, durant la persécution de Maximien-Galère, furent tués après avoir eu les jambes rompues.

De plus, en Mésopotamie, mémoire de ceux qui, durant la même persécution, ayant été suspendus en l'air, les pieds en haut et la

tête en bas, étouffés par la fumée et brûlés à petit feu, accomplirent leur martyre.

Dans le Lyonnais, saint Didier, évêque de Vienne en Dauphiné, qui, ayant été lapidé par l'ordre du roi Thierry, obtint la couronne du martyre.

A Synnade en Phrygie, saint Michel, évêque.

Le même jour, saint Mercurial, évêque.

A Naples, saint Euphèbe, évêque.

A Norcia, les saints Eutyque et Florence, moines, dont le pape saint Grégoire fait mention.

Ce même jour mourut saint Guibert, religieux de Gorze, fondateur de l'abbaye de Gemblours en Brabant. Il étoit d'extraction noble, issu d'une des plus anciennes maisons de Lorraine. Après avoir porté quelque temps les armes, il se retira, pour servir Dieu seul, en son château de Gemblours, qu'il offrit à Dieu et convertit en un beau monastère de l'Ordre de Saint-Benoit, sous l'invocation de saint Pierre et de saint Exupère. Il eut de grandes traverses à cette occasion; on l'accusa même auprès de l'empereur Othon; mais celui-ci confirma la fondation du monastère, qu'il enrichit de plusieurs priviléges. Saint Guibert donna le gouvernement de son abbaye à un personnage très-vertueux nommé Erluin, et se renferma au monastère de Gorze, rempli de bons et saints religieux, sur lesquels il voulut régler sa vie. Comme les Hongrois ravageoient en ce temps la Lorraine, saint Guibert, ayant appris qu'ils passoient souvent par Gemblours, y alla et en convertit plusieurs par ses exhortations, car ils étoient encore païens. Il mourut à Gorze, le 23 mai, et fut honoré par Dieu d'un grand nombre de miracles. Il n'est pas inscrit au Martyrologe romain.

VINGT-QUATRIÈME JOUR DE MAI.

Saint Donatien et saint Rogatien, martyrs à Nantes.

Saint Manahen; la bienheureuse Jeanne, femme de Chuza, intendant d'Hérode; saint Vincent de Porto, martyr; saint Afre, martyr; saint Zoël et ses compagnons, martyrs; saint Mélèce, martyr; les saintes martyres Suzanne, Marcienne et Pallade; saint Robustien, martyr; saint Jean de Prado, martyr; saint Vincent de Lérins; translation de saint Dominique.

LA VIE DES SAINTS DONATIEN ET ROGATIEN,

MARTYRS.

AN 303.

Saint Marcellin, pape. — Dioclétien, empereur.

Durant la persécution des empereurs Dioclétien et Maximien, les chrétiens eurent beaucoup à souffrir par tout l'univers; mais notamment dans les Gaules, pendant le séjour de l'armée qui y fut envoyée contre la faction des Bagauds, dont les chefs étoient Amand et Ælien, l'an 297. Ces deux tyrans étant défaits, Maximien devint plus cruel contre les chrétiens, l'an 298. Mais cette persécution redoubla encore plus que jamais l'an 301. Car les empereurs envoyèrent plusieurs écrits à divers proconsuls et préfets pour s'employer exactement à la recherche des chrétiens, et particulièrement au président des Gaules, vrai ministre d'iniquité, et cruel exécuteur de la rage du démon. Mais que peut la foiblesse humaine contre la toute-puissance divine? Plus ils poursuivoient les chrétiens à mort, et plus ils les trouvoient forts, puissants et coura-

geux à leur résister, endurant très-patiemment tous les plus effroyables tourments que l'art diabolique pouvoit inventer. Les deux glorieux martyrs dont nous écrivons les actions héroïques, en fourniront un merveilleux exemple.

En la ville de Nantes, il y avoit un jeune seigneur breton, nommé Donatien, noble d'extraction, mais beaucoup plus illustre encore par sa foi et sa piété; domptant l'ardeur d'une bouillante jeunesse, elles le retenoient par le frein d'un esprit si mûr, que, dès le temps de sa plus tendre enfance, il paroissoit comme vieux à l'égard des bonnes mœurs; de sorte que parmi les continuelles agitations des inclinations vicieuses, la crainte de Dieu le gouvernoit toujours heureusement et l'empêchoit de tomber et de faire naufrage. Il étoit toutefois né dans le paganisme; mais, méprisant enfin les idoles et la vaine adoration des faux dieux, il ouvrit ses yeux à la lumière de la grâce, à la vérité de la foi chrétienne, et fut purifié par l'eau du saint Baptême.

Aussitôt qu'il fut imbu des mystères de notre sainte religion catholique, armé d'une doctrine divine, il parut en public comme un vaillant guerrier, prêt à mourir pour la gloire de son Dieu, sa bouche lui servant de trompette pour publier partout le triomphe de Jésus-Christ en lui, afin d'exciter les autres à se convertir au vrai Dieu, et à s'enrôler sous les étendards du christianisme.

Saint Donatien avoit un frère aîné, nommé Rogatien, qui, étant encore païen, fut attiré par le bruit de ses rares vertus, principalement de sa nouvelle conversion au christianisme, à le venir trouver; il le pria très-instamment de le faire participant de la même grâce avant que la persécution eût cours, de crainte qu'un si heureux combat ne le trouvât encore idolâtre ou catéchumène, et ne le fit paroître inférieur à son frère, soit au combat, soit en la victoire; car il avoit résolu d'être chrétien et de mourir pour Jésus-Christ. Saint Donatien fut grandement réjoui de cette heureuse conversion; et quoiqu'il fût le cadet, il enseigna à son aîné les principaux points de notre sainte foi. Pendant ce temps, la persécution commença très-furieusement dans la ville de Nantes; ce qui fut cause que Rogatien ne reçut pas alors le baptême, pour l'ab-

sence des prêtres, qui s'étoient retirés; mais ce qui lui manqua par l'eau du baptême, fut suppléé abondamment par l'effusion de son sang au martyre.

Ce président donc entra dans Nantes, avec un merveilleux applaudissement des païens et des idolâtres habitants de la ville, dont l'un lui dit ces paroles, qui lui servirent d'autant d'aiguillons pour l'exciter contre les chrétiens : « O très-sage, lui dit-il, vous venez à la bonne heure, pour réduire à la religion des dieux immortels ceux qu'on voit grandement errer après un homme qui a été crucifié par les Juifs; sachez donc que Donatien est sectateur de cette perverse doctrine, contre lequel vous devez prononcer sentence, et lui faire ressentir votre juste sévérité. Car il n'est pas seulement séparé du culte des dieux, mais aussi il a opiniâtrement changé son frère par ses vains discours : en sorte qu'ils méprisent tellement les dieux Jupiter et Apollon (que les très-invincibles empereurs révèrent et ont expressément ordonné d'adorer dans tout l'univers), que nos dieux sont abandonnés par l'avancement de cette nouvelle religion. Mais la vérité de la chose vous sera plus amplement connue par leur interrogatoire, lorsque vous en aurez ordonné. »

Le président fut grandement ému de ces paroles, et aussitôt commanda que saint Donatien fût amené en sa présence. L'on n'eut pas beaucoup de peine à le chercher; car outre qu'il ne se cachoit pas, il étoit gentilhomme de telle qualité qu'on le pouvoit aisément reconnoître. Il fut donc présenté devant le président, qui commença ainsi à l'interroger : « Par le bruit qui court de votre nom, ô Donatien, nous avons appris que non-seulement vous refusez obstinément d'adorer Jupiter et Apollon (qui nous ont conservé la vie en notre naissance, et croissant en âge nous la conservent jusqu'à présent), mais aussi vous les déchirez de blasphèmes, et par vos discours vous forcez plusieurs du peuple à croire en un homme crucifié, s'ils veulent être sauvés. »

Saint Donatien répondit : « Vraiment vous dites la vérité malgré vous; car, en effet, je désire réduire tout ce peuple, séduit par l'erreur au culte de Celui auquel seul il faut que toutes choses servent. »

Le président lui dit : « Choisis de mettre une fin modérée à ton discours superflu, si tu ne veux que je commande de terminer bientôt ta vie. »

Saint Donatien repartit : « C'est toi qui dois ressentir l'effet des menaces que tu me fais, et tu tomberas dans les piéges que tu me prépares; car pendant que tu préfères les ténèbres à la lumière, tu ne regardes pas la clarté de Jésus-Christ. »

Le préfet, saisi de fureur aux paroles hardies du saint, commanda qu'il fût mis sous une bonne garde en prison, les fers aux pieds, afin que la violente rigueur des tourments brisât la foi et la constance du saint martyr, ou empêchât que les autres qui l'entendoient ne crussent en Jésus-Christ, mais qu'ils perdissent courage.

On essaya de voir si Rogatien, son frère, seroit aussi constant que lui; il fut pris aussitôt, et étant exposé en la présence du peuple, le président commença son interrogatoire par de fausses caresses, afin que sous la douceur d'une feinte amitié il y coulât plus aisément le venin de sa méchante persuasion, et que comme le saint martyr ne lui céderoit pas par la force, il se laissât du moins fléchir par l'artifice de ses compliments attrayants. L'approchant donc, il lui dit : « J'apprends, ô Rogatien, que vous voulez inconsidérément vous retirer du culte des dieux, qui ont bien voulu vous communiquer le don précieux de la vie, et conférer les grâces d'une estimable sagesse; ainsi ce n'est pas sans notre grand déshonneur si, après avoir vécu dans cette connoissance, vous commencez à être insensé, vous arrêtant à des choses nouvelles. C'est pourquoi il vous faut prendre garde que par la confession d'un Dieu vous ne contraigniez plusieurs dieux de conspirer à votre ruine. Mais parce que vous n'êtes pas encore infecté de je ne sais quel baptême, si une volonté obstinée ne vous abuse, vous recevrez, par la libéralité des dieux, ce qui vous a été accordé, même encore plus, à savoir, que vous puissiez, avec l'usage de la vie, acquérir un accroissement de dignité et d'honneur dans le palais des empereurs et dans la cour des dieux. »

A cela saint Rogatien répondit très-courageusement : « Je ne

m'étonne pas que vous promettiez ces choses, puisque vous êtes dans l'erreur et dans l'aveuglement, employant ainsi les promesses en premier rang, puis la faveur des empereurs, et la grâce des dieux. Mais par quelle raison ceux-là doivent-ils être placés sur le trône de la divinité, qui sont d'un rang beaucoup inférieur à celui des hommes? Votre opiniâtreté vous rend semblables à vos idoles, car elles sont de métal, et vous autres êtes sourds aux meilleurs conseils; elles manquent d'esprit, et vous manquez de sens; car celui qui établit sa religion dans des pierres, les tenant pour dieux, dégénère de la qualité d'homme, et se rend entièrement semblable à ce qu'il adore. »

Alors le juge, ne pouvant pas supporter ce discours, commanda à ses ministres de se saisir du saint, disant : « Qu'on jette en prison cet insensé avec son docteur de folie, afin que le jour suivant, par sentence publique, le glaive vengeur punisse l'injure faite à nos dieux et aux princes. »

Voilà donc les deux saints frères emprisonnés, et ces deux grandes lumières de la foi chrétienne détenues dans des cachots ténébreux; mais la prison étoit plus illustre de gloire que les martyrs n'étoient chargés de peines. Or, le bienheureux Rogatien s'affligeoit de se voir prévenu sans avoir reçu la grâce du baptême; mais il crut que le désir qu'il avoit de le recevoir et la foi commune avec Donatien, son frère, qu'il souhaitoit de voir et d'embrasser avant le martyre, lui serviroient de baptême. Ce qu'étant connu de saint Donatien, il fit incontinent prière à Dieu pour son frère, disant avec une grande ferveur : « Mon Seigneur Jésus-Christ, de qui on obtient par les prompts désirs la même récompense que par les œuvres (parce que quand on est empêché d'exécuter un bon dessein, il suffit de l'avoir voulu), comme vous nous avez fait la grâce d'élire cette vocation, vous vous êtes réservé à vous seul le pouvoir de l'effectuer; qu'à Rogatien mon frère, votre serviteur, la pure foi lui soit don de baptême, et s'il arrive que demain nous mourions par le glaive, que l'effusion de son sang lui soit faite sacrement d'eau et d'onction. »

Cette oraison étant achevée, ils attendoient tous deux avec une

sainte joie les tourments des bourreaux et les récompenses de Notre-Seigneur au ciel.

Ce jour étant venu, le président, assis en son siége, commanda qu'on lui amenât les saints frères en la présence du peuple. L'on tira de cette triste prison la joie du ciel, de ce lieu stérile le fruit de l'Église, et du milieu des épines de la gentilité, les fleurs odoriférantes dont les anges leur devoient faire une couronne de gloire. Les saints étoient liés de chaînes, mais libres de volonté et pleins de constance, les tourments les ayant rendus plus forts en Jésus-Christ.

Étant arrivés au parquet, le juge leur parla de cette sorte pour les intimider : « Je commence, dit-il, par la colère et par la rigueur, de peur que vous traitant doucement, la sévérité des lois ne perde sa force et sa vigueur en votre endroit, vous qui, ignorant la religion des dieux, n'en faites pas d'état, ou (ce qui est plus criminel) la connoissant, la foulez aux pieds. »

Alors les martyrs répondirent : « Que votre science, qui est plus déplorable que la folie des plus extravagants, vous rende semblable à vos dieux, que vous adorez en des métaux privés de tout sentiment. Mais quant à nous, ici présents, nous sommes disposés à souffrir, pour le nom de Jésus-Christ, tout ce que vous avez inventé de plus terrible et de plus formidable, parce que notre vie ne peut être sujette ici à aucun dommage, si elle est rendue à Celui dont elle a pris son commencement, afin d'être récompensée d'une abondante gloire. »

Le président, saisi de colère et de fureur, ordonna qu'ils fussent étendus sur le chevalet, puis suspendus et rompus, afin que ne pouvant changer leur résolution, il crucifiât leurs membres par les tourments ; croyant avoir satisfait à sa fureur, si le bourreau, ne pouvant atteindre l'âme par la douleur, brisoit au moins le corps par les supplices. De plus, il commanda à ses impies satellites, qu'après les avoir ainsi tourmentés, le bourreau leur tranchât la tête à tous deux, ce qui fut bientôt exécuté; mais avant ceci, le bourreau désirant ajouter quelque chose à l'injuste cruauté de son maître, ou plutôt afin que les triomphes accrussent aux martyrs,

il les perça premièrement d'une lance, puis leur trancha la tête, le 24 du mois de mai, jour où la sainte Église catholique solennise leur glorieux martyre, qui arriva environ l'an de Notre-Seigneur 303, sous l'empire de Dioclétien et de Maximien.

La ville de Nantes, s'étant depuis convertie à la foi chrétienne, porta tant de dévotion à ces deux saints martyrs, qu'une église fut bâtie en leur mémoire, où Notre-Seigneur opéra de grandes merveilles par leur intercession,

Saint Grégoire de Tours rapporte que cette ville étant une fois assiégée et fort pressée par l'armée du roi Clovis, qui étoit sous ses murs il y avoit déjà deux mois entiers, fut secourue de cette sorte : Sur le minuit apparurent aux peuples, tant dedans que dehors la ville, certaines personnes revêtues de blanc avec des cierges allumés, sorties de la basilique des bienheureux martyrs : pareille compagnie fut vue sortir de l'église de Saint-Similin, jadis évêque de Nantes, lesquels, se joignant ensemble, se saluèrent fort gracieusement, puis se mirent en oraison. Chose admirable, ils ne furent pas plutôt retirés, qu'aussitôt l'armée ennemie fut saisie d'une grande frayeur, leva le siége, et se retira en hâte, même avec tant de diligence, qu'à la pointe du jour aucun d'entre eux ne s'y trouva. Cette vision fut aussi aperçue d'un certain capitaine de l'armée, nommé Chilon, païen toutefois ; mais bientôt après, contrit de cœur et converti à Notre-Seigneur, il se fit baptiser, témoignant publiquement que Jésus-Christ étoit Fils de Dieu.

Le glorieux martyre de ces bienheureux saints a été écrit par un auteur ancien ; Surius le rapporte en son troisième tome ; les Martyrologes romain, de Bède, d'Usuard et d'Adon, en font une honorable mention; comme aussi le cardinal Baronius au deuxième tome de ses *Annales*, et en ses *Annotations sur le Martyrologe romain* ; Jean Molan sur celui d'Usuard ; l'évêque Esquilin, et plusieurs autres modernes.

A Antioche, la fête de saint Manahen, frère de lait d'Hérode le

Tétrarque, docteur et prophète du Nouveau Testament, mort et enterré dans cette ville.

De plus, la bienheureuse Jeanne, femme de Chuza, intendant d'Hérode, dont l'évangéliste saint Luc fait mention. Cette femme étoit une de celles que Notre-Seigneur délivra de plusieurs malins esprits et de beaucoup d'infirmités, ainsi qu'il est dit dans l'Évangile. En reconnoissance de ces bienfaits, Jeanne se mit au nombre de ses disciples et l'assistoit de ses moyens en ce qu'elle croyoit lui être nécessaire. Elle l'accompagnoit partout, et après sa mort ayant acheté beaucoup d'onguents aromatiques, elle alla avec les trois Marie pour oindre son précieux corps en son sépulcre; mais elles ne le trouvèrent plus, et il leur fut dit par un ange qu'il étoit ressuscité. Saint Jérôme rapporte que depuis l'Ascension de Jésus-Christ elle servit toujours ses disciples avec grand soin, les assistant de ce qu'elle pouvoit. Elle mourut en ce jour.

A Porto, la fête de saint Vincent, martyr.

A Brescia, saint Afre, qui souffrit sous l'empereur Adrien.

En Istrie, les saints martyrs Zoël, Servile, Félix, Sylvain et Dioclès.

Le même jour, les saints Mélèce, général d'armée, et deux cent cinquante-deux de ses compagnons, qui accomplirent leur martyre par divers genres de mort.

De plus, les saintes martyres Suzanne, Marcienne et Pallade, femmes de trois de ces soldats, qui furent mises en pièces avec leurs petits enfants.

A Milan, saint Robustien, martyr.

A Maroc en Afrique, le martyre de saint Jean de Prado, Frère-Mineur déchaussé de l'étroite observance, qui, ayant souffert avec

courage les fers, la prison, les fouets et plusieurs autres tourments, pendant qu'il prêchoit l'Évangile, acheva son martyre par le feu.

Au monastère de Lérins, saint Vincent, prêtre, remarquable par sa science et sa sainteté.

A Bologne, translation de saint Dominique, confesseur, du temps du pape Grégoire IX.

VINGT-CINQUIÈME JOUR DE MAI.

Saint Urbain, pape et martyr. — Saint Zénobe, archevêque de Florence. — Saint Grégoire VII, pape.

Saint Pasicrate et ses compagnons, martyrs; saint Denis, évêque de Milan; saint Boniface IV, pape; saint Aldhelm, évêque de Sherburn; saint Liey; translation de saint François d'Assise; translation de sainte Marie, mère de Jacques; sainte Marie-Magdeleine de Pazzi.

LA VIE DE SAINT URBAIN,

PAPE ET MARTYR.

AN 133.

Alexandre, empereur.

Saint Urbain, pape et martyr, étoit Romain; il succéda à Calixte, sur la chaire de saint Pierre. C'étoit un très-saint homme, et d'un zèle admirable, qui, par l'exemple de sa vie et par ses prédications apostoliques, convertit à notre sainte foi un bon nombre de citoyens et de chevaliers, entre lesquels furent Valérien, époux de sainte Cécile, et Tiburce son frère, qu'il baptisa et encouragea à mourir constamment pour Jésus-Christ, en l'honneur duquel il dédia la maison de sainte Cécile pour servir d'église. Il écrivit une lettre pleine d'une doctrine toute céleste, dont on a recueilli quelques décrets.

En ce temps-là, les fidèles donnoient leurs héritages et leurs possessions à l'Église pour faire le service divin, pour en sustenter les prêtres et les pauvres. Urbain commanda que ces biens ne se pus-

sent appliquer à aucun autre usage, ordonnant de grandes peines contre ceux qui usurpoient les biens ecclésiastiques. « Car ce sont, dit-il, les offrandes des fidèles, le rachat des péchés et le patrimoine des pauvres. » Et comme il falloit quelquefois vendre les héritages, pour secourir les pauvres, il ordonna que dorénavant on ne les vendît point, mais que l'on employât le revenu à entretenir les prêtres, à nourrir les pauvres, et que le fonds fût inaliénable, afin que l'on pût toujours remédier à de semblables nécessités.

Il ordonna aussi que les chrétiens reçussent de la main de l'évêque le sacrement de la confirmation après le baptême. Ce fut le premier qui se servit de patène, de calices et de vaisseaux d'argent pour le service de l'Église et le ministère du très-saint sacrifice de la messe, et non-seulement de calices et de vaisseaux d'argent, mais d'or pur et de pierres précieuses, dont les saints ont usé au service de l'Église, quand les fidèles les ont offerts à Dieu, en témoignage de leur piété.

Le saint pape Urbain vécut en la chaire de saint Pierre six ans sept mois quatre jours; et après avoir beaucoup travaillé et souffert pour Notre-Seigneur, le préfet Almaque le fit prendre, fouetter avec des cordes plombées, décapiter, et fit jeter son corps pour servir de pâture aux bêtes. Néanmoins une sainte dame nommée Marménie et Lucinie, sa fille, le ramassèrent et l'enterrèrent dans le cimetière de Prétextat, sur la voie Appienne.

Son martyre arriva le 25 de mai, l'an de Notre-Seigneur 133, le dixième de l'empire d'Alexandre-Sévère. Car encore que cet empereur ne fût pas ennemi des chrétiens, et qu'il n'eût ému aucune persécution contre l'Église, car il avoit l'image de notre Rédempteur en son oratoire parmi celles de ses dieux : néanmoins, quelques-uns de ses ministres étoient ennemis jurés de Jésus-Christ et de sa croix, et tâchoient de détruire la religion chrétienne.

Urbain tint cinq fois les Ordres au mois de décembre, où il fit neuf prêtres, cinq diacres et huit évêques. Saint Damase fait mention de saint Urbain, ainsi que les auteurs des vies des Papes, les Martyrologes romain, de Bède, d'Usuard et d'Adon, et le cardinal Baronius aux *Annotations du Martyrologe*, et en ses *Annales*.

LA VIE DE SAINT ZÉNOBE,

ARCHEVÊQUE DE FLORENCE, CONFESSEUR.

AN 424.

Saint Célestin, pape. — Théodose II, empereur.
— Pharamond, roi.

Saint Zénobe naquit à Florence, l'an de Notre-Seigneur 335, d'une noble famille, encore qu'elle fût païenne, son père avoit nom Lucien et sa mère Sophie. Dès son enfance, il s'appliqua à la vertu; il étoit fort timide, et si modeste, qu'on ne le vit jamais rire beaucoup. Il étudia aux bonnes lettres, et s'y rendit savant, tant par son bel esprit, qu'à cause du soin et de la diligence qu'il y apportoit.

Ayant atteint l'âge de vingt ans, ses parents proposèrent de le marier avec une belle et riche demoiselle, digne d'un tel mari. Mais comme il désiroit servir Notre-Seigneur en un état plus parfait, et lui consacrer la pureté de son âme, il pria Théodore (qui étoit pour lors évêque de Florence) de le prendre en sa protection et de le délivrer de ce danger, où il se voyoit près de la perdre; ce que l'évêque fit volontiers. Ses parents, furieusement irrités, vinrent à main armée, assistés de tous leurs amis, pour terminer ce différend avec l'évêque; mais celui-ci, éclairé de la lumière céleste et embrasé de l'amour divin, leur dit tant de touchantes raisons, qu'il les apaisa et leur persuada de quitter les erreurs des gentils, pour recevoir le saint Baptême, comme avoit fait leur fils.

Zénobe ne se contenta pas de cette victoire, car il voulut triompher aussi du monde, méprisant ses vanités et ses folies, pour s'a-

donner entièrement au service de Dieu. Pour cet effet, il prit les Ordres sacrés, et fut fait chanoine, puis archidiacre de l'église cathédrale, et devint un miroir de vertu et un exemple de sainteté. Il prioit sans cesse; il étoit charitable et libéral aux pauvres, magnanime et constant prédicateur contre les hérétiques.

Saint Ambroise, allant à Rome environ ce temps-là, passa par Florence, où, ayant reconnu les belles qualités, la sainteté et la doctrine de Zénobe, il fit une étroite amitié avec lui. Arrivé à Rome, il avertit le pape Damase des vertus de Zénobe, si bien qu'il fut mandé et créé diacre de l'Église romaine, avec commandement de résider à Rome. Un jour qu'il accompagnoit Damase en l'église de Notre-Dame, qui est au delà du Tibre, on lui amena un enfant du préfet de la ville, qui étoit paralytique : Zénobe, par son oraison, le guérit. Depuis, s'étant présenté à Damase quelques affaires ecclésiastiques d'importance, le Pape envoya Zénobe à Constantinople, pour les négocier avec l'empereur, dont il s'acquitta avec une merveilleuse prudence et diligence, confondant les hérétiques, qui étoient en grand nombre, consolant et encourageant les catholiques. Il chassa les démons du corps de deux hommes, qu'ils possédoient étrangement.

Zénobe, après avoir dépêché ses affaires, retourna de Constantinople à Rome, où il fut fort bien reçu de Damase. Le Pape ayant su qu'à l'occasion du décès de l'archevêque Théodore à Florence, la ville étoit divisée, les hérétiques voulant avoir un successeur qui fût de leur secte, et les catholiques s'y opposant, il envoya Zénobe à Florence pour les pacifier. Il fut reçu de tous ceux de la ville, et par une inspiration divine, les catholiques et les hérétiques résolurent de l'avoir pour évêque et non d'autre. Lui, qui étoit humble, s'en retourna promptement à Rome, et dit au Pape qu'il n'avoit pu rien gagner sur les Florentins ; mais sur ces entrefaites il arriva deux députés de Florence, pour supplier Sa Sainteté de leur donner Zénobe, parce qu'ils ne recevroient pas d'autre archevêque que lui. Le Pape, bien qu'il eût beaucoup de regret d'éloigner Zénobe, dont il recevoit tant de bons services, néanmoins, vaincu par les importunités de ces ambassadeurs, qui lui en fai-

soient de grandes instances, il s'y accorda et commanda à Zénobe d'accepter l'archevêché; de manière qu'il le sacra, quelque répugnance qu'il pût avoir, et le constitua chef et métropolitain des évêques de la Toscane. Zénobe étoit âgé pour lors de quarante-un ans.

A son départ de Rome, Damase, pour marque de son amitié, lui donna les corps des saints martyrs Abdon et Sennen, qu'il mit sous le grand autel de l'église de Saint-Sauveur.

Saint Zénobe fut reçu de ceux de Florence avec une grande joie, mais plus ils se réjouissoient d'avoir ce pasteur, plus il s'en affligeoit, considérant les grandes obligations qu'il avoit de paître ce troupeau, et craignant de le laisser perdre par sa faute. Il s'adonna davantage à l'oraison, suppliant Notre-Seigneur, qui lui avoit imposé cette charge, de lui donner les forces de la supporter. Il jeûnoit et veilloit beaucoup, matant sa chair avec de rudes ciliees. Il tâchoit d'éclairer les hérétiques par ses conseils, ses leçons, ses disputes et ses sermons, et de les attirer au chemin du salut.

Quant à son revenu, il ne prenoit que ce qu'il lui en falloit pour lui et ses gens, donnant le surplus aux pauvres. Par cette manière de vie, par sa doctrine et par sa vigilance, accompagnée de plusieurs miracles que Dieu opéra en sa faveur, il devint un nouveau soleil au monde.

Voici l'un de ses miracles : une femme veuve, païenne, noble et riche, avoit soigneusement élevé deux de ses enfants; ceux-ci, un jour, s'étant irrités contre elle pour quelque léger sujet, l'outragèrent cruellement (ce fut peut-être une punition divine de ce qu'elle les avoit si délicatement nourris). La triste mère, furieuse et enragée, se voyant portée par terre, commença avec des cris horribles à invoquer toutes les furies infernales, et à leur demander vengeance de ses enfants. Dieu permit (encore que cette femme et ses enfants fussent idolâtres, et par conséquent que la malédiction maternelle ne dût pas avoir tant d'effet) qu'ils fussent possédés des diables, pour leur apprendre l'obéissance que devoient les enfants à leurs parents, et combien ils devoient craindre leur ma-

lédiction. Les enfants démoniaques de cette pauvre mère se déchiroient la peau comme des chiens enragés : on les enchaîna, encore n'en pouvoit-on venir à bout. Quand cette misérable femme vit ses enfants réduits en ce malheureux état par sa malédiction, elle fut plus en peine qu'auparavant, l'amour maternel ayant vaincu son juste courroux, et ne sachant point d'autre remède, elle présenta ses enfants à saint Zénobe, le suppliant humblement de les guérir, ce qu'il fit après avoir demeuré deux heures en oraison. Depuis, leur mère et eux avec leur famille se firent chrétiens et persévérèrent en la vertu.

Une dame françoise qui alloit par dévotion à Rome, passa à Florence afin de voir saint Zénobe, dont on racontoit tant de merveilles, et lui laissa un sien fils qui s'étoit trouvé mal par les chemins, en intention de le reprendre au retour. L'enfant mourut à Florence avant que sa mère eût achevé son voyage, et quand elle fut revenue, et qu'on lui eut dit que son fils étoit mort, elle fit apporter son corps aux pieds du saint évêque, le suppliant avec une grande foi, les larmes aux yeux, de lui rendre son fils qu'elle lui avoit laissé en garde et comme en dépôt, disant qu'elle ne pouvoit retourner en France sans lui. Saint Zénobe, mû de compassion, se mit en prières et fit le signe de la croix sur l'enfant, qu'il ressuscita et rendit vif à sa mère.

Une autre fois allant visiter une église avec ses suffragants, il rencontra par le chemin les funérailles d'un jeune gentilhomme dont il tâcha de s'éloigner ; mais il fut tellement importuné de tous ceux du convoi de ressusciter ce mort, qu'il ne s'en put excuser.

Il ressuscita aussi un enfant de cinq ans que des bœufs échauffés qui traînoient une charrette avoient renversé et mis en pièces, et encore un autre qui étoit mort sans confession, commandant à un de ses diacres nommé Eugène, homme de sainte vie, de se lever du lit où il étoit malade, d'arroser le corps de ce mort avec de l'eau bénite qu'il lui envoya, et de le lui ramener en vie ; ce que fit Eugène, qui ensuite s'en retourna coucher et mourut de cette maladie.

Toutes ces résurrections de morts furent miraculeuses ; mais il

en fit encore une qui ne l'étoit pas moins. Allant par les Alpes consacrer une église, il rencontra des gens de saint Ambroise qui lui apportoient de sa part un beau présent de reliques des saints martyrs Vital, Agricole, Nazaire, Celse, Gervais et Protais. Ils étoient fort affligés, parce que le principal d'entre eux, nommé Simplice, étoit tombé avec sa monture du haut d'un précipice jusqu'au bas, où il étoit mort et écrasé. Saint Zénobe mit aussitôt pied à terre, baisa dévotement les reliques, et ayant compassion de ces gens désolés, il fit oraison pour le défunt, et ne se leva point de terre que le mort ne fût ressuscité, lequel il rendit vif et sain à ses compagnons. Il guérit encore un vieil aveugle qui demandoit l'aumône à la porte de l'église, quoiqu'il fût païen; mais il se fit chrétien, et se dédia au service de Dieu le reste de ses jours, avec sa mère et une sienne sœur.

Saint Zénobe florissoit par ces miracles et d'autres semblables, répandant partout une douce odeur de foi : il étoit honoré des bons et respecté des méchants, croissant de jour en jour en sainteté. Ses parents lui laissèrent de grands biens, une partie desquels il distribua aux pauvres, et du reste il en fonda un monastère près de Florence. Enfin étant comblé de très-belles vertus, de travaux, de mérites et d'âge, il tomba malade, et reconnut que le jour de son décès approchoit; il en avertit ceux de son clergé, qui ayant divulgué cela, une grande multitude de peuple accourut pour le voir et recevoir la bénédiction de leur pasteur. Celui-ci, après les avoir bénis, les exhorta à la crainte et à l'amour de Dieu, et pria les évêques qui étoient là présents de faire le signe de la croix sur lui, après quoi il rendit l'esprit à Dieu, le 25 de mai, l'an 424, âgé environ de quatre-vingt-dix ans, sous l'empire d'Honorius et de Théodose le Jeune, son neveu.

Il fut inhumé par les évêques, assistés de tout le clergé et du peuple, dans l'église Ambrosienne, ainsi qu'il l'avoit ordonné; encore que depuis, l'évêque André, son successeur, le transféra solennellement dans la grande église, en laquelle translation il arriva deux choses merveilleuses. La première fut, que comme les évêques portoient le cercueil, ils furent accablés d'une telle multitude de

peuple qui vouloit voir et toucher ce corps saint, qu'on le renversa contre un vieil ormeau sec qui étoit au milieu de la place, lequel reverdit aussitôt que le corps saint l'eut touché.

L'autre fut que, ne pouvant entrer dans l'église avec la bière, parce qu'il sembloit qu'une vertu céleste retenoit ceux qui la portoient, l'évêque, prosterné en terre, les yeux levés au ciel, supplia Notre-Seigneur à chaudes larmes de ne point attrister ce peuple, et fit vœu de fonder dans l'église douze chapelains qui serviroient continuellement le saint, de façon que sa prière et son vœu furent exaucés.

Notre-Seigneur fit à ce peuple des miséricordes innombrables en faveur de saint Zénobe, guérissant ceux qui venoient à son sépulcre affligés de diverses maladies, et qui se recommandoient dévotement à lui. Une mère avoit un enfant qui brûloit de soif de l'ardeur d'une fièvre; cette pauvre femme veilloit la nuit, et il lui demandoit à boire à toute heure, tellement qu'elle lui en donna quarante fois de suite. La mère, déjà ennuyée et assoupie du sommeil, fut contrainte de se lever pour lui donner encore à boire. Alors elle lui dit tout hors de soi : *Puisses-tu avaler le diable avec cette eau !* et Dieu permit qu'il en fût possédé et tourmenté cruellement. On ne trouva point d'autre remède que d'amener ce garçon au sépulcre de saint Zénobe, où il fut délivré par ses prières.

Depuis le 15 avril de l'an 1439, du temps d'Eugène IV, au concile qui se célébra à Florence pour l'union de l'Église grecque et de l'Église latine, on fit une autre translation plus solennelle du corps de saint Zénobe, qui fut placé en un lieu plus éminent et plus honorable, par les cardinaux, les patriarches, les prélats, les princes, les ambassadeurs et les seigneurs qui assistèrent à ce concile universel.

Plusieurs auteurs font mention de saint Zénobe. Jean, archiprêtre d'Arezzo en Toscane, a écrit sa vie, ainsi que Surius l'a recueillie. De plus saint Antonin, aussi archevêque de Florence, le Martyrologe romain, le cardinal Baronius, et quelques auteurs modernes font mention de saint Zénobe.

LA VIE DE SAINT GRÉGOIRE VII,

PAPE.

Vers le milieu du onzième siècle, la sainte Église étoit tombée dans un déplorable état d'abaissement : les empereurs d'Allemagne s'arrogeoient le droit de lui choisir des chefs à leur gré; ils prétendoient élire les Papes, vendoient les dignités ecclésiastiques à l'encan ou les donnoient à d'indignes favoris. Les autres princes chrétiens suivoient ces tristes exemples. Un grand nombre d'évêques avoient acheté leurs évêchés; ces pasteurs mercenaires, plus soigneux de leur fortune que du salut de leur troupeau, laissoient de honteux désordres s'introduire jusque dans les rangs de leur clergé. L'enfer se réjouissoit déjà d'une victoire qu'il croyoit prochaine. Mais Notre-Seigneur, dont l'amour pour son Épouse ne s'est jamais démenti, après l'avoir abandonnée quelque temps à cette terrible épreuve pour le châtiment des peuples, vint tout à coup la délivrer par un de ces hommes extraordinaires qu'il tient en réserve dans les trésors de sa miséricorde.

Il s'appeloit Hildebrand : on croit qu'il étoit fils d'un charpentier de Soano en Toscane; d'autres pensent qu'il sortoit d'une noble maison romaine. Quelle que fût son origine, Notre-Seigneur avoit réuni en lui les dons si rares de la sainteté et du génie; il y joignit les plus hautes dignités de la terre, et avec cette puissance il se plut à l'opposer presque seul à tous les efforts de l'enfer.

Hildebrand, qui devoit, avec l'aide de Dieu, triompher dans cette lutte mémorable et relever l'Église de ses abaissements, fut élevé dans son enfance par son oncle maternel, abbé du monastère de Sainte-Marie au Mont-Aventin, dans la ville de Rome. Il eut ensuite pour maîtres, Laurent, archevêque d'Amalfi, et l'archiprê-

tre Jean Gratien, qui fut Pape sous le nom de Grégoire VI. Quand ce dernier eut abdiqué le souverain-pontificat, il pria son ancien élève de l'accompagner en Allemagne; ils visitèrent ensuite ensemble le monastère de Cluny, où Hildebrand, charmé de la sainteté de saint Hugues et de saint Odilon, embrassa la vie monastique. Il devint même prieur de ce grand monastère.

Mais Dieu, qui le vouloit employer au gouvernement de son Église, après l'avoir instruit dans la science des saints à l'école de saint Hugues et de saint Odilon, le fit envoyer en Allemagne pour y prêcher à la cour de l'empereur Henri III. Il parut devant les princes avec une humble fermeté, sachant leur dire la vérité sans sortir des bornes de la douceur évangélique. Aussi, fut-il l'admiration de tous les évêques; et celui de Toul, qui étoit un saint, étant devenu Pape sous le nom de Léon IX, l'emmena à Rome, où il le fit cardinal et abbé du monastère de Saint-Paul.

Le cardinal Hildebrand commença donc à déployer les grandes qualités que Dieu lui avoit données. Il réforma son monastère avec une suite, une fermeté, une persévérance et en même temps une douceur qui le faisoient triompher des obstacles en apparence les plus invincibles. Il remit la discipline en vigueur, recouvra les biens qui avoient été aliénés ou usurpés, rétablit le travail journalier, et sut faire de ses religieux de dignes frères de ceux de Cluny.

Il dirigeoit déjà les affaires de l'Église, par la confiance que saint Léon IX avoit en ses conseils. Toute la cour romaine admiroit sa prudence, ses lumières, sa constance inébranlable jointe à tant de douceur, sa connoissance profonde du cœur humain, et surtout sa sainteté. Il étoit devenu en peu d'années l'oracle du Saint-Siége, l'espérance et l'amour du peuple de Rome. Il en eut une preuve bien touchante à la mort de saint Léon IX, car le clergé et les habitants de Rome le députèrent auprès de l'empereur, lui donnant plein pouvoir pour élire un souverain-pontife. Il choisit un parent de l'empereur, et il le fit Pape malgré l'empereur et malgré lui, soit que Dieu l'eût éclairé sur ce choix, soit qu'il eût de lui-même reconnu en cet évêque toutes les qualités nécessaires pour ces temps difficiles.

Ce Pape prit le nom de Victor II. Il continua, avec l'aide du cardinal Hildebrand, la lutte que saint Léon IX avoit commencée contre la simonie. Sous son pontificat, Hildebrand revint en France comme légat, et ayant assemblé un concile dans la province de Lyon, pour y déposer les évêques convaincus d'avoir acheté leur siége, on raconte que l'évêque même du lieu où se tenoit le concile, fort de l'appui de ses barons, sûr du silence des témoins, essaya d'échapper à la punition qui le menaçoit. « Où sont mes accusateurs? » disoit-il. Alors le cardinal se lève : « Croyez-vous, dit-il à l'évêque, que le Saint-Esprit, dont vous avez acheté le don, soit de la même substance que le Père et le Fils? »

L'évêque répondit : « Je le crois. »

— Dites alors, reprit le légat : *Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit.*

L'évêque commença, mais il ne put jamais prononcer le nom du Saint-Esprit, encore qu'il s'y reprit à trois fois. Il se jeta alors aux pieds du saint cardinal, avoua son crime et put achever le *Gloria Patri.*

Étienne IX, qui succéda à Victor II, avoit en Hildebrand une telle confiance, qu'il ordonna que s'il venoit à mourir pendant le voyage de ce cardinal en Allemagne, on attendît son retour pour procéder à l'élection. Le clergé et le peuple attendirent en effet Hildebrand, qui choisit Gérard, évêque de Florence, lequel prit le nom de Nicolas II. Jamais on n'avoit vu un homme exercer un pareil ascendant sur la ville de Rome. Il semble que le clergé et le peuple s'associassent à ses grands desseins en le laissant maître de choisir ceux qui pouvoient le mieux les accomplir. Alexandre II, qui succéda à Nicolas II, eut en Hildebrand la même confiance. Tous ces Papes travaillèrent courageusement avec lui à rendre à l'Église la liberté de choisir elle-même ses pontifes, à rétablir la discipline dans le clergé et à en bannir la simonie.

Enfin Alexandre II mourut, et le peuple de Rome, las de voir Hildebrand rester au second rang par son humilité, se mit à pousser une clameur unanime dans l'église de Saint-Pierre. « Saint Pierre a choisi pour Pape le cardinal Hildebrand, » crioit-on de

toutes les parties de l'église; « nommez le cardinal Hildebrand; nous ne voulons point d'autre pontife que lui. »

Les cardinaux, qui connoissoient son mérite, l'élurent en effet, et il prit le nom de Grégoire VII, en souvenir sans doute de son ancien maître, son bienfaiteur et son ami, Grégoire VI, qui avoit été, après Dieu, la cause première de son élévation.

Saint Grégoire VII, libre désormais d'agir avec tout son génie et toute sa puissance, poussa vigoureusement la guerre qu'il faisoit depuis vingt années pour l'extirpation de la simonie et le rétablissement de la discipline. Il adresse à tous les évêques de la chrétienté des lettres pressantes; il fait des remontrances énergiques à l'empereur Henri IV, sur la vente des évêchés et les autres désordres de sa vie; il dépose l'évêque de Bamberg, convaincu de simonie; réunit un concile à Rome où défense est faite à tout séculier, si haut qu'il soit, de donner l'investiture des bénéfices ecclésiastiques. L'Église, enfin, alloit rentrer dans ses anciens droits, dans sa liberté première, sans laquelle elle ne pouvoit plus être que la vassale de l'empire et la servante dégradée du pouvoir civil.

Quand l'empereur apprit ce décret du concile, emporté par la colère de se voir arracher la domination qu'il avoit usurpée sur l'Église, il résolut de faire périr le Pape, qui en étoit l'auteur. Pendant la nuit de Noël, des assassins se jettent sur le Souverain-Pontife lorsqu'il alloit célébrer la messe à Sainte-Marie-Majeure; ils l'entraînent et ils l'eussent tué sans doute, si le peuple, averti du tumulte, ne fût accouru le délivrer. Toujours calme, toujours intrépide, saint Grégoire VII revint achever le saint sacrifice.

Cependant ce sacrilége attentat demandoit une punition : il cite l'empereur à Rome pour s'y justifier de ses crimes. Ils étoient nombreux, car jamais prince n'avoit plus opprimé ses sujets que l'empereur Henri IV, plus affligé l'Église par ses empiétements et ses scandales. Il y mit le comble en assemblant un concile schismatique, où il essaya de déposer saint Grégoire VII. Celui-ci alors l'excommunia, de l'avis de tous les évêques réunis auprès de lui. La nouvelle de cette excommunication produisit un effet immense en Allemagne. Les princes et le peuple abandonnèrent l'empereur,

haï déjà pour ses crimes, méprisé pour sa conduite, et désormais chassé du rang des chrétiens. La diète lui donna une année pour faire lever son excommunication, sans quoi elle le déclareroit déchu de l'empire.

Abandonné de tous ses amis, l'empereur Henri IV, vaincu, mais non converti, résolut de se soumettre. Il vint en Italie, non en prince, mais en suppliant, et s'avança jusqu'au château de Canosse, qui appartenoit à la pieuse comtesse Mathilde, et où saint Grégoire VII l'attendoit. Il fut obligé, selon les règles anciennes, d'attendre trois jours dans la première enceinte de la forteresse, pieds nus et le corps couvert d'un rude cilice; le quatrième jour, le Pape le reçut avec bonté et lui donna l'absolution.

On a accusé saint Grégoire VII d'avoir agi, en cette circonstance, avec trop de hauteur; mais la suite a bien prouvé qu'il avoit cédé à un mouvement de bonté en absolvant l'empereur, lorsque son génie, sa connoissance des hommes devoient l'avertir de ne jamais permettre que ce prince impie pût se relever du coup que l'excommunication lui avoit porté. Il revint en effet en Allemagne la rage dans le cœur, et ne profita de la bonté du Pape que pour se venger plus sûrement.

Quant à la hauteur de saint Grégoire VII, jamais homme n'en eut moins que ce pontife. Il avoit accepté le souverain-pontificat avec regret, et il ne le gardoit que malgré lui. Voici ce qu'il écrivoit en ce temps à un de ses amis : « Je voudrois pouvoir vous dépeindre les tourments qui m'agitent au dedans, les travaux journaliers qui m'accablent au dehors et qui vont toujours en s'augmentant. J'ai souvent conjuré Jésus-Christ de me retirer de ce misérable monde, s'il ne m'est pas donné de servir avec plus de succès notre mère commune. Une douleur inexprimable, une tristesse mortelle empoisonnent ma vie. Je vois l'Église d'Orient séparée de nous par l'instigation du démon, et lorsque je tourne mes regards vers l'Occident, à peine y puis-je trouver encore quelques évêques qui soient dignes de leur titre et qui gouvernent leur troupeau d'après les règles de l'Évangile : tant l'ambition et la perversité du monde les ont séduits ! Parmi les princes de la terre, je

n'en vois aucun à qui sa propre gloire ne soit plus chère que celle de Dieu, et qui ne sacrifie en toute occasion la justice à l'appât d'un gain sordide. Si je veux me replier sur moi-même, je succombe sous le poids de mes propres péchés, et il ne me reste d'espoir que dans l'immense miséricorde de Jésus-Christ. Si je n'étois soutenu par l'espérance de réparer mes fautes passées par une conduite plus chrétienne et celle d'être encore utile à l'Église, j'en prends Dieu à témoin, rien ne pourroit me retenir plus longtemps à Rome, où depuis vingt ans je suis forcé d'habiter malgré moi. »

L'homme qui épanchoit son cœur avec cette humble tristesse dans le sein d'un ami, ne pouvoit certainement pas être un prince hautain, comme on a essayé de le représenter dans ces derniers siècles.

Avec l'empereur Henri IV, il fut encore obligé d'excommunier le roi de Pologne Boleslas II, qui venoit d'assassiner au pied des autels saint Stanislas, évêque de Cracovie. Outre ce meurtre sacrilége, ce roi s'étoit rendu coupable de tant de crimes, que ses sujets l'avoient surnommé *le Cruel*. Saint Grégoire VII le déposa; il délia ses sujets du serment de fidélité, et le malheureux Boleslas, abandonné de tous ses courtisans, mourut dans l'obscurité.

Les princes et les rois se regardoient en ce temps et avec raison comme les fils du Saint-Siége, en qui réside l'autorité de Jésus-Christ. Ils mettoient leurs royaumes sous sa sauvegarde, sachant que l'Église ne les abandonneroit pas; s'ils désiroient un titre plus élevé, ils le demandoient au représentant de Celui par qui règnent les rois. C'est ainsi que saint Grégoire VII donna le titre de roi au prince Démétrius, duc de Croatie et de Dalmatie. Un prince de Russie voulut aussi tenir son royaume de l'autorité du Saint-Siége. La Hongrie lui avoit été également soumise par son premier roi chrétien. La Bohême lui demandoit un insigne ducal. Saint Canut, roi de Danemarck, envoyoit à Rome chercher des conseils auprès de saint Grégoire VII. Olaüs, roi de Norwége, sur le désir du Pape, faisoit étudier à Rome une partie de la jeune noblesse de son pays.

Le Pape étoit vraiment à cette époque le père des rois; il les aidoit de ses conseils ou de sa puissance, les réconcilioit entre eux,

lorsqu'ils se vouloient faire la guerre, les avertissoit doucement lorsqu'ils se laissoient aller aux entraînements de leur jeunesse ou de leurs passions, les reprenoit avec énergie lorsqu'ils opprimoient leurs sujets ou empiétoient sur les droits de Dieu, les soutenoit et les protégeoit quand ils succomboient injustement ou sous les coups de la trahison. Le jeune roi de France, ayant perdu son tuteur, s'étoit abandonné à la débauche; saint Grégoire VII lui écrivit pour l'engager à rentrer dans le bon chemin; il écrivit aussi aux évêques du royaume pour qu'ils aidassent ce jeune prince à mettre fin à ses scandales. Philippe promit de se corriger.

Cependant, l'empereur Henri IV avoit rassemblé une puissante armée avec laquelle il s'apprêtoit à descendre en Italie, pour se venger de saint Grégoire VII, et le chasser de Rome. A Mayence, il avoit encore essayé de le déposer dans un conciliabule où l'on élut pour antipape Guibert, archevêque de Ravenne. Il parut enfin devant Rome, et s'en rendit maître après deux ans de siége, le jeudi avant les Rameaux de l'an 1084. Il intronisa son antipape dans Saint-Pierre, et se fit sacrer par lui le jour de Pâques.

Saint Grégoire s'étoit retiré d'abord au monastère du Mont-Cassin, puis à Salerne. Sa santé, altérée par tant de travaux et ses derniers revers, ne put résister aux chagrins de l'exil et aux malheurs de l'Église. Avant de mourir, il pardonna à tous ses ennemis, leva leurs sentences d'excommunication, sauf celles de l'empereur et de l'antipape. Les cardinaux l'ayant prié de choisir lui-même son successeur, il nomma les trois hommes qu'il regardoit comme plus dignes de soutenir l'Église en ces temps d'épreuve : d'abord Didier, abbé du Mont-Cassin, qui lui succéda en effet; puis Otton, évêque d'Ostie, qui devint Pape sous le nom d'Urbain II et eut la gloire d'accomplir la grande et sainte pensée de saint Grégoire VII, pour la délivrance du tombeau de Notre-Seigneur, et enfin le cardinal Hugues, archevêque de Lyon. Didier l'étoit venu voir dans sa maladie, espérant assister à ses derniers moments; mais le saint lui prédit qu'il n'y seroit pas: il fut, en effet, obligé de retourner à son monastère à cause d'une attaque des Normands.

Les dernières paroles de saint Grégoire VII furent celles-ci :

« J'ai aimé la justice et haï l'iniquité : c'est pourquoi je meurs en exil. »

Il entra dans le royaume des cieux le 25 mai de l'an 1085, et fut enterré à Salerne, dans l'église de Saint-Matthieu : plusieurs miracles s'opérèrent à son tombeau; il fut inscrit au catalogue des saints en 1580.

Saint Grégoire VII avoit une grande dévotion à la très-sainte Vierge. Il écrivoit un jour à la comtesse Mathilde : « Quant à la Mère de Notre-Seigneur, à laquelle je vous ai recommandée et vous recommanderai toujours, jusqu'à ce que nous ayons le bonheur de la voir comme nous le désirons, que vous dirai-je? Elle que le ciel et la terre ne cessent de louer, encore qu'ils ne puissent la louer dignement. Tenez pour certain qu'autant elle est élevée, meilleure et plus sainte qu'aucune mère, autant elle est plus clémente et plus douce envers les pécheurs. Aimez-la donc, prosternez-vous devant elle avec un cœur contrit : vous la trouverez plus indulgente et plus tendre que la meilleure des mères. »

A Dorostore en Mysie, la fête des saints Pasicrate, Valention et deux autres couronnés ensemble.

A Milan, saint Denis, qui, relégué en Cappadoce par l'empereur Constance, arien, pour la foi catholique, y mourut presque sous le titre de martyr. Son saint corps fut envoyé, par l'évêque Aurèle, à saint Ambroise, évêque de Milan, et on rapporte que saint Basile le Grand eut part à cette translation.

A Rome, saint Boniface, pape, quatrième du nom, qui dédia le Panthéon en l'honneur de sainte Marie-aux-Martyrs.

En Angleterre, saint Aldhelm, évêque de Sherburn.

Dans le diocèse de Troyes, saint Liey, confesseur.

A Assise en Ombrie, translation de saint François, confesseur, du temps du pape Grégoire IX.

A Véroli, dans la campagne de Rome, translation de sainte Marie, mère de Jacques, dont le saint corps est illustré par plusieurs miracles.

A Florence, sainte Marie-Magdeleine, vierge de l'Ordre des Carmélites, illustre par sa vie régulière et par sa sainteté. On célèbre sa fête le 27 de ce mois, jour auquel nous raconterons sa vie.

VINGT-SIXIÈME JOUR DE MAI.

Saint Éleuthère, pape et martyr.—Saint Philippe de Néri, fondateur de la congrégation de l'Oratoire. — La bienheureuse Marianne de Jésus de Paredés et Florès, vierge, surnommée le Lis de Quito.

Saint Simitre et ses compagnons, martyrs; saint Quadrat, disciple des apôtres; saint Zacharie, évêque de Vienne et martyr; saint Quadrat, martyr d'Afrique; les saints martyrs Félicissime, Héraclius et Paulin; saint Prisque, martyr; saint Augustin, apôtre de l'Angleterre.

LA VIE DE SAINT ÉLEUTHÈRE,

PAPE ET MARTYR.

AN 194.

Commode, empereur.

Vingt jours après la mort du saint pape Soter, Éleuthère, natif de Nipocolis en Grèce, diacre et disciple du saint pape Anicet, fut élu en sa place. L'Église jouit en son temps de quelque tranquillité. A cette époque, plusieurs seigneurs et chevaliers déjà ennuyés de la superstition de leurs faux dieux, et de la cruauté abominable de leurs empereurs, reçurent à Rome la lumière de l'Évangile, et se convertirent à Notre-Seigneur, par la doctrine et la prédication du saint pape Éleuthère.

Notre sainte Religion ne répandoit pas moins ses lumières dans les autres provinces et royaumes, particulièrement en Angleterre, parce que le roi Luce avoit ouï parler de la sainte vie et des miracles des chrétiens, et que depuis peu l'empereur Marc-Aurèle

avoit obtenu par leurs prières une grande victoire contre les Marcomans, lequel à cette occasion les traitoit doucement, et leur permettoit de vivre en leur loi, et que même quelques chevaliers et sénateurs romains s'étoient fait baptiser, et marchoient sous la bannière de Jésus-Christ. Luce fut touché de Dieu, et laissant les évêques qu'il y avoit en France et en d'autres lieux voisins, il adressa une solennelle ambassade avec Eluan et Méduin, ses serviteurs, à saint Éleuthère, sachant qu'il étoit le chef et le pasteur universel de tous les fidèles, pour le supplier d'envoyer quelques-uns des siens pour l'instruire, lui, sa famille et tout son royaume, et les faire chrétiens.

Le saint pape Éleuthère fut fort réjoui de cette ambassade, et pour effectuer ce qu'on lui demandoit, il envoya Fugace et Damien, personnages dignes d'une si haute entreprise, en Angleterre, afin d'enseigner les mystères de notre sainte foi au roi Luce et à son royaume, et les régénérer ensuite dans le saint baptême de Jésus-Christ. Ils y allèrent et baptisèrent le roi. Le Martyrologe romain fait mention de lui au troisième décembre, comme d'un saint. Son royaume reçut aussi publiquement la foi de Jésus-Christ, et fut le premier du monde qui, par une ordonnance générale, d'un commun consentement de tous ses sujets, la reçut et fit profession de la religion chrétienne; encore qu'en France, en Espagne et aux autres royaumes et provinces, il y avoit en ce temps-là un grand nombre de chrétiens. Cette conversion de Luce arriva l'an de Notre-Seigneur 138, selon le cardinal Baronius.

Il y avoit en l'île d'Angleterre, avant qu'elle fût convertie, vingt-deux flamines et trois archiflamines (les gentils nommoient ainsi leurs pontifes et leurs souverains prêtres), qui furent aussi convertis; au lieu desquels Fugace et Damien instituèrent vingt-deux évêques et trois archevêques, les départirent dans cette île, et leur assignèrent leurs églises et leurs territoires, afin que les chrétiens nouvellement convertis ne manquassent pas de pasteurs pour les gouverner aux choses de la vraie religion.

Durant cette profonde paix de l'Église il s'éleva quelques bourrasques d'hérésies qui la troublèrent, comme les valentiniens, les

marcionites, les séveriens et d'autres semblables monstres, auxquels le saint pape Éleuthère résista courageusement. Il fut en cela assisté du glorieux évêque et martyr saint Irénée, disciple de saint Polycarpe et de Papias, qui avoient été disciples des apôtres. Irénée, étant prêtre, vint à Rome, député de l'Église de Lyon; du temps qu'il y fut il écrivit contre les hérétiques, et leur fit la guerre comme un homme très-docte, réfutant les erreurs qu'ils enseignoient, par la doctrine et les traditions apostoliques qu'il avoit apprises. Il s'en revint ensuite à Lyon, où il fut évêque et très-glorieux martyr.

Comme quelques-uns de ces hérétiques enseignoient que Dieu avoit créé plusieurs choses mauvaises, et qu'il y avoit des viandes de cette condition dont il ne falloit pas manger, Éleuthère commanda que personne, par superstition, ne délaissât d'user de toutes sortes de viandes que Dieu avoit créées pour l'homme : non qu'il ne soit loisible et louable de s'abstenir de certaines viandes délicieuses pour mortifier sa chair et brider ses appétits, ou que l'on ne doive obéir à la sainte Église quand elle nous défend la viande aux jours de jeûne, car cela est nécessaire; mais parce qu'il ne les faut pas délaisser, pensant que ce soient choses naturellement méchantes, puisque Dieu les a créées.

Ce saint Pape ordonna également qu'aucun prêtre ne fût déposé sans avoir été premièrement convaincu de quelque grand crime, et que nul absent ne fût condamné avant que d'être ouï, puisque Notre-Seigneur ne condamna pas Judas, ni ne laissa pas de lui donner la Communion (sachant bien ce qu'il étoit), d'autant que son péché n'étoit pas encore public.

Il tint trois fois les Ordres au mois de décembre, où il ordonna douze prêtres, huit diacres et quinze évêques. Et après avoir très-saintement gouverné l'Église romaine quinze ans et vingt-trois jours, il fut martyrisé, donnant sa vie pour Jésus-Christ, comme le rapportent les anciens Martyrologes romains. L'Église solennise sa fête le 26 de mai, le même jour qu'il mourut, l'an de Notre-Seigneur 194, sous l'empire de Commode. Son corps fut enterré au Vatican.

Outre les auteurs qui ont écrit les vies des Papes, tous les Martyrologes font mention de saint Éleuthère, ainsi que le cardinal Baronius en ses *Annotations*, et plus amplement en ses *Annales*.

LA VIE DE SAINT PHILIPPE DE NÉRI,

FLORENTIN, FONDATEUR DES PRÊTRES DE L'ORATOIRE.

AN 1595.

Clément VIII, pape. — Philippe II, empereur.
— Henri IV, roi.

Saint Philippe de Néri naquit à Florence, de François de Néri et de Lucrèce de Soldi, l'an de grâce 1515. Dès son bas âge, il visitoit volontiers les églises, entendoit la parole de Dieu avec une grande dévotion, et étoit d'un naturel si agréable, qu'on le nommoit communément le bon petit Philippe. Étant âgé de dix-huit ans, son père l'envoya vers un sien oncle fort riche marchand, afin de s'exercer au commerce. Mais dès lors Philippe commença à sentir en son âme de puissants désirs de suivre tout à fait Jésus-Christ. Après avoir demeuré là quelque temps, il s'en vint à Rome l'an 1533, où il vécut au logis de Galéotto Caccia, Florentin, avec tant de sainteté, que sa renommée s'étendit jusqu'à Florence, sa patrie.

Son austérité le rendoit admirable; car il ne mangeoit qu'une fois le jour, se contentant de pain et d'eau avec un peu d'olives et quelques herbes, et bien souvent il passoit les jours sans manger. Il étoit habillé fort simplement, et se tenoit le plus souvent éloigné de toute conversation humaine, dans une petite chambre, passant

les jours et les nuits en oraison. Il s'étoit acquis par cette austérité un commandement absolu sur ses passions, et comme un jour entre autres quelques mauvais garnements le sollicitoient à l'impureté, il leur résista si constamment et leur parla avec tant d'ardeur d'esprit des choses spirituelles, qu'il se délivra et eux aussi du péril de ce damnable péché, et fut toujours estimé vierge par tous ses amis.

Il s'adonna à l'étude de la philosophie et de la théologie, où il fit un si grand profit, qu'il fut tenu pour un des plus excellents écoliers de son temps. Il n'omettoit pourtant jamais aucun point de ses exercices spirituels, si bien qu'après les disputes et les conférences il passoit la nuit en contemplation, et alloit même seul en ce temps-là visiter les sept églises. Mais désirant de s'unir de plus en plus à Jésus-Christ, ayant laissé les études et vendu ses livres, à l'âge de vingt-trois ans, il s'adonna tout à fait à l'oraison, ne faisant que se plaindre et soupirer, et se tenant le plus qu'il pouvoit séparé de la compagnie des hommes. Il passoit les nuits entières au cimetière de Calixte, et étant pressé du sommeil, il se reposoit sous le porche de l'une des sept églises. Par ce moyen la flamme du divin amour s'alluma si vivement en son âme en peu de temps, que bien souvent, se prosternant en terre, il étoit contraint de s'écrier avec abondance de larmes : *C'est assez, mon Seigneur, c'est assez.*

Il se mit à visiter les malades dans les hôpitaux, les consolant et les aidant avec une grande charité : ce qui fut cause que l'ancienne coutume de visiter les hôpitaux, qui avoit été auparavant négligée, fut remise dans Rome. D'ailleurs, pour émouvoir les jeunes gens à laisser le vice et à suivre la vertu, il fréquentoit le Change, les colléges et d'autres lieux semblables : et essayoit exprès de s'insinuer en la bonne grâce des plus débauchés pour les retirer du péché et les ranger à une meilleure vie, bien qu'il se gardât surtout de la fréquentation des femmes, craignant la perte de sa virginité.

Le diable, ne pouvant supporter de si heureux et de si saints commencements, essaya de le détourner de sa sainte entreprise, lui apparoissant la nuit sous une forme horrible pour lui causer quel-

que terreur panique, on en d'autres figures, l'infectant de sales pensées, jusque-là, que de porter quelques hommes de mauvaise vie à l'enfermer dans une chambre avec deux femmes impudiques pour lui ravir, s'il eût été possible, le trésor de sa virginité: mais le saint, se couvrant toujours des puissantes armes de l'oraison et des pleurs, sortit victorieux, avec l'aide de Dieu, de tous ces rudes et dangereux assauts.

Au reste, de même que cet invincible soldat soutenoit de grandes tentations de l'ennemi, aussi au contraire étoit-il favorisé de son Seigneur de grâces très-signalées et très-particulières. Ayant l'âge de trente ans, et suppliant un jour le Saint-Esprit qu'il le daignât remplir de ses dons, il plut à sa divine bonté de lui concéder une grâce qui ne se lit point avoir été octroyée à aucun autre saint. Ce fut qu'il sentit en soi tout à coup une telle impétuosité de cet amoureux et divin Esprit, que son cœur fut embrasé et lui commença à tressaillir si vigoureusement dans sa poitrine, que sans doute il n'eût pu soutenir longtemps une telle palpitation, si Dieu ne lui eût miraculeusement amplifié le cœur, lui haussant de plus de la grosseur du poing la quatrième cote du côté gauche, afin que plus librement le cœur pût faire son mouvement et recevoir ses agitations extraordinaires.

L'an de Notre-Seigneur 1548, avec les conseils de Persiano Rosa, prêtre de grande piété, il donna commencement en l'église de Saint-Sauveur du Champ, à la confrérie de la Très-Sainte-Trinité, pour le service et la commodité des pauvres pèlerins. Les premiers confrères s'y assembloient souvent, fréquentoient le très-saint Sacrement, et au commencement de chaque mois faisoient l'oraison des quarante heures. Depuis, l'année du jubilé 1550 étant venue, cette âme charitable, considérant avec les autres membres de sa compagnie que plusieurs pauvres pèlerins (pour n'avoir point de logis à Rome) étoient contraints de coucher par les rues et les places publiques, prit avec eux la résolution de les aller chercher par la ville, et après les avoir conduits à certaines maisons prises à cet effet, partie à prêt, et partie à louage, il les pourvoyoit fort soigneusement de toutes choses nécessaires.

Or, comme il s'exerçoit en ces œuvres de charité et en d'autres semblables, il plut à Notre-Seigneur, pour augmenter son courage, de lui montrer par des signes visibles combien ces exercices lui étoient agréables. Car allant une nuit, selon sa coutume, à la maison d'une pauvre personne noble, mais honteuse, pour lui donner quelque provision de vivres, il arriva que voulant faire place à un carrosse qui couroit derrière lui, il tomba dans une fosse assez profonde : mais il fut miraculeusement retenu en l'air par un ange et retiré par les cheveux sans aucun mal.

Après avoir ainsi passé le temps, il supplioit un matin la divine Bonté de lui montrer quelle vie il devoit embrasser, parce qu'il aimoit fort la solitude; alors saint Jean-Baptiste lui apparut, et par cette vision, il résolut de n'avoir pas seulement soin de soi-même, mais aussi du salut du prochain. Ce qui le confirma encore davantage en ce pieux dessein, furent deux âmes qu'il vit revêtues de gloire, dont l'une portoit un pain dur en sa main, qu'elle faisoit semblant de manger sans autre viande, et alors il ouït ces paroles : *Philippe, la volonté de Dieu est que tu vives au milieu de cette ville, comme si tu étois en un désert.*

Il avoit atteint l'âge de trente-six ans qu'il n'avoit encore osé se promouvoir à l'ordre de prêtrise, car il s'estimoit indigne d'une si noble qualité : toutefois, par le commandement de Persiano, son confesseur, il fut fait prêtre et s'en alla faire sa demeure à Saint-Jérôme de la Charité, où se tenoient quelques prêtres de saintes mœurs, avec lesquels il continua de vivre dans la même austérité qu'auparavant. Il disoit tous les jours la sainte Messe, ou s'il en étoit empêché par quelque maladie, il recevoit tous les matins le très-saint Sacrement, ce qu'il observoit depuis inviolablement. Or, c'étoit merveille de voir l'abondance des consolations célestes, et des vives affections qu'il sentoit en offrant le divin sacrifice. Souvent il étoit contraint, en disant la sainte Messe, de s'arrêter jusqu'à ce qu'il eût repris les forces du corps que la violence de l'esprit avoit épuisées, et souvent aussi, élevant la très-sainte Hostie ou le saint Calice, il demeuroit subitement ravi en Dieu, sans pouvoir baisser les mains, se sentant comme suspendu en l'air. Après

avoir célébré, il se trouvoit parfois si abstrait et si privé de ses sens, qu'il sembloit plutôt un corps mort, qu'un homme plein de vie.

La même année il se mit, par obéissance, à ouïr les confessions, où il se rendit fort assidu et vigilant pour le désir qu'il avoit d'attirer à Dieu les âmes. On ne sauroit nombrer, en effet, combien de pécheurs il convertit, et combien d'hommes et de femmes entrèrent en religion par son moyen. Mais ce ne fut pas sans souffrir de grandes traverses, d'autant que quelques apostats, pour lors chapelains en l'église de Saint-Jérôme, suscités par le diable, le persécutèrent en diverses manières, de paroles et de fait, afin qu'il fût contraint de sortir ; mais ce malheureux dessein ne réussit pas, car cet esprit humble et constant soutint toutes leurs persécutions avec une grande allégresse, sans en faire paroître aucun ressentiment par la moindre parole.

Le diable dressa une autre forte batterie pour lui faire perdre en même temps sa chasteté et sa réputation tout ensemble. Il mit donc en fantaisie à une courtisane des plus effrontées de la ville, de le faire tomber en ses piéges, comme elle se l'étoit promis par vanité. A cette fin elle fit la malade, et l'envoya quérir sous prétexte de se vouloir confesser à lui : à son arrivée, elle alla au devant de lui au plus haut des degrés, couverte à dessein d'un simple voile délié, pour l'induire et l'attirer par les yeux à satisfaire sa brutale passion. Mais ce chaste Joseph, l'apercevant d'abord, prit la fuite, et elle, tout en colère de s'en voir ainsi méprisée, jeta après lui sur les degrés le premier escabeau qu'elle rencontra sous sa main. Par une si sage et glorieuse fuite, non-seulement il sortit vainqueur de ce danger, mais aussi il obtint de Notre-Seigneur, par un acte si héroïque, le don d'une inviolable chasteté. De sorte que plus de trente ans avant sa mort il fut toujours affranchi de toutes les importunités de la chair, même des illusions nocturnes. Et il avoit accoutumé de dire à ses plus intimes amis, qu'il lui étoit aussi indifférent de toucher une femme qu'une pierre.

Il avoit ce don particulier de Dieu de voir la beauté intérieure de l'âme par la splendeur extérieure du visage, ainsi qu'on l'a re-

marqué souvent en saint Charles Borromée, en saint Ignace de Loyola, et en d'autres. Les plus secrètes pensées aussi lui étoient connues, d'où venoit que souvent il avertissoit ses pénitents des choses qu'ils n'avoient découvertes à personne, et principalement si quelquefois, par honte ou par respect humain, ils avoient omis à dire quelque défaut en leurs confessions.

Il lui vint un désir, ainsi qu'à quelques-uns des siens, d'aller aux Indes pour y prêcher l'Évangile; et pour mieux savoir quelle étoit la volonté de Dieu en cela, il en voulut prendre conseil du Prieur des Trois-Fontaines, homme de sainte vie. Ce bon Père, trois jours après, lui fit réponse que Dieu ne l'appeloit pas aux Indes, mais à Rome, et que saint Jean l'Évangéliste le lui avoit révélé. Ce que saint Philippe ayant ouï, il délibéra, pour se conformer à la volonté de Notre-Seigneur, de s'arrêter en cette grande ville.

Sa sainteté étoit si évidente, qu'elle attiroit par son éclat un nombre presque infini de personnes, tant pour ouïr ses exhortations, que pour jouir de ses entretiens. De sorte qu'il obtint de messieurs les confrères de la Charité, un plus grand lieu pour lui servir à retirer ses auditeurs. Puis, reconnoissant que le profit des exhortations qu'il faisoit étoit grand, il lui sembla expédient d'exercer quelques-uns de ses disciples à en faire de semblables : entre lesquels furent François-Maria Tarugi et César Baronius, depuis cardinaux, Jean-Baptiste Modio, et d'autres, qui, s'employant en cet exercice dès leurs premières actions, firent paroître aux auditeurs qu'ils étoient de légitimes et dignes enfants d'un si digne et si vénérable Père. Et lui, après leurs discours, prenant occasion des choses qu'ils avoient dites, interrogeoit les assistants par manière de conférence sur plusieurs choses spirituelles, et concluoit avec quelque discours familier qui les enflammoit tous à l'amour de Dieu et au mépris du monde, et les portoit à la pratique de la sainte humilité.

Enfin, pour ôter à ses disciples toute occasion de pécher, il ordonna qu'au temps de carême-prenant, lorsque communément le monde a coutume de courir plus que jamais après les vices et les

dissolutions, au préjudice de l'honneur de Dieu et de leurs âmes, tous ensemble allassent avec lui visiter les sept églises. On connut en peu de temps que c'étoit une inspiration divine; car bien qu'au commencement peu de gens lui fissent compagnie, néanmoins, quelques années après, le nombre s'y accrut tellement, qu'il y avoit plus de mille personnes.

Ce dévot pèlerinage se faisoit avec un si bel ordre et une si grande joie spirituelle, que le monde en étoit fort édifié. Mais plus cette bonne œuvre étoit fructueuse et agréable aux bons, plus elle étoit déplaisante aux envieux et aux malins, qui en prirent sujet (Dieu le permettant ainsi pour le plus grand mérite de son serviteur) de le contrecarrer furieusement. Ils publioient que c'étoit un homme désireux de sa propre louange, et ambitieux d'être suivi du monde. Non contents de leurs calomnies, ils l'accusèrent devant le vicaire de notre Saint-Pére, non-seulement d'ambition et de superbe, mais aussi de ce que faisant des assemblées, il y avoit du danger qu'il ne fût auteur de quelque nouvelle secte, blâmant spécialement l'œuvre de l'Oratoire, qu'il avoit fraîchement fait éclore.

Ce prélat le manda, le reprit âprement, et le menaça même de la prison s'il ne quittoit ces nouvelles façons de faire; enfin il ordonna qu'il se représenteroit devant lui toutes les fois qu'il seroit appelé en jugement; que de quinze jours il n'entendroit pas les confessions, et ne feroit aucun sermon sans nouvelle licence. Ce que saint Philippe ayant ouï d'un visage joyeux, sans se défendre aucunement, il répondit qu'en cela et en toute autre chose qui lui seroit commandée par ses supérieurs il étoit prêt d'obéir, n'ayant d'autre fin que l'honneur de Notre-Seigneur et le salut des âmes. Néanmoins, à ces humbles paroles, ce prélat ralluma sa colère, et le chassa promptement de devant lui.

Mais ce qui rendit cet orage beaucoup plus violent, fut que les gens du monde ne furent pas seuls à le combattre; il y eut aussi des personnes qui faisoient profession de la vie spirituelle, lesquelles se mirent de la partie, comme ceux qui vivoient avec lui à Saint-Jérôme, trompés qu'ils étoient par l'opinion et le discours des autres, sous prétexte de bien. Cette sainte et généreuse âme

n'en fut pourtant jamais émue; mais avec une patience et une allégresse admirables, il supportoit toutes ces injures et ces persécutions, s'estimant digne de plus grandes souffrances. Il disoit souvent que Dieu permettoit qu'il fût ainsi traité, afin qu'il devînt humble. Du reste, il excusoit le mieux qu'il lui étoit possible ceux qui le persécutoient, surtout lorsqu'il parloit avec ceux qui en étoient scandalisés, et il supplioit la Majesté divine qu'elle leur fît la grâce de reconnoître leur faute.

S'il arrivoit que quelqu'un de ceux qui l'avoient pris pour directeur fût tenté du malin esprit, on ne sauroit exprimer le soin et la diligence qu'il apportoit à lui donner un remède convenable. Il prioit alors longtemps pour eux, veilloit, soupiroit, s'affligeoit, et avec des paroles de vie éternelle, les adressoit au chemin de vérité et de salut. Il faisoit particulièrement profession de ne vouloir pour soi, ni lieu, ni temps, ni repos, ni relâche, et afin que chacun pût aller à lui librement, il vouloit que la porte de sa chambre fût toujours ouverte, que l'entrée n'en fût défendue à personne, et que l'on ne dît jamais : *Philippe repose, il ne le faut pas incommoder.*

Il n'usoit pas de moins de charité envers les malades, et singulièrement envers ceux qui tiroient à leur fin : car outre qu'il les visitoit et les consoloit affectueusement, aux uns il impétroit par ses prières la santé corporelle, il délivroit les autres de très-grièves tentations; des autres il chassoit le démon, enfin il donnoit à tous le plus d'assistance qu'il lui étoit possible.

Ce qui étoit le plus étonnant, c'est que non-seulement il accouroit à l'aide et à la consolation de ses enfants spirituels qui étoient près de lui, mais qu'aussi il apparoissoit aux absents, et les délivroit de plusieurs dangers d'une façon extraordinaire. Il arriva qu'un de ses pénitents étant parti de Rome, contre son avis, pour s'en aller à Naples, s'étoit jeté en mer pour éviter les coups des corsaires; mais comme il étoit sur le point de se noyer, perdant toute espérance de secours, il invoqua l'aide de saint Philippe, qui soudain lui apparut, le tira de l'eau par les cheveux, et le mit en lieu de sûreté.

Comme pour donner satisfaction à tous, il ne pouvoit vaquer

quelquefois à ses contemplations autant qu'il le désiroit, il avoit accoutumé de dire qu'il ne pouvoit rien arriver de plus agréable à une âme amoureuse de Dieu, que de laisser Dieu pour Dieu, bien qu'avec toutes ses occupations il eût continuellement son cœur uni à son divin trésor.

Sa vie étant si exemplaire et si recommandable, l'an 1564 il fut instamment prié par la nation florentine de prendre la conduite de leur Église, ce qu'il accepta. Il fit recevoir l'Ordre de prêtrise à quelques-uns des siens, et les envoya pour y faire résidence, lui cependant demeurant à Saint-Jérôme. Ceux-ci, vivant dans une même maison avec une grande concorde, n'avoient d'autre but que de plaire à Dieu; lui réciproquement les conduisoit avec tant de douceur, qu'il faisoit d'eux tout ce qu'il vouloit; mais pour introduire parmi eux quelque forme d'assemblée spirituelle, il fit, avec le consentement de tous, quelques règles qu'ils observoient exactement. Ils s'occupoient en la même Église à travailler fervemment au service de Notre-Seigneur. Après dîner ils s'en alloient à l'église de Saint-Jérôme, où tous les jours il y en avoit quatre de ceux qui avoient été choisis et destinés à ce saint exercice, qui faisoient de petits sermons, n'y traitant que de la réformation des mœurs, surtout par la représentation de la vie des saints. C'est sous ces heureux auspices que saint Philippe commença fructueusement la congrégation de l'Oratoire.

Quelque temps après, le diable, enviant le fruit qui se faisoit en l'Oratoire, vomit contre eux une partie de sa rage, par le moyen de quelques-uns qui sous prétexte de zèle dirent au pape Pie V que Philippe étoit un hypocrite, et qu'il permettoit qu'aux sermons qui se faisoient tous les jours en sa présence, on dit des sottises. Le Saint-Père, qui n'avoit pas une connoissance certaine de ses actions, commanda à deux docteurs en théologie de l'Ordre de Saint-Dominique, d'assister quelque temps à ces exhortations, de remarquer soigneusement tout ce qui s'y diroit, et de le lui rapporter avec fidélité, afin de s'éclaircir par ce moyen de la vérité du fait : ce qu'ils firent, et ils furent si édifiés, si ravis de la ferveur et de la solidité des discours de ce bon Père (car avec tout l'artifice qu'il

apportoit pour se montrer ignorant, néanmoins il parloit pertinemment, et touchoit au but en tous les sujets qu'il traitoit), qu'ils en firent des rapports fort honorables au Souverain-Pontife, qui depuis l'aima et l'estima durant toute sa vie. Ainsi les Pères continuèrent leurs saintes fonctions, jusqu'à ce que les Florentins eussent fait faire, à leurs propres dépens, une église plus commode, où l'on fit l'ouverture de ces dévots exercices l'an 1574, le quinzième jour d'avril.

Les Pères s'employant en de si saintes occupations, et leur petite troupe prenant de l'accroissement, ils jugèrent nécessaire, pour l'établissement d'une œuvre si utile au prochain, d'obtenir du Souverain-Pontife la confirmation de la congrégation. Le pape Grégoire XIII, bien informé du mérite de ce saint personnage et du fruit qu'apportoit cette congrégation, la confirma, et leur octroya en même temps une petite église ruinée, appelée Sainte-Marie in Vallicella, qui fut rebâtie de fond en comble, et où Alexandre de Médicis, archevêque de Florence, depuis élevé au pontificat sous le nom de Léon XI, célébra le premier la messe.

Le nombre des Pères se multipliant de jour en jour, saint Philippe, quoique auteur de cette œuvre, se tenoit néanmoins à Saint-Jérôme, d'où il disoit qu'il ne vouloit point partir pour ne fuir pas la croix, si Dieu ne lui donnoit quelque autre lumière, et ne l'obligeoit à changer de logis. Enfin l'an 1583, il reçut commandement du Pape d'aller passer le reste de ses jours avec les siens, ce qu'il fit.

Tous ses disciples, qui le connoissoient vraiment pour Père, auteur et fondateur de la Congrégation, d'un commun consentement l'élurent Préfet général, l'an 1587 : ce qui fut contre sa volonté. Il louoit particulièrement l'obéissance, et les exhortoit à faire une entière abnégation de leur propre volonté, disant que c'étoit le plus court chemin pour atteindre à la perfection. Il ne voulut pas que l'on fût obligé parmi eux de s'engager par vœu ou serment, mais que liés seulement des liens de la charité, ils eussent soin de donner un bon exemple à chacun par leur intégrité de vie, et d'enseigner la parole de Dieu.

Son dessein étoit que cette manière de vie fût comme une certaine règle de médiocrité, entre la trop grande licence du siècle et l'austérité des religions réformées, et qu'ainsi ceux qui, étant désireux de quitter le monde, ne pouvoient supporter la rigueur des Ordres religieux, eussent quelque retraite pour s'adonner à la vie spirituelle et au service de Dieu, tant pour leur propre salut, que pour le bien de plusieurs autres.

Comme il avoit reçu de Dieu une grâce particulière de reconnoître le naturel des hommes par le don du discernement des esprits, de même il étoit un grand maître à les dresser à la vertu par de secrètes voies, où il les menoit avec tant de succès, qu'imperceptiblement ils arrivoient en peu de temps à une haute perfection. Et bien qu'il fit toujours une singulière profession de simplicité, et de cacher le plus adroitement qu'il pouvoit la souveraine prudence dont il étoit doué, elle reluisoit néanmoins en tout ce qu'il faisoit, et aux conseils qu'il donnoit. Ce que l'on ne doit pas trouver incroyable, attendu qu'avec le don de prudence, il avoit encore l'esprit de prophétie, qui lui faisoit prévoir les choses futures, connoître les absentes, et même pénétrer les occultes secrets du cœur. C'est pourquoi plusieurs prélats et cardinaux l'alloient visiter ordinairement en sa chambre pour en tirer de la consolation, ou quelque bon conseil.

Les Papes mêmes l'aimoient fort chèrement, et entre autres Grégoire XIII lui fit de grandes faveurs. Il lui permit en ses dernières années de dire la sainte Messe en une chapelle proche de sa chambre, et à cause de ses fréquentes maladies et de ses extases, il le déchargea de l'obligation de dire l'office, lui témoignant en plusieurs autres manières une très-grande amitié et un saint respect; comme aussi Clément VIII, d'heureuse mémoire.

Plus ce saint homme se voyoit honoré, plus il avoit de mépris de lui-même et de ses actions, s'estimant le plus grand pécheur du monde. Il fit si bien qu'enfin il obtint de sa Congrégation que César Baronius fût élu en sa place pour la conduite de la Compagnie, son âge l'en excusant assez.

L'an 1594, au mois de mai, il avoit eu une fièvre continue du-

rant vingt-cinq jours; elle ne l'eut pas sitôt quitté qu'il fut assailli d'une très-grande douleur de reins, qui, l'ayant travaillé dix ou douze jours, le réduisit dans un tel état, que les médecins et tous ceux de la maison tenoient pour assuré que dans peu de temps il devoit mourir. Mais la très-glorieuse Vierge Marie, lui apparoissant, le remit soudain en sa santé. Le saint, voulant aller au devant de sa chère Princesse, se leva miraculeusement tout le corps d'une coudée sur le lit, comme s'il eût embrassé quelqu'un que les autres ne pussent voir. Enfin étant revenu à lui, il dit aux assistants que la très-sainte Vierge l'avoit daigné visiter et guérir par sa présence; il les pria en même temps de ne le manifester à personne.

Il fut encore visité de Notre-Seigneur l'année suivante par une ardente fièvre, avec laquelle il lui survint un vomissement de sang qui le mit presqu'aux abois. Ce fut pourquoi le cardinal Borromée, craignant que cet accident ne l'emportât, lui donna le sacré Viatique, assisté du cardinal Cusan et de tous les Pères et les Frères de la Congrégation; après il reçut l'extrême-onction des mains du Père Baronius, en la présence de ces cardinaux et de tous les autres Pères. Mais comme ses maladies étoient plutôt miraculeuses que naturelles, aussi en échappoit-il miraculeusement, contre toute l'espérance des médecins. La fièvre le quitta tout à coup, le vomissement de sang cessa, et il fut bientôt remis en sa première santé : toutefois Dieu l'appela bientôt après.

Il prédit plusieurs fois, en parlant à diverses personnes, le jour et l'heure de son heureuse fin, qui fut la nuit entre le 25 et le 26 de mai, où, après avoir, le matin de ce jour, dédié à la fête du saint Sacrement, célébré la sainte Messe avec une singulière dévotion, quasi comme en chantant, il fut subitement assailli d'un vomissement de sang, auquel on fit, mais en vain, les remèdes possibles. Le bienheureux Philippe, voyant donc bien que l'heure étoit venue qu'il avoit tant désirée pour sortir de cette vallée de misères, d'un esprit constant et courageux, s'assit sur le lit, comme s'il eût voulu combattre contre la mort, et se tint en cette posture jusqu'aux derniers abois de sa vie. Lors il fit appeler les Pères, qu'il sembloit tous attendre avant que de rendre l'esprit.

Cependant le Père Baronius, qui disoit les prières pour la recommandation de son âme, selon la coutume de l'Église, voyant que doucement il s'en alloit mourant, le pria qu'il lui plût leur donner auparavant sa bénédiction. A ces paroles le Père ouvrant les yeux, qu'il tenoit fermés, les leva quelque peu de temps vers le ciel, et puis les baissa vers ses très-chers enfants, montrant par là qu'il la leur avoit obtenue de la divine Majesté, et ensuite rendit doucement son âme à Dieu. Au même instant il parut à diverses personnes dévotes tout rayonnant de lumière, leur faisant entendre qu'il s'en alloit au ciel recevoir la récompense de ses heureux travaux.

Son corps ayant été ouvert en la présence de quelques médecins et des Pères de la maison, il fut trouvé que Dieu avoit conservé miraculeusement en vie son serviteur tant d'années, à cause de la rupture des côtes et de l'artère qui porte le sang aux poumons, et parce que son cœur étoit d'une grosseur extraordinaire : on trouva encore que la bourse du cœur étoit toute desséchée, sans aucune goutte de sang.

Une chose fort merveilleuse arriva pendant que l'on ouvrit ce saint corps : qui fut que, comme on le tournoit de côté et d'autre, il se couvroit toujours lui-même de ses mains comme s'il eût été en vie; ce qu'il avoit déjà fait la nuit précédente à la vue des Pères qui le lavoient : signe très-évident de cette insigne pureté de corps et d'esprit qu'il avoit toujours si soigneusement conservée durant sa vie.

Cela étant fait, le cœur fut mis en la sépulture commune des Pères, et lui ayant rempli la poitrine de quelques herbes odoriférantes, on reporta encore le corps à l'église pour la satisfaction du peuple. Trois jours après, par le commandement des cardinaux de Florence et de Borromée, il fut mis vêtu de ses habits sacerdotaux dans une châsse de noyer en une petite chapelle fermée d'une muraille de briques, ainsi qu'il l'avoit prédit peu de jours auparavant. Là, diverses personnes, faisant leurs oraisons, sentirent une très-suave odeur qui sortoit de son sépulcre. Après sa mort, Dieu l'honora de plusieurs miracles, comme de guérir des maladies incu-

rables par son seul attouchement, de ressusciter un jeune enfant de quatorze ans, et d'autres merveilles en grand nombre.

Après son décès, pendant que le corps saint étoit encore sur terre, un jeune enfant de sept ans fort gâté des écrouelles, appliquant la main du vénérable Père à son mal, fut incontinent guéri. Une femme, par une grande chute, s'étant fendue la tête et quasi brisé tout le corps, abandonnée des médecins, n'attendoit plus que la mort; le bienheureux Philippe lui apparut par trois fois, et la remit miraculeusement en bonne santé. Un petit enfant mort-né, ayant été touché du chapeau du bienheureux Père, et recommandé par ses parents à ses intercessions, ressuscita, et après avoir reçu le saint Baptême, vécut encore plusieurs jours.

Or, comme la dévotion de chacun s'augmentoit de plus en plus, le noble Philippe de Néri, Florentin et son très-affectionné fils spirituel, eut volonté de lui faire bâtir une riche chapelle où ce saint corps reposât plus honorablement, en reconnoissance de plusieurs faveurs qu'il avoit obtenues de Dieu par son intercession. C'est pourquoi l'on ouvrit la châsse où il étoit, le septième de mars l'an 1599, afin de le mettre dans une autre plus honorable. D'abord on jugea que son corps étoit réduit en cendres, pour avoir été trouvé couvert de poussière, et tous les draps si pourris à cause de l'humidité de la muraille, que seulement en les touchant ils s'en alloient par lambeaux : néanmoins le soir en suivant, pour mieux s'éclaircir de la vérité, on le découvrit, et on trouva le corps entier si frais et si beau, que tous en furent étonnés et remplis de consolation. Sa poitrine particulièrement retenoit encore une bonne partie de sa blancheur. Ses intestins mêmes (qui naturellement devoient être la curée des vers) furent après huit mois découverts et tirés de terre tout frais et sans aucune mauvaise odeur, Notre-Seigneur ne permettant pas que la corruption se logeât en ce sein ni en ce cœur, où il s'étoit reposé tant d'années.

L'ayant tiré de ce suaire tout pourri, et nettoyé le mieux qu'il fut possible, sans jamais avoir senti aucune mauvaise odeur, après avoir fait faire une nouvelle châsse de cyprès, couverte richement en dedans et au dehors de velours cramoisi, et garnie d'or, on le

mit sur un matelas de taffetas rouge. De plus, le cardinal de Florence enrichit cette châsse, et honora le saint corps de beaux et riches présents. Ensuite il fut remis et conservé en la même place, trois autres années, honoré et visité plus que jamais de toutes sortes de personnes qui lui offroient divers présents, pour obtenir par ses intercessions quelque grâce, ou pour le remercier des bienfaits reçus par ses prières, jusqu'à ce que Philippe eut achevé la chapelle qu'il fit bâtir à cet effet, et enrichit de pierres précieuses. Il y fut enfin transporté le 24 de mai 1602, avec une pompe célèbre de beaucoup de prêtres qui l'accompagnèrent en chantant l'hymne des saints confesseurs. Là se trouvèrent les deux cardinaux, ses disciples, Tarugi, Baronius, et Jérôme Pamphili, pour lors auditeur de la Rote, depuis cardinal et vicaire du Pape, qui avoit été fils spirituel de ce bienheureux Père.

Dieu n'a jamais cessé de glorifier ce fidèle serviteur par plusieurs grâces et faveurs qu'il concède à tous ceux qui l'invoquent : en signe de quoi l'on voit beaucoup de vœux exposés en cette chapelle, où il est continuellement révéré de toutes sortes de personnes de tous états; et surtout le jour de sa fête, qui se célèbre tous les ans le vingt-six de mai.

LA VIE DE LA BIENHEUREUSE MARIANNE DE JÉSUS DE PAREDÈS ET FLORÈS,

VIERGE, SURNOMMÉE LE LIS DE QUITO.

En l'année mil huit cent cinquante, le dix-neuvième dimanche après la Pentecôte, la Sainteté de notre Seigneur Pie IX, heureusement régnant, ayant été célébrer le saint sacrifice dans l'église

de Saint-Michel-Archange, située auprès de l'hospice du même nom, dont il avoit été autrefois directeur : après la messe, notre Saint-Père le Pape daigna prononcer le décret de béatification de l'admirable servante de Dieu dont nous allons raconter la vie.

Cette bienheureuse vierge étoit née à Quito, dans le royaume du Pérou, en Amérique, le 31 octobre de l'an de notre salut 1618. Son père, le capitaine don Girolamo Florès Zenel de Paredès, étoit un gentilhomme originaire de la ville de Tolède en Espagne, et sa mère, dona Marianna Granoblès de Xaramillo, descendoit des premiers conquérants du Pérou. Ils étoient si renommés tous deux pour leur piété, que le peuple appeloit leur maison, la maison de la prière. Ils avoient sept enfants, lorsque dona Marianna, déjà avancée en âge, mit au monde la bienheureuse enfant qui devoit illustrer sa famille et enrichir son pays des trésors de sa pénitence et de ses mérites.

Le jour de sa naissance, qui étoit un samedi, on remarqua sur la maison une étoile très-brillante qui servoit de base à une palme composée d'autres étoiles plus petites, mais non moins lumineuses. A la fête de sainte Cécile, l'enfant reçut dans le saint Baptême le nom de Marianne, qui étoit celui de sa mère. Elle pratiqua tout d'abord la pénitence à laquelle Dieu l'appeloit : il sembloit que Notre-Seigneur, ayant voulu faire de la bienheureuse une victime propitiatoire pour attirer les grâces de sa miséricorde sur le monde, lui apprit à jeûner dès son entrée dans la vie. On remarqua, en effet, qu'elle ne vouloit jamais prendre le sein de sa mère avant l'heure de midi, et une autre fois seulement au milieu de la nuit. Le lundi, le mercredi et le vendredi, elle ne le prenoit qu'une fois. Sa mère, craignant que cela ne vînt de quelque dégoût pour elle, lui donna une nourrice; mais jamais on ne put faire changer d'heure la bienheureuse enfant. J'ai voulu rapporter ce fait, tout puéril qu'il paroisse, afin qu'il puisse servir à fixer l'attention des mères sur les inspirations premières de leurs enfants, si Dieu leur faisoit la grâce d'en choisir quelqu'un pour ses desseins de miséricorde.

Don Girolamo étant mort peu après la naissance de sa fille, dona Marianna se retira dans une maison de campagne qu'elle avoit hors

de la ville. Pendant le voyage elle portoit son enfant dans ses bras; mais au passage d'une rivière assez rapide, la mule sur laquelle elle étoit assise ayant heurté contre quelque pierre, l'enfant échappa de ses mains et tomba dans le fleuve. Je m'exprime mal cependant, car son ange la soutint debout sur les eaux, et quand le majordome accourut pour la reprendre, on vit avec admiration qu'elle n'étoit pas même mouillée. Dieu n'avoit pas voulu permettre que cette vie, si précieuse au salut de tant d'âmes, fût ainsi tranchée à son aurore par la malice infernale.

Dona Marianna survécut à peine à son époux. En mourant elle recommanda sa fille à l'aînée de ses enfants, dona Girolama, qui étoit déjà mariée au capitaine don Côme de Casso. Dona Girolama avoit deux petites filles qui devinrent les compagnes de leur bienheureuse tante. Ces trois enfants passoient tout le temps que leur laissoit l'étude à faire ensemble des prières et de petites processions, où elles chantoient les litanies de la très-sainte Vierge. La bienheureuse leur apprenoit à réciter le Rosaire, à faire le chemin de la croix, à frapper leurs innocentes épaules avec des disciplines qu'elles fabriquoient de leur mieux. Ayant vu une fois dans les processions de la Semaine-Sainte, à Quito, des pénitents qui portoient de lourdes croix sur leurs épaules, elles s'ingénièrent à en faire de semblables pour exercer aussi cette nouvelle mortification. Elles cherchèrent donc du bois dans la maison, et se retirèrent dans un endroit écarté pour en réunir les morceaux en forme de croix. Pendant qu'elles y travailloient, la bienheureuse eut une inspiration de son ange gardien; elle se lève et dit à ses compagnes de sortir avec elle. Celles-ci veulent achever leur ouvrage, mais elle les entraîne, et à peine s'étoient-elles retirées, qu'un grand pan de muraille s'écroula avec fracas sur le lieu qu'elles venoient de quitter.

Dona Girolama conduisit une fois ses filles et sa sœur dans une maison de campagne située à cinq lieues de Quito, auprès d'une forêt très-épaisse. Pendant que ses deux compagnes jouoient ensemble, la bienheureuse parvint à s'échapper. On s'aperçut de son absence et on la fit chercher de tous côtés par les domestiques. On

la trouva enfin dans la forêt, agenouillée auprès d'un arbre et se déchirant les épaules avec un paquet d'épines. Quelques jours après, sa sœur, en la déshabillant, découvrit un cilice qu'elle s'étoit fait avec certaines feuilles épineuses que l'on appelle en Amérique *Zarzalès espinosos*; elle ne put retenir ses larmes et la ramena bientôt à la ville, où elle la pouvoit surveiller plus facilement.

Mais cet amour de la pénitence étoit comme un feu qui dévoroit le cœur de la bienheureuse enfant. Elle se couchoit le vendredi sur une croix entourée de pierres, d'orties et d'épines, afin que si dans son sommeil son corps se dérangeoit un peu, elle fût réveillée par la douleur des piqûres et des meurtrissures qu'il recevroit. Quand elle faisoit le chemin de la croix, elle le semoit d'épines qui déchiroient ses pieds délicats. Elle avoit à son service une Indienne très-simple et qui l'aimoit beaucoup : elle profitoit de son empire sur cette femme pour se faire flageller cruellement par elle. La bonne Indienne en pleuroit quelquefois de pitié; mais sa petite maitresse lui recommandoit le secret avec tant d'instances, qu'elle n'osoit la découvrir.

Dès cette époque, Dieu se plaisoit à témoigner son amour pour cette sainte enfant, par des prodiges. Un de ses doigts ayant été blessé dangereusement, elle cacha cette plaie tant quelle put; mais comme la gangrène pouvoit s'y mettre, une de ses compagnes vouloit la forcer de le montrer au médecin. « Attends un peu, lui dit l'enfant avec une admirable confiance, tu vas voir comme je me guéris. » Elle se mit à genoux devant une image de la très-sainte Vierge, lui demandant de la guérir elle-même; et aussitôt elle fût guérie.

Elle eut une autre fois une fluxion sur les yeux, qu'elle guérit en y faisant toucher cette même image de la très-sainte Vierge.

Cependant dona Girolama, frappée de tant d'indices de la sainteté de sa sœur, la fit examiner par un Père de la Compagnie de Jésus, lequel, touché de son innocence, de son intelligence admirable des mystères de la foi, résolut de lui donner la sainte Communion, encore qu'elle eût à peine huit ans. Ce fut un grand et heureux jour, que celui où elle reçut Notre-Seigneur; elle lui pro-

mit de lui appartenir désormais tout entière, et quelque temps après elle fit vœu de chasteté perpétuelle.

Je ne puis oublier un détail très-minime, mais qui prouve bien l'amour de cette sainte enfant pour la pénitence. Son frère lui avoit donné, après sa première communion, une robe de soie, en lui disant de la mettre pour aller à l'église. Elle la mit une fois; mais elle eut tant de chagrin de ce qu'elle appeloit une marque de vanité, elle étoit si confuse, si triste, qu'il fallut lui rendre ses habits de laine.

C'est en ce temps qu'elle prit le nom de Marianne de Jésus. Elle voulut ainsi porter le nom de son cher Seigneur, qu'elle appeloit son époux. A l'âge de dix ans, elle avoit renouvelé son vœu de chasteté, en y ajoutant ceux de pauvreté et d'obéissance. Elle brûloit du désir de mourir pour son Seigneur, et elle vouloit partir un peu plus tard pour les Indes, afin d'évangéliser les pauvres païens de ces contrées. Elle n'avoit que douze ans, qu'elle fit le projet, avec ses compagnes, de mener la vie érémitique auprès d'une chapelle de la très-sainte Vierge, que l'on avoit élevée sur une montagne voisine de Quito, afin de préserver la ville d'un volcan. Cette chapelle étoit presque abandonnée; la bienheureuse partit un jour avec ses compagnes pour s'y rendre; mais Notre-Seigneur lui fit connoître qu'il n'agréoit pas son projet.

Cependant son beau-frère et sa sœur résolurent de la mettre dans un couvent pendant quelques années, afin d'éprouver sa vocation. La bienheureuse y consentit avec joie. On la conduisit d'abord à celui de Sainte-Catherine de Sienne; mais par une circonstance assez extraordinaire et où le doigt de Dieu étoit visiblement empreint, elle n'y entra pas. Son beau-frère lui proposa alors le couvent de Sainte-Claire; on prit jour pour l'y mener en grande pompe, accompagnée de sa famille et de la noblesse de Quito, suivant la coutume; mais pendant qu'on faisoit les préparatifs, Notre-Seigneur lui révéla qu'il l'appeloit à mener une vie solitaire dans sa propre maison. La bienheureuse en fit part à son confesseur, qui l'approuva. Son beau-frère lui-même, malgré la dépense qu'il avoit faite, malgré les invitations qui étoient envoyées, ins-

piré de Dieu, y consentit sur-le-champ. On donna aux pauvres tout ce que l'on avoit acheté; on fit préparer un appartement séparé, où elle pouvoit être entièrement seule, et toute pleine de joie, elle dit adieu au monde, ne voulant plus vivre qu'avec Dieu.

Voici quelles étoient les meubles de son humble cellule : une bière, dans laquelle étoit couché un squelette de bois surmonté d'une tête de mort, afin d'avoir toujours sous les yeux le spectacle de sa fin dernière; puis des disciplines, des cilices, des chaînes et des croix. Dans un cabinet voisin de cette chambre, elle avoit élevé un petit autel, sur lequel elle plaça une statue de Notre-Seigneur enfant, et une autre de la très-sainte Vierge : c'étoit tout son bien.

Elle se levoit à quatre heures du matin, et commençoit sa journée par la pénitence, c'est-à-dire en se donnant la discipline; elle faisoit ensuite une heure de méditation sur la Passion de Notre-Seigneur; puis elle mettoit ses cilices et récitoit les Heures canoniales jusqu'à None.

Après avoir fait l'examen de sa conscience, elle se rendoit à l'église vers six heures et demie, pour se confesser; elle y entendoit la messe, recevoit la sainte Communion, faisoit son action de grâces, et de huit heures à neuf heures cherchoit à gagner des indulgences pour les pauvres âmes du purgatoire. Elle récitoit ensuite le chapelet.

Vers onze heures, le dimanche, elle revenoit à son appartement et prenoit quelque chose, ordinairement un peu de pain; mais nous reparlerons de ses jeûnes.

A deux heures et demie, elle récitoit les vêpres et faisoit son examen général et particulier; elle travailloit ensuite jusqu'à cinq heures, en tenant son cœur uni à Dieu. De cinq à six heures lectures spirituelles et complies. De six heures à neuf heures, oraison. A neuf heures elle sortoit pour prendre un verre d'eau. C'étoit tout son souper, et encore finit-elle par s'en priver entièrement. De dix heures à minuit, oraison mentale. Elle lisoit ensuite la vie des saints jusqu'à une heure, et se couchoit pour se lever trois heures après.

Tout son corps étoit couvert de cilices, dont quelques-uns étoient faits de fils de fer; elle portoit sur sa tête une couronne d'épines, qu'elle cachoit de son mieux sous ses cheveux et sous son voile; elle plaçoit d'autres épines dans ses souliers, lesquelles déchiroient ses pieds à chaque pas. Elle se donnoit la discipline avec des chaînettes de fer, et si cruellement, que la terre étoit tout arrosée de son sang. Elle dormoit ordinairement sur des morceaux de bois triangulaires ou sur la terre nue. Le vendredi elle se couchoit sur une croix toute semée d'épines qui faisoient de son repos un nouveau martyre. Quelquefois elle s'étendoit pour dormir dans son cercueil, dont elle ôtoit le squelette, afin de raviver en elle la pensée de la mort.

Tous les vendredis, elle faisoit oraison suspendue à la croix. Cette croix étoit solidement fixée à un mur de sa chambre; elle s'y attachoit par les cheveux, passoit ses mains dans des cordes cloucés aux bras de la croix, et repoussant le tabouret sur lequel elle étoit montée, elle restoit suspendue pendant deux heures, qu'elle employoit à méditer la Passion de Notre-Seigneur.

Ses jeûnes étoient continuels. Dès son enfance elle avoit renoncé à la viande, au poisson, aux œufs et au laitage; elle se contentoit d'un peu de pain et de fruits, ou de quelques légumes cuits à l'eau et sans sel. Plus tard, elle se restreignit à un peu de pain, et enfin elle finit par rester plusieurs jours sans prendre aucune nourriture. La sainte Eucharistie, qu'elle recevoit tous les matins, la soutenoit seule; car si tous les huit jours elle prenoit un tout petit morceau de pain par ordre de son confesseur, ce pain ne lui servoit de rien, puisqu'elle le rejetoit presque aussitôt. Elle mangeoit cependant par obéissance, toutes les fois qu'on le lui commandoit; mais son estomac ne pouvoit plus rien supporter que le Pain des anges. Ce fait n'est pas rare dans la vie des saints; il est rapporté de sainte Catherine de Sienne, de sainte Rose de Lima et de beaucoup d'autres saintes. Notre-Seigneur, de qui nous tenons la vie, peut bien nous la conserver, quand il lui plaît, sans le secours des aliments terrestres, et la sainte Eucharistie, qui fortifie nos âmes, peut à plus forte raison fortifier nos corps, lorsqu'il convient à Dieu.

Dans les commencements, cette abstinence rigoureuse donnoit au visage de la bienheureuse une pâleur et une maigreur effrayantes; mais lorsqu'elle se fut aperçue que cela lui attiroit les respects du monde, elle pria son époux de lui rendre toutes les apparences de la santé. Il daigna exaucer sa prière: son visage reprit sa beauté angélique, et l'on n'eût pu soupçonner le martyre qu'elle enduroit en son corps.

Dans les dernières années de sa vie, elle résolut de se priver entièrement de boire, afin de participer à cette soif ardente que Notre-Seigneur avoit endurée sur la croix. On raconte une mortification semblable de la bienheureuse Claire de Rimini et de plusieurs autres saints. Il n'est pas étonnant que ces parfaits amants de Notre-Seigneur aient voulu éprouver autant qu'ils pouvoient les souffrances de leur bon Maître, afin de lui ressembler davantage. C'est cependant un terrible tourment que la soif, et de beaucoup plus difficile à supporter que celui de la faim. La bienheureuse y ajoutoit encore en se faisant apporter de l'eau, qu'elle approchoit de ses lèvres; et lorsque son corps soupiroit avec ardeur pour éteindre l'incendie qui le dévoroit, elle rejetoit cette eau, renouvelant, pour accroître sa pénitence, ce supplice que les anciens avoient placé parmi les plus horribles de l'enfer.

Elle avoit voulu pour le même motif servir chaque jour sa famille à l'heure des repas. Elle voyoit les mets, elle les apportoit elle-même; ce spectacle devoit raviver en elle les angoisses de la faim; mais jamais on ne put l'engager à rien prendre de ce qui étoit servi, ou bien si elle le prenoit, elle le donnoit aussitôt aux pauvres. Car elle avoit, pour ces amis particuliers de son Époux, une tendresse qui la faisoit se dépouiller du peu qu'elle possédoit. Quand elle n'eut plus rien à leur donner, elle obtint de son beau-frère la permission de puiser dans ses magasins; elle en profita largement, mais Dieu remplaçoit aussitôt ce qu'elle y prenoit pour lui, et jamais on ne trouva de diminution dans les provisions de la famille, encore qu'elle donnât sans mesure. Elle nourrissoit entre autres une pauvre veuve dont elle faisoit elle-même le pain; elle mettoit pour cela de côté un peu de pâte, environ deux onces, et

sous ses mains cette pâte devenoit un pain qui pesoit près de deux livres en sortant du four. On ne sauroit compter tous les miracles que Dieu a faits pour récompenser la charité de ses serviteurs; je crois qu'ils sont aussi innombrables que les sables de la mer; on les trouve dans toutes les vies des saints. Jamais Dieu ne refuse rien à leur amour des pauvres; il donne sans se lasser jamais.

Quand la bienheureuse étoit malade, et cela lui arrivoit souvent, elle cherchoit avec une sainte industrie tous les moyens de se faire tirer du sang. C'étoit un bonheur pour elle de le répandre pour son cher Époux, qui en a tant versé pour le monde. Le vendredi surtout, si le médecin jugeoit à propos de la saigner, elle le regardoit couler avec joie, l'unissant en son cœur au sang qui couloit sur la croix. Par suite de ses infirmités, elle fut saignée en moins de deux ans plus de cent cinquante fois. Les médecins ne pouvoient assez admirer qu'un corps si foible, si exténué, conservât une si grande abondance de sang. Dieu lui rendoit sans doute ce qu'elle lui donnoit si généreusement. Les servantes jetoient ce sang dans un égout du jardin; il resta pur et vermeil, et après la mort de la bienheureuse on vit pousser et fleurir dans ce sang un lis d'une admirable beauté. C'est ce prodige qui lui a fait donner par ses contemporains le surnom de Lis de Quito.

On juge bien que la sainte pénitente devoit recevoir de Notre-Seigneur des grâces extraordinaires; malheureusement le souvenir n'en a pas été conservé. Son confesseur lui avoit ordonné d'écrire sa vie, et elle avoit commencé ce travail; mais Dieu lui ayant défendu de l'achever, son confesseur lui permit de détruire ce qu'elle en avoit écrit. Nous n'étions point dignes de connoitre les faveurs du Ciel que l'Époux prodiguoit à son épouse, ni d'apprendre les secrets qu'il lui révéloit. Ces témoignages de la bonté de Dieu ne seront rendus publics qu'au jour où Dieu manifestera sa gloire. Nous savons seulement que Notre-Seigneur daignoit lui apparoitre souvent; que dans ses extases elle étoit admise aux joies du paradis; que sainte Gertrude lui avoit annoncé la gloire que son Époux lui réservoit dans le ciel; mais les détails de ces visions et de ces extases ont été perdus.

Il nous est resté d'elle plusieurs prophéties sur sa famille et sur l'avenir de quelques-unes de ses compagnes. Elle prédit aussi à son ancien confesseur un voyage qu'il fit contre toute attente, et lui révéla deux circonstances de sa vie dont il avoit toujours oublié de se confesser.

Sa nourrice vient un jour la trouver : son fils, qui étoit le frère de lait de la bienheureuse, avoit été frappé à mort. « Je sais ce qui vous amène, lui dit celle-ci ; il n'y a pas de temps à perdre, faites-lui recevoir ses derniers Sacrements, car il va mourir. » Il mourut, en effet, peu après, et la bienheureuse consola la pauvre mère en l'assurant du salut de son fils.

Elle prédit aussi que la maison de sa sœur, où elle demeuroit, deviendroit un couvent ; elle montra quelle en seroit la distribution, et dit qu'à la place de ses appartements on bâtiroit le chœur des religieuses, ce qui se réalisa lorsque la maison fut changée en un monastère de Carmélites réformées.

Quant aux miracles qu'elle opéra pendant sa vie, je n'en rapporterai que deux.

Sa nièce, Jeanne de Casso, qui avoit été la compagne de son enfance, lui avoit confié sa fille en partant pour sa villa. L'enfant avoit trois ans et s'appeloit Catherine. Un jour qu'elle jouoit auprès des mules, elle reçut un coup de pied qui lui brisa la tête et l'étendit comme morte. La bienheureuse la fit porter dans sa chambre, et s'étant mise en prière elle la guérit si bien en un instant, qu'on ne pouvoit remarquer la place où elle avoit été frappée qu'à un mince filet de sang sous la peau.

Un Indien, des serviteurs de la famille, crut avoir à se plaindre de la fidélité de sa femme ; emporté par la jalousie, il l'entraîne au fond d'un bois, l'attache à un arbre, l'accable de coups et finit par l'étrangler ; puis, pour cacher son crime, il jette le corps dans un précipice. En ce moment-là même, la bienheureuse faisoit venir un marchand qu'elle connoissoit ; elle le prie de se rendre aussitôt dans un endroit qu'elle lui désigne, et de lui apporter le plus secrètement qu'il pourra le corps d'une Indienne qu'il doit y trouver. Cet homme le lui apporte en effet, et la bienheureuse, en

frottant ses plaies de quelques feuilles de roses qui se rencontrèrent sous ses mains, lui rendit ses forces premières. Les autres domestiques de la maison demandèrent à cette femme quel saint l'avoit secourue dans un si grand danger. Alors elle raconta qu'étant dans les angoisses de la mort, la bienheureuse lui étoit apparue comme dans un songe, et lui avoit dit d'avoir bon courage, qu'elle la protégeroit.

La fin de la bienheureuse fut ce qu'avoit été sa vie, un holocauste pour les péchés de ses frères. En l'année 1645, la ville de Quito fut ravagée et comme dépeuplée par une épidémie terrible; de nombreux tremblements de terre augmentoient encore la frayeur du peuple. Le quatrième dimanche de Carême, qui étoit le 25 mars, le confesseur de la bienheureuse, expliquant l'Écriture sainte au peuple, l'engagea à apaiser la colère divine par de ferventes prières; il ajouta que s'il falloit une victime, il s'offroit volontiers. La bienheureuse, qui étoit dans l'auditoire, emportée par un mouvement de l'Esprit-Saint, se lève aussitôt, et en quelques paroles de feu elle donne à Dieu sa vie pour le salut de ce peuple désolé. Notre-Seigneur agréa son sacrifice : les tremblements de terre cessèrent ce jour-là même, et la maladie commença à faire moins de ravages. Elle décrut à mesure que la bienheureuse approchoit de sa fin, et quand elle eut rendu le dernier soupir, elle disparut tout à fait.

La bienheureuse passa de ce monde aux noces éternelles, le vendredi 26 mai de l'an 1645, entre neuf et dix heures du soir, ainsi qu'elle l'avoit prédit et selon que sainte Catherine de Sienne le lui avoit annoncé. Elle avoit alors vingt-six ans six mois et vingt-six jours.

Elle fut inhumée le 28 mai, au milieu d'une foule immense qui pleuroit sa perte. De nombreux miracles s'opérèrent à son tombeau. Heureux le pays qui possède ce trésor de pénitences et de mérites! Combien d'âmes ont été sauvées par les austérités de la bienheureuse! combien le seront encore par ses prières! Elle protége sa patrie du haut du ciel : puisse-t-elle lui conserver la foi, lui rendre la paix, et obtenir de Dieu qu'elle ne soit jamais la proie

des loups dévorants qui ravagent ces belles et malheureuses contrées !

A Rome, les saints martyrs Simitre, prêtre, et vingt-deux autres, qui souffrirent sous Antonin le Pieux.

A Athènes, fête de saint Quadrat, disciple des apôtres, qui, ayant, par sa foi et son zèle, réuni l'Église, qu'une grande terreur avoit dispersée durant la persécution de l'empereur Adrien, présenta à ce prince un livre pour la défense de la religion chrétienne, très-utile, et digne de la doctrine apostolique.

A Vienne, saint Zacharie, évêque et martyr, qui souffrit sous Trajan. Il fut le second évêque de cette ville, et succéda à saint Crescent, disciple de saint Paul, qui, après y avoir converti un grand nombre de païens à la foi chrétienne, se retira en ordonnant évêque à sa place, saint Zacharie. Celui-ci, ayant donc été élevé à cette dignité, s'efforçoit de retirer les idolâtres de leur aveuglement. Il logeoit toutefois hors de la ville, chez une veuve chrétienne, nommée Fuscine, servante du gouverneur; mais il fut pris et mené les mains liées au temple, devant une idole de Mars, qui étoit enrichie d'or et de pierreries. Le saint évêque se moqua en souriant de ce luxe, et leur ayant reproché que toutes ces richesses eussent été bien mieux employées à la nourriture et au soulagement des pauvres, il dit en regardant l'idole : « Que Jésus-Christ, notre Seigneur et Sauveur, te détruise ! » A l'instant cette idole disparut. Les païens, étonnés, lui demandèrent par quelle vertu il détruisoit ainsi leurs dieux. Le saint répondit que c'étoit par le Fils de Dieu, qui avoit renouvelé le monde périssant. Les prêtres, remplis de colère, se jetèrent sur lui et le chassèrent du temple en le battant outrageusement. Le lendemain il fut traîné hors de la ville, par la porte triomphale, et fut lapidé à coups de pierres, le vingt-sixième jour de mai, sous l'empire de Trajan.

Digitized by Google

En Afrique, un autre saint Quadrat, martyr, à la fête duquel saint Augustin prononça un discours.

A Todi, fête des saints martyrs Félicissime, Héraclius et Paulin.

Au territoire d'Auxerre, martyre de saint Prisque et d'un grand nombre de chrétiens.

A Cantorbéry, saint Augustin, évêque, qui, envoyé en Angleterre, avec d'autres, par le pape saint Grégoire, prêcha à la nation angloise l'Évangile de Jésus-Christ, et là passa au repos du Seigneur, tout éclatant de la gloire de ses vertus et de ses miracles.

Digitized by Google

VINGT-SEPTIÈME JOUR DE MAI.

Sainte Marie-Magdeleine de Pazzi, de l'Ordre des Carmélites. — Saint Jean, pape et martyr. — Le vénérable Bède.

Saint Jules, martyr; sainte Restitute, vierge et martyre; saint Renon, martyr; saint Eutrope, évêque d'Orange; saint Hildevert, évêque de Meaux.

LA VIE DE SAINTE MARIE-MAGDELEINE DE PAZZI,

RELIGIEUSE DE L'ORDRE DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL, DE L'ANCIENNE OBSERVANCE.

AN 1606.

Léon XI, pape. — Rodolphe II, empereur. — Henri IV, roi.

Sainte Marie-Magdeleine de Pazzi naquit à Florence, ville capitale de la Toscane, comme une très-belle fleur et une excellente rose dans un jardin fort exquis, avec cette différence toutefois, que comme les autres boutons ne naissent ordinairement que parmi les épines, celui-ci eut le privilége de naître parmi les lis, je veux dire de parents aussi illustres par leur noblesse que par leur vertu. Son père s'appeloit Camille de Géry de Pazzi, et sa mère Marie-Laurence de Blondelmonti. Ils étoient tous deux des plus nobles et illustres familles de Florence; car les familles de Pazzi et de Blondelmonti sont de celles qu'on appelle par excellence les familles des grands, celle de Pazzi ayant même l'honneur d'être alliée à celle des Médicis.

Sa mère, ayant porté cet enfant neuf mois, sans ressentir les in-

commodités ordinaires d'une grossesse, en accoucha heureusement le second jour d'avril 1566, comme si ce beau bouton n'eût dû éclore qu'au printemps, l'aimable père des fleurs. Elle fut baptisée le même jour et nommée Catherine, ce qui étoit un préjugé qu'elle devoit un jour imiter cette séraphique sainte Catherine de Sienne, à laquelle elle eut toujours une particulière dévotion.

A mesure que son âge avançoit, aussi tâchoit-elle de s'avancer à la vertu; elle n'avoit pas encore atteint celui de sept ans, qu'étant déjà remplie de miséricorde, elle se privoit de manger pour donner son pain aux pauvres, et se retiroit de la conversation de ses compagnes, pour vaquer plus librement à l'oraison.

Elle apprit avec grand contentement le *Pater*, l'*Ave Maria*, le *Credo* et d'autres oraisons semblables; elle les répétoit souvent, ne se contentant pas de les bien savoir; mais ce qui est de plus admirable, elle les enseignoit aux pauvres avec un soin merveilleux.

Lorsqu'elle alloit aux champs en la compagnie de son père, elle faisoit assembler les petites filles villageoises, et, avec une patience et une modestie incroyables, leur enseignoit ce qu'elle savoit de la doctrine chrétienne. Un jour, il arriva que comme elle avoit commencé à enseigner une jeune fille d'un fermier de son père, on lui vint dire qu'il falloit retourner à Florence; alors elle se prit si fort à pleurer, pour n'avoir pu achever d'instruire cette petite fille, que pour l'apaiser, ils l'emmenèrent avec elle, afin qu'elle achevât de l'instruire.

Ce fut en ce même temps qu'elle commença de s'adonner à l'exercice de l'oraison, et sans l'instruction des hommes, Dieu l'y attiroit et conduisoit d'une façon admirable, car cette jeune fille, sans savoir ce qu'elle faisoit, cherchoit les lieux les plus retirés de la maison, où, prosternée contre terre, elle passoit les heures entières dans ce saint exercice.

Et ce fut en cette école, que cette bienheureuse fille apprit à pratiquer toutes sortes de vertus, car elle commença à ressentir un désir si puissant de plaire à Dieu et de l'aimer uniquement, que dès lors elle eut un grand dégoût de tout ce que le monde estime. Elle n'avoit d'autre plaisir que de parler à Dieu, et des choses

du ciel : elle se levoit souvent la nuit pour se coucher sur un lit de paille, et prenoit la discipline en quelque lieu retiré de la maison. Elle se fit un jour une couronne de ronces, en laquelle il y avoit des épines très-aiguës, puis l'ayant liée autour de sa tête, elle s'alla coucher, et endura toute la nuit une douleur très-grande, que lui causoient les pointes de ces épines.

Mais ce qui étoit singulièrement admirable en cette jeune fille, c'étoit un désir continuel qui embrasoit son cœur pour recevoir le très-saint Sacrement de l'autel : et parce que cette grâce ne lui étoit pas encore accordée, à cause de son bas âge, les jours que sa mère communioit, elle s'approchoit d'elle, et ne la laissoit point de tout le jour, afin de flairer la très-douce odeur de ce Pain des anges.

Cette ardente ferveur obligea son confesseur de lui permettre de communier à l'âge de dix ans; depuis cette permission, elle communioit souvent, passant la journée dans des sentiments si grands de piété, qu'elle ne faisoit que pleurer, et comme cette Viande divine est le germe sacré qui produit les vierges, à l'âge de douze ans elle fut embrasée d'un si grand amour de Jésus-Christ, qu'elle lui voua sa virginité, et lui promit de n'avoir jamais d'autre époux que lui. Ce vœu fut accompli si parfaitement et si fidèlement par cette sainte fille, que jamais durant sa vie elle n'eut rien à confesser en cette matière, si bien que son divin Époux lui pouvoit dire: *Vous êtes toute belle, mon amie, et il n'y a point de tache en vous.*

C'est pourquoi, ayant toujours eu intention de finir ses jours dans un cloître, elle voulut, pour apprentissage de la vie religieuse, se mortifier rigoureusement par toutes sortes d'austérités, s'étudiant uniquement d'attacher son corps et son esprit à la croix, et étant conduite et assistée d'une lumière particulière du Saint-Esprit. Dieu voulut donc que Catherine de Pazzi sortît du monde, pour le servir dans la religion de Notre-Dame du Mont-Carmel; car cette bienheureuse montagne du Carmel a été une retraite assurée et un lieu de refuge pour un grand nombre de belles âmes, qui jouissent maintenant de Dieu, depuis que le grand prophète Élie y traça le premier plan de cette sainte Religion.

Afin donc d'acheminer une affaire de telle conséquence, il fut arrêté par ses parents (qui la vouloient marier) qu'elle emploieroit quelque temps pour éprouver sa vocation, et que cela se feroit dans le monastère de la Croix, ou dans celui des Anges.

D'abord une forte inclination la portoit au premier, qui est que ces religieuses, de l'Ordre de Saint-Dominique, ne se laissent point voir que fort rarement. Enfin, toutefois, elle se détermina au second, qui est l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, s'y sentant particulièrement attirée par l'odeur excellente que ce champ fleuri de vierges produit par tout le voisinage; mais singulièrement parce qu'elle y voyoit la sainte et divine Communion presqu'aussi fréquente que tous les jours : ce qu'elle recherchoit avec une passion plus embrasée. Elle entra donc dans ce monastère, la veille de l'Assomption de Notre-Dame, où elle passa quinze jours en habit séculier, comme par forme d'essai.

C'est une merveille que les rares exemples qu'elle donna et qu'elle reçut réciproquement de ces dévotes Carmélites. De vrai, elle en resta si affectionnée à leur institut, qu'elle ne put être retirée de leur Compagnie que par la vive force de ses parents; mais ils furent enfin contraints, voyant sa sainte résolution, de lui donner leur bénédiction, et ce fut le samedi veille du premier dimanche de l'Avent 1582, qu'elle y entra, âgée de quinze ans. Année remarquable, parce que ce fut celle où sainte Thérèse quitta la terre pour s'en aller au ciel, comme si ce bel astre, qui avoit donné tant de lumières et de splendeurs à ce saint Ordre, eût voulu encore y laisser en sa place cette nouvelle étoile, pour y donner un plus grand lustre et un plus bel éclat.

Le samedi d'après, qui fut le jour de l'Immaculée-Conception de Notre-Dame, elle fut admise pour être reçue en cette sainte Religion, et le 30 de janvier suivant 1583, jour où l'Ordre célèbre la fête du glorieux saint André Corsini (autre fleuron du Carmel), elle prit l'habit de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel. Sur le point qu'on lui mit en main le crucifix, tandis que l'on chantoit au chœur ces paroles de saint Paul : *A Dieu ne plaise que je me glorifie jamais sinon en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, à l'ins-

tant elle sentit dans le fond de son âme un si puissant et perçant attrait, qu'elle protesta depuis n'avoir jamais expérimenté rien de pareil; dès lors toutes les vanités du monde furent tellement abattues et soumises à ses pieds, qu'elle se donna absolument à Jésus crucifié, avec une ferme résolution de n'avoir jamais d'autre époux.

Dieu permit que le nom de Catherine, que cette sainte avoit reçu au baptême, lui fut changé en celui de Marie-Magdeleine, parce qu'elle devoit être un portrait achevé de cette sainte pénitente, et une vraie Marie par la virginité.

Je ne parle point de son noviciat, où l'on ne sauroit rien désirer de tout ce qui peut rendre une religieuse parfaite; c'est assez de dire qu'elle attiroit toutes les autres par son exemple à l'amour de Dieu, avec qui on la voyoit si étroitement unie.

Faisant donc ainsi, dans le cours de cette année, de merveilleux progrès en toutes les vertus qui sont nommément recommandées dans une sainte religion, elle se mit à poursuivre et à demander instamment *sa profession*. Et comme l'amour n'a pas moins d'impatience que de ferveur, les religieuses lui ayant dit que le terme étoit différé au temps où une autre novice devoit faire profession avec elle, elle répondit incontinent avec une profonde humilité et poussée de l'esprit de Dieu : *Je ne ferai point profession avec l'autre, et vous serez contraintes, à votre grand regret, de me faire professer toute seule.*

En effet, elle tomba peu de jours après si grièvement malade, que, la croyant à l'extrémité, on lui permit de faire la profession, pour se mieux préparer à la mort; cela fut fait devant l'autel de la très-sainte Vierge, le 17 mai 1582, fête de la très-sainte Trinité, et comme quelque religieuse lui demanda comment elle pouvoit souffrir tant de douleurs, elle lui répondit, en lui montrant un crucifix qui étoit proche de son lit : *Regardez, ma Sœur, les grandes souffrances que l'amour infini a endurées pour mon salut; cet amour voit bien ma foiblesse, et ses regards me donnent du courage, d'autant que toutes les souffrances que tous les élus ont endurées et endureront, sont passées par cette sainte humanité : c'est pourquoi elles sont douces et aimables.*

Étant rapportée à l'infirmerie, elle fut ravie en extase; son visage parut aussi beau et éclatant que le soleil, et si enflammé, qu'il ressembloit à celui d'un séraphin; elle avoit les yeux tournés sur un crucifix, ce qui dura plus d'une heure, et continua quarante jours tous les matins, après la sainte Communion. Ce fut la première de ses extases, dans lesquelles elle commença à parler et discourir si profondément des choses divines que l'esprit de Dieu lui dictoit, qu'elle excitoit en l'âme de tous ceux qui l'écoutoient, une admiration et une ferveur incroyables: ce qui fut cause que les supérieurs lui assignèrent deux secrétaires pour recueillir tout ce qui seroit de plus notable dans ses révélations.

Dieu donc, ayant dessein d'élever en elle un haut édifice de vertu, jeta dans son cœur de profonds fondements de la mortification et de l'humilité : à cet effet l'ayant portée par terre, à la façon de saint Paul, elle dit ces paroles à son exemple : *Seigneur, que vous plaît-il que je fasse?* Il lui fit connoître que son bon plaisir étoit, et avec la permission de ses supérieurs, qu'elle jeûnât plusieurs années au pain et à l'eau, à la réserve du dimanche, où elle se nourriroit seulement de viandes de Carême; qu'elle marchât toujours les pieds nus, même au plus froid de l'hiver, et ne portât sur soi qu'une simple tunique. Ce que ses supérieurs furent contraints de lui permettre, y reconnoissant la volonté divine, et Dieu voulant qu'elle vécût avec une si admirable austérité pour l'expiation des péchés des autres. Car la pénitence de cette sainte étoit d'autant plus illustre, qu'elle n'avoit point d'autre objet que la volonté de Dieu et l'amour du prochain; mais, outre cela, Notre-Seigneur lui prescrivit certaines règles pour sa conduite.

Sa vie n'a pas été exempte de miracles, non plus que de la grâce de prophétie. Pour les miracles, par un seul commandement elle chassa le diable du corps d'une fille qu'il possédoit; elle guérit une religieuse malade à l'extrémité, en faisant le signe de la croix sur elle. Elle en guérit une autre qui avoit une plaie cancéreuse au sein, en lui disant : *Souvenez-vous, ma Sœur, de demander avec moi la santé à Notre-Seigneur*, et lui faisant trois fois le signe de la croix, elle la guérit entièrement. Faisant une fois, par obéis-

sance, l'oraison et le signe de la croix sur un tonneau de vin gâté, il fut rétabli en sa nature; de sorte qu'une religieuse, en ayant bu par dévotion, se trouva délivrée d'une maladie qui l'affligeoit.

Quant à l'esprit de prophétie, on ne le sauroit voir plus sensible, qu'en ce que le cardinal Alexandre de Médicis, archevêque de Florence, étant venu au couvent de la sainte, pour assister à l'élection de la Mère prieure, elle lui prédit qu'un jour il seroit Souverain-Pontife et Père universel de l'Église. Ce qu'elle confirma encore lorsque ledit cardinal passa par Florence, étant envoyé par Clément VII, pour être légat en France; elle dit alors ces paroles : *Ce prélat possède maintenant un grand honneur, mais il passera outre jusqu'au siége souverain de l'Église, et ne jouira pas longtemps de cette dignité; car lorsqu'il voudra l'embrasser, elle passera en peu de temps.* Ce qui arriva ainsi, car Clément VII étant mort, Alexandre de Médicis, archevêque de Florence, fut élu Pape, et appelé Léon XI, l'an 1605, mais il ne gouverna le pontificat que vingt-six jours.

Que dirai-je de ses extases et de ses ravissements, qui, au lieu de l'abattre et de l'affoiblir, la relevoient, lui donnoient de nouvelles forces, et ne l'empêchoient pas plus d'aller et venir, de parler et de répondre, et même de travailler à l'aiguille, avec autant de perfection que si elle eût été en une pleine liberté et dans un parfait usage des sens. On garde encore par respect trois rochets et quelques images qu'elle a travaillés fort artistement pendant ses extases.

Un jour, quoique malade à l'extrémité, elle se leva de son lit dans un ravissement et courut à l'autel de l'infirmerie, où, embrassant un crucifix, elle crioit de toutes ses forces : *O amour! amour! personne ne vous connoît et personne ne vous aime.* Puis, rencontrant une religieuse, elle lui serra la main et lui dit : *Venez avec moi, ma Sœur, et courons ensemble pour appeler l'amour.*

Elle ouït dire qu'une Sœur avoit un grand désir d'accomplir parfaitement la volonté de Dieu, sur quoi la bienheureuse Magdeleine répartit : *Elle a raison, car c'est une chose très-aimable que de faire la volonté de Dieu.* Et là-dessus étant ravie en extase, elle

s'en alla courir par tout le couvent, disant à haute voix : *Mes Sœurs, ô que la volonté de Dieu est aimable!*

Les cris et les soupirs qu'elle jetoit souvent au plus fort de ses extases, étoient des preuves assez évidentes des extrêmes douleurs qu'elle y souffroit par conformité avec Jésus-Christ, ce qui étoit tout son désir, et parfois cette douleur passoit à un tel excès, qu'il lui eût été impossible de la supporter et de vivre, si la puissante main de Celui qui la blessoit avec tant d'amour, ne l'eût soutenue en même temps, pour l'empêcher de tomber.

Mais entre toutes les extases que notre sainte a eues, celle que je vais raconter est admirable et pleine de douleurs étranges. L'an 1585, durant la semaine sainte, étant tout abîmée dans la considération des douleurs et des souffrances de notre Rédempteur, elle fut si vivement touchée de cette considération, qu'elle fut presque ravie sur-le-champ, et il fallut qu'elle s'appuyât contre une pièce de bois pour se soutenir. Les religieuses, la voyant dans cet état, la portèrent en une chambre, où étant arrivée, elle se mit à genoux; et là, d'un visage enflammé, la vue tournée vers une image du Fils de Dieu, elle étendit ses bras en croix, en la façon qu'on dépeint le bienheureux saint François, lorsqu'il reçut les stigmates; puis, toute transformée en Dieu, elle dit par cinq fois: *Cachez-moi, ô bon Jésus, dans les plaies de votre sainte humanité!* Et à mesure qu'elle disoit ces paroles, sa face devenoit plus belle et plus lumineuse. Après cela, elle dit des choses si grandes et si merveilleuses de la très-amère Passion du Fils de Dieu, que c'étoit une merveille que de l'ouïr. Elle déclara ensuite à son confesseur qu'elle avoit ressenti de grandes douleurs dans ce ravissement, et que le Fils de Dieu lui avoit imprimé dans l'intérieur de son âme les cinq plaies de sa très-sainte humanité.

Le jeudi-saint de la même semaine, elle demeura dans un ravissement l'espace de vingt heures sans revenir à elle : dans cette extase elle endura et en l'âme et au corps des douleurs incroyables; elle alloit en divers lieux du couvent, et en chacun elle faisoit une station, déclarant quelques mystères de la Passion, qu'elle poursuivit jusqu'au point que Notre-Seigneur fut élevé en croix : car alors

la bienheureuse Magdeleine, prosternée en terre, étendit les bras comme si on l'eût voulu attacher à la croix, et, ô merveille de Dieu! on voyoit que ses bras se tiroient avec une telle roideur, que la chair en étoit dure comme du bois : ce que les religieuses qui étoient présentes expérimentèrent avec une grande compassion et un prodigieux étonnement.

Elle demeura dans cet état une demi-heure; elle jetoit des cris et des soupirs si langoureux, pour les douleurs qu'elle ressentoit, que c'étoit une chose très-pitoyable que de l'entendre crier. Ensuite elle se releva toute droite, sans fléchir les genoux ni aucune partie de son corps, de même que si on eût dressé une pièce de bois, et ayant les bras étendus en croix, elle prononça les sept paroles que Notre-Seigneur proféra sur l'arbre de la croix : *Consummatum est, et inclinato capite, tradidit spiritum*, c'est-à-dire : *Tout est consommé, et ayant baissé la tête, il rendit l'esprit;* et ayant dit ces paroles, elle se laissa choir à terre. Les religieuses demeurèrent si fort étonnées de voir ces merveilles, qu'elles croyoient qu'elle eût rendu l'esprit, car son visage étoit aussi mort que la mort même, et il n'y avoit aucune apparence de vie en tout son corps; néanmoins, après tout cela, en un instant elle revint à elle, et son visage redevint si beau et si plein de lumière, qu'il ravissoit tous ceux qui le voyoient.

Le lundi aussi de la Passion de l'année 1586, elle pria Dieu avec une si grande ferveur de lui accorder de ressentir quelque chose des douleurs de sa Passion, que Notre-Seigneur le lui accorda. Toute la nuit du jeudi au vendredi, elle ressentit en tout son corps des douleurs extrêmes, qui s'accrurent bien davantage sur les six heures du soir du même jour : car étant ravie en extase, elle endura tant de peines et de martyres en tout son corps, que de grosses gouttes de sueur découloient de tous ses membres, et de ses yeux tomboit une si grande abondance de larmes, que les religieuses croyoient assurément qu'elle en seroit étouffée. Elle demeura plusieurs heures en ce travail, et il étoit impossible, selon les apparences humaines, d'endurer tant de peines sans mourir.

Mais Dieu, qui vouloit faire ressentir à cette bonne âme les tra-

vaux qu'il avoit soufferts pour nous, avoit soin aussi de lui donner les forces nécessaires pour les endurer courageusement; et si tôt qu'elle étoit sortie de ce tourment, elle désiroit d'y rentrer de nouveau, pour se sacrifier et consommer en holocauste très-agréable au Dieu vivant.

Mais que dirons-nous de l'amour qu'elle avoit pour Dieu? Certainement il n'est pas possible de se figurer une fournaise ardente si embrasée, qu'étoit la poitrine de notre bienheureuse Marie-Magdeleine, brûlante du divin amour et des flammes de la charité. Combien de fois l'a-t-on vue transportée en des actions et en des mouvements admirables, semblables à ceux qui sont enivrés du nectar céleste que Jésus-Christ promet à ses épouses! Tantôt, les yeux fixés au ciel, elle s'écrioit : *O amour! ô amour! ô Dieu d'amour! ah! trop grand est l'amour que vous portez à vos créatures. Non, ô mon Jésus! ce n'est pas trop à votre grandeur; mais c'est trop à la créature si vile et si abjecte. O mon Sauveur! hé! pourquoi me donnez-vous tant d'amour?* Tantôt, tenant un crucifix en main, elle couroit par le monastère, jetant des élans d'amour, et proférant des paroles de feu qui allumoient dans toutes les Sœurs une ferveur incroyable : *O amour*, disoit-elle, *ô amour! ô amour! jamais je ne cesserai, mon Dieu, de vous appeler mon amour, mon espérance et mon tout.* Puis se tournant vers les autres : *Ne saviez-vous pas, mes chères Sœurs, que mon Jésus n'est qu'amour?*

On ne sauroit dire les amoureuses caresses qu'elle faisoit à son crucifix. Elle le prenoit en ses mains, l'embrassoit, le serroit étroitement en son sein, essuyant sa sueur et son sang avec son voile et son mouchoir; mais avec un effet si merveilleux, que l'on trouvoit après ces linges tout mouillés et trempés, comme si réellement elle eût rendu cet office à Jésus-Christ montant sur la croix. Quelquefois, frappant des mains, étendant les bras, sonnant les cloches, elle appeloit les humains : *Venez, mais venez pour aimer votre Dieu;* et courant par le jardin et le cloître, elle cherchoit des âmes qui connussent et aimassent l'amour; puis, rencontrant quelque Sœur, elle lui disoit : *O âme! aimez-vous l'amour comme*

vous aimez votre propre vie? quoi! ne vous sentez-vous point consumer et mourir d'amour?

Ses révélations ont été admirables, en ce qu'elle vit un jour une religieuse dans le paradis, après avoir demeuré quinze jours dans le purgatoire, parce qu'elle avoit travaillé quelque peu aux jours de fêtes sans nécessité, parce qu'étant discrète du monastère, elle n'avoit pas averti la supérieure de quelques défauts qui se passoient dans l'office divin, et pour avoir un peu excédé en l'amour de ses parents. Priant sur le sépulcre de la Vénérable Mère Marie de Baguesti, elle la vit toute brillante de gloire sur un trône enrichi de pierreries : et elle reconnut que ce trône signifioit la virginité qu'elle avoit gardée très-pure, et que les pierres représentoient les âmes que cette sainte religieuse avoit attirées au service de Dieu. Elle vit aussi une fois le bienheureux Louis de Gonzague, tout brillant de clarté, dans le paradis, et s'écria au milieu d'une de ses extases : *O quelle gloire à Louis, fils d'Ignace : je ne l'eusse jamais cru, si mon Jésus ne me l'eût montrée.*

Non-seulement la Sœur Magdeleine eut de semblables visions, mais elle-même, quoiqu'encore en vie, fut vue en des lieux éloignés du monastère; et ainsi, elle apparut à Sœur Catherine de Rabbata, qui étoit travaillée d'une fistule à l'œil, qu'elle lui guérit en lui touchant la paupière en cette apparition.

Mais la divine Majesté, voulant élever son âme à une plus grande sainteté, lui fit entendre qu'elle seroit privée, pendant cinq années, des consolations célestes dont il la favorisoit auparavant : sur quoi elle devint aussi pâle que la mort; mais sachant néanmoins que c'étoit la volonté de Dieu, elle se résolut à tout ce qui lui plairoit.

Dieu donc permit que le démon tentât cette bienheureuse Vierge par cinq sortes de tentations : d'infidélité, de superbe, de sensualité, d'obscurité d'entendement et de gourmandise; il y ajoutoit même les tourments corporels, la fouettant cruellement pendant plusieurs heures. Mais ce qui causoit une extrême affliction à cette sainte âme, étoient les sales représentations que les démons formoient en son imagination. La crainte qu'elle avoit alors d'offenser Dieu étoit si grande, qu'elle s'écrioit pendant quelque relâche :

Non, je ne sais pas si je suis une créature raisonnable, ou privée de sentiment; je ne vois rien en moi de bien, qu'un peu de bonne volonté de ne jamais offenser la divine Majesté.

Les armes dont elle se servoit en ces combats, furent premièrement l'oraison; on lui entendoit souvent proférer ces paroles : *Où êtes-vous, mon Dieu! où êtes-vous?* Et secondement, la dévotion qu'elle avoit à la très-sainte Vierge, qui ne lui manqua jamais. Une fois qu'elle étoit tentée plus violemment contre la pureté, Notre-Dame lui apparut, et lui mettant un voile sur la tête, elle l'assura qu'elle sortiroit victorieuse de cette tentation. La troisième armure dont elle se munit, fut l'humilité, qu'elle pratiquoit en toutes les rencontres, avec beaucoup de ferveur et de zèle. La quatrième, fut la fidélité à rendre compte de son intérieur et de toutes ses actions à ses supérieurs. Et la cinquième, furent ses pénitences et ses austérites, qui n'étoient pas communes, parce qu'outre cette rigueur de vivre et de se vêtir, que son Époux lui avoit prescrite et dont nous avons parlé, elle y ajouta de surcroit une très-rude haire avec une ceinture armée de pointes de fer, outre les disciplines fréquentes faites aussi de chaînons de fer. Et si parfois ses Sœurs, s'apercevant de ce quelle endûroit, la vouloient soulager, elle leur disoit d'un visage joyeux et agréable : *Laissez-moi souffrir pour mes péchés; ainsi le veut mon cher Époux Jésus-Christ.*

Une fois, se sentant tentée plus violemment qu'à l'ordinaire, par des pensées et mouvements déshonnêtes, elle mit bas ses habits, et se jeta nue parmi des ronces et des épines, à l'imitation de saint Benoit.

Enfin, Notre-Seigneur ayant suffisamment éprouvé le courage de Magdeleine, la tempête cessa au bout de cinq ans, comme il lui avoit prédit. Le Ciel, paroissant plus serein à cette sainte âme, lui rendit ses splendeurs et clartés ordinaires : ce qui arriva de la sorte.

La veille de la Pentecôte, la bienheureuse Magdeleine étant à matines, lorsqu'on commença à chanter le *Te Deum laudamus*, elle se trouva ravie en extase, sans dire mot pourtant, jusqu'à ce que l'office divin fût achevé; mais étant fini, son visage, qui aupa-

ravant cela paroissoit pâle, devint aussi beau que le jour, et commençant à parler des merveilles du ciel, elle dit des choses si hautes et si admirables, cita tant de passages de la sainte Écriture appliqués à ce qu'elle disoit, que ceux qui l'écoutoient ne savoient que dire, sinon que ses peines étoient passées, que ses ennemis étoient mis en déroute, et que le Saint-Esprit, par son feu céleste, purifioit son âme : ce qu'elle conclut par ces paroles adressées à la Mère prieure et à toutes les religieuses : *L'hiver et le mauvais temps sont passés, aidez-moi donc à remercier et à glorifier mon Dieu.* Et ainsi elle revint à elle.

On lui fit prendre un peu de pain et d'eau pour la sustenter en quelque façon, mais après cela elle retourna encore en son ravissement, dans lequel elle vit tous les saints auxquels elle avoit une particulière dévotion. Elle reçut de grands présents : son ange gardien lui mit une couronne sur la tête, un autre l'ornoit d'un collier d'or, et un troisième d'une robe plus blanche que la neige; en ses bras on lui mettoit des bracelets d'un prix incomparable; en ses doigts on lui mit une bague où étoit enchâssée une pierre précieuse d'un très-grand éclat. Enfin, voyant qu'on la paroit avec des pierreries et des richesses du ciel, elle disoit pour lors : *O mon Dieu, il semble que vous voulez me donner ici-bas la récompense : qu'ai-je fait contre votre divine Majesté?*

Ce ne seroit jamais fini de vouloir remarquer tout ce qui mériteroit d'être écrit pour la gloire de Dieu et l'honneur de sa sainte; mais je ne saurois pourtant taire ce qui lui arriva au sujet de ses tentations. Une fois qu'elle se sentoit pressée extraordinairement par le démon de quitter son saint habit, elle pria instamment Notre-Seigneur, par les mérites de saint Albert, son avocat, de la vouloir vêtir intérieurement de l'habit de justice; et à l'heure même étant ravie en extase, il lui sembloit que ce saint prit un habit blanc dans le sacré côté de Jésus-Christ crucifié, dont il la revêtit, ainsi que du scapulaire, de la ceinture, et du reste qu'il prenoit dans les mêmes plaies du Sauveur, puis, ce saint en revêtoit la bienheureuse Sœur Magdeleine; la très-sainte Vierge lui mit alors en ses mains le cierge et le crucifix, avec la couronne ou guirlande

sur la tête, comme à celles qui rendent leurs vœux de profession.

Tout ceci qui se passoit en elle, se connoissoit par les discours ardents et amoureux qu'elle proféra pour lors. Elle disoit ordinairement qu'elle n'eût pas voulu mourir sitôt, et cela non pour autre raison, sinon parce que dans le paradis il n'y auroit aucun sujet d'endurer pour Dieu.

De telles grâces ne se font pas à des âmes lâches et tièdes au chemin de la vertu; aussi Marie-Magdeleine y étoit-elle très-fervente, courant avec ardeur par la voie royale des divins commandements, de ses vœux et des règles dont elle s'étoit chargée en profession religieuse.

L'obéissance et le respect qu'elle portoit à ses supérieurs étoient admirables, car elle ne faisoit rien de ce que Dieu lui commandoit en ses visions, si ses supérieurs ne le lui permettoient. Tout son désir étoit de ne pas faire une seule action que par l'obéissance; et s'ils révoquoient quelquefois la licence qu'ils lui avoient donnée, elle se désistoit soudain de le faire, sans aucune répugnance : même au plus fort de ses ravissements, elle obéissoit à la voix de ses supérieurs, et faisoit ce qu'ils lui commandoient.

Elle avoit de si bas sentiments d'elle-même, qu'elle s'estimoit la plus grande pécheresse du monde, et quoique Dieu l'honorât du don de prophétie, de la grâce de faire des miracles, de tant de visions, d'extases et révélations qui la rendoient admirable à tout le monde, elle n'en eut jamais aucun ressentiment, mais tint toujours les yeux attachés sur son propre néant, disant souvent avec un grand sentiment d'humilité : *O néant inconnu!* Elle honoroit tellement les religieuses ses compagnes, que se mettant à genoux devant elles, elle les prioit instamment de l'avertir de ses défauts, et baisoit la terre sur laquelle elles avoient marché, estimant qu'elle évitoit, par leurs prières, la vengeance que la divine justice devoit prendre de ses péchés.

Enfin tout son désir étoit de ne pas faire une seule action que par l'obéissance, et lorsqu'on lui représenta, à sa première entrée au monastère, qu'elle n'y trouveroit pas tant de loisir pour l'oraison qu'elle en prenoit dans le siècle, elle fit réponse : *qu'elle ne se*

mettoit pas en peine de cela, sachant bien que le moindre exercice fait par obéissance est aussi bon que la plus longue prière.

Sa chasteté étoit vraiment angélique : ce que je ne répète point, pour l'avoir déjà dit; et pour cela elle baisoit parfois les murailles de la clôture, parce qu'elles lui servoient d'un moyen pour mieux conserver cette précieuse perle. Enfin sa pauvreté étoit extrême, ne se plaignant jamais de rien, sinon de ne pas souffrir assez de disette.

Elle étoit extrêmement pure en son cœur, sans rien rechercher que les moyens de glorifier Dieu, d'où lui venoit cette résolution : *Si je savois qu'en disant une seule parole à autre fin que pour l'amour de Dieu, encore qu'il n'y eût point d'offense, je dusse devenir plus grande qu'un séraphin, je ne le ferois jamais.*

Cette intention de plaire à Dieu purement, lui faisoit rechercher en tout l'accomplissement de sa très-sainte volonté, jusqu'à être bien aise quand Dieu ne l'exauçoit pas en ses prières, parce qu'elle disoit : *Je reconnois par là que Dieu fait sa volonté plutôt que la mienne.* Ce seul mot de *la volonté de Dieu* lui étoit un miel en sa bouche; c'est pourquoi elle disoit souvent aux religieuses : *Ne sentez-vous pas combien c'est une chose douce de nommer la volonté de Dieu?*

Afin de s'y rendre plus exacte, elle prenoit un jour de retraite par mois, pour s'examiner sur ses défauts touchant cet article, après quoi elle se donnoit la discipline, l'espace d'une heure, avec des chaînes de fer, pour la satisfaction de ses négligences.

De là venoit l'horreur qu'elle concevoit en son âme contre le péché mortel, ne le pouvant ouïr nommer sans frémir et trembler; c'est pourquoi cette bienheureuse sainte, se voyant proche d'aller jouir de Dieu et de quitter le monde, quinze jours avant son décès, elle entra dans une forte considération de la bonté de Dieu et de l'amour qu'il portoit aux créatures, puis, faisant réflexion sur l'ingratitude et l'infidélité de ces âmes qui l'offensent si librement : *Ah!* disoit-elle, *je quitte ce monde sans avoir pu comprendre comment il se peut faire que la créature consente jamais à commettre le péché contre son Créateur;* paroles dignes certes d'être

gravées dans l'éternité, et qui montrent que cette sainte âme étoit arrivée au comble de la pureté qui est donnée aux plus grands saints en cette vie misérable, vu qu'elle ne pouvoit comprendre ces deux extrémités : *un homme raisonnable avec un péché mortel.*

En effet, sa vue, qui d'ailleurs consoloit les affligés, servoit de bourreau aux personnes abandonnées dans le vice : ce qui parut particulièrement une fois, qu'elle assistoit en qualité de maîtresse une novice, pour parler à son frère qui n'avoit pas l'âme pure; car à peine ce jeune homme approcha-t-il de la grille, qu'il s'en retourna tout troublé et tout confus, par le seul regard de notre sainte, qu'il ne pouvoit supporter, et touché jusqu'au cœur, il corrigea sa vie.

Elle ne gardoit pas moins ses yeux, ses oreilles et sa langue, qu'elle veilloit sur son cœur : c'est pourquoi son zèle étoit si fervent pour le maintien de l'observance régulière, qu'elle n'en pouvoit supporter le moindre relâche, disant *que cela étoit offenser la prunelle de la divine Majesté.*

De ce même zèle procédoient ses transports et ses ardeurs, qui, embrasant son cœur pour le salut des âmes, la faisoient parfois s'écrier : *O amour, amour! donnez-moi la parole si forte que du levant jusqu'au coucher du soleil, je me fasse entendre par toutes les parties du monde (excepté de l'enfer) lorsque je vous appelle, amour, afin que partout vous soyez connu et aimé comme le vrai amour.*

Elle vit une fois en esprit l'âme d'un pécheur qui, au partir de ce monde, fut condamné aux flammes éternelles, sur quoi toute pâle et transie, avec des larmes et sanglots, elle s'écria : *Tu es donc devenue un tison d'enfer, ô âme misérable, et le plaisir passé est changé en des peines cruelles. O Dieu éternel! les hommes du monde ne considèrent point ces choses.*

Il faut enfin achever cette vie si sainte, qui n'a pu être suivie que d'une fin très-heureuse, puisque la mort des saints est glorieuse et précieuse devant Dieu, à quoi il lui plut la disposer et préparer par des douleurs étranges en son corps; de sorte qu'elle

faisoit compassion à tous ceux qui la voyoient. Elle étoit dans son lit, si foible qu'elle ne pouvoit remuer ni bras ni jambes, ni plus ni moins que si elle eût été attachée à une croix avec le Sauveur du monde : car il sembloit que toutes les peines ensemble faisoient leur dernier effort, pour tirer une forte épreuve de sa patience, et le moindre attouchement qu'on lui pouvoit faire, ne lui causoit pas moins de douleur, que si on l'eût hachée à coups de rasoirs.

Ce ne fut point là l'extrémité de ses peines, et tout ce qu'elle souffrit en son corps n'étoit point comparable au délaissement intérieur de son esprit, qui étoit tel qu'elle l'avoit désiré jusqu'à ce temps, à savoir d'endurer purement pour l'amour de Dieu, sans mélange d'aucun soulagement ou consolation, qu'elle ne vouloit point du tout accepter. Toutes ses pensées ne visoient qu'à ce seul point de s'imprimer, en ce dernier moment de sa vie, les plus sensibles douleurs qu'endura Jésus-Christ en croix, expirant sur le calvaire; de sorte que son confesseur lui promettant que bientôt elle recevroit de l'allégement en son mal : *Non, non, mon Père,* dit-elle, *ce n'est pas la consolation que je cherche, mais bien de souffrir et d'endurer jusqu'au dernier moment de ma vie.*

Enfin le mal vint à cette extrémité, que les médecins lui déclarèrent que dans trois jours il falloit partir de ce monde : ce qui lui fut bien la plus agréable nouvelle qu'on lui pût jamais annoncer. Et jamais les enfants d'Israël ne reçurent tant de joie pour leur délivrance de la captivité de Pharaon, qu'elle en reçut sur le dernier passage de cette vie misérable à une vie meilleure. Son esprit, durant tout ce temps-là, étoit toujours attentif à Dieu, et ses yeux étoient arrêtés sur un crucifix qu'on ne lui pouvoit ôter des mains; ses oreilles se rendoient attentives à l'office divin, que deux religieuses lui récitoient en sa présence, et ses lèvres distilloient le lait et le miel par des paroles très-suaves dont elle édifioit toutes ses Sœurs.

Enfin elle se disposa pour les derniers Sacrements, qu'elle reçut avec une pureté et une ferveur incomparables. Apprenant ensuite que le confesseur se trouvoit pressé d'aller faire ses dévotions à un ermitage proche de Florence, et qu'il craignoit de ne la pas trou-

ver en vie à son retour, elle l'assura qu'il en auroit tout le loisir, et qu'elle ne mourroit pas avant son retour, ce qui arriva comme elle l'avoit dit.

Ressentant donc l'heure de sa mort approcher, elle fit appeler la Mère prieure, à qui elle prédit plusieurs choses touchant le gouvernement de son monastère; et prenant congé de toutes les religieuses, elle leur donna ce dernier avis : *Mes Révérendes Mères et très-chères Sœurs, me voici sur le point que je vous dois quitter jusqu'à l'éternité : je vous prie, au nom de Notre-Seigneur, d'une seule chose, et la dernière que je vous demanderai jamais : que vous n'aimiez autre chose que Jésus-Christ, que vous mettiez en lui seul toute votre espérance, et que vous désiriez toujours de souffrir pour son amour.* Ce qu'ayant dit, elle rendit sa belle âme entre les mains de Dieu, un vendredi 25 mai 1606, âgée de quarante-un ans, à la même heure que le Fils de Dieu incarné, attaché à l'arbre de la croix, rendit son esprit entre les mains de Dieu son Père.

Ainsi vécut, ainsi mourut la bienheureuse Marie-Magdeleine de Pazzi, dans la vie de laquelle il y a tant de merveilles à admirer, que je ne sais si ce siècle a rien vu de plus admirable.

Or, comme l'odeur de sa vertu s'étoit répandue partout durant sa vie, le bruit de sa mort étant venu aux oreilles de cette grande ville de Florence, il s'y fit un concours de peuple presque incroyable. Tout le monde accouroit à l'église, et personne n'entroit dedans, pour voir le saint corps, qui ne fût touché en son âme de quelque mouvement de dévotion. On ne sauroit assez dire les honneurs qui lui furent rendus, ni les miracles qui se firent, dont le principal fut, que son corps étant en l'église pour la satisfaction de tous les séculiers qui désiroient le voir, on lui avoit tourné le visage vers la sacristie; mais, ô merveille! un moment après, on vit que la bienheureuse Marie-Magdeleine tourna la tête de l'autre côté, parce qu'il y avoit proche de la sacristie un homme abandonné dans le vice : ce que cette très-pure vierge fit paroitre ne pouvoir supporter, même après son décès.

Cette action, au reste, toucha si fort ce jeune homme, qu'il fit un ferme propos de s'amender, et il se corrigea en effet. Ce miracle

fut vu et attesté par un bon Père de la Société de Jésus, et par plusieurs autres assistants.

Le corps de la sainte, revêtu d'une tunique, d'un scapulaire et d'un manteau de taffetas blanc, au lieu de celui de drap, fut inhumé derrière le grand autel, où les miracles continuant, Notre-Seigneur voulut qu'il fût trouvé deux ans après aussi sain et aussi entier qu'il y avoit été mis, sans aucune corruption ni puanteur; mais plutôt avec une odeur admirable, quoiqu'il eût été déposé en terre sans cercueil, ni sans être embaumé. Mais ce qui fut trouvé de plus merveilleux, c'est que le même jour auquel ce saint corps fut enterré, une femme travaillée, il y avoit longtemps, du mal caduc, ne pouvant entrer dans l'église pour le visiter, se mit à genoux devant la porte de l'église, priant Notre-Seigneur de lui rendre la santé, par les mérites de sa servante : ce qui lui fut accordé, car soudain elle reçut guérison, et ne sentit jamais plus les incommodités de cette fâcheuse maladie.

Ce n'est pas grande merveille de voir que celle qui durant sa vie avoit fait tant de miracles, a mérité que Dieu, par ses intercessions, en fasse encore après sa mort. Nous en raconterons ici quelques-uns, pour confirmer la foi des miracles en l'Église, et exciter la dévotion de ceux qui liront ce petit abrégé.

Une religieuse converse du monastère de Saint-Clément de Florence, nommée Sœur Humilité, qui avoit un apostème dans le corps depuis trente ans, ce qui l'avoit rendue si foible, qu'elle ne pouvoit sortir du lit, ni faire un pas, demanda avec grande foi quelque relique de la bienheureuse Marie-Magdeleine, priant Dieu avec ferveur, par l'intercession de la sainte, de lui donner la santé; ce que Notre-Seigneur lui accorda : car l'apostème étant crevé, elle demeura entièrement guérie.

Lucrèce Pezzini, jeune fille, avoit été tourmentée l'espace de dix ans du malin esprit qui la possédoit; elle avoit été souvent exorcisée, mais le diable avoit toujours tenu bon jusqu'alors. On lui apporta un morceau de l'habit de sainte Magdeleine de Pazzi, lequel cette pauvre fille baisa avec grande foi : ce que le diable ne pouvant souffrir, il abandonna tout à fait cette fille.

Une jeune demoiselle appelée Marguerite Casati, avoit un ulcère au côté gauche, qui l'avoit tourmentée l'espace de dix-huit ans, et l'avoit fait tant souffrir qu'elle étoit réduite aux abois, de sorte qu'ayant reçu l'extrême-onction, et demeuré huit jours en agonie, il n'y avoit aucune apparence de santé. On lui mit un morceau de l'habit de la sainte sur le côté où étoit le mal : aussitôt la douleur cessa, et elle fut entièrement guérie.

Ces miracles et une infinité d'autres que je ne saurois décrire dans cet abrégé, donnèrent occasion au pape Urbain VIII, l'an 1627, de la béatifier, et ensuite à notre Saint-Père le Pape Clément IX de la canoniser, le 28 avril de l'année 1669, sur les instances de Leurs Majestés Très-Chrétiennes.

LA VIE DE SAINT JEAN,

PAPE ET MARTYR.

AN 526.

Justin, empereur. — Childebert, roi.

Saint Jean, premier Pape de ce nom et glorieux martyr de Notre-Seigneur, étoit de Toscane, fils de Constant : il succéda en la chaire apostolique au saint pape Hormisdas, dont la mort fut beaucoup regrettée à cause de ses grandes vertus : néanmoins les fidèles furent bientôt consolés par l'élection de Jean pour ses belles qualités, la sainteté de sa vie, sa doctrine, sa prudence et sa magnanimité, avec les autres vertus qui sont nécessaires en un souverain pasteur de l'Église, et que chacun reconnoissoit en lui.

Ce saint Pape commença incontinent après son élection à faire

voir sa piété et son zèle, en augmentant tout ce qui concernoit la religion et le service divin. Il fit un cimetière en la voie d'Ardée, et le dédia aux saints martyrs Nérée et Achillée; puis un autre en l'honneur des martyrs Félix et Adaucte; le troisième, du nom de sainte Priscille, vierge. Il orna l'autel de saint Pierre de plusieurs joyaux et pierres précieuses. Il étoit aussi fort soigneux et vigilant en tout ce qui pouvoit plaire à Notre-Seigneur.

En ce temps-là Théodoric, roi des Ostrogoths, régnoit en Italie, avec une grande puissance, et avec la réputation d'être un valeureux prince, bénin et prudent; car bien qu'il fût arien, il laissoit vivre les catholiques en paix, et les favorisoit en de certaines choses, faisoit des présents à l'église de Saint-Pierre et à d'autres, tâchant (par raison d'État) de tenir les choses en balance entre les chrétiens et les ariens, et de les conserver en tranquillité; mais il perdit bientôt cette bonne qualité, passant de la douceur à la cruauté et à l'inhumanité. Car l'empereur Justin, comme prince catholique, voulant réduire tous ses sujets d'Orient (où les ariens avoient eu jusqu'alors un grand pouvoir) à la religion catholique, et ôter la confusion qui étoit en son empire, commanda que l'on ne reçût aucun évêque ni prêtre arien, qu'on leur ôtât les églises qu'ils avoient, et qu'elles fussent rendues aux catholiques. Théodoric se sentit si offensé de cela, qu'il en rugissoit comme un lion. De sorte qu'il menaça de mettre toute l'Italie à feu et à sang, de passer au fil de l'épée tous les catholiques de son royaume, et de détruire leurs églises, si Justin ne révoquoit ses commandements, et ne rendoit aux ariens d'Orient leurs églises. Il fit prendre le très-sage Séverin, Boëce et Symmaque son beau-père, gens d'honneur, qui avoient été consuls, et étoient fort estimés en la ville de Rome, avec quelques autres qui étoient amis de l'empereur.

Toutefois, avant que d'assouvir sa fureur contre eux, il envoya ses ambassadeurs à Justin, à savoir : Théodore et les deux Agapites, gens de marque, pour lui faire des menaces, s'il ne rendoit les églises à ceux de sa fausse opinion; il voulut surtout que notre Saint-Père le pape Jean fût le principal chef de cette légation, afin qu'il pût obtenir plus facilement de Justin, par sa présence et par

son autorité, ce que l'on désiroit. Le bon Pape, touché des larmes de l'Italie (encore qu'il fût foible et âgé), s'achemina en cette légation.

Saint Grégoire le Grand raconte que quand il arriva à Corinthe, un chevalier lui prêta un cheval de pas qui étoit fort doux, et servoit à porter sa femme, et que le Pape le lui ayant renvoyé, le cheval ne voulut jamais permettre que cette dame le montât, comme elle faisoit auparavant, Dieu faisant connoître par là qu'il n'étoit pas raisonnable qu'une femme se servît d'un cheval qui avoit porté le vicaire de Jésus-Christ : de sorte que le chevalier le lui envoya derechef, le priant de le recevoir en don et de le garder pour l'amour de lui.

Étant arrivé à Constantinople, il fut reçu de l'empereur Justin et de toute la ville, avec une allégresse extraordinaire, parce qu'ils disoient que jamais le Pontife romain n'y étoit venu. Justin mit pied à terre à l'arrivée du Pape, et se mit à genoux devant lui avec une très-profonde humilité, l'honorant comme le vicaire de Dieu sur la terre. Le saint Pape, entrant par la porte de la ville (comme le même saint Grégoire le Grand le raconte), rendit la vue à un pauvre aveugle, en lui mettant ses mains sur les yeux. Il traita avec l'empereur des affaires pour lesquelles il avoit été envoyé, et les conclut comme il désiroit, car tous deux s'accordèrent de ne donner aucune église aux ariens, ni de profaner les temples de Notre-Seigneur par des cérémonies éloignées de la profession catholique.

Le Pape fut fort honoré, servi et assisté de l'empereur, lequel, bien qu'il fût déjà couronné par le patriarche de Constantinople, pria instamment le pape Jean de le couronner de sa main : ce qu'il fit avec une grande pompe et appareil. Il laissa l'empereur fort content, et la ville tout en admiration de ses grandes vertus, les catholiques mieux confirmés en la foi, et les hérétiques ariens tristes et découragés; puis il s'en revint en Italie.

Le roi Théodoric, sachant ce qui s'étoit passé, le fit prendre et jeter en une sombre prison dans la ville de Ravenne, où il étoit. Le saint Pape ne perdit pas courage pour cela, et ne laissa pas de

procurer la défense de la foi : au contraire il écrivit une lettre aux évêques d'Italie, où il leur dit des choses qui font connoître la valeur de ce brave martyr, et ce qu'il fit à Constantinople. Voici ses paroles :

« J'ai connu souvent par expérience que la sainte piété et la sollicitude que vous avez de la religion chrétienne, vont toujours en augmentant; que la foi catholique ne me console et fortifie pas moi seul, mais aussi tous les prêtres de Notre-Seigneur, et qu'elle se manifeste et s'accroît par vos travaux et vos saintes œuvres. C'est pourquoi je vous exhorte, mes frères, à vous armer du glaive de l'esprit de Dieu contre la perfidie des ariens, qui a été tant de fois condamnée, car il semble qu'elle veuille renaître en quelques-uns. Poursuivez-la de si près, qu'il n'en demeure ni piste ni racine : consacrez les temples des ariens quelque part qu'ils soient, le plus tôt que vous pourrez, avec les cérémonies catholiques; car quand nous avons été à Constantinople pour la religion catholique et pour les affaires du roi Théodoric, nous réconciliâmes et nous rendîmes à Dieu par sa grâce toutes celles que nous trouvâmes en ces quartiers-là, par l'assistance et l'exhortation du très-chrétien et vraiment catholique empereur Justin, afin de déraciner les hérétiques ariens. Et bien que le roi Théodoric, qui est infecté de cette hérésie, menace de mettre tout le pays à feu et à sang, ne craignez pas pour cela, ni ne laissez pas de le faire; car c'est alors qu'il faut plus travailler en la vigne de Notre-Seigneur, et vous conformer à ces paroles divines, ne craignant point ceux qui ne sauroient tuer que le corps, et ne peuvent rien sur l'âme, mais seulement celui qui peut jeter le corps et l'âme en enfer. »

De ce discours du saint Pape, de ce qu'il fit à Constantinople, du mauvais traitement que le roi Théodoric lui fit, et de la mort qu'enfin il lui fit souffrir, on voit qu'il aima mieux perdre la vie comme un saint pasteur, que d'abandonner la foi et de manquer à son devoir.

Le saint Pontife demeura en son obscure prison avec tant de mauvais traitements, qu'en peu de jours il rendit son âme à Dieu. Théodoric, non content de sa mort, fit tuer aussi Symmaque et

Boëce, qu'il tenoit prisonniers, deux si grands personnages, qu'ils étoient la gloire et l'ornement de la ville de Rome. Boëce étoit si saint, qu'après avoir eu la tête tranchée à Pavie, l'un des bourreaux lui demandant par moquerie : *Qui t'a tué?* il lui répondit : *Les méchants;* et prenant sa tête en ses mains, comme un autre saint Denis, la porta jusque dans une église prochaine, où s'étant mis à genoux, il reçut le très-saint Sacrement, puis trépassa soudain.

Théodoric ne s'en glorifia pas longtemps, car soixante-huit jours après le décès de saint Jean, Dieu le châtia rigoureusement en son corps et en son âme de cette manière. Théodoric ayant été servi à souper d'une tête de poisson monstrueux et d'une étrange grosseur, il lui sembla que c'étoit la tête de Symmaque, qu'il avoit fait tuer depuis peu, lequel le regardoit d'un visage troublé, et le menaçoit en grinçant les dents. Théodoric en demeura effrayé, et on l'emporta dans sa chambre, où peu de jours après, connoissant que c'étoit une punition du Ciel d'avoir fait mourir de si saints personnages sans en avoir demandé pardon à Dieu, il laissa emporter son âme au démon.

Saint Grégoire rapporte, en ses Dialogues, qu'un saint ermite la vit emmener captive et enchaînée, et que saint Jean pape, et Symmaque la tenoient comme des exécuteurs de la justice divine; lesquels la jetèrent dans le profond abîme de l'île Vulcano (qui est proche de celles de Lipari, et qui jette continuellement feu et flamme), pour y être tourmentée éternellement. Ainsi Notre-Seigneur permet que ses serviteurs endurent et soient tourmentés par les tyrans, afin de couronner leur patience, et de châtier ensuite ces tyrans avec plus de rigueur, se montrant juste en l'un et miséricordieux en l'autre.

Saint Jean mourut le 27 du mois de mai, l'an de Notre-Seigneur (selon le cardinal Baronius) 526, après avoir tenu le Siége de saint Pierre deux ans huit mois. Il célébra les Ordres à Rome avant que d'aller à Constantinople, où il ordonna quinze évêques. Son corps fut porté de Ravenne à Rome, et enterré en l'église de Saint-Pierre le 27 de mai, qui est le jour où l'Église célèbre sa fête et sa translation.

Il est parlé de saint Jean, pape et martyr, dans les auteurs de l'*Histoire ecclésiastique*, et des *Vies des Papes de Rome*, dans tous les Martyrologes, et dans le cardinal Baronius en ses *Annales*.

LA VIE DU VÉNÉRABLE BÈDE,

PRÊTRE ET CONFESSEUR.

Le vénérable Bède étoit originaire du village de Jarrow, en Angleterre : il rapporte lui-même, dans un de ses écrits, qu'il fut confié, à l'âge de sept ans, d'abord à l'abbé Benoît, puis à l'abbé Géolfrid, pour apprendre la religion et les lettres : tous deux étoient abbés de monastères de l'Ordre de Saint-Benoît, fondés en 674 par saint Benoît Biscop, sous le patronage de saint Pierre et de saint Paul. On comptoit alors plus de six cents religieux dans ces deux monastères, qui possédoient en outre des écoles pour la jeunesse. C'est là que le vénérable Bède se forma aux belles-lettres et à la discipline de la vie religieuse.

Il eut pour maître un homme fort instruit, qui lui enseigna les langues grecque et latine avec les sciences humaines. Il étudia aussi la théologie, dans laquelle il se rendit fort habile, ainsi que le témoignent ses nombreux écrits. Il fut regardé par son siècle comme un puits de science et l'oracle de la doctrine. Il eut de nombreux et illustres disciples, en tête desquels il faut compter Raban-Maur, archevêque de Mayence; Alcuin, ce maître de l'empereur Charlemagne; Claude et Jean Scots, ces gloires de l'université de Paris, qui ravivèrent en France l'amour et l'étude des lettres.

Le vénérable Bède fut fait diacre à l'âge de dix-neuf ans; à trente ans il reçut la prêtrise et célébra sa première messe. Ses

jours et ses nuits étoient remplis par la prière, par ses écrits et les soins de l'enseignement. Tant qu'il vécut il ne voulut point sortir de son monastère. Le pape saint Grégoire II l'avoit appelé à Rome sur le bruit de sa piété et de sa science, afin de l'utiliser au gouvernement de l'Église; mais, ami de l'obscurité, de la retraite et de l'étude, le vénérable Bède s'excusa humblement, suppliant ce grand Pape de le laisser dans sa solitude.

Quelques auteurs disent qu'il vécut soixante ans; d'autres, soixante et un; Trithème, soixante-deux. Baronius prouve par ses écrits qu'il dut vivre cent cinq ans. Cette longue vie fut consacrée tout entière aux exercices de piété et à la production de ses savants écrits. Un peu avant Pâques, il tomba malade, ne voulant plus prendre de nourriture et ressentant une grande peine à respirer. Il resta dans cet état jusqu'à l'Ascension de Notre-Seigneur, continuant ses leçons, allant toujours au chœur, tant il étoit fervent observateur de la règle et ennemi du repos. Il répétoit souvent à ses disciples cette parole de saint Paul : *Il est horrible de tomber dans les mains du Dieu vivant.* Il leur disoit encore : « Apprenez, apprenez le plus vite que vous pourrez, car je ne sais pas combien de temps encore je dois rester avec vous. »

Au plus fort de sa maladie, on l'entendoit se rappeler fréquemment cet oracle des saintes Écritures : *Flagellat Deus omnem filium quem recipit :* Dieu châtie ses fils avant de les recevoir; et ce mot de saint Ambroise : *Non ita inter vos vixi, ut pudeat me vivere; nec timeo mori, quoniam Dominum bonum habemus :* J'ai vécu au milieu de vous de telle sorte que je n'ai pas honte de vivre encore, et je ne crains pas de mourir, car nous avons un bon Maître.

On rapporte aussi qu'il annonça l'horrible fléau qui alloit fondre sur la chrétienté, si l'on n'éteignoit l'incendie qui commençoit à s'allumer; il en avertit même plusieurs princes de ses amis. Ce fut peu de temps après que s'éleva, en effet, cette persécution des Sarrasins qui remplit l'Europe de sang et de ruines. On lui attribue un vers qui peint bien les calamités de ce temps :

Regna ruent Romæ, ferro, flammâque, fameque.

Enfin l'heure suprême arriva, où il alloit jouir de la vraie vie et entrer dans la gloire : il chanta une dernière fois ces paroles : *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto*, et rendit son âme à Dieu, le jour même de l'Ascension de Notre-Seigneur.

Le Martyrologe romain fait mémoire de lui le 27 mai. Quelques auteurs ont voulu voir un mystère dans le titre de vénérable qui lui est donné au lieu de celui de saint, et rapportent à ce sujet des rêveries et des fables qui sont sans aucun fondement. Le fait est qu'il reçut ce titre de vénérable pendant qu'il vivoit encore et parce qu'on n'osoit point lui donner celui de saint. L'usage est demeuré de le nommer ainsi; mais Alcuin, Usuard, Albinus Flaccus et d'autres graves auteurs l'ont appelé saint, et avec raison, comme le remarque le cardinal Baronius.

C'est encore sans fondement qu'on a avancé qu'il étoit aveugle : on ne trouve aucune trace de cette infirmité ni dans ses écrits ni dans ceux de ses contemporains.

Un moine de son temps nommé Combert avoit écrit sa vie, mais elle est perdue. Nous avons tiré ceci de celle qui précède ses œuvres, de Jean Trithème, du récit de sa mort inséré au septième tome de Surius, des *Annotations* de Baronius et du neuvième tome de ses *Annales*.

A Dorostore en Mysie, martyre de saint Jules, vétéran émérite de l'armée, qui, ayant été pris par des officiers de justice du temps de l'empereur Alexandre, fut présenté au président Maxime, devant lequel manifestant son horreur pour les idoles, et confessant le nom de Jésus-Christ avec constance, ce juge le condamna à perdre la tête.

A Sora, sainte Restitute, vierge et martyre, qui, sous l'empereur Aurélien et le proconsul Agathius, ayant entrepris le combat de la foi, surmonta les assauts des démons, les caresses de ses parents, et

la cruauté des bourreaux; enfin, ayant été décapitée avec d'autres chrétiens, elle reçut l'honneur du martyre.

En Artois, saint Renon, martyr.

A Orange, saint Eutrope, évêque, illustre par ses vertus et par ses miracles.

Ce même jour mourut à Meaux, saint Hildevert, évêque de cette ville. Son père s'appeloit Adalbert et étoit d'une noble famille de la Brie. Il le mit sous la conduite de l'évêque saint Faron, qui l'éleva à la dignité sacerdotale. Après la mort de saint Faron, saint Hildevert fut élu en sa place évêque de Meaux. Il menoit une vie vraiment exemplaire, allant par son diocèse visiter son troupeau, l'instruisant soigneusement, lui expliquant les mystères de notre sainte Religion, avec tant d'édification, que le monde le suivoit partout, prenant un grand plaisir à ses discours, si saints et si remplis de doctrine. Mais comme l'envie suit la vertu, aussi ne manqua-t-il pas d'envieux, dont la médisance l'obligea de se retirer et de s'en aller à Rome, où il fut fort bien reçu du Pape. De là il partit pour Jérusalem; il y visita les saints lieux et y demeura sept ans, puis il s'en revint voir son troupeau. Ceux de Meaux en furent avertis par un religieux, auquel son retour avoit été révélé par un ange. Saint Hildevert, étant arrivé dans un bourg proche de Meaux, y ressuscita un enfant mort sans baptême, qu'il nomma lui-même Adalbert. Il rentra donc dans sa ville épiscopale et mourut quelque temps après. Il fut enterré dans l'église de Vignely, qu'il avoit fait bâtir et d'où ses saintes reliques furent levées par le commandement d'un ange. Lors de cette élévation, les aveugles, les sourds, les lépreux, les boiteux, les muets et les fous qui étoient accourus de toutes parts, recouvrèrent la santé. Son corps fut ensuite porté à Gournay en Normandie, où il arrêta un grand embrasement. Depuis, une pauvre femme possédée du diable et nommée Menaut, qui étoit native de la ville d'Eu, ayant été conduite par ses amis à Gournay, pour visiter les reliques de saint Hildevert, fut

au bout de neuf jours délivrée du démon et rendue paisible par l'attouchement du corps du saint évêque. Ce précieux dépôt fut mis dans une châsse d'argent, le 25 août, par Hue de Gournay et depuis dans une châsse d'or donnée par une princesse de Valois. Saint Hildevert est en grande recommandation contre la tempête, le feu et l'eau; on l'invoque aussi pour l'épilepsie, la démence et les douleurs de tête. Son nom n'est pas inscrit au Martyrologe romain.

Stratide, qui en mourut sur-le-champ. L'envie de cette méchante femme ne mourut point encore pour cela : elle cherchoit à tout moment les occasions de s'en défaire.

Saint Germain, voyant l'animosité de sa mère, se retira au logis de Scapillon, son oncle, qui menoit une très-sainte vie, et ce fut avec lui qu'il commença à jeter les fondements de son admirable vertu et de sa sainteté. Il jeûnoit, mortifioit sa chair, et alloit avec son oncle toutes les nuits en une église fort éloignée pour y entendre les matines; il y recevoit de Dieu de très-grandes faveurs, tellement qu'à l'âge de quinze ans, saint Agrippin ne fit point de difficulté de l'ordonner diacre, et prêtre à dix-huit ans. Il fut à quelque temps de là abbé de Saint-Simphorien au faubourg de Paris, où il persévéra en toutes sortes de mortifications intérieures et extérieures. Pendant que les religieux dormoient, il demeuroit longtemps à l'église en oraison, où il disoit un grand nombre de psaumes. Ses rares vertus rejaillissoient jusque sur son visage; de sorte qu'une fois entrant au logis du seigneur Euron, sa femme n'osoit le regarder à cause des rayons lumineux qui brilloient en lui : tellement que ce seigneur l'ayant retenu à dîner, il n'osa, par révérence, s'asseoir auprès de lui, tant il l'admiroit et le respectoit.

Il portoit une telle compassion aux pauvres, que jamais il n'en éconduisoit. De sorte que donnant librement toutes les provisions de l'abbaye sans rien réserver que la divine Providence, ses religieux s'en fâchèrent et se révoltèrent contre lui, disant que puisqu'il étoit si prodigue, il ne méritoit point d'être abbé. Là-dessus Saint Germain s'étant enfermé dans sa cellule, priant avec larmes, une demoiselle lui envoya deux charretées de vivres, et le lendemain encore plus : si bien que ses religieux eurent depuis une grande confiance en lui, laquelle s'accrut encore de beaucoup par un miracle; car il éteignit le feu qui s'étoit mis en un grenier, et menaçoit le monastère d'un embrasement, en y jetant de l'eau bénite, et entonnant doucement *Alleluia*, comme assuré de ce qui arriveroit.

Outre la grâce des miracles, il avoit aussi celle de prophétie,

prédisant souvent des choses fort éloignées : comme il arriva lorsqu'il alla trouver Théodebert, roi de Bourgogne, pour des métairies usurpées sur l'église d'Autun : il lui prédit qu'il mourroit bientôt, et l'exhorta à penser au salut de son âme. Le roi Sigebert ne voulant point, à sa prière, se désister de la guerre contre Chilpéric, son frère, qui s'étoit réfugié à Rouen, il l'avertit qu'il n'y entreroit point, et qu'on l'assassineroit sur les chemins : ce qui arriva de la même manière qu'il l'avoit prédit. Il prévoyoit longtemps à l'avance l'argent qu'on lui devoit apporter pour la délivrance des prisonniers, dont il remercioit Dieu, et leur mandoit de prendre courage.

Saint Germain s'attira l'envie de plusieurs qui ne pouvoient supporter l'éclat de ses héroïques vertus : entre lesquels fut l'évêque de Paris, qui, ne se contentant pas de médire du saint, et d'interpréter à mal toutes ses actions, le mit en prison; mais il n'y fut pas sitôt, que les portes s'étant ouvertes d'elles-mêmes par permission divine, il n'en voulut pas sortir sans la bénédiction de l'évêque.

Une fois s'étant endormi, il aperçut un homme d'un port et d'un regard vénérables, qui lui donnoit les clefs des portes de Paris. saint Germain lui demandant ce que cela vouloit signifier, il lui répondit : *C'est afin que tu sauves ceux de Paris ;* ce qui fut un avertissement qu'il en seroit évêque. En effet, après la mort d'Eusèbe, sur la volonté du roi Childebert, il fut sacré évêque.

Il continuoit toujours cependant ses veilles et ses abstinences. A neuf heures du soir, il entroit dans l'église et y passoit la nuit, n'en sortant que sur le point du jour pour se reposer: mais aussitôt les pauvres, les prisonniers, les malades, tant du corps que d'esprit, venoient ou envoyoient vers lui pour être soulagés : ainsi l'heure du repos étoit celle où il en prenoit le moins. Sa table, où il invitoit d'ordinaire les pauvres, étoit couverte de viandes communes, plutôt grossières que délicates, et pour rassasier l'âme aussi bien que le corps, il faisoit toujours lire quelque livre dévot. Dieu donnoit une telle force à ses prédications, qu'en peu de temps Paris devint tout autre, les vanités cessèrent, les danses fu-

rent abolies, les discordes éteintes, les vicieux devinrent vertueux.

Étant à Bourges, pour la consécration de l'évêque Félix, il convertit et baptisa un juif nommé Ségeric; mais sa femme, s'y opposant et ne voulant point se convertir comme son mari, fut punie, et devint possédée : alors saint Germain mit sa main sur sa tête, il chassa le diable tant du corps que de l'âme de cette femme; aussitôt elle embrassa la foi et se fit baptiser avec plusieurs autres.

Saint Germain traita le roi Childebert, au commencement peu porté à la piété, si adroitement, et avec tant de douceur et d'industrie, qu'il réforma sa vie et sa cour, bâtit et dota de fort beaux monastères en beaucoup de provinces, et même lui envoya une fois six mille francs pour les pauvres. Le saint, ne pouvant assez trouver de pauvres, n'en employa que la moitié, dont le roi étant averti, au lieu de n'en plus envoyer, il fit fondre sa vaisselle d'argent, ôta les chaînes d'or de son cou, et les envoyant au saint, il le pria de ne pas cesser de donner, lui promettant que de sa part il ne se lasseroit aucunement.

Clotaire, son neveu, lui succéda bien au royaume (parce qu'il mourut sans enfants mâles), mais non pas à sa piété. Tellement que ne tenant pas compte du bienheureux prélat, il le fit une fois attendre si longtemps à sa porte, qu'il fut contraint de s'en aller. Mais Clotaire endura la nuit de si grandes douleurs par tout le corps, qu'il reconnut sa faute et le mépris qu'il avoit fait du saint. Il envoya vers lui, se jeta à ses pieds, et baisa le bord de sa robe. Le saint prélat porta sa main sur les membres qui lui faisoient mal, et aussitôt il le remit en santé.

Les gentilshommes françois s'étant en ce temps-là emparés des biens de l'Église, le service étoit abandonné en plusieurs lieux. Saint Germain, ne le pouvant souffrir, procura un concile à Paris, où furent décernés d'horribles anathèmes contre ces gentilshommes; un second à Tours, pour remettre la discipline déchue presque partout, et condamner les mariages incestueux, qui se faisoient principalement entre les grands. Le roi Clotaire ayant répudié sa légitime femme pour épouser sa sœur, il ne voulut point obéir au décret de ce concile, et pour cela saint Germain l'excommunia :

mais comme il n'en faisoit point d'état, il mourut bientôt après avec sa concubine.

Les diables, fâchés de ces heureux succès, et des victoires que le saint remportoit sur eux, délibérèrent de l'attaquer, et, en effet, ils s'efforcèrent de l'effrayer durant son oraison, criant à ses oreilles, lui apparoissant sous des formes horribles, jusqu'à le battre cruellement avec ceux qui l'accompagnoient. Ils entrèrent une fois comme des voleurs en l'église de Saint-Symphorien, et blessèrent un clerc si fortement, qu'ils le laissèrent à demi mort : mais le saint le guérit aussitôt par la force de ses prières, s'y adonnant d'autant plus qu'il les voyoit enragés ; si bien qu'ils n'osoient demeurer au corps de ceux qui s'approchoient de lui.

Le nombre des insignes miracles de saint Germain est si excessif, que Fortunat, évêque de Poitiers, en fait 840 chapitres, c'est-à-dire deux livres entiers, confessant encore qu'il ne les écrit pas tous. La paille de son lit, les pièces et les filets de sa robe, sa salive, ses larmes, sa parole, l'eau qui avoit lavé ses mains, son regard, son attouchement, les songes que l'on avoit de lui, les lettres écrites de sa main, étoient plusieurs remèdes à toutes sortes de maladies. Quand il sortoit de l'église, on rangeoit les malades par troupe, lesquels aussitôt étoient guéris. A Meudon, près de Paris, tous les habitants étant malades de la contagion, furent guéris quand le saint leur eut envoyé du pain bénit de sa main.

Un juge ne voulant pas délivrer des prisonniers à sa requête, ils le furent miraculeusement par ses prières.

En un monastère, près de Tours, un religieux étoit malade depuis deux ans ; son abbé lui ayant donné des lettres de saint Germain, il baisa l'écriture, qui le guérit à l'heure même. Bertrude, femme de Monsolis, étant devenue aveugle, et ne pouvant aller à l'église ni assister aux processions, recouvra la vue après l'avoir imploré.

Un prêtre, pour avoir travaillé le dimanche, devint paralytique ; la nuit, il entendit une voix qui lui commanda d'avoir recours au saint ; celui-ci lui fit déclarer publiquement sa faute, et l'ayant frotté d'huile bénite, lui redonna la santé.

Ce seroit peu à notre thaumaturge d'avoir guéri les vivants, s'il n'avoit ressuscité les morts.

Attila, favori du roi Childebert, s'étant rompu le bras, fut saigné d'une manière qui lui causa la mort : comme chacun le pleuroit, saint Germain jeta de l'eau sur le corps, et lui desserra les dents avec un couteau, et en moins d'une heure, il lui redonna la vie avec une pleine santé. Il en fit autant à l'égard d'un enfant étendu roide mort, qu'il ressuscita sur-le-champ ; et le peuple se prit à dire que sa force étoit plus grande que celle de la mort.

Avec la santé du corps, il rendoit d'ordinaire celle de l'âme. Un seigneur de Touraine avoit sa fille qui tiroit à sa fin : saint Germain, compatissant aux larmes de sa mère, monta à la chambre, la guérit, et l'exhorta si bien au mépris du monde et des vanités, qu'elle les quitta, et se rendit religieuse au monastère de Poitiers. Il en fut autant d'une autre, après qu'il l'eut délivrée de l'esprit malin, qui en sortit sous la forme d'une guêpe.

Le roi Clotaire, voulant ravoir sainte Radegonde sa femme, qui s'étoit retirée à Poitiers pour y être religieuse, et s'y acheminant avec des troupes, saint Germain l'en détourna, et obtint de Sa Majesté le consentement nécessaire pour la profession de la sainte.

Enfin, après avoir employé quatre-vingts ans en tant de bonnes œuvres et converti tant d'âmes à Jésus-Christ, l'heure de son trépas lui ayant été révélée, il fit son testament, et choisit pour sépulture le monastère de Saint-Vincent, aujourd'hui appelé de son nom, où il avoit été abbé, et qu'il avoit depuis peu honoré de plusieurs saintes reliques apportées du Levant. Il avoit fait écrire sur son chevet : *Le cinquième des calendes de juin.* On n'en sut point la cause qu'à sa mort, qui arriva ce même jour. Son corps fut solennellement porté en cette belle abbaye : mais passant près des prisons il devint si pesant, qu'on ne put le remuer jusqu'à ce qu'on eût relâché les captifs, qui pour le remercier suivirent le corps en présence du peuple.

Le roi Chilpéric, qui aimoit la poésie, fit son épitaphe, qui se lit encore à présent sur le tombeau du saint. Sa vie a été écrite par Fortunat de Poitiers ; Aymon le Religieux, saint Grégoire de Tours,

et saint Antonin rapportent ses miracles. Les Martyrologes de Rome, d'Usuard et d'Adon en font mention le 28 de mai.

En Sardaigne, les saints martyrs Émile, Félix, Priam et Lucien, qui, combattant pour Jésus-Christ, furent couronnés.

A Chartres, saint Chéron, martyr, qui, sous l'empereur Domitien, ayant eu la tête tranchée, reçut la palme du martyre. Il étoit Romain de nation, issu d'une famille honorable, puisque ses parents lui vouloient faire épouser la fille d'un sénateur; mais préférant la virginité au mariage, il se mit sous la conduite et la discipline de saint Denis, que saint Clément envoya en France, et il fut fait prêtre par le même Clément. Après avoir vendu tous ses biens et en avoir distribué l'argent aux pauvres, il s'en vint en France pour y continuer ce que saint Denis avoit commencé. S'étant mis en mer, il apaisa par ses prières une grande tempête qui s'étoit élevée, et les mariniers, touchés de ce miracle, se convertirent à la foi de Jésus-Christ. Pendant son voyage il entra dans un temple de Vénus où ayant délivré une fille possédée du démon, la plupart des païens se firent chrétiens. Ainsi donc traversant plusieurs provinces, se faisant admirer partout pour ses miracles, il arriva en France, où il alloit de ville en ville, convertissant un grand nombre de peuples à la foi de Jésus-Christ, par ses saintes prédications et ses guérisons miraculeuses. La ville de Chartres eut l'honneur de le posséder; il retira son peuple de l'idolâtrie et lui fit recevoir le baptême. Il souffrit le martyre sous l'empereur Domitien, et fut enseveli par ses disciples; on a depuis bâti sur son tombeau une église qui porte son nom.

A Corinthe, sainte Helconide, qui, Gordien étant empereur, et sous le président Pérennie, endura d'abord de nombreux tourments. Sous son successeur Justin, elle fut encore mise à la torture;

mais ayant été délivrée par un ange, elle eut ensuite les mamelles coupées, fut exposée aux bêtes et éprouvée par le feu, et accomplit son martyre par la décollation.

De plus, martyre des saints Crescent, Dioscoride, Paul et Hellade.

A Thécué en Palestine, plusieurs saints moines martyrs, qui furent tués par les Sarrasins, du temps de Théodose le Jeune. Les habitants du lieu recueillirent leurs saintes reliques et les eurent en grande vénération.

A Milan, saint Sénateur, évêque, très-renommé par ses vertus et son érudition.

A Urgel en Espagne, saint Just, évêque.

A Florence, saint Poge, évêque et confesseur.

La bienheureuse Marie-Barthélemie Bagnési naquit à Florence, d'une noble famille, au commencement du seizième siècle. Dès son bas âge elle désiroit avec ardeur se consacrer à Dieu; mais ses parents ayant voulu la marier, elle fut prise d'un tremblement universel, de fièvres et de douleurs qui lui durèrent presque toute sa vie. Elles se calmèrent un peu cependant vers l'âge de trente ans, où elle obtint enfin la permission d'entrer dans le Tiers-Ordre de Saint-Dominique. Du reste elle ne s'en plaignoit jamais, heureuse de ressembler à Notre-Seigneur par ses souffrances. Sa vie fut comme un long martyre, qui la fit parvenir à un si haut degré de vertu, que tous ses contemporains la regardoient comme une sainte et venoient implorer le secours de ses conseils et de ses prières. Elle guérit un très-grand nombre de malades et fit plusieurs autres miracles pendant sa vie et après sa mort. Elle mourut le 28 mai 1577, et fut béatifiée par Pie VII en 1802. Son corps est resté parfaitement entier; sainte Marie-Magdeleine de Pazzi fut guérie, en le visitant, d'une maladie dangereuse.

VINGT-NEUVIÈME JOUR DE MAI.

Saint Maximin, évêque de Trèves.

Saint Restitut, martyr; saint Conon et son fils, martyrs; saint Sisinnius, saint Martyrius et saint Alexandre, martyrs; sainte Théodosie et ses douze compagnes, martyres; mille cinq cent vingt-cinq martyrs d'Ombrie; saint Maxime, évêque de Vérone; saint Eleuthère.

LA VIE DE SAINT MAXIMIN,

ÉVÊQUE DE TRÈVES.

AN 352

Libère, pape. — Constance, empereur.

Saint Maximin étoit François, natif de Poitiers, issu d'une très-noble famille, dont étoient sortis autrefois plusieurs illustres sénateurs. Il avoit un frère, à savoir saint Maxence, qui fut le quinzième évêque de Poitiers, ayant succédé à Antémius.

Saint Maximin donc, étant jeune, bien fait et curieux au possible, se mit à voyager par les Gaules pour contenter sa curiosité. Il arriva à Trèves, ville très-belle, en Flandre, sur la Moselle, où pour lors saint Agrice étoit évêque; sa renommée étoit telle, qu'il n'étoit pas enfant de bonne maison qui n'eût été à son école. De sorte que notre jeune Maximin se mit aussi sous sa discipline, et fit un merveilleux progrès en la vertu aussi bien qu'aux sciences, devançant tous ses compagnons en l'une et en l'autre. Saint Agrice, le voyant doué de beaucoup de perfections nécessaires à un ecclésiastique, le tonsura et le fit un des clercs de son Église.

Saint Maximin, se voyant donc engagé dans l'état ecclésiastique, s'adonna de bon cœur à l'étude de la perfection, et l'accroissement de ses vertus faisoit assez connoître que quelque jour il devoit être un grand personnage. Saint Quiriace, prêtre qui vivoit en ce temps-là, et dont l'Église fait mention le 6 de mars, étant entré de nuit, à son ordinaire, dans l'église pour y faire son oraison, aperçut un ange qui lui commanda d'avertir saint Maximin qu'après la mort de saint Agrice, il lui succéderoit au gouvernement de l'Église de Trèves. Mais tant s'en faut qu'il acceptât cette charge ou qu'il s'en glorifiât; au contraire, il répondit, avec une grande humilité, au saint prêtre, qu'il étoit incapable d'un tel honneur.

Mais Dieu, qui relève les hommes d'autant plus qu'ils s'abaissent, commanda lui-même à saint Agrice, par un ange, d'instituer Maximin pour son successeur. Ainsi saint Agrice ayant fait appeler saint Maximin, lui fit entendre la volonté de Dieu, manifestée par deux révélations, et lui montra ce qui étoit de son devoir en cela : de sorte que saint Maximin déférant aux bons avis du saint vieillard, et obéissant à la volonté de Dieu, saint Agrice le déclara avec mille bénédictions pour futur évêque après sa mort, qui arriva bientôt après.

Saint Agrice étant donc mort, saint Maximin fut reçu et reconnu évêque de Trèves par le commun consentement du clergé, du peuple et de tous les Ordres de la ville, et fut sacré par les évêques comprovinciaux, et assis au siége pontifical, premier métropolitain de la Gaule-Belgique. Ce fut alors qu'il commença à paroître en l'Église de Dieu comme un bel astre au milieu du firmament; et parmi les évêques les plus remarquables des Gaules qui florissoient alors en doctrine, en vertu et en sainteté, il tenoit un des premiers rangs.

La première action de ce grand saint, est la bonne réception qu'il fit à saint Athanase lors de son bannissement en la ville de Trèves, qui arriva l'an 336; car il reçut ce saint patriarche d'Alexandrie en sa ville, non comme un banni ou un criminel, mais comme un très-noble prélat et un défenseur de la foi contre les ariens, par la faction desquels l'empereur l'avoit exilé. Il lui dé-

féra tous les honneurs possibles et lui abandonna ses revenus pour subvenir à toutes ses nécessités l'espace de deux ans et quatre mois : auquel temps, à savoir l'an trois cent trente-huit, il fut rappelé par l'empereur, et après son innocence reconnue, rétabli en son siége. C'est ainsi que le rapporte le même saint Athanase, ainsi que Théodoret, et aprés eux le cardinal Baronius.

Depuis ce temps-là, l'affection de ces deux grands prélats l'un envers l'autre fut très-grande, pour l'étroite amitié qu'ils avoient contractée ensemble à Tréves, mais particuliérement pour le rapport de leurs vertus. L'exemple de saint Athanase fut de beaucoup profitable à saint Maximin; car depuis il se porta très-courageusement à la défense de la foi catholique contre les hérétiques de ce temps-là. Ce fut lui qui, avec les autres prélats de l'Église assemblés au concile de Cologne, l'an 346, déposa Eufrates, évêque du lieu, parce qu'il nioit la divinité de la seconde personne de la sainte Trinité, comme on l'apprend du premier tome des Conciles, du cardinal Baronius et de Surius.

Saint Maximin assista encore au concile de Sardique, l'année suivante 347, qui fut tenu contre les ariens; il y eut le premier rang entre les évêques de France, témoignage infaillible de son autorité et de sa ferveur pour la défense de la foi catholique. Mais aussi ne manqua-t-il pas d'affliction pour cette considération-là, non plus que saint Athanase : car les ariens, se voyant confondus en ce concile de Sardique, s'enfuirent et se retirèrent à Philopolis en Thrace, où ils tinrent un conciliabule (qu'ils nommèrent même de Sardique). Ils y firent paroître leur fureur contre les évêques de l'Église d'Occident qui avoient assisté au vrai concile de Sardique au nombre de trois cents, ou environ : mais particulièrement ils en vouloient à cinq ou six, comme leurs principaux ennemis, entre lesquels étoit notre saint Maximin, qu'ils déposèrent de sa dignité pour avoir été l'auteur du retour du patriarche Paul à Constantinople, et avoir interdit la communion aux évêques d'Orient, venant en Gaule.

Ils s'attaquèrent également au pape Jules, qu'ils déposèrent de son siége, parce qu'il avoit communiqué avec saint Athanase; ils

déposèrent aussi le célèbre évêque Osius (qui avoit auparavant présidé au concile de Nicée) tant pour cette raison-là, que pour avoir été l'ami de Paulin et d'Eustathius, patriarches d'Antioche, et grands défenseurs de la foi contre les ariens et les eusébiens. Mais tous leurs efforts n'eurent aucun effet; car tant s'en faut que cela tournât au déshonneur du Souverain-Pontife, de saint Maximin et des autres, qu'ils en furent depuis en grande estime pour s'être ainsi courageusement opposés aux hérétiques et avoir soutenu la foi catholique.

L'autorité de saint Maximin étoit telle en France, qu'après la mort déplorable de l'empereur Constant, qui étoit venu en France pour s'opposer aux factions de Magnence (il fut assassiné par un nommé Gaison, partisan de Magnence), saint Maximin, dis-je, fut envoyé par le même Magnence, qui s'étoit fait déclarer empereur, en ambassade vers l'empereur Constance, frère de Constant, dont il craignoit la vengeance, avec saint Servais, assistés de deux de ses conseillers, Clément et Valens, l'an 350. Or, comme ils se rendoient à leur légation, ils passèrent par la ville d'Alexandrie, et allèrent voir saint Athanase, qui avoit été rappelé de son exil et rétabli en son siége l'année précédente. Saint Athanase, se ressouvenant bien de la courtoisie qu'il avoit reçue en France de saint Maximin et de saint Servais, leur fit une fort honorable réception, et les admit en sa communion avec un grand contentement de part et d'autre : ainsi le témoignent le même saint Athanase et le cardinal Baronius. Cette légation étant faite, ils revinrent en France, où saint Maximin ne vécut pas longtemps depuis.

Le grand zèle qu'il avoit pour la conversion des pécheurs fit un insigne profit à l'église de Trèves pendant qu'il la gouverna : car pour convaincre les rebelles et les obstinés, Dieu opéra plusieurs miracles en sa faveur : il rendoit la vue aux aveugles, donnoit la santé aux paralytiques, leur rendant l'usage libre de leurs membres, et délivroit les possédés de l'esclavage du démon.

Saint Maximin avoit cette louable coutume d'aller souvent visiter les sépulcres des corps saints à Rome, et d'implorer leur assistance. Environ ce temps-là, ils y allèrent ensemble de compagnie,

lui et saint Martin, depuis évêque de Tours, s'entretenant sur le chemin de pieux discours; de sorte que le plus souvent ils ne pensoient pas au travail du chemin (car ils alloient à pied, se contentant d'un âne pour porter seulement leurs hardes), ni des rencontres qu'ils pouvoient faire. Il arriva, comme ils marchoient ainsi, qu'ils devancèrent leur âne, sans autrement prendre garde à lui, et qu'un ours sortit au chemin qui se jeta sur l'âne, et l'égorgea. Enfin saint Maximin, s'avisant de regarder derrière lui, s'aperçut que son âne ne le suivoit point, si bien que retournant sur ses pas, il trouva cet ours qui en faisoit curée, et en avoit déjà mangé une bonne partie. Alors conjurant cette bête au nom de Dieu, il lui commanda que puisqu'il avoit tué et mangé son âne, il portât lui-même sa charge. Chose admirable! Dieu, en faveur de son saint serviteur, convertit la fierté de cette bête farouche en une telle douceur, qu'il devint traitable comme un animal domestique, et permit qu'on lui mît la charge de l'âne sur le dos; il la porta jusque dans Rome, partout et si longtemps qu'il plut à saint Maximin, qui, louant et admirant la puissance divine, remit à son retour cet animal en sa première liberté, à condition toutefois qu'il ne nuiroit jamais à personne. C'est ainsi que le rapporte Surius, qui dit l'avoir pris de Lupus, auteur qui avoit vécu en l'an 839.

Quand saint Maximin se vit sur le déclin de son âge, l'amour naturel de sa patrie lui donna un vif désir de revoir le Poitou, et d'y consoler ses parents et ses amis. Mais il n'y fut pas longtemps, car Notre-Seigneur le retira de ce monde bientôt après, pour lui donner la récompense de tant de saints travaux qu'il avoit endurés en son honneur. Il décéda à Poitiers, le vingt-neuvième de mai, environ l'an 352. Car il est certain que saint Paulin, qui lui succéda au gouvernement de l'Église de Trèves, assista au conciliabule d'Arles, tenu par les ariens, l'an 353, en qualité d'évêque de Trèves, selon le rapport du cardinal Baronius; il y fut injustement envoyé en exil par les évêques ariens. Il falloit donc que son élection à l'épiscopat eût été en l'an 352 ou environ, auquel temps saint Maximin mourut.

L'affliction qu'eurent ceux de Trèves aux nouvelles de la mort

de leur saint pasteur fut telle, que difficilement se pourroit-elle exprimer, et d'autant plus grande, qu'ils se voyoient privés de son corps saint : ce qui les fit résoudre à l'aller quérir. C'est pourquoi il s'assembla une grande quantité de personnes de toute qualité, tant du clergé que du peuple, pour aller à Poitiers. Mais comme ils s'informoient un peu trop particulièrement du lieu de la sépulture du saint, ils donnèrent sujet de craindre aux Poitevins qu'ils n'eussent dessein de leur enlever ce saint et précieux gage, qu'ils gardoient chèrement. Ils se mirent incontinent en armes, et peu s'en fallut que ceux de Trèves n'expérimentassent la rigueur d'une fureur populaire, redoutable particulièrement en matière de religion. Toutefois ils se contentèrent de leur humble soumission, disant qu'ils n'étoient venus que pour faire leurs prières dans l'église, ce qu'ils supplièrent qu'on leur accordât en faveur de la charité chrétienne. Ceux de Poitiers, se confiant en cette protestation, n'en firent point de difficulté, ne s'imaginant pas qu'après le danger où ils s'étoient vus, ils eussent la hardiesse de faire aucune entreprise : et là-dessus ils leur permirent l'entrée de leur église pour faire leurs dévotions, chacun d'eux s'en retournant chez soi, sans rien soupçonner de ce qui arriva ensuite.

Or, comme ceux de Trèves étoient tous en prières, voilà que Dieu leur apprit, par une révélation angélique, où, quand et comment ils trouveroient ce saint corps qu'ils désiroient tant, et tout leur ayant heureusement réussi, ils l'enlevèrent enfin et s'enfuirent en diligence. Hélas! ce fut alors un grand sujet de douleur aux Poitevins, quand ils se virent ainsi trompés, et privés de ce qu'ils eussent voulu conserver au péril même de leurs vies. Ce fut alors que l'affection et le désir de recouvrer leur trésor enlevé leur fit prendre les armes, redoubler leur fureur, et courir après, pour atteindre ceux de Trèves, bien résolus de se venger d'un tel affront et du tort qu'ils leur avoient fait.

Mais que peuvent les desseins des hommes contre les décrets de la divine puissance? Il est bien vrai qu'ils les atteignirent au bout de trois jours; mais outre la force et la résistance qu'ils rencontrèrent de la part de ceux de Trèves, ils eurent encore le Ciel à com-

battre, qui par permission divine déchargea tant d'éclairs, de foudres et de tonnerres sur l'armée des Poitevins, qu'ils furent contraints de céder et de permettre ce que la prudence humaine leur faisoit juger impossible d'empêcher. Ainsi ils s'en retournèrent chez eux, tout remplis de confusion et de tristesse. Ceux de Trèves poursuivirent leur chemin, et s'en allèrent bien joyeux et contents, louant et magnifiant la divine bonté de cette faveur, que la puissance humaine ne leur pouvoit pas faire espérer.

Pendant cette translation, Notre-Seigneur fit plusieurs autres merveilles. Car comme chacun couroit de toutes parts au devant du corps de saint Maximin pour le saluer et l'honorer, les malades y alloient ou s'y faisoient conduire ou porter, avec espérance d'obtenir du soulagement par son intercession. Aussi ne furent-ils pas trompés. Un aveugle touchant sa bière recouvra incontinent la vue, un paralytique fut guéri, une possédée délivrée, deux lépreux purifiés de leur mal.

Quand on approcha de la ville de Trèves, il en sortit une grande multitude de peuple avec des cierges allumés, des fleurs, de l'encens, et des chants de musique, avec tant de pompe et de joie, qu'il ne s'étoit jamais rien vu de pareil. Saint Paulin, qui lui avoit succédé, sortit de la ville avec tout le clergé pour le recevoir, et le conduisit jusqu'en l'église de Saint-Jean l'Évangéliste, où on lui fit une très-honorable sépulture. Depuis il fut transféré par les évêques de la province, saint Hidulphe, Clément et Gosbert, au lieu où il est encore à présent.

Saint Grégoire de Tours rapporte qu'anciennement la coutume étoit, que lorsque quelqu'un étoit accusé de quelque crime ou de quelqu'autre injustice, dont on ne le pouvoit convaincre par témoignage, il étoit obligé de se justifier par serment sur le sépulcre de saint Maximin, où Dieu, par le châtiment visible des parjures, manifestoit leur crime, et au contraire justifioit l'innocence de ceux qui n'étoient pas coupables. Il rapporte l'exemple d'un certain malheureux qui, ayant été condamné à se justifier par serment sur le sépulcre du saint, s'y en alla effrontément, et qu'étant là il dit : *Que je périsse malheureusement par la vertu de ce saint, si je*

mens en quelque chose. Mais ce parjure lui coûta la vie, parce qu'à peine étoit-il hors de l'église, qu'il tomba roide mort sur la place subitement, et sans être prévenu d'aucun mal que du crime de sa conscience.

Notre-Seigneur a encore honoré la mémoire de saint Maximin par plusieurs autres miracles, non-seulement à son sépulcre, mais aussi sur la mer et ailleurs, assistant ceux qui imploroient son secours. Nos rois et les enfants de France ont ressenti sa faveur. Charles Martel, entre autres, fut guéri d'une fâcheuse maladie par son intercession, en reconnoissance de quoi il fit de riches dons au monastère de Saint-Maximin, à Trèves, et l'accrut de grands biens et possessions, ainsi que je l'ai appris d'un mémoire manuscrit du R. P. Artus du Montier, Récollet.

Saint Maximin fut le vingt-septième évêque de Trèves, selon M. Robert, en son *Gallia Christiana*; Démocrates le fait le vingtième, au rapport du cardinal Baronius en ses *Annotations* sur le Martyrologe romain.

Tous les Martyrologes latins font une honorable mention de lui. Le premier qui ait écrit sa vie, a été un certain Lupus Wadoni, ancien auteur, rapporté par Surius. Plusieurs autres auteurs encore font mention de lui, comme saint Athanase, saint Jérôme, Nicéphore, en son *Histoire;* saint Grégoire de Tours, en divers lieux; Pierre de Natales, en son *Catalogue*; le cardinal Baronius, en divers lieux; Molan, en ses *Annotations sur Usuard,* et plusieurs autres modernes, qui ont aussi écrit sa vie, mais avec moins de soin qu'ils ne devoient, pour l'honneur d'un si grand saint.

A Rome, sur la voie Aurélienne, fête de saint Restitut, martyr.

A Icône, ville d'Isaurie, martyre de saint Conon et de son fils, âgé de douze ans, qui, sous l'empereur Aurélien, endurèrent avec constance les supplices du gril avec un brasier dessous, d'un arro-

sement d'huile bouillante, du chevalet et du feu. Enfin, ayant eu les mains écrasées avec un maillet de bois, ils rendirent l'esprit. — Saint Conon, après la mort de sa femme, dont il n'avoit eu que ce seul fils, avoit mené une vie religieuse, et Dieu l'avoit honoré de plusieurs miracles. Il avoit arrêté par ses prières le cours d'une rivière proche de sa retraite : elle étoit devenue si impétueuse que l'on n'y pouvoit plus passer. Saint Conon la fit demeurer immobile jusqu'à ce que tous ceux qui avoient besoin de l'autre côté l'eussent passée librement. Une autre fois cette même rivière, s'étant débordée, alloit inondant et gâtant tout le voisinage; le saint par ses prières la fit rentrer dans ses bords au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Donatien, juge et lieutenant de l'empereur Aurélien, le fit prendre avec son fils, et après les horribles tourments que nous avons racontés, tous deux reçurent la couronne du martyre, vers l'an 275. Leurs reliques ont été transportées dans le neuvième siècle à Acerra, ville de la terre de Labour, auprès de Naples; elles y reposent dans une église qui porte leur nom.

Le même jour, fête des saints martyrs Sisinnius, Martyrius et Alexandre, qui, du temps de l'empereur Honorius, étant persécutés par les gentils, dans le Val-d'Anagni, comme l'écrit le bienheureux Paulin, dans la vie de saint Ambroise, obtinrent la couronne du martyre.

A Césarée de Philippe, les saintes martyres Théodosie, mère du saint martyr Procope, et douze autres nobles dames, qui furent décapitées durant la persécution de Dioclétien.

En Ombrie, supplice de mille cinq cent vingt-cinq martyrs.

A Vérone, saint Maxime, évêque.

A Arque, près de Rome, saint Eleuthère, confesseur.

TRENTIÈME JOUR DE MAI.

Saint Félix, pape et martyr. — Saint Gautier, abbé.

Les saints martyrs Gabin et Crispule; saint Syque et saint Palatin; saint Exupérance, évêque; saint Anastase, évêque; saint Basile et sainte Emmelie, son épouse; saint Ferdinand, roi de Castille et de Léon.

LA VIE DE SAINT FÉLIX,

PAPE ET MARTYR.

AN 275.

Domitius Aurélien, empereur,

Saint Félix, pape, premier du nom, natif de Rome, fils de Constance, succéda à saint Denis sur le siége de saint Pierre. Il fut martyrisé sous l'empereur Aurélien; car bien qu'aux premières années de son empire, à cause qu'il se trouvoit empêché en de grandes guerres, cet empereur laissât vivre les chrétiens en paix, néanmoins, après avoir triomphé de ses ennemis dans la ville de Rome, il commença à persécuter l'Église, et ce fut la neuvième persécution qu'elle souffrit. Plusieurs glorieux martyrs y moururent par la cruauté de ses édits, entre autres notre saint Félix, qui fut Pape deux ans et cinq mois, selon le cardinal Baronius, encore que d'autres lui en donnent quatre et quelques mois.

Du temps de saint Félix, sortirent du plus profond des abîmes de l'enfer deux maudits hérétiques, pour faire la guerre à l'Église catholique : Paul de Samosate, évêque d'Antioche, syrien de na-

tion; et un Manès, persan, chef et auteur de la secte des manichéens, qui affligea pendant tant d'années l'Église de Notre-Seigneur. Néanmoins, notre glorieux et souverain Pasteur s'opposa courageusement à eux, faisant ce qui lui étoit possible pour ramener les hérétiques à la vérité de la foi, et pour y confirmer les catholiques.

Pour s'acquitter de son devoir de prélat, il écrivit une excellente lettre à Maxime, évêque d'Alexandrie, sur la divinité et l'humanité du Fils de Dieu, et sur les deux natures distinctes en une personne; il y réfute fortement les erreurs de Paul de Samosate et de Sabellius. Il est fait mention de cette épître au concile de Calcédoine; saint Cyrille la cite et se sert de son autorité contre les hérétiques.

Saint Félix ordonna que personne ne fût si osé de célébrer s'il n'étoit prêtre; que la messe ne se pût dire hors de l'église, ni en un lieu profane, sans une très-expresse nécessité : ce que d'autres papes et conciles ont semblablement ordonné, jugeant qu'il y avoit moins d'inconvénient à n'ouïr pas la messe, qu'à célébrer en un lieu profane et indécent. Saint Félix détermina encore que si l'on étoit en doute de la dédicace de quelque église, et si on n'en pouvoit rien connoître de certain, l'on refît ce que l'on ne savoit pas assurément avoir été fait une fois.

Il fit un décret qu'on célébrât des messes en l'honneur et en la mémoire des martyrs, comme jusqu'alors on avoit accoutumé d'en user en l'Église, encore qu'il n'y en eût aucun décret. Il ordonna en deux fois neuf prêtres, cinq diacres et cinq évêques. Son martyre fut le 30 de mai, jour où l'Église célèbre sa fête.

Il mourut l'an de Notre-Seigneur 275, le quinzième de l'empire d'Aurélien. Son saint corps fut enterré sur la voie Aurélienne, à une demi-lieue de Rome, en un cimetière qui étoit à lui, et où il avoit fait bâtir et consacrer une église.

LA VIE DE SAINT GAUTIER.

ABBÉ.

AN 1080.

Saint Grégoire VII, pape. — Henri IV, empereur.
— Philippe Ier, roi.

En l'abbaye de Saint-Martin, près de Pontoise, l'on célèbre le 30 mai la fête du bienheureux abbé saint Gautier, qui naquit au pays de Vimieu en Picardie, dans un bourg nommé Auseuille. L'histoire de sa vie ne dit rien de ses parents, mais seulement qu'il abandonna son pays pour s'adonner à l'étude des bonnes-lettres, où il s'avança de telle sorte, qu'en peu de temps il se rendit parfait rhétoricien et philosophe très-accompli. De sorte qu'il fut appelé de plusieurs endroits pour tenir école et enseigner aux autres ce qu'il avoit appris; mais voyant que sa réputation voloit déjà partout, et que plusieurs lui faisoient contre son gré trop d'honneur, il eut crainte que cela ne lui enflât le cœur, et ne lui fît perdre l'humilité qu'il désiroit conserver aussi bien que la chasteté.

C'est pourquoi il résolut courageusement de se retirer à l'abri de quelque religion, où il pût vivre inconnu de tous, et connu de Dieu seul : néanmoins, pour ne rien faire à la volée, il se proposa avant que d'y entrer de pratiquer les austérités religieuses. Il porta donc la haire étant encore au monde pendant quelque temps; il passa plusieurs nuits à veiller, et jeûna fort étroitement; et voyant que ces austérités, au lieu de l'affoiblir, le fortifioient, il se transporta au monastère de Rebais en Brie, où il reçut avec une joie nonpa-

reille le saint habit de religion, surpassant bientôt en ferveur, en mortification, en sainteté et en pureté de vie, tous ses compagnons.

Encore qu'il s'adonnât à toutes les vertus, néanmoins celles de la douceur et de la charité brilloient en lui par-dessus toutes les autres. Voyant un jour que son abbé traitoit si rudement un prisonnier, qu'il le laissoit mourir de faim, il en fut si touché de compassion, qu'il résolut de lui porter tous les jours la moitié de sa portion; ce qu'il fit quelque temps, jusqu'à ce que son abbé ne s'adoucissant point, il se leva de nuit, ouvrit les prisons pour délivrer ce prisonnier, et le trouvant fort foible et exténué, il le prit sur ses épaules, et le porta en lieu de sûreté. Ceci fut incontinent su par l'abbé, qui s'en courrouça tellement, qu'il fit cruellement fustiger le vénérable saint, tourmentant sans miséricorde celui qui avoit fait miséricorde, et le punissant d'une action qui méritoit une éternelle récompense. Cette affliction fut reçue du saint avec beaucoup de joie, parce qu'il enduroit pour une œuvre de charité.

L'éclat de ses rares vertus fit connoître en tant de différents endroits son nom et son mérite, que certains jeunes gens s'étant assemblés près du château de Pontoise pour vivre régulièrement, et ayant bâti un monastère et une église des aumônes qu'on leur faisoit, ils consultèrent entre eux quel abbé ils prendroient. Après avoir jeté les yeux sur beaucoup, ils n'en trouvèrent point de plus capable que saint Gautier, qu'ils vinrent aussitôt demander en l'abbaye de Rebais. Le saint fut fort étonné, n'estimant pas qu'il fût connu, ni que l'on fît état de lui; et s'en jugeant tout à fait incapable, il les refusa si opiniâtrément, que les religieux furent contraints d'avoir recours au roi Philippe Ier, qui demeuroit ordinairement au château de Pontoise. Celui-ci, connoissant ces bons religieux, approuva leur requête, et commanda à l'abbé de Rebais de donner obédience au saint pour cette charge, de sorte qu'il fut contraint de baisser la tête et de l'accepter malgré lui.

Le roi étoit présent lorsqu'il fut installé, et voulut lui donner de sa propre main la crosse. Saint Gautier la prit, mais il mit la main sur celle du roi, en disant : *Non à te, sed desursum.* Ce n'est pas de vous, Sire, que je prends cette charge, mais de Dieu. Tous les sei-

gneurs de la cour, et même le roi, trouvèrent cette action fort bonne, et en estimèrent davantage le saint.

Son habit étoit vil et pauvre, et il n'en changeoit jamais qu'il ne fût usé, ou qu'il ne l'eût donné à un pauvre, ce qu'il faisoit souvent, ne pouvant supporter d'être vêtu, quand il voyoit un pauvre nu. Toutes les austérités qu'il avoit pratiquées auparavant qu'il fût abbé, ne furent rien en comparaison de celles qu'il pratiqua depuis; les jeûnes, haires, disciplines, veilles et prières furent bien plus grands. Son lit n'étoit qu'une paillasse couverte d'une haire, et on ne pouvoit discerner le lieu de la tête d'avec celui des pieds. Il ne se coucha jamais que vêtu, faisant même difficulté de dénouer sa ceinture et ses jarretières, ou d'ôter ses souliers de ses pieds. Les matines achevées, et ses religieux se retirant pour reposer, il passoit souvent la nuit en oraison.

Lorsqu'il prenoit son repas, il faisoit semblant de manger des mêmes choses que ses religieux; mais il cachoit si bien le poisson qu'on lui servoit, que l'on eût jugé qu'il l'avoit mangé, si on n'y eût regardé de près; de sorte qu'il ne se sustentoit que de pain avec un peu de fèves cuites au sel et à l'eau. Il s'abstenoit entièrement de vin, et vouloit que sous main le religieux ne mît que de l'eau dans le pot qui étoit à sa place.

Il faisoit d'ordinaire l'office de lecteur au réfectoire, et en la cuisine celui de boulanger: de sorte qu'une fois, exténué de tant de disciplines et d'austérités, comme il enfournoit du pain il s'évanouit et tomba par terre. Il se disciplinoit si rudement, que l'on entendoit les coups de l'église, encore que la cellule où il prenoit la discipline en fût fort éloignée; il continua toute sa vie à châtier ainsi son corps, quoiqu'il fût d'ailleurs cassé de vieillesse, de jeûnes et autres pénitences. Voilà l'instruction qu'il donnoit à ses religieux, qui étoit bien plus vive que si elle n'eût été que de paroles.

Et encore qu'il fît tant de bien en cette charge, néanmoins, craignant la vanité, et d'autre part désirant mener une vie plus tranquille et plus assurée, il s'en alla secrètement en l'abbaye de Cluny en Bourgogne, où, dissimulant d'être abbé, il fut reçu simple reli-

gieux. Il ne se peut dire comme il fut alors content, se voyant obéir au lieu de commander : mais ce contentement ne lui dura guère, parce que ses religieux, le cherchant de tous côtés, eurent nouvelle qu'il étoit à Cluny. Aussitôt ils eurent recours à l'archevêque de Rouen, et le prièrent d'écrire à l'abbé de Cluny, qu'il eût à le renvoyer. Ce qu'il fit à son grand regret, éprouvant déjà le bien que recevoit son monastère de la présence du saint.

Saint Gautier à son retour rétablit tout en son état, tant pour le spirituel que pour le temporel, qui étoit grandement déchu durant son absence. Ne pouvant quitter l'affection d'une vie retirée, il s'enfermoit d'ordinaire en une caverne qui étoit dans l'enclos du monastère; il y vivoit en ermite (ses religieux toutefois venant lui parler de leurs besoins). Il y passoit souvent des mois entiers; on lui apportoit une fois la semaine du pain et un peu de fèves avec de l'eau, et il se contentoit de ce peu de nourriture qu'on lui donnoit.

Mais voyant que cette caverne ne le cachoit pas assez, et qu'il n'étoit pas seulement visité de ses religieux, mais de plusieurs séculiers, il s'imagina que celui qui étoit si fréquenté des hommes étoit indigne d'être fréquenté des anges : et sur cette pensée, désirant que ses religieux élussent un autre abbé, il s'enfuit pour la seconde fois de son monastère, et s'en alla en une île de la rivière de Loire, proche de Tours. Il s'y trouva fort content, parce que l'île étoit toute déserte, car il n'y avoit pour tout bâtiment qu'une petite chapelle de saint Côme et de saint Damien. Il pensoit s'y cacher le reste de sa vie : mais l'éclat de ses brillantes vertus s'étendit bientôt par toute la Touraine, si bien que plusieurs venoient le visiter et lui faire force présents, qu'il distribuoit aussitôt à des pauvres qui venoient en ce lieu lui demander l'aumône. Une fois, n'ayant point d'argent, il donna ses livres à un pauvre pour les engager, et prendre de l'argent dessus : et à un autre n'ayant ni argent ni livres, ni autre chose, il donna sa robe et son froc qu'on lui avoit fraîchement envoyés de Marmoutier.

Les religieux de Pontoise cependant le cherchoient de toutes parts, et ne vouloient pas, quoiqu'on leur dît, élire un autre

abbé : et, comme ils désespéroient de le pouvoir trouver, voici qu'un nommé Guérin de Pontoise, qui voyageoit par les lieux de dévotion de France, leur écrivit qu'il étoit en cette île. Ils y coururent, et, l'ayant trouvé, ils se prosternèrent à ses pieds, le suppliant de revenir en son monastère; ce qu'il fit encore, mais ne désirant plus de charge, il résolut d'aller à Rome pour s'en conseiller au Pape, qui étoit alors saint Grégoire VII. Celui-ci, reconnoissant la sainteté de sa vie, ne lui conseilla pas seulement de tenir sa charge, mais lui défendit sous peine d'excommunication de l'abandonner. Ce qui fut cause qu'il revint à Pontoise promptement et ne pensa plus à la quitter : tellement qu'il mit tout son soin à avancer ses religieux à la vraie et solide perfection, prêchant les fêtes en l'abbaye, où le peuple, tant de la ville que des environs, l'écoutoit attentivement.

Voyant d'étranges abus en France qui provenoient principalement de la simonie et de la mauvaise vie des prêtres, et que le roi vendoit même les bénéfices qui étoient à sa nomination, il résolut de s'y opposer courageusement, vint hardiment trouver le roi, et lui parla en cette sorte : *N'estimez-vous point, Sire, qu'il y a un Dieu là-haut qui tient registre de toutes vos actions bonnes et mauvaises? n'est-ce pas de lui que vous tenez votre sceptre, et qui vous le peut ôter quand il voudra? Néanmoins vous vous élevez contre lui, et faites de sa maison une retraite de larrons en vendant les grâces du Saint-Esprit, que même vous ne pouvez pas donner que par octroi et dispense, étant une personne laïque. Tous les bénéfices et les offices de l'Église sont grâces du Saint-Esprit; et qui les vend, en tant qu'à lui est, vend le Saint-Esprit. Ne considérez-vous point qu'à votre exemple tous vos sujets en font de même? Dieu demandera sur vous la perte de tant d'âmes qui se perdent journellement, faute de bons et légitimes pasteurs. D'ailleurs le concile de Tolède, célébré depuis peu, vous condamne.*

Le roi l'écouta volontiers et s'abstint depuis de vendre aucun bénéfice.

Le pape saint Grégoire VII avoit alors défendu, sous peine d'excommunication, d'assister à la messe d'un prêtre notoirement con-

cubinaire. Cette défense semblant rude à plusieurs, ils procurèrent un synode où saint Gautier fut appelé. Celui-ci, voyant que l'assemblée étoit d'avis de rejeter cette défense, s'y opposa formellement, et soutint qu'il falloit obéir au Pape, qu'autrement on ne déracineroit jamais ce péché.

L'assemblée s'offensa fort de sa résistance; et comme elle ne pouvoit répondre à ses raisons pressantes, on dit qu'il avoit mal parlé du roi et de son État (il faut penser que le roi étoit de même avis que l'assemblée), si bien que les sergents à l'instant le tirèrent dehors. Après l'avoir d'une grande violence jeté par terre et craché sur lui, ils le menèrent prisonnier, menaçant de le faire mourir s'il ne s'accordoit avec les autres. Mais pendant ces furieuses bourrasques, demeurant ferme comme un rocher, il ne disoit autre chose sinon : *J'aime mieux mourir pour la vérité que de consentir au mensonge*. Il eut alors un si ardent désir de mourir, que, prosterné à terre, il demanda à Dieu à chaudes larmes qu'il mourût pour cette cause. Mais Dieu en avoit autrement disposé; il le vouloit encore réserver pour le bien de l'Église : de sorte qu'enfin il fut remis en sa liberté.

Le saint alors se mit à prêcher comme auparavant, à laver les pieds des pauvres et à les secourir en leurs nécessités, cachant toutefois le mieux qu'il pouvoit ses grandes aumônes, et les faisant distribuer par de bons prêtres, et principalement un nommé Raymond, doyen de l'église collégiale de Saint-Mellon. Sa charité s'étendit jusqu'à Amiens, où s'étant mis à prêcher, il parut comme un clair soleil, qui dissipa bientôt les ténèbres de ce pays et en déracina toutes les mauvaises coutumes.

Quand il avoit prêché le jour, il passoit assez souvent la nuit en prières, durant laquelle une fois la Mère de Dieu lui apparut, et lui commanda de bâtir un monastère de vierges en un lieu appelé Bertocourt. Saint Gautier fit tant par ses prédications, que deux grandes dames entreprirent cette sainte œuvre, érigèrent et dotèrent le monastère de bons revenus, et plusieurs filles y consacrèrent leur virginité.

Ensuite le saint revint à son abbaye : et encore qu'il se sentît

vieux et cassé, si est-ce qu'il ne laissoit pas pour cela ses premières austérités. De sorte qu'il assembla un jour ses religieux, qui étoient au nombre environ de trente, et les pria tous instamment de lui donner la discipline, depuis le plus grand jusqu'au plus petit : *Parce que*, disoit-il, *j'ai failli lourdement en plusieurs de mes actions, et principalement en l'administration de ma charge, je désire, avant de partir de ce monde, expier ces fautes par de rudes pénitences. Et celui*, dit-il, *qui me frappera fort, je le tiendrai pour mon ami, mais celui qui ira mollement, je croirai qu'il ne m'aime aucunement. Ce ne sera pas ma chair que vous déchirerez de verges, mais mes vices et mes passions, que personne ne doit flatter, ni en soi ni aux autres.*

Tous les religieux s'étonnèrent grandement de cette prière, et se regardèrent l'un l'autre sans dire mot. Enfin les uns dirent que sa demande n'étoit pas raisonnable, eux étant ses disciples, lui leur maître; les autres qu'il pourroit mourir sous cette rigoureuse discipline, étant d'ailleurs cassé de vieillesse, et exténué de beaucoup d'autérités. Néanmoins, comme il avoit une éloquence nonpareille, avec l'autorité qu'il avoit sur eux, il le leur persuada. Il entra donc en plein chapitre dépouillé de ses vêtements, et, s'étant prosterné contre terre, il reçut la discipline de chacun, même du plus petit novice : et comme quelques-uns, pour la révérence qu'ils lui portoient, frappoient mollement, il les reprenoit âprement, disant : *Je ne sens point vos mains, je vois que vous ne m'aimez pas.* Après cela le saint se leva de terre d'une grande allégresse, montrant la joie que son âme avoit reçue de cette action, et ce jour-là il se récréa familièrement avec ses religieux.

Dieu lui révéla qu'il mourroit bientôt, si bien que sentant l'heure de son trépas approcher, il fit cesser l'ouvrage d'un religieux qui lui écrivoit un bréviaire en parchemin : *Il ne me servira de rien*, lui dit-il. La comtesse de Beaumont, étant en une extrême maladie, envoya vers lui, afin qu'il la vînt consoler et lui donner sa bénédiction; mais il n'y voulut point aller, étant alors trop foible, et l'assurant qu'en ce monde ils ne se verroient plus, mais là-haut au ciel.

Or, la maladie du saint s'augmentant d'heure en heure, il as-

sembla ses religieux, et, après leur avoir demandé à tous pardon, il les exhorta à bien vivre, à garder inviolablement leur règle, à s'entr'aimer fraternellement; puis il se fit mettre l'étole au cou, et prenant sa crosse il donna sa bénédiction à tous ses religieux. Enfin, après s'être muni des sacrements de l'Église, il mourut le vendredi-saint, sur le soir. La comtesse de Beaumont, qui étoit sa fille spirituelle, mourut aussi ce même jour, suivant de bien près celui dont elle avoit tant appris.

Une dame qui par une réponse hautaine avoit irrité le saint, fut amenée liée à son tombeau, parce que le diable, depuis sa réponse, s'en étoit furieusement saisi; y ayant demeuré quelque temps en prières, elle fut intérieurement délivrée. Ce miracle fut le premier après sa mort; mais ce ne fut pas le dernier, de sorte que l'histoire de sa vie, tirée des manuscrits de son abbaye, en rapporte jusqu'à vingt-neuf; je n'en raconterai que deux pour la gloire du saint.

Un nommé Hilduin se moquant de ceux qui disoient avoir été guéris par l'intercession du saint, son fils fut atteint d'une telle douleur à la tête, que les médecins n'y pouvoient apporter remède, et croyoient qu'il en dût mourir. Cette affliction obligea Hilduin d'avoir recours à celui dont il se moquoit auparavant; il fit porter son enfant au sépulcre du saint, où il ne fut pas plus tôt, qu'il fut entièrement guéri, au grand étonnement du père, qui depuis ne cessa de louer les vertus et les mérites du saint.

L'autre est d'un mauvais garçon qui, par ses grandes débauches, avoit porté sa mère à une telle extrémité qu'elle le maudit, et aussitôt il devint insensé. On le lia et mena au sépulcre du saint, où, après plusieurs prières que l'on fit pour lui, il recouvra son bon esprit, et ne donna plus de mécontentement à sa mère.

Les religieux de l'abbaye bénissent une certaine eau, où ils font tremper un os du saint, et on l'appelle l'eau de saint Gautier; elle sert aux fébricitants, et les délivre souvent de leur fièvre.

La vie de ce saint a été tirée des anciens manuscrits de l'abbaye qui se lisent d'ordinaire le jour de sa fête, laquelle ne se célèbre pas au temps qu'il est décédé, mais le 30 de mai, pour les empêchements qui sont alors au service de l'Église.

A Torre en Sardaigne, les saints martyrs Gabin et Crispule.

A Antioche, les saints Syque et Palatin, qui souffrirent de nombreux tourments pour le nom de Jésus-Christ.

A Ravenne, saint Exupérance, évêque et confesseur.

A Pavie, saint Anastase, évêque.

A Césarée en Cappadoce, les saints Basile et Emmélie, son épouse, parents de Basile le Grand, qui, du temps de Galère-Maximien, ayant été bannis, habitèrent les solitudes du Pont, et qui, après la persécution, moururent en paix, laissant leurs enfants héritiers de leurs vertus. Ils s'étoient retirés dans une forêt montagneuse avec toute leur famille, et y demeurèrent cachés pendant sept ans, souffrant une extrême disette et endurant de grandes incommodités, bien qu'ils fussent nobles et riches : hiver et été, ils n'avoient d'autre couvert que le ciel ni d'autre lit que la terre ; mais ils aimoient mieux supporter ces fatigues que de renoncer à la foi de Jésus-Christ. Du reste, ils ne vouloient pas s'offrir d'eux-mêmes au martyre, attendant que Notre-Seigneur les livrât entre les mains des tyrans. Les cerfs et les autres animaux habitants de ces forêts les suivoient de compagnie, reconnoissant en eux les serviteurs et les amis de leur commun Maître. Quand la persécution eut cessé, saint Basile et sainte Emmélie se retirèrent à Césarée en Cappadoce, où ils élevèrent leurs enfants dans la crainte de Dieu, et moururent dans la paix du Seigneur, le 30 mai. Ils eurent dix enfants, dont l'aînée étoit sainte Macrine, et les autres saint Basile le Grand, saint Grégoire, évêque de Nysse, saint Pierre, évêque de Sébaste, etc.

A Séville en Espagne, le bienheureux Ferdinand III, roi de Castille et de Léon, surnommé le *Saint* pour l'excellence de ses vertus. Après avoir vaincu les *Maures* et s'être rendu recommandable par son zèle pour la propagation de la foi, il quitta son royaume terrestre pour s'en aller à celui du ciel. Ce saint roi, contemporain de

Digitized by Google

saint Louis de France, et neveu de la reine Blanche de Castille, naquit à la fin du douzième siècle; il devint roi de Castille à l'âge de dix-huit ans, par la cession que sa mère lui fit de ses droits sur ce royaume; aidé des conseils de cette sage et pieuse princesse, il y rétablit l'ordre, diminua les impôts et sut rendre ses peuples heureux. Il fit faire un recueil des lois par les plus habiles jurisconsultes, instituant en même temps le conseil royal de Castille pour juger en dernier ressort et réparer les injustices ou les erreurs des tribunaux inférieurs. Une partie de l'Espagne étoit encore soumise en ce temps à la domination des Maures : le saint roi, en qui la piété n'avoit fait que rehausser le courage, entreprit de délivrer son pays de ce joug honteux et détesté. Il prit contre eux les armes en 1225, à l'âge de vingt-sept ans, et ne les quitta qu'avec la vie. Dès ses premières campagnes il leur enlève les meilleures places de l'Andalousie, des royaumes de Cordoue et de Jaën. Le jour de Saint-Pierre de l'an 1236, il entre dans les murs de Cordoue, que les Maures possédoient depuis plus de cinq siècles; il va rendre grâces à Dieu de sa victoire dans la grande mosquée, que l'évêque d'Osma vient de consacrer à la très-sainte Vierge, et fait reporter sur les épaules des Maures les cloches de Compostelle, qu'Almansor y avoit fait apporter sur celles des chrétiens. Bientôt après il conquiert le royaume de Murcie, force le roi de Grenade à devenir son vassal; il marche sur Séville, la prend avec des forces si inférieures à celles des Maures, que leur général disoit en la regardant une dernière fois et en pleurant : « Il n'y a qu'un saint qui ait pu, avec si peu de troupes, s'emparer d'une ville si forte et si peuplée. » Il fait rebâtir la cathédrale, selon sa coutume, mais cette fois avec une magnificence digne d'une si glorieuse conquête. Partout, au reste, il rétablissoit les évêchés, les églises, fondoit des monastères, des hôpitaux : il ne sembloit tirer l'épée que pour Jésus-Christ. « Seigneur, disoit-il, vous qui sondez les cœurs, vous savez que je cherche votre gloire et non la mienne. Je ne me propose pas d'acquérir des royaumes périssables, mais d'étendre la connoissance de votre nom. » Son armée étoit une véritable armée de soldats de Jésus-Christ : la très-sainte Vierge en

étoit la patronne, et l'on y portoit son image en triomphe comme un gage de protection et de victoire. Le grand archevêque de Tolède, Rodrigue, qui servit le roi son maître pendant trente ans dans ses vastes entreprises, suivoit ordinairement l'armée et veilloit à ce que les exercices religieux fussent pratiqués dans le camp comme en temps de paix. Le roi donnoit l'exemple, jeûnant, portant un cilice en forme de croix, passant en prières la nuit qui précédoit ses batailles. Ses guerres continuelles ne lui firent point charger ses peuples d'impôts. On lui proposoit un jour de lever un subside extraordinaire. « A Dieu ne plaise, répondit-il avec indignation, que j'adopte jamais votre projet ! La Providence saura m'assister par d'autres voies. Je crains plus les malédictions d'une pauvre femme que toute une armée de Maures. » Ce grand prince mourut comme il se préparoit pour une expédition d'Afrique contre les derniers ennemis de son pays. Quand on lui apporta le très-saint Sacrement, il se jeta à genoux, le cou entouré d'une corde en signe de sujétion au Roi des rois, et tenant dans ses mains un crucifix qu'il baisoit et arrosoit de ses larmes. Il pria ensuite le clergé de réciter pour lui les litanies et le *Te Deum*, et après ces prières il rendit à Dieu son âme magnanime, le 30 mai de l'an 1252, à l'âge de cinquante-trois ans. Il fut enterré dans la cathédrale de Séville, devant cette image de la très-sainte Vierge, à laquelle il attribuoit ses conquêtes. Il fut canonisé en 1671 par Clément X.

TRENTE-UNIÈME JOUR DE MAI.

Sainte Pétronille, vierge, fille de l'apôtre saint Pierre. — Sainte Angèle Mérici, vierge, fondatrice de l'Ordre des Ursulines.

Les saints martyrs Cant, Cantien et Cantianille; saint Crescentien, martyr; saint Hermias, martyr; saint Lupicien, évêque; saint Paschase, diacre et confesseur.

LA VIE DE SAINTE PÉTRONILLE,

VIERGE ET FILLE DE L'APOTRE SAINT PIERRE.

AN 68.

Saint Pierre, pape. — Néron, empereur.

Sainte Pétronille, vierge, étoit fille de saint Pierre, qui étoit marié avant que Notre-Seigneur l'eût appelé à l'apostolat. On voit dans l'Évangile que Jésus-Christ guérit lui-même la belle-mère de saint Pierre, qui avoit les fièvres. Sa femme se nommoit Perpétue. Clément d'Alexandrie dit qu'elle fut martyre, et que saint Pierre la voyant conduire au supplice en fut fort consolé; en ce moment Dieu lui fit une si grande grâce, que l'appelant par son nom, il la fortifia et l'encouragea, lui disant : « Écoute, souviens-toi de Notre-Seigneur. »

Avant que saint Pierre se fût mis à la suite de Notre-Seigneur il avoit eu de ce mariage une fille nommée Pétronille; mais depuis il se sépara de sa femme et vécut en perpétuelle continence. Pétronille étoit parfaitement belle et de bonne grâce; mais de peur que cela ne l'enorgueillit, et qu'en la fleur de son âge elle ne

perdit le fruit de la vertu, Notre-Seigneur lui envoya une longue et fâcheuse maladie. Comme l'on demandoit à saint Pierre, puisque son ombre seule guérissoit tant de malades, pourquoi il n'aidoit pas sa fille, qui étoit comme paralytique en sa maison, et qu'étant si pitoyable envers tous, il sembloit être cruel envers elle, le saint père répondit : « Ce n'est pas le plus convenable à ma fille, elle a besoin d'être malade pour le bien de son âme; car souvent l'infirmité du corps guérit l'âme et l'empêche d'être malade; et afin que vous sachiez qu'elle ne demeure pas au lit par faute de la pouvoir secourir, mais par un excès d'amour, et pour la rendre plus parfaite : Lève-toi, Pétronille. » La sainte fille se leva toute saine, comme si elle n'eût jamais été malade, et servit à table. Après que l'on eut dîné elle se remit sur son lit, parce que son père le lui avoit ainsi commandé. Quelques années après, les imperfections que l'on pouvoit craindre en elle étant purifiées par cette maladie, elle devint saine, et fut si pieuse, qu'elle faisoit de grands miracles, et plusieurs recouvrèrent leur santé par son intercession.

Un noble et puissant chevalier nommé Flaccus entendit parler de sa beauté et de sa grâce; il en fut si épris, qu'il vint chercher Pétronille jusque dans sa maison, avec l'intention de l'épouser : il étoit accompagné de gens de guerre. Après qu'il eut déclaré ses prétentions, elle, sans se troubler, lui répondit : « A quel propos, ô Flaccus, traînez-vous tant de soldats et de bruit après vous pour une fille foible et seule? La volonté des femmes ne se gagne pas par les armes ni par la terreur, mais par les prières et par les services. Si vous voulez que je sois votre femme, laissez-moi me disposer ces trois jours-ci, au bout desquels vous m'enverrez des filles et des femmes autant qu'il sera convenable à votre qualité, qui me conduiront et m'accompagneront en votre maison. »

Flaccus demeura satisfait de sa réponse, et promit de n'y pas manquer. Mais la sainte, qui avoit consacré sa virginité à Jésus-Christ, passa ces trois jours en jeûnes et en prières continuelles, suppliant Notre-Seigneur qu'il la délivrât, et ne permît point qu'elle perdit contre sa volonté ce qu'elle lui avoit promis et désiroit lui

garder. Le troisième jour un saint prêtre, nommé Nicomède, vint en sa maison, y dit la messe, et lui administra le très-saint Sacrement : après l'avoir reçu, elle retomba dans son lit et rendit l'âme à Dieu. Bientôt après vinrent les filles et les dames que Flaccus lui envoyoit pour l'accompagner et la conduire en sa maison, mais l'ayant trouvée morte, au lieu de célébrer les noces, elles solennisèrent ses obsèques. Sa mort arriva le dernier jour de mai, où l'Église en fait la fête.

Le corps de sainte Pétronille fut enseveli sur la voie d'Ardée, et depuis transporté en grande cérémonie dans la basilique du prince des apôtres, saint Pierre, du temps du pape Paul, premier du nom. Marc, prêtre, écrivit de sainte Pétronille, comme un témoin oculaire. Tous les Martyrologes parlent de sainte Pétronille fille de saint Pierre, et par la commune tradition reçue du consentement universel, l'Église solennise aujourd'hui sa fête, et révère son saint corps dans l'église de Saint-Pierre de Rome, où il attend la résurrection.

LA VIE DE SAINTE ANGÈLE MÉRICI,

VIERGE, FONDATRICE DES URSULINES.

Sur la rive occidentale du lac de Garda, au bourg de Desenzano, naquit, en 1474, sainte Angèle Mérici. Son père étoit un marchand de Brescia, qui s'étoit retiré à Desenzano, où il avoit tous ses biens. Il élevoit ses enfants dans la crainte de Dieu, et pour leur inspirer plus facilement les sentiments de piété dont il étoit pénétré, il leur lisoit la vie des saints, voulant que ces admirables exemples fussent gravés dans leur cœur avec la force des premiers souvenirs.

Dès l'âge de cinq ans, sainte Angèle commença d'imiter les saints

dont elle entendoit lire les grandes actions ; elle se privoit, pour leur ressembler, de la nourriture qu'on lui donnoit, fuyoit les jeux de ses compagnes, et se retiroit avec sa sœur aînée dans une petite chambre, où elles avoient élevé un autel. Là elles récitoient ensemble des prières, chantoient les psaumes à deux chœurs, selon l'usage de l'Église. La nuit elles se levoient de leur lit pour prier encore; la plupart du temps elles ne couchoient que sur la terre nue.

Sainte Angèle étoit douée d'une rare beauté : quelquefois ses compagnes lui parloient des hommages que cette beauté lui attireroit; elles vantoient surtout ses cheveux blonds, d'une longueur et d'une finesse admirables; mais la sainte enfant, qui avoit résolu de garder son cœur et sa virginité à Notre-Seigneur Jésus-Christ, s'appliqua dès ce jour à détruire ce qui pouvoit la détourner de son pieux dessein. Tous les matins elle faisoit bouillir de la suie pour en laver ses cheveux, à qui elle enleva tout leur éclat. Elle essayoit aussi d'affoiblir la beauté de son visage par ses jeûnes et ses austérités.

A l'âge de treize ans, elle fut admise pour la première fois à la sainte Communion. On ne sauroit exprimer le bonheur qu'elle eût à recevoir Celui qu'elle regardoit déjà comme son époux. Depuis ce jour elle n'eut plus faim, en quelque sorte, que de ce Pain des anges. Deux ans après, elle perdit son père, et presqu'aussitôt cette sœur aînée qui avoit guidé ses premiers pas dans le chemin de la perfection. Elle prioit souvent pour le repos de leurs âmes; un jour qu'elle étoit allée porter le dîner aux ouvriers qui travailloient dans un de ses champs, elle s'agenouilla à l'écart pendant qu'ils mangeoient, implorant la miséricorde divine pour son père et pour cette chère sœur qu'elle avoit tant aimée. Comme elle levoit les yeux vers le ciel, elle aperçut une lumière plus resplendissante que celle du soleil, et dans cette lumière des anges et des saints à la tête desquels étoit la très-sainte Mère de Dieu. Au milieu du chœur des vierges elle reconnut sa sœur, et elle entendit une voix qui lui dit : « Angèle, si tu persévères dans la carrière que tu as entreprise, tu jouiras aussi de cette gloire que tu vois en nous. »

La mère de sainte Angèle ayant suivi de près son mari au tombeau, celle-ci se retira chez un de ses oncles qui demeuroit à Salo. Elle y resta cinq ans, pratiquant des austérités dignes de la ferveur des premiers siècles. Elle jeûnoit presque continuellement, ne mangeant que le soir un peu de pain avec un peu d'eau. Pendant le Carême, hors le dimanche, elle ne prenoit d'autre nourriture que la sainte Eucharistie. De l'Ascension à la Pentecôte, pour mieux se préparer aux grâces du Saint-Esprit, elle ne prenoit absolument rien, qu'un peu de pain le dimanche qui est entre ces deux fêtes.

Elle éprouvoit un si vif désir de se consacrer tout à Dieu, qu'elle résolut de fuir le monde et de se retirer dans un désert. Elle gagna un de ses frères, et tous deux s'enfuirent un jour de la maison de leur oncle, pour aller mener la vie érémitique; mais leurs parents les rejoignirent et les firent renoncer à ce dessein. Son jeune frère mourut peu après, Dieu l'ayant voulu tirer de ce monde dans la ferveur de ses premières années. L'oncle de la sainte mourut aussi, et elle revint à Desenzano, dans la maison paternelle, où elle continua de mener une vie plus austère et plus retirée que jamais.

Notre-Seigneur lui fit connoître en ce temps, par une admirable vision, les grands desseins qu'il avoit sur sa servante. Un jour qu'elle étoit allée dans les champs avec quelques compagnes, elle se retira un peu à l'écart, suivant sa coutume, pour prier. Comme elle levoit les yeux au ciel, il lui sembla qu'une échelle resplendissante en descendoit. Sur les gradins de cette échelle mystérieuse étoient des vierges vêtues de blanc, la tête couronnée d'un magnifique diadème. Des anges étoient mêlés parmi elles, unissant le son des instruments qu'ils touchoient, aux voix célestes des vierges. Sainte Angèle resta quelque temps ravie hors d'elle-même par ces chants et à la vue de tant de gloire. Enfin sainte Ursule, qui étoit à la tête des vierges, lui dit : « Sache, Angèle, que Dieu t'a donné cette vision pour te signifier qu'avant de mourir tu fonderas à Brescia une compagnie de vierges semblable à la mienne; car c'est sa volonté divine. »

La bienheureuse servante du Seigneur entendit ces paroles sans

en concevoir aucune vanité : bien loin de se hâter d'aller à Brescia, où devoit s'accomplir cette prédiction, elle resta encore vingt ans à Desenzano, partageant sa vie entre le travail et la prière; elle entra même dans le Tiers-Ordre de Saint-François, afin d'obtenir la permission de communier plus fréquemment; car à cette époque on ne croyoit pas convenable que les personnes qui vivoient dans le monde s'approchassent souvent de la Table-Sainte. La ferveur des fidèles s'étoit bien relâchée en ces temps, qui virent naître le protestantisme; la foi étoit vive encore, mais les mœurs se corrompoient de plus en plus.

Il y avoit, dans les environs de Desenzano, une villa qui appartenoit à de nobles habitants de Brescia. Ils venoient s'y retirer l'été et avoient lié amitié avec sainte Angèle, à cause de son angélique piété. Ces seigneurs, ayant perdu tous leurs enfants, prièrent la sainte de ne pas les quitter, et de retourner avec eux à Brescia. Elle y consentit volontiers, et demeura quelque temps dans leur palais. Elle trouvoit à Brescia de plus grands secours, pour la direction de sa conscience et la réception des sacrements. Le matin elle entendoit plusieurs messes, le soir elle visitoit les églises. L'austérité de sa vie, l'aménité de ses discours, sa douceur, sa charité, l'eurent bientôt fait connoître de la ville entière. On ne l'appeloit que la Sainte.

A l'âge de cinquante ans, en 1524, elle ne craignit point d'entreprendre le pèlerinage de Jérusalem avec un de ses cousins germains et un marchand de Brescia nommé Antoine de Romanis. Elle partit pour Venise, et s'embarqua au mois de mai sur un navire qui portoit annuellement les pèlerins en Terre-Sainte. Comme le navire arrivoit au port de Candie, Dieu, pour l'éprouver, lui enleva la vue. Soit par suite des fatigues de la mer, ou plutôt par une cause surnaturelle, elle devint aveugle. Notre-Seigneur ne vouloit pas, sans doute, qu'aucune distraction vînt troubler le recueillement avec lequel elle devoit visiter les lieux sacrés arrosés de son sang. Le navire les conduisit ensuite au port de Jaffa en Palestine, d'où ils partirent en caravane pour Jérusalem.

Les compagnons de la sainte la menèrent visiter tous les sanc-

tuaires de Jérusalem, ceux de Bethléem et plusieurs autres de la Palestine. La sainte ne les voyoit pas de ses yeux corporels, mais Notre-Seigneur les montroit à ceux de son âme, en sorte qu'elle les connoissoit aussi parfaitement que si elle n'eût point été aveugle. Les sentiments qu'ils lui inspiroient étoient si vifs, elle les exprimoit d'une manière si touchante, qu'elle arrachoit des larmes à tous ceux qui l'entouroient. Pendant son séjour à Jérusalem, elle demeura sur la sainte montagne de Sion, dans un petit couvent où son nom est resté célèbre. En quittant la Terre-Sainte, elle voulut emporter, comme souvenir de son voyage, une relique de tous les lieux qu'elle avoit visités.

Au retour, les pèlerins faillirent être pris par des Arabes qui les attendoient sur le chemin : ils durent rester huit jours à Rama, jusqu'à ce qu'on leur eut donné une escorte suffisante pour les accompagner à Jaffa. Ils se rembarquèrent dans cette ville sur le navire qui les avoit amenés, et qui les conduisit une seconde fois dans l'île de Crète ou de Candie. Là, sainte Angèle recouvra la vue en priant aux pieds d'un crucifix miraculeux. Cette guérison instantanée, au lieu même où elle avoit été frappée de cécité, montre bien dans quel but Notre-Seigneur lui avoit envoyé cette épreuve.

Deux autres navires partirent avec le leur de cette île, se rendant également à Venise. Le gouverneur de Candie, qui retournoit en Italie, frappé sans doute de la sainteté d'Angèle et du miracle qui s'étoit opéré, voulut s'embarquer avec elle sur le navire des pèlerins, et bien lui en prit, car une affreuse tempête les assaillit presqu'au sortir du port. Au bout de trois jours, les deux autres vaisseaux ne purent résister davantage à la fureur des vagues, et furent engloutis dans les flots. Celui des pèlerins fut préservé pendant cinq jours encore que dura cette tourmente, grâce aux prières de la sainte.

Ils arrivèrent enfin à Venise le 4 octobre de l'an 1524, comme on célébroit la fête de saint François d'Assise. Le bruit de la sainteté d'Angèle s'y répandit avec la rapidité de l'éclair. Plusieurs grands personnages de la république vinrent la prier de se fixer dans leur ville, et de prendre la direction des hôpitaux et des autres œuvres de miséricorde; mais la sainte refusa constamment toutes ces char-

ges. Elle s'enfuit au plus vite à Brescia, où elle arriva le 25 novembre, qui étoit le jour de la fête de sainte Catherine.

L'année suivante, 1525, qui étoit l'année du grand jubilé, elle voulut faire le pèlerinage de Rome. Comme elle visitoit les églises et les sanctuaires, elle rencontra un camérier du pape Clément VII, qui avoit fait avec elle le voyage de Jérusalem et qui la reconnut. Il la présenta à Sa Sainteté. Le Pape, connoissant ses rares vertus, lui fit un accueil plein de bienveillance; il lui proposa de la mettre à la tête de quelque hôpital de la ville sainte, et ne se désista de ce dessein qu'avec peine. Le soir même la sainte quitta Rome, craignant que le Pape ne revînt à son intention première.

Le dernier duc de Milan, François Sforza, ayant passé quelques jours à Brescia, lui témoigna aussi une estime extraordinaire. Il la pria de l'accepter au nombre de ses fils spirituels, et lui recommanda ses États, qui étoient menacés d'une guerre terrible. La guerre éclata en effet, les troupes de l'empereur entrèrent sur le territoire de la république, et investirent Brescia. La sainte, heureusement, s'étoit retirée à Crémone, où par ses prières et ses austérités, elle obtint de Dieu la conclusion de la paix.

Avant de retourner à Brescia, sainte Angèle voulut faire le pèlerinage du mont Varallo, où sont représentés tous les sanctuaires de Jérusalem. N'espérant plus revoir la ville sainte, elle désiroit au moins en raviver le souvenir dans son âme. En revenant de cette sainte montagne, elle passa à Milan. Le duc vint la voir, et essaya de la retenir dans ses États; mais la sainte se sentoit appelée à Brescia pour l'accomplissement des desseins de Dieu.

Elle avoit trouvé douze personnes pieuses, qu'elle aidoit de ses conseils et de ses prières, pour les faire avancer dans la perfection, et qui devoient être les premiers membres de la Compagnie de Sainte-Ursule. Elle les conduisit, en 1532, au sanctuaire de Varallo, afin de visiter de nouveau avec elle cette image des saints Lieux. Une riche veuve de Brescia lui ayant donné une chambre au milieu de la ville, elle en fit un oratoire, où elle réunissoit ses compagnes, à peu près chaque mois. Tout étoit donc prêt pour commencer sa congrégation; mais elle hésitoit par défiance d'elle-même,

par humilité. Notre-Seigneur triompha de ses craintes et de ses scrupules. Un ange lui apparut, qui la châtia rudement pour les retards qu'elle mettoit à accomplir l'œuvre de Dieu. Notre-Seigneur lui fit aussi de vifs reproches sur sa foiblesse; il lui envoya sainte Ursule, qui l'encouragea avec toutes les vierges, ses compagnes, à fonder une compagnie semblable à la sienne et qui en porteroit le nom.

Ceci se passoit en 1534, au moment où saint Ignace jetoit les premiers fondements de la Compagnie de Jésus. Ainsi Notre-Seigneur préparoit à son Église un puissant secours contre les assauts du démon. La Compagnie de Jésus et la Compagnie de Sainte-Ursule devoient bientôt élever presque toute la jeunesse catholique, en Europe et dans les pays les plus éloignés. Il seroit difficile d'énumérer tous les services que les Jésuites ont rendus à l'Église; mais les Ursulines aussi ont ravivé la foi chez les personnes de leur sexe, en Italie, en France, en Allemagne, en Amérique et partout où elles ont pénétré. Dieu a béni leurs travaux : la foi qu'elles avoient plantée dans le cœur des femmes, n'a pu en être arrachée ni par les persécutions, ni par les scandales, ni par les apostasies du dernier siècle. La France surtout doit beaucoup à ces saintes religieuses; on y comptoit près de quatre cents maisons de leur Compagnie, où les jeunes filles recevoient une éducation religieuse, dont les fruits se sont produits malgré toutes nos tempêtes. Si nos mères sont restées chrétiennes, c'est à sainte Angèle et à ses pieuses vierges que nous en sommes en partie redevables.

Le 25 novembre de l'an 1535, la Compagnie de Sainte-Ursule fut enfin définitivement fondée. Sainte Angèle réunit dans une communion générale ses douze premières disciples, et quinze autres personnes qui s'étoient jointes à elles. On inscrivit leurs noms avec le sien sur le registre de la Compagnie. On devoit se réunir tous les mois, vivre dans la retraite et dans la prière, s'occuper principalement de l'éducation des jeunes filles. Peu après on nomma la Mère générale, qui fut, à son grand regret, sainte Angèle. On choisit ensuite huit personnes de la Compagnie, quatre vierges et quatres veuves, pour visiter les Sœurs chez elles et surveiller leur

conduite. Car les Ursulines ne vécurent pas d'abord en communauté : elles restoient dans leur famille, la sanctifiant par leurs bons exemples et leurs vertus. Elles ne portoient pas même un vêtement exactement semblable; elles étoient vêtues de couleur brune, selon leur condition. Ce n'étoit point, à proprement parler, un Ordre religieux, mais une association, une compagnie enfin. C'est ainsi que dans les premiers temps de l'Église beaucoup de vierges et de veuves chrétiennes vivoient dans leur maison, quoique consacrées au Seigneur. Plus tard, les Ursulines se réunirent dans des habitations communes, afin de se livrer plus facilement à l'enseignement, et de se préserver surtout des dangers du monde : elles se lièrent aussi par des vœux solennels, leur congrégation ayant été approuvée par les Souverains-Pontifes. Mais la pensée première de sainte Angèle n'avoit pas été aussi loin : elle avoit voulu surtout réunir dans un but commun de prières et de bonnes œuvres les personnes qui, par défaut de dot ou de santé, ne peuvent entrer dans le cloître. Sa Compagnie a été le modèle de tant de saintes Congrégations de femmes fondées depuis, principalement en France, pour l'éducation de la jeunesse, le soin des malades, le soulagement des pauvres. C'est à sainte Angèle que l'on doit reporter cette sainte hardiesse, avec laquelle elle a laissé la première ses filles au milieu du monde, à la garde de Notre-Seigneur et de leurs vertus.

Quand la Compagnie des Ursulines fut établie, la sainte ne pensa plus qu'à se préparer à la mort, regardant son œuvre comme désormais accomplie. Elle vécut jusqu'en 1540, mais aussitôt qu'elle l'avoit pu, elle s'étoit démise de son autorité en faveur d'une femme très-remarquable, la comtesse de Lodrone. Elle tomba malade à la fin de l'année 1539, ou au commencement de 1540 : elle avoit alors de soixante-cinq à soixante-six ans. Sa maladie ne sembloit pas dangereuse, mais Notre-Seigneur lui avoit révélé que sa mort étoit prochaine. D'ailleurs l'amour divin qui la consumoit avoit desséché son corps et tari en elle toutes les sources de la vie. Elle se fit revêtir de l'habit du Tiers-Ordre de Saint-François et étendre sur une natte. Elle réunit ses enfants autour d'elle, leur fit ses adieux,

et reçut au milieu de leurs sanglots les dernières consolations de la religion.

Par une précaution admirable, elle avoit voulu laver elle-même son corps, afin qu'on ne fût point obligé de découvrir ses membres pour les laver après sa mort, avant de l'ensevelir. Quel amour jaloux de la virginité, et que cette sainte femme méritoit bien le nom angélique qu'elle avoit reçu dans son baptême!

Le 27 janvier de l'an 1540, vers les trois heures du soir, elle rendit à Dieu sa sainte âme. Une étoile parut sur la maison où son corps étoit déposé, et l'éclaira de ses rayons pendant trois jours. Le corps fut ensuite porté à l'église, au milieu d'une affluence immense; mais une discussion s'étant élevée entre la cathédrale et l'église de Saint-Afre, qui toutes deux vouloient posséder ce trésor, le corps resta exposé pendant un mois à la vénération du peuple. Il rendoit une odeur suave et étoit flexible comme pendant la vie. Aucun signe de corruption ne parut en un temps si long et malgré la foule qui continuellement remplissoit l'église. Il semble que Dieu avoit suscité ce procès pour mieux constater le prodige de son intégrité et la gloire de sa servante. On accouroit pour le voir de toutes les parties de l'Italie; les miracles qui s'y faisoient y attiroient les malades. Ce fut une bénédiction pour tous les malheureux de ce pays.

Enfin le procès fut jugé en faveur de l'église de Saint-Afre, que la sainte aimoit entre toutes celles de Brescia, à cause des reliques des martyrs qu'elle possède. Elle fut déposée dans un tombeau, que la piété de ses enfants a rendu magnifique, et que Dieu a encore plus illustré par de nombreux miracles.

Sainte Angèle Mérici fut béatifiée par Pie VI et canonisée par Pie VII.

A Aquilée, les saints martyrs Cant, Cantien et Cantianille, descendants des illustres Anices, qui, pour leur constance dans la foi

chrétienne, furent décapités avec Prote, leur précepteur, sous les empereurs Dioclétien et Maximien.

A Torre en Sardaigne, saint Crescentien, martyr.

A Comane, dans le Pont, saint Hermias, soldat, qui, sous l'empereur Antonin, ayant été délivré par un secours divin d'un grand nombre de cruels supplices, convertit le bourreau à Jésus-Christ, et le rendit participant de la couronne du martyre, qu'il reçut toutefois le premier, ayant eu la tête tranchée.

A Vérone, saint Lupicien, évêque.

A Rome, saint Paschase, diacre et confesseur, dont le pape saint Grégoire fait mention. C'étoit un personnage très-docte, d'une éminente sainteté et d'une charité admirable envers les pauvres; mais il fut en partie cause du schisme qui arriva lors de la création du pape Symmaque, en favorisant l'antipape Laurent, dont il étoit l'ami. Il demeura dans son obstination jusqu'à sa mort, où Dieu lui fit la grâce de reconnoître sa faute. Il endura cependant pour l'expier de grandes souffrances dans le purgatoire, ainsi qu'il révéla à saint Germain, évêque de Capoue, auquel il apparut, se recommandant à ses prières afin d'obtenir sa délivrance. Toutefois, Dieu, en faveur de tant d'œuvres charitables qu'il avoit faites pendant sa vie, ne laissa pas, dans sa divine miséricorde, de glorifier son corps par des miracles après sa mort. Un démoniaque ayant touché la tunique qui couvroit son cercueil, fut aussitôt guéri et délivré. Saint Grégoire le Grand remarque à ce sujet la force de l'aumône, en vertu de laquelle Dieu lui pardonna sa faute, qui provenoit du reste moins de malice que d'ignorance.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME

CONTENANT

LES VIES DES SAINTS DU MOIS DE MAI.

Ier JOUR DE MAI.

Saint Jacques le Mineur, apôtre. 1
Saint Philippe, apôtre. 7
Sainte Walburge, vierge. 10
Saint Jérémie, prophète; saint Andéol; les saints martyrs Orens et Patience; saint Sigismond, roi de Bourgogne, martyr; saint Amateur, évêque; saint Orens, évêque; saint Asaph, évêque; sainte Grate, veuve; saint Pérégrin, servite. 12

IIe JOUR DE MAI.

Saint Athanase, patriarche d'Alexandrie, docteur de l'Église. 15
Saint Saturnin et ses compagnons, martyrs; saint Exupère, sainte Zoé et leurs enfants, martyrs; saint Félix, diacre et martyr; saint Vindémiol, évêque et martyr; saint Second, évêque; saint Antonin, archevêque de Florence. 36

IIIe JOUR DE MAI.

L'Invention de la sainte Croix. 38
Saint Alexandre, pape, et ses compagnons, martyrs. 44
Saint Juvénal; les saints martyrs Alexandre et Antonine; saint Timothée et sainte Maure, martyrs; les saints martyrs Diodore et Rodopien; les bienheureux Sostegno et Uguccione. 48

IVe JOUR DE MAI.

Sainte Monique, veuve 50
Saint Silvain, évêque, et trente-neuf saints martyrs de Gaza; saint Cyriaque, évêque; saint Porphyre, martyr; sainte Antoinette, martyre; saint Florian,

martyr; sainte Pélagie, vierge et martyre; saint Paulin, martyr; saint Vénère, évêque de Milan; saint Sardos, évêque de Limoges; saint Godard, évêque d'Hildesheim; saint Curcodême, diacre. 56

Ve JOUR DE MAI.

Saint Hilaire, archevêque d'Arles 59
Saint Pie V, pape. 67
Sainte Crescentienne, martyre; saint Silvain, martyr; saint Enthyme, diacre; les saints martyrs Irénée, Pérégrin et Irène; saint Jovinien, martyr; saint Ange, martyr; saint Maxime, évêque; saint Euloge, évêque; saint Nizier, évêque de Vienne; saint Théodore, évêque de Bologne; saint Serdon, évêque de Sagonte; saint Géronce, évêque de Milan; conversion de saint Augustin. . 76

VIe JOUR DE MAI.

Saint Jean devant la porte Latine. 77
Saint Jean Damascène. 79
Saint Evode d'Antioche; saint Lucius; les saints martyrs Héliodore et Vénuste; saint Théodote, évêque de Cérines; saint Protogène, évêque; saint Eldbert, évêque de Lindisfarne; sainte Benoîte; translation de saint Matthieu à Salerne 87

VIIe JOUR DE MAI.

Saint Stanislas, évêque de Cracovie, martyr. 89
Sainte Flavie-Domitille, vierge et martyre; saint Juvénal, martyr; les martyrs Flavius, Auguste et Augustin, frères; saint Quadrat, martyr; saint Benoît, pape; saint Jean d'Yorck; saint Pierre de Pavie; translation du corps de saint Étienne à Rome. 94

VIIIe JOUR DE MAI.

L'apparition de saint Michel Archange, au Monte-Gargano. 96
Saint Victor de Milan, martyr; saint Acathe, martyr; saint Denis, évêque de Vienne; saint Hellade, évêque d'Auxerre; saint Pierre de Tarentaise; saint Wiron, évêque. 98

IXe JOUR DE MAI.

Saint Grégoire de Nazianze, docteur de l'Église, archevêque de Constantinople . 100
Saint Hermas; trois cent dix martyrs de Perse; saint Géronce, évêque; saint Bié ou Béat; translation de saint André, de saint Luc et de saint Timothée; translation de saint Jérôme; translation de saint Nicolas. 114

Xe JOUR DE MAI.

Saint Antonin, archevêque de Florence. 116
Les saints martyrs Gordien et Épimaque 127
Saint Isidore de Madrid, laboureur 129
Le saint prophète Job ; saint Calépode et ses compagnons, martyrs; les saints martyrs Quartus et Quintus; les saints martyrs Alphius, Philadelphe et Cyrin; saint Dioscoride, martyr; le bienheureux cardinal Nicolas Albergati, évêque de Bologne; saint Catalde; invention des saints martyrs Nazaire et Celse . . 151

XIe JOUR DE MAI.

Saint François de Girolamo, de la Compagnie de Jésus. 133
Saint Gengoul, martyr 151
Saint Anthime, martyr; saint Evelle, martyr; les saints martyrs Maxime, Bassus et Fabins; saint Anastase et ses compagnons, martyrs; les saints martyrs Sisinne, Dioclès et Florent; saint Mamert, évêque de Vienne; saint Mayeul, abbé de Cluny; saint Illuminat. 158

XIIe JOUR DE MAI.

Les saints martyrs Nérée, Achillée et Flavie-Domitille. 161
Saint Pancrace, martyr. 166
Saint Épiphane, archevêque de Salamine, docteur de l'Église 168
Saint Domingue de Calzade, confesseur. 174
Saint Denis, oncle de saint Pancrace; saint Philippe d'Argyrion; saint Germain de Constantinople; saint Modoal, évêque de Trèves; sainte Rictrude, veuve, abbesse de Marchiennes. 176

XIIIe JOUR DE MAI.

Saint Servais, évêque de Tongres. 178
Dédicace de Sainte-Marie-aux-Martyrs, anciennement le Panthéon; saint Muce, prêtre et martyr; sainte Glycère, martyre; plusieurs saints martyrs d'Alexandrie; saint Jean le Silenciaire; saint Pierre Régalat, franciscain; le bienheureux Albert de Bergame, du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. 193

XIVe JOUR DE MAI.

Saint Boniface, martyr 195
Saint Pacôme, abbé de Tabenne et instituteur des Cénobites. 200
Saint Pons, martyr; saint Victor et sainte Couronne, martyrs; les saints martyrs Juste, Justine et Hénédine; saint Pascal, pape; saint Boniface, évêque; saint Pompone, évêque; le bienheureux Gilles de Sainte-Irène, dominicain. . 213

XVe JOUR DE MAI.

Saint Torquat et ses compagnons, apôtres d'Espagne. 215
Sainte Dympne, vierge et martyre. 219
Saint Manços, martyr; saint Isidore, martyr; les saints martyrs Pierre, André, Paul et Denyse; saint Simplice, évêque et martyr; saint Cassius et ses compagnons, martyrs. 222

XVIe JOUR DE MAI.

Saint Pélerin ou Pérégrin, martyr, spôtre et premier évêque d'Auxerre. . . . 224
Saint Jean Népomucéne, martyr. 227
Saint Ubald, évêque de Gubio 238
Le bienheureux André Bobola, martyr. 242
Les saints martyrs Aquilin et Victorien; les saints martyrs Félix et Gennade; les saints moines de Palestine, martyrs; saint Abdas et ses compagnons, martyrs; saint Honoré, évêque; saint Domnole, évêque; saint Possidius, évêque de Calame; saint Fale de Troyes; saint Brendan, abbé; sainte Maxime, vierge; le bienheureux Simon Stock 253

XVIIe JOUR DE MAI.

Saint Montan, religieux anachorète 256
Saint Paschal Baylon, franciscain; saint Tropès, martyr; sainte Restitute, vierge et martyre; saint Héracle et ses compagnons, martyrs; saint Solocane et ses compagnons, martyrs; les saints martyrs Adrien, Victor et Basile; saint Brunon, évêque de Wurtzbourg 259

XVIIIe JOUR DE MAI.

Saint Félix de Cantalice, capucin 261
Saint Venant, martyr. 283
Saint Dioscore, martyr; saint Félix, évêque; saint Potamon, évêque; saint Théodote et ses compagnons, martyrs; saint Eric, roi de Suède et martyr. . 287

XIXe JOUR DE MAI.

Saint Pierre Célestin, pape, fondateur de l'Ordre des Célestins 289
Saint Yves, prêtre de Bretagne 303
Saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry. 307
Sainte Pudentienne, vierge; saint Pudent, sénateur; saint Calocer et saint Parthéne, martyrs; saint Philotère, martyr; sainte Syriaque et ses compagnes, vierges et martyres 314

XXe JOUR DE MAI.

Saint Bernardin de Sienne, confesseur, de l'Ordre de Saint-François. 316

La bienheureuse Colombe de Riéti, religieuse du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. 327
Sainte Bastille, vierge et martyre; saint Baudille, martyr; saint Talalée et ses compagnons, martyrs; saint Aquilas, martyr; saint Austregesile, évêque; saint Anastase; saint Théodore, évêque; sainte Plautille; saint Ives, évêque de Chartres. 344

XXIe JOUR DE MAI.

Saint Hospice, reclus. 346
Les saints martyrs Timothée, Pole et Eutyche; saint Polyencte, saint Victorius et saint Donat, martyrs; saint Secondin, martyr; les saints martyrs Synése et Théopompe; saint Nicostrate et ses compagnons, martyrs; saint Valens, évêque et martyr; saint Second, prêtre martyr; plusieurs saints confesseurs d'Alexandrie; sainte Itisberge ou Ybergue, sœur de Charlemagne. 352

XXIIe JOUR DE MAI.

Saint Ausonin ou Ausone, premier évêque d'Angoulême 354
Les saints martyrs Faustin, Timothée et Vénuste; saint Caste et saint Émile, martyrs; sainte Julie, vierge et martyre; saint Basilique, martyr; sainte Quiterie, vierge et martyre; saint Marcien, évêque; saint Romain, abbé; saint Foulques, confesseur; le bienheureux Atton; sainte Hélène, vierge; la bienheureuse Rite. 358

XXIIIe JOUR DE MAI.

Saint Didier, évêque de Langres. 361
Le bienheureux Crispino de Viterbe, Frère-lai de l'Ordre des Mineurs-Capucins. 365
Les saints martyrs Épitace et Basilée; saint Quintien et ses compagnons, martyrs; plusieurs saints martyrs de Cappadoce et de Mésopotamie; saint Didier, évêque de Vienne; saint Michel, évêque; saint Mercurial, évêque; saint Euphèbe, évêque; les saints Eutyque et Florence, moines; saint Guibert, fondateur de l'abbaye de Gemblours 383

XXIVe JOUR DE MAI.

Saint Donatien et saint Rogatien, martyrs à Nantes. 385
Saint Manahen; la bienheureuse Jeanne, femme de Chuza, intendant d'Hérode; saint Vincent de Porto, martyr; saint Afre, martyr; saint Zoël et ses compagnons, martyrs; saint Mélèce, martyr; les saintes martyres Suzanne, Marcienne et Pallade; saint Robustien, martyr; saint Jean de Prado, martyr; saint Vincent de Lérins; translation de saint Dominique. 391

XXVe JOUR DE MAI.

Saint Urbain, pape et martyr. 394

Saint Zénobe, archevêque de Florence 396
Saint Grégoire VII, pape 402
Saint Pasicrate et ses compagnons, martyrs; saint Denis, évêque de Milan; saint Boniface IV, pape; saint Aldhelm, évêque de Sherburn; saint Liey; translation de saint François d'Assise; translation de sainte Marie, mère de Jacques; sainte Marie-Magdeleine de Pazzi 409

XXVIe JOUR DE MAI.

Saint Éleuthère, pape et martyr. 411
Saint Philippe de Néri, fondateur de la congrégation de l'Oratoire. 414
La bienheureuse Marianne de Jésus de Paredès et Florès, vierge, surnommée le Lis de Quito 428
Saint Simitre et ses compagnons, martyrs; saint Quadrat, disciple des apôtres; saint Zacharie, évêque de Vienne et martyr; saint Quadrat, martyr d'Afrique; les saints martyrs Félicissime, Héraclius et Paulin; saint Prisque, martyr; saint Augustin, apôtre de l'Angleterre. 439

XXVIIe JOUR DE MAI.

Sainte Marie-Magdeleine de Pazzi, de l'Ordre des Carmélites. 441
Saint Jean, pape et martyr. 460
Le vénérable Bède. 465
Saint Jules, martyr; sainte Restitute, vierge et martyre; saint Renon, martyr; saint Eutrope, évêque d'Orange; saint Hildevert, évêque de Meaux. 467

XXVIIIe JOUR DE MAI.

Saint Germain, évêque de Paris 470
Saint Émile et ses compagnons, martyrs; saint Chéron, martyr; sainte Helconide, martyre; saint Crescent et ses compagnons, martyrs; plusieurs saints moines de Palestine, martyrs; saint Sénateur, évêque; saint Just, évêque; saint Poge, évêque; la bienheureuse Marie-Barthélemie Bagnési. 476

XXIXe JOUR DE MAI.

Saint Maximin, évêque de Trèves 478
Saint Restitut, martyr; saint Conon et son fils, martyrs, saint Sisinnius, saint Martyrius et saint Alexandre, martyrs; sainte Théodosie et ses douze compagnes, martyres; mille cinq cent vingt-cinq martyrs d'Ombrie; saint Maxime, évêque de Vérone; saint Éleuthère 483

XXXe JOUR DE MAI.

Saint Félix, pape et martyr 487
Saint Gautier, abbé 489

Les saints martyrs Gabin et Crispule; saint Syque et saint Palatin; saint Exupérance, évêque; saint Anastase, évêque; saint Basile et sainte Emmelie, son épouse; saint Ferdinand, roi de Castille et de Léon 497

XXXIe JOUR DE MAI.

Sainte Pétronille, vierge, fille de l'apôtre saint Pierre 500
Sainte Angèle Mérici, vierge, fondatrice de l'Ordre des Ursulines 502
Les saints martyrs Cant, Cantien et Cantianille; saint Crescentien, martyr; saint Hermias, martyr; saint Lupicien, évêque; saint Paschase, diacre et confesseur. 510

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

22493.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google